Fine Binding

THE CARSWELL COMPANY LIMITED

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lastre02urf

152a

L'ASTRE'E

DE MESSIRE HONORE' D'VRFE'

MARQVIS DE VERROME', Comte de Chasteau-Neuf, Baron de Chasteau-Morand, Cheualier de l'Ordre de Sauoye, &c.

2850

OV

PAR PLVSIEVRS HISTOIRES ET sous personnes de Bergers & d'autres sont deduits les diuers effects de l'honneste Amitié.

SECONDE PARTIE.

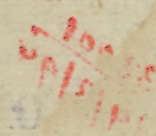
Reueuë & corrigée en cette derniere Edition.

DEDIE'E AV ROY.

Anthoine Walg
33001
14/3/94
G.W.B.

A PARIS,
Chez la veufue OLIVIER DE VARENNES, ruë sainct Iacques, à la Victoire, deuant S. Seuerin.

M. DC. XXX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



L'AVTHEVR AV BERGER CELADON.

C'Est vne estrange humeur la tienne, Celadon, que de cacher auec tant de peine, & d'opiniatreté à ta Bergere, & de desirer auec tant de passion que toute l'Europe sçache où tu es, & ce que tu fais. Il vaudroit bien mieux, ce me semble mon Berger, que ta seule Astree le sçeust, & que le reste de l'Vniuers l'ignorast: car i'ay tousiours ouy dire que les sacrifices d'Amour se font en secret & auec silence. Tu m'opposes des raisons qui pourroient estre receuables en vn autre siecle, mais certes en celuy où nous som-

mes on ſe rira pluſtoſt de ta peine qu'on ne voudra imiter ta fidelité. Ne dis-tu pas, que ton Amour ne peut iamais eſtre ſans le reſpect & ſans l'obeïſſance? Que la fortune te peut bien priuer de tout contentement, mais non pas te faire commettre choſe qui contreuienne à la volonté de celle que tu aymes, ou au deuoir de celuy qui veut ſe dire Amant ſans reproche? Que les peines & les tourmens que tu ſouffres ne ſont que des teſmoignages glorieux de ton amour parfaite? Qu'au milieu des plus cruels ſupplices tu iouys d'vn bien extréme, ſçachant que tu fais ce que doit faire vn vray Amant? Et bref que la vie ſans la fidelité ne te peut eſtre qu'odieuſe, au lieu que ta fidelité ſans la vie, t'eſt de ſorte agreable que tu es marry de n'eſtre deſia mort, pour laiſſer à la poſterité vn honnorable exemple de conſtance & d'Amour? Ah Berger, que l'aage où nous ſommes eſt bien contraire à ton opinion! Car on dit maintenant qu'aymer comme toy, c'eſt ai-

mer à la vieille Gauloise, & comme faisoient les Cheualiers de la Table-ronde, ou le beau tenebreux. Qu'il n'y a plus d'Arc des loyaux Amants, ny de chambre deffenduë pour receuoir quelque fruict de cette inutile loyauté? Que si toutesfois il y a encores quelques chambres qui se puissent appeller deffenduës, elles le sont seulement à ceux qui aiment comme tu faicts, pour chastiment de leur peu de courage, & pour preuue de leur peu de bonne Fortune : Et bref que l'on tient auiourd'huy des maximes d'Estat d'Amour bien differẽtes, à sçauoir qu'aimer & iouyr de la chose aymee, doiuent estre des accidents inseparables : Que de seruir sans recompence sont des tesmoignages de peu de merites. Que de languir longuement dans le sein d'vne mesme Dame, c'est en vouloir tirer l'amertume, apres en auoir eu toute la douceur. Que d'obeïr à celles que l'on aime, en ce qui nous esloigne de la possession du bien desiré, c'est imiter ceux qui vont à

contrepied de leur chasse. Que d'aymer en diuers lieux, c'est estre Amant auisé & preuoyant: Que de se donner tout à vne, c'est se faire deuorer à vn cruel animal, & qui n'a point de pitié de nous. Et bref, que le change est la vraye nourriture d'vne amour parfaite & accomplie. Or considere, Berger, comment tu dois esperer de treuuer quelque iuge fauorable parmy ces personnes preoccupez, d'vne opinion si differente: Et si tu m'en crois ne te laisse voir qu'à ton Astree, & te tiens caché à tout autre. Mais quoy? tu rejette mon conseil, & pour toute raison tu me respons que tu t'es de sorte dedié à la gloire d'Astree, que les siecles & les opinions des hommes pouuans changer en bien, aussi bien qu'en mal, tu desires qu'à l'aduenir on recognoisse quelle a esté la beauté, & la vertu d'Astree, par les effects de ton amour, & par les tourments que tu auras endurez. I'aduoüe, mon Berger, ce que tu dis, & qu'il peut estre que les Amants reuiendront à ceste perfection

qu'ils meſpriſent maintenant : mais par ce que ce pendant il y en aura pluſieurs qui te pourront blaſmer, mets en ta memoire ce que ie te vay dire, afin de leur reſpondre s'il en eſt de beſoin.

Accorde leur d'abord ſans difficulté que veritablement tu aymes à la façon de ces vieux Gaulois qu'ils te reprochent, ainſi que tu les veux enſuiure en tout le reſte de tes actions : comme ils le pourront aiſément recognoiſtre s'ils conſiderent, Quelle eſt ta religion, Quels ſont les Dieux que tu adores : Quels les ſacrifices que tu fais, & bref quelles ſont tes mœurs & tes couſtumes, & que ces bons vieux Gaulois eſtoient des perſonnes ſans artifices, qui penſoient eſtre indignes d'vn homme d'hõneur de iurer & n'obſeruer point ſon ſerment. Qui n'auoient point la parole differente du cœur: Qui eſtimoient que l'Amour ne pouuoit eſtre ſans le reſpect, & ſans la fidelité ; Qui cherchoient l'entree du Temple d'Amour par celuy de l'honneur : & celuy

de l'honneur par celuy de la vertu. Et bref qui mépriſoient & leur vie & leur contentement propre, pour ne tacher en rien la pureté de leur affection Que quant à toy ayant eſté nourry & eſleué parmy ces honorables perſonnes, tu ne peux ſans blaſme contreuenir à vne ſi bonne nourriture. Que s'ils veulent aimer comme ceux qui t'ont inſtruit, tu les ſeruiras de guide tres-aſſeuree: Que s'ils veulent continuer en leur erreur, comme ils ont faict iuſques icy, encor ne leur ſeras tu point inutile, puis que prenant tes actions au rebours, ils pourront tirer de cette ſorte vn parfaict patron de leur imperfection.

TABLE DES

HISTOIRES CONTENVES EN LA SECONDE PARTIE d'Astrée, de Messire Honoré d'Vrfé.

Istoire de Celidee, Thamyre & Calidon. 39
Harangue du Berger Calidon. 77
Resconce de la Bergere Celidee. 94
Resconce du Berger Thamyre. 112
Resconce du Berger Palemon. 658
Iugement de la Nymphe Leonide. 124
Histoire de Palinide, & de Circene. 194
Histoire de Parthenopé, Florice, & Dorinde. 225
Oraison à la Deesse Astree. 347
Histoire de Damon, & de Madonthe. 371
Deffy de Damon à Thersandre. 427
Histoire de Galathee. 515
Tombeau du Berger Celadon. 632
Histoire de Doris, & Palemon. 645
Histoire du Berger Adraste. 672
Iugement de la Nymphe Leonide. 683
Histoire d'Vrsace, & d'Olymbre. 732
Suitte de l'histoire de Lindamor. 747
Suitte de l'histoire de Celidee. 784
Histoire de la ialousie de Lycidas. 812

TABLE DES HISTOIRES

Hiſtoire de Placidie. 845
Hiſtoire d'Eudoxe, Valentinian & Vrſace. 888
Requeſte qui ſe preſente au conſeil des ſix cens, demandant le poiſon. 993
Demande d'Vrſace. 1000
Demande d'Olymbre. 1001
Iugement du Conſeil des ſix cens. 1003

TABLE DES LETTRES.

Lettre à la plus aymee & belle Bergere. 169
Lettre de Dorinthe à Hylas. 271.273.274
Lettre de Florice à Hylas. 288.294.304.307
Lettre de Hylas à Florice. 290.292
Lettre de Damon à Madonthe. 378.434
Lettre de Therlandre à Madonthe. 400
Lettre d'Aſtree, à Celadon. 500.501.502
Lettre de Celadon à la Bergere Aſtree. 606
Lettre de Lindamor à Leonide. 749
Lettre de Lindamor à Galathee. 752
Lettre de Leonide à Lindamor. 761
Lettre d'Eudoxe à Vrſace. 950.975

TABLE DES POESIES.

Amour ne bruſle plus. 24
Amour qui dans mon cœur. 540
Amour grand artiſan. 541
A vous ſage Adamas. 566
Bel aſtre flamboyant. 229
Belle de mes deſirs. 248
Belle onde de Lignon. 711
Ces vieux rochers tous nuds. 730
Ce pendant que Madame. 900
Doux Zephir que ie vois. 199
Dorinde ſe mocqua de vous. 244
Dans les triſtes recoins. 720

Elle fuit & fuyant. 198
Epitaphe d'vn homme heureux. 1008
Fille de l'air. 6
Iamais contre les Rocs. 909
I'eſtois pour mon malheur. 925
L'eguille de quadran. 171
Le Temple d'amitié. 330
La belle dont l'Amour. 608
Mon Penſer, hé pourquoy. 171
Mon eſprit combatu. 733
Onde qui ſouleuez. 729
Paſſant ſi tu t'enquiers. 334
Precipices, rochers. 728
Quelle Aurore iamais. 41
Quoy vous ay-ie offencee. 191
Quand Hylas apperceut. 192
Qui ne l'admireroit. 338
Qu'enuieux de mon bien. 387
Quand ie vois vn amant. 642

TABLES D'AMOVR.

Qui veut eſtre parfait Amant. 326

TABLES D'AMOVR FALSIFIEES.

Que ie viue, & qu'on le poſſede. 785
Riuiere que i'accrois. 568
Sont ce, Peintres ſçauans. 336
Siluandre qui te plains. 546
Si i'ayme autre que vous. 625

EXTRAICT DV *Priuilege du Roy.*

PAR Lettres patentes & Priuilege de sa Maiesté, seellees du grand seau de cire jaulne, Il est permis à MARIE BEYS veufue, OLIVIER DE VARENNES, TOVSSAINCT DV BRAY, & FRANÇOIS POMERAY, Marchands Libraires à Paris, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter pendant le temps & terme de dix ans prochains & consecutifs. L'ASTREE *de Messire* HONORÉ D'VRFÉ, *Marquis de Verromé, Cheualier de l'Ordre de de Sauoye, &c.* Et tres-expresses inhibitions & defences sont faites à tous autres Libraires & Imprimeurs de ce Royaume d'imprimer ledit liure, à peine de trois mille liures d'amende, confiscation des exemplaires, & de tous despens, dommages & interests enuers ladite veufue, DE VARENNES, DV BRAY, & ledit POMERAY. Voulant que mettant ledit Extraict au commencement ou à la fin de chacun exemplaire desdits liures, lesdites lettres soient tenuës à la cognoissance de tous nos sujets, ainsi qu'il est plus au long declaré par lesdites lettres.

Acheué d'imprimer le 20. *iour d'Aouſt* 1630.

L'ASTREE
DE MESSIRE
HONORE' D'VRFE'.
SECONDE PARTIE.
LIVRE PREMIER.

LA LVNE éſtoit des-ja pour la deuxieſme fois ſur le milieu de ſon cours, depuis que Celadon eſchappé des mains de Galathée, & n'oſant ſe preſenter deuant les yeux de la Bergere Aſtrée, pour obeïr au commandement qu'elle luy en auoit fait, s'eſtoit renfermé dedans ſa cauerne. Et quoy que trois mois fuſſent des-ja preſque écoulez depuis le iour de ſa perte, ſi eſt-ce que le déplaiſir que ſa Bergere en reſſentoit, eſtoit encore ſi vif en ſon ame, que quelque prudence qui fuſt en elle, elle ne pouuoit toutesfois le cacher à ceux qui vouloient y prendre garde. Et ſembloit que le

Ciel, par vne iuſte punition, refuſaſt à ſa douleur le remede que le temps a de couſtume de rapporter à tous ceux qui ont plus de ſuject de ſe douloir : car au lieu d'adoucir les aigreurs de ſes ennuis, tous les iours elle découuroit de nouuelles occaſions de regret. Et quand ſa memoire, diuertie ailleurs par les compagnies qui la venoient viſiter, ceſſoit quelquesfois de luy repreſenter les cauſes de ſes déplaiſirs, ſes yeux en échange par tout où ils s'addreſſoient, ne voyoient que des objects tellement ennuyeux, que pour ne les voir elle demeuroit le plus ſouuent dans ſa cabane. Mais ce qui l'affligeoit dauantage, c'eſtoit qu'elle eſtoit priuée de cette conſolation, qui ſe trouue encore parmy les plus grandes infortunes. Ie veux dire, qu'elle ne pouuoit rejetter le ſuject de ſa faute que ſur elle-meſme, ny trouuer les moyens de s'en excuſer de quelque biays qu'elle peuſt tourner cet accident. Et ne faut douter qu'il luy en euſt eſté entierement impoſſible de continuer ſa vie ſurchargée de tant d'ennuis, ſi l'amitié de Diane & de Phillis ne luy euſt aydé à les ſupporter; la preſence de la perſonne aimée eſtant l'vn des plus ſouuerains remedes que la triſteſſe puiſſe receuoir. Auſſi ces cheres amies n'en eſtant pas ignorantes, auoient vn ſi grand ſoin de cette Bergere, que dés la pointe du iour l'vne ou l'autre, & bien ſou-

uent toutes deux la venoient trouuer, & comme par force l'arrachoient de ſa cabane, & la conduiſoient par les endroits les plus reculez, de peur que la veuë de ceux où elle ſouloit voir Celadon, ne luy renouuellaſt la memoire de ſa faſcheuſe perte. Et puis à l'enuy s'eſtudioient à qui, pour la diuertir luy feroit vn meilleur conte, ou propoſeroit quelque agreable jeu pour paſſer plus doucement le reſte de la iournée: de ſorte qu'en deſpit de la fortune ces gentilles Bergeres deſroboient touſiours quelques heures au déplaiſir d'Aſtrée, pour les mettre en vn meilleur vſage.

Siluandre d'autre coſté feignant de rechercher Diane par gageure, en deuint de telle ſorte amoureux, qu'il ſeruit longuement d'exemple à tous ceux de ſa contrée, & leur enſeigna à ſes deſpens, qu'Amour ne ſouffre guere qu'on ſe mocque de luy: car il rencontra en cette Bergere tant de cauſes d'amour, qu'il eſtoit tout eſtonné de l'auoir veuë ſi long temps ſans l'auoir aimée. Et quoy que la gageure, qui eſtoit cauſe de la naiſſance de ſon affection, fut le commencemeut de ſon mal, ſi ne s'en plaignoit-il point, puis que ſans offenſer Diane, elle luy donnoit la liberté de luy raconter ſes paſſions; la violence de ſon amour eſtant telle, que s'il euſt eſté forcé de la cacher, il luy euſt eſté impoſſible de viure.

Et toutesfois quand il se rappelloit en soy-mesme, il connoissoit bien qu'il auoit fait vn changement fort desaduantageux : se souuenant de quel heur il estoit accompagné, lors que maistre absolu de ses pensées il disposoit tout seul de sa vie & de ses desseins. Combien de fois voulut-il auec la raison défaire les premiers nœuds dont il se sentoit lier en ce nouueau seruage ? Combien de fois, voyant que la raison y estoit inutile, vouluſt-il les rompre auec la force d'vne violente resolution ? Mais autant de fois qu'il s'y essaya, autant de fois reconnut-il que c'est en vain que l'homme s'efforce contre les ordonnances du Ciel, & & que celuy est le plus auisé qui sçait mieux y ployer & conformer sa volonté. Ces considerations estoient cause que quand il ne pouuoit estre aupres de sa Diane, comme le matin & le soir, il estoit bien aysé de se retirer de toute compagnie, tant parce qu'il iugeoit toute autre ennuyeuse, ne pouuant iouyr de celle qu'il desiroit, que pour auoir plus de loisir de consulter en soy-mesme librement, & iuger quelle estoit la volonté du Ciel, & par quelle voye il pourroit mieux paruenir. Et combien qu'il reconnut plus d'impossibilité à la poursuitte de son affection que d'apparence de la pouuoir continuer, si ne pouuoit-il iamais prendre conclusion qu'à l'auantage de son Amour. Que s'il faisoit dessein de s'en retirer, ô que

son cœur se faisoit promptement paroistre desobeissant! Que s'il estoit d'aduis de le continuer, quelles peines & quels martyres ne preuoyoit-il point ? Que ferons-nous donc en fin, disoit-il, Siluandre, puis que la poursuitte & la retraitte nous sont également impossibles? Faisons, disoit-il, en se respondant, ce que le Ciel veut que nous fassions. Pourquoy peut-on iuger que les Dieux l'ayent faicte si belle, sinon pour estre aimée de ceux qui la verront ? Et puis que de poursuiure & de nous retirer il nous est également impossible, elisons pour le moins des deux celuy qui est plus selon la volonté du Ciel & selon la vostre. Estant si belle il ordonne qu'elle soit aimée, & quant à moy ie consentiray plustost à me retirer de la vie que de son seruice. Que faut-il donc que nous consultions dauantage, puis que le Ciel & nostre volonté appreuuent vne si bonne resolution ?

De fortune quand il tenoit ces discours en soy-mesme, il se trouua sur le bord de la delectable riuiere de Lignon vis à vis de ce rocher, qui estant frappé de la voix, respond si intelligiblement aux derniers accents. Cela fut cause qu'apres que ces pensées luy eurent longuement roulé par l'esprit, presque comme reuenant d'vn profond sommeil : Mais pourquoy, dit-il, nous allons-nous consommans & embroüillans en ces contrarietez?

Echo qui habite en ce rocher, ſi nous l'en enquerons, nous en dira bien ce qu'elle en a ouy de la bouche meſme de ma Bergere, qui eſt l'Oracle le plus certain que ie puiſſe conſulter. Et lors releuant la voix il luy parla de cette ſorte :

ECHO.

STANCES.

I.

FILLE *de l'air qui ne ſçaurois rien taire,*
De ces rochers hoſteſſe ſolitaire,
Où vont les cris que ie vais eſmouuant? Au vent.
Et quel crois-tu que ce cruel martyre,
Que plein d'Amour mon cœur va conceuant,
Deuienne en fin aux maux que ie ſouſpire? Pire.

II.

Que feroit donc cet œil qui me deſarme
Par ſa douceur de toute ſorte d'arme,
Et qui promet m'aimer infiniment? Il ment.
Mais s'il eſt vray qu'il mente, quel remede
Nous faudra-t'il pour ſortir promptement
De cet abus qui trompeur nous poſſede? Cede.

III.

Comment? ceder vn tel bien à quelque autre,
Qu'Amour ordonne en effect qui ſoit noſtre!
Qui plus que moy voit-elle volõtiers? Vn tiers.
Vn tiers, Echo, c'eſt vn cruel langage,
Mais s'il eſt vray qu'elle ayme mieux vn tiers,
Au lieu d'amour qu'auroit vn grand courage? Rage.

IV.

Nymphe qui ſents dedans ces roches creuſes
Quel eſt le mal des peines amoureuſes,
N'auray-ie donc iamais allegement? Ie ments.
Comment, Echo, n'eſt-ce point vn blaſpheme,
De t'accuſer & dire que tu ments?
Ce que i'entẽds eſt-ce bien ta voix meſme? Aime.

V.

C'eſt bien ta voix qui frappe mes oreilles,
Mais ce ſecret, Nymphe qui me conſeilles,
L'as-tu, dis-moy, de ma Diane ouy? Ouy.
Mais de l'aymer, helas! c'eſt peu de choſe,
Si d'elle aymé, d'elle ie ne iouy,
Pour vn tel heur qu'eſt-ce qu'on me propoſe? Oſe.

VI.

Le Ciel noircy de tempeſte & d'orage
Ne peut d'effroy m'abatre le courage,

Mon cœur ne craint tous ces eſtonnemens. Ne ments.

Ie ne ments point, ny ne ſuis temeraire:
I'apprens d'Amour ces beaux enſeignemens,
Faut-il bien plus pour vn ſi grand myſtere? Taire.

VII.

Ie me tairay, pluſtoſt ma voix preſſée,
Souſpirera ma mort que ma penſée.
Amant ſecret cõme Amãt valeureux. Heureux.
Heureux cent fois aymé de cette belle:
Mais d'où ſçais-tu que ſon cœur genereux
Sera vaincu ſi ie luy ſuis fidelle? D'elle.

Encore que le Berger n'ignoraſt point que c'eſtoit luy-meſme qui ſe reſpondoit, & que l'air frappé par ſa voix rencontrant les concauitez de la roche eſtoit repouſſé à ſes oreilles: ſi ne laiſſoit-il de reſſentir vne grande conſolation des bonnes reſponſes qu'il auoit receuës, luy ſemblant que rien n'eſtant conduit par le hazard, mais tout par vne tres-ſage prouidence, ces paroles que le rocher luy auoit renuoyées aux oreilles n'auoient eſté prononcées par luy à deſſein, mais par vne ſecrette intelligence du démon qui l'aimoit, & qui les luy auoit miſes dans la bouche: Et en cette opinion il ſuiuoit la couſtume de ceux qui aiment, qui d'ordinaire ſe flattent en

ce qu'ils desirent, & trouuent des apparences d'espoir où il n'y a apparence de raison. Apres auoir remercié le genie de ce rocher & les Nymphes de Lignon, il faisoit dessein d'aller entendre sa Bergere au carrefour de Mercure, parce que c'estoit par là qu'elle auoit accoustumé d'aller chez Astrée, & il luy sembloit que l'heure en approchoit, la moitié du iour estant desia passée: mais lors qu'il en vouloit prendre le chemin, il vid assez pres de luy la Nymphe Leonide, & le gentil Paris, qui ayant oüy sa voix auoient tourné leurs pas vers luy, tant pour sçauoir des nouuelles des Bergeres, Astrée, Diane, Phillis, que pour auoir le plaisir de sa compagnie: car encore que Paris connust bien l'affection qu'il portoit à Diane, si ne laissoit-il de l'aimer & de l'estimer beaucoup, ne pouuant croire que cette sage Bergere le deust iamais preferer à luy à cause de la grandeur d'Adamas, qui pour sa qualité de grand Druyde estoit apres Amasis, le plus honoré par toute cette contrée, ignorant qui ne sçauoit pas que l'Amour ne se mesure iamais à l'aune de l'ambition ny du merite, mais à celle de l'opinion seulement. Siluandre qui estoit plein de ciuilité comme ayant esté nourry parmy les escoles des Phocenses & Massiliens, encore que la venuë de Paris ne luy fut gueres agreable, sçachant bien qu'Amour le conduisoit parmy les bois,

& vn Amour encore qui estoit à son desauantage, ne laissa de s'auancer vers luy & vers la Nymphe pour les saluer. Ie ne vous demande pas, luy dit Leonide en soufriant, quelles estoient les pensées qui vous entretenoient en ce lieu solitaire, sçachant assez que celles qui vous accompagnent ne sont gueres sans Diane: mais ie voudrois bien sçauoir de vous pourquoy vous les preferez à sa veuë, & quelle est l'occasion qui les vous rend plus douces que sa presence. Ie ne nieray point, dit-il, Madame, que ces agreables pensées dont vous me parlez, ne m'ayent tenu fidelle compagnie, aussi bien en ce lieu retiré qu'elles font par tout où ie me trouue esloigné de Diane, mais que ie les tienne plus cheres que le bien de sa veuë, permettez-moy ie vous supplie de vous dire qu'encor que par raison cela deuroit estre, toutesfois ie ne l'ay point encores pû obtenir sur moy mesme. Que si vous me voyez icy sans elle, ce n'est que pour passer plus doucement en la compagnie de mes imaginations les heures que son repas me contraint de perdre loing d'elle: & d'effect lors que vous estes arriuée ie m'acheminois au carrefour de Mercure, parce que voicy le temps qu'elle part de sa cabane pour aller vers Astrée, & ie faisois dessein de l'y accompagner. Nous sommes venus, respondit Leonide, auec resolution de donner

le reſte du iour à ces belles Bergeres, mais quand cela ne ſeroit pas, nous penſerions de faire vne faute qui ne ſeroit pas legere ny peu deſagreable à l'Amour, ſi nous retardions voſtre voyage : c'eſt pourquoy, Berger, vous nous y conduirez, & par les chemins nous direz s'il vous plaiſt, pourquoy vos penſées vous deuroient eſtre plus cheres que la preſence meſme de celle qui les fait naiſtre? puis que quant à moy ie le trouue tant eſloigné de raiſon que ie ne ſçaurois me figurer que cela puiſſe eſtre.

A ce mot Siluandre pour luy obeïr, leur ayant fait prendre vn ſentier, qui trauerſant vn grand pré abregeoit de beaucoup le chemin, reprint ainſi la parole. Ce que vous me demandez, grande Nymphe, n'eſt pas difficile d'eſtre entendu pourueu qu'il ſoit pris comme il doit eſtre, parce qu'il eſt bien certain que les yeux ſont les premiers qui donnent entrée à l'Amour dans nos ames. Que ſi quelquesvns ſont deuenus amoureux en oyant raconter les beautez & les perfections des perſonnes abſentes, ou ça eſté vne Amour qui n'a pas eſté de durée ny violente (eſtant pluſtoſt vne peinture d'Amour que vne vraye Amour) ou l'eſprit qui l'a conceue a quelque grand deffaut en ſoy-meſme, d'autant que l'ouye rapporte auſſi bien les fauſſetez que les veritez, & le iugement qui ſe fait

sur vn rapport incertain, ne sçauroit estre bon ny proceder d'vne ame bien posée : mais tout ainsi que ce qui produit quelque chose n'est pas ce qui la nourrit & qui la met apres en sa perfection, de mesme deuons-nous dire de l'Amour, parce que si nos agneaux naissent de nos brebis, & qu'au commencement ils tirent quelque legere nourriture de leur laict, ce n'est pas toutesfois ce laict qui les met en leur perfection, mais vne plus ferme nourriture qu'ils reçoiuent de l'herbe dont ils se paissent : Aussi les yeux peuuent bien commencer, & esleuer vne ieune affection, mais lors qu'elle est creuë, il faut bien quelque chose de plus ferme & de plus solide, pour la rendre parfaicte ; & cela ne peut estre que la connoissance des vertus, des beautez, des merites, & d'vne reciproque affection de celles que nous aimons. Or quelques vnes de ces connoissances prennent bien leur origine des yeux, mais il faut que l'ame par apres se tournant sur les images qui luy en sont demeurées au rapport des yeux & des oreilles, les appelle à la preuue du iugement, & que toutes choses bien debattuës elle en faisse naistre la verité. Que si cette verité est à nostre aduantage, elle produit en nous des pensées dont la douceur ne peut estre esgallée par autre sorte de contentement que par l'effect des mesmes pensées. Que si elles sont seulement

aduantageuſes pour la perſonne aimée, elles augmentent ſans doute noſtre affection, mais auec violence & inquietude : & c'eſt pourquoy il ne faut point douter que l'abſence n'augmente l'Amour, pourueu toutesfois qu'elle ne ſoit pas ſi longue que les images receuës de la choſe aimée ſe puiſſent effacer, ſoit que l'Amant eſloigné ne ſe repreſente que les perfections de ce qu'il aime, parce qu'Amour qui eſt ruzé & cauteleux ne luy a peint que ces images parfaictes en la fantaiſie, ſoit que l'entendement eſtant deſia bleſſé ne vueille tourner ſa veuë que ſur celles qui luy plaiſent, ſoit que la penſée en ſemblables choſes adiouſte touſiours beaucoup aux perfections de la perſonne aimée: tant y a que celuy veritablement n'a point aimé, qui n'augmente ſon affection eſtant eſloignée de ce qu'il aime. Quant à moy, reſpondit Leonide, i'euſſe fait vn iugement bien different au voſtre, ayant touſiours oüy dire que l'abſence eſt la plus grande & plus dangereuſe ennemie d'Amour. La preſence, repliqua le Berger, l'eſt ſans comparaiſon beaucoup dauantage, comme nous l'apprend tous les iours noſtre experience: car pour vne Amour qui ſe change entre les perſonnes abſentes, nous voyons qu'entre les preſentes il y en a plus de cent : & de plus pour montrer combien la preſence eſt plus contraire à l'Amour, ſi nous ceſſons d'aimer eſtant

absents, c'est sans violence & sans effort, & n'y a point d'autre changement sinon que la memoire se couure peu a peu d'oubly, comme vn feu de sa propre cendre: mais quand vn Amour se rompt en presence, ce n'est iamais sans esclat, ny sans vn extréme effort, voire (& qui est vn grand tesmoignage de ce que ie dis) sans faire naistre des cendres de l'Amour esteinte vne hayne plus grande encore que n'a esté cette Amour. Et cela procede de cette raison. L'Amant est ou aimé, ou hay, ou indifferent: s'il est aimé, d'autant que l'abondance soule incontinent, l'Amour aussi tost se perd en presence, estant outragé, s'il faut dire ainsi, de trop de faueurs: s'il est hay, d'autant qu'a toutes heures il reçoit de nouuelles connoissances de hayne, il est impossible qu'entre tant de coups il n'y en ait quelqu'vn qui perce ses armes pour fortes qu'elles soient, & qui le contraigne, estant plusieurs fois redoublé de quitter toute sorte de deffence: que s'il est indifferent, lors qu'il continue son Amour, se voyant à toute heure mesprisé, il faut qu'il soit sans courage, mais s'il n'en a point, comment resistera-t'il aux continuels outrages qu'il en receura? Au lieu qu'en l'absence les faueurs receuës ne peuuent estre de celles qui soulent par leur abondance, puis qu'elles ne font qu'attiser les desirs; & la connoissance de la hayne, ne venant en nostre ame que par

l'oüye, il y a bien de la difference, & les coups en ſont bien moindres que ceux que nous receuons par la veuë, de ſorte que les bleſſures en ſont beaucoup moins cuiſantes, & les ſuiets de meſpris n'eſtant ſi ordinaires ny ſi difficiles à ſupporter, c'eſt ſans doute que l'abſence eſt beaucoup plus propre à conſeruer vne affection que n'eſt la preſence. I'auouë, ayant conſideré ce que vous dittes, reſpondit la Nymphe, qu'il eſt vray, & qu'en preſence il ſuruient pluſieurs occaſions qui ruinent l'Amour, deſquelles l'abſence eſt exempte. Mais ſi ne ſçauriez-vous me perſuader qu'en voyant ce que l'on aime l'on n'augmente d'affection beaucoup plus qu'en ne le voyant pas, parce que l'amour ſe nourriſſant des faueurs & des careſſes, celles que l'on reçoit en preſence ſont beaucoup plus grandes & plus ſenſibles que les autres. Ie croyois, adiouſta le Berger, auoir deſia ſatisfait à cette demande, mais puis qu'il vous plaiſt d'en auoir plus de claires raiſons, il faut, Madame, que i'eſſaye de vous en donner. Nous auons deſia dit que c'eſt par les yeux que l'Amour commence, mais ce n'eſt pas toutesfois des yeux qu'elle naiſt, ny ce ne ſont point ceux qui la produiſent: la beauté & la bonté eſtans connuës ſont ſans plus celles qui luy donnent naiſſance en nous: or la connoiſſance de la beauté vient bien par les

yeux, mais depuis qu'elle eſt en noſtre ame; nous n'auons plus affaire de nos yeux pour l'aimer à l'aduenir: ce que vous iugerez aiſément ſi vous auez iamais aimé quelque choſe: car rentrez en vous meſmes, & conſiderez ſi vous perdriez cette Amour encore que vous perdiſſiez les yeux: ſi cela n'eſt point, vous auoüerez que les yeux ne conſeruent donc pas voſtre Amour. Pour la connoiſſance de la bonté, elle eſt produicte ou des actions ou des paroles, qui toutes deux ont bien beſoin de preſence pour eſtre connuës, mais apres nullement: car cette connoiſſance ſe conſerue dans les ſecrets cabinets de la memoire, ſur laquelle noſtre ame ſe repliant apperçoit ce qu'elle y a mis en reſerue. Or ie croy, Madame, que vous ſçauez bien que plus nous auons de connoiſſance de la perfection de la choſe aimée, plus auſſi noſtre Amour s'augmente. Mais qui ne ſçait que les troubles mouuemens des ſens empeſchent infiniment la clarté de l'entendement, & que comme aux cõtrepoids d'vne horloge l'vn ne peut monter que l'autre ne deſcende; auſſi quand les ſens s'eſleuent, l'entendement s'abaiſſe, & ſe releue au contraire quand les ſens ſont abaiſſez? Que s'il eſt ainſi, ne m'auoüerez-vous pas qu'en l'abſence l'entendement de celuy qui aime, agira beaucoup plus parfaictement, que quand tranſporté par les obiects qui ſe preſentent

preſentent à ſes yeux, il ne peut faire autre choſe que regarder, deſirer & ſouſpirer? Que ſi iamais vous auez voulu penſer profondément à quelque choſe, ſouuenez-vous, Madame, ſi la ſage nature ne vous a pas appris de mettre la main ſur vos yeux, afin que la veuë ne diuertiſt les forces de l'entendement ailleurs, & par cette raiſon vous concluërez ſelon ce que i'ay dit. Que ſi l'Amour s'augmente par la connoiſſance de la perfection aimée, puis que nous l'auons beaucoup plus grande eſtans abſents, c'eſt ſans difficulté que nous aimons dauantage eſloignez que preſens. Mais s'il eſt ainſi, interrompit Paris, d'où procede que tous les Amans deſirent auec tant de paſſion la veuë de celles qu'ils aiment? De l'ignorance, reſpondit Siluandre, il n'y a perſonne qui ſe puiſſe attribuer le nom d'Amant, qui en luy meſme n'ait cette opinion, que ſon Amour eſt ſi grande qu'il eſt impoſſible qu'elle puiſſe augmenter. Que s'il a cette creance, mal-aiſément rechercheroit-il les moyens de l'accroiſtre s'il penſe qu'elle ne puiſſe eſtre accreuë, & pour ce ſans recourre à cette profonde connoiſſance il ſe contente de celle que ſes yeux de moment à autre luy peuuent donner: Mais, ô grande Nymphe, combien y a t'il de difference de ces Amours que les yeux nourriſſent à celles que l'en-

tendement produit? Autant sans doute que l'ame est plus capable d'aimer que le corps, & autant que l'entendement a plus de connoissance que les yeux. Et toutesfois d'autant que ceux-là mesme ne peuuent pas estre tousiours aupres de celles qu'ils aiment, il faut qu'esloignez d'elles, & en leur apart, ils entretiennent ces images que par leurs yeux Amour leur a mises en la fantaisie. Que si l'on leur demandoit si cet esloignement a diminué leur affection, ie m'asseure qu'il n'y a celuy qui ne confessast qu'elle s'en est augmentée, & que c'est vn accroissement de desir, & non pas vne diminution: & de faict auec quelle violence, & auec quel transport les reuiennent-ils voir? Il est tel, Madame, que bien qu'auant que s'estre separez ils eussent iuré que leur Amour estoit paruenuë au supréme degré d'aimer, & que rien ne pouuoit-estre adiousté à la grandeur de leur affection, maintenant la connoissant accreuë en font vn iugement bien different, & leur semble qu'autresfois ils ont fait vn grand outrage à celles qu'ils ont aimées, de les auoir auparauant si peu aimées, tant cette briefue absence augmemente l'Amour par la contemplation de la beauté. Puis qu'il est ainsi, adiousta Paris, ie m'estonne que vous ne vous esloignez de Diane afin de l'aimer dauantage. I'ay des-ia

dit, respondit Siluandre, que ie le deurois faire, mais que ie ne l'ay encore pû obtenir sur moy. Et cela vient, gentil Paris, de ce que nous sommes hommes, c'est à dire, que nous ne sommes pas parfaicts, & que l'imperfection de l'humanité ne peut estre ostée tout à coup: nous sommes bien raisonnables, mais aussi y a-t'il quelque chose en nous qui contrarie à la raison, autrement il n'y auroit point de vices: & c'est cette partie de laquelle ie n'ay pû encore obtenir ce poinct dont vous parlez, car les sens sont infiniment puissans en celuy qui aime, & quoy que l'ame soit celle qui aime, si est-ce qu'auec les beautez de l'ame elle aime aussi celles du corps: & bien souuent tout ainsi qu'auec les sens corporels elle sent les choses corporelles & se plaist au goust, aux senteurs & aux attouchemens; de mesme aimant auec les mesmes sens, elle se plaist de voir, d'oüyr & de toucher ce qu'elle aime, ne pouuant faire diuorce d'auec eux, & separer son plaisir du leur, luy semblant que c'est leur faire tort de ioüyr seule de ces contentemens, dont ils ont esté les commencemens. Et toutesfois si elle ne recherchoit que sa perfection comme elle y est obligée par la raison, elle deuroit reietter bien loing ces considerations, puis que la nature nous a seulement donné les sens pour instruments, par lesquels nostre ame receuant les

especes des choses vient à leur connoissance, mais nullement pour compagnons de ses plaisirs & felicitez comme trop incapables d'vn si grand bien.

Ces discours eussent bien continué dauantage, si de fortune estant pres du carrefour de Mercure ils n'eussent oüy chanter Phillis : elle estoit assise auec vne autre Bergere au pied d'vn arbre cependant que leurs brebis à l'ombre de quelques taillis ruminoient toutes resserrées ensemble, attendant que le chaud fust vn peu abbatu pour retourner au pasturage. Aussi tost que Siluandre en oüyt la voix, il tourna la teste de son costé, & l'ayant reconnuë la destourna si promptement, que Leonide ne se peut empescher d'en soustrire. Qu'auez-vous oüy, luy dit-elle, & qu'auez-vous veu qui vous ait si promptement fait tourner & destourner la teste? I'ay veu, dit-il, Madame, celle que ie ne verray iamais sans regret : car c'est Phillis la plus cruelle ennemie que ie puisse auoir, puis qu'elle est la cause de mon seruage. En ce mesme temps Lydias, qui passant chemin sans voir Leonide ny sa compagnie, suiuoit vn sentier, qui couuert d'vne grande haye, l'empeschoit de voir & d'estre veu, fut tout estonné que le chemin de la Nymphe venant trauerser le sien, il ne se donna garde qu'il se vit tout aupres d'elle : La ialousie qui le

ſeparoit de la frequentation de chacun, luy faiſoit fuyr Siluandre encore plus que les autres: mais à ce coup la ciuilité le contraignit de ſaluer Leonide & Paris, & de les ſuiure en eſtant requis & de l'vn & de l'autre, quoy qu'au commencement il eſſayaſt d'auoir congé auec quelques mauuaiſes excuſes. Mais Leonide qui l'aimoit à cauſe de Celadon, le preſſa de ſorte qu'il fut contrainct d'augmenter la trouppe, & Paris qui ſur tout deſiroit de ſçauoir où eſtoit Diane, luy demanda s'il ne connoiſſoit point celle qui eſtoit aſſiſe aupres de Phillis ſous ce grand arbre. Luy qui n'y auoit point encore pris garde, mettant la main ſur ſes ſourcils & s'arreſtant vn peu pour les regarder, reſpondit que c'eſtoit Aſtrée, & lors reprenant le chemin il oüit que Leonide continuant le diſcours qu'elle auoit commencé auec Siluandre, parloit de cette ſorte: Et pourquoy, Berger, eſtes vous tant offenſé contre cette Bergere, encore qu'elle ſoit cauſe que vous aimez, puis qu'elle l'eſt auſſi que vous eſtes deuenu plus honneſte homme? Car ie m'aſſeure que vous m'auoüerez que l'Amour à cette puiſſance d'adiouſter de la perfection à nos ames: s'il eſt ainſi, l'obligation que vous luy auez, ne doit pas eſtre petite. I'auoüeray bien, reſpondit le Berger, que veritablement ie croy que ſans Phillis ie n'euſſe iamais aimé, mais ie ne laiſſeray de

dire qu'elle eſt cauſe que ie ne ſuis plus mien, que ie ſers, & que i'ay perdu ma liberté. Que ſi cette liberté ne ſe peut acheter pour quelque prix que ce ſoit, ie ne dois pas eſtre plus ſon obligé de m'auoir peut-eſtre rendu vn peu plus honneſte homme, qu'offenſé contre elle de ce qu'elle m'a fait perdre cette chere & deſirable franchiſe. Mais ne mettez-vous point en compte, adiouſta la Nymphe, que vous acquerrez peut-eſtre l'amitié de celle que vous aimez, & pour vne ſi belle entrepriſe vne ame bien née comme la voſtre, peut-elle regretter quelque perte que ce ſoit, ou ſe plaindre de la perſonne qui en eſt cauſe ? Vne ame bien née, repliqua-t'il, ne ſe peut loüer de celle qui eſt cauſe de la ſeruitude, pour quelque eſperance de bien qu'elle luy puiſſe donner: car enfin le ſeruice, quoy que plus ou moins honteux, eſt touſiours ſeruice. D'abord que Lycidas oüyt nommer Phillis, il demeura beaucoup plus attentif, mais quand il oüyt la ſuitte du diſcours, & des repliques du Berger, il creut que veritablement il l'aimoit, & ne ſçachant ſi bien couurir ſa ialouſie qu'il euſt deſiré, il ne ſe pût empeſcher de luy dire: Et quoy, Berger, aimez-vous bien autant cette Bergere que vous en faites ſemblant? Siluandre qui ſans penſer à Lycidas auoit parlé de cette ſorte à Leonide, connoiſſant bien que la ialouſie luy faiſoit faire cette deman-

de, pour le mettre plus en peine, ne voulut le nier ny l'auoüer, mais luy dit seulement. Dittes-moy, Lycidas, qu'en pensez vous? Ie voy, respondit-il, tant de feintes par tout que mon iugement seroit trop incertain. Puis doncques, adiousta Siluandre, que mes dissimulations empeschent le iugement que vous en pourriez faire, dittes-moy ie vous supplie, qu'est-ce que vous en desirez? Mes desirs, respondit Lycidas, sont fort peu considerables en ce qui depend de vous, de qui les actions me sont indifferentes, de sorte que ie m'en remets bien à vous mesme. Puis donc, continua Siluandre, que vous ne m'en voulez dire vostre volonté, s'il y a quelque chose en moy qui vous deplaist, vous n'en deuez accuser que vous seul, & le Ciel qui le veut ainsi, & vous armer de patience. Lycidas vouloit respondre, & peut-estre l'eust fait trop aigrement, si Leonide qui le preuoyoit ne l'en eust empesché auec excuse qu'elle vouloit oüyr ce que Phillis chantoit: car elle en estoit desia assez pres pour oüyr ses paroles, qui estoient telles:

SONNET
CONTRE LA IALOVSIE.

AMOVR *ne brusle plus, ou bien il brusle en vain,*
Son carquois est perdu, ses fléches sont froissées,
Il a ses dards rompus, leurs pointes esmoussées,
Et son arc sans vertu demeure dans sa main.

Ou sans plus estre Archer d'vn mestier incertain
Il se laisse emporter à plus hautes pensées,
Ou ses fleſches ne sont en nos cœurs addressées,
Ou bien au lieu d'amour nous blessent de desdain.

Ou bien s'il faict aimer, aimer c'est autre chose
Que ce n'estoit iadis, & les loix qu'il propose
Sont contraires aux loix qu'il nous donnoit à tous:

Car aimer & hayr c'est maintenant le meſme,
Puis que pour bien aimer il faut estre ialoux;
Que si l'on aime ainsi, ie ne veux plus qu'on m'aime.

Siluandre, qui auoit fait deſſein de donner autant de ialouſie à Lycidas qu'il luy ſeroit poſſible, voyant que Phillis attentiue à ce qu'elle chantoit, & Aſtrée aux penſees que ces paroles renouuelloient en ſa memoire, ne prenoient garde à Leonide, ny à eux, s'auança courant vers elle, & ſe iettant à genoux, & luy ſurprenant la main la luy baiſa, puis ſe releuant l'aduertit de la venuë de la Nymphe & de Paris. Elle n'eut loiſir de ſe courroucer à luy de cette outrecuidance, parce que Leonide ſe trouua ſi proche qu'elle fut contrainte de ſe leuer, pour luy rendre l'honneur qu'elle luy deuoit. A quoy Siluandre la prenant ſous le bras la voulut aider, mais elle le repouſſa du coude, voyant meſme Lycidas de la compagnie: ce qui ne fit vne legere bleſſure en en l'ame de ce Berger ialoux, qui voyant bien que Phillis l'auoit apperceu, eut opinion qu'elle l'euſt repouſſé de cette ſorte, parce que c'eſtoit en ſa preſence. Mais apres que les ſalutations faictes, & renduës d'vn coſté & d'autre, chacun eut pris place ſous ce grand arbre, Siluandre qui auoit reſolu de donner cette iournée à la ialouſie de Lycidas, ſe remettant à genoux deuant Phillis: Et bien, belle Bergere, luy dit-il, iuſques à quand ordonnez-vous que noſtre guerre dure? quel terme auez-vous eſtably à mes ſeruices? combien de temps encore prendrez-vous plaiſir aux trauaux que

vous me faictes souffrir? Il ne sera pas vray pour le moins si i'endure la peine, si ie sers, & si vous me surmontez, que vous soyez entierement exempte de trauail & de solicitude: car, ou vous employerez contre moy tous vos artifices, toutes vos armes, & toutes vos forces, ou sans doute, la victoire demeurera mienne. Phillis qui entendoit bien que ce Berger vouloit parler de la gageure qu'ils auoient faicte, à qui se feroit mieux aimer à Diane, receuoit ces paroles comme elles deuoient estre entenduës: mais Lycidas qui pensoit que cette gageure n'auoit esté inuentée que pour couurir leur affection, les prenoit tout autrement qu'elle, dequoy elle s'apperceut aisément, iettant à tous coups les yeux sur luy, & pour luy oster cette opinion, respondit à Siluandre de cette sorte: Berger, Berger, souuenez-vous que si mon ennemy estoit tel qu'il me fallust pour le vaincre y rapporter tant de peine, & luy opposer tant d'efforts, il ne vous ressembleroit point, & ce ne seroit pas contre Siluandre que i'aurois fait la gageure dont vous voulez parler, car contre luy il me suffit de dire; Ie veux vaincre. Siluandre qui reconnut bien le dessein de Phillis, pour le contrarier, luy respondit: Personne ne peut ignorer ce que vous pouuez, mais Siluandre en sera encore moins ignorant que tous les autres Bergers

de Lignon, puis qu'il a si souuent ressenty les effects de vostre beauté. Si cela est, repliqua la Bergere, il vous est donc aduenu comme à ceux qui s'éblouïssent au Soleil, sans que le Soleil s'en apperçoiue. Ah! respondit incontinent le Berger, qui void le Soleil de vos yeux, & volontairement ne s'y éblouyt comme moy, n'est pas digne de le voir. Ie ne sçay adiousta Phillis, rougissant de ces paroles, quel peut estre vostre dessein en me parlant de cette sorte, mais ie suis bien asseurée que nostre Maistresse sera aduertie de vos feintises, & parce que c'est dans peu de iours que nous deuons receuoir l'Arrest de nostre gageure, ie m'asseure que ces paroles vous couste-ront cher, & que vous sçaurez combien est cuisante vne trop tardiue repentance. Ne croyez point, dit-il, Bergere, que iamais ie me repente de vous auoir asseurée de l'affection que ie vous porte, puis qu'au contraire, ie dois auoir plus de regret d'auoir si longuement vescu sans le vous auoir declaré, que ie ne dois craindre de mal de ce dont vous me menacez. Phillis connoissoit bien qu'il se mocquoit, & Astrée aussi, mais cela ne la pouuoit satisfaire pour le soupçon que telles paroles faisoient naistre en Lycidas: qui cependant considerant la peine où elle en estoit, se fortifioit tousiours dauantage en son opinion. En fin elle luy dit: Ie pense, Siluandre,

que c'eſt par gageure que vous me voulez déplaire en me tenant ces paroles, ou bien que vous les venez eſtudier icy pour les ſçauoir mieux dire quand vous ſerez aupres de voſtre Maiſtreſſe. Si cela eſtoit, interrompit Aſtrée, il vaudroit mieux que tout à fait il vous parlaſt comme ſi vous eſtiez Diane, que non pas de vous entretenir par perſonne empruntée. Ce m'eſt tout vn, reſpondit Siluandre, pourueu que ie luy faſſe entendre la qualité de mon affection, & lors qu'il s'y preparoit: Ie vous coniure, dit Phillis, par la perſonne du monde que vous aimez le plus, de me laiſſer en repos, & que vous vous contentiez, que ie ſçay plus de voſtre affection que vous ne m'en ſçauriez dire. Les adiurations, dit-il, ſont trop fortes pour y contreuenir, & la declaration que vous me faictes, trop auantageuſe pour ne m'en contenter: c'eſt pourquoy ie me tairay puis que vous le voulez ainſi. Vous m'obligerez en cela, dit la Bergere, car ie ne puis ſouffrir vos paroles, & plus encores ſi faiſant voſtre deuoir vous allez aider à Diane que i'ay laiſſée bien empeſchée à la porte de ſa cabane, apres Florette ſa chere brebis, qui ſe meurt. Si vous me le commandez, repliqua Siluandre, & que vous vueilliez auoir ſoing de mon troupeau iuſques à mon retour, ie le feray. S'il ne faut que cela, dit Phillis, ie vous le commande, & veux bien prendre garde au troupeau ſur le-

quel vous vous excuſez. Lors Siluandre comme s'il n'euſt oſé contreuenir à ce qu'elle luy ordonnoit, apres auoir fait vne grande reuerence à la Nymphe, & à Paris, & puis à toute la troupe, s'en alla courant où eſtoit Diane, laiſſant Phillis la plus contente du monde de ſon depart, & au contraire Lycidas le plus ialoux Berger de tous ceux de cette contrée. Car encore que les diſcours de Siluandre luy euſſent dépleu, ſi eſt-ce que les inquietudes qu'il remarquoit en Phillis, luy eſtoient bien plus cuiſantes: mais le commandement & la coniuration qu'elle luy auoit faicte par la perſonne qu'il aimoit, l'offençoient bien dauantage: mais quand il ſe repreſentoit qu'elle auoit receu ſes brebis en garde, cette action le touchoit au cœur encore plus viuement, & toutesfois la pauure Bergere auoit mieux aimé prendre cette peine, que de ſouffrir dauantage les paroles qu'elle penſoit eſtre tant ennuyeuſes à Lycidas. Voila comme quelquesfois nos deſſeins ont des effects tous contraires à nos intentions.

Cependant Siluandre approchant de la cabane de ſa Bergere, vit que Phillis ne luy auoit point menty: car Diane eſtoit aſſiſe en terre, & tenoit ſa chere brebis en ſon giron, comme ſi elle euſt eſté morte. Quelquesfois elle luy ſouffloit à la bouche, & d'autresfois luy mettoit du ſel dedans, mais ſans effect, parce qu'elle ne

reuenoit point si tost de son assoupissement, qu'elle ne retombast comme elle estoit en terre, apres auoir tourné longuement, dont la Bergere estoit fort en peine, pource que c'estoit celle qu'elle aimoit le plus. Et lors qu'elle en estoit plus desesperée, & que peut-estre elle accusoit quelqu'vne de ses voisines de sortilege, & de l'auoir regardé de mauuais œil, Siluandre s'en approcha, & apres l'auoir salüée, il luy demanda ce qu'elle faisoit en terre: Vous le pouuez voir, luy dit-elle, sans que ie le vous die, si vous regardez en quel estat est ma chere Florette. Le Berger se mettant lors à genoux, la considera attentiuement, puis luy toucha les oreilles, luy regarda la langue dessus & dessous, la leua sur les pieds, & en fin luy boucha les nazeaux auec les doigts pour l'empescher de respirer: mais soudain qu'il la laissa en liberté apres auoir à demy esternué, elle recommença ses tours, & les continua iusques à ce qu'elle se laissa choir. Siluandre alors ayant bien reconnu son mal, se tournant tout ioyeux vers Diane: Ne vous faschez point, luy dit-il, ma belle Maistresse, vostre chere Florette sera bien tost guerie, & son mal ne procede point de sortilege, mais plustost de l'ardeur du Soleil, qui luy ayant offensé le cerueau, d'où procede la source des nerfs, luy donne ce mal, que nous nommons Auertin. Le temps, sans doute, la gueriroit

sans autre remede, mais parce qu'elle languiroit trop, si vous me dõnez le loisir ie connois vne herbe, & i'en ay veu dans ce pré le plus proche, qui pour certain la rendra saine incontinent. Comment, respondit la Bergere, toute ioyeuse de ces bonnes nouuelles, si ie vous donneray ce loisir? n'en doutez nullement, elle m'est trop chere pour ne rechercher sa guerison par tous les moyens qu'il me sera possible; pour vous en rendre preuue, ie veux aller auec vous pour en cueillir & recõnoistre cette herbe, afin de vous exempter de cette peine, si i'en ay affaire vne autrefois. Ie receuray, dit-il, vn double contentement si vous venez: l'vn de vous rendre cet agreable seruice, attendant que ma fortune me donne les moyens de vous en faire vn meilleur: & l'autre d'estre aupres de vous, qui est bien le temps le mieux employé de toute ma vie. A ce mot laissant cette brebis en garde de ceux qui estoient en sa cabane, ils vont cueillir cette herbe, non pas que durant le chemin Diane ne remerciast le Berger de la bonne volonté qu'il luy faisoit paroistre: Et parce que Siluandre en la venant trouuer, auoit remarqué par hazard, le lieu où cette herbe estoit, il en trouua incontinent, & en ayant amassé vne bonne poignée la pila entre deux cailloux, & s'en retournant en pressa le ius auec les deux mains dans les oreilles de la brebis, qui ne l'eust plustost bien auant dans l'oreille

qu'elle se leua secoüant vn peu la teste, & apres auoir esternué deux ou trois fois se print à beeler comme si elle eust appellé ses compagnes, & puis commença de baisser le nez contre terre pour cercher à manger? mais Siluandre la prenant sur son col la remit en son estable, & dit à Diane, qu'elle ne la laissast point sortir de tout le iour, parce qu'encore que ce mal en quelques-vnes procedast quelquesfois des herbes qui les enyurent, toutesfois que le mal de la sienne à ce coup n'estoit causé que du Soleil, & qu'il falloit empescher qu'elle n'en fust pas si tost retouchée. Diane ne se contentant pas d'auoir veu la guerison de sa chere brebis, & de connoistre l'herbe de veuë, voulut encore sçauoir le nom. Elle a diuers noms, respondit Siluandre, quelques-vns l'appellent Orual, d'autres la Toute-bonne, & nos Myres Scarlée: mais pourquoy n'auez-vous autant de curiosité de conseruer tout ce qui est à vous? Quand ie voy le mal apparent, dit-elle, de ce qui non seulement est mien, mais à qui que ce soit, i'en donne le remede le plus prompt que ie puis. Pleust à Dieu, respondit le Berger, que vous fussiez aussi veritable que i'espreuue que vous estes le contraire: Il ne faut pas, repliqua Diane en souſ-riant, que vous effaciez l'obligation que ie vous ay pour le salut de ma chere Florette, en m'iniuriant de cette sorte, & vaut mieux

que

que nous allions chercher mes compagnes, qui sans doute, seront en peine de moy. A ces dernieres paroles, apres auoir ramassé son troupeau, elle le chassa du costé du carrefour de Mercure, plus aise de la guerison de sa brebis qu'elle ne le pouuoit dire, & par le chemin elle apprit que Leonide & Paris estoient auec les Bergeres qu'elle cherchoit, & peu apres elle les vit tous qui venoient droit à elle, parce que Paris estant en peine du déplaisir de Diane, auoit esté cause que toute la troupe s'acheminoit vers elle, pour essayer si on pourroit donner quelque secours au mal de sa brebis: Mais lors qu'ils la virent de loing, ils s'arresterent, pensans ou qu'elle fust guerie, ou morte, & de fortune ce fut iustement au carrefour de Mercure, où quatre chemins venoient aboutir: & parce que la baze, sur laquelle le Terme de Mercure s'esleuoit, estoit rehaussée de trois degrez, ils s'assirent tout à l'entour, & iettant la veuë qui deçà qui delà, Leonide apperceut venir du costé de Montverdun deux Bergers & vne Bergere, qui sembloient n'estre gueres d'accord, parce que les actions qui se faisoient des bras & de tout le reste du corps mõtroient bien qu'ils disputoient auec passion: mais sur tout la Bergere les repoussoit & esloignoit d'elle, tantost l'vn, tantost l'autre, sans les vouloir escouter. Quelquesfois ils s'arrestoient, & la retenoient par sa robbe, comme s'ils l'eussent

voulu faire iuge de leur different, mais elle tout à coup frappant de force des mains sur les deux costez de sa robbe qu'ils tenoient, la leur faisoit lascher, & puis s'enfuyoit iusques à ce qu'ils l'eussent atteinte. Et n'eust esté que quelquesfois ils se iettoient à genoux deuant elle, d'autres-fois luy baisoient les mains auec soubmission pour la retenir, on eust iugé à sa fuitte qu'ils luy vouloient faire quelque force. Et pource qu'ils s'approchoient du carrefour, sans se prendre garde de la bonne compagnie qui y estoit, Leonide les montra à toute la trouppe, pour sçauoir s'il y auoit personne qui les reconnust. Ie les ay veu bien souuent, respondit Lycidas, ils se tiennent dans le hameau plus proche de Montverdun, encores qu'ils ne soient pas originaires de ce lieu la, mais estrangers que la fortune de leurs peres a contraint de se venir loger en cette contrée; & si vous vistes iamais vne beauté naissante, donner vne grande esperance de perfection, il faut que vous voyez le visage de la Bergere: que si vous pouuez faire en sorte qu'ils vous racontent le different qui est entr'eux, ie m'asseure que vous passerez agreablement le reste du iour; car ils sont tous deux amoureux de cette Bergere, & elle qui est offensée contre tous deux, ne veut ny de l'vn ny de l'autre. Ie me rencontray il y a quelque temps de l'autre costé de Lignon, en lieu où i'ouys de leur

bouche meſme leur diſpute, qui ſelon mon iugement n'eſt pas petite. La Bergere s'appelle Celidée, & ce Berger qui eſt plus grand, & que vous voyez à main droite, ſe nomme Thamyre, & l'autre Calidon. A peine Lycidas auoit finy ces paroles que ces eſtrangers furent ſi proches, que chacun peut remarquer à voir Celidée, que Lycidas auoit dit la verité, parce que l'eſclat de ſon viſage eſtoit ſi grand, qu'il attiroit les yeux de chacun, & quoy qu'il y euſt quelque defaut en ſa beauté, on iugeoit bien que le temps y rapporteroit la perfection neceſſaire. Cependant que chacun s'amuſoit à la conſiderer, Leonide deſireuſe, à cauſe des paroles de Lycidas, de ſçauoir leur different s'auança vers elle, & apres l'auoir ſalüée, la pria au nom de toute la trouppe, de s'aſſeoir ſur les degrez du Terme, pour y paſſer vne partie du chaud, ſous l'ombre des Sicomores qui eſtoient plantez aux quatre coſtez des chemins : elle qui eſtoit courtoiſe, & qui ſçauoit bien le reſpect qu'elle deuoit à la Nymphe, & qui outre cela eſtoit bien ayſe d'euiter les importunitez des deux Bergers, obeït librement à la volonté de Leonide, & lors qu'ils vouloient prendre leurs places, Diane arriua, qui embraſſée par la Nymphe, & ſalüée de Paris, ſe mit parmy cette bonne compagnie. Lycidas cependant qui ne pouuoit ſupporter Siluandre aupres de Phillis, le voyant

reuenu, se déroba de la trouppe sans qu'on s'en prinst garde, & s'enfonçant dans le bois, s'en alla seul entretenir ses tristes pensées. Et lors Leonide ayant fait asseoir Celidée aupres d'elle, & Astrée de l'autre costé, Diane se mit pres de l'estrangere, & Paris aupres d'elle: & parce que Phillis auoit pris place au costé de la triste Astrée, Siluandre demeura debout auec Thamyre & Calidon, d'autant que s'ils se fussent assis autour du Terme, ils eussent tourné le dos à ces belles Bergeres, & n'eussent pas eu le bien de les voir, d'autant que ce costé là estoit trop estroit: Paris & Phillis estoient en partie assis sur les costez qui tournoient, mais ils ne laissoient de voir & parler aux autres en se panchans quelque peu. Estans de cette sorte arrangez, la Nymphe qui connoissoit bien que la honte empeschoit Celidée de parler, afin de la rasseurer, rompit de cette sorte le silence. Encore, belle Celidée, que de veuë vous ne fussiez point connuë de nous, si est-ce que le bruit de vostre beauté n'a pas laissé de venir iusques à nos oreilles, nous donnant la curiosité de sçauoir qui vous estes, & quelle est vostre fortune: Lycidas nous a appris en partie le different qui peut estre entre vous & ces deux gentils Bergers, mais parce qu'il y en a qui le racontent de diuerse façon, nous serions bien aises d'en sçauoir la verité par vostre bouche mesme. Madame, respondit l'estrangere, vous

auez trop de courtoisie, de vouloir prendre la peine d'escouter l'histoire de nos dissentions, & si en cela ie connoissois qu'il y allast de vostre seruice, ie le ferois librement, encore que ce ne seroit pas sans peine pour le déplaisir que me rapporte la souuenance des choses passees: mais, grande Nymphe, cela n'estant pas, ie vous supplie de m'en décharger, & permettre que l'on vous entretienne de quelque meilleur discours. Madame, interrompit incontinent Calidon, ayez agreable, puis que cette Bergere ne daigne tourner ses pensées sur nous, que ie vous raconte ce que vous auez desiré sçauoir d'elle, & veux bien que ce soit en sa presence, & en celle de Thamyre, afin qu'ils me démentent si ie ne dis la verité. Grande Nymphe, dit incontinent Thamyre, d'autant que i'ay le plus grand interest en cet affaire, il est plus raisonnable que vous l'oyez de ma bouche. Si cela estoit, adiousta Celidée, ce seroit à moy à parler, puis que vous estes tous deux coniurez contre moy. Cela n'est pas raisonnable, dit Calidon: car si vous estes, ô belle Celidée, contre nous deux, nous ne laissons pas d'estre tous deux à vous. Et quant à Thamire, il sçait bien que si celuy à qui l'on fait le plus de tort, doit auoir la permission de se plaindre, c'est à moy à vous dire, ô grande Nymphe, l'extreme offense que l'on me fait, puis que la belle Celidée m'offense en me refusant, & Thamire me

voulant rauir ce que l'Amour m'ordonne, & que luy-meſme m'a donné. Si vous confeſſez, reſpondit Thamire, que celuy doit parler à qui l'on fait plus de tort, laiſſez parler Thamire, qui ſe plaint de Celidée, comme de celle qui l'ayant aimé, ne l'aime plus, & de Calidon, comme la perſonne du monde qui luy eſt la plus obligée, & la plus ingrate. Et moy, repliqua Celidée, ie me plains, grande Nymphe, d'eſtre la butte des importunitez de tous les deux, & qu'il ſemble qu'ils ayent fait deſſein de me voir pluſtoſt morte que de me laiſſer en repos: de ſorte que ſi le plus intereſſé doit eſtre celuy à qui l'on doit permettre de parler, qu'ils ſe taiſent ſeulement, & me laiſſent la parole libre. Cette diſpute eut duré longuement entre eux, ſi Leonide en ſouſ-riant n'y euſt mis fin: mais leur ayant impoſé ſilence, elle leur propoſa que puis qu'ils ne pouuoient eſtre d'accord à qui ſeroit le premier, il eſtoit à propos de le tirer au ſort. Sur quoy chacun ayant mis ſon gage dans le chappeau de Siluandre, ils furent tirez par Leonide: le premier fut celuy de Thamire, l'autre de Calidon, & le dernier de la Bergere: c'eſt pourquoy chacun iettant les yeux ſur Thamire, apres vne grande reuerence, il commença de parler ainſi:

HISTOIRE DE CELIDEE, THAMYRE ET CALYDON.

PVIS qu'il a pleu au grand Tautates, de m'eſlire pour vous raconter les diſſentions qui ſont entre nous, ie proteſte qu'encores que ce ſoit la couſtume des perſonnes intereſſées, de ne dire que ce qui eſt à leur aduantage, ie ne celeray ny ne déguiſeray rien de la verité, à condition qu'il me ſera permis par apres d'alleguer à part mes raiſons, quand chacun aura deduit les ſiennes. Sçachez donc, grande Nymphe, qu'encores que nous ſoyons Calydon & moy demeurans dans ce proche hameau de Montverdun, nous ne ſommes pas toutesfois de cette contrée, nos peres & ceux d'où ils ſont deſcendus, ſont de ces Boyens, qui iadis ſous le Roy Belouese ſortirent de la Gaule, & allerent chercher nouuelles habitations de là les Alpes, & qui apres y auoir demeuré pluſieurs ſiecles, furent en fin chaſſez par vn peuple nommé Romain hors des villes baſties & fondées par eux, & parce qu'il y en eut vne partie, qui eſtans priuez de leurs biens, s'en allerent outre la foreſt Hircinie, où les Boyens leurs parens & amis s'eſtoient eſtablis du temps de Sigoueze, & d'autres, choiſirent pluſtoſt de reuenir en leur ancienne patrie:

nos anceſtres reuindrent en Gaule, & en fin par mariage ſe logerent parmy les Seguſiens. Or, ſage Nymphe, ie vous ay voulu faire entendre cecy, afin que vous puiſſiez mieux iuger quelle doit eſtre l'amitié de Calidon & de moy, puis qu'eſtans tous deux Boyens, tous deux parens, & tous deux dans vn pays eſtranger, il y auoit pluſieurs occaſions qui nous conuioient à nous aimer. Auſſi i'auoüeray librement que ie l'ay touſiours affectionné comme mon fils: ie puis vſer de ce nom, puis que ie luy ay rendu les aſſiſtãces & offices d'vn bon pere, l'ayant nourry & eſleué auſſi ſoigneuſemẽt que l'amitié de ſon pere, qui eſtoit mon oncle, l'euſt pû deſirer de moy, lors qu'il eſtoit encore ſi enfant qu'il ne pouuoit auoir preſque cõnoiſſance du bien ny du mal. Cette belle Celidée eſtoit nourrie tout aupres de ma cabane, par la ſage Cleomene, & quoy qu'elle fuſt en aage où il n'y auoit pas apparence qu'elle pûſt donner de l'Amour (car elle n'auoit pas encore atteint la neufieſme année) ſi faut-il que i'auoüe que ſes actions enfantines me pleurent, & que dés lors me ſentãt touché d'vne façon inaccouſtumée, ie me plaiſois à ſes propos, & aux petits jeux qu'elle faiſoit: de ſorte qu'encores que i euſſe vn ſiecle pour le moins plus qu'elle, ie ne laiſſois de me ioüer, comme ſi i'euſſé eſté de ſon aage: Cõbien de fois luy ay-ie ſouhaitté en ce temps-là cinquãte ou ſoixãte Lunes de celles qu'il me

sembloit auoir trop pour elle, & elle trop peu pour moy ? & combien de fois voyant qu'il estoit impossible, & que son aage venoit à pied de plomb, & le mien s'en alloit à tire d'aisle, ay-ie voulu me retirer de cette vaine affection ? mais ne le pouuant faire, & vne lune s'escoulant apres, quoy que trop lentement selon mes souhaits, elle paruint enfin iusques à l'aage de dix ans, qu'elle commença de donner vne si grande esperance de sa beauté que ie n'auois plus de honte d'aimer vn enfant, se pouuant dire dés-lors la plus belle fille du hameau : ie me ressouuiens que sur ce suiet ie fis ces vers :

SONNET
D'VNE IEVNE BEAVTE'

QVELLE *Aurore iamais d'vn beau iour deuanciere,*
Eust le sein plus semé de roses & de lys ?
Ou quels nouueaux soleils de rayons embellis,
Furent iamais si beaux commançant leur carriere ?

Dés qu'on ta veu paroistre aux rays de ta lumiere,
Tous les autres soleils soudain sont defaillis,

Ou pres d'eux pour le moins demeurent si pallis,
Qu'ils ne retiennent rien de leur clarté premiere.

Quel sera le Midy d'vn si bel Orient?
Ie preuoy dés icy que le Ciel tout riant,
Et qui ne vit iamais vne Aurore si belle,

Se promet d'en brusler les hommes & les Dieux:
Amour ou rends son cœur aussi doux que ses yeux,
Ou nos yeux ou nos cœurs insensibles pour elle.

Et parce que ie preuoyois bien que cette beauté seroit veüe de plusieurs, & que mon cœur ne seroit pas le seul qui en brusleroit de desir, ie me resolus d'occuper pour le moins le premier son ame, sçachant bien qu'il y a double difficulté de paruenir en vn lieu si difficile de soy-mesme, & qu'il nous est deffendu par quelqu'vn qui le tient comme sien: considerant que son aage n'estoit encore capable d'vne serieuse affection, i'essayay de la gagner par des actions enfantines, luy parlant toutesfois d'Amour, de passion, de desir, & de flamme: Non pas que ie creusse qu'elle en pût ressentir encores quelque chose, mais pour l'accoustumer seulement à ces paroles, qui offencent ordinairement dauantage les oreilles des Ber-

geres, que les effects meſme. Ie continuay cette vie plus d'vn an; durant lequel toutesfois ie luy deſrobois quelque baiſer, quelquesfois ie luy mettois la main dans le ſein feignant de me ioüer afin que cette couſtume me ſeruiſt à l'aduenir preſque comme d'vne poſſeſſion. Et ſans mentir, grande Nymphe, ie ne trauaillay pas en vain: car eſtant paruenuë en l'aage de onze ans, elle commença de m'aimer, ce diſoit-elle, comme ſon pere, & augmentant de iour à autre, elle me iuroit qu'elle m'aimoit plus que ſon pere ny que ſon frere, & enfin auant que les douze ans fuſſent accomplis, elle m'aimoit plus que tout ce qui eſtoit au monde. Et quand ie la preſſois, & que ie luy diſois qu'elle m'aimoit en enfant, & que ce n'eſtoit pas d'Amour: Si fais, diſoit-elle, d'Amour: & en effect l'aage en quoy elle eſtoit, priuée de toute malice, m'euſt permis de l'engager à toute ſorte de preuue de bonne volonté, ſi ie n'euſſe eu deſſein de l'eſpouſer, lors qu'elle euſt eſté vn peu plus auancée. Mais cette conſideration, & celle auſſi de la veritable affection que ie luy portois, aſſoupit en moy toute mauuaiſe volonté. Et parce que ſa ſimplicité me faiſoit craindre qu'elle ne fuſt deceuë de quelque autre, voyant deſia pluſieurs qui la recherchoient, ie ne luy repreſentois iamais que l'eſtime que chacun fait de la conſtance & de la fidelité, combien l'on meſpriſoit celles qui aiment

diuerſes perſonnes, combiẽ les Bergers ſont ordinairement trompeurs & infidelles, & combien il ſe falloit peu fier en leurs paroles, voire que c'eſtoit faute de les eſcouter: Et lors qu'vn iour elle me reſpondit: Mais ſi c'eſt faute, il ne faut donc pas que ie ſouffre que vous me parliez comme vous faites. Ie vis bien qu'il y auoit encore de l'enfance en elle, puis qu'elle ne connoiſſoit pas mon deſſein, & pour ce ie luy fis vn long diſcours de l'amitié, luy repreſentant que nous n'eſtions en ce monde que pour aimer, que ſans cette vertu il n'y auroit point de plaiſir en la vie, que c'eſtoit elle qui rendoit toutes les amertumes douces, & toutes les peines ayſées; qu'vne perſonne qui vit ſans Amour eſt miſerable, parce qu'elle n'eſt aimée de perſonne; qu'elle voyoit bien que ſa mere auoit aimé ſon pere, & que ſa tante de meſme auoit choiſi ſon oncle, mais que celles qui en aiment plus d'vn, eſtoiẽt blaſmées & meſpriſées de chacun, parce que n'eſtant particulierement à perſonne, perſonne n'eſtoit particulierement à elles. Et quoy, me repliquoit-elle, les Bergers ſont-ils auſſi obligez de n'aimer qu'vne Bergere? Ils y ſont ſans doute obligez, luy diſois-ie, & d'effect ne voyez-vous pas que ie n'aime que vous? Mais, adiouſta-elle, auant que ie fuſſe née n'aimiez-vous rien? & quand ie mourrois, ceſſeriez-vous d'aimer quelque choſe? Ie ne pûs m'empeſ-

cher de rire de cette naïue demande, & pour luy reſpondre : Sçachez, ma belle fille, luy dis-ie, qu'auant que vous fuſſiez née, mon Amour ne l'eſtoit pas encores, que quand vous vintes au monde mon Amour y vint auec vous, & que ſi vous mourez auant que moy, elle s'enfermera dans voſtre tombeau. Et ſi vous mourez auant que moy, continua-elle, eſt-il neceſſaire que i'en faſſe de meſme ? & ſi cela eſt, apprenez-moy, mon pere, ie vous ſupplie, comment il faudra que ie faſſe pour enclorre mon Amour en voſtre cercueil. Ma fille, luy dis-ie en ſouſriant, parce que ie ſuis nay auant que voſtre amitié, il n'eſt pas raiſonnable qu'elle meure auſſi toſt que moy, mais me ſuruiuant, il faut qu'au lieu que vous aimez à cette heure ce que vos yeux vous font voir de moy, qu'alors vous en aimiez ce que la memoire vous en repreſentera, & par ainſi, vous ſouuenant de Thamire, vous l'aimerez, & ayant memoire de luy vous n'en aimerez iamais d'autre, luy donnant auſſi bien toute voſtre volonté lors que vous vous reſſouuiendrez de luy, que vous deuez faire à cette heure que vous le voyez. Mais comment, diſoit-elle, toute eſtonnée, aimeray-ie vn mort ? Quelquesfois que vous me baiſez, & que vous me chatoüillez, ou me mettez la main dans le ſein, ſi ie vous demande pourquoy vous le faites, vous me reſpondez que c'eſt parce

que vous m'aimez: & faudra-t'il, si ie vous aime estant mort, que ie vous en face de mesme? Ma belle fille, luy dis-ie, la prenant entre mes bras, & la baisant, les Bergeres pour preuue de l'amitié ne doiuent pas sauter au col des Bergers qu'elles aiment, ny leur faire les caresses dont vous parlez, c'est assez qu'elles les souffrent. Et quoy, me repliqua-t'elle, est-ce vn tesmoignage de bien aimer que de souffrir d'estre baisée & caressée de cette sorte: C'en est vn sans doute, luy dis-ie, & c'est pourquoy elles ne le doiuent souffrir, sinon de ceux qu'elles aiment. Et quelle connoissance de leur Amour nous peuuent donner les Bergers? Celle, luy dis-ie, que vous pouuez auoir de moy, quand ie vous baise & quand ie prends plaisir à vous caresser. De sorte, me respondit-elle, que quand quelqu'vn me voudra baiser ou se ioüer de cette sorte auec moy, ie connoistray incontinent qu'il m'aimera.

Ie vous raconte les naïuetez de cette Bergere, afin, Madame, que vous connoissiez mieux, & de quelle qualité estoit l'amitié qu'elle me portoit, & auec quel soing ie l'ay esleuée, s'il faut dire, non point en Amant, mais en Pere, & quelle est l'obligation qu'elle me doit auoir, de ce qu'en vn aage si peu fin, ie ne l'ay point aimée malicieusement: car vous iugez bien par ces demandes & repliques, qu'elle n'auoit pas vn esprit qui m'eust pû resister ny refuser quoy

que i'euſſe voulu d'elle. Peut-eſtre en les conſiderant vous eſtonnerez-vous que ie trouuaſſe en vn aage ſi tendre, quelque choſe qui me pûſt arreſter, moy, dis-ie, qui deſormais deuois repaiſtre mon eſprit de quelque viande plus ſolide: Mais ſi vous plaiſt de vous ſouuenir que l'Amour eſt touſiours enfant, & que la ieuneſſe ſur toute choſe luy plaiſt, vous iugerez bien que puis qu'il falloit que i'aimaſſe, il n'y auoit rien qui fuſt ſi conuenable à vne pure & ſincere affection que la mienne, que cette beauté innocente & ſans malice. Et à la verité ie reconnois bien que ce n'eſtoit pas moy qui en auoit fait affection, mais le Ciel qui me la faiſoit aimer par force: car par pluſieurs fois ie voulois m'en eſloigner, & me repreſentois tout ce que la raiſon me pouuoit oppoſer, mais c'eſtoit comme retoucher vne playe bien enuenimée, cela ne me ſeruant qu'à augmenter mon mal, qui enfin paruint à vne extréme grandeur.

Or en ce temps, Calydon reuint de la prouince des Boiens, & pouuoit auoir dix-huict ans ou enuiron: Il eſtoit grand plus que l'ordinaire de ſon aage, il auoit la taille belle, le viſage des plus agreables pour vn teint clair-brun, au reſte le diſcours bon, & la façon plus releuée que ſa condition peut-eſtre ne requeroit pas, mais toutesfois nullement glorieuſe ny meſlée de meſpris. Il faut que i'auoüe, que quand ie

le vis tel, i'augmentay de beaucoup l'amitié que ie luy auois portée: car auparauant si ie l'auois aimé, ce n'auoit esté qu'en consideration de la proximité qui estoit entre nous, & pour la recommandation que mon oncle m'en auoit faite mais quant à son retour, ie le trouuay tant aimable, qu'il est certain que ie mis en luy tout ce qui me restoit d'amitié, & parce que n'ayant iamais esté marié, ie n'auois point d'enfans, ie fis resolution de luy remettre apres moy tous mes trouppeaux & tous mes pasturages, qui peut-estre ne sont pas à desdaigner. Et afin de l'obliger à quelque reciproque bienvueillance envers moy, ie ne me contentay pas d'auoir fait ce dessein en moy-mesme, mais ie le luy declaray & le fis sçauoir à tous mes parens & voisins. Et parce que ie préuis bien que demeurant en ma cabane, il estoit impossible qu'il ne vist la belle nourriture de la sage Cleontine, & que peut estre il l'aimeroit sans sçauoir mon intention, ie la luy dis auec tres-expresses deffences de ne la regarder que comme frere. Auec mille soumissions & mille sermens, il me iura qu'en cela ny qu'en toute autre chose il ne me desobeïroit iamais, ny ne feroit chose qu'il pensast me desplaire. Et toutesfois la Lune n'auoit point encore paracheué vn cours entier, que le voila tant espris de Celidée, que n'osant le declarer ny à elle ny à moy, ny à autre qui me le pût dire, apres auoir languy quelque temps, il fut contrainct

trainct de se mettre enfin au lict. Pensez, Madame, quel estoit le regret que i'auois de son mal, & quelle la peine que i'en receuois, ne pouuant y trouuer remede. On luy vit aussi tost les yeux enfoncez, & le teint iaune, & pour le dire en vn mot, il deuint si maigre & si changé, qu'il n'estoit pas reconnoissable. Ie le fis voir aux plus sçauants & experimentez de toute cette contrée, & lors que la reputation me faisoit connoistre le nom de quelqu'vn, ie ne plaignois ny la peine, ny la despense de l'enuoyer querir. Il n'y eust Vacie en la contrée à qui ie ne fisse faire sacrifice pour appaiser Tautates, Hesus, Tharamis, & Belenus, si de fortune Calydon les auoit offensez: il n'y eust Eubage de qui ie ne demandasse les augures, & l'opinion; il n'y eust Barde que ie ne priasse de venir chanter pres de son lict, pour sçauoir si quelque harmonie pourroit point preualoir par dessus la melancolie qu'il cachoit en son ame. Bref il n'y eust sage Sarronide qui à ma requeste ne le vint visiter, & luy donner quelque precepte contre l'ennuy, & quelque graue conseil contre la tristesse. Mais tout cela ne me profita de rien, non pas mesme les pleurs que l'amitié que ie luy portois, m'arrachoit des yeux par force, lors que ie le priois & coniurois accoudé sur son lict, de me dire le suiect de son mal: Enfin

languiſſant de cette ſorte, ſans que les remedes que nous luy donnions, luy fiſſent aucun effect, de fortune vn vieux Myre de mes amis ſçachant le deſplaiſir que i'auois de la perte de Calydon, me vint trouuer pour auec ſes ſages propos me conſoler en cette cuiſante affliction, & apres qu'il m'euſt repreſenté toutes les conſiderations que la prudence humaine euſt pû faire: Enfin, me dit-il, reſignez Calydon, & voſtre volonté entre les mains de Tautates, & croyez ſi vous le faites ſans feintiſe, que vous en receurez plus d'ayde & de ſoulagement que vous n'en ſçauriez eſperer de tous les hommes. Et lors qu'il fut preſt à partir, il voulut voir Calydon: Nous allaſmes donc tous deux en ſa chambre, où il luy parla quelque temps, & le conſidera fort longuement: il remarqua ſes geſtes, ſes actions: luy toucha le poulx, bref le tourna de tous coſtez pour reconnoiſtre ſon mal, & apres auoir demeuré plus de deux heures aupres de luy: Mon enfant, luy dit-il, reioüiſſez-vous, & ſoyez certain que vous ne mourrez pas encores de cette maladie, & que i'en ay veu pluſieurs atteints de meſme mal, mais ie n'en vis encor iamais mourir vn ſeul. En ſortant hors de la chambre il me tira à part, & me tint ces propos: L'aage que i'ay veſcu, encor que ie ne l'ay pas tout bien employé, ſi eſt-ce qu'il ne m'a pas eſté entierement inutile,

si i'ay bien conté depuis que ie naſquis, il ne s'en faut pas trois lunes que trois ſiecles ne ſoient eſcoulez : il y en a plus de deux que ie fais la profeſſion de Myre, & puis que Tautates la voulu ainſi, ce n'a pas eſté ſans quelque bonne reputation: de ſorte que i'ay touſiours eſté employé en toutes les maladies des principaux de cette contrée, voire des Boiens, des Eduois meſmes des Sequanois, & Allobroges, ce que ie ne vous dis que pour vous faire entendre que la longue experience que i'ay euë des maladies, me fait parler auec beaucoup plus d'aſſeurance de celle de Calydon, qu'vn plus ieune que moy ne pourroit pas faire. Ie vous diray donc que le mal qu'il a, ne procede pas du corps, mais de l'eſprit; & ſi le corps en eſt atteint, c'eſt à cauſe de l'eſtroicte vnion qu'il a auec l'eſprit malade, qui luy fait reſſentir comme ſien le mal qui n'eſt pas de luy, tout ainſi que les amis reſſentent le mal & le bien l'vn de l'autre. Et quoy que cette eſpece de maladie ſoit fort faſcheuſe, ſi eſt-ce qu'elle n'eſt pas ſi dangereuſe que celle du corps, parce qu'il n'y en a point de l'ame qui ſoit incurable, pource que cette ame eſtant ſpirituelle, n'eſt point ſuiette à corruption, ny à diſſolution de parties, mais ſeulement à changer de qualité, laquelle ſoit bonne, ſoit mauuaiſe, s'acquiert par l'habitude, & cette habitude par vne volonté opiniaſtre, ſi c'eſt au bien,

conduitte par vn sain iugement, & si c'est au mal, par vn iugement dépraué. Or d'autant que le iugement est rendu malade par la mesconnoissance de la verité, aussi-tost qu'on la luy fait reconnoistre, il est remis en son premier estat. Et quoy que la volonté retienne aussi les ressentimens de cette mauuaise habitude quelque temps apres la connoissance de la verité, si est-ce qu'enfin elle la pert, & reprend celle de la vertu; parce que tout vice estant mal, & tout mal estant entierement opposé à la volonté, il n'y a point de doute que tout vice reconnu ne soit hay. Ie vous dis ces choses, afin que vous ne desesperiez point de la gueriſon de ce ieune Berger, de qui ie pense auoir fort bien reconnu la maladie : car soit à son poulx inegal, sans luy rapporter autre accident, soit à sa foible voix surprise bien souuent par des demy-soupirs, soit à ses yeux, qui semblent nager dans l'humidité, soit à la langueur dont sa paupiere se hausse & s'abat : bref, à la tristesse qui est peinte en son visage, & à ce continuel silence, ie iuge qu'il est passionnément amoureux en lieu qu'il n'ose declarer, ou dont il est mal-traicté. Aussi-tost que ce Myre me tint ce langage, quelque démon me mit en l'esprit, que c'estoit sans doute de la belle Celidée, & qu'à cause de la deffence que ie luy en auois faite, il ne l'osoit

dire ; & parce que ce Myre me voyoit penſif au lieu de me reſioüir de ſes nouuelles, il m'en demanda l'occaſion, & luy ayant reſpondu que ie craignois plus qu'auparauant de le perdre, parce que ſa gueriſon ne dependant plus des remedes que ie luy pourrois faire donner, mais d'vne perſonne inconnuë, ou peut-eſtre ennemie, & ſans raiſon, ie ne voyois qu'il y euſt ſuiet de reſioüiſſance pour moy. A toute choſe, me dit-il, la prudence peut remedier, excepté à la mort, c'eſt pourquoy ne doutez point que tant que Calydon ſera en vie, ie ne trouue quelque remede. Quant à ce que vous dittes que la perſonne qui le peut guerir vous eſt inconnuë, ie la deſcouuriray bien, pourueu que vous me donniez du loiſir d'eſtre aupres de luy quelques iours. Il ne faut pas, luy dis-ie, que vous eſperiez de le tirer de ſa bouche. Ce n'eſt pas, dit-il, ce que ie pretens: au contraire, il ſe faut bien donner de garde de luy en faire ſemblant: car cela nous oſteroit le moyen de la connoiſtre, & lors que nous ſçaurons qui elle eſt, ne doutez point que nous n'en venions bien à bout: car il n'y a courage ſi farouche qui ne s'appriuoiſe aux careſſes d'Amour, pourueu que la prudence y apporte l'artifice neceſſaire.

Mais, grande Nymphe, ie raconte peut-eſtre trop par le menu cet accident, ſi bien que pour abreger, ie vous diray qu'il demeura ſept ou

huict iours au cheuet du lict de Calydon, & me conseilla cependant de faire en sorte, que toutes les ieunes Bergeres de nostre hameau & d'alentour le vinssent visiter separément, sous pretexte que la tristesse estant son plus grand mal, il falloit le resiouïr par les diuertissemens des compagnies. Et quant à luy, il luy tenoit tousiours le bras, & sans faire semblant de rien luy touchoit le poulx, pour connoistre quand il prendroit quelque esmotion. De fortune Celidée en ce temps-là auoit fait vn voyage auec Cleontine, où elle demeura cinq ou six iours; cela fut cause qu'encores qu'elle fust l'vne de nos plus prochaines voisines, elle vint nous visiter des dernieres car chacun regrettoit de sorte ce Berger, & ie faisois tant de pitié à tous ceux qui sçauoient mon desplaisir, qu'il n'y auoit celuy qui refusast d'enuoyer ou sa sœur, ou sa fille chez moy. Enfin estans presque desesperez de reconnoistre par ce moyen ce que nous desirions de descouurir, voicy que l'on nous vint aduertir que Celidée estoit à la porte. De fortune alors le Myre luy tenoit le bras, & son poulx estoit plus reposé qu'il n'auoit esté de tout le iour : mais quand il oüyt le nom de de Celidée, incontinent il s'esmeut & commença de s'esleuer, comme s'il eust eu vne tres-ardante fiéure, & puis tout à coup se remettant en son premier estat, ne demeuroit pas long-temps sans estre agité de nouueau. Le

Myre qui estoit auisé, le regarde entre les yeux, & les luy voit plus vifs & ardans que de coustume, & comme estincellans, la couleur luy vint au visage, bref il reconnut vn si grand changement, que presque il ne vouloit attendre que Celidée fust entrée pour en estre plus asseuré, & toutesfois quand elle fut à la porte de la chambre, quand elle entra, quand elle s'approcha de luy, & quand elle luy parla, les changemens de son poulx & de son visage estoient si differents, que qui que c'eust esté s'en fust pris garde, & pour ce me tirant à part: Amy Thamire, me dit-il, ce n'est pas Celidée qui est entrée, mais la femme de Calydon, si tu veux qu'il viue. O Dieux! quel sursaut me donnerent ces paroles! ie demeuray sans response, & fut tres à propos que le Myre continuast de me parler: car il m'eust esté impossible de prononcer vn mot. Enfin estant reuenu vn peu en moy-mesme, ie luy demanday si en l'estat où il estoit, il seroit à propos de le marier. Il sera bien tost remis, dit il, pourueu que vous fassiez en sorte que cette fille luy donne quelque connoissance d'amitié, & cependant vous pourrez parler à Cleontine, qui estant sage & connoissant l'auantage de la Bergere, n'a garde de refuser ce party.

Ce Myre partit de cette sorte, me laissant sans doute plus malade que celuy qui estoit au lict. Pourrois-ie bien vous representer, Mada-

me, de quelles contrarietez mon ame fut combattüe? ie n'eſtime pas que cela ſe puiſſe, puis qu'en verité ie crois que l'entendement m'euſt tourné ſi ie ne m'y fuſſe promptement reſolu. D'vn coſté l'Amitié me demandoit Celidée pour Calydon, d'autre coſté l'Amour me deffendoit de la donner. Mais, me diſoit l'Amitié, Calydon mourra ſi tu ne la luy donnes, & il n'y a point de remede que celuy-là. Et l'Amour reſpondoit: Et comment penſes-tu de pouuoir viure toy-meſme, ſi tu ne la poſſedes? Dont, diſoit l'Amitie, eſt-ce ainſi que tu te laiſſes ſurmonter à vne vaine paſſion, & veux pluſtoſt que de luy contrarier, contreuenir aux loix de la raiſon? Mais quelle raiſon, diſoit l'Amour, te peut commander que tu meures pour faire viure quelqu'autre? ne faut-il pas appeller cela brutalité? Eſt-il poſſible, repliquoit l'Amitié, que tu ne conſideres pas que Calydon eſt ieune, & par conſequent en vn aage qui ne peut reſiſter à ſes paſſions? & toy qui a deſia paſſé ces premieres fureurs de la ieuneſſe, veux-tu te montrer auſſi foible que luy? ou pour mieux dire, veux-tu acheter vn peu de plaiſir qui ſe paſſera preſque auſſi promptement qu'il aura eſté receu, par la miſerable & eternelle mort de Calydon? Ah! change, change de deſſein, & conſidere, non pas quel tu es, mais quel tu deurois eſtre, eſcoute les reproches que le pere de ce ieune Berger te fait:

Eſt-ce ainſi, Thamire, que tu maintiens la promeſſe que tu me fis, lors qu'auec mon dernier ſouſpir te tenant la main entre les miennes, pour marquer noſtre amitié, ie te recommanday cet enfant dans le berceau, & que tu juras que tu l'aurois toute ta vie auſſi cher que s'il eſtoit ſorty de ton corps, tant pour la recommandation que ie t'en faiſois, que pour la memoire des bons offices que tu auois receu de moy, lors que ton pere ieune en mourant, te laiſſa encore ieune entre mes mains? Souuiens-toy que ie n'ay iamais eſté ton competiteur en Amour, ny que ie n'ay iamais balancé, ſi pour quelque leger plaiſir ie te laiſſerois perdre la vie. N'achette point vn repentir ſi cherement, repentir, Thamire, qui honteux t'accompagnera, ſans doute, dans le tombeau auec mille ſortes de remords, qui feront la vengeance d'vn acte tant indigne de ces anciens Boyens, dont tu te vantes d'eſtre iſſu.

Il faut que ie l'auoüe, ces conſiderations peurent tant ſur moy, que ie me reſolus de me priuer de Celidée, pour la donner à Calydon. Mais, Madame, combien me trouuay-ie empeſché, lors que ie voulus l'executer? Premierement, afin que ce ieune Berger reprit ſa premiere ſanté, ce fut par luy que ie voulus commencer, & luy ayant declaré la connoiſſance que i'auois de ſon mal, & la volonté que

i'auois d'y pouruoir, d'abord il me le nia, mais en fin auec les larmes aux yeux il l'auoüa, & en mesme temps me demanda pardon, auec tant d'apparence de regret, que sans doute la connoissance que i'en eus, fit que ie luy remis toute la faute qu'il auoit commise contre moy, voyant bien que s'il auoit erré, ç'auoit esté par force. Mais lors que i'en voulus parler à Celidée, ce fut bien où ie trouuay de la difficulté: car non seulement elle ne l'aimoit point, mais elle le haïssoit, & falloit bien que cette inimitié vint de nature, puis qu'il n'y auoit subiect quelconque apparent de luy vouloir mal, les bonnes conditions de ce Berger estans telles, qu'elles deuoient plustost donner de l'amour que de la haine. Et toutesfois bien souuent que nous en auions parlé ensemble, elle m'auoit tousiours dit, que Calydon seroit le dernier qu'elle aimeroit. Or a ce coup que i'estois resolu de luy faire cette ouuerture, si contraire à sa volonté & à la mienne, & si differente des discours que ie luy auois tousiours tenus, ie fus fort en suspens par où ie deuois commencer: en fin ie pensay qu'il estoit à propos de l'y embarquer peu à peu: car de luy dire tout à coup qu'elle aimast Calydon, ie iugeois bien que ie ne l'obtiendrois pas aisément d'elle, tant pour l'amitié qu'elle me portoit, que pour le peu d'inclination qu'elle auoit à l'aimer. I'en vsay donc de

cette sorte, parce que l'aage luy ayant donné plus de connoissance qu'elle ne souloit auoir, il ne falloit plus traitter auec elle comme auec vn enfant. Ie luy representay le déplaisir que i'auois du mal de ce Berger, combien sa vie m'estoit chere, & en fin que ie n'aurois iamais plaisir si ie le perdois, que les Myres, & tous les plus sçauans me disoient que son mal ne procedoit que de tristesse, mais que ne sçachant quel en estoit le subiect, ie ne pouuois que prier tous ceux qui m'aimoient, de s'estudier à le resiouyr, ou à reconnoistre la source de son mal, & qu'elle estant celle que i'aimois & honorois le plus, elle estoit en quelque sorte obligée plus que tout le reste du monde, de rechercher, à ma consideration, la gueriſon du Berger: que cela estoit cause que ie la coniurois par toute nostre amitié, de le voir le plus souuent qu'elle pourroit, & de ioüer & passer le temps auec luy, afin de le diuertir de cette melancolie qui le faisoit mourir. Elle qui veritablement m'aimoit, me promit de le faire toutes les fois qu'elle auroit la commodité, & en effect n'y manquoit point, dont ie receuois d'vn costé du contentement, mais de l'autre tant d'ennuy, que ie ne sçay comment ie pouuois viure. I'auois eu opinion que la familiarité qu'elle auoit auec luy, l'engageroit à quelque bien-vueillance, & qu'apres il seroit plus aysé de changer cette amitié

en Amour, & elle qui auoit vn autre dessein, fit bien ce qu'elle m'auoit promis, mais ne changea point de volonté; cela toutesfois ne laissa pas de profiter à Calydon, qui receuant ces visites & ces caresses, sous l'esperance que ie luy auois donnée beaucoup plus aduantageusement pour ses desirs, que sa fortune ne requeroit, en peu de temps commença de se remettre, & quoy qu'il ne fust pas guary entierement, si voyoit-on vn grand amendement en son mal: Et parce qu'elle s'en ennuyoit, & que ie voyois bien que mon dessein n'auoit pas eu l'effect que ie m'estois proposé, ie pensay qu'il la falloit obliger d'vn autre costé. Ie m'adresse donc à Cleontine, luy declare l'amitié que ie portois à Calidon, la volonté que i'auois de luy donner apres moy tous mes troupeaux & mes pasturages, luy mets deuant les yeux la qualité de la personne du ieune Berger, sa bonne naissance, ses vertus; bref, l'amitié qu'il portoit à Celidée, & n'oubliay chose que ie pûs penser pouuoir auancer cette alliance. Voyez, grande Nymphe, si ie n'y marchois pas de bon pied, & s'il n'a pas occasion d'estre obligé à Thamire? Cleontine qui iugea ce party auantageux pour sa nourriture, me remercia de la volonté que i'auois pour Celidée, & desiors me donna parole, que tout ce qu'elle y pourroit, seroit employé en faueur de Calydon, mais que la

ieune Bergere auoit vne mere qui l'aimoit infiniment, & ſans laquelle elle n'en pouuoit diſpoſer, qu'elle luy en parleroit, & que cependant elle y diſpoſeroit Celidée le plus qu'il luy ſeroit poſſible. Voyez, Madame, quelle eſtoit ma miſerable fortune; Ie recherchois auec tous les artifices que ie pouuois inuenter, de me priuer du ſeul bien qui me peut rendre la vie agreable, & preuoyois bien, que quoy qu'il m'en arriuaſt, ie n'en pouuois auoir du contentement. Si i'obtenois ce que ie recherchois pour Calydon, quelle vie pouuois-ie eſperer? Et ſi ie ne l'obtenois point, combien m'affligeoit le déplaiſir & la peine de ce Berger, qui ne m'eſtoit pas moins cher que s'il euſt eſté mon enfant? Eſtant donc en cet eſtat, que ie ne ſçay ſi ie dois nommer mort, ou vie, apres auoir eu la reſponſe de Cleontine, vn iour que ie trouuay Celidée, parce que ie ne viuois plus ſi familierement auec elle que ie ſoulois, ie luy dis: Ma belle fille, Cleontine m'a declaré vn deſſein qu'elle a, il me ſemble que vous ne le deuez point reietter; & craignant qu'elle ne me demandaſt ce que c'eſtoit, ie feignis d'eſtre preſſé de quelque affaire, & ainſi la laiſſay fort en doute: Mais ie partis auec bien plus de peine, car quelque effort que ie fiſſe contre mà volonté, ſi ne la pouuois-ie déraciner de mon ame: & toutes les fois que ie me repreſentois Celidée entre les bras de quel-

que autre, il faut que i'auoüe que ie n'auois point assez de resolution pour soustenir seulement cette pensée. Voyez quel ie fusse deuenu si ce mariage eust eu l'effect, que veritablement ie recherchois pour le salut de Calydon!

Il aduint donc que Cleontine croyant que ce que i'auois proposé estoit aduantageux pour Celidée, la tirant à part, le luy proposa, & auant que luy en demander son aduis, luy dit, quel estoit le sien, & afin de le fortifier dauantage, luy fit entendre qu'elle m'auoit cette obligation, puis que ç'auoit esté moy qui luy en auois parlé. Cette Bergere, Madame, vous pourroit dire mieux que ie ne sçaurois faire, quel surfaut elle receut de ces paroles, & mesme quand elle sçeut que cette proposition venoit de moy; tant y a que ce fut tout ce qu'elle pûst que de celer sa colere en presence de Cleontine, à laquelle ayant respondu fort modestement, & toutesfois au plus loing de sa pensée, elle remit cette resolution à son iugement, & à la volonté de sa mere, à laquelle elle ne cõtreuiendroit iamais; puis se retira en son apart, où ie croy qu'elle ne parla pas mal à moy. En fin estant resolüe d'espouser plustost le cercueil, que Calydon, elle me vint trouuer. Ie iugeay bien d'abord que ie la vis, qu'elle auoit quelque chose qui la troubloit: car les yeux luy tremblоient dans

la teſte, elle auoit les ſourcils froncez, & la couleur plus haute que de couſtume, mais ie ne me figurois pas qu'elle fuſt tant offenſée contre moy, ne croyant que Cleontine luy euſt dit que cela vinſt de moy. I'eſtois de fortune ſeul au pied de ce gros Orme, qui tout ſeul au milieu preſque de la plaine de Montverdun, eſt poſé ſur le grand chemin; auſſi toſt que ie l'apperceus, ie me leuay, & luy tendant la main comme ie ſoulois, ie fus eſtonné qu'elle recula le bras, & me regardant d'vn œil plein de courroux: Comment, me dit-elle, Thamire, oſes-tu tendre la main à celle que tu as donnée à vn autre? Ne te contentes-tu pas de m'auoir abuſée, tant que l'innocence de mon aage l'a pû ſupporter? Ou ſi tu penſes d'eſtre ſi fin & diſſimulé, & ſi tu me crois de ſi peu d'eſprit, que n'eſtāt plus enfant, ie ne puiſſe connoiſtre tes ruſes & ta perfidie? Et parce que ſurpris de l'ouyr parler de cette ſorte, elle vid que ie ne luy reſpondois point: Ah! non Thamire, ne penſe plus de me pouuoir abuſer par tes paroles, ny par tes aſſeurances d'amitié, ie ſuis deuenuë plus malicieuſe; & pleuſt à Dieu que ie l'euſſe touſiours eſté! ie n'aurois pas pour le moins tant d'occaſions de me plaindre de toy maintenant. Mais, viença, ingrat, & cruel: (ouy ie te puis appeller ingrat, ayant ſi ingrattemēt oublié les raiſons que tu auois de m'aimer; & ie te puis

dire cruel auec raiſon, n'ayant point eu de pitié de la miſerable vie que ta malice m'a preparée) viença donc ingrat & cruel, qu'as-tu reconnu en moy qui t'ait donné occaſion de me traitter de cette ſorte? Y auoit-il quelque ancienne inimitié entre nos Peres, que tu ayes voulu venger ſur moy? t'ay-ie voulu faire mourir? ay-ie parlé contre toy, ou contre tes amis? ou bien t'ay-ie manqué de parole, ou d'amitié? ou as-tu reconnu en moy quelque defaut qui t'aye conuié à me quitter? ou, ne iuges-tu point maintenant que ie ne ſois aſſez belle, ou aſſez riche, ou aſſez auiſee? Mais quand ce ſeroit pour venger ton pere, la vengeance que tu pouuois prendre ſur vne fille, eſt, ce me ſemble, bien digne de Thamire. Que ſi ie t'ay voulu faire mourir, pourquoy ne m'oſtes-tu la vie tout à vn coup, au lieu de me remettre entre les mains de cet ennemy, auec lequel ie remourray tous les momens? Que ſi ie n'ay pas aſſez de beauté ny de vertu pour t'arreſter; & bien Thamire, va à la bonne heure en chercher quelque autre qui en ait dauantage. Mais, helas! pourquoy ordonnes-tu, que pour penitence de la faute de la nature, ie ſois remiſe entre les mains de celuy que la nature meſme me fait abhorrer? laiſſe-moy en la liberté que tu m'as trouuée, lors que par tes malices tu as commencé de m'abuſer, & te contente du regret

qui

qui m'accompagnera toute ma vie de n'auoir ſçeu pluſtoſt reconnoiſtre ton deſſein. Que ſi ie t'ay manqué d'amitié, i'auoüe que tu es iuſte d'en faire de meſme : mais, Thamire, reproche-le moy, dy-moy en quoy i'ay failly? Ah! & denaturé Berger, tu es muet, & ne parles point, eſt-ce de honte, ou de l'offenſe que tu m'as faicte? ny l'vn ny l'autre ne te ſçauroit toucher à mon occaſion, mais tu ſonges quelque nouuelle malice contre cette peu fine Celidée, afin de ſouler la mauuaiſe volonté que tu luy portes : Mais, va, perfide & deſloyal Thamire, & te reſſouuiens que tu as fait plus pour moy que tu ne penſes: car par cette action ie ſuis hors de l'opinion que i'auois d'eſtre aimée de toy; connoiſſance qui me dégageant de ta tyrannie, m'empeſchera de me remettre iamais ſous celle d'homme du monde. Et ne penſes pas que ie ſois pour cela à Calydon, car deſormais la mort me ſera plus chere, que le plus aimable Berger de cette contrée, & que ce ſouuenir te demeure en l'ame pour vn regret eternel: Auſſi ne le te dis-ie qu'à cette intention, & m'aſſeure que les Dieux ſeront trop iuſtes pour me refuſer cette vengeance. En me voulant donner à Calydon, tu t'es priué à iamais de la plus vraye & entiere affection que iamais Berger ait acquiſe, & de laquelle il ne faut plus que tu ayes eſperance, ſinon lors que le feu vni-

uerſel en bruſlant l'vniuers r'allumera cet amour en moy : Et ſi ie te dis vray, qu'il n'y point d'hommes pour moy en terre, mais des monſtres cruels qui me deuorent : Ny point de Dieux au Ciel pour prendre pitié de mes peines, mais ſeulement des ſupplices & des enfers. Et à ce mot oſtant de ſon col vne chaine de paille treſſée, que ie luy auois donnée, & me la preſentant, & moy ſans y penſer la tenant d'vne main : Et pour te donner quelque aſſeurance de ce que ie dis, ſoit ainſi, dit-elle, (en tirant de violence cette chaine) noſtre amour rompuë, & demeure à iamais telle, que cette chaine que i'eus de toy, & qui en fut le ſymbole, demeurera à iamais en deux pieces. Elle n'euſt pluſtoſt proferé cette parole qu'elle s'encourut auec vne partie de la chaine, dont le reſte me demeura en la main, tant hors de moy que ie ne pû luy dire vn mot d'excuſe, ny faire vn pas pour la ſuiure. I'auoüe, Madame, que ces reproches me touchoient bien viuement, & que repaſſant par ma memoire auec combien de raiſon Celidée m'auoit parlé de cette ſorte, ie iugeois qu'elle eſtoit exempte de blaſme, & moy coulpable entierement. Toutesfois ie fus encor aſſez fort pour demeurer ferme en la reſolution que i'auois faicte pour le contentement de Calydon. Mais qu'en aduint-il ? Le Berger ſçachant que i'en auois parlé à

Cleontine, oyant le bruit commun de leur mariage, parce qu'il fut incontinent eſpanché par tout, ne s'eſtonna pas beaucoup de voir que ſa Bergere ne le venoit viſiter que quand Cleontine le luy commandoit, iugeant qu'elle le deuoit faire ainſi, puis qu'on parloit du mariage: de ſorte qu'en peu de nuicts il reprint ſa premiere ſanté, & ſortit hors du lict, & peu apres de la cabane. Cependant Celidée ne s'endormit pas, & n'ayant plus d'eſperance qu'en la tendre amitié de ſa mere, voyant bien que i'auois gãgné Cleontine, d'abord qu'elle la vid, ſe iettant à genoux la ſçeut de ſorte attendrir qu'elle luy promit qu'elle ne ſeroit iamais mariée contre ſa volonté. Celidée plus contente de cette aſſeurance, que de bonne fortune qui luy pûſt arriuer, fait tant que nous en ſommes aduertis, ne luy ſemblant pas qu'elle euſt obtenu entierement ce qu'elle deſiroit, s'il n'eſtoit ſçeu de nous. Il ſeroit bien mal-ayſé de dire, grande Nymphe, ſi i'en fus plus marry ou plus content: car d'vn coſté ie craignois que Calydon ne retombaſt en l'eſtat d'où il ne faiſoit que ſortir, & de l'autte, mon contentement n'eſtoit pas petit, de ſçauoir que perſonne ne poſſederoit Celidée. Mais lors que ie vis que le Berger, encor que triſte, ne laiſſoit pas toutesfois de ſe bien porter, i'auoüe que ie fus infiniment content de la reſiſtãce que la Bergere auoit faite, &

loüois en mon ame sa prudence & sa fermeté: car ie pensois que tout ce qu'elle en auoit, n'estoit que pour se conseruer toute à moy, ne pensant pas que le despit qu'elle m'auoit fait paroistre, fust assez fort pour arracher entierement l'amour qu'elle m'auoit portée: de sorte que reuenant en moy-mesme, ie reconnus le tort que i'auois eu, non pas de me separer d'amitié d'auec elle: (car ie n'auois iamais eu cette intention, ny n'auois iamais esperé d'obtenir cela sur moy) mais de l'auoir voulu sacrifier à la santé de Calydon. C'est ainsi qu'il faut nommer l'acte que ie voulois faire, considerant de plus que le Berger oyant ce second refus, n'en estoit pas mort, ie m'en disois encore plus coulpable, puis que ce n'estoit pas de sa vie dont il s'agissoit, mais de son plaisir seulement: Et repassant ces considerations souuent par mon esprit, ie ne me donnay garde que mon Amour deuint plus violente qu'elle n'auoit esté, & cela fut fort aysé, pource que n'ayant cedé cette belle à Calydon, que pour luy conseruer la vie, & voyant qu'il viuoit encor qu'elle ne fust pas sienne, voire qu'il n'en eust point d'esperance, ie pensay que toutes les raisons que i'auois euës de la quitter, n'ayans plus de lieu, ie pouuois librement reprendre les mesmes erres que i'auois laissées à son occasion. En cette deliberation ie trouue la Bergere, ie luy

fais entendre la raiſon qui m'a contraint de traitter de cette ſorte auec elle, & celle qui maintenant me rappelle à ſon ſeruice, la ſupplie & conjure d'oublier la faute que la raiſon m'auoit fait faire: bref, ie n'y oublie, ce me ſemble, choſe qui puiſſe ſeruir à ma cauſe : mais ie la trouue changée, de ſorte qu'il n'y a excuſe qui ne me ſoit inutile, elle ſe roidit contre les raiſons, & demeurant opiniaſtre, ne m'a voulu depuis regarder d'vn bon œil. De fortune, cependant que ie parlois à elle, Calydon ſuruint, qui penſant auoir en moy vn bon ſecond, s'auança pour luy en dire quelque choſe, mais quand il ouyt mes paroles, iamais homme ne fut plus eſtonné: Il n'oſa pas d'abord me reprocher la mauuaiſe foy dont ie l'auois abuſé, mais apres auoir fait pluſieurs exclamations, & s'eſtant retiré deux ou trois pas pliant les bras l'vn ſur l'autre ſur ſon eſtomach: O Dieux! dit-il, en qui deſormais faut-il eſperer de la preud'hommie? celuy qui m'a eſleué, celuy que i'appellois mon pere, & qui iuſques icy m'en auoit rendu les offices, c'eſt luy-meſme, dis-ie, qui me met le glaiue dans le cœur, & qui me pouſſe dans le tombeau. Ie luy reſpondis aſſez froidement, en luy repreſentant les conſiderations qui m'auoient fait quitter Celidée, & celles qui me ramenoient à elle: mais d'autant que l'Amour le tranſportoit

auec violence, ie ne croy pas qu'il y euſt reproche que ie ne receuſſe de luy ſur ce ſuject. Mais la Bergere ſe mocquant de nous: Ne debattez point, dit-elle, à qui doit eſtre Celidée: car vous n'y aurez iamais part ny l'vn ny l'autre: Vous, dit-elle, s'adreſſant à Calydon, parce que iamais elle ne vous a aimé: Et vous, continua-t'elle, ſe tournant vers moy; pour vous eſtre rendu indigne de l'Amour qu'elle vous portoit. Et à ce mot nous laiſſant tous deux bien confus, nous nous ſeparaſmes, & à ſi bonne heure, que depuis ce Berger n'eſt plus rentré dans ſa cabane, & s'eſt retiré auec l'vn de ſes parens, ſans luy en dire toutesfois le ſuject. Plus de trois Lunes ſe ſont paſſées depuis cette ſeparation, & iamais quelque pourſuitte que luy ny moy ayons ſçeu faire, nous n'auons peu tirer vne bonne parole d'elle; au contraire plus elle nous voit obſtinez à l'aimer, plus elle s'opiniaſtre à nous hayr, me faiſant bien connoiſtre par la preuue quel Prothée eſt l'eſprit d'vne ieune femme, & combien il eſt difficile de l'arreſter. Et toutesfois ie ne puis diminuer l'affection que ie luy porte; tant s'en faut, elle augmente de iour à autre de telle façon, que ſi elle la connoiſſoit, il n'y a pas apparence, que puis que autresfois elle m'a aimé ſous l'opinion que ie l'aimois, qu'elle n'euſt beaucoup plus d'a-

mour pour moy maintenant, qui en ay infiniment dauantage pour elle que ie n'auois pas en ce temps-là, ny que n'en peut auoir perſonne qui l'aime iamais.

LE DEVXIESME LIVRE DE LA SECONDE PARTIE D'ASTREE.

AINSI paracheua Thamyre de raconter ce que la Nymphe Leonide auoit desiré sçauoir, & s'estant teu pour quelque temps: Or, Madame, continua-t'il, nous nous sommes de fortune rencontrez au sortir de la riuiere de Lignon, auec cette Bergere, & parce que l'Amour continuë autant en nous que le desdain en elle, nous venions tous deux luy prouuant par les meilleures raisons que nous pouuons, qu'elle en deuoit aimer l'vn ou l'autre, & quant à moy ie disois que c'estoit de moy de qui elle deuoit faire choix: & au contraire Calydon, que i'ay tant obligé par toute sorte de bons offices, soustient opiniastrement que c'est de luy. Et quoy que ie sçache bien que vostre

entendement peut beaucoup mieux comprendre mes raisons que ie ne les sçaurois deduire, si est-ce que pour mettre vne fin à ces longues dissentions (car desormais nous sommes la fable de nostre hameau) pleust à Dieu, grande Nymphe, que vous vouluſſiez aussi bien oüyr nos raisons de nos bouches mesmes, & ordonner ce qui vous sembleroit estre iuste, comme librement ie me sousmettrois à vostre iugement: ce seroit vne œuure digne de vous, & de laquelle les Dieux vous sçauroient gré, & nous vous demeurerions infiniment obligez. Leonide alors l'ayant remercié de la peine qu'il auoit prise de leur raconter les causes de leur debat, l'asseura que si luy & ceux qui auoient interest, la iugeoient capable de ce qu'il luy demandoit, elle s'offroit librement d'en dire son aduis lors qu'ils auroient promis de l'obseruer: car autrement ce ne seroit que se trauailler en vain. Thamyre se iettant à genoux: Ie vous remets, ô grande Nymphe, dit-il, non seulement ma vie & ma mort, mais tout le contentement & le desplaisir que i'auray iamais & durant ma vie, & apres ma mort. Que si ie contreuiens à ce que vous ordonnerez, ie veux que nos Druydes me declarent indigne d'assister à leurs sacrifices, & me soient deffendus nos boccages sacrez, & nos chesnes celestes.

Et moy, respondit Calydon, iamais ne me puisse estre salutaire le Guy de l'an neuf, & si ie rencontre quelquesfois l'œuf salutaire, soufflé des serpens, ie prie Tautates qu'il les anime de sorte contre moy, qu'ils ne me laissent iamais en repos, & que m'ayant entortillé & les iambes & les bras de cent tours, leur venin ne m'ait percé le cœur, si ie ne reçois vostre iugement, comme venant d'vn grand Dieu, & si ie ne l'obserue tant que ie viuray. Et parce que Celidée ne disoit mot: Et vous, belle Bergere, dit Astrée, n'auez-vous point de volonté de vous descharger de l'importunité que vous receuez de ces deux Bergers, vous remettant au iugement de cette grande Nymphe? Ie voudrois bien, respondit la Bergere en estre deliurée, mais ie crains de tomber en vn plus grand mal, & ne faut point douter que la hayne & l'offense n'ayent vne si grande force sur moy, que ie ne remettrois le hazard de ce iugement à personne, si les Dieux cette nuict ne m'auoient aduertie en songe de le faire. car la plus grande partie estoit desia escoulée, lors qu'il m'a semblé que mon pere, qu'il y a desia long-temps qui est mort, m'ouuroit l'estomach, en sortoit le cœur, & le iettoit comme si c'eust esté vne pierre, auec vne fonde, par deçà Lignon, & puis me disoit ces morts: Va, mon enfant, delà la fatale riuiere de Lignon, tu trouueras ce cœur

qui te tourmente si fort, au repos où il doit demeurer iusques à ce que tu me viennes trouuer. Ie me suis esueillée en sursaut, & cela a esté cause que ie me suis resoluë de passer la riuiere, auec esperance de trouuer le repos qui m'a esté promis.

Vous deuez donc estre certaine, Madame, dit-elle, s'addressant à Leonide, que ie n'ay garde de desobeyr à vos commandemens, puis que ce sont les Dieux qui me parleront par vostre bouche. Cela estant, adiousta Leonide, ie vous promets à tous trois que ie donneray vn iugement aussi equitable que ie le voudrois receuoir en semblable & plus grande occasion: & afin que ie ne sois deceuë en mon opinion, Paris & ces gentilles Bergeres, & Siluandre m'en diront leur aduis auant que i'en die quelque chose; Et pour ce, dit-elle se tournant vers Calydon, dittes-nous pour quelles raisons il vous semble que Celidée doiue estre vostre, non pas à Thamyre, qui l'a si longuement possedée & esleuée comme sienne? Le Berger alors se releuant, apres auoir fait vne grande reuerence, prit la parole de cette sorte:

HARANGVE DV BERGER CALYDON.

AMOVR, grand Dieu qui par ta puiſſance m'as rauy toute celle que la raiſon ſouloit auoir ſur ma volonté, eſcoute la ſupplication d'vne des plus fidelles ames qui ait iamais reſſenty la puiſſance que la beauté a par ton moyen ſur le cœur des hommes, & m'inſpire de ſorte les paroles & les raiſons, que tu m'as ſi ſouuent repreſentées, lors que laſſé du meſpris de Celidée, ie me ſuis voulu retirer de ſon ſeruice: Que cette grãde Nymphe eſmeuë de leur force ordonne auec toy, que celle à qui tu m'as donné & qui m'a eſté donnée par celuy qui y auoit l'vn des plus grãds intereſts, me ſoit conſeruée & maintenüe, & contre le meſpris de cette belle, & contre l'authorité & la violence de celuy qui me la veut rauir. I'entens, ô grande Nymphe, cette diuinité que i'ay reclamée qui me promet ſon aſſiſtance, non ſeulement en guidant ma langue, mais en grauant mes paroles en vos cœurs auec la pointe de ſes meilleurs traicts. Auſſi, Madame, ſi ce n'eſtoit cette aſſeurance qu'il me donne, comment oſerois-ie ouurir la bouche pour parler contre la perſonne du monde à qui i'ay le

plus d'obligation? car i'auoüe que Thamyre pour ſon bon naturel m'a plus obligé que le pere qui m'a donné naiſſance, puis que ſans auoir eu le contentement du mariage, il a ſupporté tous les ennuys & toutes les ſollicitudes que la nourriture des enfans peut donner, & enſemble celles que la conduitte des trouppeaux, & des paſturages d'vn orphelin dans le berceau (car ce fut en cet aage que ie luy fus remis) peut rapporter à qui en reçoit la charge. Il n'a eſpargné ny peine, ny deſpence pour m'eſleuer, ny ſoin, ny prudence pour me faire inſtruire: de ſorte qu'auec beaucoup de raiſon ie le puis appeller mon pere, & il me peut nommer ſon enfant, puis que i'ay receu de luy tous les offices que ces noms requierent. Et auoüant que ie luy ay ces obligations, comment oſerois-ie ouurir la bouche contre luy ſans encourir le nom d'ingrat, ſi cette diſpute dependoit maintenant de moy? I'aimerois mieux eſtre dans le tombeau de mes peres, & que mon berceau m'euſt ſeruy de cercueil, que ſi cette action dependoit de ma volonté, on me veit oppoſer à celle de Thamyre, Thamyre qui m'a fait tel que ie ſuis, Thamyre à qui ie dois tout ce que ie vàux, bref ce Thamyre, au ſeruice duquel quand i'aurois deſpendu tous les iours de ma vie, encore ne ſçaurois-ie auoir ſatisfait à la moindre partie de ce que ie luy dois. Mais, helas! ie m'en remets à luy meſme, cet Amour qui me commande, luy

commande aussi: il vous dira s'il est possible que le cœur qu'il a viuement touché, luy puisse desobeyr en quelque chose. S'il espreuue que cela n'est point, ie le coniure par cet Amour mesme qui a tant de puissance sur son ame, de me pardonner la faute que ie commets par force, & qu'il me permette de dire que toute sorte de raison ordonne, que Celidee me doit aimer, & qu'il n'y a personne que moy qui puisse iustement la pretendre sienne.

Car pour le premier poinct, que respõdra Celidée, si ie l'appelle deuant le throsne d'Amour, & si en presence de cette equitable compagnie ie me pleins à luy de cette sorte? Cette belle, ô grand Dieu, qui se presente deuãt toy, c'est celle-là mesme que tu m'as commandé d'aimer & de seruir, sous les esperances que tu as accoustumé de donner à ceux qui te suiuent: si dés le commencement i'ay contrarié à ta volonté, si depuis ie n'ay point continué, & si ie ne me resous pas de paracheuer ma vie en ton obeissance; ô Amour, qui lis dans mon cœur, voire qui de ta main mesme y escris tous mes desseins, chastie moy comme pariure, & empruntant contre moy la foudre du grãd Tharamis, escrase ma teste comme celle d'vn perfide: Mais si la verité respõd a mes paroles, & si iamais personne n'aima tant que moy, comment souffres-tu qu'elle trompe mes esperances, qu'elle desdaigne tes promesses, & qu'elle se mocque du mal

que tu me fais endurer pour elle ? Auſſi-toſt que ie la vis ie l'aimay, & ne l'aimay point pluſtoſt que me donnant entierement à elle, ie ne retins de moy que la volonté ſeule de l'adorer. Mais peut-eſtre cette affection luy a eſté inconnüe, i'ay raconté mon mal aux bois reculez, aux antres ſauuages, ou bien aux rochers : Nullement, ô Amour, elle a oüy mes plaintes, elle a veu mes pleurs, elle a ſçeu mon affection, vn peu par ma bouche, dauantage par celle de Thamyre, de Clotine & de mes amis, mais beaucoup plus par l'effect de ma paſſion. Ne m'a-t'elle point veu dans le lict de la mort pour elle ? Ne m'a-t'elle point tendu la main comme me retirant du tombeau, voire du nombre des morts, en me diſant : Vy Calydon, tes pretentions ne ſont pas toutes deſeſperées ? Et pourquoy ayant deſia ſouffert les plus aſpres douleurs qui deuancent la mort, m'a-elle rappellé du repos que le cercueil me promettoit, ſi c'eſtoit ſon deſſein de me laiſſer remourir ſans pitié ? Comment ſa cruauté n'eſtoit-elle point ſaoulée d'vne mort ? & falloit-il que pour t'auoir obey, & l'auoir adorée, ie fuſſe par elle condamné à vn ſecond treſpas ? Elle dira peut-eſtre, qu'il faut que ie la meſure à mon aulne, & que ie conſidere, que comme ie n'aurois pas la puiſſance de quitter l'affection que ie luy porte pour la mettre en vne autre, que de meſme eſtant engagée ailleurs elle ne

s'en

s'en peut distraire pour m'aimer. O Amour! ce ne sont que paroles, ce ne sont qu'excuses, qu'elle montre le contract de cet Amour! & si tu ne le iuges incontinent faux, ie veux bien estre condamné. Elle n'a iamais aimé que le Berger Thamyre, à ce qu'elle dit, mais ie dis bien dauantage, car ie soustiens qu'elle n'a iamais aimé ce Thamyre. Elle l'a aimé. En quel temps Amour? Lors qu'elle n'estoit pas capable d'aimer, elle l'a aimé lors qu'elle auoit les mains & le cœur empeschés en ses pouppées, & que ses desirs ne pouuoient outrepasser les plaisirs de les habiller, de les bercer, ou de les entretenir. N'est-elle pas ignorante d'Amour, ô Amour! si elle appelle les opinions d'vn tel aage Amour? Et d'effect si elle auoit aimé ce Thamyre, ne l'aimeroit-elle point encores? Quoy? telles affections sont peut-estre comme les habits desquels on se despoüille, quand on veut, ou quand on s'en ennuye. Ah! puissant Dieu, combien ignore-t'elle, ou plustost combien mespriſe-t'elle ta puissance? N'est-ce pas l'vne de tes principales loix, Que l'Amant qui peut seulement penser que quelque iour son Amour finira, soit declaré coulpable: mais celuy qui le pourra desirer, soit tenu pour fier ennemy? Et quelle sera donc estimée cette Bergere, qui n'a pas seulement pû penser, voire qui ne l'a pas seulement desiré, mais qui en effect s'est retirée de l'Amour qu'elle portoit, ce

diſoit-elle, à ſon Thamyre? Diras-tu, grand Dieu, qu'elle ait iamais eſté veritablement des tiennes? la reconnoiſtras-tu pour telle? & permettras-tu qu'elle ioüiſſe du priuilege qu'elle pretend, & qu'elle m'oppoſe? Mais ſoit ainſi que ta bonté qui ſurpaſſe de beaucoup toutes les bontez de tous les autres Dieux, puis qu'elle recourt à toy, & puis qu'elle te prend pour ſon Azile, luy permette de ioüir du benefice des vrais Amants, & que par ainſi aimant Thamyre, elle ne ſoit point obligée, ie ne veux pas dire de m'aimer, mais non pas ſeulement de tourner les yeux vers moy: que me reſpondra-t'elle maintenant, qu'elle auoüe elle meſme de n'aimer plus Thamire? De quelle excuſe pourra-t'elle couurir ſon impieté? & pourquoy dira-t'elle qu'elle ne veut point obeyr? & quelle raiſon t'empeſchera, ô Dieu, qui te fais reſpecter à tous les Dieux, de ne laiſſer impunie la deſobeyſſance de cette Bergere? Quoy donc? elle ſera la ſeule qui te meſpriſant ne reſſentira point quelles ſont tes vengeances, moy le ſeul qui t'adorant ne reſſentiray point les effects de ta bonté accouſtumée?

Ie penſe, ô grande Nymphe, que Celidée eſtant de cette ſorte accuſée deuant le throſne de ce grand Dieu, pourra mal-aiſément reſpondre, ny éuiter d'eſtre condamnée à me rendre autant de contentement que i'ay eu pour elle de peines & de trauaux, & à me donner

amour pour amour, & receuoir desir pour desir, sans que Thamyre puisse s'y opposer pour son interest particulier?

Car que peut-t'il prendre en ce que librement il a donné, & pour satisfaire a ce qu'il deuoit, & dont volontairement il s'est despoüillé à mon auantage? Tant s'en faut qu'il me la puisse debattre par quelque raison qu'il vueille s'imaginer, qu'au contraire il seroit plustost obligé de me la maintenir enuers tous & contre tous, puis que c'est de luy de qui ie la tiens. Mais, dira-t'il, ie te l'ay donnée sans te deuoir rien & de pure & franche volonté, pourquoy serois-ie obligé à cette garantie? Et quoy Thamyre, appellez-vous cela de pure & franche volonté, a quoy vous venez d'auoüer deuant vostre iuge, que vous auez esté forcé par les raisons que vous vous estes vous mesmes alleguées auant que de me la remettre? n'auez-vous pas desia iugé que pour l'asseurance que mon pere a euë en vous, pour la priere qu'il vous a faite en sa mort, & pour l'amitié qu'il vous a tousiours fait paroistre, vous creustes de me deuoir sauuer la vie en vous despoüillant à mon aduantage, de la possession de cette belle Celidée? Et appellerez-vous pure & franche volonté ce que vous auez esté contraint de faire pour vous acquiter de tant d'obligations? Est-ce ainsi qu'en payant vos debtes vous auez opinion d'obliger vos creanciers? I'auoüe, grande

Nymphe, qu'il fait bon preſter à Thamyre, parce qu'il ne paye pas ſeulement le principal, mais porté d'vn courage genereux rend enſemble l'intereſt, qui teſmoigne qu'il n'eſt point ingrat : mais ie nie tout à fait qu'en cette action il n'y eut rien qui l'y pût obliger que ſa volonté: Et toutesfois ſoit ainſi que ſa ſeule volonté l'y ait obligé, & que ce ſoit pour ſe ſatisfaire à ſoy-meſme : contreuenant à l'effect de cette volonté ne contreuient-il point à ſa propre ſatisfaction? Que s'il met en ligne des obligations que ie luy ay, le don qu'il m'a fait de Celidée, appellera-t'il cela pure & franche volonté, puis que ce qui m'oblige à luy, c'eſt ce qui le deſpoüille de la choſe qu'il pretend? Et par ainſi s'il regarde ce qu'il à deu à la memoire de mon pere, s'il conſidere ce qu'il deuoit à ſoy-meſme, & s'il tourne les yeux ſur l'obligation dont il m'a voulu lier, il verra que cette action n'a point eſté de pure & franche volonté, mais que pour le regard de mon pere ce n'a eſté que rendre fidellement ce que l'on auoit remis en ſes mains, & en cela il s'eſt montré homme de bien, & plein de prud'hommie, de ne nier point vne debte dont l'obligation n'eſtoit qu'en ſa memoire. Et pour ſon regard, il a eſté veritablement iuſte de payer ſi franchement, & ſans ſe le faire demander, le tribut à quoy le parentage qui eſtoit entre nous & l'amitié qu'il me portoit, l'auoient obligé:

Et pour le mien, ce n'a eſté qu'vn argent qu'il m'a voulu preſter en ma neceſſité, afin que ie luy en rende autant & plus grande ſomme, quand il me la demandera, & qu'il en aura affaire. Et en ce dernier poinct il s'eſt fait paroiſtre bon meſnager, puis que la vie des hommes eſtant ſi remplie de miſeres & d'infortunes, c'eſt faire bien prudemment que de rendre redeuables des perſonnes qui ne ſoient ingrates. Que ſi ie manque à ce deuoir, qu'il ſe plaigne alors de moy, & m'appelle meſconnoiſſant, mais qu'il ne die pas auſſi que volontairement il m'a remis Celidée, puis qu'il y eſtoit obligé par la bonne foy de ſa propre conſideration, & par les regles de la prudence humaine; de ſorte que tant s'en faut qu'il me la puiſſe debattre, qu'il eſt meſme obligé de me la maintenir contre tous ceux qui m'en voudroient empeſcher la poſſeſſion.

Dieu en ſoit teſmoin, mon pere (tel vous appelleray-ie, ſi vous ne me le deffendez le reſte de ma vie) Dieu me ſoit teſmoin, dis-ie, ſi ie ne meurs de regret qu'il falle que ie vous contrarie en cette occaſion. Mais dittes vous-meſme en quel eſtat vous m'auez veu, & combien il s'en eſt peu fallu, ſans voſtre aſſiſtance que l'Amour ne m'ait rauy la vie, & puis confeſſez que c'eſt Amour qui me force à vous rendre ce deſplaiſir, voire m'y contraint de ſorte que ie n'ay pas la volonté libre, & qu'il m'eſt impoſſible de

vouloir que ce qu'il luy plaist. Que s'il m'aduient iamais de sortir de vos commandemens pour quelqu'autre occasion que ce puisse estre, ô Dieux! ne disposez point autrement la fin de mes iours, que comme celle du plus ingrat qui ait iamais vescu. Mais, mon pere, en ce que ie suis forcé, pardonnez à ma foiblesse, & m'aydez à me plaindre a vous, de vous mesme: Car n'estes-vous pas la cause de cette Amour? Pourquoy, puisque cela dépendoit de vous, me rappellastes-vous d'entre les Boiens, auant que vous eussiez espousé Celidée? Pouuiez-vous penser que vous appartenant, ie n'eusse pas quelque simpathie auec vous, & que par ainsi il y auoit du danger que ie ne l'aimasse? Mais, direz-vous, ie te pensois si bien nay que te commandant comme ie fis de ne l'aimer point, tu t'en empescherois, & me rendrois ce respect de ne la regarder que comme ta sœur. Et comment, sage Thamyre, est-il possible que vous ne vous soyez pas ressouuenu de l'imprudence de la ieunesse? & que c'est le naturel, non seulement de ceux qui sont en tel aage, mais generalement de tous les hommes de s'efforcer contre les choses deffenduës? & me deffendre de l'aimer auant que ie l'eusse veuë, qu'estoit-ce autre chose que m'en donner la volonté par les oreilles, auant qu'elle me fust venuë par les yeux? Qu'estoit-ce, sinon esueiller mes desirs, & me faire tout estinceller de feu, comme le

caillou qui eſt frappé, & qui auparauant eſtoit froid, & ſans apparence de chaleur? Mais, me direz-vous, ne te permis-ie pas de l'aimer comme ta ſœur, afin que bornant de cette ſorte tes deſirs, tu n'offençaſſes ny toy, ny moy: toy en ne te contraignant pas trop, & moy en n'outrepaſſant point les limites que ie t'auois ordonnées?

O grande Nymphe, conſiderez ie vous ſupplie, quel commandement eſt celuy-cy. Thamyre me met deuant les yeux vne beauté infinie, me permet de la prattiquer, me commande de l'aymer, mais il veut que mon amour n'outrepaſſe point cette borne, & que ie la renferme ſous vne amitié de frere. O Dieux! & quel m'eſtime-t'il? Cet Amour qui rempliſſant cet vniuers, en rempliroit encore ſans nombre, ſi ſans nombre il y auoit des vniuers, cet Amour qui gouuerne & les hommes & les Dieux, & qui diſpoſe d'eux & de leurs affections à ſa volonté, & qui ne ſe gouuerne à la volonté de perſonne, ſera donc renfermé dans les limites qu'il me preſcript & m'ordonne? Mais quelle opinion auoit-il conceuë de moy? penſoit-il que i'euſſe plus de puiſſance que les hommes ny les Dieux, voire que tout l'vniuers? Il me deuoit pour le moins meſurer à luy-meſme, & s'il auoit pû contenir ſes affections dans quelques bornes, me commander d'en faire de meſme,

& non pas ayant esprouué sa propre impuissance & le trop grand pouuoir de ce Dieu, me commander chose qu'il n'auoit pû obseruer, encor que son aage, sa sagesse & sa prudence deuoient bien pouuoir dauantage en luy, que la ieunesse & inexperience qui estoit en moy.

Il se plaindra peut-estre, que ie ne luy ay pas porté le respect que ie luy deuois, & auquel les offices de pere qu'il m'a rendus, me pouuoient obliger. Helas! qu'il se ressouuienne que c'est par force, & mesme qu'il ne peut se plaindre que ie ne luy aye porté tout celuy qu'il pouuoit desirer, puis que i'auois plustost esleu de mourir que de luy en faire rien paroistre, ny à personne quelconque. La peine qu'il eut à descouurir mon mal, quand i'estois entre les bras de la mort, rend assez de preuue de ce que ie dis. Que si ce sage Myre, par ruse & par prudence le reconnut à mon poulx & aux changemens de mon visage, helas! s'il se plaint de cela, qu'il loüe auparauant le respect que ie luy rendois de vouloir plustost mourir que de le descouurir, & qu'apres il blasme la nature de ce qu'elle ne m'a aussi bien donné le pouuoir de commander à mes mouuemens interieurs, qu'à ma langue & à mes actions. Et que toutes ces considerations ne l'empeschent point de iuger sainement de ce qu'il doit au fait qui se presente: Luy qui n'a iamais par le passé donné connoissance que la

passion eut quelque pouuoir sur sa preud'hommie ny sur son iugement, voudroit-il bien à ce coup leur faire vn si grief outrage? Pourquoy les mesmes raisons qu'il s'est representées lors qu'il me donna cette belle Bergere, ne le contraindroient-elles de m'en laisser la possession? Le deuoir qu'il auoit à l'amitié & à la confiance de mon pere, n'est-il pas le mesme encor à cette heure qu'il estoit en ce temps-là? Et luy n'est-il pas le mesme Thamyre qu'il estoit quand il me la donna, & moy le mesme Calydon qui ne receut la vie que le mal m'auoit presque ostée, qu'aux conditions que Celidée seroit mienne?

I'auoüe que iamais homme n'eut plus d'obligation à vn homme, que iamais parent ne receut de meilleurs offices d'vn parent, ny que iamais enfant n'a eu plus de preuue de l'amour de son pere, que i'en eus & receus de Thamyre, lors que se priuant de Celidée il m'en a voulu rendre possesseur : mais maintenant qu'il me la veut rauir, ne me permettra-t'il pas de dire que iamais homme ne fut plus outragé d'vn homme, que iamais parent ne receut de plus grandes indignitez d'vn parent, ny que iamais enfant ne fut plus tyranniquement traitté d'vn pere, que Calydon de Thamyre? De sorte que toutes les obligations que ie luy puis auoir euës par le passé, sont maintenant changées en autant d'offenses. Car qu'ay-ie à

faire, Thamyre, que vous ayez eu le ſoin de mon enfance, la peine de m'eſleuer, & les trauaux de la conſeruation de mes troupeaux & paſturages? Qu'ay-ie à faire que vous m'ayez chery, que vous m'ayez fait ſoigneuſement inſtruire, que vous m'ayez eſleu pour voſtre fils & ſucceſſeur: & bref, que pour me rendre la vie que l'Amour eſtoit preſt de me rauir, vous vous ſoyez priué de la plus chere choſe que vous puiſſiez auoir, & me l'ayez donnée, ſi la reprenant à cette heure vous me preparez vne mort mille fois plus deſeſperée que la premiere, & ſi ſans la poſſeſſion de ce que vous me rauiſſez, les biens, l'inſtruction, ny la vie ne me ſont de nulle conſideration? Souuenez-vous, ſage Thamyre, que reprendre par force la choſe donnée, offenſe plus celuy qui l'a receuë, que ſi l'on la luy auoit refuſée; & ne trouuerez point eſtrange qu'en ſemblable action ie me plaigne de vous, & que ie die que cette ſeule offenſe efface toutes les obligations que ie puis vous auoir: Afin que cela ne ſoit, ioignez-vous auecques moy, & auoüez les paroles que ie vay dire de voſtre part à Celidée: Et vous, Bergere, eſcoutez-les comme ſi elles eſtoient proferées de ſa bouche. Comment, ma belle fille, vous dit-il, eſt-il poſſible, puis que les merites de Calydon & ſon affection, de qui la grandeur ne vous peut eſtre inconnuë, n'ont pû obtenir de vous cette grace de le vous faire ai-

mer, qu'au moins la priere & l'eſtroite recommandation que ie vous en ay faicte ſoit demeurée morte en vos oreilles, & ſans effect en voſtre ame? Ne m'auiez-vous pas tant de fois promis que l'amitié que vous me portiez eſtoit telle, qu'elle me donnoit toute puiſſance ſur vous? S'il eſt ainſi, pourquoy n'eſtes-vous veritable, & pourquoy voulez-vous me mettre en doute de cette amitié, en me refuſant l'effect de vos paroles? vous ay-ie propoſé quelqu'vn qui ne meritaſt d'eſtre aimé? eſt-ce vne perſonne inconnuë, ou qui ſoit ſans parens & amis? Peut-eſtre n'y a-t'il dans toute la contrée Bergere qui n'eſtimaſt ſon amitié luy eſtre aduantageuſe. Cleontine la ſage le iuge ainſi, auſſi fait bien voſtre mere, encore que pour eſtre trop tendre mere, elle ne veut vous commander ce qu'elle void que vous n'auez pas agreable. Mais, direz-vous peut-eſtre, c'eſt vous que i'aime, Thamyre, & n'en puis aimer vn autre. C'eſt à vous ſeul que ie me ſuis donnée, c'eſt à vous que i'ay laiſſé toute puiſſance ſur moy, horſmis celle de donner ma volonté à quelqu'autre.

Dieu ſçait, ma belle fille, ſi cette declaration m'eſt agreable, & s'il y a rien ſous le Ciel qui me puiſſe plaire dauantage: mais ſi vous m'aimez, puis qu'vne des principales conditions d'vn vray Amant, eſt de cherir plus l'honneur de la choſe aimée, que ſa propre conſeruation,

pourquoy ne vous efforcerez-vous de conſeruer l'honneur de ce Thamyre que vous aimez, voire pourquoy refuſerez-vous d'aimer ce cher Thamyre, ſous le nom de Calydon, puis que Calydon n'eſt qu'vn autre moy-meſme, & pour ſon corps il n'eſt different que de figure du mien? car nous ſommes ſi proches, que d'ailleurs on nous peut tenir pour meſme choſe. Pour ſon ame, ie l'aime de ſorte que noſtre amitié montre bien noſtre ſimpathie: & puis qu'entre les amis toutes choſes ſont communes, l'aimant comme ie fais, ie n'ay rien à quoy il n'ait part auſſi bien que moy: de ſorte que ſi i'ay voſtre affection comme vous dites, ne faut-il pas de neceſſité qu'il y participe? Et ne faut point qu'en cela vous vous plaigniez, diſant que ie vous manque de foy, en vous changeant pour vn autre: car mon deſſein n'eſt point d'aimer iamais autre que vous; vous eſtes le commencement, & ſerez la fin de mon affection. Mais puis que le deſtin me defend de vous poſſeder, ayant eſté contraint de vous donner à vn autre, par les loix du deuoir & de la nature; penſez, ma belle fille, quel contentement ce me ſera de vous voir à celuy que i'ay eſleué, que i'ay inſtruit, que i'aime, & que i'ay choiſi, non pas ſeulement pour ſucceſſeur, mais pour compagnon en tous les biens que le Ciel & la fortune m'ont donnez, & me donneront à l'aduc-

nir. Vous eſtes auſſi bien obligée à cecy par noſtre amitié, que ie le ſuis par le deuoir, puis que ſi vous pouuez refuſer ce que vous connoiſſez que ie deſire, & que le deuoir me commande de deſirer ; quelle force dira-t'on que l'Amour a ſur voſtre ame? Aimez donc Calydon, ſi iamais vous auez aimé Thamyre, receuez-le pour Thamyre, & faictes-vous paroiſtre en vne ſeule action, & Amante, & religieuſe enuers les Dieux, qui ſans doute, ne m'euſſent point donné la liberté de me deſpoüiller de vous contre mon vouloir, s'ils ne l'auoient ainſi reſolu dans leurs deſtins infaillibles.

Grande & ſage Nymphe, ces paroles que Thamyre a proferées, ou a deu proferer, & dont i'ay ſeruy d'inſtrument, ſont ce me ſemble & ſi veritables & ſi dignes de luy, que vous en remettant le iugement entier, ie m'aſſeure qu'il ne m'en dédira point. C'eſt pourquoy apres vous auoir iuré par Tautates que Calydon aime, & qu'il n'y eut iamais vn plus veritable Amant que luy, ie n'adiouſteray point d'autres raiſons aux ſiennes, mais ſeulement remettant & ma vie & ma mort, entre vos mains, ie prieray tous nos Dieux, qu'ils vous ſoient auſſi iuſtes, que vous me le ſerez.

Calydon acheua de cette ſorte, auec vne grande reuerence, & ſe rapprochant de Celidée, ſe remit à genoux deuant elle, attendant

ce qu'on vouloit reſpondre à ce qu'il auoit dit. Et lors Thamyre s'auanca, mais Leonide luy dit, que c'eſtoit à Celidée à parler la premiere, puis que Calydon auoit touché en premier lieu ce qui la concernoit. Cela fut cauſe que le Berger ſe remettant en ſa place, Celidée par le commandement de la Nymphe, rougiſſant d'vne honneſte honte, prit ainſi la parole:

RESPONSE DE LA BERGERE CELIDEE.

IE ſuis ſi peu accouſtumée, grande Nymphe, à parler du ſuject qui ſe preſente, & meſme en ſi bonne compagnie, que vous ne deuez point douter de la iuſtice de ma cauſe, encor que vous me voyez rougir, ou que ie parle auec vne voix tremblante, en begayant preſque à chaque mot. Que ſi ie n'eſtois aſſeurée que la raiſon que i'ay de n'aimer point ce Berger, eſt ſi claire d'elle-méſme, qu'elle n'a beſoin d'artifice pour eſtre mieux veue de vous, ie n'aurois pas la hardieſſe d'ouurir la bouche pour ce ſuject, ſçachant bien que ce ſeroit inutilement, tant pour le defaut d'eſprit qui eſt en moy, que pour la trop grande eloquence qui eſt en Calydon, qui a parlé de ſorte qu'il a bien fait paroiſtre qu'il eſtoit au rebours de moy, puis qu'il mendie de foibles

raiſons ſeulement pour accompagner l'abondance de ſes paroles, & moy ie ne cherche que des paroles à mes raiſons, en ayant tant, & de ſi fortes, que pour peu que ie vous les puiſſe deduire, ie tiens pour certain que vous connoiſtrez que c'eſt auec raiſon, que n'ayant iamais aimé Calydon, ie ne dois point commencer à cette heure, ny continuer, ou pour mieux dire, renouueller l'affection que i'ay portée à Thamyre, puis que i'ay tant d'occaſion du contraire.

Mais par où commenceray-ie? & qui eſt-ce qu'en premier lieu ie dois alleguer, ou à quelle diuine puiſſance faut-il que ie recoure pour eſtre aſſiſtée en ce perilleux combat où ie ſuis attaquée, non par l'Amour, mais par ces monſtres d'Amour? perilleux combat veritablement le puis-ie nommer, puis que tout mon heur & mon malheur en dépendent: & monſtres d'Amour ſont-ils bien, puis qu'ils ſe veulent faire aimer par force, & contraindre d'aimer & de hayr à leur volonté.

I'ay ouy dire à nos ſages Druides que ce grand Hercules que nous voyons eſleué ſur nos Autels auec la maſſuë en la main, l'eſpaule chargée de la peau du Lyon, & auec tant de chaines d'or qui luy ſortent de la bouche, qui tiennent tant d'hommes attachez par les oreilles, fut iadis vn grand Heros, qui par ſa

force & valeur domptoit les monſtres, & par ſon bien dire attiroit chacun à la verité. De qui doncques en cette extreme neceſſité dois-ie pluſtoſt requerir l'aide que de ce grand Heros? Et d'autant plus librement, qu'ayant, à ce que i'ay ouy dire, aimé vne de nos Gauloiſes, ſans doute, il ne refuſera point, à ſa conſideration, le ſecours qui luy ſera demandé. C'eſt donc à luy que ie recourray, afin qu'il dompte ces eſprits monſtrueux, & qu'il deſlie de ſorte ma langue que ie puiſſe vous déduire mes raiſons, ou pluſtoſt qu'il les vous die luy-meſme auec ma voix. Par ta valeur doncques, ie te prie, & par la belle Galathée, noſtre Princeſſe, ô grand Hercule, ie te conjure que tu me deliures de ces monſtrueuſes Amours, & éclairciſſes de ſorte à ceſte grande Nymphe la raiſon que i'ay de me conſeruer ſans aimer ny Thamyre, ny Calydon, que i'en puiſſe receuoir vn iuſte & fauorable iugement.

Et pour commencer, à quoy penſes-tu, Calydon, quand tu m'appelles deuant cet Amour, duquel tu fais ton Iuge & ton Dieu? Crois-tu que s'il eſt le Dieu de ceux qui ſe plaiſent à leur perte, ſon pouuoir s'eſtende ſur nous, qui meſme auons honte que ſon nom ſoit en noſtre bouche, voire qu'il frappe nos oreilles? vne fille, Calydon, de qui les actions, & tout le reſte de la vie ont touſiours fait paroiſtre le meſpris qu'elle fait de cet Amour, eſt maintenant

tenant appellée par toy deuant son Throsne, pour en receuoir le iugement? Et que dois-tu attendre pour respõse de moy, sinon que d'autant qu'Amour l'ordonne ainsi, ie ne le veux pas faire? C'est bien à propos pour me conuaincre de defaut, de m'appeller deuant celuy qui n'est que defaut. Ne pense point, Berger, que pour ma defense i'vse d'excuse enuers luy ny enuers toy, tant que tu ne m'allegueras point de meilleures raisons que celles de ses ordonnances: car tant s'en faut que ie vueille nier de n'y auoir point contreuenu, que ie fais gloire de les auoir desdaignées. Mais ie te supplie, quand i'auray obserué ce qu'il ordonne, quand ie me seray contrainte de viure selon sa volonté, quelle glorieuse recompense en dois-ie attendre? Voila, dira-t'on de moy, pour tout payemẽt de mes peines, voila la fille de toute la contrée la plus amoureuse. O beau & honorable tiltre pour vne fille bien née, & qui desire passer sa vie sans reproche! Ne m'appelles donc, ô Berger, deuant ce Throsne de qui ie ne veux reconnoistre la puissance, & de laquelle ie me declare dés maintenant ennemie.

Que si tu veux que ie te respõde; allons tous deux deuant la Vertu ou la Raison, & certes, ie pense qu'à laquelle que tu te vueilles soumettre, il ne faut point que nous allions que deuant cette grande Nymphe, qui

prend la peine d'eſcouter nos differents. Ce ſera donc deuant cette Raiſon, & cette Vertu, que ie reſpondray à ce que tu as dit, qui, ce me ſemble, ſe peut rapporter à trois poincts; à ſçauoir que ie te dois aimer, parce que tu m'as aimée, & que ie lay ſceu; parce qu'en ta maladie les faueurs que tu as receuës de moy, & qui ont, dis-tu, eſté cauſe de ta gueriſon, m'y ont obligée; & en fin parce que Thamyre m'a donnée à toy.

Mais, Madame, pour éclaircir toutes ces choſes, ne luy commanderez-vous pas qu'il me reſponde, afin que par ſa bouche vous tiriez la connoiſſance de la verité? Ie te demande donc, Calydon, auec quel attrait la premiere fois que tu commenças de m'aimer, donnay-ie naiſſance à ton Amour? tu ne reſponds point. A ce mot voyant qu'il ſe taiſoit: Madame, dit-elle, s'adreſſant à la Nymphe, commandez-luy, s'il vous plaiſt, qu'il me reſponde. Et Leonide le luy ayant ordonné: Vous me faictes, dit-il, vne demande que vous pouuez auſſi bien reſoudre que moy: mais puis que vous la voulez ſçauoir de ma bouche, ie vous diray, que la faueur que ie receus de vous, ne fut autre que de vous laiſſer voir à moy au ſacrifice qui ſe fit le ſixieſme de la Lune. Eſtois-ie la ſeule fille, adiouſta Celidée, qui aſſiſtay à ce ſacrifice, & toy le ſeul Berger du hameau qui y fuſt? Toutes les Bergeres du vil-

lage, respondit-il, & presque tous les Bergers y estoient. Et comment, repliqua la Bergere, fis-ie vne seule action particuliere pour t'attirer, & pour acquerir ton affection? Tant s'en faut, respondit Calydon, & en cela vous deuez reconnoistre que cette amour est ordonnée du Ciel, & presque destinée entre nous; vous ne tournastes pas mesmes les yeux vers moy, & toutesfois aussi tost que ie vous vey, ie vous aimay, comme forcé par vne puissance interieure, à laquelle il m'estoit impossible de resister. Mais, peut-estre, adiousta la Bergere, lors que ie reconnus d'estre aimée, ie conseruay cette bonne volonté auec artifice, & i'allay augmentant auec des faueurs. Il ne faut point, interrompit incontinent le Berger, que vous vous donniez cette gloire, mon affection est née, sans que vous y ayez rien rapportée, elle a continuée sans vous, & s'est augmentée sans vous, i'entends sans que vous y ayez rien dauantage contribué, sinon d'estre vous-mesmes. Au contraire, dés la premiere fois que vous la reconnoistrez, (car sans vous l'auoir descouuert auec mes paroles, i'ay bien sçeu que vous y pristes garde,) quel mauuais visage ne receus-ie point de vous? & depuis quelle connoissance de mauuaise volonté ne m'auez-vous point donnée? de sorte que si veritablement, comme vous

dites, ie ſuis monſtre d'Amour, ie le ſuis, pource que c'eſt choſe monſtrueuſe, qu'vn Amant puiſſe ſi longuement conſeruer ſon affection parmy tant de rigueurs & d'occaſions de haine: car ie puis dire que iamais vne ſeule de vos actions n'a deu auoir autre nom pour mon regard que celuy de rigueur & de haine, ſi ce n'eſt en apparence, lors que durant ma maladie vous me vinſtes voir, afin de conſeruer ma vie, mais auec vn cruel deſſein de me faire vne autrefois mourir plus cruellement. Alors la Bergere contiuua de cette ſorte:

Vous oyez, grande & ſage Nymphe, par la bouche meſme de Calydon, que s'il m'a aimée ie n'y ay contribué du mien, ſinon d'eſtre telle que ie ſuis, & contre cela quel remede pouuois-ie inuenter? Mais que me reſpondra-t'il, ſi maintenant deuant le throſne de la Raiſon ie luy dis: Puis Berger, que ie ne conſenty iamais à tes recherches, pourquoy veux-tu que ie participe à la peine & à la honte de l'erreur que tu as faicte? Celle que ſans vengeance i'ay ſoufferte iuſques icy de tes importunitez, ne te doit elle ſuffire? tu m'as aimée, dis-tu, & pour cette amour ie t'en dois rendre vne autre: mais eſcoute ce que la Raiſon te dit, tu as aimé Celidée, & en l'aimant tu l'as offenſée, & quelle autre recompenſe te doit-elle que la haine? & il eſt vray, Berger, que ne voulant prendre de toy la vengeance qui euſt eſté raiſonna-

ble, ie me contentay de te hair en mon ame, te pardonnant le reſte, pour l'amitié que Thamire te portoit. Que ſi comme tu dis, i'ay ſçeu ton amour par tes pleurs & ta maladie, ce n'eſtoit pas m'obliger dauantage à t'aymer, mais à te hayr plus cruellement.

Et dy-moy, Calydon, puis que Thamire a tant pris de peine comme tu dis, de te faire bien inſtruire, en quel lieu de la terre as tu appris qu'il fuſt bien ſeant à vne fille telle que ie ſuis d'aymer, & de ſouffrir d'eſtre aymée? Que ſi ceſte opinion n'eſt en lieu du monde que parmy ceux qui tiennent le vice pour vertu, ne m'offenſes-tu pas infiniment, de rechercher de moy ce qui eſt contraire à mon deuoir? Tu m'as aymée, dis-tu, par ce que tu ne t'en es peu empeſcher: Et mon amy, quand ce ſeroit m'obliger que de m'aymer, quelle obligation te pourrois-je auoir ſi tu fais ce que tu ne peux t'empeſcher de faire? Tu t'excuſes enuers Thamire, de ce que tu m'aymes, encor qu'il ne le vueille pas, parce dis-tu que tu n'es pas coulpable de ce que tu fais par force; que ſi tu penſes eſtre exempt du blaſme en errant par force, & comment penſes-tu eſtre digne de recompenſe, ſi par force tu fais quelque choſe qui autrement meriteroit quelque recognoiſſance? ou declare toy coulpable enuers Thamire, ou ceſſe de demander recompenſe de ton ſeruice forcé. Mais auſſi ſi tu m'as aimée

en deſpit de moy, en ſuis-ie puniſſable? t'en ay-ie prié, t'en ay-ie donné les occaſions? Tu dis que non. Cette amour m'a-elle rapporte quelque contentement ou quelque aduantage? Et ſuis-ie deuenuë plus belle, plus vertueuſe, ou meilleure? s'il ne m'en eſt reuenu que de la peine, ô Dieux! & où eſt ton iugement, Calydon, de me demander recompenſe au lieu de chaſtiment? ou pluſtoſt quelle effronterie eſt la tienne, d'auoir la hardieſſe deuant cette grande Nymphe de requerir des graces & des loyers de moy, au lieu de demander pardon, & te repentir de tes fautes.

Ie voy bien que tu me veux dire que ie ne deuois te maintenir en erreur, ſi ie tenois pour telle l'amour que tu m'as portée, ny te donner des paroles, pour te retenir en vie, lors que ton mal eſtoit preſt à venger l'offenſe que tu m'auois faicte. Mais, Calydon, n'auray-ie pas ſuject de t'appeller ingrat, & méconnoiſſant du bien que ie t'ay fait, puis qu'outre la plainte & le reproche que tu m'en fais, tu le prends encore tout autrement que tu ne dois? Où fut iamais le coulpable qui trouuaſt ſon iuge trop doux? où fut iamais l'offenſeur qui ſe plaignit qu'au lieu de vengeance il ait receu des bienfaits & des courtoiſies? Quoy donc? parce que ie n'ay pas voulu ta mort, ie ſuis coulpable de ta vie, parce qu'au lieu de me venger de toy, i'en ay eu pitié, & t'ay fait des faueurs, tu

m'accuſes, & me veux faire chaſtier. Iugez, Madame, comme il a l'entendement bleſſé, & comme il prend la raiſon à contre-poil. Mais ne te faſche point, Berger, ne m'accuſe, ny ne me loüe de cette action : car ie n'en dois auoir loüange ny blaſme, puis que celle dont tu te plains fut vne de ces actions forcées que tu dis ne deuoir eſtre, ny recompenſées, ny punies.

L'amitié que ie portois à Thamyre, qui m'en auoit requiſe par toutes les plus obligeantes coniurations dont il ſe pûſt aduiſer, en fut la cauſe. Tu ſouſtris, Calydon, de ce que i'ay dit que l'amitié que ie portois à Thamyre, m'auoit obligée à traitter ainſi auec toy, parce qu'il te ſemble que celle qui peu auparauant s'eſt declarée ſi forte ennemie d'Amour, ne deuroit pas auoüer maintenant que l'Amour eut cette puiſſance ſur ſon ame. Mais, Berger, tu te trompes, ſi tu penſes qu'eſtant ennemie d'Amour, ie le ſois toutesfois de l'amitié, ou de cette vertu qui fait eſtimer les choſes comme elles doiuent eſtre priſes. I'ay ouy dire, grande Nymphe, qu'on peut aimer en deux ſortes: l'vne eſt ſelon la raiſon, l'autre ſelon le deſir. Celle qui a pour ſa reigle la raiſon, on me l'a nommée amitié honneſte & vertueuſe, & celle qui ſe laiſſe emporter à ſes deſirs, Amour. Par la premiere, nous aimons nos parens, noſtre patrie, & en general & en particulier tous ceux en qui quelque vertu reluit: par l'au-

tre, ceux qui en ſont atteints ſont tranſportez comme d'vne fiéure ardente, & commettent tant de fautes, que le nom en eſt auſſi diffamé parmy les perſonnes d'honneur que l'autre eſt eſtimable & honorée. Or i'auoüeray donc ſans rougir, que Thamyre a eſté aimé de moy: mais incontinent i'adiouſteray pour ſa vertu. Que ſi Calydon me demande, comment ie puis diſcerner deux ſortes d'affection, puis qu'elles prennent quelquesfois l'habit l'vne de l'autre? ie luy reſpondray que la ſage Cleontine m'enſeignant comment i'auois à viure parmy le monde, me donna cette difference de ces deux affections: Ma fille, dit-elle, l'aage qui par l'experience m'a fait connoiſtre pluſieurs choſes, m'a appris que la plus ſeure connoiſſance procede des effects: c'eſt pourquoy pour diſcerner de quelle façon nous ſommes aimées, conſiderons les actions de ceux qui nous aiment: ſi nous voyons qu'elles ſoient déreglées & contraires à la raiſon, à la vertu, ou au deuoir, fuyons-les comme honteuſes: ſi au contraire nous les voyons moderées, & n'outrepaſſant point les limites de l'honeſteté, & du deuoir, cheriſſons-les, & les eſtimons comme vertueuſes.

Voila, Berger, la leçon qui m'a fait connoiſtre que ie deuois cherir l'affection de Thamyre, & fuyr la tienne: car quels effects m'a produits celle de Calydon? Il ne faut point

les particulariſer encore vne fois, puis, Madame, qu'il ne les vous a point cachez. Des violences, des tranſports, & des deſeſpoirs dont elle eſt toute pleine, ne furent iamais, ce me ſemble, des effects de la vertu. Que ſi nous conſiderons celle de Thamyre, qu'y remarquerons-nous que la vertu meſme ? Quand a il commencé de m'aimer ? en vne ſaiſon qu'il n'y auoit pas apparence que le vice l'y pûſt conuier. Comment a-il continué cette amitié ? en ſorte que l'honneſteté ne s'en ſçauroit offenſer. Mais enfin pourquoy s'en eſt-il deſpoüillé ? pour les conſiderations qu'il vous a deduites luy meſme. Que ſi en tout cela la raiſon ne paroiſt, voire ſi elle ne parle par tout, ie m'en remets à voſtre iugement, Madame. Tant y a que ces conſiderations me firent receuoir l'amitié de Thamyre, & reietter celle de Calydon, & que cette amitié ſans plus me contraignit de voir ce Berger quand il fut malade, de luy donner des paroles pour remede de ſon mal, tant pour ſatisfaire à Thamyre, qu'à la compaſſion naturelle que nous deuons tous auoir les vns des autres. Que ſi en aimant Thamyre i'ay failly, & bien, Calydon, pour te ſatisfaire ie l'auoüeray, & m'en repentiray, auec proteſtation de n'aimer plus Thamyre, ny de retomber iamais en ſemblable faute, mais que pour cela ie doiue eſtre obligée à

t'aimer, ie ne le crois pas : car ce seroit me chastier d'vn erreur en m'en faisant commettre vn autre encore pire.

Tu diras contre ma deffense, qu'ayant donné toute puissance à Thamyre sur moy, qui m'a par apres remise en tes mains, il ne me doit estre permis de contredire à la disposition qu'il en a faite. Mais escoute la plaisante conclusion que tu fais : Ie te choisis pour mon mary, donc l'ayant esté quelque temps tu me peux donner à vn autre. Il faut que tu sçaches, Calydon, que la raison pour laquelle ie donnay à Thamyre toute puissance sur moy, fut parce que ie l'aimay, & l'aimay d'autant qu'il m'aima, & par ainsi s'il a quelque pouuoir sur moy, c'est parce qu'il m'a aimée : mais si ce n'est que pour cette occasion, ne sçay-tu pas que la cause n'estant plus, l'effect n'y peut estre ? si bien que s'il ne m'aime plus, il n'a plus de pouuoir sur moy.

Mais, me diras-tu, il iure qu'il continuë de t'aimer, & que c'est la raison, & non pas faute d'amitié, qu'il fait qu'il te remet à vn autre. Ie te respondray, Berger, que ie n'en croy rien, & toutesfois si la raison peut cela sur son amitié, pourquoy trouuerras-tu estrange que cette mesme raison ait autant de force sur la mienne, & m'empesche de le faire ? Est-il raisonnable que i'aime ce que la nature & la raison me deffendent d'aimer ? La

nature me le deffend, qui dés l'heure que ie te vis me mit dans le cœur vne si grande contrarieté, & hayne secrette que ie ne me pûs empescher de desaprouuer tout ce que ie voyois qui te contentoit. Sois certain, Calydon, que ce n'est point pour te mespriser ce que i'en dis, mais seulement pour la verité. Ie choisiray tousiours plustost de reposer dans le tombeau, que de viure auec toy, non pas que ie ne reconnoisse bien que tu merites vne meilleure fortune: mais parce que ie ne croy pas que la mienne soit en ton amitié, & que la nature me retire de toy auec tant de violence sans quelque cause. Or si cela est, comme ie ne te l'ay iamais caché, pour quel suiet me peux-tu pretendre tienne, puis que la nature me le deffend, & la raison aussi qui n'est iamais contraire à la nature? Vy en repos, Calydon, & si tu ne m'aimes point, ne vueille par ton opiniastreté, rendre deux personnes mal-heureuses: car enfin tu ne le serois gueres moins que moy. Et si tu m'aimes, contentes-toy de la peine que tu me donnes par ton amitié, sans vouloir me surcharger d'vne autre insupportable, en me contraignant de t'aimer. Et sois certain que Lignon peut retourner à sa source beaucoup plus aisément, que tu ne paruiendras à l'amitié de Celidée.

Or, Madame, voila la response que ie pui faire aux mauuaises raisons de Calydon, mais

maintenant il me reſte vn plus dangereux ennemy à combattre, & qui m'oppoſe bien des armes plus fortes, & m'offenſe auec des coups plus cuiſans. C'eſt de cet ingrat Thamyre dont ie parle : ce Thamyre qui veritablement a eſté aimé de moy, & de qui i'ay creu d'eſtre aimée autant que perſonne le ſçauroit eſtre. Mais, helas! que me demande-il maintenant? peut-il croire en vie celle qu'il a remiſe entre les mains du plus cruel ennemy qu'elle euſt ? Peut-il eſperer encor quelque amitié de celle qu'il a ſi indignement outragée? par quelle raiſon me peut-il demander que ie l'aime? Eſt-ce parce qu'il m'a aimée, ou que ie l'ay aimé? Cela, Madame, bon en ce temps-là, mais maintenant que de ſa volonté il a ceſſé de m'aimer, & que par force il m'a contrainte de ne l'aimer plus, pourquoy me vient-il repreſenter le temps paſſé, qui n'eſt plus, & qui ne peut reuenir ? temps de qui la memoire m'oblige plus à la hayne enuers luy, que non pas au deſir qu'il fuſt encore, puis que ie reconnois maintenant qu'il le meritoit ſi peu? Ie l'auouë, ie l'ay aimé : mais tout ainſi que me donnant à vn autre, il m'a montré par effect qu'il ne m'aimoit plus : qu'il ne trouue pas eſtrange, puis que mon amitié procedoit de la ſienne, que ie n'en aye plus pour luy. Pourquoy a-il coupé

l'arbre dont il desiroit auoir le fruict? Il m'a fait plus d'outrage que ie ne luy en fais, puis qu'il a esté le premier offenseur, & toutesfois i'en suis satisfaite, ie ne m'en plains pas, & s'il m'en doit de retour, ie l'en quitte de bon cœur, & qu'il ne me recherche plus d'vne chose impossible. Qu'est-ce qu'il vient me demander? ne sçait-il pas que tant que nostre amitié a esté mutuelle, i'ay esté à luy, & il a esté à moy, & en ce temps-là il a pû disposer de moy par les loix de l'amitié, comme d'vne chose sienne? Que s'il m'a donnée à Calydon, par quelle raison me peut-il plus pretendre sienne? s'il a quelque affaire de moy, qu'il recoure à celuy à qui il m'a cedée, & s'il peut me r'auoir de luy, qu'il reuienne à la bonne heure, ie verray apres ce qûe i'auray à faire: mais s'il l'en refuse, qu'il ne se plaigne plus de moy, ny ne me demande plus l'amitié qu'il a quittée: mais que seulement il se ressouuienne de ne donner vne autresfois ce qu'il pensera luy estre neceſſaire. Il m'a sacrifiée à ce qu'il dit, pour la santé de Calydon, montrant en cela qu'il l'auoit plus cher que moy. Et bien à la bonne heure, mais ne se contente-il pas que son sacrifice ait esté receu, & que son cher Calydon ait esté rappellé au tombeau? Ou bien veut-il retirer ingrattement comme sacrilege ce qu'il a voüé aux manes de son frere? Oste, Tha-

myre, cette penſée de ton ame, le Ciel t'en punniroit, & ne faut que tu eſperes, puis que i'ay eſté offerte pour le ſalut de Calydon, que ie vueille iamais plus me rabaiſſer aux hommes. Et à la verité, ayant eſté ſi mal traitté de celuy que i'eſtimois plus que tous les hõmes, ce ſeroit vne grande imprudence de me remettre entre les mains de celuy qui m'a ſçeu ſi mal conduire. Quoy, Thamyre, me voudrois-tu encor r'auoir, afin de ſauuer la vie vne autresfois à quelqu'vn de tes parens ou amis ? ne me recherches-tu maintenant que pour me conſeruer tienne iuſques à ce que Calydon retombe malade ? Contente-toy que la diſpoſition que tu fis vne fois de moy, reduiſit ma vie à tel terme, que ſi tu deſires me r'auoir pour le ſalut de ceux que tu cheris plus que moy : tu dois eſtre aſſeuré que ie deſire auec plus de raiſon me conſeruer à moy-meſme, pour me maintenir la vie que i'aime beaucoup plus que celle d'vn autre à qui tu me veux donner. Mais ne ſois pas glorieux de m'auoir reduitte à l'extremité dont ie parle : car ſi i'ay pleuré ton depart, ie me ris, Thamyre, de ton retour. Voila, dis-ie en moy-meſme, celuy qui a fait ſi peu de conte de mon amitie, qu'il a plus aimé le contentement d'autruy que ma vie propre : le voila, ce liberal du bien d'autruy, qui regrette les larmes aux yeux, la prodigalité qu'il en a faite. O Dieux ! combien eſtes-vous iuſtes, puis que

m'ayant veuë offenser par ces deux Bergers, & connoissant mon innocence vous auez pris ma protection, & m'auez vengée par mes ennemis mesmes! Quels desplaisirs ne reçoit point ce perfide, par celuy mesme à qui il m'a voulu donner? Et quelles peines ne ressent point cet importun persecuteur de mon repos, par celuy mesme qui luy a donné tout le droict qu'il pretend sur moy, maintenant qu'il se veut desdire de cette impertinente donnation? Qui ne veut point en eux le bras de Tharamis, & qui ne reconnoist en leur vie l'effect de la vengeance diuine? Que si cette connoissance est si claire, comment dois-ie douter, Madame, que reconnoissant le iugement que les Dieux en ont fait par la punition qu'ils leur ont ordonnée, vous ne ratifiez en terre maintenant par vostre sentence, ce que dans les Cieux ils ont desia iugé sur ce different?

Ainsi finit Celidée, & faisant vne grande reuerence à la Nymphe, donna connoissance qu'elle ne vouloit parler dauantage: qui fut cause que Leonide commenda à Thamyre de dire ses raisons, à quoy satisfaisant il commença de parler ainsi:

RESPONSE DV BERGER THAMYRE.

A Ce que ie vois, grande Nymphe, il m'eſt aduenu comme à celuy qui forge & trempe auec vne grande peine le fer qu'vn autre luy met apres dans le cœur, car ayant eſleué ce Berger & cette Bergere auec tout le ſoing qu'il m'a eſté poſſible, leur ayant apris, s'il faut dire ainſi, de parler & de viure parmy le monde, à quoy ſe ſeruent-ils maintenant de ce que ie leur ay enſeigné, ſinon l'vn à me rauir le cœur, & l'autre à me percer de tant d'offenſes, qu'il ne me reſte nulle eſperance de vie que celle que i'attens de voſtre fauorable iugement? Et bien ie ſuis la butte de l'ingratitude & de la meſconnoiſſance: mais encore que ces bleſſures ſoient ſi ſenſibles, ſi aime-ie mieux en eſtre l'offenſé que l'offenſeur, & voir en moy les coups de la main d'autruy, qu'en autruy ceux de la mienne, tant ie ſuis eſloigné naturellement de cet erreur infame, & ennemie de la ſocieté des hommes. Il aduiendra peut-eſtre que reconnoiſſant la faute que vous commettez tous deux, vous en aurez du regret, & vous repentirez de l'outrage que ie reçois de vous en eſchange

eſchange des bons offices que vous auoüez d'auoir receu de moy: Et lors ces paroles pleines d'artifices dont vous vous armez a ma ruine, ſeront employées aux iuſtes reproches que ie vous deurois faire maintenant, ſi ie ne vous aimois encores l'vn & l'autre, & ſi cette affection que ie vous porte, ne ſurmontoit de beaucoup les iniures que vous me faites. Or ſus, mes enfans, ie vous les pardonne, i'ay bien ſupporté iuſques icy vos ieuneſſes, ie n'ay pas moins de force maintenant, ny moins de volonté de les excuſer à l'aduenir: mais reconnoiſſez-le, & me connoiſſez, auoüez-le, & dites que pour pardonner de ſi grandes meſconnoiſſances, il ne falloit pas vne moindre amitié que la mienne.

Ie voy bien, Madame, que ie parle aux ſourds, & que ie conſeille des rochers, qui n'eſcoutent point mes paroles, ſi n'ay-ie pû m'empeſcher auant que de venir aux raiſons de donner cela à l'affection que ie leur porte, afin d'eſſayer cette voye plus douce & plus honorable pour eux, que celle de la contrainte de voſtre iugement: mais puis qu'ils demeurent obſtinez, vſons du fer & du feu en leurs playes, puis que les doux remedes y ſont inutiles.

Voicy donc les meilleures raiſons que Calydon allegue: Tu m'as donné Celidée, & tu eſtois obligé de me la donner par l'aſſeurance

que mon pere a euë en toy, par l'amitié que tu m'as portée, & par l'espoir que tu as eu de m'obliger à toy. Et tu m'offenses dauantage de la vouloir retirer apres me l'auoir donnée, que si tu me l'eusses refusée dés la premiere fois. C'est, ce me semble, grande Nymphe, tout ce que ce Berger a voulu dire auec vne si grande abondance de paroles, & contre la raison, & contre luy mesme, & contre moy.

Ingrat Berger, tu te veux preualoir à mon desaduantage de ma bonté, & de la pitié que i'ay eu de toy. Tu dis que ie t'ay donné Celidée, & pourquoy te l'ay-ie donnée? estoit-ce point que ie m'ennuyasse d'elle, ou seulement pour fauoriser ton plaisir? Nullement, dis-tu, mais pour te sauuer la vie, tu m'es donc obligé de la vie: & n'est-tu pas bien ingrat de la vouloir oster à celuy qui te l'a conseruée? Que si ie te l'ay donnée pour te maintenir en vie, quel tort te fais-ie de te l'a demander maintenant que ie vois ta vie asseurée? Mais, diras-tu, si ie suis guery, ç'a esté pour l'esperance que i'ay euë que Celidée me demeureroit: Et qu'importe comme que tu sois reuenu en santé, pourueu que tu ne sois plus en danger? La courtoisie & la discretion nous enseignent, que quand nous nous sommes seruis en nostre necessité de ce qui est à nos amis, nous le leur rendions auec des remerciemens. Tu es bien loin de cette courtoisie & de cette discretion, puis que t'ayant don-

né l'esperance des bonnes graces de Celidée, & la santé t'estant reuenuë par son moyen, maintenant tu la veux pretendre tienne, & cherches par tes paroles d'en trouuer des pretextes pour couurir ton ingratitude. Mais peut-estre il dira, Madame, que si ie la retire, il retombera aux mesmes accidens, & aux mesmes dangers de sa vie qu'il a esté. Nullement, grande Nymphe, nous l'auons veu par experience : car estant asseuré que Celidée ne sera iamais sienne, il est bien deuenu vn peu plus melancolic qu'il n'estoit pas : mais on n'a point veu d'apparence qu'il fust en danger de sa vie, & c'est ce qui a causé, que connoissant qu'il ne s'agissoit plus de sa vie, mais de son plaisir seulement, i'ay pensé que mon contentement me deuoit estre aussi cher que le sien, & que l'occasion estant passée, pour laquelle ie luy auois cedé Celidée, ie pouuois la retirer sans l'offenser. Mais soit ainsi qu'il y ait encore du danger pour luy, il y en a aussi pour moy, & de telle sorte que la mort m'est plus asseurée que la vie si ie suis priué de cette belle. Iugez, Madame, si par toute sorte de deuoir il n'est pas obligé à faire autant pour moy que i'ay fait pour luy, s'il croit que i'aye deu luy remettre Celidée, afin de luy sauuer la vie, à cause que son pere m'a aimé, & me la recommandé à sa mort; pourquoy ne iuge-il qu'il est obligé à me la remettre, maintenant qu'il s'agit de ma conseruation pour les

meſmes reſpects de l'amitié que ſon pere ma portée, pour la recommandation qu'il m'a faite de luy. Puis qu'il n'y a point de doute que ſi cela m'a pû obliger en ſon endroit à quelque deuoir, cette meſme conſideration le rend encor plus mon redeuable, & par ainſi ſi l'amitié que i'ay portée à Calydon m'a obligé d'auoir ſoing de ſa vie, peut-il croire que pour ne m'eſtre méconnoiſſant, il ne ſoit obligé d'en auoir encor dauantage de la mienne? Que ſi comme il l'auouë, ie la luy ay remiſe, pour l'obliger à me rendre de ſemblables offices, ſoit en ma neceſſité, ſoit quand ie les lui demanderay, pourquoy ne les fait-il à cette heure que ie l'en requiers, & qu'il ſçait bien (l'ingrat qu'il eſt) que ie ne puis viure s'il me les refuſe? N'eſt-il pas de mauuaiſe foy s'il me les nie? n'eſt-il pas ingrat s'il ne me les rend, & n'eſt-il pas indigne de ſe dire fils de celuy qui m'a tant aimé, puis qu'il croit que cette amitié m'a obligé à me priuer de la choſe du monde que i'ay euë la plus chere? & ne merite-il pas que ie le deſauoüe pour parent, puis qu'il a ſi peu de reſſentiment de ma mort qu'il voit toute certaine, voire ne le dois-ie pas nier mon amy, puis qu'en mon extréme neceſſité ie ne reçois pas les offices que ie luy ay rendus? & bref ne le dois-ie pas tenir pour le plus cruel ennemy que ie puiſſe auoir, puis qu'il pourchaſſe contre raiſon, & auec tant de violence de me donner la mort?

Le souuenir des ingratitudes, receuës des personnes qui nous sont obligées, nous donne des desplaisirs tant insupportables, qu'il m'est impossible de respondre au long à ce Berger qui m'a tant offensé. Ie vous diray donc, Madame, en peu de mots, que si pour luy auoir cedé Celidée, il m'est obligé de la vie, ie luy quitte cette obligation, & veux bien qu'il ne m'en ait point, pourueu qu'il me quitte ma Bergere. Et pour montrer qu'il est hors de tout danger, il ne peut nier qu'il n'y ait plus d'vne Lune qu'il a eu le refus de Celidée. Elle luy a dit: Ie ne vous aimeray iamais, elle luy a fait sçauoir que sa mere luy auoit promis de ne la marier iamais contre sa volonté, & en mesme temps luy a iuré que le Ciel & la terre se rassembleroient plustost qu'elle s'vnist d'affection auec luy: toutesfois vous le voyez, il ne vit pas seulement, mais tasche d'oster la vie à celuy qui la luy a conseruée. Que si ie suis asseuré & luy aussi, que Celidée ne sera iamais sienne: n'est-il pas le plus ingrat & mesconnoissant homme du monde de me vouloir empescher que ie ne l'obtienne? Il n'y a plus d'esperance pour luy, & pourquoy ne veut-il point qu'il y en ait pour moy? s'il desire qu'vn autre possede ce bien plustost que moy, peut-on voir vne ingratitude semblable à la sienne? & puis ie auoir tort de clore les yeux à toutes les considerations qui pourroient estre à son aduanta-

ge, puis qu'il en a si peu à ce qu'il me doit? Ie luy ay donné ce qui estoit à moy, & il ne me veut laisser ce qui n'est à luy. Ie luy ay sauué la vie en me despoüillant de ce que i'auois de plus cher, & il me la veut rauir en me refusant ce qui ne fut nyne sera iamais sien. Mais grande Nymphe, toutes ces disputes entre luy & moy sont bien, ce me semble, hors de propos, puis que son mal-heur & la trop grande amitié que ie luy ay portée, nous oste à tous deux ce bien que nous nous refusons l'vn à l'autre. Quel droit y as-tu, Calydon, puis qu'elle ne t'aime point? nul autre, diras-tu, sinon celuy de mon affection, & du don que tu m'en as fait. Mais, Berger, comment y peux-tu pretendre pour ton affection puis que tu vois assez qu'elle la refuse & la desdaigne? & comment pour le don que tu as receu de moy, puis que ie ne t'ay pû remettre autre chose que la part que i'y auois? Or tout ce qui estoit mien dependoit de sa volonté, que si cette volonté s'est retirée de moy, quel pouuoir m'y reste-il? Tu n'y as donc rien Berger, & n'y dois rien pretendre. Voyons maintenãt quel est le droit que i'y puis demander. O Dieux! qu'il seroit grand, s'il n'y auoit point eu de Calydon au monde: car vne amitié d'enfance, vn soin si longuement continué, vne recherche si pleine d'honnesteté, & depuis vne affection si violente, & vne si longue possession de ses bonnes graces ne rendroient ma

cauſe que trop forte, ſi Calydon n'euſt point eſté, ou ſi eſtant il eut eſté ſans yeux, ou ayant des yeux s'il les eut conduits comme la raiſon luy ordonnoit.

I'auoüe, belle Celidée (& ie l'auoüe les larmes aux yeux, & le regret au profond du cœur) i'auoüe, dis-ie, que vous auez plus de raiſon de vous plaindre de moy, que ny vos paroles, ny les miennes ne ſçauroient repreſenter: Ie confeſſe que iamais amitié ne receut vn plus grand effort, que celuy que la voſtre a ſouffert de mon imprudence. Mais qui doit ſupporter, voire vaincre les plus grandes difficultez, ſinon celuy qui en a la force & le courage? Et bien, ie vous ay fort outragée, mais ne deuez-vous deſdaigner cette offenſe, pour montrer que veritablement vous m'aimiez? Quelle preuue de voſtre amour ne m'auez-vous autresfois promiſe? Qu'eſt-ce que vous ne m'auez point dit qu'elle ſurmontreroit? Ie vous ſomme maintenant de voſtre parole, & ſi vous vous en deſdittes, & que voſtre iugement alteré par l'offenſe, ordonne autrement qu'à mon aduantage, i'appelle de vous à vous meſmes, lors que vous receurez les aduis de voſtre Amour, auſſi bien que maintenant vous n'eſcoutez que ceux du dépit. Et comment me vouliez vous rendre preuue de voſtre bonne volonté, ſi quelque ſemblable occaſion ne ſe fuſt offerte? Quoy donc, tant que ie vous

euſſe obligée par ſeruices, par affections & par toutes ſortes de deuoirs, vous euſſiez continué de m'aimer ; appellez-vous cela vne preuue d'affection, ou pluſtoſt n'eſt-ce pas vne reconnoiſſance d'obligation ? Il falloit pour me rendre teſmoignage de voſtre amitié, que ce fuſt en vne occaſion où vous euſſiez ſuiect de me haïr : la fortune à voulu que cette-cy ſe ſoit preſentée, i'en ay à la verité du regret, mais puis qu'elle eſt auenuë, y a t'il apparence que vous ne la receuiez pas, ou que vous puiſſiez vous dedire de ce que vous m'auez tant de fois promis ? Quoy donc, vous ſerez peut-eſtre de ces perſonnes, qui loing du peril ſe vantẽt de ne craindre, & à la premiere rencontre de l'ennemy ſe vont cacher ſans reſiſtance ? Mais, direz-vous, comment eſperes-tu Thamyre, de receuoir les fruicts que l'amour produit ſi imprudemment ? tu en as couppé l'arbre, tu le deuois pour le moins conſeruer & non le rendre vn tronc inutile, ſi tu faiſois deſſein de t'en preualoir ? Ha belle Celidée ! permettez-moy de vous dire que i'euſſe pluſtoſt couppé ma vie que cette chere plante d'Amour, & que quand ie l'euſſe entrepris il m'euſt eſté impoſſible. Et toutesfois ſoit ainſi, que mon imprudence l'ait couppée, ne ſçauez-vous pas que le Myrthe eſt l'arbre d'Amour, & pourquoy le voulez-vous changer en Ciprés ? Le Myrthe eſt de cette nature, que plus il eſt couppé, & plus il reiette de diuerſes

branches. Que ie voye donc cet effect en voſtre ame, afin que ie croye que veritablement ç'a eſté vn arbre d'Amour, & non pas vne plante funeſte.

Mais ie veux que la faute que i'ay commiſe en vous quittant ſoit tres-grande, vous ſemble-t'il que mon erreur puiſſe vous donner permiſſion d'en commettre vne ſemblable? Si vous le iugez ainſi, il n'y a point de doute, que, comme en m'eſloignant de vous, vous prenez ſuject de vous eſloigner de moy; de meſme en retournant vers vous, ie ne vous conuie de vous en retourner vers moy, ou bien vous auoüerez que vous n'auez des yeux que pour les mauuais exemples, & demeurez aueugle pour les bons. Donc vous vous laiſſerez plus emporter à l'offenſe qu'à la ſatisfaction, & vous conſentirez qu'aupres de vous le mal ait l'auantage par deſſus le bien? Cette reſolution eſt indigne de l'ame de Celidée, qui ne promet par ſa veuë que toute douceur.

Mais vous dittes, que vous ayant donnée à Calydon, ſi i'ay affaire de vous, c'eſt à luy à qui il faut que ie vous demande. Cette reſponſe me mettroit bien en peine pour le peu de bonne volonté que i'ay reconnuë en ce Berger, ſi ie ne vous auois ouy dire qu'il m'eſtoit impoſſible de vous donner à luy. Or l'affaire eſt paruenuë en ce poinct qu'il faut que vous ſoyez ou à luy ou à moy: que ſi vous niez d'eſtre

mienne, à cauſe de cette imprudente donation, & bien Celidée, pour n'eſtre à Thamyre, vous ſerez à Calydon: voyez ſi ce changement vous eſt plus agreable. Que ſi au contraire vous refuſez d'eſtre à Calydon, vous ne pouuez nier que vous ne ſoyez à moy, puis qu'ayant eſté mienne, & la donation que i'en auois faicte n'ayant point eu d'effect, toute ſorte de droict ordonne que la choſe donnée reuienne à ſon premier poſſeſſeur. Et vous deuez vous offenſer, comme il ſemble que vous faictes, de ce que ie vous ay ſacrifiée pour la ſanté de Calydon, puis que les Hoſties qüe nous offrons aux Dieux, ſont touſiours les choſes les plus entieres & parfaictes que nous ayons. Et ne penſez pas pour cela ſi ie continuë de vous aimer, que ie ſois ſacrilege, ny que ie profane les choſes ſainctes & ſacrées, puis que nous aimons bien les Dieux meſmes, voire c'eſt le plus grand commandement qu'ils nous facent que de les aimer: que ſi outre cette amitié, ie deſire de vous poſſeder, ne croyez point que ie commette offenſe, ny contre eux, ny contre vous, puis que nous n'auons rien qui ne ſoit à eux, & que d'oreſnauant ie ne vous aimeray pas ſeulement, mais vous adoreray auec toute ſorte de deuoir & de ſubmiſſion. Et pour Dieu ne me demandez plus iuſques à quand ie vous regarderay, & ſi ce ne ſera point pour vous employer encores à

la gueriſon de quelque autre : car veritablement ſi ie deſire de vous r'auoir, c'eſt bien pour le ſalut de quelqu'vn, mais pour celuy ſeulement de ce Thamire que Celidée a tant aimé, qui auoüant ſa faute ne la veut plus pretendre ſienne par autre raiſon que par celle de ſon extreme affection, & qui ne voulant entrer en autre iugement auec elle qu'en celuy de l'Amour, ſe iette à ſes genoux, & proteſte par tous les Dieux de n'en bouger iamais qu'il n'ait perdu la vie, ou recouuré le bon-heur encor aimé de Celidée.

A ce mot, il ſe ietta en terre, & luy embraſſant les iambes, luy arrouſoit le giron auec ſes larmes, dont preſque toute la compagnie fut eſmeuë, meſme Celidée pour ne luy en donner connoiſſance, luy mettant vne main contre le viſage, tourna la teſte de l'autre coſté. Alors la Nymphe voyant qu'ils ne vouloient rien dire dauantage ſe leua, & tirant Paris, les Bergeres, & Siluandre à part, leur demanda ce qu'il leur ſembloit de ce different. Les aduis furent diuers, les vns panchans d'vn coſté, & les autres d'vn autre : en fin toutes choſes ayans eſté longuement debattuës, apres que chacun ſe fut remis en ſa place, elle prononça ſon iugement de telle ſorte:

IVGEMENT DE LA NYMPHE LEONIDE.

TRois choſes ſe preſentent à nos yeux, ſur le different de Celidée, Thamyre & Calydon: la premiere, l'Amour: la deuxieſme, le deuoir: & la derniere, l'offenſe. En la premiere nous remarquons trois grandes affections? en la deuxieſme, trois grandes obligations: & en la derniere, trois grandes iniures. Celidée dés le berceau a aimé Thamyre, Thamyre a aimé Celidée eſtant des-ja auancé en aage, & Calydon l'a aimée dés ſa ieuneſſe. Celidée a eſté obligee à la vertueuſe affection de Thamyre, Thamyre l'a eſté à la memoire du pere de Calydon, & Calydon aux bons offices de Thamyre. Et en fin Celidée a eſté fort offenſée de Thamyre quand il l'a vouluë remettre à Calydon, & Calydon n'a pas moins offenſé Thamyre & Celidée; Thamyre en luy refuſant la meſme courtoiſie qu'il auoit receuë de luy, & Celidée en la recherchant contre ſa volonté, & luy faiſant perdre celuy qu'elle aimoit. Toutes ces choſes longuement debattuës & bien conſiderées, nous auons connu que tout ainſi que les choſes que la nature produit, ſont touſiours plus parfaictes que celles qui procedent de l'art: de

meſme l'Amour qui vient par inclination, eſt plus grande & plus eſtimable que celles qui procedent du deſſein ou de l'obligation. Dauantage, les obligations que nous receuons en noſtre perſonne meſme, eſtans plus grandes que celles que la conſideration d'autruy nous repreſente, il eſt certain qu'vn bien-faict oblige plus que cette memoire: & en fin l'offenſe meſlée auec l'ingratitude eſt plus griefue que celle qui ſeulement nous offenſe, il n'y a perſonne qui n'auoüe celuy-la eſtre plus puniſſable, qui les commet toutes deux. Or nous connoiſſons que l'amour de Thamyre procede d'inclination, puis qu'ordinairement celles qui ſont telles, ſont reciproques, & qu'auſſi aimant Celidée, il en a eſté aimé: ce qui n'eſt pas aduenu à Calydon, de qui l'infertile affection n'a rien produit que de la peine & du meſpris. De plus, les bons offices que Calydon a receus de Thamyre, le rendant plus ſon obligé que Thamire ne le peut eſtre, à la conſideration de ſon oncle: mais au contraire, l'offenſe de Calydon enuers luy, eſtant meſlée d'ingratitude, eſt beaucoup plus grande que celle que Calydon en reçoit, puis que Thamyre la peut preſque couurir du nom de vengeance ou de chaſtiment. C'eſt pourquoy, en premier lieu, nous ordonnons que l'amour de Calydon cede à l'amour de Thamyre, que l'obligation de Thamyre ſoit eſtimée moindre que celle

de Calydon, & l'offenſe de Calydon plus grande que celle de Thamyre. Et quant à ce qui concerne Thamire & Celidée, nous declarons que Celidée a plus d'obligation à Thamyre, mais que Thamyre l'a plus offenſée, d'autant qu'il l'a aimée auec tant d'honneſteté, & eſleuée auec tant de ſoin, qu'elle ſeroit ingrate, ſi elle ne s'en tenoit obligée : mais l'offenſe qu'il luy a faicte n'a pas eſté petite, lors qu'au deſaduantage de ſon affection, il a voulu ſatisfaire aux obligations qu'il penſoit auoir à Calydon. Et toutesfois, d'autãt qu'il n'y a offenſe qui ne ſoit vaincuë par la perſonne qui aime bien : nous ordonnons, de l'aduis de tous ceux qui ont ouy auec nous ce different, que l'amour de Celidée ſurmontera l'offenſe qu'elle a receu de Thamyre, & que l'amour que Thamyre luy portera à l'aduenir ſurpaſſera en eſchange celle que luy a porté Celidée iuſques icy : car tel eſt noſtre iugement.

Tel fut le iugement de Leonide, qui depuis fut ſuiuy de tous trois, encor que le pauure Calydon en receut tant de déplaiſir, que n'euſt eſté la connoiſſance que depuis il eut du deſdain de Celidée, il n'y a point de doute qu'il ne l'euſt peu ſupporter : mais ſon mal en cette occaſion luy ſeruit de remede, lors que d'vn iugement vn peu plus ſain, il peut conſiderer quelle obligation il auoit à Thamyre, & quelle eſtoit ſa folie, de vouloir eſtre aimé par force

de Celidée. Toutesfois cette consideration n'eut guere de force en luy pour le commencement, parce que les premiers mouuemens furent trop grands en luy, se voyant tout à coup descheu de ses esperances : ce que la Nymphe preuoyant bien, afin d'euiter les regrets & les pleurs de ce Berger, aussi-tost qu'elle eut prononcé les dernieres paroles de son iugement elle se leua, y estant mesme conuiée par la nuict qui s'approchoit, ne restant gueres plus de iour qu'il luy en falloit pour se retirer chez son oncle. Apres auoir donc salüé ces belles Bergeres, elle & Paris prierent Siluandre de les conduire iusques hors du bois de Bonlieu, craignant de ne se pouuoir pas bien demesler de quelques sentiers entrelassez, parce qu'il estoit trop tard, ne voulant permettre a ces honnestes Bergeres de l'accompagner pour cette occasion. Elles se separerent donc de cette sorte, & peu apres la Nymphe & Paris licentierent aussi Siluandre, ayant passé le Pont de la Boutereſſe, & continuant leur voyage, arriuerent chez Adamas qui estoit prest a soupper. Siluandre d'autre costé reprenant son chemin, laissa à main gauche Bonlieu, temple dedié à la bonne Deesse, où elle est seruie auec honneur & deuotion par les Vestales & chastes filles Druides, sous la charge de la venerable Chrisante, & passa dans vn bois si

touffu, qu'encores que la Lune fuſt des-ja leuée, & qu'elle eſclairaſt, ſi ne pouuoit-il qu'à peine voir le chemin par où il paſſoit. Il eſt vray que ſes penſées quelquesfois luy oſtoient auſſi bien la veuë que l'eſpeſſeur des arbres, parce que tout rauy en la penſée de Diane, il ne voyoit pas meſme les choſes ſur leſquelles ſes yeux ſe tournoient. Et de fortune, ayant choppé contre la racine d'vn gros arbre, il reuint en luy-meſme, & voulant prendre le chemin de ſon hameau, parce qu'il s'en eſtoit vn peu deſtourné, ſans y penſer, il paruint en vn lieu du bois, où les arbres pour eſtre rares luy laiſſerent voir la Lune. Elle auoit paſſé le plein de quelques iours, & ne laiſſoit toutesfois d'eſclairer, de ſorte que le Berger, oubliant tout autre deſſein, ſe ietta à genoux pour l'adorer, parce que la conformité des noms de Diane & d'elle, luy commandoit d'aimer cet Aſtre ſur tous ceux qui paroiſſoient dans les Cieux. L'ayant donc adorée, & ſa Bergere en elle, il ſe releua, & tenant les yeux hauſſez vers elle, il luy parla de cette ſorte:

SONNET.

SONNET.

RAPPORT DE DIANE A LA LVNE.

BEL Astre flamboyant, qui dans vn Ciel serain
Esclairez de la Nuict le visage effroyable,
Ne vous offensez point si ie vous dis semblable
A la belle qui tient mon cœur dedans sa main.

Comme vous chastement elle s'arme le sein
De tant de cruautez qu'elle en est redoutable,
Et quiconque la voit Acteon miserable,
Deuoré de desirs va l'appellant en vain.

Tous les feux de la Nuict vous cedent en lumiere,
Et des belles, Diane est tousiours la premiere,
Rien ne trompe vos coups, rien n'euite ses yeux.

Bref, vous vous ressemblez, non, elle est plus cruelle,
Car vn Endimion vous fit laisser les Cieux,
Mais nul Endimion ne se trouue pour elle.

O Dieux! s'escria-t'il alors, & que sera-ce donc de toy Siluandre, puis qu'il n'y a point d'Endimion pour elle? seroit-il possible que la Nature qui s'est pleuë en cet ouurage, si iamais de tous ceux qui luy sont sortis de la main, elle en a eu quelqu'vn d'agreable? Est-il possible, dis-ie, qu'elle ait donné tant de beauté à cette Bergere, pour ne luy donner point d'Amour? Quoy donc? il n'y aura que les yeux qui iouyssent d'vne chose si rare? Et pourquoy ne permettent les Dieux que si nos cœurs en reçoiuent les plus grands coups, nos cœurs aussi en ressentent le plus grand contentement? L'ont-ils faicte si belle pour n'estre point aimée? ou si nous l'aimons, l'ordonnent-ils seulement pour nous consumer? Ah! ie voy bien qu'ils me respondent que si cette beauté a esté produite pour estre aimée, c'est pour sa propre gloire & pour le dommage de ceux qui l'aimeront comme moy. Cette pensée l'arresta si court, qu'en cessant de marcher, apres l'auoir long temps roulée dans son esprit, il profera telles paroles:

SONNET.

QV'IL N'Y A CONSIDERATION QVI L'EMPESCHE d'aimer ſa Maiſtreſſe.

MON penſer, hé! pourquoy me viens-tu figurer,
Qu'il ne faut que ie l'aime, & qu'elle eſt pour vn autre?
Si c'eſt pour vn mortel, ne peut-elle eſtre noſtre,
Et ſi c'eſt pour vn Dieu ne la puis-ie adorer?

Si c'eſt pour vn Mortel, qui ſçauroit meſurer,
Entre tous les mortels, ſon amour à ma flame?
Et ſi c'eſt pour vn Dieu, ſe peut-il voir vne ame,
Qui d'vn zele plus ſainct la puiſſe reuerer?

Mais que nous vaut cela ſi cette ame cruelle,
Ne daigne regarder ceux qui meurent pour elle?
L'Amour ou la Raiſon la forceront vn iour.

En fin elle aimera, puis que nul ne l'euite,
Que ſi c'eſt par Raiſon, gagnons-la par merite;
Et ſi c'eſt par Amour, gagnons-la par Amour.

La Lune alors, comme si c'eust esté pour le conuier à demeurer dauantage en ce lieu, sembla s'allumer d'vne nouuelle clarté, & parce qu'auant que de partir, il auoit mis son troupeau auec celuy de Diane, & qu'il s'asseuroit bien que sa courtoisie luy en feroit auoir le soin necessaire, il se resolut de passer en ce lieu vne partie de la nuict, suiuant sa coustume : car bien souuent se retirant de toute compagnie, pour le plaisir qu'il auoit d'entretenir ses nouuelles pensées, il ne se donnoit garde que s'estant le soir esgaré dans quelque vallon retiré, ou dans quelque bois solitaire, le iour le surprenoit auant que la volonté de dormir, rattachant ainsi le soir auec le matin par ses longues & amoureuses pensées. Se laissant donc à ce coup emporter à ce mesme dessein, suiuant sans plus le sentier, que ses pieds rencontroient par hazard, il s'esloigna tellement de son chemin, qu'apres auoir formé mille chimeres, il se trouua en fin dans le milieu du bois, sans se reconnoistre. Et quoy qu'à tous les pas il choppast presque contre quelque chose, si ne se pouuoit-il distraire de ses agreables pensées. Tout ce qu'il voyoit, & tout ce qui se presentoit deuant luy, ne seruoit qu'à l'entretenir en cette imagination. Si, comme i'ay dit, il bronchoit contre quelque chose : Ie trouue bien encores, disoit-il, plus de contrarietez à mes desirs. S'il oyoit trembler les

fueilles des arbres, eſmeuës par quelque ſouffle de vent : O que ie tremble bien mieux de crainte, diſoit-il, quand ie ſuis pres d'elle, & que ie luy veux dire les veritables paſſions qu'elle penſe eſtre feintes ! Que s'il leuoit quelquesfois les yeux en haut, conſiderant la la Lune, il s'eſcrioit:

La Lune au Ciel, & ma Diane en terre.

Le lieu ſolitaire, le ſilence, & l'agreable lumiere de cette nuict, euſſent eſté cauſe que le Berger eut longuement continué, & ſon promenoir, & le doux entretien de ſes penſées, ſans que s'eſtant enfoncé dans le plus eſpais du bois, il perdit en partie la clarté de la Lune qui eſtoit empeſchée par ſes branches, & par les fueilles des arbres, & que reuenant en luy-meſme, voulant ſortir de cet endroit incommode, il n'eut pas ſi toſt ietté les yeux d'vn coſté & d'autre pour choiſir vn bon ſentier, qu'il ouyt quelqu'vn qui parloit aupres de luy. Encor qu'il s'entretint en ce lieu ſeparé de chacun pour eſtre tout à luy-meſme, ſi ne laiſſa-t'il d'auoir la curioſité de ſçauoir qui eſtoient ceux qui comme luy paſſoient les nuicts ſans dormir, s'aſſeurant bien qu'il falloit que ce fuſt quelqu'vn atteint de meſme mal qu'il eſtoit, faiſant bien paroiſtre en cela qu'il eſt vray que chacun cherche ſon ſemblable, &

que la curiosité a principalement vn tres-grand pouuoir en amour, puis qu'ayant vn si doux entretien que celuy de ses pensées, pour lesquelles il mesprisoit toutes choses, horsmis la veuë de Diane, il estoit toutesfois content de les interrompre, pour apprendre des nouuelles de ceux qu'il ne connoissoit point. Les quittant donc pour quelque temps, & donnant cela à sa curiosité, il tourna ses pas du costé où il oyoit parler, & se laissant conduire par la voix à trauers les arbres & les ronces qui s'espessissoient dauantage en ce lieu, il ne se fust auancé quinze ou vingt pas qu'il se trouua dans le plus obscur du bois assez pres de deux hõmes, qu'il luy fut impossible de reconnoistre, tant pour l'obscurité du lieu, que pource qu'ils auoient le dos contre luy. Il vid bien toutesfois à leurs habits, que l'vn estoit Druide, & l'autre Berger. Ils estoient assis sous vn arbre qui abreuuoit ses racines dans la claire onde d'vne fontaine, de qui le doux murmure & la fresche ur les auoit conuiez à passer en ce lieu vne partie de la nuict. Et lors que Siluandre estoit plus desireux de les connoistre, il ouyt que l'vn d'eux respõdit à l'autre de cette sorte : Mais, mon pere, c'est vne chose estrange, & que ie ne puis assez admirer, que celle que vous me dittes de cette beauté, puis que selon vostre discours, il faudroit auoüer qu'il y en a d'autres beaucoup plus parfaictes que celle de ma Maistresse: ce

que ie ne puis croire ſans l'offenſer infiniment. Car s'il eſtoit vray, il faudroit de meſme dire que la ſienne ne ſeroit pas accomplie, puis qu'on ne doit tenir pour telle la beauté qui eſt moindre que quelque autre: crime, ce me ſemble, de leze Majeſté, ſoit contre ma Maiſtreſſe, ſoit contre l'Amour. Il ouyt alors que le Druide luy reſpondoit: Mon enfant, vous ne deuez nullement douter de ce que ie vous dis, ny le croyant craindre d'offenſer ſa beauté ny voſtre Amour, & ie m'aſſeure que ie le vous feray entendre en peu de mots. Il faut donc que vous ſçachiez que toute beauté procede de cette ſoueraine bonté, que nous appellons Dieu, & que c'eſt vn rayon qui s'eſlance de luy ſur toutes les choſes creées: Et comme le Soleil que nous voyons, eſclaire l'air, l'eau & la terre d'vn meſme rayon, ce Soleil Eternel embellit auſſi l'entendement Angelique, l'ame raiſonnable, & la matiere: mais comme la clarté du Soleil paroiſt plus belle en l'air qu'en l'eau, & en l'eau qu'en la terre, de meſme celle de Dieu eſt bien plus belle en l'entendement Angelique qu'en l'ame raiſonnable, & en l'ame qu'en la matiere. Auſſi diſons-nous qu'au premier il a mis les Idées, au ſecond les raiſons, & au dernier les formes.

Il vouloit continuer lors que le Berger l'interrompit de cette ſorte: Vous vous eſleuez vn peu trop haut, mon pere, & ne regardez pas

à qui vous parlez: i'ay l'esprit trop pesant pour voler à la hauteur de vostre discours: toutesfois, si vous me faictes entendre, que c'est que l'entendement, que l'ame, & que la matiere dont vous parlez peut-estre y pourrois-ie comprendre quelque chose. Mon enfant, adiousta le Druide, les entendemens Angeliques, sont ces pures intelligences, qui par la veuë qu'ils ont de cette souueraine beauté, sont embellies des Idées de toutes choses: l'ame raisonnable est celle par qui les hommes sont differents des brutes, & c'est elle-mesme, qui par le discours nous fait paruenir à la connoissance des choses, & qui à cette occasion s'appelle raisonnable. La matiere est ce qui tombe sous les sens, qui s'embellit par les diuerses formes que l'on luy donne, & par là vous pouuez iuger, que celle que vous aimez peut bien auoir en perfection les deux dernieres beautez que nous nommons corporelle & raisonnable, & que toutesfois nous pouuons dire sans l'offenser, qu'il y en a d'autres plus grandes que la sienne. Ce que vous entendrez mieux par la comparaison des vases pleins d'eau: car tout ainsi que les grands en contiennent dauantage que les petits, & que les petits ne laissent d'estre aussi pleins que les plus grands, de mesme faut-il dire des choses capables de receuoir la beauté: car il y a des substances qui pour leur perfection en doiuent receuoir selon leur

nature beaucoup plus que d'autres, qui toutesfois ne se peuuent dire imparfaictes, ayant autant de perfection, qu'elles en peuuent receuoir: & c'est de celles-cy que sera vostre maistresse, que sans offense vous pouuez dire parfaicte, & auoüer moindre que ces pures intelligences dont ie vous ay parlé. Que si toutesfois vous ne vous laissiez emporter aux folles affections de la ieunesse imprudente, faisant peu de conte de cette beauté que vous voyez en son visage, vous mettriez toute vostre affection en celle de son esprit, qui vous rendroit aussi content & satisfait que l'autre iusques icy vous a donné d'occasions d'ennuy, & peut-estre de desespoir. Il y a long-temps, respondit le Berger, que i'ay oüy discourir sur ce suiet, mais les desplaisirs que i'ay soufferts m'en auoient osté la memoire.

Ie me souuiens à cette heure qu'il y auoit vn de vos Druydes qui taschoit de prouuer qu'il n'y auoit que l'esprit, la veüe, & l'oüye qui deussent auoir part en l'Amour, d'autant, disoit-il, que l'Amour n'est qu'vn desir de Beauté, & y ayant trois sortes de beauté, celle qui tombe soubs la veüe de laquelle il faut laisser le iugement à l'œil, celle qui est la harmonie, dont l'oreille est sulement capable, & celle enfin qui est en la raison, que l'esprit seul peut discerner; il s'ensuit que les

yeux, les oreilles, & les esprits seuls en doiuent auoir la ioüissance. Que si quelques autres sentimens s'y veulent mesler, ils ressemblent à ces effrontez qui viennent aux nopces sans y estre conuiez. Ha, mon enfant! adiousta l'autre, que ce Druyde vous apprenoit vne doctrine entendüe peut-estre de plusieurs, mais suiuie sans doute de peu de personnes. Et c'est pourquoy il ne faut point trouuer estranges les ennuis & les infortunes qui arriuent parmy ceux qui aiment: car Amour, qui veritablement est le plus grand & le plus saint de tous les Dieux, se voyant offensé en tant de sortes, par ceux qui se disent des siens, & ne pouuant supporter les iniures qu'ils luy font, soit en contreuenant à ses ordonnances, soit en profanant sa pureté, les chastie presque ordinairement, afin de leur faire reconnoistre leur faute: car toutes ces ialousies, tous ces desdains, tous ces rapports toutes ces querelles, toutes ces infidelitez, & bref tous ces desnoüemens d'amitié, que pensez-vous, mon enfant, que ce soient que punitions de ce grand Dieu? Que si nos desirs ne s'estendoient point au delà du discours, de la veüe, & de l'oüye, pourquoy serions-nous ialoux? pourquoy desdaignez? pourquoy douteux? pourquoy ennemis? pourquoy trahis? & enfin pourquoy cesserions-nous d'aimer & d'estre aimez, puis que la possession que quelque autre pour-

roit auoir de ces choſes n'en rendroit pas moindre noſtre bon-heur?

Alors Siluandre oüit, qu'auec vn grand ſouſpir, le Berger l'interrompit ainſi : Helas! mon pere, que voſtre diſcours ſemble eſtre veritable pour tous ceux qui aiment ſinon pour moy: car mon amitié a eſté tant honneſte, qu'il n'y a chaſte Veſtale qui s'en fut pû offenſer, & quand l'Amour ſeroit le plus ſeuere iuge de tous les Dieux, ſi ſuis-ie tres-aſſeuré qu'il ne ſçauroit trouuer ſuiet de reprendre mon affection, & toutesfois quel Amant a iamais eſté plus rigoureuſement traicté que ie ſuis? Mon enfant, dit-il, il y a pluſieurs choſes qui font differents effects ſelon les ſuiects qu'elles rencontrent: Et la regle qui eſt droicte, n'eſt pas ſeulement pour tirer vne ligne ſemblable, mais bien ſouuent pour faire connoiſtre ce qui n'eſt pas droict. Les deſaſtres auſſi que vous reſſentez, encores qu'en d'autres on les doiue appeller punitions, en vous toutesfois, nous les nommerons des teſmoignages, & des eſpreuues d'Amour & de vertu: qui enfin reüſſiront de telle ſorte à voſtre aduantage, que vous pourrez dire auec raiſon, que vous n'euſſiez eſté aſſez heureux, ſi vous n'euſſiez eſté trop mal-heureux. Et cependant ſoyez certain que voſtre Maiſtreſſe n'eſt pas à ſe repentir de ſa faute, & du tort qu'elle vous a fait.

A ce mot parce qu'il estoit desia tard, il se leua pour s'en aller, & prit le Berger par la main, qui le suiuant, luy respondit: Ie vous supplie, mon pere, & vous coniure par toute l'amitié que vous me portez, de ne me dire iamais plus que ma maistresse ait failly, ny moins qu'elle m'ait fait quelque tort: car outre que cela ne peut estre, puis qu'elle a le pouuoir de disposer plus absolument de moy que moy mesmes, encores offensez-vous la plus parfaite personne que iamais la Nature ait produite, & me desobligez plus par telles paroles que ne me peut estre agreable l'assistance que ie reçoy de vous en l'estat où ie suis.

Siluandre qui escoutoit attentiuement leur discours, & considerait le plus particulieremét qu'il luy estoit possible leurs actions, ne peut toutesfois les reconnoistre empesché de l'obscurite du lieu, qui encores, qu'esclairé de quelques rayons de Lune, demeuroit sombre pour l'espesseur des arbres de la fontaine. Et quoy qu'il luy semblast bien de reconnoistre le Druyde, si ne s'en pouuoit-il asseurer, le voyant seulement par derriere; pour le Berger, il le mesconnoissoit tout à fait, bien qu'il eust quelque memoire d'auoir oüy autresfois vne semblable voix. Cette incertitude donc fut cause qu'il les suiuit, esperant que la clarté de la Lune les luy feroit reconnoistre hors du bois: mais parce qu'il s'en tenoit esloigné, pour n'estre apperceu

d'eux,il ne ſe prit garde qu'il les perdit entre les arbres,& ne ſçeut depuis deuiner qu'ils eſtoient deuenus : dequoy fort ennuyé, il ne ceſſa de les chercher, que la plus grande partie de la nuict ne fuſt eſcoulée. Le trauail & le ſommeil enfin le contraignirent de choiſir vn lieu pour repoſer : ne ſçachant bonnement par où s'en retourner en ſon hameau.

LE TROISIESME LIVRE DE LA SECONDE PARTIE D'ASTREE.

LORS que Siluandre s'endormit, la nuict estoit desia tant auancée, qu'il ne s'esueilla que le Soleil ne fust fort haut : Et au contraire, le Berger, qui la nuict auoit discouru auec le Druyde, fut aussi matineux que l'Aurore : Et parce que le lieu de sa demeure estoit pres delà, de fortune se promenant selon sa coustume, il apperceut Siluandre endormy, & desireux de le connoistre (parce que depuis plus d'vn mois qu'il faisoit seiour en cê lieu, il n'y auoit rencontré Berger de sa connoissance) il s'approcha doucement de luy : mais il n'eust point plustost ietté l'œil dessus, qu'il le reconnut pour l'vn de ses plus grands amis ; telle connoissance luy fist venir les larmes aux yeux pour le souuenir de sa vie passée : & se reti-

rant quelques pas en arriere, & se couurant d'vn gros arbre pour n'estre apperceu de luy, si de bonne fortune il s'esueilloit, il le considera quelque temps fort attentiuement, & dit enfin d'vne voix assez basse. Tres-cher amy, & tres-fidelle compagnon Siluandre, que ta rencontre m'apporte de plaisir & d'ennuy ! car nostre amitié ne veut pas que la tristesse où ie vis, m'empesche de me resioüir en te voyant: & toutesfois cette veüe me remet en la memoire, l'heureuse vie que i'ay passée depuis que i'eus ta connoissance, iusques à la cruelle sentence que ma Bergere prononça contre moy. Sentence dont ie ne puis me ressouuenir, que plein de regret ie n'appelle la mort à mon secours, esprouuant bien veritable ce que l'on dit, qu'il n'y a rien de si miserable que celuy qui perd le bon-heur possedé. Mais qui pourroit sans larmes auoir la memoire de ma felicité passée, & la veüe de ma misere presente? A ce mot il se teut, & croisant les bras se retira encores deux ou trois pas, parce qu'il le vit remüer, & en mesme temps se tourner d'vn costé sus l'autre, disant assez haut: Ah ! belle Bergere, comment cruellement traictez-vous ce pauure Berger? L'estranger connut bien qu'il dormoit, mais ne sçachant de quel Berger il vouloit parler, il s'approcha de luy, & luy regardant le visage, le vit tout couuert de pleurs, qui trouuoient

uoient passages sous les paupieres, quoy qu'elles fussent closes. Il iugea lors que c'estoit de luy mesme de qui il entendoit parler, ce qu'il trouua fort estrange, se ressouuenant que son humeur auoit tousiours esté si contraire à l'Amour, qu'outre le surnom d'Inconnu, on le nommoit bien souuent le Berger sans affection: mais considerant la force qu'vne beauté peut auoir, il creut enfin qu'il n'auoit non plus esté exempt des blessures d'Amour que les autres Bergers de son aage: Et se confirma dauantage en cette opinion, se ressouuenant de ce qu'on luy auoit dit de la gageure de luy & de Phillis. Cette consideration luy fit dire en le regardant: Ah! Siluandre, que tu es à cette heure peu capable de conseiller autruy, puis que tu es aussi necessiteux, à ce que ie vois, de bon conseil, que nul autre: pour l'amitié que ie te porte, ie supplie Amour qu'il te soit plus pitoyable qu'il ne m'a point esté, & qu'il donne à ta fortune vn tour plus heureux qu'à la mienne. A ce mot se reculant doucement, il se retira au lieu de sa demeure: mais il ne se fut plustost assis sur le bord de son lict, que reuenant à penser à la rencontre qu'il auoit faicte, il se representa l'amitié que Siluandre luy auoit tousiours portée, la grande familiarité qui auoit esté entr'eux, & comme la fortune le luy auoit amené le premier en ce lieu. Est-ce point, disoit-il, pour donner commen-

cement à vne plus douce vie, & qu'elle soit desormais lasse de me trauailler : Cela ne peut-estre, disoit-il, puis que rien ne me sçauroit rendre moins miserable que ie suis, sinon la seule mort, & qu'il y a plus de sortes de peines que de puissance pour les supporter. Seroit-ce point peut-estre, que le Ciel preuoyant la fin de mes iours ait conduit vers moy Siluandre, l'vn de mes plus grands amis, pour en son nom & de tous les autres me venir dire le dernier adieu ? Cette pensée le retint quelque temps, enfin elle fut cause de le faire resoudre à chose qu'il n'eust iamais pensé, qui estoit d'escrire à sa Maistresse, parce que le rigoureux commandement qu'elle luy auoit fait en le banniſſant de sa presence, luy en ostoit la hardiesse : mais pensant asseurément que ses iours estoient pres de leur fin, il iugea d'estre obligé de ne partir point de cette vie, sans prendre congé d'elle en quelque sorte. Il prend donc la plume, il escrit & raye plusieurs fois la mesme chose, approuue ce qui auparauant il a desapprouué, & enfin luy escrit ce que cent fois il auoit effacé, & apres auoir plié la lettre, met au dessus, *A la plus belle & plus aimée Bergere de l'vniuers*. Et reprenant le chemin par où il estoit venu, retourne où il auoit laissé Siluandre, & s'approchant doucement de luy, auant que de luy mettre cette lettre en la main, la baisant deux ou trois fois : Ha ! trop

heureux papier, dit-il, si ton bon-heur te porte entre les mains de celle de qui depend tout mon contentement, touche luy si viuement le cœur, que si la compassion n'y peut trouuer place, le souuenir du passé, & le tesmoignage de la miserable vie que ie fay, la contraignent de croire, qu'encores qu'elle soit entierement changée enuers moy, toutesfois mon affection ne le sera iamais enuers elle. Et toy, Siluandre, dit-il, se tournant vers son amy, & la luy mettant dans la main, si ton Amour te permet d'auoir encor des yeux pour voir la beauté de celle à qui ce papier s'addresse, donne le luy, Berger, ie te supplie, & fay ce bon office à ton amy, comme le dernier qu'il espere iamais receuoir, ny de toy, ny d'autre. Il disoit cela sur l'opinion qu'il auoit de ne pouuoir longuement continuer sa vie de cette sorte. Ainsi se partit ce Berger, tant affligé qu'il s'en alla les bras pliez l'vn dans l'autre, & les yeux contre terre, iusques en sa demeure, & tres à propos pour n'estre apperceu de Siluandre, qui s'esueilla en mesme temps. Et parce que le Soleil estoit desia fort haut, il regardoit de quel costé il prendroit son chemin pour s'en retourner, lors que frottant ses yeux pour en chasser entierement le sommeil, il y porta la main, où le Berger luy auoit mis la lettre. Son estonnement fut grand, lors qu'il la vit, mais beaucoup plus, quand il leut à qui elle

s'addreſſoit. Dors-ie, diſoit-il, ou ſi ie veille? eſt-ce en ſonge ou en effect que ie vois cette lettre? & lors la conſiderant, ie ne dors point, continuoit-il, il eſt tout certain que ie veille, & que ie tiens en la main vne lettre qui s'addreſſe à la plus belle & plus aimée Bergere de l'Vniuers. Mais ſi ie ne dors point, pourquoy ne ſçay-ie qui me l'a donnée? L'auois-ie quand ie me ſuis endormy? ie ne l'auois point, & faut de neceſſité que durant mon ſommeil quelqu'vn me l'ait miſe dans la main. Et cela pourroit bien eſtre, car qui eſt celuy d'entre tous les Dieux qui n'a point aimé les beautez de la terre? Amour meſme, qui eſt celuy qui bleſſe les autres, n'en a pas eſté exempt: De ſorte qu'il ſemble qu'ils iugent nos Bergeres plus belles que leurs Deeſſes. Et pourquoy ne croiray-ie pas que quelqu'vn des immortels, ou quelque Faune & demy-Dieu ayant veu cette belle Diane n'en ſoit deuenu amoureux? & lors ſe taiſant & rentrant vn peu en luy-meſme: Mais que vay-ie recherchant, diſoit-il, qui luy a eſcrit cette lettre? voyons-la: ſans doute elle nous le fera mieux ſçauoir que tout autre: & deſpliant le papier, il la leut du commencement iuſqu'à la fin: & lors qu'il y trouuoit quelque choſe ſemblable, à ce qu'autres fois il auoit penſé (comme bien ſouuent diuerſes perſonnes tombent en vn meſme ſujet, ſur vne meſme

conception) il y mettoit la pointe du doigt dessus, & en trouuant vne autre il le marquoit de mesme: mais quand il leut à la fin de la lettre, le plus infortuné comme le plus fidelle de vos seruiteurs. O! s'escria-t'il, il n'en faut plus douter, c'est moy sans doute qui ay fait cette lettre: & faut par necessité que le demon qui a soucy de ma vie, ayant leu les pensées de mon ame les ait escrittes en ce papier, afin de les faire voir à Diane. Et de fait il n'y a point de beauté qui puisse causer de si violentes passions que celles que ie lis icy, si ce n'est celle de ma maistresse: & il n'y a point d'Amant qui soit capable de conceuoir tant d'affection, si ce n'est Siluandre: de sorte qu'il ne faut plus mettre en doute, que cette lettre s'addressant à la plus belle & plus aimée Bergere de l'vniuers ie ne la doiue donner à Diane: & qu'estant escritte par le plus fidelle & plus infortuné Amant, ce ne soit par Siluandre, infortuné; d'autant qu'il aime la plus belle Bergere de l'vniuers, & que cette Bergere s'est rencontrée la moins sensible à l'Amour de toutes celle qui doiuent estre aimées. Siluandre s'alloit ains persuadant que cette lettre s'addressoit à Diane, & desirant qu'elle vid de quelle sorte il estoit traitté, apres auoir remercié son fauorable demon, duquel il pensoit auoir receu ce bon office, il prit le chemin qui luy sembla le plus court pour retourner en

son hameau, auec dessein que si en y allant il ne rencontroit Diane, il se mettroit en queste d'elle aussi-tost qu'il auroit disné. Et de fait ne l'ayant point trouuée, se despeschant le plus promptement qu'il pût du repas, il sortit son trouppeau de l'estable qui l'appelloit comme ayant trop attendu, & prit le sentier qui conduisoit à la fontaine des Sicomores, esperant d'apprẽdre là de ses nouuelles. En quoy il ne fut point deceu: car estãt arriué à l'entrée de la grãde prairie qui la touche, & estendant la veüe de tous costez, il luy sembla de la voir auec Astrée, assise à l'ombre de quelques buissons. Amour le rendit incontinent desireux d'oüyr leurs discours, sans estre apperceu, luy semblant qu'elles estoient fort attentiues à leur ouurage. Et pour venir à bout de son dessein, se remettant dans le bois d'où il sortoit, il alla suiuant les arbres iusques pres du lieu où elles estoient si doucement, que sans estre apperceu il pouuoit oüyr tout ce qu'elles disoient, ayant laissé son trouppeau vn peu derriere dans les bois, sous la garde de ses chiens. En ce mesme temps Astrée parloit de cette sorte à Diane. C'est sans doute que Phyllis ne merite pas que vous preniez cette peine, & moins encores de porter ces beaux cheueux. Et faut que i'auoüe que ie me sens en quelque sorte touchée de ialousie, quoy que ie n'aye point fait de gageure auec elle, comme Siluandre: car

ie ne voudrois pas qu'elle ny personne du monde euſt meilleure part en vos bonnes graces que moy. Belle Aſtrée, reſpondit Diane, c'eſt moy qui dois deſirer de vous la faueur de voſtre amitié, ce que ie fay de telle ſorte, que ie ne cederay iamais à perſonne en cette volonté, non pas meſme à cette Phyllis dont vous parlez, & qui me donneroit bien plus de ſuiet de ialouſie, ſi ie ne connoiſſois qu'il eſt bien raiſonnable, que mon affection vous ſoit connuë autant que la ſienne, auant que vous m'aimiez autant que vous l'affectionnez. Ma ſœur, luy repliqua Aſtrée, vos merites ſurpaſſent de tant tous les autres, qu'ils ne vous rendent point ſubiecte pour eſtre aimée à la loy commune. Et toutesfois, reſpondit Diane, combien m'a t'il fallu demeurer aupres de vous, auant que d'auoir obtenu ce bon-heur? I'auouë, dit Aſtrée, que i'ay eſté aueugle de vous auoir veuë, & ne vous auoir particulierement aimée iuſques icy, où il faut confeſſer que nous ne ſommes point maiſtreſſes de nos volontez, mais quelque plus haute puiſſance qui en diſpoſe comme il luy plaiſt. Diane en ſouſriant & baiſſant doucement les yeux, luy reſpondit: Vos paroles, ma ſœur, me feroient rougir, ſi ie n'eſtois du tout à vous: mais cette volonté qui me rend telle, me les fait receuoir pour des faueurs, encores que venant de quelque autre ie les deuſſe tenir

pour des mocqueries. Vous offenseriez, dit incontinent Astrée, & l'amitié que ie vous porte, & celle que vous m'auez promise. Elle m'est, adiousta Diane, trop saincte & trop sacrée pour l'offenser, & par ainsi ie croiray pour vous obeyr & pour mon contentement, que cē sont des loüanges que toutesfois ie n'auoüeray iamais proceder de verité, mais de l'amitié que vous me portez, qui fait voir les choses beaucoup plus grandes que veritablement elles ne sont, ainsi que le verre mis deuant les yeux. Si vous ne me voulez tenir, luy respondit Astrée, pour personne de peu de iugement, croyez que c'est & verité & amitié. L'vne ou l'autre, adiousta Diane, ne peut me contenter infiniment : car quant à la verité ie l'estime, & pour vostre amitié ie la desire par dessus toute chose. Et à ces mots, ouurant les bras l'vne & l'autre, & se les iettant au col, s'embrasserent & baiserent auec vne si entiere affection, que Siluandre qui les voyoit, desira plusieurs fois d'estre Astrée, pour receuoir telles faueurs, au nom de qui que ce fust. Apres elles se r'assirent, & se remettant à l'ouurage qu'elles auoient laissé, il luy sembla qu'elles le nommoient. Cela fut cause que pour le mieux escouter, il s'approcha dauantage d'elles, & passant la veüe entre les fueilles & les branches du buisson, il vid que sa Maistresse faisoit vn brasselet de ses cheueux:

qu'il reconnut aiſément, tant pour ce qu'il en auoit ouy dire à Aſtrée, que d'autant qu'il n'y auoit Bergere ſur les riues de Lignon, qui les euſt ſemblables. Et lors qu'il commençoit d'eſtre ialoux que quelque autre les portaſt que luy, luy ſemblant que ſa ſeule affection les pouuoit meriter, il ouyt qu'Aſtrée diſoit: Siluandre ne ſera pas ſans ialouſie quand il verra ſon ennemie plus fauoriſée que luy. Ie crois, reſpondit Diane, que ce n'a eſté qu'à cette intention qu'elle me les a demandez. Ie le penſe auſſi, adiouſta Aſtrée? mais vous faictes tort au Berger, & ſi vous fauoriſez l'vn plus que l'autre, vous manquez à voſtre parole, ayant promis le contraire. Ny leur gageure, repliqua Diane, ny l'aduantage que ie fais à Phillis ne ſont pas de grande importance, outre que le Berger ne m'en a point requis. Et par voſtre foy, dit alors Siluandre; ſe faiſant voir à l'impourueuë, s'il vous en ſupplie, les luy accorderez-vous? Les Bergeres furent toutes ſurpriſes l'oyant parler, & leur eſtonnement fut tel, qu'elles demeurerent long temps ſans dire mot, & ne faiſoient que ſe regarder l'vne & l'autre, parce qu'elles craignoient qu'il euſt ouy les diſcours qu'elles auoient tenus quelque temps auparauant qu'il arriuaſt.

En fin Aſtrée fut la premiere qui reprenant la parole, luy dit: Et quoy Siluandre, voſtre diſcretion vous a-t'elle permis d'eſcouter les

ſecret d'autruy ? & auez-vous eu ſi peu de reſpect à voſtre Maiſtreſſe, lors qu'elle ne vouloit eſtre ouye que de moy ? ie ne ſçay, reſpondit Siluandre, de quels ſecrets vous m'accuſez: mais ſi fais bien, que la curioſité qui m'a conduit icy, n'a eſté que pour ouyr de la bouche de ma Maiſtreſſe mes propres ſecrets : c'eſt d'elle, & non de moy, que ie les dois apprendre, & ſuis tres-marry d'y eſtre arriué ſi tard, puis que les paroles que i'ay ouyes ne m'ont appris autre choſe que les nouuelles de ce braſſelet dedié, encore qu'auec iniuſtice, à Phillis. Vous ne deuez point, reſpondit Aſtrée, eſtre marry de n'eſtre arriué pluſtoſt, puis que vous n'euſſiez fait vne moindre offenſe de deſrober ainſi les ſecrets de voſtre Maiſtreſſe, que celuy qui vola le feu du Ciel : & par raiſon vous n'en deuriez pas attendre vn moindre chaſtiment.

Ce ne ſera iamais, reſpondit Siluandre, la crainte du ſupplice qui m'empeſchera d'auoir cette curioſité : car i'eſtime de ſorte le moyen de luy rendre preuue de mon affection, que toutes ſortes de peines me ſont douces pour ce ſuject: Et comment; luy dit Aſtrée, luy en penſeriez-vous rendre teſmoignage par cette voye ? Ie le vous diray, belle Bergere; reſpondit Siluandre. Ne ſeroit-ce pas luy en rendre vn tres-aſſeuré, ſi ſçachãt ce qu'elle deſire eſtre ſecret, ie le celois, & que par ainſi il ne fuſt

moins secret qu'il estoit, auant que ie l'euſſe ſçeu, puis qu'au ſiecle où nous ſommes, l'on ne dit pas ſeulement tout ce que l'on ſçait, mais auſſi tout ce qu'on s'eſt imaginé? En cela, reſpõdit Aſtrée, vous feriez paroiſtre vne grande diſcretion. Mais plus encores, dit-il, vne grande affection. Pour la diſcretion, adiouſta Aſtrée, ie l'auoüe: mais pour l'affection, ie m'en remets à celle à qui elle s'adreſſe. Auſſi, repliqua le Berger, le dis-ie pour elle: Et voudrois, puis qu'il a fallu que Siluandre toutesfois tant ennemy de l'Amour, aime & adore maintenant quelque choſe, que pour le moins ſon amour fut recõnuë. Et lors s'adreſſant à la belle Diane, il continua. Mais d'où vient, ma belle Maiſtreſſe, que vous ne reſpondez rien à ce que ie dis, & qu'il ſemble que mes diſcours ne vous touchẽt point? Ie crois, reſpondit Diane, que c'eſt le deſplaiſir que ie reſſens des-ja de ne deuoir plus eſtre voſtre Maiſtreſſe que douze ou quinze iours. Si cette douleur, dit le Berger, procede de cette playe, vous y pouuez aiſément remedier, obligeant autãt Siluandre par vos faueurs à continuer le ſeruice qu'il vous rend, que veritablement vos beautez & vos perfections m'y ont contraint iuſques icy. Ah! Siluandre, reſpondit Diane, ne parlons plus de faueurs ny de ſeruice: le terme des trois mois de voſtre feinte eſtant paſſé. Ce vous ſeroit trop de peine de forcer plus long temps voſtre naturel.

Belle Bergere, respondit Siluandre, n'en faictes point de difficulté pour la consideration de ma peine: car ce m'est tant de plaisir, de faire seruice à vne personne si pleine de merite, que quand mon naturel seroit encores beaucoup plus contraire à l'Amour, si ne laisseroisie de le continuer auec contentement. Quand cela seroit, dit Diane en sous-riant, vous n'auriez accordé qu'auec vne des parties: car encores que vostre naturel y consentist, vous ne deuez iamais esperer que ie m'y accorde pour l'interest que i'y ay. Ces paroles toucherent de sorte au cœur de Siluandre, connoissant combien il y auoit peu gagné sur sa volonté, que ne pouuant cacher le desplaisir qu'il en ressentoit, son visage par vn changement de couleur le descouurit. Dequoy Astrée s'apperceuant: Vous est-il, luy dit-elle, suruenu quelque defaillance de cœur? Il est bien mal-ayse, repliqua le Berger, que ces cruelles paroles de ma Maistresse ne m'affligent: mais ne croyez pourtant que le cœur iamais me deffaille, quoy qu'elle & le Ciel puissent ordonner de mon contentement, & de ma vie. N'est-ce point, respondit Astrée, temerité plustost que courage, qui vous fait desfier deux telles puissances? Ce n'est, repliqua le Berger, ny courage, mais vne tres-veritable & tres-fidelle amour qui me fait parler de cette sorte. Tels estoient leurs discours, par lesquels Diane connoissoit que

veritablement elle eſtoit aimée. Siluandre preuoyoit beaucoup de peine & peu d'eſperance, & Aſtrée iugeoit qu'Amour iettoit en leur ame les fondemens d'vne tres-belle & longue amitié. Et quoy que tous trois euſſent diuerſes penſées, ſi furent-elles toutesfois veritables, comme nous dirons cy-apres. Mais interrompant la ſuitte de ces diſcours, & s'adreſſant à Diane: I'ay ſçeu, dit Siluandre, belle Maſtreſſe, que le braſſelet que vous faictes de vos cheueux a eſté promis à Phillis, pour vous racheter de ſon importunité. Si cela eſt, vous eſtes obligée de fauoriſer Siluandre autant comme elle, & afin que l'on ne vous croye point eſtre partiale, vous nous deuez traitter également (toutesfois l'affection que vous faictes naiſtre en mon ame pour receuoir égalité de quelque autre.) Et pourquoy non, reſpondit Aſtrée, prenant la cauſe de Phillis contre luy, ſi toutes deux procedent d'vne meſme cauſe? Les meſmes grains produiſent bien de differens eſpics? & pourquoy, luy dit-il, ne voulez-vous auoüer qu'encores que la cauſe de noſtre affection ſoit ſemblable, toutesfois les effects en puiſſent eſtre differents? L'experience, repliqua Aſtrée, me l'apprend: car celle de Phillis a obtenu ce qui ſera refuſé à la voſtre. Cela, reſpondit le Berger, n'eſt pas defaut d'amour, mais de fortune: & toutesfois puis que la goutte d'eau tombant pluſieurs fois ſur le rocher, le

caue par succession de temps, pourquoy ne dois-ie esperer que mon Amour & mes prieres longuement continuees, pourront bien autant sur la dureté de cette belle? Et lors se iettant à genoux deuant elle, apres l'auoir quelque temps considerée, ou plustost adorée.

Si l'Amour, luy dit-il, belle Maistresse, a quelque intelligence auec la beauté, & si les prieres, qu'on dit estre filles de Iupiter, luy font tomber les foudres de la main, seroit-il possible que l'extreme affection de Siluandre, & les tres-ardantes supplications qu'il vous fait, ne puissent obtenir de la part d'Amour enuers vostre beauté, & de la part du grand Dieu enuers vostre ame, autant de faueur que la foible amitié & l'importunité de Phillis ont des-ja obtenu de vous? Si cela est, auec raison, ie diray que pour estre aimé, il ne faut point aimer, ny pour vaincre la dureté d'vne ame vser de prieres, mais seulement feindre & importuner.

Siluandre adiousta plusieurs autres semblables paroles, par lesquelles ces Bergeres s'alloient tousiours dauantage asseurant de l'Amour qui prenoit naissance en luy: Et Astrée qui reconnoissoit que la volonté de Diane n'estoit point trop esloignée d'accorder à Siluandre ce qu'il demandoit, se les voulut obliger tous deux par vn mesme office: & ainsi adiousta ses prieres à celles de Siluandre, elle

fit en ſorte que le braſſelet dedié à Phillis, fut donné au Berger, auec promeſſe toutesfois qu'il ne le garderoit que iuſques à la fin du terme qu'il la deuoit ſeruir, qu'elle penſoit deuoir finir dans peu de iours. A quoy apres quelque difficulté le Berger s'accorda, ſe reſſouuenant que le terme qu'il la deuoit ſeruir par feinte, ſe paracheueroit bien toſt, mais que celuy qui la deuoit ſeruir à bon eſcient, dureroit autant que celuy de ſa vie. Il ſeroit mal-aiſé de raconter les remerciemens de Siluandre: mais plus encores le contentement qu'il en reſſentit, & ſuffira de dire que luy-meſme, qui autresfois auoit tant meſpriſé les faueurs d'Amour, & qui ne ſe pouuoit figurer qu'en ſemblables folies (car telles les ſouloit-il nommer) on pûſt trouuer quelque ſorte de contentement, auoüa en cette ocaſion qu'il n'y auoit point de felicité égale à celle que cette faueur luy faiſoit reſſentir. Et lors que par des paroles confuſes en ſa ioye, il l'alloit repreſentant le mieux qu'il luy eſtoit poſſible, il ſembla qu'Amour la luy vouluſt rendre plus entiere, faiſant arriuer la Bergere Phillis: Car ſi celuy ne ſe peut dire heureux de qui le bon-heur n'eſt connu de perſonne, il s'enſuit que plus l'heur que l'on poſſede eſt connu, l'on eſt auſſi plus heureux, & encore plus lors que ce bien ne procede pas de la fortune, mais du merite. Auſſitoſt que Siluandre la vid, il courut vers elle, &

luy montrant le bras où il auoit des-ja fait attacher le bien-heureux braſſelet, le luy paſſoit deuant les yeux, & luy demandoit: Quelles arres ſont celles-cy de ma prochaine victoire? Phillis qui venoit de chercher Lycidas pour le deſir qu'elle auoit de le ſortir de ſa ialouſie, & qui ne l'auoit ſçeu trouuer, s'en reuenoit ſi triſte & ſi laſſée, qu'il ne luy fut pas mal-ayſé de contre-faire la courroucée, ny neceſſaire de changer de viſage, pour teſmoigner le deſplaiſir que cette faueur luy rapportoit. Et parce que le Berger l'importunoit fort, non pas en cette action comme elle feignoit: mais d'autant que c'eſtoit de-luy de qui Lycidas eſtoit ialoux, elle luy dit, le plus rudement qu'elle pûſt: Les arres que vous montrez, le ſont plustoſt de voſtre peu de merite, que de voſtre prochaine victoire, & c'eſt ainſi que pour rendre les charges iuſtes, on a de couſtume de faire. Et comment l'entendez-vous, reſpondit le Berger? ie veux dire, repliqua-t'elle, que du coſté qui eſt trop leger on met quelque choſe de peſant pour contre-balancer l'autre, iuſques à ce que le voyage ſoit finy, mais eſtans arriuez l'on deſcharge, & la balle demeure touſiours de ſon poids. Auſſi iuſques à ce que nous ayons acheué voſtre terme, Diane va ſagement par ſes faueurs appeſantiſſant le coſté qui eſt le plus leger, mais apres elle iugera ſans auoir égard a la peſanteur de mon affection: & a la

legereté

legereté de voſtre peu de merite, & lors Dieu ſçait à qui ſera cette prochaine victoire dont vous parlez. Siluandre en ſouſ-riant, luy reſpõdit. C'eſt bien mieux la couſtume des miſerables d'eſtre enuieux, & d'amoindrir par leurs paroles le bien d'autruy, qu'ils eſtiment infiniment.

Phillis, ſans repliquer paſſa outre, & vint vers les deux Bergeres, auſquelles elle vſa d'abord de tant de reproches, qu'il ſembloit qu'elles luy euſſent fait vne tres-grande offenſe. Et parce que Diane reiettoit le tout deſſus Aſtrée, & qu'Aſtrée ne s'en pouuoit bien excuſer, Siluandre prenant la parole pour toutes deux, & s'adreſſant à Diane, luy dit : Conſiderez, ma Maiſtreſſe, comme Amour eſt prudent, & auec combien de ſageſſe il conduit les actions de ceux qu'il luy plaiſt. Vous auez creu iuſques icy que Phillis vous aimoit, & ie ne ſçay qui n'y euſt eſté en quelque ſorte deçeu par ſes feintes.

Amour qui reconnoiſt l'interieur des ames, afin de vous détromper, a eſté cauſe que vous m'auez fauoriſé de ſes cheueux, non pas ſeulement pour marque de mon affection, mais encore pour faire deſcouurir à cette trompeuſe, la fauſſeté de la ſienne par ſa ialouſie: car s'il eſt impoſſible que deux contraires ſoient en meſme temps en meſme lieu, il eſt encores plus que l'Amour & la ialouſie ſoient en vn

meſme cœur. Ce qui faiſoit tenir ces propos à Siluandre, c'eſtoit pour tourmenter dauantage Phillis: parce que ſçachant la ialouſie de Lycidas, il ne faiſoit nul doute qu'il ne la miſt fort en peine, en luy propoſant que l'Amour ne pouuoit eſtre auec la ialouſie. Auſſi elle qui ſe ſentoit toucher ſi viuement, ne peut s'empeſcher de luy reſpondre. Quelle raiſon, Berger, auez-vous pour ſouſtenir vne ſi mauuaiſe opinion? Celle, dit-il, qui vous la deuroit faire auoüer, ſi vous auiez pour le moins quelque connoiſſance de la raiſon. L'Amour n'eſt-ce pas vn deſir, & tout deſir n'eſt-il pas de feu, & la ialouſie n'eſt-ce pas vne crainte, & toute crainte n'eſt-elle pas de glace? & comment voulez-vous que cet enfant gelé ſoit né d'vn pere ſi ardent? Des cailloux, reſpondit Phillis, qui ſont froids on en void bien ſortir des eſtincelles qui ſont chaudes. Il eſt vray, repliqua Siluandre, mais iamais du feu ne proceda le froid. Et toutesfois, reprint Phillis, du feu meſme procede bien la cendre qui eſt froide. Ouy, adiouſta le Berger, mais quand la cendre eſt froide, le feu n'y eſt plus. A cette replique Phillis demeura troublée, & plus encores quand Diane prenant la parole. De meſme, dit-elle, quand la froide ialouſie naiſt, il faut que l'Amour meure. Ma Maiſtreſſe, repliqua Phillis, ie ne doute point que mon ennemy n'ait la victoire ayant vn ſi bon ſecond

que vous eſtes. Et ſe tournant vers Aſtrée: & vous, belle Bergere, continua-t'elle, vous ne pouuez éuiter le blaſme de mauuaiſe amie, ſi me voyant attaquée par eux deux vous ne prenez ma defenſe. Aſtrée luy reſpondit froidement. Ie tiens pour choſe ſi veritable que la ialouſie procede de l'Amour, que pour ne mettre cette opinion en doute, ie n'en veux point diſputer, de peur d'eſtre contrainte (ſi les repliques me defaillent) d'auoüer qu'eſtant ialouſe ie n'ay point aimé, comme ie vous voy forcée de confeſſer qu'eſtant ialouſe de Diane, vous ne l'aimez point, ou pour le moins qu'eſtant en doute, ſi la ialouſie procede de l'amour, vous n'eſtes bien aſſeurée ſi vous aimez Diane. Que ie baiſe les mains, dit Siluandre, de cette belle & veritable Bergere, que ſans égard de perſonne, elle a parlé à mon aduantage, auec tant de verité. Aſtrée reſpondit: Si vous m'eſtiez obligé ce ſeroit vn teſmoignage que pour vous fauoriſer, i'auois déguiſé la verité, puis que l'on n'eſt point obligé à celuy qui dit vray, non plus qu'à celuy qui nous paye vne debte à laquelle il eſt tenu. Vous auriez raiſon, reſpondit Siluandre, ſi l'on prenoit toutes choſes à la rigueur: mais puis qu'au ſiecle où nous ſommes, il y a ſi peu de perſonnes qui ſimplement ſuiuent la vertu, il faut auoüer que nous ſommes obligez à ceux de qui nous reſſentons les

biens-faits, encores qu'ils y ſoient tenus. Mais que direz-vous, interrompit Phillis, au contraire de l'experience que nous faiſons tous les iours? Ie connois vn Berger, qui ayant longuement aimé, eſt en fin tombé en vne ialouſie, qui luy ayant duré quelque temps ne l'a pas empeſché de continuer ſon amitié longuemẽt apres. Oſerez-vous dire que c'eſtoit vn feu eſteint qui produiſe cette cendre? Il n'eſt pas impoſſible, reſpondit Siluandre, qu'eſtant ſain on deuienne malade, & qu'apres la maladie, on retourne en ſanté, ny qu'vn feu ſoit eſteint, & puis r'allumé. Et pourquoy vne amitié ayant bruſlé quelque temps ne ſe peut-elle eſteindre par cette froide ialouſie; & la ialouſie perduë, pourquoy ne deuiendra-t'elle auſſi ardente qu'elle fut iamais? Mais il ne peut eſtre que la ſanté & la maladie, que le feu ardent & la cendre froide, ſoient en meſme temps en meſme ſuject: & pour ne perdre tant de paroles pour eſclaircir dauantage cette verité, voyons quels ſont les effects de l'Amour & de la ialouſie, & nous pourrons iuger par eux ſi les cauſes dont ils procedent ont quelque conformité enſemble. Quels dirons-nous donc les effects d'Amour? vn deſir extreme qui ſe produit en nos ames, de voir la perſonne aimée, de la ſeruir, & de luy plaire autant qu'il nous eſt poſſible. Et ceux de la ialouſie, quels ſont-ils? N'eſt-ce point vne crainte de rencontrer celle qu'on a

aimée, vne nonchalance de luy plaire, & vn mespris de la seruir? Et qui pourra croire que ces effects si cõtraires procedent d'vne mesme cause? Si cela est, ne faut-il pas auoüer que la nature se veut destruire, puis qu'elle fait produire à vne mesme chose son contraire? Phillis vouloit respõdre, mais elle alloit begayant sans sçauoir par où commencer: dequoy Diane ne se pouuoit empescher de rire, ayant des-ja pris garde à la ialousie de Lycidas. Et pour la mettre encore plus en peine prit expressément ainsi la parole. La ialousie est sans doute signe d'amour, tout ainsi que les vieilles ruines sont tesmoignages des anciens bastimens: estans d'autant plus grandes que les edifices en ont esté superbes & beaux. Aussi crois-ie qu'vne petite Amour ne fut iamais suiuie d'vne grande ialousie: mais comme nous n'appellons pas ces ruines des bastimens, de mesme la ialousie ne peut estre nommée Amour. Et selon que ie puis iuger de mon humeur, si i'aimois, il ne seroit pas en mon pouuoir d'estre ialoux. Et que deuiendrez-vous donc, respondit Phillis, si celle que vous aimeriez en aimoit vn autre? Son ennemie, respondit Diane, ie veux dire que la hayrois: ce n'est pas que ie ne preuoye bien que cet accident me rapporteroit vn extreme desplaisir, mais plus pour auoir esté trop longuement deceuë, que trop promptement oubliée. Et si ce Berger

deuenoit ialoux de vous, demanda Phillis, qu'en feriez-vous ? I'en vſerois tout ainſi, adiouſta Diane, que s'il ne m'aimoit plus. Mais ſi vous deſiriez, continua Phillis, qu'il vous aimaſt encore, quel chemin tiendriez-vous? Celuy du precipice, reſpondit Diane: car ie me iugerois digne de finir miſerablement: ſi i'aimois vne perſonne que ie ſçeuſſe ne m'aimer pas. Ah! Diane, dit Phillis, que vous parlez librement: Et vous, Phillis, repliqua Diane, que vous diſputez paſſionnément! Que ſi vous auez affaire de quelque remede pour ce mal, ou prenez celuy que ie vous donne, ou vous armez de patience pour ſupporter tous les deſplaiſirs qui vous en viendront: & ſoyez aſſeurée qu'ils ne ſeront pas petits.

Ainſi alloient diſcourant ces belles & ſages Bergeres, auec Siluandre. Et parce qu'Aſtrée connut que ſi ces propos continuoient dauantage, ils pourroient, peut-eſtre, amener quelque alteration, elle les voulut interrompre: & ne le pouuant faire plus à propos qu'en ſe leuant, elle feignit de ſe vouloir promener, & ainſi prenant Diane d'vne main, & Phillis de l'autre, elle ſe leua, diſant qu'elles auoient demeuré trop longuement en ce lieu, & qu'il ſeroit bon de ſe promener. Lors Siluandre voulant aider à ſa Maiſtreſſe, laiſſa choir ſans y penſer la lettre qui luy auoit eſté miſe la

nuict dans la main. Et parce que Phillis auoit touſiours l'œil ſur luy, elle ne fut pas pluſtoſt à terre qu'elle la releua, ſans que le Berger s'en apperçeuſt : & la portant vers Aſtrée, vouloit la lire, auant que de la luy rendre, mais ſoudain qu'elle & la triſte Bergere ietterent les yeux deſſus, il leur ſembla de voir de l'eſcriture de Celadon. Cette repreſentation toucha ſi viuement Aſtrée, qu'elle fut contrainte, laiſſant Diane auec Siluandre, & tirant Phillis apres elle, de s'aſſeoir à terre, où Phillis s'eſtant miſe à genoux, & luy voyant le viſage tout changé : Qu'eſt cecy, ma ſœur, luy dit-elle, & quel eſt le mal qui vous eſt ſi promptement ſuruenu ? Mon Dieu, ma ſœur, reſpondit Aſtrée, quel tremblement de genoux m'a ſurpriſe ! & en quel trouble m'a miſe la veuë de cette lettre ? N'auez-vous point pris garde, dit-elle, à la façon de cette eſcriture, & combien les traits en ſont ſemblables à ceux de mon pauure Celadon ? Et pour cela, reſpondit Phillis (qui ne deſiroit pas que Siluandre ſe prit garde de ce trouble) faut-il vous eſtonner de cette ſorte ? c'eſt, peut-eſtre, veritablement vne de ſes lettres, qui eſt tombée entre les mains de Siluandre, & qu'Amour vous veut rendre comme choſe qui vous eſt deuë. Helas ! ma ſœur, reſpondit Aſtrée, cette nuict meſme il m'a ſemblé de le voir ſi triſte & paſle, que ie m'en ſuis eſu..ilée

en ſurſaut. Elle vouloit continuer, quand Diane & Siluandre ſuruindrent, bien en peine de la voir ſi toſt changée de viſage. Mais Phillis, qui en toute façon vouloit cacher cette ſurpriſe au Berger, fit vn ſigne à Diane, & puis s'adreſſant à Siluandre : Berger, luy dit-elle, Aſtrée voudroit bien pouuoir parler librement à Diane, ſi Siluandre n'y eſtoit pas, ou s'il n'eſtoit pas Berger. Mon ennemie, reſpondit-il, noſtre haine n'eſt point ſi grande qu'elle me face manquer de diſcretion enuers Aſtrée: outre que ie ſçay bien qu'il n'eſt pas raiſonnable, que les Bergers oyent tous les ſecrets des filles. Ie me retireray donc dans ce bocage voiſin, attendant que vous m'appelliez : & à ce mot faiſant vne grande reuerence à Diane, il ſe retira ſous ces arbres qu'il leur auoit montrez : & pour ne demeurer oiſif, prenant ſon couſteau ſe mit à découpper l'eſcorce des arbres, cependant que Diane s'approchant d'Aſtrée apprit de la bouche de Phillis le trouble où l'auoit miſe la veuë d'vne lettre que Siluandre auoit laiſſé choir pour la reſſemblance qu'elle auoit à l'eſcriture de Celadon. Et lors la luy montrant, apres qu'elle l'eut long temps conſiderée. Ce ſeroit, dit Diane, vne tres-bonne nouuelle que celle que Siluandre ſans y penſer vous auroit donnée, ſi Celadon auoit eſcrit cette lettre, car ſans doute, que cette eſcriture eſt nouuellement faicte, & qu'il ſemble

qu'elle vient d'eſtre eſcritte à l'heure meſme: De ſorte que ſi c'eſt Celadon, ſoyez ſeure qu'il n'eſt pas mort. Mais voyons ce qu'il y a dedans, peut-eſtre y apprendrons-nous dauantage: & lors la déployant elles virent qu'elle eſtoit telle:

A LA PLVS AIMEE ET PLVS BELLE BERGERE DE L'VNIVERS, le plus infortuné & plus fidelle de ſes ſeruiteurs enuoye le ſalut que la fortune luy denie.

MON *extréme affection ne conſentira iamais que ie donne le nom de peine & de ſupplice à ce que voſtre commandement m'a faict reſſentir, ny ne ſouffrira iamais, que la plainte ſorte de cette bouche, qui n'a eſté deſtinée que pour voſtre loüange. Mais elle me permettra bien de dire que l'eſtat où ie ſuis, qu'vn autre trouueroit peut-eſtre inſupportable, me contente, d'autant que ie ſçay que vous le voulez & l'ordonnez ainſi. Ne faites donc point de difficulté d'eſtendre plus outre encor, s'il ſe peut, vos commandemens, & ie continueray en mon obeiſſance, afin que ſi durant ma vie ie n'ay pû vous aſſeurer de ma fidelité, les champs Eliſées pour le moins, & les ames bien-heureuſes qui y ſont, reconnoiſſent que ie*

ſuis le plus fidelle, comme le plus enfortuné de vos ſeruiteurs.

Ah! ma ſœur, interrompit Aſtrée, que c'eſt bien Celadon qui a eſcrit ces paroles : ie le reconnois à la façon d'eſcrire & de parler : mais y a-t'il long-temps ? Elle n'eſt point dattée, reſpondit Diane, qui la tenoit entre les mains? mais à l'eſcriture ie iugerois, comme ie vous ay dit, qu'elle eſt fort freſche : & de fait voicy encore de la pouſſiere qui tient contre l'ancre. Ma ſœur, adiouſta Phillis, ce qu'il faudroit ſçauoir de Siluandre, mais auec diſcretion, c'eſt le lieu où il l'a trouuée, ou qui la luy a donnée. Si vous pouuez, reſpondit Diane, s'addreſſant à la triſte Bergere, remettre vn peu voſtre viſage, afin qu'il n'y connoiſſe point de changement, ie m'aſſeure que nous ſçaurons de luy tout ce que nous voudrons. Et parce qu'il vous ſeroit difficile de le pouuoir faire ſi promptement, ie m'en vay ſeule luy en parler, & puis vous nous viendrez trouuer. A ce mot elle s'en alla vers Siluandre, qui s'eſtoit arreſté au premier arbre qu'il auoit trouué pour y grauer auec la pointe d'vn couſteau les chiffres de ſa Maiſtreſſe & de luy : mais ayant du temps de reſte, & rencontrant par haſard vne pierre aſſez tendre au pied de l'arbre, il y graua vn quadran dont l'eſguille tremblante tournoit du coſté de la Tramontane auec ce

mot: I'EN SVIS TOVCHE'. Voulant signifier que tout ainſi que l'éguille du quadran eſtant touchee de l'Aimant ſe tourne touſiours de ce coſté-là, parce que les plus ſçauants ont opinion, que s'il faut dire ainſi, l'Element de la Calamite y eſt; par cette puiſſance naturelle, qui fait que toute partie recherche de ſe reioindre à ſon tout; de meſme ſon cœur atteint des beautez de ſa Maiſtreſſe, tournoit inceſſamment toutes ſes penſéesvers elle. Et pour mieux faire entendre cette conception, il y adiouſta ces vers:

MADRIGAL.

L'ESGVILLE *du quadran cherche la Tramontane*
Touchée auec l'Aimant:
Mon cœur auſſi touché des beautez de Diane,
La cherche inceſſamment.

Lors qu'elle aborda, il paracheuoit d'y grauer leurs chiffres: & la voyant venir s'en alla tout ioyeux vers elle, luy diſant: Quel bonheur eſt celuy qui vous ameine vers moy, ma belle Maiſtreſſe? Il eſt, reſpondit-elle, encore plus grand que vous ne le penſez, puiſque ie ne viens pas ſeulement vous trouuer, mais ie laiſſe pour vous les deux plus grandes ennemies

que vous ayez. Si eſt-ce, reſpondit-il, que ie crains bien dauantage vos coups. Mes coup, dit la Bergere, n'offenſent point, ou s'ils offenſent, ce ne ſont que ceux qui le veulent ainſi. Il eſt vray, adiouſta le Berger, qu'ils n'offenſent que ceux qui le veulent, mais c'eſt la raiſon auſſi pourquoy il y en a tant de bleſſez: car tous ceux qui vous voyent, deſirent d'en receuoir les bleſſures. Les coups, repliqua Diane, qui ſont deſirables ne doiuent point eſtre redoubtez. Vos bleſſures, reſpondit Siluandre, ſont deſirées, & non deſirables, & ſont redoutables, & non redoutées. Que ſi i'ay dict que ie le craignois, ç'a eſté plustoſt pour montrer ce que ie deuois faire, que ce que ie faiſois. Ie m'en remets, dit la Bergere, à ce qui en eſt, & me mocque bien de vous, ſi vous connoiſſez voſtre bien que vous ne le ſuiuiez: mais pour changer de diſcours, dittes-moy Berger, ie vous prie, de qui eſt cette lettre, & à qui elle s'addreſſe? Siluandre ne ſçachant comme il l'auoit perdüe, luy reſpondit ainſi: Mon cœur, & vos yeux quand ils ſe regardent dans quelque fontaine, vous reſpondront pour moy qu'elle s'addreſſe à vous, comme à la plus aimée & plus belle Bergere de l'vniuers: & vos rigeurs, & mon affection, vous rendront teſmoignage qu'elle vient de moy le plus infortuné comme le plus fidelle de vos ſeruiteurs. Mais, luy dit Diane (& en ce meſme temps

Astrée & Phillis arriuerent) si cette lettre vient de vous, pourquoy ne l'auez-vous pas escrite? Parce, dit-il, que i'ay trouué vn meilleur Secretaire que ie ne suis pas: & faut par force que i'auoüe qu'elle doit bien auoir quelque chose de surnaturel, puisque i'y ay trouué mes conceptions sans l'auoir escrite, & que la tenant presque tout a cet heure entre les mains, ie la voy entre les vostres, sans la vous auoir donnée. Mais le demon, qui pour moy en a esté le Secretaire, me l'a desrobée, ou plustost rauie, voyant que i'estois trop paresseux à la vous presenter, & toutesfois mon dessein n'estoit que d'attendre que vous fussiez seule. Et comment l'entendez-vous, respondit Diane? Pensez-vous qu'en particulier ie vueille receuoir des papiers que ie refuse en general? Ce n'estoit pas, repliqua le Berger, pour vostre consideration, mais pour la mienne, que i'auois fait ce dessein, aimant mieux receuoir vn refus de vous sans tesmoing, que non pas duant les yeux de mon ennemie: mais à ce que ie voy, celuy qui auoit pris la hardiesse de l'escrire pour moy, à bien sçeu trouuer l'addresse pour la vous faire voir. Ie reçoy, dit Diane, vostre excuse, à condition toutesfois que vous me direz qui a esté vostre Secretaire. Cette nuict, respondit le Berger, apres auoir longuement pensé & repensé à ma vie, ie me suis endormy dans vn

bois qui n'eſt pas loin d'icy, & le matin à mon reſueil, ie me ſuis trouué la lettre en la main. D'abord i'ay eſté fort eſtonné : mais l'ayant leüe, i'ay bien reconnu que le demon qui m'ai. me, & qui prend la peine de ma conduitte, liſant en mon imagination ces meſmes penſées, les a eſcrittes dans ce papier, pour les vous repreſenter.

Phillis qui eſtoit accorte, voyant que Diane ne luy reſpondoit rien, luy demanda s'il ſçauroit bien trouuer le chemin de ce bois. Non pas, dit-il, s'il n'y a que vous qui vueillez y aller: mais s'il plaiſt a ma Maiſtreſſe ie l'y conduiray, & m'aſſeure que les arbres qui m'ont oüy preſque toute la nuict, racontent encores mes diſcours entr'eux. Aſtrée deſireuſe de voir ce lieu fit ſigne de l'œil a Diane qu'elle le prit au mot: qui fut cauſe que la Bergere apres auoir demandé s'il y auoit aſſez de iour pour aller & reuenir, & ayant ſçeu qu'oüy, le pria de les y conduire toutes. Le Berger, qui eſtoit plein de courtoiſie, & qui outre cela ne deſiroit rien auec tant de paſſion, que de faire ſeruice à la belle Diane, s'offrit fort librement de leur en montrer le chemin : de ſorte que Diane ſe tournant vers les Bergeres, afin de mieux cacher le deſſein d'Aſtrée, les pria fort particulierement de vouloir luy donner le reſte de la iournée, & de prendre la peine de faire ce voyage auec elle : qu'en eſchange elles pourroient

vn' autresfois disposer d'elle auec la mesme liberté. Astrée, qui estoit bien aise que Siluandre creust que Diane estoit la cause de ce dessein, respondit qu'elle la suiuroit tousiours par tout où elle voudroit : & ainsi n'attendant plus de se mettre toutes en chemin, que pour ne sçauoir à qui remettre la garde de leurs troupeaux, quelques-vns de leurs voisins arriuerent, qui s'en chargerent librement, & lors Siluandre prenant vn sentier, qu'il iugea le plus court, se mist deuant pour les conduire.

Tant que le chemin fut estroict & mal-aisé Siluandre marcha tousiours le premier : mais soudain qu'ils furent entrez dans les prez dont les riues de Lignon sont presque par tout embellies, il attendit les Bergers : & voulut aider à sa Maistresse. Elle qui auoit desia de l'autre costé Phillis qui s'estoit mise entre-elle & Astrée, & les tenoit soubs les bras, receut le Berger de bon cœur pour ne se lasser tant, par la longueur du chemin, & luy donnant le bras gauche, vous, dit-elle, Siluandre, ie vous tiens pour me seruir en ce voyage, & vous Phillis pour estre ma compagne. Phillis qui estoit bien aise de faire parler Siluandre pour desennuyer la compagnie : & qui outre cela ne vouloit qu'vn mot tant à son aduantage, fut prononcé par Diane sans estre remarqué, s'addressant au Berger, luy demanda que luy

ſembloit de cette faueur? Qu'elle eſt plus grande que nous ne meritons, reſpondit Siluandre. Mais, repliqua Phillis, comment receuez-vous la difference qu'elle met entre nous? Comme vn fidelle ſeruiteur reçoit ce qui eſt agreable à ſa Maiſtreſſe. Ce n'eſt pas, adiouſta la Bergere, ce que ie vous demande: mais ſi voyant la grande faueur que voſtre maiſtreſſe me fait, vous qui meſpriſez ſi fort la ialouſie, n'en auez point de reſſentiment: Ie voy bien, dit-il, que vous meſurez mon affection à la voſtre, puis que vous penſez que choſe qui plaiſe à ma belle Maiſtreſſe me puiſſe eſtre ennuyeuſe. Et quand cela ne ſeroit pas, i'aurois trop peu de connoiſſance d'Amour, ſi ie ne receuois pour tres-grande la faueur qu'elle vient de me faire à voſtre deſaduantage. Diane ſouſrit oyant cette reſponſe: & Phillis, qui attendoit tout le contraire, en demeura ſi ſurpriſe, que s'arreſtant tout court, elle conſidera quelque temps le Berger: mais luy recommençant à marcher: Phillis, dit-il, ce rire n'eſt qu'vne couuerture de voſtre peu de replique: auſſi ne vous ay-ie pû iuſques icy faire entendre, ny par mes paroles, ny par mes actions, vn ſeul des miſteres d'Amour, quelque peine que i'y aye miſe. Mais ie n'en accuſe que le defaut de voſtre amitié. Si c'eſt auec l'entendement, dit Phillis, que nous entendons, il faudroit m'accuſer pluſtoſt, ſi ie n'entends pas ces

ces mysteres, d'auoir peu d'entendement, que non pas peu d'amitié, puis que l'intelligence n'est pas en la volonté : vous vous trompez, respondit le Berger, & voicy vn de ces mysteres qui vous sont inconnus, & dont il ne faut accuser, ny vostre entendement, ny vostre volonté, mais cette belle Diane. Et comment, dit Diane, me voulez-vous rendre coulpable de l'ignorãce de Phillis? Ie ne vous en iuge pas coulpable, belle Maistresse, repliqua Siluandre, mais ie dis que vous en estes la cause, ainsi que me l'a declaré vn ancien Oracle, par lequel, continua-il, se tournant vers Phillis, i'apprens que ie suis plus aimé de nostre Maistresse que vous. Astrée qui iusques alors n'auoit point parlé : Voicy, dit-elle, les discours plus obscurs, & les raisons les plus embroüillées que i'oüys iamais. Si vous me donnez le loisir, respondit Siluandre, de m'esclaircir, ie m'asseure que vous l'auoüerez comme moy. Et pour le vous faire mieux entendre, ie dis donc encor vne fois, que le sujet pour lequel Phillis ne comprend les mysteres de ce grand Dieu d'Amour, c'est parce qu'elle n'aime pas assez, & que de ce deffaut d'amitié, il n'en faut point accuser sa volonté, mais Diane seulement ; ainsi que nous l'apprend cét ancien Oracle, par lequel ie connois que ie suis plus aimé d'elle que Phillis : & en voicy la raison. Lors que vous desirez de ça-

uoir qu'elle eſt la volonté d'vn Dieu, à qui vous addreſſez-vous pour l'apprendre? C'eſt ſans doute, reſpondit Phillis, à ceux qui ſont Preſtres de leurs Temples & qui ont accouſtumé de ſeruir à leurs autels. Et pourquoy, adiouſta le Berger, ne vous addreſſez-vous pluſtoſt à ceux qui ſont les plus ſçauants, que non pas aux miniſtres de ces Temples, qui le plus ſouuent ſont ignorants en toute autre choſe? Parce, reſpondit-elle, que chaque Dieu ſe communique plus librement à ceux qui ſont initiez en ſes myſteres, & familiers autour de ſes autels, qu'aux eſtrangers, encores qu'ils ſoient ſçauants. Voyez, reprit alors Siluandre, quelle eſt la force de la verité, puis qu'elle vous contraincт meſme de la dire contre voſtre intention: car ſi vous n'entendez pas les myſteres d'Amour, n'eſt-ce pas ſigne que vous luy eſtes eſtrangere: puis que vous auoüez que les Dieux ſe communiquent plus librement à ceux qui ſeruent leurs Temples, & leurs autels? Mais comment peut-on ſeruir les temples & les autels d'Amour, ſinon en aimant? Le ſacrifice ſeul des cœurs, eſt celuy qui plaiſt à ce Dieu. Ne voyez-vous donc, Phillis, que ſi vous ignorez ces myſteres, ce n'eſt pas faute d'entendement, mais d'Amour? Et quand cela ſeroit, reſpondit Phillis (ce que ie n'auoüeray iamais) comment accuſeriez-vous Diane

du deffaut de mon amitié ? Eſt-ce peut-eſtre qu'elle ne ſoit pas aſſez belle, ou que les merites luy defaillent pour ſe faire aimer ? Voicy, reſpondit froidement Siluandre, vn ſecond myſtere de ce Dieu, qui n'eſt pas moindre que celuy que ie viens de vous expliquer. Diane n'a nul defaut, ny de beauté, ny de merite : d'autant qu'en choſe ſi parfaicte qu'elle eſt, il n'y en peut point auoir, non plus qu'en voſtre volonté : car il ne tient pas à vous que vous ne l'aimiez beaucoup, & que voſtre Amour n'eſgale les perfections que vous remarquez en elle : mais il vous eſt impoſſible, parce qu'elle ne vous aime pas, ſuiuant cet Oracle dont ie vous ay parlé. Iadis Venus, voyant que ſon fils demeuroit ſi petit, s'enquiſt des Dieux, quel moyen il y auoit de le faire croiſtre : à quoy il luy fut reſpondu qu'elle luy fiſt vn frere, & qu'il paruiendroit incontinent à ſa iuſte proportion, mais que tant qu'il ſeroit ſeul, il ne croiſtroit point. Et ne voyez-vous pas, Philis, que cette ſentence eſt donnée contre vous, & en ma faueur ? car ſi voſtre Amour demeure petit & preſque Nain, c'eſt qu'il n'a point de frere. Que ſi au contraire le mien ſurpaſſe toutes les choſes plus hautes, c'eſt que cette belle Diane luy en a fait vn qu'il aime, qu'il honore, voire puis-ie dire, qu'il adore. Et croyez vous, repliqua Phillis, que vous ſoyez plus aimé

d'elle que ie ne suis? Il n'en faut non plus douter, respondit le Berger, que de la verité mesme. Les Dieux ne mentent iamais, les Oracles sont les interpretes de leurs volontez: & comment oserez-vous taxer l'Oracle de mensonge? Non, non, Phillis, puis que i'aime cette belle Diane plus que vous ne l'aimez, ne doutez point qu'elle ne m'aime aussi dauantage: autrement les Dieux seroient des abuseurs, & non pas des Dieux. On se trompe, adiousta Phillis, bien souuent en l'intelligence des Oracles. Il est vray, respondit Siluandre, mais quand cela est, l'euenement contraire le descouure incontinent, & ainsi on ne demeure pas longuement abusé: mais de celuy dont ie parle, nous ressentons & vous & moy, l'effet si conforme, que ce seroit impieté d'en douter, puis que quoy que vous vueillez, vous ne pouuez rendre vostre amour si grande que la mienne. Et voicy ce qui le confirme encore dauantage. N'est-ce pas vne commune opinion, qu'il faut aimer pour estre aimé? Et quoy, interrompit Phillis, vous pensez en aimant beaucoup, vous faire beaucoup aimer? Si ie voulois, dit le Berger, vous expliquer encor ce mystere d'amour, peut-estre seriez-vous aussi prompte à l'auoüer que vous l'auez esté à m'interrompre: & toutesfois ce n'est pas ce que ie voulois dire, mais seulement que si pour se faire aimer il faut aimer, il n'y a point de doute, que Diane

qui me contraincte de l'aimer auec tant d'affection, ne m'aime ardemment. Phillis demeura müette, ne sçachant que respondre au Berger, qui à la verité deffendoit trop bien sa cause. Astrée s'approchant de l'oreille de Diane: Ne me croyez iamais pour veritable, dit-elle le plus bas qu'elle pût, si ce Berger en feignant ne s'est laissé prendre à bon escient, & s'il n'a fait comme ces enfans qui passant tant de fois le doigt autour de la chandelle pour se ioüer, qu'enfin ils s'y bruslent. Diane luy respondit: cela pourroit estre, si i'estois aussi capable de brusler qu'il le pourroit estre d'estre bruslé: que si toutesfois il a fait la faute, la peine en soit à luy: car quant à moy, ie ne pretens point y participer. Ces propos à l'oreille eussent continué dauantage, si Phillis qui estoit entre-deux ne les eust interrompus, leur reprochant qu'elles tenoient le party de Siluandre. Ce n'est pas cela, respondit Diane, mais nous disons bien que vous ne deuez plus disputer contre luy, car il en sçait trop pour vous. Si veux-ie encor, dit-elle, sçauoir de luy comment il entend, que ce que vous auez dit au commencement est plus à son aduantage que au mien: parce que ie ne puis comprendre que ce ne me soit plus d'honneur, puis que vous m'eslisez pour estre compagne. A vous, respondit le Berger, l'honneur, & à moy l'amitié. Non, non, repliqua la Bergere, ce nom de

compagne eſt plein d'amitié & d'honneur, car il ſignifie preſque vne autre nous meſmes. Si m'auouerez-vous, reſpondit Siluandre, que l'amitié & la flatterie ne peuuent non plus eſtre enſemble que deux contraires: Or ſi la perſonne du monde que vous aimez le plus, vous venoit dire que vous eſtes auſſi parfaicte qu'vne DEESSE, ne iugeriez-vous pas que ce ſeroit flatterie, & qu'elle ne vous aimeroit point? Et pourquoy, pauure abuſée que vous eſtes, ne faites-vous vn meſme iugement de DIANE, lors qu'elle vous dit, que vous eſtes ſa compagne, c'eſt à dire, ainſi que vous l'expliquez vous meſme, ſemblable à elle, puis que ſes perfections la releuent de ſorte par deſſus toutes les femmes, qu'il n'y a pas plus de difference des hommes aux DIEUX, que de vous à elle? Aueugle Phillis, ne voyez-vous point que cette douce parole, qui vous aggree ſi fort n'eſt qu'vne pure flatterie, dont ma belle Maiſtreſſe vſe enuers vous, pour reconnoiſtre en quelque ſorte la foible amitié que vous luy portez: car ne pouuant vous aimer, elle veut vous contenter par ce moyen. Vous prenant doncques pour compagne, c'eſt ſigne de flatterie, & cette flatterie de peu d'amitié: & au contraire me prenant pour ſeruiteur, elle montre la bien-veillance qu'elle me porte, puis que ie ſuis capable de

cette faueur, s'il y a quelque mortel qui le ſoit. O outrecuidence ! s'eſcria Phillis : O Amour ! reſpondit Siluandre. Et quoy, repliqua la Bergere, vous penſez donc eſtre digne de ſeruir celle de qui les merites outrepaſſent toutes les choſes mortelles ? Les plus grands DIEUX, adiouſta le Berger, ſont ſeruis par des hommes, & ſe plaiſent de leur voir rendre ce deuoir, & cette reconnoiſſance. Et pourquoy, ſi ie ſuis homme, comme ie penſe que vous ne doutez pas, ne me voulez-vous pas permettre que ie ſerue & adore ma DEESSE, meſme ayant eſté eſleu à ce ſainct deuoir par elle meſme ? Phillis ayant quelque temps ſans parler conſideré les raiſons de Siluandre, toute confuſe ne ſçauoit que luy reſpondre, luy ſemblant que veritablement DIANE faiſoit plus de faueur au Berger qu'à elle : & pource, luy addreſſant ſa parole : Mais ma Maiſtreſſe, luy dit-elle, quand i'ay bien penſé à ce que mon ennemy me dit, ie trouue qu'il a raiſon, & que veritablement vous le fauoriſez dauantage : ſeroit-il poſſibie que vous l'euſſiez fait à deſſein ? ſi cela eſtoit, i'aurois bien occaſion de me plaindre, & de trouuer mauuais qu'a mes deſpens il fuſt tant aduantagé par deſſus ſon merite. Ie voy bien, reſpondit froidement DIANE, que l'opinion a plus de puiſſance ſur vous que la verité : & que c'eſt par elle que vous eſtes conduicte.

Il n'y a pas presque vn moment que vous estiez glorieuse de la faueur auec laquelle ie vous auois preferée à Siluandre : & voila qu'incontinent cette opinion estant changée vous vous plaignez du contraire ; de sorte que i'ay bien à craindre que vostre amitié de mesme ne soit toute en opinion. Et comment, ma belle Maistresse, dit Siluandre, en pourriez-vous douter, puis qu'elle ne dit pas vn mot qui ne vous en rende tesmoignage? Ne voila pas vne belle amour que la vostre, Phillis, qui vous fait trouuer les actions de vostre Maistresse mauuaises? Et si elles sont à mon desaduantage, dit la Bergere, voulez-vous que ie les trouue bonnes? Il faudroit bien estre sans sentiment. Non pas cela, repliqua Siluandre, mais auoir plus d'amour que vous n'auez-pas. Et quoy, ne voudriez-vous point que Diane se conduisist à vostre volonté? Pleust à Dieu, dit-elle, i'aurois pour le moins autant d'aduantage sur vous qu'il semble qu'elle vous en donne sur moy. Mais si cela estoit, adiousta le Berger, dittes-moy Phillis qui seroit de vous deux la maistraisse, & qui le seruiteur? En verité, Bergere, ie ne pense pas que vous ayez esté esgratignée de la moindre de toutes les armes d'Amour. Astrée qui escoutoit leur different sans parler, fut en fin contrainte de dire à Diane : Ie pense, sage Bergere, qu'enfin ce Berger ostera du du tout la parole à Phillis : mais plustost l'A-

mour, respondit Siluandre, car iusques icy elle a pensé qu'elle aimoit, & maintenant elle voit le contraire.

Ces belles Bergeres alloient de cette sorte, trompant la longueur du chemin. Et parce que c'estoit sur le chaud du iour, & que le Soleil estoit en sa plus grande force, elles demanderent à Siluandre, s'il y auoit beaucoup de chemin iusqu'au lieu où il les vouloit conduire, & ayant sçeu qu'elles n'en auoient encore fait la moitié, elles resolurent de s'arrester à la premiere fontaine, ou sous le premier bel ombrage qu'elles rencontreroient : car Siluandre leur dit qu'elles en trouueroient vne bien-tost, où mesme il y auoit vn cerisier tout chargé de fruicts. En cette resolution, elles redoublerent leurs pas : mais la rencontre qu'elles firent de Laonice, de Hylas, de Tyrcis, de Madonte, & de Thersandre, les arresterent quelque temps. Ces Bergeres & Bergers alloient se promenans ensemble, cherchans les freſches ombres, & les agreables sources des fontaines, parce qu'estans estrangers, & n'ayans nul trouppeau à garder, ils n'employoient le temps qu'à passer leur vie le plus doucement qu'il leur estoit possible. Et ayant ce iour là fait dessein de ne s'abandonner point, ils s'alloient promenant contremont la douce & delectable riuiere de Lignon. Or cette

troupe s'eſtant rencontrée, Hylas laiſſant incontinent Laonice s'en vient vers Phillis : & quoy qu'elle ſçeuſt faire, ſi fal ut-il qu'elle laiſſaſt Aſtrée & Diane : dequoy Siluandre ne fut point marry, luy ſemblant qu'il poſſedoit plus abſolument ſa Maiſtreſſe. Tyrcis qui apperceut Aſtrée toute ſeule, car Theſſandre conduiſoit Madante, apres luy auoir fait la reuerence, s'offrit de luy aider. Elle qui eſtimoit infiniment la vertu de ce Berger, outre qu'il luy ſembloit que leurs fortunes auoient beaucoup de conformité, le receut fort volontiers: de ſorte que chacun auoit compagnie, ſinon Laonice, qui, comme i'ay dit autresfois, nourriſſoit en ſon ame vn ſi extreme deſir de vengeance contre Phillis & Siluandre, que tout ſon deſſein eſtoit de trouuer quelque bonne occaſion de leur nuire. Et pour venir à bout de ſon entrepriſe, elle alloit eſpiant toutes leurs actions, & eſcoutoit le plus qu'elle pouuoit leurs diſcours, principalement quand elle voyoit qu'ils parloient bas, & en ſecret, & qu'elle remarquoit à leurs geſtes que c'eſtoit auec affection. Elle auoit des-ja eſté cauſe en partie de la ialouſie de Lycidas, & depuis auoit beaucoup appris des nouuelles de Siluandre, & des autres Bergeres : plus toutesfois par ſes ſoupçons, que par toute autre choſe, mais à cette rencontre elle en reconnut bien dauantage, & y deuint ſi ſçauante, comme

nous dirons, qu'elle en ſçeut preſque autant qu'eux meſmes. Auſſi n'y ayant perſonne en la compagnie qui ſoupçonnaſt le deſſein qu'elle auoit, elle les eſcoutoit librement, & s'en approchoit ſans qu'ils s'en donnaſſent garde. Elle donc n'ayant rien qui la diuertit apres auoir conſideré tous ces Bergers & Bergeres, ſe vint mettre le plus pres qu'elle pûſt de Siluandre, qui conduiſoit Diane, parce que c'eſtoit celuy à qui elle vouloit le plus de mal, & ayant des-ja quelque opinion de cette amour, elle deſiroit auec paſſion d'en diſcourir dauantage. Diane qui n'auoit point de deſſein ſur Siluandre, quoy qu'elle luy vouluſt plus de bien qu'au reſte des Bergeres de Lignon, ne ſe ſoucioit point que ſes paroles fuſſent ouyes : & Siluandre n'y prenoit pas garde, parce que du tout attentif à ce qu'il diſoit à ſa Maiſtreſſe, il ne voyoit preſque le chemin par où il paſſoit, qui fut cauſe que Laonice les pûſt eſcouter ayſément. Or ce Berger, auſſi-toſt qu'il ſe vid ſeul pres de Diane : Et bien, ma belle Maiſtreſſe, luy dit-il, quel iugement ferez-vous de Phillis & de moy ? Que Phillis, reſpondit-elle, eſt la perſonne du monde qui ſçait le plus mal mentir, & que Siluandre eſt le Berger que ie vids iamais qui diſſimule le mieux : car il eſt certain que vous contrefaictes mieux le paſſionné que perſonne du monde.

Ah! Bergere, reprit Siluandre, qu'il eſt ayſé de contrefaire ce que l'on reſſent veritablement. Voila pas, repliqua Diane, ce que ie dis? iamais ie n'euſſe creu que pour vne feinte paſſion, l'on euſt peu controuuuer des paroles & des actions ſi approchantes du vray. Ah! Diane, continua le Berger, combien ſont mes actions & mes paroles impuiſſantes à declarer la verité de mon affection: ſi vous pouuiez auſſi bien voir mon cœur que mon viſage, vous ne feriez pas ce iugement de moy: car il faut en fin que ie vous auoüe, la gageure de Phillis auoit bien eſté cauſe, que ce Berger (ie ne ſçay ſi ie dois dire heureux ou malheureux) a eu plus ſouuent l'honneur d'eſtre pres de vous: mais que ie me ſois arreſté aux bornes de noſtre gageure: ah! belle Maiſtreſſe, ne le croyez pas, vous auez trop de perfections, & i'ay eu trop de commodité de les reconnoiſtre, pour ne les aimer que par ſemblant. Le Ciel me ſoit teſmoin, & i'en atteſte les Deïtez de ces lieux ſolitaires, que ie vous aime auec vne auſſi veritable affection comme il eſt vray que ie ſuis Siluandre.

Ce qui eſtoit cauſe que le Berger parloit de cette ſorte, c'eſtoit qu'il voyoit bien que dans peu de iours le terme des trois mois finiſſoit, & qu'apres il luy ſeroit beaucoup plus difficile de l'entretenir de ſon affection, reconnoiſſant aſſez l'humeur de cette Bergere: de ſorte qu'il

se resolut de preuenir ce temps : & quoy que cela rapporta peu à son dessein, si ne luy fut-il du tout inutile: car il commença d'accoustumer sa Bergere à semblables discours, qui, peut-estre, n'est pas vn des moindres artifices dont vn Amant auisé se doiue seruir, d'autant que la coustume nous rend les choses aysées, qui du commencement nous estonnent, & que nous iugeons presque impossibles. Diane oyant ces paroles, encore qu'elle iugea bien qu'elles estoient veritables, si ne fit-elle semblant de les croire: mais continuant comme elle auoit commencé: & cecy, dit-elle, Berger, me fortifie encore plus en l'opinion que i'ay conceuë de vous: & pour vous tesmoigner que ie dis vray, regardez auec quelle froideur ie vous escoute & vous respons: car si i'auois autre creance de vos paroles, soyez certain que le premier mot que vous m'en auez dit, eust esté le dernier que i'euſſe escouté. Siluandre vouloit respondre, mais il en fut empesché par vne rencontre qu'ils firent. Astrée & Tyrcis alloient les premiers: Phillis & Hylas apres, puis Madonte & Tersandre, & en fin Diane & Siluandre, & apres eux la malicieuse Laonice. Suiuant de cette sorte le sentier que Siluandre leur auoit montré, ils approchent sans faire beaucoup de bruit d'vn fort agreable bocage qui estoit sur leur chemin. Et parce que les discours d'Astrée & de Tyrcis n'estoient pas

de ceux qui arreſtent toutes forces de l'eſprit, comme n'eſtant que des choſes indifferentes, ils prirent garde que dans le plus eſpais de l'ombrage, il y auoit trois Bergeres auec le gentil Paris, fils d'Adamas. Pour les Bergeres, elles eſtoient inconnuës à Aſtrée. Quant à Paris, il s'eſtoit depuis quelque temps rendu ſi familier parmy toute cette trouppe, à cauſe de l'amour qu'il portoit à Diane, qu'il n'y auoit celle de tout leur hameau qui ne le reconnuſt, voire qui ne l'aimaſt. Auſſi pour ſe rendre plus agreable, toutes les fois qu'il venoit voir ſa Maiſtreſſe, il prenoit les habits de Berger, comme i'ay dit, & auec vne houlette en main, viuoit parmy cette troupe, comme s'il euſt eſté de meſme condition, tant l'amour a de force à deſpoüiller les ames meſmes plus genereuſes de toute ambition. Et parce qu'à l'heure que cette trouppe vint en ce lieu l'vne des Bergeres chantoit, Aſtrée & Tyrcis s'arreſterent tout court, & ſe tournant vers ceux qui venoient apres eux, leur firent ſigne d'aller doucement: mais d'autant que la chanſon eſtoit preſque finie, ils n'ouyrent que ce dernier couplet:

MADRIGAL.

QVOY ? vous ay-ie offensée,
D'effect ou de pensée?
D'effect il ne peut estre,
Si mon penser l'a fait, il est vn traistre.

Cette Bergere auoit la voix si douce, que toute la trouppe suruenuë fut bien marrie qu'elle eut si tost acheué : mais Hylas qui auoit quitté Phillis, pour s'en approcher dauantage, n'eust plustost ietté les yeux dessus qu'il les reconnust. Que si quelqu'vn eust pris garde à luy, il eust bien veu à son action, que ces Bergeres ne luy estoient pas inconnuës : toutesfois pour ouyr ce qu'elles diroient, il se contraignit le plus qu'il luy fut possible. Il ouyt donc que cette derniere, apres auoir chanté : Or sus, dit-elle, gentil Berger, puis que nous auons satisfait à vostre curiosité, acquittez-vous de la promesse que vous nous auez faicte. Ie ne vous desdiray iamais, respondit Paris, de chose qui soit en ma puissance : & lors prenant vne harpe que ces Bergeres auoient, il chanta sur cet instrument de cette sorte :

CHANSON.

I.

QVAND *Hylas apperceut les yeux*
De Phillis ſa belle Maiſtreſſe,
Void-on encor telle Deeſſe
Ailleurs, dit-il, que dans les Cieux?

II.

Phillis d'vn eſclat rougiſſant
Oyant ces mots deuint plus belle;
En vain cette beauté nouuelle
Rend, dit-il, voſtre œil plus puiſſant.

III.

Elle d'vn gracieux ſouſris
Receuant cette flatterie:
Ceſſez, luy dit-il, ie vous prie,
C'eſt fait, en fin Hylas eſt pris.

IV.

Mais s'il plaint, dit-elle, à l'inſtant
Sa liberté, qu'il la repreine;
Vous eſtes, dit-il, moins humaine
En pardonnant qu'en ſurmontant.

V.

Lien trop aymable & trop cher,
Dont le captif craint qu'on le laſche,
Heureux Amant puis qu'il te faſche,
Quand tu vois qu'on te veut laſcher.

Il ſembloit

Il sembloit que ces estrangers attendissent auec impatience la fin de cette chanson pour demander qui estoit Phillis & Hylas. Si vous auez quelquesfois ouy parler de cette plaine de Foreſt, respondit Paris, & particulierement de l'agreable riuiere Lignon, il ne peut estre que vous n'ayez ouy le nom de la belle Bergere Diane, & d'Astrée. Or cette Phillis dont vous me demandez des nouuelles, est leur plus chere compagne. Quant à Hylas, ie ne vous en puis dire autre chose, sinon qu'il est estranger, mais de la plus gracieuse & plus heureuse humeur que i'aye iamais pratiquée, car il ne s'ennuye iamais au seruice d'vne Bergere, la quittant touſiours huict iours, à ce qu'il dit, auant que de s'y desplaire. N'est-il pas (adiousta l'vne de ces estrangeres) d'vn lieu qui s'appelle Camargue, qui est en la Prouince des Romains? & luy ayant respondu qu'ouy: Il suffit, continua-t'elle, que vous nous ayez dit son nom, & le lieu d'où il est: car pour toutes ses autres conditions, nous les auons autresfois appriſes à nos despens, & apres s'estre teuë quelque temps, elle reprit de cette sorte:

HISTOIRE DE PALINICE ET DE CYRCENE.

IE ne trouueray iamais eſtrange, gentil Berger, tant que i'auray memoire de Hylas, d'ouyr dire que la pluſ-part des choſes conſiſte en l'opinion. Puis que n'y ayant rien de ſi contraire que le vice & la vertu, & ceſtui-cy prenant l'vn pour l'autre, il nous montre que veritablement l'opinion eſt celle qui met le prix à toutes choſes. Et certes, c'eſt bien le plus inconſtant de tous les eſprits qui ayent iamais eu quelque opinion d'eſtre amoureux, & qui auec plus d'opiniaſtres raiſons eſſaye de prouuer que c'eſt vertu de changer, ou pluſtoſt que d'aimer en diuers lieux, ce n'eſt pas inconſtance: & ne faut point croire qu'il en parle contre ce qu'il en croit, parce que veritablement c'eſt ſelon ſon cœur. Ie me ſouuiens qu'eſtant venu de Camargue à Lyon, il ſe laiſſa renfermer dans le Temple parmy les filles, la veille d'vne Feſte, & n'euſt eſté la compaſſion que Palinice eut de luy (c'eſt ainſi que celle-cy de mes compagnes ſe nomme, dit-elle, montrant celle qui eſtoit plus pres de Paris) il n'y a point de doute que ſa curioſité euſt eſté bien rudement punie. Mais elle reconnoiſſant que ſa faute eſtoit procedée d'im-

prudence, & non de malice, en le deſguiſant d'vn voile le fit ſortir hors du Temple, & l'amena iuſques en ſon logis qui eſtoit dans la demy Iſle que le Roſne & l'Arar ſont aupres de l'Athenée. A la verité, cette courtoiſie fut bien aſſez grande pour obliger HYLAS a reuoir Palinice : mais ſa modeſtie auſſi eſtoit bien vne bride aſſez forte, pour empeſcher que tout autre que HYLAS ne luy euſt parlé d'Amour: toutesfois il n'attendit pas la troiſieſme viſite, ſans luy en dire ſon opinion. Car le lendemain qu'il vint chez elle ce fut auec autant de familiarité, que s'il euſt eſté touſiours nourry aupres d'elle. Vous m'auez, luy dit-il d'abord, conſerué la vie: il eſt bien raiſonnable qu'elle ſoit employée à voſtre ſeruice: auſſi le veux-ie faire, quand ce ne ſeroit que pour n'eſtre point ingrat; vous auſſi pour ne ſoüiller la premiere faueur que vous m'auez faicte, receuez l'offre que ie vous fais de mon ſeruice, & ne croyez point qu'il y ait perſonne au monde qui vous puiſſe plus aimer que moy, ny qui en ait plus de volonté. Ma compagne qui n'auoit pas accouſtumé d'ouyr de ſemblables harangues, pour le commencement, luy reſpondit aſſez froidement, mais voyant qu'il continuoit, elle s'en faſcha, ne pouuant ſupporter qu'il luy tint ce langage. En fin quand par la continuation de ſes viſites, elle recognut ſon humeur, elle ne

faiſoit plus qu'en rire, dequoy il ne s'offençoit point: car il a cela de bon, que tout ainſi qu'il vit librement auec tout le monde, il eſt bien ayſe qu'on en face de meſme auec luy. Toutesfois cette Amour alla croiſſant de ſorte que ma compagne s'en trouua ennuyee: non pas que veritablement Hylas ne ſoit perſonne de merite, & qu'il n'ait des perfections qui ſont dignes d'eſtre aimées: mais elle eſtant vefue, & ne faiſant pas deſſein de ſe marier, cette recherche ne pouuoit que luy eſtre fort deſ-aduantageuſe. En ce meſme temps il ſembla que le Ciel euſt pitié de Palinice, luy donnant vne compagne, & bien-toſt deux, pour luy ayder à porter vn ſi peſant fardeau. Palinice auoit vn frere qui eſtoit ſeruiteur, il y auoit long temps, de Circéne, dit-elle (montrant l'autre de ſes compagnes qui eſtoit aupres d'elle:) & parce que le reſpect a plus de puiſſance ſur les cœurs qui aiment bien, Clorian (tel eſt le nom du frere de Palinice) n'auoit point encor eu la hardieſſe de le dire à cette belle Circéne. Elle d'autre coſté eſtoit encor trop ieune pour prendre garde aux actions qui luy en pouuoient donner connoiſſance; ſi bien que Clorian bruſloit bien deuant ſa Deeſſe: mais ſon ſacrifice eſtoit inutile, n'eſtant pas connu de celle a qui il l'offroit. Hylas cependant continuoit de voir Palinice; & parce, à ce qu'il dit, que l'vn des premiers preceptes de la prudence

d'Amour, c'eſt d'acquerir les bonnes graces de tous ceux qui attouchent ou d'amitié ou de parentage à la perſonne aimée, il fit tout ce qu'il pûſt pour eſtre amy de Clorian: ce qui luy fut fort ayſé, pource que ce ieune homme eſtoit courtois & bien nay, & de ſon coſté auoit ce meſme deſſein d'eſtre aimé de tous. Mais d'autant que Hylas eſtoit plus fin & plus ruzé, ſoit pour auoir plus voyagé, ſoit pour auoir plus d'aage, il ſe contenta de feindre ce que Clorian fit a bon eſcient: & par ainſi il ne fut ſon amy que comme le commun, au lieu que l'autre l'aimoit comme ſi c'euſt eſté ſon frere. Pour le moins ce qui s'en enſuiuit en donna connoiſſance: car Clorian augmentant de iour à autre en ſon affection enuers Cyrcéne, ſans la luy oſer faire ſçauoir par ſes paroles, Hylas en fin s'en print garde de cette ſorte. Cyrcéne eſtoit partie pour aller voir ſon pere, qui eſtoit tombé malade en vne ville du coſté des Allobroges dans le pays des Sebuſiens, & ſa maladie fut telle que iamais il n'en releua depuis: cela fut cauſe qu'elle demeura long temps hors de noſtre ville, & que par conſequent Clorian ne la voyoit point. Et parce qu'à ce que i'ay ouy dire, il n'y a rien qui ſoulage plus celuy qui aime bien, que de penſer en la perſonne aimée, Clorian ſe retiroit bien ſouuent en vne maiſon qu'il auoit dans l'enceinte meſme de la ville, ſur le haut de cette montée

qui va du coſté des Sebuſiens. De ce lieu on void le Roſne d'vn coſté, & de l'autre l'Arar, & quand on veut eſtendre la veuë on void du coſté du Roſne la foreſt de Mars ditte d'Erieu. Que ſi les arbres eſleuez n'empeſchoient l'œil, il n'y a point de doute qu'il s'eſtendoit plus de ce coſté là que de tout autre. Quand on ſe tourne vers le Temple de Venus, on void iuſques aux monts des Seguſiens. Quand on regarde l'Arar, on void iuſques aux Sequanois. Et quand on eſtend la veuë entre le Roſne, & l'Arar, vous voyez iuſques aux affreuſes montagnes des Allobroges, par delà la plaine des Sebuſiens. Que s'il n'y auoit quelques rochers qui s'oppoſent, on verroit meſme iuſques aux Secuſiens, parce qu'outre que le lieu eſt fort releué, encor y a-t'il vne tour qui eſt merueilleuſe pour ſa hauteur, au ſommet de laquelle il y a vn cabinet ouuert des quatre coſtez, afin qu'on puiſſe plus aiſémẽt iouyr de la beauté de cette veuë. C'eſtoient en ce lieu que Clorian ſe retiroit d'ordinaire: & quand il ſe pouuoit deſrober des compagnies il montoit en ſa tour: & de là iettant les yeux ſur la plaine des Sebuſiens, il demeuroit comme rauy en ſa penſée, qui ne ſe diuertiſſoit iamais de Cyrcéne, quelque object qui ſe preſentaſt à ſes yeux. Il aduint que Hylas eſtant fort familier auec luy, comme ie vous ay dit, ne le trouuant point dans le bas du logis, ſe douta bien qu'il eſtoit

au haut de cette tour, & parce qu'il eſtoit en peine de qui ſon compagnon eſtoit amoureux (car il connoiſſoit bien que ces ſolitudes, & ces longues penſées ne pouuoient proceder d'autre choſe que d'Amour) il monta les degrez le plus doucement qu'il pût: & trouuant la porte entr'ouuerte, il le vid accoudé ſur la feneſtre qui regardoit du coſté des Sebuſiens, tellement rauy en ſa penſée, qu'il n'euſt pas oüy tonner, tant s'en faut qu'il euſt pû prendre garde au bruit que fit HYLAS en ouurant la porte & en entrant; & de fortune il parloit alors ſi haut que HYLAS pûſt ouyr ces paroles:

SONNET.

IL PARLE AV VENT.

DOVX Zephir que ie vois errer folaſtrement
Entre les crins aigus de ces plantes hautaines,
Et qui pillant des fleurs les plus douces haleines,
Auec ce beau larcin vas tout l'air parfumant.

Si iamais la pitié te donna mouuement,
Oublie en ma faueur icy tes douces peines:
Et t'en va dans le ſein de ces heureuſes plaines,
Où mon malheur retient tout mon contentement.

Va, mais porte auec toy les amoureuſes plaintes
Que parmy ces foreſts i'ay triſtemẽt empraintes,
Seul & dernier plaiſir entre mes deſplaiſirs.

Là tu pourras trouuer ſur dés léures iumelles
Des odeurs & des fleurs plus douces & plus belles :
Mais rapporte-les-moy pour nourrir mes deſirs.

Ie vous y prends Clorian, dit Hylas, luy iettant le bras au col, & le baiſant à la ioüe, ie confeſſe que vous eſtes le plus ſecret Amoureux qui fut iamais, mais ſi ne pouuez-vous plus vous cacher à moy. Ny en cette occaſion, dit Clorian, apres l'auoir quelque temps conſideré, ny en nulle autre, ie ne me cacheray iamais à vous. Ie le reconnoiſtray bien, luy dit Hylas, ſi vous m'auoüez librement ce qu'auſſi bien ie ſçay des-ja. Et qu'eſt-ce, reſpondit-il, que vous voulez ſçauoir de moy? Ie ne vous demande plus, repliqua HYLAS, quel eſt voſtre mal, mais ſeulement de qui il procede. Ah! HYLAS, dit-il, auec vn grand ſouſpir, vous auez raiſon de ne me demander point quel il eſt, car vous le iugerez aſſez quand vous ſçaurez qui en eſt la cauſe. Et pleuſt aux Dieux que vous pûſſiez auſſi bien m'y rapporter du ſoulagement comme i'en deſeſpere, & comme librement ie ſatisferay à voſtre curioſité. Et à ce mot s'eſtant aſſis ſur vn petit lict,

& le prenant par la main, il luy fit tout le discours de son affection, luy disant, combien le respect qu'il auoit porté à Cyrcéne, estoit grand, puis qu'il n'auoit osé luy declarer l'Amour qu'il luy portoit.

Lors que Hylas oüyt le nom de Cyrcéne, il luy sembla bien de l'auoir oüy nommer autrefois, sans toutesfois s'en pouuoir bien souuenir, cela fut cause qu'il luy demanda laquelle c'estoit de toutes celles qu'il auoit veües. Puis que vous n'en connoissez point le nom, respond Clorian, il faut croire que vous ne l'aurez iamais veüe, sa beauté estant telle, qu'il est impossible qu'elle soit veüe sans qu'on n'en demande le nom, & que l'Amour n'en engraue en mesme temps le visage bien auant dans le cœur : & à la verité quand ie conte en quel temps vous estes venu en cette ville, ie pense que vous ne la pouuez auoir veüe. I'arriuay, adiousta Hylas, la veille de la derniere feste qu'on chommoit à Venus. Clorian alors apres auoir quelque temps pensé, luy respondit qu'il ne la pouuoit auoir veüe que ce iour-là, parce qu'elle partit le lendemain pour aller vers son pere, qui estoit malade dans la prouince des Sebusiens, d'où elle n'estoit depuis reuenüe. Et bien, dit Hylas, & pour estre si belle pensez-vous qu'elle ne vueille pas estre aimée? Quoy donc, croyez-vous qu'il n'y ait que les laides qui vueillent souffrir de l'estre? Tant s'en faut

ſi quelques-vnes s'en doiuent offenſer quand on le leur dit, ce ſont les laides, parce qu'il y a apparence que l'on ſe mocque d'elles. Ie ne penſe pas, reſpondit Clorian, qu'elles s'en offenſent pour eſtre belles: mais oüy bien pour eſtre honneſtes. Comment, adiouſta Hylas, qu'vne femme pour honneſte qu'elle ſoit ſe puiſſe faſcher d'eſtre aimée? Ah! Clorian mon amy, reſſouuenez-vous que la mine qu'elles en font quand on leur dit, n'eſt pas pour eſtre marries qu'on les aime, mais pour eſtre en doute qu'il ne ſoit pas vray. Et d'effect où eſt la femme, qui eſtant bien aſſeurée de l'affection d'vn homme, ne s'en eſt enfin fait paroiſtre tres-contente, & ne luy en a rendu des teſmoignages? Non, non, Clorian, de toutes les actions que nous faiſons, apres celles qui conſeruent la vie, il n'y en a point de plus naturelle que celle de l'Amour. Et tenez-vous les femmes pour tant ennemies de la nature, qu'elles hayſſent ce qui eſt naturel? Ie veux vous donner conſeil, encor que vous ne me le demandiez, & ſi vous le ſuiuez vous verrez bien toſt que ie ne ſuis pas apprentif en ſemblables choſes. Faites ſçauoir à Cyrcéne que vous l'aimez, & cela le le plus promptement que vous pourrez; car pluſtoſt elle le ſçaura, pluſtoſt auſſi en ſera-t'elle aſſeurée, & tant pluſtoſt elle vous aimera. Il n'y a point de doute qu'au commencement elle tourna la teſte à coſté,

qu'elle vous dira qu'elle ne veut point qu'on luy parle d'Amour, qu'elle feindra d'eſtre en colere, & de ne vouloir plus parler à vous: mais continuez ſeulement, & ſi vous y eſtes bien aſſidu, ſoyez aſſeuré que vous l'emporterez.

Lors qu'elles nous font ces reſponſes, & qu'elles refuſent l'affection que nous leur preſentons, elles me font reſſouuenir de ces Myres, qui ayans viſité les malades, refuſent en tendant la main, l'argent que l'on leur preſente. I'ay plus d'aage que vous, i'ay vn peu couru du monde, & ſur tout i'en ay aimé pluſieurs: cela me donne l'authorité de vous en parler plus librement, & vous ne le deuez point trouuer mauuais: ſoyez certain que iamais honteux Amant n'eut belle amie, & que c'eſt fait de l'amoureux qui eſt reſpectueux. Il faut que celuy qui veut faire ce meſtier, oſe, entreprenne, demande, & ſupplie, qu'il importune, qu'il preſſe, qu'il prenne, qu'il ſurprenne, voire qu'il rauiſſe. Et ne ſçauez-vous, Clorian, comme la femme eſt faite? Eſcoutez ce qu'en dit ce grand Oracle qui de noſtre temps a parlé de là les Alpes.

MADRIGAL.

ELLE fuit, & fuyant elle veut qu'on l'atteigne;
Refuſe, & refuſant veut qu'on l'ait par effort;
Combat, & combattant veut qu'on ſoit le plus fort:
Car ainſi ſon honneur ordonne qu'elle feigne.

Celuy qui n'a pas le courage de viure de cette ſorte, conſeillez-luy ſeulement qu'il prenne vn autre meſtier que celuy d'Amour, car il n'y fera iamais ſon profit. Ie veux donc conclure, Clorian, que non ſeulement vous deuez auoir la hardieſſe de luy declarer voſtre intention, mais deuez eſperer pour certain qu'elle vous aimera, pourueu que vous l'aimiez.

Ie ne ſçaurois, gentil Berger, vous redire au long les conſeils, ny les raiſons de Hylas: car à ce que i'ay depuis ſçeu par Palinice, a qui ſon frere les a pluſieurs fois racontees, il ſe faiſoit bien paroiſtre maiſtre paſſé en ſemblables choſes. Tant y a que la concluſion fut, d'autant que Clorian n'auoit pas la hardieſſe de declarer à cette belle fille, l'affection qu'il luy portoit, qu'auſſi-toſt qu'elle ſeroit de retour (ce qui deuoit eſtre dans peu de iours) Hylas en porte-

roit la parole. Ce qu'il accepta librement de faire, parce, disoit-il, qu'il s'en obligeoit deux en vn coup, à sçauoir Clorian en luy rendant ce bon office, & Cyrcéne en luy portant de si bonnes nouuelles. Il aduint donc que quelque temps apres ma compagne retourna en la ville: & quoy que la mort de son pere l'eut contrainte de porter le dueil, & que la tristesse de son ame accompagnast fort bien l'habit qu'elle auoit, si est-ce que ce desplaisir n'auoit point amoindry sa beauté, tant s'en faut il luy auoit adiousté ie ne sçay quelle douceur au visage, qui esmouuoit tous ceux qui la voyoient, & d'Amour, d'vne certaine attrayante compassion, qui la rendoit beaucoup plus aggreable. Hylas pour satisfaire à ce qu'il auoit promis, ne sçeut pas plustost son retour qu'il rechercha curieusement les moyens de la voir; à quoy Palinice luy seruit beaucoup, parce que son frere l'en auoit prié. Elle qui ne sçauoit point leur dessein, & qui croyoit que ce ne fust que par curiosité, fut bien aise de contenter son frere quoy qu'il luy faschast fort de trainer cet homme apres elle. Et de fortune il se presenta vne bonne occasion, car la mere de Circéne voulant faire quelque sacrifice aux Dieux Manes pour son mary, y conuia Palinice, comme l'vne de ses meilleures amies. Elle y alla, & auec elle Hylas; mais voyez s'il n'est pas aussi bon amy, que fidelle Amant: il ne reuit pas si tost

Cyrcéne qu'il en deuint amoureux: Ie dis, reuit, parce que iettant les yeux dessus, il se ressouuint qu'il l'auoit veüe autresfois dans le Temple de Venus, lors que Palinice le sauua: & parce que dés lors il l'auoit trouuée fort à son gré, ses premieres flammes se r'allumerent aisément en ce cœur, qui est aussi susceptible de l'Amour, que le soulfre le peut estre du feu. La considerant donc quelque temps fort attentiuement, il se ramenteut peu à peu que Cyrcéne estoit celle qu'il auoit veüe dans le Temple, & de laquelle ils auoient demandé le nom à Palinice: & se representant alors la grace qu'elle eut à chanter, & tout ce que l'Amour luy fist conceuoir à cette premiere veüe, il oublia de sorte tout ce qu'il auoit promis à Clorian, qu'il ne pensa plus qu'a faire l'office pour soy mesme. Voyez combien il est dangereux d'employer vn second en semblables affaires. Il s'approcha d'elle, & apres l'auoir salüée, & que comme pleine de ciuilité elle luy eut rendu son salut, parce que c'estoit dans le Temple, il se mit sur vn genoüil au plus pres d'elle qu'il pût, & suiuant son humeur, se panchant vn peu sur l'autre, il luy parla de cette sorte: Ie voy bien, belle Cyrcéne, que vostre veüe m'est fatale, & qu'estant venu icy pour assister à vn de vos sacrifices, vous y serez aussi à vn des miens. Elle qui n'auoit iamais veu cet homme, ny oüy parler de luy, le regarda quelque temps au visage,

& le conſiderant vn peu, connut bien qu'il eſtoit eſtranger, fuſt au langage, fuſt à l'habit, parce qu'encores qu'il le portaſt comme les autres de la ville, ſi eſt-ce qu'il eſtoit bien aiſé à connoiſtre, d'autant que les eſtrangers, quoy qu'ils ſe deſguiſent de nos habits, ont touſiours quelque air different de ceux de noſtre contrée: & me ſemble que les Francs ont moins cette difference que tous les autres. Et parce que Cyrcéne ne connoiſſoit point Hylas, elle creut qu'il la prenoit pour quelque autre, & cela fut cauſe qu'apres auoir arreſté quelque temps ſes yeux ſur luy, elle ſe tourna froidement d'vn autre coſté, ſans luy reſpondre; dequoy n'eſtant pas ſatisfait, il la tira par vn des plis de ſa robbe.

Et quoy la belle, luy dit-il, vous ne me reſpondez non plus que ſi ie ne parlois point à vous: Auſſi crois-ie, dit Cyrcéne, que voſtre parole ne s'addreſſe pas à moy, ou que vous vous meſcontez: car qu'eſt-ce que vous me dites de veüe fatale, & de voſtre ſacrifice? Ce n'eſt point, dit-il, à autre qu'à vous que ie parle, & ne vous prens point pour autre que pour vous meſme: c'eſt à dire, pour la plus belle & plus aimable que ie vis iamais, & de qui la premiere veüe a failly de me couſter la vie, & la ſeconde me la rauira ſans doute, ſi ie ne vous trouue à cette heure auſſi douce & fauorable que Palinice me le fut en ce temps-là. Et qu'eſt-ce, dit-elle, que

Palinice fit pour vous? Elle me sauua la vie, respondit-il, lors que ma curiosité m'engagea dans le temple, la nuict auant la feste de Venus, & que vostre veüe m'y retint plus que ie ne deuois. Ie n'ay point de memoire, dit Cyrcéne, de vous y auoir veu. Cela, repliqua Hylas, n'empesche pas que ie ne vous aime, & qu'au lieu d'assister à vostre sacrifice, comme i'ay pensé de faire, vous n'assistiez à celuy qu'Amour vous fait de moy; en quoy toutesfois ie m'estimeray bien-heureux, si i'acquiers quelque part en vostre amitié. Ie voy, dit-elle, que vous estes estranger, & que vous ne me connoissez pas; & croy encores mieux que mon amitié vous est fort indifferente. Et à ce mot elle se tourna d'vn autre costé, & il luy aduint à propos qu'vne de ses compagnes entra dans le Temple, à laquelle feignant de quitter sa place par courtoisie, elle se retira au plus pres de sa mere qu'elle pût, & durant tout le reste du sacrifice, elle ne voulut s'approcher de luy. Mais Hylas n'estoit pas homme pour s'arrester en si beau chemin.

Il trouua donc par le moyen de Palinice, celuy d'entrer chez Cyrcéne, & pour conclusion s'y rendit si familier, faisant tousiours croire à Clorian que c'estoit a son occasion qu'il demeuroit plus auec elle qu'en tout autre lieu. Mais ce n'estoit pas assez pour l'humeur d'Hylas de tromper son amy, & d'aimer Palinice & Cyrcéne,

Cyrcéne, ſi vn ſoir que nous nous allaſmes promener, contre-mont l'Arar, il ne m'en euſt dit autant qu'aux autres, ſans qu'il euſt preſque connoiſſance de mon nom.

Hylas qui eſtoit aux eſcoutes, comme ie vous ay dit, ne pût s'empeſcher, quoy que ce fut contre ſon deſſein, de ſe montrer à elle, & de luy dire tout à coup. Et quoy, belle Florice, auez-vous opinion que ce fut de voſtre nom que ie fuſſe amoureux? Hylas ſe repentit bien de s'eſtre fait voir ſans y penſer, mais ces eſtrangeres furent bien plus eſtonnées, le voyant paroiſtre tant inopinément: quoy que d'abord elles le regarderent par deux fois auant que de le reconnoiſtre, à cauſe du changement d'habits.

Mais Aſtrée en fut tres-aiſe, qui s'ennuyoit infiniment que le long diſcours de cette eſtrangere luy retardaſt le contentement qu'elle eſperoit de la fin de ſon voyage. Elle fit ſemblant toutesfois d'en eſtre bien marrie, afin de faire comme les autres, qui tous enſemble ſe firent voir. Au contraire Hylas feignant d'auoir interrompu à deſſein Florice, s'en courut l'embraſſer, & puis ſalüa les autres deux: & enfin retournant vers elle: Et bien belle diſcoureuſe, dit-il, ne ceſſerez-vous iamais de renouueller mes playes? I'auois opinion, dit-elle, de chanter vos loüanges: & depuis quand les eſtimez-vous autres? I'ay de tout temps, dit-il, accou-

ſtumé d'appeller chaque choſe par ſon nom : & n'eſt-ce pas rebleſſer que de remettre le fer dans des vieilles cicatrices ? Et y a t'il vn fer plus tranchant que la veüe de vos beautez, & le ſouuenir de mes premieres Amours? O ! dit Florice, l'offenſe n'eſt pas grande ſi ie ne vous fay que cette playe, & vous ne deuez pas auoir peur d'en mourir, puis que vous en ſçauez de ſi bons remedes. Cela ſeroit bon, reſpondit Hylas, ſi toutes les bleſſures ſe gueriſſoient par des remedes ſemblables : mais n'entrons point ſi toſt en ce diſcours, & me dittes quel bon deſſein vous conduit en ce lieu ? Ce n'eſt pas, reſpondit Florice, celuy de vous y voir. Si vous eſtiez, adiouſta Hylas, auſſi courtoiſe que vous m'eſtes obligée, cette conſideration auroit bien aſſez de force pour vous y conduire, vous ayant aſſez fait de ſeruices à toutes pour vous laiſſer la volonté de me reuoir : mais ie voy bien que i'ay ſemé vne terre ingratte, & qui ne rend pas la peine qu'on y prend. Quelquesfois, reſpondit Cyrcéne, pource que le laboureur eſt mauuais, & la graine mal-choiſie & miſe hors de ſaiſon, le bon terroir rapporte des ronces au lieu de bled : prenez garde que quelqu'vne de ces choſes ne ſoit cauſe de l'infertilité dont vous nous blaſmez.

Ie ſçay bien, dit-il, Cyrcéne, que comme vous auez touſiours eu beaucoup de beauté pour vous faire aimer, de meſme vous n'auez iamais

eu faute de deſdain pour meſpriſer ceux qui vous ont adoree. Et moy, dit Palinice, ie ſçay encore mieux, que comme vous auez touſiours eſté tres-fertile en nouueaux deſirs & nouuelles affections, de meſme vous n'auez iamais eu faute de paroles pour accuſer autruy de voſtre faute. Alors Hylas ſe reculant deux ou trois pas : C'eſt trop, dit-il, d'auoir à combattre contre trois, les plus vaillans meſme ne le veulent entreprendre contre deux. A ce mot, Aſtrée, Diane, Phillis, & le reſte de leur troupe arriuerent, & furent cauſe que cette diſpute priſt fin.

LE QVATRIESME LIVRE DE LA SECONDE PARTIE D'ASTREE.

C'ESTOIT la couſtume des Bergers de Lignon, de ne rencontrer iamais eſtranger, ſans luy offrir toute ſorte d'aſſiſtance, leur ſemblant que les loix de l'hoſpitalité le leur commandoient ainſi. Cette couſtume conuia Aſtrée, Diane, & toute leur compagnie, de faire ces meſmes offres à ces belles eſtrangeres, & apres leur demander la cauſe de leur voyage. A quoy Florice reſpondit pour toutes: qu'eſtant enuoyées en cette contrée, par l'ordonnance d'vn Dieu qui leur auoit deffendu d'en dire encores l'occaſion, elles n'oſeroient luy deſobeyr, que cela eſtoit cauſe qu'elles ne pouuoient leur ſatisfaire: & s'eſtant enquiſe qui eſtoient ces Bergeres, & ayant ſçeu de Phillis leurs noms, Florice s'addreſ-

ſant à Aſtrée. I'auoüe, dit-elle, que i'ay eſté aueugle de ne connoiſtre pas que vous eſtiez la Bergere Aſtrée, de qui la beauté ne pouuant ſe renfermer en vn ſi petit pays que les Foreſts, remplit de ſa loüange toutes les contrees d'alentour: mais vous deuez, ce me ſemble, receuoir pour excuſe qu'admirant & vous & Diane, ie demeurois comme eſbloüye & confuſe de trop de lumiere: Et ie commence de bien eſperer de noſtre voyage, puis que d'abord nous auons fait la plus heureuſe rencontre que nous euſſions pû deſirer. Aſtrée pleine de ciuilité, luy reſpondit auec les plus honneſtes paroles qu'il luy fut poſſible, & apres s'eſtre embraſſées & baiſées, Hylas les interrompant: Et quoy, Florice, dit-il, que vous ſemble de nos villages? Viſtes-vous iamais rien de ſi beau parmy les artifices de vos villes, & n'ay-ie point eu raiſon de vous quitter toutes pour ces belles Bergeres, puis que la ſimplicité de mon humeur, & de mon eſprit a bien plus de ſympathie auec leur beauté naturelle, qu'auec les ruſes & fineſſes dont vous vſez dans vos villes? Si iamais vous auez diſpoſé vos actions, dit Florice, auec iugement, i'auoüe que ç'a eſté cette fois, non pas pour la conformité des humeurs qui peut eſtre entre ces belles Bergeres & vous: car en cela vous ſeriez trop differents, mais parce que Hylas ayant eſté toute ſa vie vo-

lage en l'affection qu'il a portée aux autres beautez, deuiendra sans doute constant à ce coup, si pour le moins la perfection de la beauté a puissance de le faire : & quant à moy ie le crois, puis que ne voyant rien de mieux en quelque autre lieu où il puisse aller, s'il a de la raison il sera contraint de t'arrester icy. C'est à moy à respondre, dit Phillis, car Hylas est mon seruiteur : & toutesfois ie ne respondray pas de sa fidelité, puis que regardant vostre visage qu'il a aimé, & depuis cessé d'aimer, ie tiens que ce n'est pas la beauté qui le rend amoureux. Et que pourroit-ce donc estre ? interrompit Hylas. Vne imprudente humeur de changer, respondit Florice, & vne certaine legereté d'esprit, qui ne le laisse iamais vingt-quatre heures en mesme opinion. Vous estes partie, repliqua Hylas, le iugement que vous en faites est suspect. Ie vous asseure, respondit-elle, que si vous croyez que ie sois partie offensée, ie vous remets librement l'iniure, plus obligée à vostre changement que ie n'eusse receu de satisfaction de vostre constance. Et si vous me dites partie pour pretendre quelque chose en vous, croyez, Hylas, que ie quitte de bon cœur ma pretention à qui la voudra, & qu'il m'obligera plus en la receuant, que ie ne penseray de luy auoir fait de l'auantage, en luy faisant cette donation. Vous auez raison, respondit Hylas, à moitié choleré, de faire de

cette sorte vos presens de moy, car vous en pouuez disposer aussi librement que des estoilles.

Cependant Paris s'estoit addressé à Diane, & apres l'auoir salüée: C'est bien, dit-il, la plus heureuse rencontre que i'euſſe pû desirer que celle de vous auoir trouuée icy où ie l'esperois le moins. Elle l'est pour moy, dit Diane, puis qu'elle nous donne le bien de vostre compagnie, si ce n'est que ces belles estrangeres nous la rauissent. Elle soufrit à ce mot sçachant bien que Paris l'aimoit, de sorte qu'il n'auoit garde de la quitter pour quelque autre que ce fut. Que si ce soufris donna du contentement à Paris, il fit bien vn contraire effect en Siluandre, qui n'ignorant point l'amour de Paris, ne se pût deffendre des pointes de la ialousie, en voyant le bon accueil qu'on faisoit à son riual, & cette experience eust eu plus de force à luy faire auoüer que la ialousie procedoit d'Amour, que toutes les raisons qu'eust pû alleguer Phillis contre luy. Et a la verité il n'y auoit rien qui pût, ce luy sembloit, emporter quelque aduantage sur l'ame altiere de Diane, que la grandeur du pere de Paris. La Bergere, qui auoit quelque inclination à ne point hayr Siluandre, y prit garde, aussi fit bien Laonice, quoy que le Berger dissimulast le mieux qu'il luy fut possible: mais les yeux d'amour & de la

malice ſont trop aigus pour ne percer tous les voiles qu'on leur veut oppoſer. Et la connoiſſance qu'il leur en donnoit euſt eſté beaucoup plus grande, ſi Aſtrée ne les euſt ſeparez: mais deſirant auec paſſion de paracheuer ſon voyage, elle rompit bien-toſt compagnie à ces eſtrangeres, & ſe remit en chemin. Et parce que Paris auoit pris ſous les bras Diane, Siluandre s'en alla vers Phillis, qui le voyant venir. Voila que c'eſt, luy dit-elle, nous ſommes tous deux de ſurplus, & quand nous ne ſerions point icy l'on ne laiſſeroit pas de s'entretenir.

A ce coup, dit Siluandre, i'auoüe mon ennemie que vous auez barre ſur moy, & que ie n'ay rien à repliquer ſur ce que vous dittes: ie plie patiemment les eſpaules, & paye de cette ſorte le tribut de mon peu de merite ſans murmurer. Lors qu'il luy vouloit reſpondre, HYlas ſuruint, qui ſans ſe ſoucier de ces eſtrangeres s'en courut apres Phillis, laiſſant Palinice, Cyrcéne & Florice, tout ainſi que s'il ne les euſt iamais aimées. Diane qui admiroit cette humeur, ne peut s'empeſcher d'en faire ſigne à Phillis, qui de ſon coſté le regardoit en pitié, & l'eſtimoit l'vnique en ſon eſpece, apres l'auoir conſideré quelque temps de cette ſorte: Me direz-vous la verité, Hylas, luy dit-elle? En pouuez-vous faire doute, reſpondit-il, voyant combien ie vous aime, puis que pour vous ſuiure ie laiſſe toutes celles que i'ay ai-

mées? Cette preuue, continua Phillis, n'eſt pas petite: mais ie doute infiniment de ce que ie vous veux demander. Dittes-moy donc, auez-vous aimé ces eſtrangeres que nous venons de laiſſer? Vous le pouuez apprendre, reſpondit-il, par les paroles de Florice. Ie ne fais pas, dit-elle, cette demande ſans raiſon: car ſi vous les auez aimées, comment les auez-vous ſi toſt laiſſées en ce lieu, où elles ſont meſmes eſtrangeres? Tout ainſi, reſpondit Hylas, que autresfois i'en ay laiſſé d'autres pour elles, de meſme ie les laiſſe maintenant pour vous, & ie confeſſe bien que ſi l'amour que ie vous porte n'euſt eu plus de puiſſance ſur moy que la ciuilité, i'euſſe eſté en quelque ſorte obligé à quelque aſſiſtance, mais ie vous aime tant que ie ne puis auoir autre conſideration que celle qui depend de mon amour. Ie ne nie pas, dit Phillis, que vous ne m'obligiez beaucoup: mais ie vous admire en ce que les ayant aimées, vous en faictes à cette heure ſi peu de conte. Ie les ay aimées, reſpondit Hylas, mais ie ne les aime plus, & parce que l'amour me retenoit autresfois aupres d'elles, maintenant que cette amour eſt morte, elle ne le peut plus faire, & me ſemble qu'en cela il n'y a pas grand ſuject d'admiration, ou de meſme il faudroit s'eſtonner de voir vn homme libre, lors que la corde qui le ſouloit lier ſe ſeroit vſée & rompuë. Ie crois, interrompit Siluandre, que Hylas n'a ia-

mais aimé ces belles eſtrangeres : car autrement il les aimeroit encores, d'autant que les liens d'amour ne ſe peuuent ny vſer ny rompre. S'ils ne peuuent eſtre vſez ny rompus, reſpondit Hylas, ils ſont donc bien ayſez à deſnoüer. Tant s'en faut, repliqua Siluandre, tous les nœuds d'amour ſont Gordiens. Si cela eſt, dit Hylas, i'ay donc la meſme eſpée de celuy qui iadis ne les pouuant deſnoüer, les couppa, car ie ſçay bien que ie me ſuis desfait de ceux de pluſieurs.

Ne croyez point, adiouſta Siluandre, que vous les ayez aimées : car vous les aimeriez encores. Ie ne croy pas, dit Hylas, ce que ie ſçay : c'eſt pourquoy, ſçachant tres-aſſeurément ce que ie dis, pour vous faire plaiſir ie ne le croiray pas, & vous pour ne m'importuner dauantage demeurez en voſtre humeur melancolique, ſans m'embroüiller dauantage le cerueau de vos impertinentes opinions.

Phillis qui eſtoit diſcrette, voyant que Hylas releuoit la voix auec colere, luy dit pour l'interrompre : Encor faut-il, Hylas, que ie me faſche contre vous, de ce que vous m'auez empeſchée de ſçauoir les nouuelles que ces eſtrangeres auoient commencé de raconter. Ma Maiſtreſſe, reſpondit-il, i'aimerois mieux ne les auoir iamais aimées, que ſi elles eſtoient cauſe que vous euſſiez quelque mauuaiſe ſatisfaction de moy. Ie ſçay bien, reſpondit

Phillis, que l'Amour que vous leur auez portée, & la ſatisfaction dont vous parlez, ne vous preſſent gueres, car puis que vous ne les aimez plus, que vous peut importer de les auoir, ou ne les auoir pas aimées? Et quoy, ma belle Maiſtreſſe, repliqua Hylas, vous n'eſtimez donc point les contentemens qui ſont paſſez? Si mon bien ne continuë, dit Phillis, le ſouuenir de ne l'auoir plus m'afflige, & ne m'en laiſſe rien que du regret. De ſorte, continua Hylas, que les ſeruices qu'on vous a faits huict iours apres, ſont mis à neant, voila qui ne va pas mal pour Hylas. Siluandre prenant la parole pour Phillis: Voſtre Maiſtreſſe, luy dit-il, ne parle pas des ſeruices, mais des contentemens receus: & auant que de vous en plaindre, il faut ſçauoir d'elle, ſi vos ſeruices ſont mis en ce rang. Hylas reſpondit: Ceux qui ſe desfient de leurs merites, peuuent entrer en cette doute comme vous; mais non pas moy. Siluandre, qui ſçait que toute amour ne ſe peut payer que par amour, & que celle à qui i'ay addreſſé la mienne a trop d'eſprit pour ne la reconnoiſtre, & trop de iugement pour ne l'eſtimer. Le Berger vouloit reſpondre lors que Phillis reprit la parole. I'eſtime Hylas, dit-elle, comme ie dois, & ie reconnois ſes merites pour eſtre tres-dignes d'eſtre aimez, & ne faut pas qu'il penſe que ie perde la memoire de ſes ſeruices; car continuant de m'aimer, ils

ſeront touſiours comme preſens. Et ſi cette declaration luy eſt agreable, ie luy veux faire vne requeſte, qu'il me doit accorder, s'il ne veut que i'aye opinion qu'il ne m'aime pas bien. Commandez-moy, dit HYLAS, tout ce qu'il vous plaira, horſmis deux choſes, à ſçauoir que ie meure, ou que ie me departe de l'affection que ie vous porte: car ſi i'eſtois mort, ie ne vous pourrois plus aimer, & ſi ie ne vous aimois plus, ie perdrois le plaiſir que i'ay d'eſtre aimé de vous: & vous, & l'Amour que vous me portez, reſpondit Phillis en ſouſriant, ſerez immortels, ſi vous ne mourez que par ma volonté: mais ce que ie deſire, c'eſt d'entendre de voſtre bouche ce que vous nous auez empeſché d'apprendre de celle de Florice. Diane qui ouyt cette demande, & qui s'ennuyoit fort de la grande chaleur qu'il faiſoit, dit: Ie trouue que ſi nous rencontrions quelque lieu commode pour paſſer cette grande ardeur du Soleil, il y auroit bien du plaiſir de donner vne heure d'audience à HYLAS: car ie m'aſſeure que ſon diſcours ne ſera point ennuyeux.

Aſtrée, qui, encore que fort deſireuſe d'acheuer ſon voyage, connut bien qu'elle diſoit vray, pour ne contrarier ſeule à la volonté, & à la commodité de tous les autres, s'approcha d'elle, & dit qu'elle vouloit eſtre de la partie: De ſorte, adiouſta HYLAS, qu'il ne tiendra qu'à

moy, que vous ne m'escoutiez: & à la verité, ie serois de mauuaise compagnie, si en me plaisant moy-mesme, ie n'estois bien ayse de vous contenter: car ne croyez pas que ce ne me soit presque autant de plaisir de repenser à mes premieres amours, que si i'estois encores amoureux, & que les mesmes choses fussent presentes, parce que la plus-part des plaisirs d'Amour sont plus en l'imagination qu'en la chose mesme: & quand on raconte ce qui s'est passé, l'ame iette sa veuë sur les images qui luy en sont restées en la fantaisie, & les void alors comme si elles estoient presentes. Et par ainsi pour le contentement de toute cette compagnie, il ne faut que trouuer vn lieu commode où l'ombre nous defende des rays du Soleil. Il seroit impossible, respondit Siluandre, qu'en tout le bois on pûst rencontrer vne place plus commode que celle de la source de ce petit ruisseau que vous voyez: car la fraischeur de l'ombre, & le doux murmure de l'eau qui coule parmy le grauier, conuie chacun à s'y arrester: & ce qui est de meilleur, c'est que nous ne nous destournions point de nostre chemin. A ce mot se mettant deuant au grand pas, toute la troupe le suiuit, bien ayse d'euiter l'incommodité du chaud. D'abord chacun mit les mains dans la fontaine, & n'y eust celuy qui n'en prist dans la bouche pour se rafraischir, & puis choisissant les places les plus commodes,

ils s'assirent tous a l'entour de cette belle source, horsmis Siluandre, qui estant monté sur vn grand cerisier, qui mesme leur faisoit vne partie de l'ombrage, leur iettoit en bas des branches chargées de fruicts: & apres en auoir choisi quelques-vnes des plus belles, les vint presenter à Diane, qui en donna à Paris, & aux Bergeres, non toutesfois sans en choisir vne qu'elle donna à Siluandre, en luy disant; Tenez Siluandre, c'est ainsi que ie vous fais part de mes biens. Pleust a Dieu, dit-il, en la receuant & luy baisant la main qu'elle luy tendoit, que vous receussiez d'aussi bon cœur tout ce que ie vous donne, que cette part que vous me faictes m'est agreable. Et prenant place le mieux qu'il pûst aupres d'elle, lors que les cerises furent paracheuées, HYLAS commença de parler de cette sorte:

HISTOIRE DE PARTHENOPE', FLORICE, ET DORINDE.

IE me suis moqué bien souuent en ma pensée, de ceux qui blasment l'inconstance, & qui font profession d'en estre plus ennemis, considerant qu'ils ne peuuent estre tels qu'ils se disent, qu'ils ne soient eux-mesmes plus in-

conſtans, que ceux qu'ils accuſent de ce vice. Car lors qu'ils deuiennent amoureux, n'eſt-ce pas de la beauté, ou de quelque choſe qu'ils remarquent en la perſonne qui leur eſt agreable? Or ſi cette beauté vient à defaillir, comme c'eſt ſans doute que le temps emporte cet aduantage ſur toutes les belles, ne ſont-ils pas inconſtans d'aimer ces laids viſages, & qui ne reuennent rien de ce qu'ils ſouloient eſtre, ſinon le ſeul nom de viſage? Si aimer le contraire de ce que l'on a aimé eſt inconſtance, & ſi la laideur eſt le contraire de la beauté, il n'y a point de doute que celuy conclut fort bien, qui ſouſtient celuy eſtre inconſtant, qui ayant aimé vn beau viſage, continuë de l'aimer quand il eſt laid. Cette conſideration m'a fait croire, que pour n'eſtre inconſtant, il faut aimer touſiours, & en tous lieux, la beauté, & que lors qu'elle ſe ſepare de quelque ſuject on s'en doit de meſme ſeparer d'amitié, de peur de n'aimer le contraire de cette beauté. Ie ſçay bien que la vulgaire opinion tient tout le contraire: mais il me ſuffit pour reſponſe, de dire que le peuple eſt ignorant, & qu'en cecy il en rend vne veritable preuue. Ne trouuez donc eſtrange, ma Maiſtreſſe, ny vous, gentil Paris, ſi vous racontant ma vie vous oyez pluſieurs ſemblables changemens: car ie ſuis ſi ſoigneux de ne contreuenir à cette conſtance, que i'ay mieux aimé quitter toutes celles

que

que i'ay aimées iuſques icy que de faillir enuers elle.

Vous auez des-ja ſçeu le ſuject qui me ſortit de Camargues, quel fut mon voyage iuſques à Lyon, pourquoy i'aimay Palinice & Cyrcéne, & lors que i'ay interrompu Florice, elle vouloit raconter comment elle me ſurprit: mais parce qu'elle a oublié des choſes qu'il eſt neceſſaire que vous ſçachiez, ie reprendray ce qu'elle a teu finement, & puis ie continueray de vous dire le reſte de ma vie, pourueu que nous ayons aſſez de temps.

Sçachez donc, ma Maiſtreſſe, que Clorian, à la verité, fut tres-mal auiſé de me donner charge de parler à Cyrcéne pour luy, puis que ce n'eſt pas eſtre bien conſeillé de choiſir en cela vn amy qui ſoit plus honneſte homme que celuy qui l'enuoye, y ayant trop de danger, voire eſtant preſque ineuitable, que ce mal-auiſé ne demeure Amant, & que l'autre ne demeure aimé, parce que ſi celle à qui l'on s'adreſſe a de l'eſprit, elle receura touſiours pluſtoſt ce qui vaut le mieux: & puis c'eſt prendre vn mauuais luſtre que de ſe ſeruir & accompagner d'vn plus honneſte homme que l'on n'eſt pas. Il eſt certain que quand i'allay auec Palinice trouuer Cyrcéne pour Clorian, mon deſſein eſtoit de le ſeruir en amy, & de rapporter tout ce qui me ſeroit poſſible à ſon contentement; mais auſſi-toſt que ie vis cette

fille, ie me ressouuiens que i'en estois amoureux depuis que ie l'auois veuë la nuict dans le Temple : de sorte que ie vids bien qu'il falloit que ie contreuinsse ou à l'amitié ou à l'Amour, & apres que i'eus longuement debattu, & pour l'vn & pour l'autre, à sçauoir à qui cederoit: En fin ie conclus qu'il falloit que le nouueau venu quittast la place à l'autre: mais ie n'eus pas plustost fait cette resolution, que l'Amour incontinent me representa qu'il estoit nay en mon ame, aussi-tost presque que i'estois nay, & que l'affection que ie portois à Cyrcéne auoit deuancé celle que i'auois depuis euë pour Palinice, qui estoit cause de l'amitié de Clorian: & par ainsi l'amitié estant venuë long temps apres l'Amour, fus-ie iniuste d'ordonner qu'elle cederoit? Nullement, ce me semble, puis que nous voyons que les Loix approuuent cette primogeniture des peres enuers les enfans, & qu'il semble mesme que la nature le vueille ainsi. Voila donc la raison qui me fit parler à Cyrcéne de la sorte que Florice vous a dit: & iugez si ie pouuois auoir outre cela plus d'obligation au contentement de quelqu'autre, qu'au mien propre. Qu'elle ne m'aille donc point reprochant que ie trahis mon amy: car si de deux maux il faut tousiours choisir le moindre; & si l'homicide de soy-mesme est plus grand que quelqu'autre que ce soit, qui dira, s'il n'est hors du sens, que ie n'aye

bien fait de trahir pluſtoſt vne amitié qu'vn Amour, & d'auoir plus d'égard à la conſeruation de ma vie & de mon contentement, qu'à celle de Clorian? Clorian m'aime, & i'aime Cyrcéne, Clorian me prie de parler pour luy à Cyrcéne, & mon affection me fait la meſme requeſte pour moy. Si ie ne ſatisfaits à Clorian, i'offenſe l'amitié que ie luy porte, ſi ie ne ſatisfaits à mon affection, i'offenſe Cyrcéne, & Hylas. I'aime Clorian, i'aime auſſi Hylas, & par là vous voyez que ces deux amitiez pour le moins ſe contrepeſent: car i'aime bien autant Hylas que Clorian, voire euſt-il auec luy tout le reſte du monde, mais l'Amour que ie porte à Cyrcéne, ſe ioignant à l'amitié que ie me porte, appeſantit de ſorte ce coſté de la balance, que ie ne tournay pas ſeulement les yeux ſur Clorian, pour voir quel eſtoit ſon poids. Ie me laiſſay donc emporter à ce que ie me deuois, & pour vous montrer que i'auois raiſon, les Dieux approuuerent mon deſſein, le fauoriſant tellement que Cyrcéne apres auoir eſté recherchée de moy quelque temps, m'aima en fin, peut-eſtre, autant que ie l'aimois: & quand vous ſçauriez les aſſeurances que i'en ay receuës, ie veux croire que vous en diriez autant que moy. Mais parce qu'elle auoit des perſonnes, à qui elle deuoit donner de la ſatisfaction, & particulierement à ſa mere, elle me pria de

trouuer bon qu'elle feignist d'aimer Clorian, parce qu'il y auoit apparence de mariage entre eux, estant d'vne mesme ville, & d'vne mesme condition: & de plus, Clorian estant fort riche, sa mere, sans doute, auroit cette recherche agreable, au lieu que si la mienne eust esté descouuerte parce que i'estois estranger, & qu'on ne sçauoit pas mesmes si ie n'estois point marié, elle l'eust desapprouuée, & luy eust, peut-estre, defendu de me voir.

Ie suis tres-ayse qu'elle m'eust fait cette ouuerture, d'autant que ie ne sçauois plus auec quelles paroles ie deuois entretenir Clorian plus longuement, luy ayant des-ja dit toutes les excuses que ie pouuois, parce que luy qui me voyoit d'ordinaire pres de Cyrcéne, feignant que c'estoit pour parler pour luy, il commençoit d'entrer en doute de moy, voyant que ie ne faisois rien à son aduantage. Ie fis donc entendre à Cyrcéne tout ce qui s'estoit passé entre Clorian, & moy, & la charge qu'il m'auoit donnée de luy en parler. Mais, ma belle Maistresse, ie le luy dis en me mocquant de luy, & le mespriſant bien fort, de peur que si ie luy eusse repteſenté son affection telle que ie l'eusse bien sçeu faire, elle n'eust pris quelque enuie de l'aimer: & ie le fis si dextrement, que Cyrcéne eust plus de volonté encores de se seruir de luy pour m'aimer auec moins de soupçon, & me dit, que la raison

qui luy en auoit fait faire choix, estoit que sa mere le luy auoit bien souuent proposé pour mary, & qu'elle auoit bien reconnu qu'il ne luy vouloit point de mal. Ie me retire donc en cette intention vers Clorian, à qui ie feints vn long discours pour luy faire trouuer meilleur ce que ie luy voulois dire: ie luy raconte des paroles, des responses, & des repliques merueilleuses que ie disois auoir faictes à son aduantage, & dont il n'auoit pas esté dit vn mot: & en fin ie l'asseure que la declaration qu'il luy fera de son affection luy sera agreable. Les remerciemens qu'il me fit furent grands, & plus encor les offres de me seruir en semblable occasion, dont ie le remerciois de bon cœur, ne desirant pas d'estre entre ses mains, comme ie le tenois entre les miennes.

En fin il se resout de parler à Cyrcéne, selon mon aduis, & se prepara à cette rencontre, auec autant de crainte, & de battement de cœur, que s'il eust deu entrer en champ clos contre le plus vaillant Champion de tous les Francs. Si est-ce que le courage que ie luy donnois, & l'asseurance que ses paroles seroient bien receuës, luy firent en fin surmonter la crainte qui l'en auoit si long temps empesché: & trouuant la commodité de luy parler il luy dit son intention, auec les meilleures paroles qu'il pûst inuenter, desquelles la conclusion fut qu'il luy portoit tant de respect,

que ſans moy il n'euſt iamais eu la hardieſſe de luy declarer ſon affection, encor qu'elle fuſt ſi iuſte, & ſi pleine d'honneſteté, ne tendant qu'à l'eſpouſer, qu'il penſeroit bien qu'autre qu'elle ne s'en ſçauroit offenſer. A la verité, luy reſpondit-elle, vous auez vn fort bon amy en Hylas, & vous le deuez croire tel, & le conſeruer par tous les moyens qui vous ſeront poſſibles, y ayant plus d'vn mois que continuellement il me parle de vous, vous entendrez par luy que ie ne ſuis pas ſi méconnoiſſante que vous m'eſtimez, & que ie ſçay bien qu'vne perſonne de voſtre merite oblige vne fille quand il la recherche auec le deſſein que voſtre amy m'a aſſeuré que vous auez. Cela eſtant, vous deuez croire que ie viuray auec vous, cõme le requiert vne ſi hõneſte affectiõ: mais ie ſeray tres-ayſe que Hylas ſoit teſmoin de tout ce qui ſe paſſera entre nous, afin qu'il condamne celuy qui aura le tort. I'abregeray ce diſcours, ma belle Phillis, parce que ſi ie me voulois autant arreſter en tous les autres, il faudroit vn ſiecle pour vous redire les accidens qui me ſont arriuez.

Sçachez donc que depuis ce iour, voila Clorian tellement embarqué, qu'il n'y auoit point de moyen de l'en retirer: & parce que les parens commencerent de s'en prendre garde, il fallut que ie fiſſe entendre à la mere, que Clorian auoit deſſein de l'eſpouſer,

& que d'autant que i'auois iugé ce party n'eſtre point deſaduantageux pour Cyrcéne, i'y auois apporté tout ce qui m'auoit eſté poſſible: mais que n'en ayant point parlé à ſon pere & à ſa mere, il deſiroit que cette declaration fuſt ſecrette. La mere de Cyrcéne qui ſçauoit que Clorian eſtoit riche, & bien apparenté, me remercia de ce bon office: & en fin me pria que s'il auoit cette volonté, il luy en diſt quelque choſe, & qu'elle le tiendroit ſi ſecret qu'il luy plairoit, mais qu'elle deſiroit auoir cette ſatisfaction de luy; ie l'aſſeuray qu'il n'y manqueroit point: & d'effect quelques iours apres nous l'allaſmes trouuer en ſon logis, où Clorian luy en diſt encore plus que ie n'auois fait. Voila donc toutes choſes en bon eſtat: car pour moy i'eſtois bien venu aupres de la mere, tres-bien aupres de Clorian, mais mieux encore aupres de Circéne. Or voyez à quoy ie fus reduit pour faire ſemblant que ie n'eſtois point amoureux de cette belle fille, i'eſtois contraint de quitter la place à Clorian, & de parler pour luy: s'il y auoit quelque compagnie, ie me mettrois deuant eux, afin que ſans eſtre veu Clorian luy baiſaſt les mains, mais ie mourois quand ie voyois que quelquefois il luy baiſoit la bouche, & toutesfois cela eſt bien ſouuent aduenu en ma preſence. Et quoy qu'il me deſplûſt beaucoup, & plus encores à Cyrcéne,

ſi nous y contraignions-nous pour auoir ſujet de viure priuément elle & moy. Car la mere qui croyoit que ie n'y fuſſe que pour Clorian, m'en donnoit toutes les commoditez que ie voulois. Voire ie diray bien dauantage, ie luy portois les lettres que Clorian luy eſcriuoit, & le plus ſouuent ie faiſois la reſponſe, & elle ne faiſoit que la reſcrire, & Dieu ſçait ſi c'eſtoit ſans rire, & ſans bien paſſer noſtre temps à ſes deſpens.

Ie viuois donc de cette ſorte le plus content homme du monde, lors que la fortune voulut tourner la roüe tout à rebours: toutesfois ie n'en eus pas tant de mal qu'vn autre euſt bien pû receuoir, ayant vne tres-bonne recepte à toutes ces maladies. Les Feſtes des Bacchanales eſtoient preſque paracheuées, lors que Clorian & moy nous reſolumes de maintenir vn tournoy. Clorian fit peindre pour ſa deuiſe vne Cyrcé, auec le viſage de Cyrcéne, qui transformoit par ſes breuuages les compagnons d'Vlyſſe en diuerſes ſortes d'animaux, auec ce mot, L'AVTRE AVOIT MOINS DE CHARMES. Quant à moy, n'oſant me declarer comme luy, ie voulus vn peu déguiſer ſon nom, & peignis vne Syrene & Vlyſſe lié dans ſon vaiſſeau, auec ce mot, QVELS LIENS FAVDROIT-IL. Ie penſois auoir bien trauaillé, & qu'elle m'en ſeroit infiniment obli-

gée, & voyez ce qui en aduint. Il y auoit de fortune vne belle fille dans Lyon, qui se nommoit Parthenopé, assez voisine du logis où ie demeurois, auec laquelle toutesfois ie n'auois iamais eu grande familiarité, & si ie n'en sçaurois dire la cause: car ce n'estoit pas mon humeur d'auoir de belles voisines sans les visiter: quand ie fus sur les rangs, & que chacun eut dit son aduis de nostre entrée dans le champ, les plus curieux voulurent deuiner nos deuises.

Quant à celle de Clorian, il n'y eut celuy qui ne la deuinast aysément, le visage de Cyrcéne & l'equiuoque du nom la descouurant assez. Mais pour la mienne, il n'y auoit personne qui en peust venir à bout. En fin vn vieil Cheualier qui estoit parmy les Dames sur l'eschafaut où estoit Cyrcéne, & Parthenopé, & que l'aage dispensoit de vestir le harnois, respondit froidement, il est aysé de descouurir son intention, & lors s'addressant à Parthenopé: C'est pour vous, la belle, luy dit-il, qu'il entre au champ. Elle rougit, car elle se sentoit accusée à tort, & luy respondit comme surprise: Si c'est pour moy, il est vrayement bien secret & dissimulé, puis qu'il ne m'en a rien dit. Prenez garde, respondit Cyrcéne, qui se sentoit piquée, que vous ne le soyez plus que luy, en le voyant dissimuler mieux qu'il n'a sçeu faire. Il m'est aysé, respondit Parthenopé,

de dissimuler vne chose que ie ne sçay pas ny celuy non plus qui l'a dite, sinon par opinion. Si vous voulez sçauoir, respondit le vieil Cheualier, qui me l'a faict iuger ainsi, ie le vous diray, & ie m'asseure que vous ferez vn iugement semblable au mien. Ie seray bien aise, respondit-elle, d'apprendre ce secret de vous: vous voyez, reprit alors le vieil Cheualier, qu'il porte vne Sirene en son escu, auec ce mot, *quels liens faudroit-il.* Il ne pouuoit vous nommer plus clairement que par la peinture d'vne Sirene: par ce que les anciens ont tenu que les Sirenes estoiẽt trois filles d'Achelois, & de la Nymphe Calliope, & se nommoient, Ligee, Leucosie, & Parthenopé: & vous vous appellant Parthenopé, il estoit bien malaysé qu'il pûst vous faire voir plus clairement son intention que par vne Sirene, & vn Vlysse lié à l'arbre de son vaisseau, voulant entendre qu'il n'y a rien qui le pûst empescher de se donner à vous, si par vos faueurs vous le vouliez rendre vostre. Alors toute la trouppe frappant des mains, s'escria: Ah! Parthenopé, vous nous l'auez bien tenu secret, mais il vaut autant l'auoüer maintenant que de le nier. Quant à moy, dit-elle, ce m'est tout vn, & que cela soit ou non, il m'importe fort peu. Vous ne vous fascherez donc point, dit Cyrcéne, que nous le nommions vostre Cheualier. Ie ne m'en soucie point, dit-elle,

mais prenez garde que vous ne l'accuſiez à faux. Ce bruit courut incontinent parmy les Dames, que i'eſtois le Cheualier de la Sirene, & Clorian de Cyrcéne, & qu'on verroit laquelle auroit meilleure fortune en ce tournoy. Quant à moy ie n'en ſçauois rien, & prenois bien garde que quand ie paſſois ſoubs l'eſchaffaut de Cyrcéne, elle me crioit, adieu Cheualier de Partenopé, mais ie ne ſçauois ce qu'elle vouloit dire.

Enfin le tournoy paracheué chacun ſe retira, & nous ſemblant d'auoir bien fait noſtre deuoir Clorian & moy, auſſi-toſt que nous fuſmes deſarmez, & que nous euſmes changé d'habit, nous allaſmes chez Cyrcéne: mais elle qui eſtoit infiniment picquée contre moy, ne me fit pas l'accueil qu'elle ſouloit; au contraire quand ie luy voulois parler elle ne me diſoit autre choſe, ſinon laiſſez moy en paix, Cheualier de la Sirene, & ſe tournant de l'autre coſté, auec vne façon de meſpris, ne me reſpondoit qu'auec peine.

I'eſtois tant innocent de ce qu'elle m'accuſoit, que ie n'y ſongeois point, & ne ſçauois pourquoy elle me traittoit de cette ſorte, ſi ce n'eſt que ie ne me fuſſe pas bien acquitté à ſon gré de l'entrepriſe que nous auions faite d'eſtre les ſouſtenans en ce tournoy.

Mais ne me ſemblant pas que i'euſſe plus mal fait que mon compagnon, & voyant

qu'elle luy faisoit bonne chere, ie ne sçauois qu'en penser. Ie me retire ce soir sans en sçauoir autre chose : car ie ne pû tant faire que de parler à elle en particulier : ie m'en vay doncques vn peu mal satisfait de ma fortune : mais le lendemain il m'aduint vne rencontre qui ruyna tout le reste de mes affaires. Estant le matin dans le Temple, i'y rencontray Parthenopé, auec vne de ses tantes : & de fortune m'estant mis aupres d'elle, ie vis qu'elle me regarda d'vn œil qui n'estoit point ennemy. Elle estoit belle, & par consequent de celles que par les loix de ma constance, ie suis obligé d'aimer. Cela fut cause que ie m'approchay vn peu plus d'elle : & lors que ie cherchois vn sujet pour parler, elle s'approcha & se pancha vn peu de mon costé, & me dit, comment vous trouuez-vous du tournoy ? Ie dois faire cette demande, luy dis-ie, aux belles Dames comme vous estes, puis que le iugement vous en demeure. Ie ne vous demande pas, me dit-elle, comment vous vous y estes porté : car chacun est tesmoin qu'il ne se pouuoit mieux, mais ie suis curieuse de sçauoir si vous ne vous estes point trouué las de la peine que vous y eustes. Puis que vous faites, luy repliquay-ie, vn iugement si aduantageux pour moy ; seroit-il possible que i'en puisse ressentir quelque peine ? Nous estions en lieu où les longs discours n'estoient pas bien seans : cela fut cause qu'elle

ne me respondit qu'auec vn sousris, & en baissant la teste de mon costé. Or les prieres & deuotions estant finies, elles sortent hors du Temple, & moy me semblant que ces dernieres paroles m'obligeoient à les accompagner iusques en leur logis, qui estoit fort proche de ce Temple, ie pris sous le bras Parthenopé, & par les chemins ie sceus l'opinion que chacun auoit eüe, que ie fusse entré au tournoy comme son cheualier. Quant à moy qui estois bien aise de couurir l'affection que ie portois à Cyrcéne, & qui outre cela n'eusse iamais refusé les bonnes graces de Parthenopé, luy respondis qu'il estoit vray, & que n'ayant osé le luy declarer par mes paroles, i'auois choisi cette voye. Apres plusieurs discours, & que nous fusmes arriuez en son logis, elle osta son escharpe qui luy couuroit la teste, & la mit sur la table, & puis osta son masque, & tournant le dos au feu, se chauffoit en me parlant, & ie connoissois bien qu'elle n'auoit point eu desagreable ce qui s'estoit passé, puis qu'elle en renouuelloit tousiours le discours; & plus ie voyois que mon seruice ne luy desplaisoit point, & plus i'en deuenois amoureux. Enfin auant que partir ie pris cette escharpe qu'elle auoit posée sur la table, & me la mis au col, encor qu'elle y fist vn peu de resistance; mais ie luy dis qu'estant entré le iour precedent au tournoy pour elle sans auoir autre marque d'elle que mon affe-

ction, il estoit bien raisonnable que i'eusse celle-cy pour tesmoignage que i'estois sien. La difficulté qu'elle en fit ne fut pas grande, & par ainsi ie l'emportay, & l'eu tout le reste du iour au col. Toutesfois parce que ie ne voulois perdre Cyrcéne, ie me contraignis de n'aller point en lieu où elle me pût voir: mais celuy de qui ie me doutay le moins, qui estoit Clorian, luy dit sans autre dessein que de luy raconter de mes nouuelles, que i'estois le plus content qui fut iamais, pour les faueurs que ie receuois de Parthenopé; & là dessus luy parla de cette escharpe. Dieu sçait si ces paroles luy toucherent au cœur: car veritablement elle m'aimoit, & toutesfois elle n'en fit point de semblant. Mais lors que i'y allay le lendemain, sans que Clorian y fust: Et bien, me dit-elle, Cheualier de la Sirene, qu'auez vous fait de vostre belle escharpe? I'aimois Cyrcéne beaucoup plus que Parthenopé, & ne voulois point la perdre pour si peu d'occasion: cela fut cause qu'auec mille sermens, ie luy iuray, qu'entrant au tournoy, ie n'auois point pensé à Parthenopé, mais au nom de Sirene seulement, auquel adiousta nt vne lettre on pouuoit faire Cyrcéne. Mais, dit-elle, pourquoy ne m'en parlastes vous point? Parce, luy respondis-ie, que ie croyois la chose si aisée que ie pensois que vous le reconnoistriez. Et de cette escharpe, adiousta-elle, qu'en dirons-nous? I'auoüe, luy dis-ie, que ie la luy pris hier,

mais ce ne fut que par maniere d'acquit, & comme desireux de mieux celer l'affection que ie vous porte.

Elle demeura quelque temps sans me respondre, & puis elle reprit tout à coup la parole de cette sorte.. Or bien Hylas, i'en croiray tout ce que vous voudrez, pourueu que vous me contentiez en vne chose. Elle sera impossible, luy dis-ie, si ie ne la fais. Donnez-moy, me repliqua-t'elle, l'escharpe dont ie vous parle, & ie vous en donneray en eschange vne autre qui vaudra mieux. Ie fus en peine, & euſſe bien voulu m'en excuser: mais il me fut impossible, & oyez ie vous supplie, quelle fut sa resolution. Aussi-tost qu'elle l'eut elle se la mit au bras, & m'en donna vne autre, qui sans mentir estoit beaucoup plus belle, & le iour mesme sçachant que ie n'estois point en mon logis, elle s'en va auec quelques-vnes de ses amies, feignant de se promener, & passant deuant ma porte, fait demander si i'estois au logis. Vn homme qui me seruoit, & qu'elle connoissoit bien, vient parler à elle, & luy dit que ie n'y estois pas. Nous voulions, luy dit-elle, cette bonne compagnie & moy, qu'il vint au promenoir auec nous: mais fais-nous vn plaisir, va t'en dire à Parthenopé que nous l'attendons icy pour cet effect: & afin que tu y ailles de meilleur courage, voila vne escharpe que ie te donne, & porte-là tout auiourd'huy pour l'amour de moy.

Et à ce mot elle luy mit au col celle que i'auois eüe de Parthenopé. Ce valet qui ſe ſe ſentoit fort honoré de cette faueur, l'en remercia: & pour luy obeyr, s'en alla courant faire ſon meſnage à cette fille qui voyant d'abord ſon eſcharpe au col de cet homme, euſt opinion que ie la luy faiſois porter par meſpris d'elle: & depuis oyant la harangue, connut bien que cela venoit de Cyrcéne, & que ie la luy auois donnée: ce qui l'offenſa de ſorte que iamais depuis ie ne pûs renoüer auec elle, & moins encore auec Cyrcéne, qui ſe retira tout à fait de moy, quoy qu'elle viſt bien que ie l'aimois dauantage: mais practiquant cette maxime, qu'il faut hayr ceux que l'on a offenſez, ſçachant que la trahiſon qu'elle m'auoit faicte eſtoit tres-grande, elle ne voulut iamais ſe fier en moy.

Ie fus contrainct de retourner à Palinice, mais ie n'y demeuray pas long-temps: car le Printemps eſtant deſia aſſez aduancé, & de fortune s'eſtant trouué cette année fort beau, vn iour ces belles Dames, ſe mettant enſemble pluſieurs de compagnie, voulurent iouyr de la douceur des champs: & pour y aller plus à leur commodité, entrerent dans vn batteau, & remontant contremont le paiſible Arar, paſſoient le temps tantoſt à la muſique des inſtrumens, tantoſt

à celle

à celles des voix, & quelquesfois mettant pied à terre, danſoient à des chanſons qu'elles diſoient tour à tour. De malheur, ie n'auois autre connoiſſance en ceste trouppe que celle de Palinice & Cyrcéne : toutesfois ie ne laiſſay de me mettre parmy elles, & de les entretenir toutes. Ie voyois bien qu'elles ſe demandoient à l'oreille qui i'eſtois, & que Palinice auoit aſſez d'affaire a dire mon nom à toutes celles qui s'en enqueroient: mais cela ayant duré quelque temps, ie fus incontinent apres auſſi connu que perſonne de la trouppe; parce qu'entrant en diſcours auec la premiere qui ſe preſentoit, elles trouuerent mon humeur ſi agreable, qu'il n'y en eut vne ſeule qui ne voulut eſtre de mes amies. Tant que le batteau alla contremont: encor que l'Arar coule ſi doucement, que bien ſouuent on ne peut remarquer de quel coſté il deſcend, ſi eſt-ce que quelquesfois il faiſoit vn peu de bruit contre les aiz, & cela fut cauſe qu'on ne ſe ſeruit que des inſtrumens : ſinon qu'interrompant quelquesfois la muſique, elles diſcouroient bien ſouuent aux deſpens de ceux qui n'en pouuoient mes. Mais quand on ſe laiſſa aller au courant de l'eau, & qu'on n'oyoit plus qu'vn petit gazoüillis que l'onde faiſoit contre le batteau, comme glorieuſe de porter vne ſi belle charge, elles s'aſſirent dans le fond, & là celles qui auoient la voix bonne, chantoient ce qui leur venoit en fantaiſie. Entre ces

belles Dames il y auoit pluſieurs Cheualiers & enfans des Druydes qui s'eſtoient mis parmy elles pour leur tenir compagnie, & paſſer le ſoir plus agreablement. Ce fut en ce lieu où la premiere fois ie vis Teombre. Cét homme auoit preſque paſſé ſon Automne auec vne ſi bonne opinion de luy meſme, qu'il penſoit que toutes les Dames mouruſſent d'amour pour luy. Quant à moy ie ne pû iamais y remarquer choſe qui me pleuſt : toutesfois il eſt certain qu'il auoit des mignardiſes qui ne deſplaiſoient point à quelques-vnes. Entre les autres Florice, à ce que ie crois, l'auoit aimé cette Florice à la verité eſtoit belle, & pouuoit conſeruer ce nom entre celles qui ſont eſtimées belles. Elle eſtoit blanche & blonde, auoit tous les traicts de viſage tres-beaux, mais ſur tout les yeux ſi doux & attrayãs que i'auoüe n'en auoir iamais veu de ſemblables. Elle auoit la taille ſi belle, & la façon ſi pleine de majeſté, qu'on pouuoit aiſément iuger qu'elle n'eſtoit pas née parmy le peuple, auſſi eſtoit-elle de cette race qui ſe vante eſtre iſſuë du grand Ariouiſte. Et quoy que cette belle Dame fuſt telle, qu'il n'y euſt point en toute la contrée, qui peut-eſtre ne luy deuſt ceder, & en merite, & en beauté : ſi eſt-ce que Teombre, fuſt pour le mal-heur d'elle ou autrement, en eſtoit plus aimé qu'autre qui fuſt dans la ville. Et parce qu'il y auoit deſia quel-

que temps que cette amitié estoit commencée, & que la continuation en est quelques-fois languissante. Teombre creut qu'il la falloit rallumer par quelque ialousie, & pour ce sujet fit semblant d'aimer vne ieune fille nommée Dorinde, qui auoit bien quelque beauté, mais qui cedoit en tout à Florice. Or cette Dorinde pour lors estoit partie pour aller chez vn de ses oncles, & y auoit quelques iours qu'elle estoit hors de la ville : cela fut cause que Teombre pour continuer sa feinte, quand ce fut à luy à chanter, prit son sujet sur cette Dorinde, & en dit quelques vers dont ie ne me sçaurois souuenir, mais en fin le sujet estoit qu'à son départ elle auoit fait serment d'auoir touſiours memoire de luy : ce qu'il tenoit pour vn si grand heur, qu'il n'y auoit Dieu dans le Ciel auec lequel il vouluſt changer sa fortune. La belle Florice se sentit infiniment picquée de ces propos, qui dits en sa presence, sembloyent l'offenser dauantage: & prenant la parole comme si c'euſt esté en deffense de Dorinde, qui en quelque façon luy touchoit d'alliance, elle luy respondit de cette sorte :

SONNET.

DORINDE se mocqua de vous,
Quand elle vous tint ce langage,
Sçachant bien qu'on peut sans outrage
Promettre toute chose aux fous.

Ou la vanité de vostre ame,
Vous fait vanter qu'elle l'a dit,
Pour montrer d'auoir du credit,
Aupres d'vne si belle Dame.

Mais soit qu'elle ait fait ce serment
Pour chasser vn fascheux Amant,
Promettre est vn doux artifice:

Et quand on l'en deuroit punir,
Elle aimeroit mieux le supplice,
Que non pas vn tel souuenir.

Cette repartie faite si à propos par Florice me fut tant agreable, que desiors ie me resolus de l'aimer, & la ioindre à Palinice, & à Cyrcéne, & presque en mesme temps costoyant vn beau pré, elles furent toutes d'aduis de mettre pied à terre, pour ioüyr de la beauté du lieu, quelques vnes soudain commencerent de chanter, d'autres de danser à leurs

chanſons, & d'autres de cueillir des fleurs, ou de ſe promener.

Florice fut de celles qui eſpanchées par le pré faiſoient des bouquets & des guirlandes. Elle eſtoit alors aſſiſe ſur les talons, & ſeparée de la trouppe, s'entretenoit peut-eſtre de ce que Teombre venoit de dire. Ie m'approchay d'elle, non pas pour m'y embarquer du tout, mais ayant deux deſſeins, l'vn de ſonder s'il y feroit bon, & ſelon que ie trouuerois le paſſage de paſſer plus outre, ou de m'en retirer: Et l'autre penſant que Cyrcéne touchée de cette ialouſie, ne voudroit pas me perdre, & viendroit peut-eſtre à quelque repentir. Mais il aduint autrement, comme vous entendrez. Mettant donc vn genoüil en terre pour luy parler plus aiſément, ie faiſois ſemblant de luy ayder à cueillir des fleurs. Elle les prenoit de ma main auec beaucoup de ciuilité, non toutesfois ſans s'eſtonner, que ne l'ayant iamais veuë auparauant ie priſſe cette peine. Ie le reconnus bien, mais ſans luy en rien dire, ie voulois attendre que ſes paroles me donnaſſent occaſion de luy faire entendre que ie l'aimois, eſtant bien aſſeuré qu'il eſtoit impoſſible qu'il n'aduint ainſi. Et ce qui me faiſoit traitter celle-cy auec plus de reſpect, c'eſtoit la grandeur qu'elle tenoit, qui à la verité eſtoit telle que ie n'eus iamais tant de crainte d'aborder pas vne des autres que i'ay aimées. Et voyez ſi ie ne de-

uine pas quelquesfois. Il aduint tout ainſi que ie l'auois penſé. Car apres auoir receu pluſieurs fois les fleurs que ie cueillois, enfin elle me dit que ie prenois trop de peine, & que ie l'eſtimerois inciuile de permettre que ie continuaſſe: tant s'en faut, luy dis-ie, que cela ſoit, que ie crois chacun eſtre obligé de vous rendre toutes ſortes de ſeruice, puis que vous aſſiſtez ſi bien vos amies en leur abſence. Ne parlez-vous pas, me dit-elle, de Dorinde? C'eſt celle-là meſme, luy dis-ie, en la perſonne de qui vous auez obligé toutes les autres. Ie ne ſçaurois, dit-elle, ſouffrir la vanité de Teombre, car vous voyez quel il eſt, & toutesfois il penſe & dit que nous mourons toutes d'amour pour luy. Il faudroit bien, luy dis-ie, que les Dames euſſent beaucoup d'amour & peu de iugement, & me ſemble qu'il eſt plus propre pour le remede d'amour, que pour enſeigner l'art d'aimer. Florice alors me regardant auec vn ſouſris. Ie ſuis, me reſpondit-elle, de voſtre opinion, & de plus ſi ie voulois aimer, ce ſeroit le dernier de tous les hommes que ie choiſirois. Ce ſeroit bien offenſer les Dieux qui vous ont faite telle que vous eſtes, luy dis-ie, ſi vous profaniez pour luy tant de beautez. Ie ſçay bien, me dit-elle, qu'il n'y a point de beauté en moy, mais ie ſçay encore mieux que ie n'auray iamais amour pour luy. Dieu vous rende, luy dis-ie, plus veritable pour luy, que vous

ne l'estes pas pour ce qui vous touche: & si quelque autre que vous tenoit ce langage, il seroit bien mal-aisé que ie le souffrisse, mais à vous ie ne puis faire autre response, sinon que si tous les yeux qui vous regardent, ne vous voyoient telle que ie vous vois, ie pourrois penser que les miens peut-estre me vouluissent tromper: mais puis qu'ils font tous vn mesme rapport, ie veux croire que la modestie est celle qui vous fait parler contre l'opinion de tous, encore que vos yeux ne voyent pas differemment des nostres. Ie crois, dit-elle, auec la verité, que mon visage n'a rien qui puisse meriter le nom que vous luy donnez, mais tel qu'il est, n'en parlons plus: la continuation en est hors de saison & de peu de plaisir. Ie vous obeiray, luy dis-ie, mais ce sera auec cette protestation que ie ne parleray iamais plus selon ma creance, & que ce que vous me deffendez d'auoir en la bouche, ie l'auray le reste de ma vie au profond du cœur. Nous eussions continué, n'eust esté que ses compagnes l'appellerent, qui estoient desia entrées dans le batteau. Elle se leua donc sans me respondre, & ramassant ses fleurs dans l'vn des pands de sa robbe, ie la pris sous les bras, & la conduisis dans sa trouppe: où n'osant reprendre le discours que nous auions laissé, de peur de paroistre trop hardy (car c'est vn tesmoignage de n'aimer gueres, que d'auoir trop de hardiesse en ces premieres declarations) ie me

contentay pour cette fois de ce que ie luy en auois dit. Et parce que la Musique ayant quelque temps continué, enfin elle cessa pour laisser oüyr les voix de ceux qui chantoient. Quand ce vint à mon rang, ie chantay les vers que ie vous vay dire, pour asseurer Florice que tout ce que ie luy auois dit estoit veritable.

SONNET.

SERMENS AMOVREVX.

Belle de mes desirs vous estes le trespas,
Et c'est vous toutesfois que seule ie desire,
I'en iure vos beaux yeux que le Soleil admire,
Et i'en iure mon cœur, surpris de vos appas.

I'en iure vos douceurs, qui sont tout mon soulas,
I'en iure vos desdains, qui sont tout mon martyre,
I'en iure mes douleurs, tesmoins de vostre empire,
I'en iure ces plaisirs, qu'auoir ie ne puis pas.

I'en iure les Amours, amoureux de vous mesme,
I'en iure ces beautez, qui font que l'on vous aime,
I'en iure mes espoirs, encor que bien petits:

I'en iure ces desirs que vous me faictes naistre,
Bref, i'en iure par vous, sans que ie ne veux estre,
Encor ne croirez-vous ce que ie vous en dis.

Or, belle Phillis, voicy vn grand commencement d'affaires: car depuis que i'eus veu Florice, il me fut impossible de m'en retirer: toutesfois il me fascheit fort de perdre Palinice, tant pour l'obligation que ie luy auois, que parce que veritablement c'estoit vne veufue qui meritoit d'estre seruie. Outre que i'auois des-ja trop de regret de la perte de Cyrcéne: car ce ieune esprit ayant esté offensé, se roidit touſiours contre toutes les raisons que ie luy pûs dire: & toutesfois encor qu'elle ne m'aimast point, si ne laissoit-elle pas d'estre faschée que Florice me possedast plus absolument qu'elle n'auoit iamais pû faire, luy semblant que c'estoit vn tesmoignage de son peu de beauté. Et cela fut cause qu'elle me faisoit tous les mauuais offices qu'elle pouuoit, tant enuers Palinice, de qui elle auoit reconnu l'amour, qu'enuers Florice, pour qui mon affection n'estoit que trop apparente. Mais il aduint que ses contrarietez me furent vtiles, & qu'elle fit plus pour moy que mes seruices, peut-estre, n'eussent peu faire de long temps: Parce que Florice reconnut incontinent que Cyrcéne parloit auec passion, & cela estoit cause qu'elle ne luy adiouſtoit point de foy: & au contraire,

conſiderant mes actions de plus pres elle commença de les trouuer agreables, & peu à peu de s'y plaire. Et lors Amour prenant cette occaſion, comme fin & ruzé qu'il eſt, ſe gliſſa inſenſiblement dans ſon ame. Mais parce que ie deſirois de conſeruer Palinice, ie ne fus pas ſans peine. Et apprens, Siluandre, cecy de moy, dit-il, ſe tournant vers le Berger, qu'il n'y a rien que les femmes eſtiment dauantage que ceux qui ſont amoureux d'elles, ny qu'elles meſpriſent dauantage, adiouſta Siluandre, que ceux qui les delaiſſent pour quelque autre. Ce fut auſſi, continua Hylas, cette conſideration qui me fit reſoudre de conſeruer l'amitié de toutes, s'il m'eſtoit poſſible, mais ce fut en vain, d'autant que Florice auoit trop de vanité, & trop bonne opinion de ſes merites, pour vouloir vn cœur qu'il falluſt partager auec quelque autre. Cette ame orgueilleuſe voulut eſtre ſeule maiſtreſſe, & tant qu'elle n'aima gueres, elle le ſouffrit: mais lors qu'elle reſolut de n'aimer que moy, il n'en fallut plus parler: elle eut bonne grace vne fois qu'elle m'aſſeuroit de m'aimer. Mais, luy dis-ie, que ferons-nous de Teombre (comme voulant le luy reprocher,) elle me reſpondit incontinent pour me rendre la pareille. Nous le donnerons à Palinice: i'entendis bien ce qu'elle vouloit dire, & dés lors ie luy iuray de n'aimer iamais que Florice: & que ſi elle vouloit ſe ban-

nir de la veuë de Teombre, ie luy promettois de iamais ne regarder Palinice: Non point, dit-elle, pource que vous m'en dites, mais parce que veritablement il me desplaist, ie vous iure & proteste par la foy que vous deuez auoir en moy, que iamais ie ne l'aimeray, & que s'il estoit bien seant ie me bannirois de sa veuë; mais ceste action me blesseroit plus que vous n'en sçauriez auoir de satisfaction, comme vous iugerez bien lors que vous le considererez. Depuis ce temps elle se donna toute à moy, & moy contre mon naturel me donnay de sorte à elle que ie me retiray de toute autre. Du matin iusques au soir ie ne bougeois de son logis, sinon lors qu'elle en sortoit, & falloit bien que ceux qui la venoient visiter, fussent personnes signalées, si nous interrompions nos discours. I'estois en toutes ses paroles, & elle en tout ce que ie disois: & sembloit que nous ne sçeussions faire vn bon conte, sans nous nommer ou nous prendre l'vn l'autre pour tesmoin. Iugez si Palinice & Cyrcéne trouuoient suject de parler. Cela fut cause que nous en prenant garde vn peu trop tard, presque toute la ville estoit abbreuuée de cette amour: & d'autant que la renommée prend des forces en allant, ou en parloit de sorte au desaduantage de Florice, qu'en fin ce bruit paruint à ses oreilles: par le moyen de quelques-vnes de ses amies

qui l'en aduertirent. Elle se repentit, mais trop tard de cette conduitte auec si peu de prudence, & s'excusoit en m'en parlant, qu'elle n'auoit iamais pensé de m'aimer tant qu'elle faisoit, & que cela l'auoit empeschée de prendre garde à ces visibles connoissances que nous donnions de nostre bonne volonté, mais qu'à l'aduenir pour les cacher mieux il ne falloit plus que ie la visse que le soir, afin d'estouffer, s'il se pouuoit, ce fascheux bruit. Ie m'y contraignis quelque temps pour luy complaire: mais parce qu'elle ne s'ennuyoit guere moins d'estre priuée de ma veuë que moy de l'estre de la sienne, nous resolusmes de chercher quelque moyen pour estre plus longuement ensemble. Apres y auoir pensé quelque temps, elle me conseilla de faire semblant d'aimer quelques-vnes de celles qui la voyoient plus familierement, afin que sous ce pretexte ie puisse demeurer aupres d'elle. Et lors qu'elle y eut long temps resué: en fin elle n'en trouua point vne plus à propos que Dorinde, tant à cause qu'il y auoit quelque alliance entre elles qui les rendoit plus familieres, que parce que cette fille estoit assez belle, & non pas trop fine, encor que depuis elle prit bien de l'esprit & de la malice, comme ie vous diray. Et quoy qu'elle ne fust pas si belle que Florice, ny mesme si aduantagée de biens & d'vne suitte de grands ayeuls, si ne laissoit-elle pas d'en voir beaucoup

d'autres apres elle qu'elle outrepaſſoit, fuſt pour ſa beauté, fuſt pour ſes merites.

Le iour que ie me declaray ſon ſeruiteur, ce fut celuy que le peuple feſtoyoit pour la reſtauration de leur ville faicte ſous Neron, apres l'eſpouuentable embraſement, dont le feu du Ciel en vne nuict l'auoit miſe en cendre. En cette commune reſiouyſſance, chacun s'efforçoit de s'habiller le mieux qu'il luy eſtoit poſſible, tant pour aſſiſter aux ſacrifices qui ſe faiſoient à Iupiter reſtaurateur, & aux Dieux Tutelaires, que pour ſe trouuer aux jeux & ſpectacles publics. Dorinde deſireuſe d'eſtre remarquée, ne faillit de s'agencer de tous les meilleurs artifices auec leſquels elle penſa que ſa beauté pouuoit eſtre accreuë. Mais pour la concluſion de ce iour, que vous diray-ie, ma belle Phillis? vous particulariſeray-ie tous nos diſcours? ils ſeroient, peut-eſtre ennuyeux, & ſuffira que ie vous faſſe briefuement entendre, que Dorinde ne partit point de l'aſſemblée que ie ne luy euſſe dit tant de choſes de l'affection que ie luy portois qu'elle commença de la croire: ce fut ce meſme iour que ie fis amitié auec vn ieune Cheualier nommé Periandre, homme à la verité; plein de ciuilité, de diſcretion, & de courtoiſie. Ceſtui-cy m'ayant veu pres de Dorinde, & trouuant mon humeur à ſon gré, reſolut de me rendre ſon amy: & moy de mon coſté deſireux d'a-

uoir des connoissances en ce lieu, où ie faisois dessein de demeurer longuement, puis l'amour le vouloit ainsi, ie le iugeay personne de merite, & fus bien ayse de l'auoir pour amy. Cela fut cause que nous estans rencontrez de mesme volonté, l'amitié fut plustost contractée entre luy & moy, que non pas auec Dorinde, quoy que Florice de son costé y rapportast tout ce qui luy estoit possible, afin de mieux dissimuler: mais la pauurette ne preuoyoit pas qu'elle aiguisoit vn fer qui luy feroit vne bien cuisante blessure, parce que mon humeur n'estant pas de voir quelque chose de beau sans l'aimer peu à peu, ie ne me donnay garde que ie me trouuay amoureux aussi bien de Dorinde que de Florice. Toutesfois i'aimois encores dauantage Florice, comme à la verité plus belle, & qui tenoit plus de rang. Deux mois s'escoulerent de cette sorte, & l'amitié de Periandre & de moy prit cependant vn si grand accroissement, que d'ordinaire on nous appelloit les deux amis: & parce que nous desirions de la conseruer telle, afin de l'affermir dauantage, nous allasmes au sepulchre des deux amants, qui est hors de la porte qui a pris son nom de la pierre couppée, & là nous tenant chacun d'vne main, & de l'autre l'vn des coins de la tombe, nous fismes suiuant la coustume du lieu, les sermens reciproques d'vne fidelle & parfaicte amitié, appellant les

ames de ces deux Amants pour teſmoins du ſerment que nous faiſions, & pour iuſtes puniſeurs de celuy qui manqueroit aux loix de l'amitié. Apres cette proteſtation, quelques iours ſe paſſerent que l'vn n'auoit rien en l'ame qu'il ne le deſcouuriſt à l'autre. Il aduint qu'vn matin (parce que le plus ſouuent nous couchions enſemble) apres auoir parlé quelque temps des affections des cheres & belles Dames de la ville, en faiſant le iugement tel que nous pouuoit permettre la connoiſſance que nous en auions, il me demanda ſi ie n'aimois rien, & luy ayant reſpondu qu'ouy, il me dit qu'auant que de me demãder qui eſtoit ma Maiſtreſſe, il vouloit me deſcouurir la ſienne. Ie veux, luy dis-ie, eſtre le premier en cette franchiſe, puis que vous auez eſté le premier à m'en parler. Et lors ie luy racontay toute la recherche que i'auois faicte à Dorinde, depuis deux mois, ſans luy parler en façon quelconque de Florice, tant parce que ie l'aimois dauantage, & qu'a cette occaſion ie deſirois que cette amour fuſt ſecrette, que d'autant que ie ſçauois qu'vn de ſes parens la recherchoit pour l'eſpouſer. Auſſi toſt que ie luy eus nommé Dorinde. Comment, reprit-il, vous aimez Dorinde, Dorinde qui eſt fille d'Arcingentorix: c'eſt celle-là meſme, luy dis-ie, & vous aſſeure qu'il y a plus de ſix mois que ie la recherche. Ah Dieu, s'eſcria-t'il,

comme l'amour m'a cruellement traicté: & apres s'eſtre teu quelque temps, ie vous iure, dit-il, & vous proteſte que c'eſt la meſme à qui l'amour m'a donné il y a long temps. Me pouuoit-il aduenir vn plus grand malheur! Puis que la mort m'eſt auſſi douce que de m'en retirer, & que c'eſt offenſer noſtre amitié de continuer. Ie fus fort eſtonné, luy oyant tenir ce langage: car encor que ie l'aimaſſe, ſi eſt-ce que ie me faſchois de luy laiſſer Dorinde, de qui l'amour me chatoüilloit de nouueaux deſirs: & pource, apres auoir tenu les yeux contre le ciel du lict quelque temps, comme vne perſonne interdite, enfin ie luy parlay de cette ſorte: Mon frere, puis que cét amour eſt née en nous auant que noſtre amitié, tant s'en faut que noſtre amitié s'en doiue plaindre, qu'au contraire elle la doit tenir comme vn teſmoignage de la cõformité de nos humeurs, par laquelle nous auons eſté pouſſez à aimer vne meſme choſe. Mais n'y ayant point eu d'offenſe par le paſſé, il faut que noſtre prudence empeſche qu'il n'y en ait point auſſi à l'aduenir. Et pour coupper chemin à tout ce qui en peut eſtre, voyons à qui cette belle Dame demeurera. De penſer que noſtre amitié nous la face quitter l'vn à l'autre, ce ſeroit vne tyrannie, & non pas vne amitié: de croire auſſi que nous puiſſions eſtre amis & riuaux, c'eſt vne folie. Que faut-il donc que nous faſſions?

remettons

remettons le tout à la raiſon, & voyons lequel elle aime le plus, & me dittes par le ſerment que nous auons fait ſur la tombe des deux Amants, ſi vous reconnoiſſez qu'elle vous aime, & quel teſmoignage elle vous en a donné. Il me reſpondit: ie vous iure, mon frere, que ie ne vous mentiray iamais, ny en cecy, ny en choſe quelconque vous vueillez ſçauoir de moy, non pas meſme quand il y iroit cent fois de ma vie. Sçachez donc, qu'il eſt impoſſible que ie vous puiſſe aſſeurer ſi elle m'aime, eſtant ſi diſcrette que ſa modeſtie cache tout ce qu'elle en pourroit auoir en l'ame. Or puis, luy dis-ie, que nous en ſommes en cet eſtat (car ie ne reconnois encores rien en elle qui me ſoit plus auantageux qu'à vous) iurons par noſtre amitié l'vn à l'autre, & appellons à toutes les diuinitez qui vengent plus rigoureuſement le parjure, que le premier de nous qui retirera plus d'amitié d'elle, & qui en rendra plus de teſmoignage à l'autre, la poſſedera tout ſeul. Par ce moyen nous n'offencerons point noſtre amitié, puis que la raiſon ſera celle qui ordonnera de cet affaire, eſtant tres-raiſonnable qu'à celuy qu'elle aimera le plus, l'autre la quitte & la delaiſſe. Ie trouue, reſpondit Periandre, que voſtre propoſition eſt fort iuſte: car de s'en departir à cette heure ce ſeroit faire vn trop violent effort à noſtre volonté: ce que nous ne ferons pas, lors que celuy qui ſe verra

mesprisé s'armera du desdain & du despit contre les forces de l'Amour. Et ie iure tous les Dieux de n'y contreuenir iamais.

Or, gentil Paris, considerez quel est le naturel de la plus-part des hommes. Auant que Periandre m'euſt declaré ſon affection, i'aymois, certes, Dorinde, mais beaucoup moins que ie ne fis depuis: & ſembla que comme le brasier s'augmente par l'agitation du vent, de meſme mon affection prit beaucoup de violence par la contrarieté de celle de Periandre. Cela fut cauſe que ie me donnay à elle plus qu'auparauant: mais l'ayant recherchée quelques iours ſans effect, & craignant que Periandre, pour eſtre de la ville, & auoir beaucoup de parens des plus remarquables du lieu, ne s'auançaſt plus en ſes bonnes graces que moy, ie me reſolus de le preuenir, & attacher, comme on dit, de la peau du Renard où defailloit celle du Lyon. Ie recours donc à la ruze, me ſemblant qu'en amour toutes fineſſes ſont iuſtes.

Ie fis faire ſecrettement vn miroir de la grandeur de la main que ie fis enrichir autant qu'il me fut poſſible, ſoit par l'eſmail qui eſtoit mis ſur l'or, ſoit par les découpures des chiffres qui en augmentoient & la valeur & la beauté, & apres m'eſtre fait peindre le plus au naturel qu'il fut poſſible au renommé Zeuxide, ie fis mettre mon portraict entre la glace & la table

d'or qui la soustenoit, sans qu'il y eust moyen de l'ouurir, de peur qu'on ne vint à descouurir mon artifice. Et puis m'accostant d'vne vieille femme qui gagnoit sa vie à porter vendre les dorures & pierreries dans les maisons particulieres, ie luy fis entendre que i'auois enuie de tirer de l'argent de ce miroir, & qu'elle me feroit plaisir si elle le pouuoit vendre. Et m'ayant promis qu'elle y trauailleroit, ie luy dis que i'en auois promptement affaire: & que si elle sçauoit quelqu'vne de ses amies qui le vouluſt, ie luy laisserois, à quelque prix que ce fust. Elle me respondit que iamais les choses qui se faisoient à la haste n'estoient bien, que toutesfois elle tascheroit de m'y seruir. De cette sorte elle s'en va auec mon miroir: mais elle ne fut pas plustost sortie de mon logis que ie la renuoyay querir, luy disant que quand elle n'en trouueroit pas la moitié de ce qu'il valloit, elle le donnast, d'autant que i'en estois pressé: mais auant que de le porter ailleurs, allez chez Arcingentorix, luy dis-ie, i'ay sçeu qu'il y a vne fille qu'il aime fort, peut-estre, sera-t'il bien ayse de luy faire ce present. Ie vous iure, me respõdit-elle, que c'estoit à luy à qui ie faisois dessein de le presenter auant qu'à tout autre, parce qu'il y a long temps que ie frequente en sa maison. Or, luy dis-ie, allez-y donc, & auant que de le porter ailleurs, sçachez-moy dire ce que le pere ou la fille en voudront

donner. Il ne sert à rien que ie vous aille racontant les allées & venuës de cette femme: tant y a que ma ruze reüssit de sorte que Dorinde l'acheta, tant pour sa beauté, que pour le bon marché, n'en donnant pas le tiers de ce qu'il valoit. Estant donc mes affaires ainsi bien disposées cinq ou six iours apres que ie le vids à sa ceinture, & qu'elle le cherissoit fort, tant pour sa beauté, que suiuant le naturel de plusieurs, qui ayans nouuellement recouuré quelque chose, l'ont beaucoup plus chere, ie iugeay qu'il estoit neceſſaire de paracheuer mon dessein promptement, parce qu'il estoit à craindre que le verre estant fragile ne vint à estre cassé, & que mon pourtrait ne se descouurist. Pour preuenir donc cet inconuenient, trouuant Periandre en commodité, ie m'enquis de luy s'il n'auoit rien auancé aupres de Dorinde: à quoy franchement il me respondit qu'il n'auoit non plus de connoissance de sa bonne volonté, que le premier iour qu'il l'auoit veuë, qu'il ne sçauoit s'il en deuoit accuser le naturel d'elle, ou le peu de merite qui estoit en luy, ou son trop de malheur : toutesfois ce qui luy donnoit quelque espece de contentement, c'estoit de voir qu'elle traittoit de mesme auec tous les autres. N'accusez point, luy dis-ie, mon frere, ny vostre peu de merite, ny le naturel de Dorinde, car vous meritez beaucoup plus que cette fortune, & elle n'est pas insensible aux

coups d'Amour: mais l'affection qui la poſſede eſt cauſe de cette froideur, & enuers vous & enuers tout autre. Et afin de vous ſortir d'erreur, encor que ie ſçache que cela pour le commencement vous deſplaira, ſi ne laiſſeray-ie de vous en dire la verité. Soyez aſſeuré, mon frere, luy dis-ie en l'embraſſant, & le baiſant à la ioüe, que ie la poſſede de ſorte qu'elle ne void que par mes yeux. Il eſt vray que ie ne vids de ma vie vne plus ſage ny plus diſcrette Amante que celle-là, car elle a tant de peur que ſa paſſion ſoit connuë, que iamais en public elle ne tourne la veuë vers moy, qu'elle n'y ſoit contrainte par les loix de la ciuilité: mais lors que nous ſommes en particulier, ſi vous voyez les careſſes extraordinaires qu'elle me fait, vous admireriez le commandement qu'elle a ſur elle-meſme, de n'en faire point de demonſtration ailleurs. Et afin que vous ne penſiez pas que ce ſoit vn conte inuenté, encor que l'amitié qui eſt entre nous doiue effacer toute telle mesfiance, ſi vous en veux-ie donner vne connoiſſance qui vous aſſeurera aſſez de tout ce que ie dis. Mais ie vous conjure par noſtre amitié, (puis que ce que ie vous en dis n'eſt que pour vous oſter de la tromperie, en quoy ſa froideur vous retient) que vous ne me deſcouuriez iamais: car cela ne vous pourroit profiter, & ſeroit cauſe de me ruiner enuers elle. Et lors me l'ayant iuré, ie continuay:

Auez vous point pris garde à vn miroir qu'elle porte à la ceinture depuis quelques iours? & m'ayant reſpondu qu'ouy. Or, luy dis-ie, elle le porte pour l'amour de moy: & afin que vous n'en puiſſiez point douter, la premiere fois que vous ſerez aupres d'elle, caſſez en la glace, & en oſtez vn petit papier qui eſt entre deux, vous y trouuerez deſſous mon portraict, il n'y a point de doute qu'elle ſera bien marrie que vous l'ayez veu: mais l'amitié que ie vous porte, m'oblige de vous deſcouurir ce ſecret, afin que vous ſortiez de peine. Periandre m'oyant tenir ce diſcours demeura auſſi immobile, que s'il euſt veu le viſage de Meduſe, & apres auoir quelque temps reſué ſur ce que ie luy diſois, il conclud que ſi cela eſtoit, il n'y auoit point de difficulté qu'il me la deuoit quitter, & s'en retirer entierement, & pour en ſçauoir promptement la verité, encores, me dit-il, que ie ne doute de vos paroles, ſi ſeray-ie bien ayſe de me retirer de ſon ſeruice auec connoiſſance de cauſe, en ſorte qu'elle ne me puiſſe accuſer de legereté. Il ſort donc à l'heure meſme, & la va trouuer en ſon logis, où de fortune Arcingentorix ny ſa femme n'eſtoient point, mais Dorinde ſeulement, qui eſtoit demeurée pour entretenir deux ieunes Dames qui l'eſtoient venu viſiter. Elle qui veritablement aimoit mieux Periandre, que pas vn de tous ceux qui la recherchoient, quoy qu'elle

en fiſt peu de demonſtration : auſſi-toſt qu'elle l'apperceut elle l'alla receuoir auec ſa courtoiſie accouſtumée. Mais luy qui eſtoit desja preuenu d'vne tres-mauuaiſe opinion, iugeant que tout ce qu'elle en faiſoit n'eſtoit que par feinte, commençoit des-ja de luy vouloir mal, & ne regardoit toutes ſes actions qu'auec deſdain. Preſque au meſme temps qu'il fut arriué, ces Dames s'en allerent. Et parce que Dorinde eſtoit innocente de la faute dont en ſon ame il l'accuſoit, il s'eſtonnoit de voir la franchiſe dont elle traittoit auec luy. Mais ne pouuant plus s'arreſter en ce lieu, où il luy ſembloit eſtre tant indignement trahy, il voulut voir ſi iamais dit verité. Il luy prend donc ſon miroir, faiſant ſemblant de le trouuer beau, & parce qu'il eſtoit debout & appuyé contre la table il feignit de ſe laiſſer emporter au diſcours qu'il luy tenoit, & tournant le bras, le mit entre luy & vn des coings. Au bruit que fit la glace en ſe rompant, il fit ſemblant de treſſaillir, comme l'ayant fait par meſgarde, & voyant que le verre eſtoit rompu : ie vous en demande pardon, dit-il, ma Maiſtreſſe, & ie ſuis obligé pour reparer ma faute, d'y faire mettre vne autre glace. Elle luy reſpondit que c'eſtoit peu de choſe, & que cela ne meritoit pas qu'il en prit la peine. Et à ce mot elle tendit la main pour le reprendre, mais luy ayant opinion qu'elle ne le luy

vouloit laiſſer, de peur qu'il ne vid le portraict qui y eſtoit, s'y opiniaſtroit dauantage, & en cette diſpute il oſta toute la glace, & enſemble le petit papier, & lors il vid que ie luy auois dit vray. Encore qu'il euſt bien des-ja creu à mes paroles, ſi eſt-ce que voyant mon portraict il demeura ſi ſurpris qu'il ne ſçeut parler de quelque temps: mais l'eſtonnement de Dorinde ne fut pas moindre. Periandre qui ſans parler regardoit quelquesfois la peinture, & puis Dorinde conſiderant l'eſtonnement de cette fille eut opinion que c'eſtoit pour mieux feindre: & par ce, tranſporté d'vn puiſſant deſpit: Ie diray par tout, luy dit-il, que vous eſtes nompareille, ſoit à bien aimer, ſoit à eſtre ſecrette, mais plus encores à ſçauoir diſſimuler. Periandre, luy dit-elle, ſi i'eſtois la premiere qui euſt eſté trompée, i'aurois bien de la honte de le confeſſer, mais croyez en ce qu'il vous plaira, ſi vous feray-ie tel ſerment que vous voudrez que i'eſtois auſſi ignorante de ce que ie voids que vous m'en voyez eſtonnée. Les Dieux ne puniſſent iamais: mais, dit-il, les ſermens de ceux qui aiment: c'eſt pourquoy ie n'en veux point de vous que ie ſçay eſtre de ce nombre: mais d'autant que vous eſtes la premiere de qui l'humeur m'a deceu, ie veux laiſſer la place à quelque autre, afin que pour le moins i'aye ce contentement de n'eſtre pas le dernier que vous tromperez,

m'asseurant bien que vos froideurs & dissimulations me donneront bien tost plusieurs compagnons. Et à ce mot il s'en alla auec plus de despit & de cholere qu'ils n'en faisoient paroistre, d'autant que sa modestie luy lia la langue. Dorinde fit bien tout ce qu'elle pûst pour le detromper, mais c'estoit luy persuader dauantage qu'elle dissimuloit. Il s'en alla donc de ceste sorte : mais ne pouuant si tost se departir de son amitié, comme il estoit contrainct, pour obseruer le serment que nous en auions faict, il se resolut de s'esloigner, ne iugeant pas qu'il y eust vn meilleur moyen pour vaincre cet Amour, que l'absence, qui toutesfois ne luy seruit de guere, ainsi que ie vous diray cy-apres.

Me voila donc heureusement venu à bout de mon dessein, ayant la place libre : mais quand ie voulus aller voir Dorinde, gentil Paris, que ne me dit-elle point ? Elle auoit enuoyé vers celle qui luy auoit vendu le miroir, & la contraignit de luy dire, de qui elle l'auoit eu, & sçachant que ç'auoit esté de moy, ie ne vous sçaurois representer la grandeur de sa cholere. Perfide & trompeur, me dit-elle, comment auez-vous eu le courage d'offenser si mortellement vne personne qui ne vous en a iamais donné occasion ? comment apres vne si grande

offenſe, auez-vous l'effronterie de vous trouuer deuant ſes yeux ? Ie m'eſtois deſia bien preparé à ſes reproches, mais encore ne les puis-ie ſupporter ſans rougir, & parce que ie ſçauois bien que de vouloir les arreſter d'abord c'eſtoit s'oppoſer à la furie d'vn torrent impetueux, ie penſay qu'il eſtoit à propos de laiſſer vn peu eſcouler ſon iuſte courroux auant que de luy reſpondre, & quand elle euſt dit tout ce que ie penſois qu'elle euſt pû dire, ie luy reſpondis de cette ſorte : Ie ne me plains nullement des reproches que vous me faites : car i'auoüe que vous auez plus de raiſon d'en vſer ainſi contre moy, que ſi vous faiſiez autrement, mais ie me plaindray bien auec ſubiect de l'Amour, qui ayant mis tant de feux dans mon ame pour vous, vous a laiſſée ſi gelée pour moy : puis que s'il euſt eſté iuſte il euſt en quelque ſorte alenty ma trop ardente affection, & ie n'euſſe pas eſté contrainct de vous offenſer, & euſt vn peu rechauffé cette grande froideur qui vous fait trouuer ſi mauuaiſe la ruſe auec laquelle i'ay chaſſé vn riual d'aupres de vous : Mais ie voy bien que vous me direz que ie ſuis bien nouice en Amour, puis que ie demande la raiſon en ce qu'il fait.

Il eſt vray que ie vous reſpondray que s'il eſt ainſi, vous auez encore plus de tort, belle Dorinde, de vous plaindre de mes actions, ſi

eſtant produites par l'Amour, vous voulez toutesfois qu'elles ſoient reglées à la raiſon. I'auoüe que i'ay failly contre la raiſon : mais ie nie que ce ſoit contre l'Amour, & par ainſi receuez moy, non pas comme raiſonnable, mais comme amoureux, & d'autant plus deraiſonnable, que ie ſuis plus viuement attaint & poſſedé d'Amour.

Ces paroles proferées auec toute l'affection qu'il m'eſtoit poſſible, firent enfin ſi grand effort en ſon ame, que quelques iours apres elle me remit toute l'offenſe que ie luy auois faite : & voyez comme le mal-heur eſt quelquesfois profitable, il aduint depuis que ce qui auoit eſté cauſe de ſa colere, le fut d'augmenter ſa bonne volonté : car conſiderant l'artifice dont i'auois vſé, elle eut opinion que veritablement ie l'aimois. Et cette connoiſſance fut cauſe que Teombre fut encor ſans Maiſtreſſe, car elle ſe donna entierement à moy: ſi bien qu'il ſembloit que ie n'aimaſſe que pour le faire hayr : Et toutesfois i'aimois encore beaucoup dauantage Florice que Dorinde. Il eſt vray que quand Dorinde commença de me fauoriſer plus que de couſtume, ie commençay auſſi de l'aimer dauantage : car rien n'augmente tant mon affection que les faueurs.

Viuant donc de cette ſorte auec toutes deux, Florice commença d'entrer en quelques

ſoupçons, d'autant que le bruit commun de cette affection eſtoit trop grand. Cela fut cauſe qu'vn iour elle m'en parla auec quelque ſorte d'alteration, & moy, qui veritablement l'aimois, luy iuray tout ce qu'elle voulut, que ce n'eſtoit que ſon commandement qui me faiſoit voir Dorinde, qu'à la verité eſtant aupres d'elle, ie luy faiſois expreſſément paroiſtre toute la bonne volonté qu'il m'eſtoit poſſible, afin que le deſſein que nous auions fuſt mieux couuert : que ſi elle trouuoit bon que ie ne la viſſe plus, elle m'eſuiteroit vne grande couruée, & ſi elle ſe regardoit en ſon miroir, & qu'apres elle daignaſt ietter les yeux ſur Dorinde, cette veüe l'aſſeureroit plus que toutes mes paroles. Bref ie luy en ſceus tant dire qu'enfin ie la remis en bonne opinion de moy : ſi falut-il toutesfois luy promettre que ie luy donnerois toutes les lettres que Dorinde m'eſcriroit. Voyez-vous, me dit-elle, ne me promettez point vne choſe que vous ne me vueillez tenir : car ce ſeroit me perdre du tout, ſi ie venois à reconnoiſtre quelque manquement de parole. Iamais, luy dis-ie, ie ne contreuiendray à choſe que ie promette à qui que ce ſoit, mais moins à Florice, qu'à tous les Dieux enſemble. Nous voila donc remis mieux que nous n'auions point eſté : Et parce que veritablement ie

n'auois rien de plus cher que Florice, & que toutesfois ie ne laissois pas d'aimer Dorinde, & de me plaire en sa compagnie, & mesmes aux faueurs que ie receuois d'elle, bien tost apres i'vsay d'vne si grande recherche, que tout ainsi que cette derniere receuoit des lettres de moy, de mesme m'en escriuoit-t'elle ; & soudain ie les portois à Florice qui les lisoit, & les gardoit soigneusement.

A ce mot, Hylas voyant que Siluandre s'approchant de Diane, luy disoit quelque chose à l'oreille, & qu'apres ils soufrioient ensemble, interrompit le fil de son discours pour respondre à ce qu'il eust opinion qu'il auoit dit. Vous riez, luy dit-il, Siluandre, de ce qu'aimant Florice, toutesfois ie me plaisois aupres de Dorinde ; vous en pouuez faire de mesme de ceux qui esloignez de chez eux, passent les nuicts entieres dans les logis, où leurs iournées s'addressent. Car si ie rencontre le long du chemin qui me conduict aux felicitez de Florice, quelque contentement ou soulagement en la veüe & conuersation de Dorinde, contreuiendray-ie aux loix de la raison si ie les reçois, & vostre austerité desnaturée ordonnera-t'elle que ie refuse le bien que les Dieux m'enuoyent ? Et parce que Syluandre, pour ne l'interrompre, ne voulut point respondre, Hylas

ayant quelque temps attendu, enfin voyant qu'il ne disoit mot, apres auoir hoché la teste; reprit de cette sorte le discours qu'il auoit laissé.

Or voyez ce qui aduint de ces Amours. La conuersation ordinaire que i'eus auec Dorinde, commença de me la faire aimer dauantage: & d'autant qu'vne faueur receüe de bonne volonté en attire vne plus grande, elle me donnoit tous les iours de plus clairs tesmoignages de son amitié, qui fut cause que les lettres changeans aussi de style, deuindrent plus affectionnées que de coustume. Cela fut cause que ie n'en donnois plus à Florice que fort rarement, & encores de celles qui auoient moins d'apparence de bonne volonté, gardant finement les autres. Ie vesquis de cette sorte quelque temps auec plus de plaisir que ie ne sçaurois raconter, estant bien veu de toutes les deux, mais d'autant que les Dieux ordonnent que les plus grands contentemens des hommes soient le plus aisément alterez, & se perdent plus facilement, ce bon-heur ne me dura gueres, parce qu'il aduint qu'vn iour foüillant dans ma poche en la presence de Florice & de quelques autres de ses compagnes, elle y entreuit deux ou trois petites lettres pliées de la mesme sorte qu'estoient celles que ie luy auois données de Dorinde. Elle soupçonna incontinent la verité,

auſſi y auoit-il quelques iours que ie ne luy en auois point donné, & dés lors ſe figurant qu'elle eſtoit trompée, reſolut de me les deſrober : & parce que ie n'y prenois pas garde, elle les prit fort aiſément dans ma poche cependant que ie parlois aux autres, qui meſmes faiſoient tout ce qu'elles pouuoient pour m'abuſer, & luy donner plus de commodité de faire ſon larcin, ayant opinion que ce n'eſtoit que pour me les faire chercher. Elle les prit donc ſi dextrement que ie n'en ſentis rien, & les ayant cachées, quand ie m'en ſeray allée, dit-elle à vne de ſes compagnes, vous luy pourrez faire ſçauoir que ie les ay priſes, ſi vous voyez qu'il en ſoit trop en peine : ce qu'elle diſoit pour m'en donner dauantage. Elle partit incontinent, & ne fut pluſtoſt arriuée en ſon logis, que ſe renfermant dans ſon cabinet, elle les ietta toutes ſur la table, & trouua qu'il y en auoit cinq, dont les vnes paroiſſoient fraiſchement eſcrites, & les autres de plus longue main. La premiere qu'elle prit, qui toutesfois eſtoit la derniere eſcritte, ſe trouua telle :

LETTRE DE DORINDE A HYLAS.

IE m'y trouueray puis que vous le voulez ainsi : aussi seroit-il bien mal-aisé que vous y fussiez sans moy, puis que ie ne suis iamais sans vous. Mais ressouuenez-vous d'auoir aussi bien les yeux sur ma reputation, que sur nostre contentement. Quant à moy, lors que ie sçay que vous voulez quelque chose de moy, ie suis aueugle pour toute autre consideration. C'est donc à vous à y prendre garde si vous m'aimez. Et adieu iusques à ce que ie voye celuy qui est aimé de moy, & qui m'aime, si pour le moins les Dieux me veulent rendre contente.

Quelle pensez-vous, ma belle Phillis, que deuint Florice quand elle leut cette lettre? Elle demeura tellement hors d'elle-mesme, qu'elle ne sçauoit si c'estoit songe ou non. Enfin sans dire vn seul mot, elle mit la main sur la premiere qu'elle rencontra, qui fut telle.

LETTRE

LETTRE DE DORINDE A HYLAS.

IE croy de voſtre affection encor plus que vous ne m'en dittes. Mais pourquoy ne m'aimez-vous autant que ie vous aime? Vous iureriez ſans doute que vous m'aimez dauantage. S'il eſt ainſi, pourquoy n'auez-vous auſſi bonne opinion de mon amitié, que i'ay de la voſtre? Il ne ſert à rien de dire que les femmes ne ſçauent point aimer: car vous auez tant d'experience du contraire, que vous eſtes le plus incredule de tous les hommes, ſi par mes effects vous ne croyez à mes paroles.

Voicy la troiſieſme qu'elle rencontra.

LETTRE DE DORINDE A HYLAS.

IE vous enuoye ce pourtraict que vous auez deſiré de moy, non pas pour vous faire perdre perſonne que vous ayez acquiſe, comme vous me fiſtes autresfois auec vn ſemblable preſent, mais pour vous aſſeurer que vous auez autant de puiſſance ſur celle qui le vous enuoye, que ſur la peinture meſme que ie vous remets entre les mains. S'il m'eſtoit permis ie ſerois auſſi ſouuent auec vous qu'elle ſera heureuſe en cela plus que moy, & moins heureuſe ſeulement en ce qu'elle poſſedera ce bien ſans le connoiſtre, que ſans le poſſeder i'eſtime plus que ma vie.

Iettant alors cette lettre de dépit ſur la table, & de colere pouſſant les autres loing d'elle, elle ſe recula d'vn pas, & ſe noüant les bras l'vn dans l'autre, tint quelque temps les yeux fermez deſſus: & puis comme reuenant d'vn profond ſommeil, O Dieux! dit-elle, eſt-il poſſible que ce que ie voy ſoit veritable? Se peut-il faire, Hylas, que tu m'ayes trahy? Eſt-il vray que tu te ſois ſi long-temps mocqué de moy, & que ie n'aye point eu de veüe pour remar-

quer tes trahiſons? Et ſe taiſant encores pour quelque temps, tout à coup elle frappa des deux mains ſur la table : Il ne ſera pas vray perfide, que ta trahiſon demeure impunie, ie la découriray pour le moins à celle pour qui tu l'as commencée, encor que tu l'ayes paracheuée en moy, & peut-eſtre ſe rendra-t'elle ſage à mes deſpens. Elle n'euſt pluſtoſt fait ce deſſein, que ramaſſant ces lettres, & prenant en ſa liette les autres que ie luy auois données, elle s'en alla trouuer Dorinde, la pria d'aller en ſon cabinet; où eſtant, ma belle parente, luy dit-elle (car c'eſtoit ainſi qu'elle la nommoit) ie vous veux rendre vne preuue d'amitié qui n'eſt pas petite : mais ie vous coniure de vous en ſeruir auec prudence. Il y a quelque temps que Hylas vous recherche, & vous auez creu d'eſtre aimée de luy, ie viens icy pour vous detromper, & vous faire voir qu'il vous abuſe. A ce mot Dorinde rougit, & voulant en faire la froide. Non, non, dit Floricē, ne penſez-pas, ma parente, de me pouuoir cacher ce que ie ſçay mieux que vous : Ie dis mieux, car vous ſçauez ſeulement voſtre intention, & vous ignorez la ſienne, au lieu que ie les ſçay toutes deux. Vrayement, dit Dorinde, ſi cela eſt, vous eſtes bien ſçauante. Mais que ſçauez-vous de moy? Ie ſçay, dit-elle, que vous l'aimez, que vous luy auez enuoyé voſtre peinture, & que vous receuez les aſſignations qu'il vous donne.

Dorinde qui se sentit conuaincüe par la verité, n'ayant pas l'effronterie de le nier, baissa les yeux, & rougissant encor dauantage, se mist de honte la main sur le visage. Qu'il ne vous ennuye point Dorinde, continua-t'elle alors, que ces choses me soient connües, & au contraire, resioüyssez-vous que le tout soit tombé entre mes mains, & non point entre celles de quelque autre qui vous eut moins aimée, & a l'aduenir retirez-vous si vous aimez vostre honneur, de l'amitié de cet homme, qui ne vous recherche que pour se vanter des faueurs que vous luy faites, & à l'aduanture pour en feindre plus qu'il n'y en a pas. Il y a eu autresfois quelque familiarité entre luy & moy, cela a esté cause, & faut croire que ç'a esté pour vostre bon-heur, qu'il s'est addressé à moy. Ie ne croy pas que vous luy ayez dit vne seule parole qu'il ne m'ait racontée: & par ce qu'il seroit trop long de les vous redire, voyez, luy dit-elle, voicy la pluspart des lettres que vous luy auez escrittes, que vous ferez fort bien de brusler, afin qu'il ne s'en puisse preualoir. Dorinde les ayant prises & reconnuës, aduoüa librement qu'elle auoit creu d'estre aimée de moy, & que cela l'auoit obligée à tout ce qu'elle auoit fait: mais qu'à l'aduenir elle me hayroit au double de ce qu'elle m'auoit aimé, qu'elle luy auoit vne infinie obligation de cet aduertissement, & qu'elle

montroit en cela qu'elle meritoit d'estre aimée & seruie de tout le monde, puis qu'elle estoit si bonne amie. Et apres se mettant aux iniures contre moy, il n'y eut mal que toutes deux n'en dissent, mais beaucoup plus Dorinde, comme celle qui estoit, ce luy sembloit, la plus offensée.

Or Florice s'estant vangée de moy selon ses desirs, s'en retourna en son logis, resoluë de ne m'aimer iamais, voire de ne me voir iamais s'il luy estoit possible, mais lors que ce premier mouuement fut vn peu passé, & qu'elle vint à se remettre en memoire les discours que Dorinde & elle auoient tenus, elle se ressouuint que quelque affection que i'eusse eu pour Dorinde, ie ne luy auois point toutesfois parlé de l'amitié que ie portois à Florice, ny d'aucune faueur que i'eusse receüe d'elle, & tirant argument de là, que ie l'aimois encor plus que Dorinde, elle commença de se repentir de m'auoir fait vne si grande offense, car elle croyoit bien que si i'eusse descouuert quelque chose d'elle à l'autre, qu'elle n'eust pas failly de le luy dire en cette occasion. Et plus elle s'arrestoit sur cette pensée, & plus elle se repentoit de sa promptitude: car, disoit-elle, s'il l'a veüe, i'en suis cause, s'il l'a recherchée, ie luy ay commandé, si elle l'a aimé, c'est parce qu'il est aimable, s'il a receu les faueurs qu'elle luy a faites, ç'a esté au commencement pour mieux dissimu-

ler, & enfin parce qu'eſtant ieune il n'y en a gueres de ſon aage qui refuſent telles fortunes. Que s'il me les a diſſimulées, c'eſt qu'il a creu que ie m'en faſcherois, ou que ie les declarerois, & tout homme d'honneur eſt obligé de conſeruer la reputation de celles qui l'obligent. Mais qu'il ne m'ait touſiours aimée dauantage qu'elle, il n'y a point de doute, puis que parmy toutes les faueurs qu'il en a receües, il ne luy a iamais parlé de noſtre amitié. Ces penſées enfin la contraignirent de ſe condamner tout à faict coulpable, & d'auoir vn extréme repentir de la faute qu'elle auoit faite, luy laiſſant vn tres-grand deſir de racommoder ce qu'elle auoit deffaict.

Au contraire Dorinde iuſtement animée contre moy, brulant toute de courroux & de dépit, apres s'eſtre noyée le ſein de pleur, profera ſeule dans ſon cabinet toutes les plus cruelles paroles que la douleur luy mit en la bouche: & de fortune, ainſi qu'elle eſſuyoit ſes yeux, i'arriuay chez elle: & parce qu'elle m'oüit marcher, & qu'elle ſe douta bien que c'eſtoit moy, elle courut pouſſer la porte qu'elle auoit laiſſée ouuerte quand Florice eſtoit ſortie, & que depuis elle ne s'eſtoit pas ſouuenüe de refermer, tant elle auoit l'eſprit ailleurs, mais elle ne le pût faire ſi promptement que ie ne viſſe ſes yeux encores rouges de force de pleurer: & lors que ie m'eſtonnois & de ſes

larmes, & de ce qu'elle me refuſoit l'entrée, elle r'ouurit le cabinet, & m'appellant par mon nom, & ſe mettant ſur l'entrée: Et bien, dit-elle, meſchant & traiſtre que tu es, ne te contentes-tu point encores de tes perfidies, ou ſi tu en deſſeignes de nouuelles à mon dommage?

Et parce que ie ne luy reſpondois rien, eſtant ſi ſurpris d'eſtonnement, que ie ne pouuois parler: Peut-eſtre, dit-elle, ingrat & perfide, voudras-tu nier ta meſchanceté? Ah! dit-elle, en me montrant ſes lettres, reſſouuiens-toy à qui tu as donné ces teſmoignages de ma facile creance, & ſois certain que pas vne de tes trahiſons ne m'eſt inconnüe, & que cela a fait que tu n'auras iamais vne plus cruelle ennemie. Et à ce mot, me donnant de la main contre l'eſtomach, me pouſſa hors de la porte qu'elle ferma ſur elle d'vne ſi grande promptitude que ie ne l'en pû iamais empeſcher. C'eſt ſans doute, ma belle Maiſtreſſe, que ie m'en allay voyant qu'elle ne me vouloit point ouurir, le plus confus homme du monde, mais de telle ſorte animé contre Florice, que i'euſſe acheté bien cherement vn moyen de luy faire deſplaiſir: car i'auois ſceu que c'eſtoit elle qui m'auoit pris mes lettres: ie voyois à cette heure qu'elle les auoit données à Dorinde pour me deſplaire. Ie iugeay bien que ce n'eſtoit que l'enuie, ou pluſtoſt la ialouſie qui

luy auoit fait commettre cette faute contre noſtre amitié : & penſant qu'il n'y auroit rien qui luy faſchaſt dauantage que de voir que ie l'euſſe quittée pour Dorinde, ie me reſſolus par deſpit de me deſpartir entierement d'elle, & de me donner tout à fait à l'autre. La difficulté eſtoit de r'appaiſer Dorinde, mais i'auois fait reſolution de ſouffrir toute rigueur, & tout deſdain d'elle, pluſtoſt que ie ne me vengeaſſe de Florice.

En ce deſſein, apres que quelques iours ſe furent eſcoulez, ie trouuay moyen de ſurprendre Dorinde en ſon cabinet : car le deſplaiſir qu'elle auoit receu la faiſoit demeurer plus retirée qu'elle ſouloit. Et ayant pouſſé la porte ſur moy, ie me iettay ſi promptement à genoux qu'elle n'euſt pas le loiſir de s'en aller, & là apres pluſieurs pardons que ie luy demanday, ie luy declaray la verité : à ſçauoir que Florice m'ayant longuement aimé, afin de tenir noſtre amitié plus ſecrette, m'auoit commandé de faire ſemblant de la rechercher, qu'au commencement ie l'auois fait par feinte, & qu'en ce temps-là ie luy portois toutes ſes lettres : mais depuis venant à l'aimer à bon eſcient, que ie ne luy en auois plus donné. Ah ! menteur, me dit-elle, & ne m'a t'elle pas apporté les dernieres que ie t'ay eſcrittes ? Il eſt vray, luy reſpondis-ie, qu'elle les a euës, mais c'eſt parce qu'elle me les a deſrobées : & ſi vous

ne m'en croyez, demandez-le à celles qui luy virent faire ce larcin, & lors ie luy nommay les deux qui l'auoient veu, & qui me l'auoient dit: & cela a eſté cauſe que ſe voyant elle-meſme punie par ſa propre inuention, elle vous a declaré ce qu'elle a creu qui pouuoit rompre noſtre amitié. Mais Amour, n'eſt-il pas bien iuſte de luy auoir fait ſouffrir le mal qu'elle vous auoit preparé? & n'eſtoit-elle pas bien outrecuidée, de penſer que l'on pûſt faire ſemblant de vous aimer, & ſe ſeruir de voſtre beauté pour couurir l'amitié qu'on luy porteroit? Ie ne veux point que les Dieux me ſoient iamais fauorables, ſi ie ne la hay comme la choſe du monde que ie croy la plus hayſſable, & ſi ie ne vous aime comme la ſeule perſonne de qui ie deſire les bonnes graces. Ne vueillez que cette ialouſe obtienne dauantage par ſa meſdiſance ſur vous, que mon affection, & que le deſpit qu'elle a eu d'auoir eſté deſdaignée pour vous ne me nuiſe au lieu que cette conſideration me deuroit profiter. Ie luy tins encores quelques autres ſemblables paroles, auec leſquelles ie n'eus pas d'abord ce que ie deſirois: mais ie la diſpoſay bien, de ſorte qu'apres auoir verifié le larcin que Florice auoit fait de ſes lettres, elle me pardonna, & peu apres renoüa noſtre amitié de plus eſtroittes obligations encores que les premieres: ce qui me retira de ſorte de Florice, que ie ne

faisois pas seulement semblant de l'auoir iamais veuë. Et en cela ie ne me contraignois nullement: car il estoit tres-veritable qu'encores qu'elle fust plus belle que Dorinde, & beaucoup plus releuée, si est-ce que le despit m'auoit si bien changé les yeux que cette beauté ne m'estoit point agreable, & que ie la mesprisois.

Elle le supporta quelque temps, feignant de ne s'en soucier, & s efforçoit de faire paroistre que mes actions luy estoient indifferentes: mais en fin il fallut venir aux regrets & au repentir de m'auoir perdu: & d'autant qu'elle sçauoit bien que ie l'auois aimée, & qu'vne affection ne se perd pas aysément, elle creut que si elle faisoit semblant d'en aimer quelque autre, cela sans doute me r'appelleroit, & feroit reuenir vers elle.

Elle fit donc ce dessein, & cherchant en elle mesme à qui elle se pourroit addresser pour me le faire croire plus aysément, elle n'en trouua point de plus à propos que Teombre, tant parce qu'elle iugeoit qu'il seroit plus disposé à receuoir de l'amour, que d'autant que ie le croirois plustost, sçachant bien qu'elle en auoit autrefois esté aimée. Elle commence donc de faire bonne chere à Teombre, luy parle, & montre de se plaire à tout ce qu'il dit & qu'il fait, & quand elle void que ie m'en prens garde, c'est lors qu'elle en fait plus de cas, & qu'elle

a plus de secrets à luy dire. Ie remarquay incontinent ce renouuellement d'amitié, & le dis à Dorinde, qui en rioit auec moy, voyant que Teombre s'y rembarquoit : & d'autant que Florice ne voyoit point que ie reuinsse comme elle s'estoit figurée, elle augmenta les faueurs qu'elle luy faisoit, de sorte que plusieurs ne pouuans approuuer cette vie, le dirent à ses parens, d'autant que le bruit de cette affection estoit si grand qu'il ne se pouuoit plus cacher, à quoy elle auoit esté contrainte, parce que pour me faire voir ses actions, il fallut qu'elle en fit de grandes demonstrations: & qu'au lieu de les cacher, comme c'est l'ordinaire, elle les descouurit à la veuë de chacun, voire s'estudia de les faire paroistre, autrement elles m'eussent esté inconnuës, pource que ie ne la voyois plus qu'en public, & bien souuent encor estant en ces lieux-là, ie ne faisois pas semblant de la voir. Or son pere estant aduerty, comme i'ay dit de cette amour, l'en tansa infiniment, & plus encores sa mere, qui par toute la contrée auoit touſiours esté vn exemple d'honneur & de chasteté. Elle vsa au commencement d'excuse: mais en fin ne pouuant plus se couurir, elle l'auoüa, & dit qu'il estoit vray que Teombre la recherchoit, & qu'elle ne pouuoit pas empescher qu'on ne l'aimast. Mais la mere qui en quelque sorte que ce fust ne vouloit approuuer cette

vie, luy respondit pleine de colere que Teombre ne donnoit pas tant de connoissance d'estre amoureux d'elle, qu'elle d'estre amoureuse de luy. A cela Florice toute confuse, respondit que Teombre la recherchoit auec tant d'honneur, qu'elle ne pouuoit moins faire que de receuoir son amitié de cette sorte, puis que c'estoit pour l'espouser. Si cela est, respondit incontinent son pere, faictes qu'il nous en parle, autrement nous dirons que vous l'auez intenté pour vous excuser.

Elle qui veritablement craignoit & son pere & sa mere, & qui outre cela auoit touſiours vescu auec beaucoup de reputation, pensa estre necessaire que Teombre tint quelque propos de mariage à ses parens, sans toutesfois qu'elle eut dessein de passer outre, esperant de rompre aysément le tout quand il seroit vn peu aduancé. Elle en parle donc à Teombre, qui plus content que ie ne vous sçaurois representer, ne perdit pas vne heure de temps, mais tout incontinent prie deux de ses oncles d'en porter la parole au pere & à la mere de Florice: ce qu'ils firent, auec de si honnestes offres qu'ils furent receus comme ils euſſent pû desirer. Car il estoit fort riche, & le party n'estoit point desaduantageux pour Florice: ce qui estant bien reconnu & consideré par ses parens, ils ne voulurent point prolonger le temps, mais dés le iour mesme conclurent le

mariage: ce qu'ils firent d'autant plus librement qu'ils croyoient que c'estoit la volonté de leur fille. Voila donc Florice accordée à Teombre, voila les articles passez, & ne falloit plus que la presenter au Temple deuant le Vacie. Pourrois-ie bien, belle Bergere, vous representer l'estonnement de cette fille, quand elle sceut ces nouuelles ? Son pere pensant qu'elle en seroit fort ayse, voulut luy-mesme les luy dire : mais quand il luy fit entendre en quel estat estoient ses affaires, quoy qu'elle voulut feindre, si fut-elle contrainte de recourre aux larmes, dont le pere estonné: Et quoy, ma fille, luy dit-il, qu'est-ce que ie voids? Florice pleure de ce qu'elle a desiré? Mon pere, respondit-elle, quand i'aurois desiré ce que vous dites, ie ne laisserois de ressentir ce coup, qui me menace de me separer de vous, & de ma mere, & mesme m'estant aduenu tant inopinément. Comment, respondit le pere, ne m'en auez-vous pas parlé la premiere, & ne m'auez-vous pas fait entendre que vous l'auiez agreable ? Il ne faut pas, mon enfant, que les choses qui sont à propos aillent trainant, si on en veut voir vne bonne fin. Ie vous ay bien dit, mon pere, respondit la fille toute en pleurs, que Teombre me recherchoit de mariage, mais ie ne vous ay pas dit que ie le desirasse. Et n'est-ce pas vous, adiousta le pere, qui estes cause que Teombre en a parlé?

ç'a eſté, repliqua-t'elle, par voſtre commandement, & non pas de ma volonté: & ie croyois que vous me donneriez du temps à penſer, & à m'y reſoudre. C'eſt bien penſé à vous, dit-il, tout en colere, vous ſçauez bien comme telles affaires ſe cõduiſent. Ie voy bien que vous auez beaucoup fait de mariages en voſtre temps, reſoluez-vous que les choſes eſtans de cette ſorte auancées ie veux qu'elles ſe paracheuent. Et quoy donc? vous voulez eſtre encore ſeruie, & donner occaſion à chacun de faire des contes de vous? voulez-vous pas auoir dauantage de loiſir pour me rapporter encor vn peu plus de honte? Non, non, contentez-vous Florice, que i'ay rougy pour vous quand vos parens m'aduertirent de voſtre vie, & que ie ne veux plus que cela m'aduienne, ſi ie puis. Et à ce mot la laiſſant ſeule, s'en alla trouuer ſa femme, qui ayant ſçeu tous ces diſcours, vint vers elle toute en colere, & luy vſa de paroles beaucoup plus rudes encores que ſon mary, luy faiſant entendre pour concluſion qu'il n'y auoit rien qui pûſt empeſcher l'effect de ce mariage, que la mort, & qu'elle s'y reſolut. Voila la pauure Florice la plus affligée qui fut iamais: car outre qu'elle ſe voyoit priuée de moy pour ſurcroiſt d'ennuy, elle ſe voyoit entre les mains d'vne perſonne qu'elle n'auoit iamais aimée, & qu'au contraire, elle hayſſoit plus que le tombeau.

Iugez en quelle confuſion de penſée elle pouuoit eſtre, & combien elle auoit de diuers combats en ſon ame. En fin elle reſolut que la mort ſeroit celle qui la guarantiroit de ſes deſplaiſirs, non pas qu'elle eut le courage de ſe donner du fer dans le ſein (car le penſer ſeulement de telle cruauté la faiſoit fremir) mais elle eſperoit bien que la vie ne ſçauroit luy demeurer longuement parmy tant de cruelles peines. Et voyez que c'eſt que l'amour: Elle n'auoit point tant de regret de me perdre, ny de ſe voir à vne perſonne qu'elle n'aimoit point, que de penſer que ie iugerois mal de l'amitié qu'elle m'auoit portée. Car encor qu'elle fuſt en colere contre moy, à cauſe de Dorinde, ſi eſt-ce qu'elle ne laiſſoit pas de m'aimer, m'excuſant meſme en ce que ie ne l'aimois plus, & s'accuſant de ce defaut d'amitié, pour l'offenſe qu'elle m'auoit faicte. Eſtant en cette peine, elle reſolut d'auoir cette ſatisfaction de ſoy-meſme, puis qu'elle ne pouuoit euiter le mariage de Teombre, de me faire ſçauoir pour le moins, que ſa foy n'eſtoit point changée, ny que ſon affection ne ſeroit iamais autre que ie l'auois eſprouuée. Sa lettre fut telle:

LETTRE DE FLORICE A HYLAS.

QVAND *vous verrez cette escriture, peut-estre, vous souuiendrez-vous d'en auoir veu autres-fois, lors que vous aymiez celle qui vous escrit, & que vous auez tant offensée. Que s'il aduient ainsi, quelle est l'amitié que ie vous ay portée, puis qu'apres vn si grand outrage, elle me fait mettre la main à la plume, pour vous faire sçauoir l'estat où se trouue celle que vous auez tant aymée, & qui vous ayme encores plus que toutes les choses du monde, en despit de toutes les iniures que vous luy auez faicte? Sçachez donc que sans y penser, & enfeignant, ie me vois toute à vn autre par les rigoureuses loix du mariage & qu'il n'y a point d'autre remede, sinon que vous vueilliez à cette heure celle que vous auez des-ja voluë tant de fois, m'asseurant que mes parens choisiront tousiours plustost vostre alliance que celle de Tcombre, à qui, helas! ie suis destinée, si vous ne m'aymez autant que ie vous ayme.*

Lors que cette lettre me fut apportée, i'estois en peine du bruit qui couroit de ce mariage: & quoy que ie fusse, ce me sembloit, fort resolu d'estre tout à Dorinde, si est-ce que ie ne laissois

laiſſois de reſſentir la perte de Florice, car telle eſtimois-ie l'alliance de Teombre, & conſiderez la fineſſe d'Amour. Il connoiſſoit bien, que de m'attaquer tout ouuertement pour elle, il y perdroit ſa peine, parce que i'eſtois encore en colere: il voulut donc me prendre d'vn autre coſté. Premierement, il me propoſe la haine que ie portois à Teombre, combien peu il meritoit cet aduantage, & puis me repreſentant la beauté & les merites de Florice, me faiſoit regretter que cet homme la poſſedaſt, me remettant en memoire toutes les faueurs que i'auois receuës d'elle. Bref, il les ſçeut de telle ſorte imprimer en mon ame que ie ne me donnay garde que i'eſtois plus amoureux d'elle que de Dorinde. Si bien, que quand ſa lettre me vint entre les mains, i'auoüe que tournant les yeux d'vn ſain iugement ſur ſa beauté, ſur ſa qualité, & ſur ſes merites ie reconnus que i'auois eu tort de l'auoir quittée pour vn autre qui valoit moins, & m'en repentant ie fis deſſein de retourner vers elle. Il eſt vray que liſant le remede qu'elle me propoſoit pour rompre le mariage de Teombre, ie ne ſçeus iamais m'y reſoudre, hayſſant ce lien cruel plus que ie ne ſçaurois vous dire, non pas pour le particulier de Florice: mais pour le regard de toutes les femmes, me ſemblant qu'il n'y a point de tyrannie entre les humains ſi grande que celle du mariage. Si eſtois-ie bien com-

battu : car d'vn coſté Dorinde ne m'eſtoit point deſ-agreable : de l'autre ie ne pouuois ſouffrir que Teombre poſſedaſt Florice : mais ſur tout ie ne voulois point l'eſpouſer. Apres auoir longuement debattu en moy-meſme ie me reſolus de renoüer l'amour qui auoit eſté entre nous, & de faire ce que ie pourrois pour empeſcher que Teombre ne l'euſt pas. Et pour mettre en effect cette penſée ie feignis de n'auoir receu la lettre qu'elle m'auoit eſcrite : ce que ie fis ayſément, parce que celuy qui l'apporta, l'auoit remiſe entre les mains d'vn qui eſtoit en mon logis, penſant qu'il fuſt à moy ſans luy dire de la part de qui elle venoit, & par hazard il me donna le loiſir quand ie me retirois de la lire. L'ayant leuë ie le priay de ne dire point que ie l'euſſe veuë, mais que i'eſtois des-ja party, & prenant la plume, i'eſcriuis ainſi à Florice :

LETTRE DE HYLAS A FLORICE.

VOVS *auez donc le courage de vous donner à Teombre ; vous auez donc ſi peu de memoire de l'amitié de Hylas, que vous luy vueillez preferer vn tel homme ? Doncques vous eſtes au monde, pour le contenter, & moy pour vous regretter ? O Dieux, le permettrez-vous ?*

ou le permettant ne punirez-vous point cette ingratte, & meſconnoiſſant Florice?

Or ie faiſois ſemblant de n'auoir point receu ſa lettre, afin qu'elle ne creuſt pas que ce fuſſent ſes paroles, mais mon amour ſeulement qui me faiſoit reuenir vers elle, parce que ſi i'euſſe eſté pouſſé par ſes prieres, il euſt ſemblé que i'euſſe eu moins d'affection qu'elle, ce que ie ne voulois pas qu'elle penſaſt. Quand elle receut ma lettre, elle eut beaucoup de contentement de ſçauoir que ie l'aimois, & ne fut peu de la ſienne, voyant que ie ne l'auois point receuë: elle me reſcriuit doncques, & me fit ſçauoir qu'elle m'auoit des ja aduerty du moyen qu'il falloit tenir pour l'exempter de la miſere qui luy eſtoit preparée. Et parce qu'elle craignoit que ſa lettre ne fuſt perduë elle me la rediſoit encores, mais ſans attendre ſa reſponſe, ie fis ſemblant de partir de la ville, feignant d'y eſtre contraint pour ne pouuoir ſouſtenir la veuë de ce mariage: & afin qu'elle le creuſt mieux, ie donnay ordre que preſque en meſme temps vne autre lettre des miennes luy fut portée. Elle eſtoit telle:

LETTRE DE HYLAS A FLORICE.

PVIS qu'il eſt impoſsible que Floricc ne ſuiue le cours de ſon mal-heureux deſtin, ie pars de cette ville, ne pouuant ſouffrir vne veuë ſi deplorable pour moy. I'ayme mieux en prendre le mal-heureux ſuccez par mes oreilles que par mes yeux, reſeruant deſormais ceux-cy pour pleurer vn ſi miſerable accident. Les Dieux vous en donnent autant de contentement que vous m'en laiſſez peu, & vous le vueillent continuer auſſi longuement que durera le cuiſant regret que i'en ay, & qui m'accompagnera dans le cercueil, où meſme ie me plaindray de voſtre changement, & de la rigueur de ma fortune.

Or, belle Phillis, ie luy eſcriuois de cette ſorte, afin qu'elle ne creuſt pas que i'euſſe receu ſa lettre, parce qu'autrement i'euſſe eſté obligé, ſi ie n'euſſe voulu me ſeparer du tout de ſon amitié de la demander en mariage, & i'euſſe pluſtoſt conſenty à ma mort qu'à l'eſpouſer: non pas que ie ne l'eſtimaſſe infiniment, mais pour l'extreme horreur que i'ay de ce lien, & i'auois bien vne ſi bonne opinion de moy, que ie tenois pour certain qu'elle ne me ſeroit point refuſée: & de peur qu'elle ne

fuſt en peine de la lettre qu'elle m'auoit eſcrite, ie fis qu'elle luy fuſt rapportée par vn des miens, qui luy fit entendre que i'eſtois party il y auoit deux ou trois iours, & que d'autant qu'il ne ſçauoit où i'eſtois allé, il luy rendoit cette lettre, de peur qu'elle ne ſe perdiſt. Elle ne connut point qu'elle euſt eſté ouuerte, parce que la fermant auec de la meſme ſoye, i'y auois mis le meſme cachet, d'autant qu'il y auoit long temps que nous en auions chacun vn ſemblable: Elle reprit la lettre en ſouſpirant, & puis s'enquit pourquoy ie m'en eſtois allé, & quel ſi prompt affaire m'y auoit contraint. Il luy reſpondit, ayant eſté bien inſtruit par moy, qu'il n'en ſçauoit autre choſe ſinon qu'il ne m'auoit iamais veu ſi triſte que i'eſtois à mon depart, & que ie luy auois ſeulement commandé de l'attendre. Alors auec vn grand ſouſpir. Ah! dit-elle, i'ay peur qu'il reuiendra trop tard pour mon contentement: Et à ce mot, pour ne laiſſer voir les larmes qui luy ſortoient des yeux, elle s'en alla de l'autre coſté. A ſon retour il me raconta tout ce qu'elle auoit dit & fait, & il faut confeſſer que i'en eus pitié: mais il me fut impoſſible de me reſoudre à l'eſpouſer. Ie me tins donc caché tant que les nopces demeurerent à ſe faire, & d'heure à autre i'enuoyois celuy qui luy auoit rapporté ſa lettre, pour apprendre des nouuelles. En fin ie ſçeus que le tout eſtoit

conclud, parce que Teombre auoit tant de volonté de l'eſpouſer, qu'il paſſoit par deſſus toute difficulté. Ie vous ſerois ennuyeux, belle Maiſtreſſe, ſi ie vous racontois tous les artifices dont elle vſa, pour ſe demeſler de cette confuſion: mais ie m'en tais, parce qu'ils furent tous inutiles, & vous diray qu'en fin ne pouuant plus reculer, le ſoir auant que de ſigner le contract de mariage, elle m'eſcriuit telles paroles:

LETTRE DE FLORICE A HYLAS.

SI ie pouuois vous enuoyer ma vie dans ce papier auſſi bien que la verité de mon intention, ie ne me plaindrois pas de l'iniuſtice du Ciel qui m'a deſtinée à manquer à mon amour, ou à mon deuoir. Demain ſera le dernier iour de ma vie, ſi pour le moins on doit appeller mort ce qui rauit toute eſpece de contentement. Si Hylas veut accompagner mon deſplaiſir du ſien il peut me retirer du tombeau, & plus encores s'il ne laiſſe pas de m'aymer toute miſerable que ie ſuis.

Iugez ſi cette lettre me toucha viuement, puis que veritablement ie l'aymois, mais

ne voyant autre remede à ce mal-heur, que de l'eſpouſer, i'auoüe que mon affection ne fut aſſez forte pour m'en donner la volonté. En fin elle fut contrainte de ſigner le lendemain, & d'accorder tout ce que ſon pere & ſa mere voulurent: mais auec des regrets incroyables, & de ſi grands tremblemens, que les iambes ne la pouuoient ſouſtenir: ny la main conduire la plume dont elle eſcriuit ſon nom. O Dieux! dit-elle, à vne de ſes compagnes; quelle cruelle loy eſt celle-cy, qui ordonne que l'innocent ſigne meſme ſa mort? Mais quand elle fut conduitte au Temple, & que de fortune elle paſſa par la meſme ruë où eſtoit mon logis, leuant les yeux contre les feneſtres, elle dit en ſoy-meſme. Pourquoy, ô trop heureux logis, ne me ſont les Dieux auſſi fauorables qu'à toy, afin que ie fuſſe comme tu es à celuy à qui ie ſoulois eſtre? Et de fortune m'eſtant mis à la feneſtre que i'auois entr'ouuerte pour la voir paſſer, elle m'apperceut: mais, ô Dieux! quelle fut cette veuë: elle tombe eſuanouye entre les bras de ceux qui la conduiſoient: & pour n'en faire de meſme ie fus contraint de me mettre ſur vn lict, d'où ie ne bougeay de la pluſ-part du iour. En fin la voila mariée auec tant de pleurs, que chacun en auoit pitié: mais parce que ie craignois que m'ayant

veu, elle ne creuſt que i'euſſe fait ſemblant de m'en aller, ie fis en ſorte, que dés le ſoir meſme vn de mes amis feignant de dancer auec elle, luy fit entendre que ie m'en eſtois allé pour ne voir point ces mal-heureuſes nopces, en intention de ne reuenir iamais, mais que mon affection auoit eu tant de force ſur moy, qu'il m'auoit eſté impoſſible d'en demeurer plus long temps eſloigné, & que par mal-heur i'eſtois arriué en l'inſtant le plus faſcheux que i'euſſe pû rencontrer, que i'eſtois tellement hors de moy, qu'il m'eſtoit impoſſible de viure, ſi elle ne me donnoit quelque aſſeurance que ſon amitié ne fuſt point changée. Elle alors ſans faire ſemblant de l'auoir ouy, tirant vne bague de ſon doigt la luy mit en la main. Ce diamant, luy dit-elle, l'aſſeurera qu'il a moins de fermeté, que l'affection que ie luy ay promiſe. Or, ie vous ſupplie, oyez ce qui en aduint. Le ſoir meſme qu'elle ſe mit au lict, & à l'heure meſme, comme ie crois, que Teombre l'auoit entre ſes bras, i'eſtois couché, & tenois ſur mon eſtomach la main où i'auois mis cette bague, ſans la remuer: toutesfois ie ne ſçay comment elle m'entra dans la chair, & me fit vne ſi profonde égratigneure, que ma chemiſe en fut toute enſanglantée: & depuis la marque m'en eſt touſiours demeurée au droit du cœur. O Dieux! m'eſcriay-ie ſoudain penſant à l'outrage qne Teombre me

faiſoit: Combien eſt plus ſenſible, & de plus longue durée, l'offenſe que l'on fait maintenant à mon affection?

Ie me ſuis peut-eſtre arreſté trop longuement ſur ces particularitez: mais excuſez Hylas qui ne fut iamais ſi viuement touché pour autre, ſi ce n'eſt pour vous, ma Maiſtreſſe, dit-il, ſe tournant vers Pillis en ſouſriant. Ie n'en doute, dit-elle, non plus que perſonne qui ſoit en cette compagnie: mais dittes-nous comment vous laiſſaſtes Dorinde? Hylas alors reprit ainſi la parole.

Lors que i'eſtois le plus empeſché de m'en deſmeſler honneſtement (car en effect i'aimois Florice, tant parce qu'elle eſtoit plus belle, que pour auoir reconnu, ce me ſembloit, que Dorinde en aimoit vn autre) il ſembla que le Ciel me voulut ayder, me preſentant la meilleure occaſion que i'euſſe ſçeu deſirer. Periandre, qui, comme ie vous ay dit, auoit eſté contrainct de me quitter Dorinde, & ne pouuant ſouffrir de me la voir poſſeder, s'en eſtoit allé hors de la ville, fut enfin contrainct de reuenir pour ne pouuoir ſe priuer plus long-temps de ſa veüe. Et quoy qu'il preuit bien que le regret ſeroit plus grand de voir que d'oüyr dire noſtre amitié, ſi ne pût-il s'empeſcher de reuenir, luy ſemblant que le bleſſé meſme a quelque conſolation quand il peut voir ſa playe. Et parce que d'abord il me vint voir, auſſi-toſt qu'il

arriua, ie fis deſſeins de faire, comme on dit, d'vne pierre deux coups, à ſçauoir de me demeſler de l'amitié de Dorinde, & d'obliger infiniment Periandre à moy. Deux ou trois iours s'eſtans donc eſcoulez qu'il ne me parloit qu'à mots interrompus de Dorinde, nous trouuant ſeparez de toute compagnie, ie luy tins ces propos. Il eſt impoſſible, Periandre, que l'amitié que ie vous porte, ſouffre que ie ſois cauſe plus longuement de la melancholie que ie remarque en voſtre viſage. I'aime trop mon frere pour luy voir paſſer vne telle vie à mon occaſion, vous ne doutez point que ie n'aime Dorinde, mais vous deuez encor eſtre moins en doute de l'affection que ie vous porte. Et pour vous en rendre vn teſmoignage qui ne ſera pas petit, ie vous remets cette Dorinde que ma bonne fortune vous auoit oſtée, & veux bien qu'à ce coup l'amitié que ie vous porte, ſurmonte l'Amour que i'ay pour elle. Receuez-la donc Periandre, de ma part, & ſoyez certain que i'auray moins de regret de m'en ſeparer, que de vous voir triſte à mon occaſion, ou bien d'eſtre priué de voſtre preſence. Si iamais perſonne condamnée au ſupplice receut du contentement quand on luy apporte ſa grace, vous deuez croire que Periandre en eut oyant mes parens; & toutesfois ſa diſcretion, & l'amitié qu'il me portoit la luy firent au commencement refuſer: mais en-

fin voyant que ie continuois en cette volonté, il la receut auec tant de remerciemens, que ie fus contrainct de luy dire, qu'elle luy estoit iustement deüe, connoissant bien qu'il l'aimoit de sorte qu'il me surmontoit autant en cette Amour, que ma bonne fortune auoit surpassé la sienne.

Ie me retire donc peu à peu de Dorinde, & Periandre au contraire s'y aduance le plus qu'il pût: mais cependant i'entreprens Florice. Ie trouue les moyens de parler à elle, ie l'asseure de mon affection: bref, ie fais en sorte que iamais il n'y auoit eu tant de bonnes intelligences entre nous, & ce qui m'y ayda dauantage, fut le peu d'amitié qu'elle portoit à Teombre. Il est vray qu'elle auoit touſiours du soupçon pour Dorinde, se ressouuenant de ce qui s'estoit passé. Cela fut cause que quelque temps apres qu'elle creut de m'auoir bien rendu sien, elle me dit que resolument elle vouloit que tout ouuertement ie rompisse de sorte auec Dorinde, qu'elle n'en pûst iamais auoir doute: qu'autrement elle viuroit touſiours auec incertitude de mon amitié, & qu'elle aimoit mieux s'en separer tout à fait que d'auoir cette continuelle apprehension. Ie luy representay tout ce que ie pûs pour ne rendre point de desplaisir à Dorinde: car elle vouloit que ce fust par quelque espece d'affront que ie me separa d'elle, mais par vne

de mes raisons ne fut receuë : il fallut enfin que ie m'y resoluſſe.

C'estoit le sixiesme de la Lune de Iuillet que tous les plus apparens de la ville vont auec les Druydes, pour cueillir dans les forests de Mars, qu'ils nomment d'Erieu, le guy salutaire de l'anneu, quand Florice pour la derniere fois, me commanda de satisfaire à ce qu'elle m'auoit demandé. Toutes les Dames estoient parées, & chacun estoit assemblé en l'Athenée, lors que ie resolus de luy complaire : le sacrifice estoit paracheué, & les resioüyssances accoustumées se commençoient, lors que tirant à part Periandre, afin qu'il ne s'offensast pas de ce que ie voulois faire, ie luy dis que ie voyois bien que Dorinde auoit touſiours quelque esperance en moy, & que cela estoit cause qu'elle ne receuoit pas son seruice comme elle deuoit, mais que ie la voulois desabuser, afin qu'elle ne s'y arrestast plus, & soudain apres la voyant aupres de Florice, & au milieu de la meilleure compagnie, ie m'approchay d'elle, & apres quelques propos communs, ie luy dis si haut que celles qui estoient à l'entour me peurent oüyr. Ie connois à cette heure, Dorinde, que ce que l'on m'a dit de vous est veritable. Et quoy (me dit-elle en souſriant, & attendant toute autre reſponse de moy) que vous auez (luy repliquay-ie) meilleure opinion de vous que perſonne du monde

puiſſe auoir de ſoy-meſme. Elle rougit alors, & me demanda pourquoy ie faiſois ce iugement d'elle? Parce, luy dis-ie, que meſurant les autres par vous, ainſi que vous aimez tout ce que vous voyez, vous penſez auſſi que chacun ſoit amoureux de vous, & i'ay ſçeu que vous eſtes en cet erreur de moy, croyant que i'en meurs d'Amour. Mais ie veux bien que vous ſçachiez que vous auez trop peu de merite pour me donner ſeulement la volonté de vous regarder Et ſi vous vous l'eſtes figuré autrement, deſabuſez-vous, & croyez que Hylas auroit honte de vous auoir aimée, ou s'il auoit fait cette faute, de la continuer maintenant. Penſez, gentil Paris, quelle deuint Dorinde. Quant à moy pour n'entrer en plus de parole auec elle, à ces derniers mots ie m'en allay, la laiſſant la plus confuſe perſonne qui fut iamais.

Depuis ce temps, Florice plus ſatisfaite que ie ne vous ſçaurois dire, ſe redonna toute à moy, & ſi Teombre la gardoit comme mary, ie la poſſedois comme amy. Mais Dorinde animée à outrance contre moy, ſe reſolut de me rendre tous les plaiſirs qui luy ſeroient poſſibles: & deſcouurant le renoüement de l'amitié de Florice & de moy, fit deſſein de m'y trauerſer en tout. Et parce que ie ne la voyois plus, encor que ce fut bien à regret, car ie l'aimois, quoy que ce fut moins que Florice, elle

iugea que Periandre seroit vn bon moyen pour apprendre de mes nouuelles. Elle commença donc de faire cas de luy, & luy montrer meilleur visage que de coustume, & peu à peu fit semblant de l'aimer dauantage, & alloit ainsi tousiours augmentant de iour à autre. Dequoy Periandre auoit tant de contentement qu'il ne bougeoit presque d'aupres d'elle. Ayant vescu quelque temps auec luy de cette sorte, elle luy fit entendre la tromperie dont i'auois vsé, en mettant mon portraict dans le miroir: & afin qu'il n'en pût douter, elle fit venir la femme qui le luy auoit porté. Bref elle luy fist ce conte tant à mon desaduantage, qu'elle refroidit en partie l'amitié qu'il me souloit porter, & cela en dessein d'auoir par son moyen quelque lettre de celles que Florice m'escriuoit, & pource continuant son discours. Il est, luy disoit-elle entierement à Florice, mais iusques à ce que quelque autre luy passera deuant les yeux. Car c'est bien le plus trompeur, & le plus volage qui fut iamais. Mais, luy disoit-elle, en luy tenant la main entre les siennes, me voulez-vous faire vn extréme plaisir? & luy ayant respondu qu'il n'y auoit rien qu'il ne fist pour son seruice, elle le luy fit iurer, & depuis continua. Vous sçauez que Florice & moy sommes amies & alliées. Ie ne sçaurois croire qu'elle l'aime. Ie vous supplie dittes-moy ce que vous en sçauez. Desabusez-vous de cela (luy dit-il)

ie vous asseure qu'elle l'aime, & qu'il ne se passe iour qu'elle ne luy escriue. Et mon Dieu, repliqua-t'elle, me sçauriez-vous faire voir vne de ses lettres ? Fort aysément, luy respondit-il, il est assez nonchalant à les serrer. Et en cela Periandre auoit raison, car veritablement ie ne sçay que ie fay de celles qu'on m'escrit, & quoy que pour en auoir perdu beaucoup i'ay eu bien souuent du desplaisir, si ne me puis-ie chastier de cette nonchallance. Or bien, adiousta Dorinde, ie verray bien si vous estes homme de parole, & si vous m'aimez, parce que si cela est, vous m'en ferez auoir vne bien tost.

Auec cette resolution, Periandre, sans auoir esgard à nostre amitié, & pensant y estre obligé, fut par le commandement de Dorinde, fut pour se venger de la tromperie que ie luy auois faite, ne perdit le temps, mais ce soir mesme estant venu coucher auec moy, comme bien souuent, il auoit accoustumé, m'en desroba vne que i'auois receüe en sa presence, & aussi-tost qu'il pût entrer le matin en la chambre de Dorinde, il la luy porta. Elle vit qu'elle estoit telle :

LETTRE DE FLORICE A HYLAS.

CEluy qui n'eſt au monde que pour noſtre ſupplice s'en va demain hors de la ville. Si vous venez, tout le ſoir ſera noſtre. Le reſte du temps que ie paſſe eſloignée de ce que i'aime, ie ne dis pas qu'il ſoit à nous.

Vous ſçauez, gentil Paris, que l'on n'eſcrit rien ſur le reply de ſemblables lettres, de peur qu'eſtans trouuées, on ne reconnoiſſe par celuy à qui elles s'addreſſent, celles qui les eſcriuent ; cela fut cauſe que Dorinde apres auoir mille fois remercié Periandre ſe retira dans ſon cabinet, & eſcriuit au deſſus à Teombre, puis la recacheta auec de la ſoye bien proprement, & la donnant à vn ieune homme des ſiens, l'inſtruiſit de tout ce qu'il auoit à faire, & luy commanda de la porter incontinent à Teombre, parce qu'elle ſçauoit bien qu'il deuoit s'en aller ce iour-là hors de la ville. Le ieune homme fit ce que Dorinde luy auoit ordonné, & ſi dextrement, que cependant que Teombre cherchoit des ſizeaux pour coupper la ſoye il reſſortit du logis, & vint trouuer Dorinde, à laquelle il ra-

il raconta ce qu'il auoit faict. Si le mary fut estonné voyant la lettre de sa femme, & plus encores lisant ce qu'elle escriuoit, vous le pouuez iuger, ma belle Maistresse.

Tant y a qu'au lieu de s'en aller seul, il la contraignit de faire le voyage auec luy, & non pas sans luy montrer la lettre, & luy faire plusieurs reproches, dont elle s'excusa le mieux qu'elle pût, disant qu'il y auoit long-temps que cette lettre estoit escritte: & parce qu'elle auoit reconneu que Dorinde auoit escrit ce qui estoit sur le ply. Lors que Teombre luy respondit, qu'en quelque temps que cette lettre fust escritte, elle ne pouuoit estre excusée, elle repliqua qu'estans filles & bonnes amies Dorinde & elle, elles en auoient bien souuent escrit de semblables, se conuiant l'vne l'autre à se venir visiter, lors qu'elles n'auoient personne pour les empescher de parler librement, & que Dorinde à cette heure estant en cholere contre elle, & sçachant qu'il deuoit partir, luy auoit enuoyé cet escrit; & d'effet, disoit-elle, vous pouuez bien iuger que ie dis vray, puis que le dessus de la lettre est escrit de la main de Dorinde. Que si elle vouloit elle en pourroit bien montrer plusieurs autres semblables, & moy aussi des siennes, si i'eusse esté aussi soigneuse à les garder qu'elle a esté. Teombre se paya en

quelque sorte de cette excuse: toutesfois elle fut contrainćte d'aller auec luy hors la ville, & n'eust loisir que d'escrire vn mot, qu'elle laissa entre les mains d'vne fille en qui elle auoit toutes sortes d'asseurances. Quant à moy qui pensois qu'elle fust demeurée, & que Teombre s'en fust allé seul, ie ne faillis point sur le soir de me trouuer au lieu accoustumé. Mais ceste fille m'ayant ouuert, me donna la lettre que Florice m'escriuoit, & sans dire vn seul mot me renferma la porte si promptement, que ie ne l'en sceu empescher. Et parce qu'il faisoit obscur, & que ie craignois qu'en heurtant ie fusse oüy de quelqu'autre, apres auoir attendu quelque temps pour voir si elle r'ouuriroit, ie m'en allay auec vne grande apprehension qu'il n'y fust arriué quelque accident, & quand ie fus en mon logis, i'auois vne impatience incroyable, d'attendre de la clarté pour lire la lettre qui m'auoit esté donnée. Enfin ie vis qu'elle estoit telle.

LETTRE DE FLORICE A HYLAS.

C'Eſt la plus cruelle ennemie que tu auras iamais, qui t'eſcrit maintenant, pour t'auertir que ny Dorinde, ny toy, n'auez eu aſſez de meſchantez pour la faire mourir, & que le Ciel me laiſſera aſſez de vie pour me vanger de tous deux. Cependant, oublie mon nom, comme tu as perdu le ſouuenir des faueurs que ie t'ay fait.

O Dieux! que deuins-ie ayant leu cette lettre? & en quelle confuſion de penſées me trouuay-ie, ne pouuant deuiner pourquoy Florice m'eſcriuoit de cette ſorte? Ie paſſay cette nuict en me promenant par la chambre, & ſoudain qu'il fut iour, i'enuoyay vn des miens pour faire en ſorte que ie peuſſe parler à celle qui m'auoit donné la lettre, mais ie ne le pûs de tout le iour. Le ſoir donc eſtant venu, i'appris d'elle tout ce que ie viens de vous dire, & l'opinion que Florice auoit que i'euſſe donné cette lettre à Dorinde, qui luy faiſoit croire que i'auois feint lors que ie m'eſtois retiré de l'amitié de Dorinde, & que ç'auoit eſté ſeulement pour l'abuſer. Ie cherchay incontinent

dans ma poche, & ne trouuant point ma lettre, ie iugeay bien que Periandre me l'auoit desrobée, & faisant mille protestations à cette fille pour mon innocence, ie party resolu de m'en venger. Mais quand ie rencontray mon amy, & que d'vn visage renfrogné, ie me pleignis du larcin qu'il m'auoit fait. Il respondit en soustriant: Si en cela ie vous ay despleu, i'en suis marry, & vous le deuez oublier, si vous auez memoire que vous me fistes bien plus d'offense en me desrobant Dorinde, par l'artifice d'vn miroir, que ie vous en ay fait en vous prenant vne lettre. Mais, luy dis-ie, ie vous ay rendu vostre Maistresse, & vous me faites perdre la mienne. Ie ne sçay en cela que vous dire, respondit-il, sinon que pour vous la rendre, ie luy diray le larcin que ie vous ay fait. I'aimois Periandre, & peut-estre autant que pas vne de ces Dames. Cela fut cause que ie receus son excuse, iugeant mesme que c'estoit le moyen de reuenir aux bonnes graces de Florice. Et pource conuertissant le tout en gausserie, nous fismes dessein d'attendre le retour de Florice, afin de la sortir de l'erreur où elle estoit. Mais Teombre qui estoit homme d'esprit, & qui auoit bien fait semblant de prendre pour payement les excuses de sa femme, se resolut de demeurer quelque temps aux champs, afin de reconnoistre mieux ceux qui la recherchoient, & de quelle humeur elle estoit, & en cette deli-

beration s'y arresta si long-temps, que cependant ne pouuant demeurer inutile, ie vis Criseide, & si ie la vis ie l'aimay. Et à la verité elle le meritoit, car ie ne croy pas que iamais estrangere eut plus d'attraits, ny fut plus capable de donner de l'Amour qu'elle.

LE CINQVIESME LIVRE DE LA SECONDE PARTIE D'ASTREE.

ASTREE euſt bien pris plaiſir au diſcours de Hylas, c'euſt eſté en vne autre ſaiſon: mais le deſir extréme qu'elle auoit d'eſtre au lieu où Siluandre auoit trouué la lettre de Celadon luy faiſoit ſouffrir auec impatience tout ce qui l'en deſtournoit. Cela fut cauſe qu'à la premiere occaſion qui ſe preſenta, elle fit ſigne à Phillis qu'il eſtoit temps de s'en aller, & que le ſejour luy eſtoit ennuyeux, & voyant que ſa compagne ne l'entendoit pas, lors qu'elle vit que Hylas s'arreſtoit pour ſonger vn peu à ce qu'il auoit à dire de Criſeide, & montroit d'en vouloir continuer le diſcours, elle le preuint, auec telles paroles. Ie n'euſſe iamais penſé que la beauté de Phillis euſt eu tant de puiſſance ſur le plus libre

eſprit qui fut iamais, que de le retenir en vn diſcours plus d'vne heure. Et puis que la rigueur de cette Bergere n'a point de conſideration de la contrainɛte en quoy elle le retient, faiſons nous paroiſtre plus diſcrettes, & leur rompant compagnie, donnons luy occaſion de ceſſer. Auſſi bien la grande chaleur qui nous a retenües en ce lieu eſt deſia abbatuë, & le promenoir d'or-en-là ſera plus agreable que le diſcours. Et à ce mot elle ſe leua, & le reſte de la compagnie la ſuiuit, & meſme Hylas prenant Phillis ſous les bras: Ie ſuis bien aiſe, dit-il, ma Maiſtreſſe, que les plus inſenſibles reſſentent vne partie de la peine que vous me donnez, & reconnoiſſent l'amour que ie vous porte. Il diſoit ces paroles pour Aſtrée, qu'il tenoit pour perſonne qui n'euſt iamais rien aimé. Et voila comme noſtre iugement eſt deceu bien ſouuent par l'apparence. Et Phillis le voulant laiſſer en cette opinion. Ceux qui aiment bien, dit-elle, n'eſſayent pas de rendre preuue de leur affection par le rapport des perſonnes qui ne ſçauent pas aimer, mais par leurs propres ſeruices. Et quant à la patience que vous auez eüe de parler ſi longuement, n'en eſtes-vous pas ſurpayé par celle que i'ay euë de vous eſcouter? C'eſt, dit Hylas, vne choſe inſupportable que l'arrogance & l'ingratitude des Bergeres de cette contrée. Et parce que Phillis voulut ſuiure ſes compagnes, il la

prit ſous les bras, & continuant, afin de ne m'eſtre point obligée: Vous ne voulez pas ſeulement nier ma patience, mais vous voulez encores que ie vous ſois redeuable de ce que vous m'auez eſcouté. Quelle loy eſt celle-là? C'eſt celle que le ſeigneur, dit-elle, impoſe à ſon eſclaue. Mais pluſtoſt, dit-il, le Tyran à ſon peuple. Et comment, repliqua Phillis, me tenez-vous pour vn Tyran? Il y a pour le moins cette difference, que ie n'vſe point de force ny de violence ſur vous. Pouuez-vous, reſpondit Hylas, dire ces paroles ſans rougir? Et pouuez-vous penſer, que ſi ce n'eſtoit par force, Hylas demeuraſt ſi long temps en voſtre puiſſance? Et où ſont mes liens, dit-elle, où ſont mes fers & mes priſons? Ah! ignorante, ou trop diſſimulée Bergere, dit Hylas, vos chaines ſont tellement indiſſolubles, que moy qui ſuis, s'il faut le dire ainſi, la meſme franchiſe & liberté n'ay pas ſeulement le vouloir de m'en deliurer. Or iugez ſi vos nœuds eſtreignent bien fort, puis que Hylas en eſt ſi fort attaché: Hylas, dis-ie, que cent beautez & vnies & ſeparées, n'ont iamais peu arreſter. Cependant Paris ayant repris Diane ſous les bras, Siluandre pour ſa diſcretion demeura ſans party quelque temps: car il voulut bien forcer ſon affection, & ceder ſa place à Paris, pour rendre ce deuoir à ſa Bergere, qui le remarquant luy en ſçeut gré, d'autant que toutes

ces honnestes Bergeres estoient bien ayses de rendre toute sorte de deuoir au gentil Paris, qui à leur consideration quittoit la grandeur où sa condition l'auoit esleué. Et de fortune Madonte estant seule, parce que Thersandre s'estoit amusé auec Laonice, Siluandre la prit sous les bras, & s'auançant deuant la troupe, resolut de continuer le voyage auec elle. Et quoy que ce Berger s'y fust au commencement addressé pour ne sçauoir où trouuer mieux, si est-ce qu'apres il en fut fort satisfait: car cette Bergere estoit belle & discrette, & auoit des traits de visage, & des façons qui ressembloient fort à celles de Diane, non pas qu'elle fust si belle, ny qu'estant ensemble cette conformité se pûst bien remarquer, mais estans separées, elles auoient quelque chose l'vne de l'autre.

Or Siluandre marchoit de cette sorte, & ne pouuant estre aupres de Diane, estoit bien ayse de voir en Madonte quelque chose qui en eust des marques, mais plus encores, lors qu'entrant en discours, il remarqua quelques accens & quelques responses qui la luy representoient encor plus viuement. Cela fut cause que depuis ce iour il se plûst dauantage en sa compagnie, mais il paya peu de temps apres bien cheremẽt ce plaisir. Tircis entretenoit Astrée: Paris, Diane: Hylas, Phillis: de sorte que Thersandre fut contraint, voyant sa place prise par

Siluandre, de s'arreſter auec Laonice. Elle qui auoit touſiours l'œil ſur Phillis & ſur Siluandre, remarqua aſſez ayſément que le Berger ne ſe deſpaiſoit point auec Madonte : & afin d'en ſçauoir dauantage, elle pria Therſandre de s'approcher d'eux, ce que la ialouſie qu'il en conceuoit des-ja luy fit faire ayſément, mais ils ne peurent ouyr que des propos aſſez communs.

Ils ne marcherent pas vn demy quart d'heure le long de quelques prez, que Siluandre leur montra du doigt le bois où il les vouloit conduire, & peu apres ayant paſſé quelques hayes, ils entrerent dans vn taillis eſpais : & parce que le ſentier eſtoit fort eſtroit, ils furent contraints de ſe mettre à la file, & continuerent de cette ſorte plus d'vn traict d'arc. En fin Siluandre, qui comme conducteur marchoit le premier, fut tout eſtonné qu'il rencontra des arbres pliez les vns ſur les autres en façon de tonne, qui luy couppoient le chemin. Toute la troupe paſſant à trauers les petits arbres, s'approcha pour ſçauoir ce qui l'arreſtoit, & voyant qu'il n'y auoit plus de chemin : Et quoy, Siluandre, dit Phillis, eſt-ce ainſi que vous conduiſez celles qui vous prennent pour guide ? I'auoüe, dit le Berger, que i'ay laiſſé le chemin par où i'ay paſſé ce matin, mais c'eſt qu'il m'a ſemblé que ceſtuy-cy eſtoit le plus court, & le

plus beau. Il n'eſt point mauuais, adiouſta Hylas, ſi vous nous voulez conduire à la chaſſe: car ie croy bien que voicy le plus fort du bois. Siluandre qui eſtoit faſché d'auoir perdu le chemin, fit le tour de cette tonne auec quelque peu de difficulté: & eſtant paruenu à l'autre coſté, il fut plus eſtonné qu'auparauant, parce que ces arbres qui eſtoient ainſi pliez les vns ſur les autres, faiſoient vne forme ronde qui ſembloit vn Temple, & qui toutesfois n'eſtoit que l'entrée d'vn autre plus ſpacieux, dans lequel on entroit par celuy-cy. A l'entrée il y auoit quelques vers que Siluandre s'amuſa à lire, dont toute la troupe qui l'attendoit, ſe ſentant ennuyée l'appella pluſieurs fois. Luy tout eſtonné, apres leur auoit reſpondu, s'en retourna vers eux, ſans entrer dans le Temple, afin de les y conduire, & tendant la main à Diane: Ma Maiſtreſſe, luy dit-il, ne plaignez point la peine que vous auez priſe de venir iuſques icy: car encor que vous vous ſoyez vn peu deſtournée, toutesfois vous verrez vne merueille de ces bois: & lors la prenant d'vne main, & de l'autre pliant les branches des arbres le plus qu'il pouuoit pour luy faire paſſage, il la conduiſit au deuant de l'entrée. Les autres Bergers & Bergeres ſuiuirent à la file, deſireux de voir cette rareté dont Siluandre auoit parlé.

Au deuant de l'entrée il y auoit vn petit pré de la largeur de trente pas, ou enuiron, qui estoit tout enuironné de bois de trois costez, de sorte qu'il ne pouuoit estre apperceu que l'on n'y fust. Vne belle fontaine qui prenoit sa source tout contre la porte du Temple, ou plustost cabinet, serpentoit par l'vn des costez, & l'abbreuuoit si bien, que l'herbe fraische, & espaisse rendoit ce lieu tres-agreable. De tout temps ce bocage auoit esté sacré au grãd Hesus, Teutates & Taramis. Aussi n'y auoit-il Berger qui eust la hardiesse de conduire son troupeau, ny dans le boccage, ny dans le preau: & cela estoit cause que personne n'y frequentoit gueres, de peur d'interrompre la solitude & le sacré silence des Nymphes, Pans & Egipans: l'herbe qui n'estoit point foulée, le bois qui n'auoit iamais senty le fer, & qui n'estoit froissé ny rompu par nulle sorte de bestail, & la fontaine que le pied ny la langue alterée de nul troupeau n'eust osé toucher, & ce petit taillis agencé en façon de tonne, ou plustost de Temple, faisoient bien paroistre que ce lieu estoit dedié à quelque Diuinité. Cela fut cause que tous ces Bergers s'approchans auec respect de l'entrée, auant que de passer outre y leurent des vers, qui escris sur vne petite table de bois estoient attachez au milieu d'vn feston, qui faisoit le tour de la voute de la porte. Les vers estoient tels:

Loin, bien loin, profanes eſprits:
Qui n'eſt d'vn ſainct Amour eſpris,
En ce lieu ſainct ne faſſe entrée:
Voicy le bois où chaque iour,
Vn cœur qui ne vit que d'Amour,
Adore la Deeſſe Aſtrée.

Ces Bergers & Bergeres demeurerent eſtonnez de voir cette inſcription, & ſe regardoient les vns les autres, comme ſe voulant demander ſi quelqu'vn de la troupe ne ſçauoit point ce que c'eſtoit, & s'il n'auoit point veu cecy autrefois. Diane en fin s'addreſſant à Siluandre: Eſt-ce icy Berger, luy dit-elle, où vous nous vouliez conduire? Nullement, reſpondit le Berger, & ie ne vids de ma vie ce que ie vois.

Il eſt ayſé à cognoiſtre, adiouſta Paris, que ces arbres ont eſté pliez comme nous les voyons depuis peu de temps: car les léures en ſont encor toutes fraiſches. Si faut-il que nous ſçachions ce que c'eſt: mais de peur d'offenſer la Deité à qui ce boccage eſt conſacré, n'y entrons point qu'auec reſpect, & apres nous eſtre rendus plus nets que nous ne ſommes pas.

Chacun s'y accorda, ſinon Hylas, qui reſpondit que quant à luy il n'y auoit que faire, & encor qu'il penſaſt de bien aimer, que toutesfois Siluandre luy auoit tant dit le con-

traire, qu'il ne ſçauoit qu'en croire: & puis, diſoit-il, qu'il eſt defendu d'y entrer à ceux qui ne ſont point eſpris d'vn ſainct Amour, ie ſçay bien que ie ſuis eſpris d'Amour, mais qu'il ſoit ſainct, ou non, certes ie n'en ſçay rien. Comment, dit Phillis, en ſouſ-riant, faute d'amour, ô mon ſeruiteur, ſera-t'il que vous nous fauſſiez compagnie? Quant à moy, reſpondit-il, i'en ay bien tres-grande quantité à ma façon, mais que ſçay-ie ſi elle eſt comme l'entend celuy qui a eſcrit ces vers? I'ay touſiours ouy dire qu'il ne ſe faut point ioüer auec les Dieux. Or regarde, Hylas, adiouſta Siluandre, quelle honte tu reçois de ton imparfaicte amitié en cette bonne compagnie. Vrayement, reſpondit Hylas, tu as raiſon, tant s'en faut, ſi tu prenois mon action, comme elle doit eſtre priſe, tu m'en loüerois. Car ne voulant point contreuenir au commandement de la Diuinité qui s'adore en ce boccage, ie fais paroiſtre que ie luy porte vn grand reſpect, & que ie la reuere comme ie dois, au lieu que toy meſpriſant ſon ordonnance t'en vas plein d'outrecuidance profaner ce ſainct lieu, ſçachant bien en ton ame, quoy que tu vueilles feindre, que tu n'as pas ce ſainct Amour qui eſt requis. Siluandre alors le laiſſant: Ie te reſpondray, luy dit il, bien-toſt: & lors auec toute la troupe, apres auoir puiſé de l'eau en ſa main, & s'eſtre laué, ils laiſſent tous leurs ſouliers,

& les pieds nuds, entrent sous la tonne: & lors Siluandre se tournant vers Hylas: Escoute Hylas, luy dit-il, escoute mes paroles, & en sois tesmoin: & puis relisant les vers qui estoient à l'entrée, il dit ayant les yeux contre le Ciel, & les genoux en terre: O grande Deité! qui es adorée en ce lieu, voicy i'entre en ton sainct boccage, tres-asseuré que ie ne contreuiens point à ta volonté, sçachant que mon amour est si sainct & si pur que tu auras agreable de receuoir les vœux & supplications d'vne ame qui aime si bien que la mienne. Et si la protestation que ie fais n'est veritable, punis, ô grande Deité! mon parjure, & mon outrecuidance.

A ce mot les mains ioinctes & la teste nuë, il entra dans la tonne, & tous les autres apres, horsmis Hylas. Le lieu estoit spacieux, de quinze ou seize pas en rond, & au milieu y auoit vn grand chesne, sur lequel s'appuyoit la voute que faisoient les petits arbres, & mesmes ses branches tirées contre bas en couuroient vne partie. Au pied de cet arbre estoient releuez quelques gazons en forme d'autel, sur lequel y auoit vn tableau où deux Amours estoient peints, qui essayoient de s'oster l'vn à l'autre vne branche de Mirte, & vne de Palme, entortillées ensemble. Soudain que cette deuote troupe fut entrée, chacun se ietta à genoux: & apres auoir adoré en particulier la

Deité

Deïté de ce lieu, Paris s'approchant de l'Autel, & faisant l'office de Druide, ayant cueilly quelques fueilles de chesne: Reçoy, dit-il, ô grande Deïté, qui que tu sois adorée en ce lieu, l'humble reconnoissance de cette deuote troupe, auec vne aussi bonne volonté, qu'auec humilité & deuotion ie t'offre, au nom de tous, ces fueilles de l'arbre le plus aimé du Ciel, & sous le tronc duquel il te plaist que l'on t'honore. Il dit, & offrant ces fueilles, les mit auec vn genoüil en terre sur l'Autel. Alors chacun se releua, & s'approchant de ces gazons pour voir le tableau qui estoit dessus, ils apperceurent deux Amours, comme i'ay dit, qui tenant à deux mains les branches de Palme & de Mirte entortillées, s'efforçoient de se les oster l'vn à l'autre.

Le peinture estoit fort bien faicte: car encor que ces petits enfans fussent gras & potelez, si ne laissoit-on de voir les muscles & les nerfs, qui à cause de l'effort paroissoient esleuez: non toutesfois en sorte que l'on ne reconnut bien que l'embon-point empeschoit qu'ils ne parussent dauantage. Ils auoient tous deux la iambe droicte auancée, & les pieds qui se touchoient presque l'vn l'autre. Les bras estoient fort en auant, & au contraire les corps en arriere, comme s'ils auoient appris, que plus vn poids est esloigné, & plus il a de pesanteur, car chacun d'eux pour donner plus de peine à son

compagnon, se tient de cette sorte, afin que le poids mesme de leurs petits corps, fauorisast d'autant la force de leurs bras. Ils auoient les visages beaux, mais presque comme bouffis, à cause du sang qui leur montoit au front pour l'effort qu'ils faisoient, ce que les veines grosses aupres des temples, & au milieu du front tesmoignoient assez: & le peintre auoit esté si soigneux, & y auoit trauaillé auec tant d'industrie, qu'encores qu'il les representast en vne action qui faisoit paroistre que chacun vouloit vaincre; si est ce qu'a leur visage on connoissoit bien qu'il n'y auoit point d'inimitié entre eux, ayant meslé parmy leur combat ie ne sçay quoy de doux & de riant aux yeux, & en la bouche de tous les deux. Leurs flambeaux estoient vn peu à costé, où ils les auoient laissé choir: & de fortune estans tombez l'vn pres de l'autre, les endroits qui estoient allumez, s'estoient rencontrez ensemble, de sorte qu'encores que le reste des flambeaux fust separé, les flammes toutesfois des deux s'vnissant ensemble, n'en faisoient qu'vne, & par ce moyen ils esclairoient ensemble, & auec d'autant plus d'ardeur & de clarté que l'vne adioustoit à l'autre tout ce qu'elle en auoit, auec ce mot: NOS VOLONTEZ DE MESME NE SONT QV'VNE. Leurs arcs estoient ie ne sçay comment si bien entrelassez l'vn dans l'autre, qu'ils ne pouuoient

tirer que tous deux ensemble, & les carquois qu'ils auoient sur leurs espaules, estoient bien pleins de fleches : mais à la couleur des plumes, on connoissoit bien que celles qui estoient en l'vn, appartenoient à l'autre, parce que dans le carquois doré les fleches estoient à plumes argentées, & dans l'argenté les dorées.

Cette trouppe eust demeuré long temps sans entendre cette peinture, si le Berger Siluandre par la priere de Paris ne la leur eust declarée. Ces deux amours, dit-il, gentille troupe, signifient l'Amant & l'Aymé. Cette Palme & ce Mirte entortillez, signifient la victoire d'amour, d'autant que la Palme est la marque de la Victoire, & le Mirte de l'Amour. Doncques l'Amant & l'Aymé s'efforcent à qui sera victorieux, c'est à dire à qui sera plus Amant. Ces flambeaux dont les flammes sont assemblées, & qui pour ce subiect sont plus grandes, montrent que l'amour reciproque augmẽte l'affection. Ces arcs entrelassez & liez de sorte ensemble, que l'on ne peut tirer l'vn sans l'autre, nous enseignent que toutes choses sont tellement communes entre les amis, que la puissance de l'vn est celle de l'autre, voire que l'vn ne peut rien faire sans que son compagnon y contribuë autant du sien : ce que le changement des fleches nous apprend encore mieux. On peut encores connoistre par cette assem-

blée d'arcs & de flammes, & par cet eſchange de fleches l'vnion des deux volontez en vne, & comme diſent les plus ſçauans, que l'Amant & l'Aimé ne font qu'vn. De ſorte qu'à ce que ie puis voir, ce tableau ne nous veut repreſenter que les efforts de deux Amans pour emporter la victoire l'vn ſur l'autre, non pas d'eſtre le mieux aimé, mais le plus remply d'Amour, nous faiſant entendre que la perfection de l'Amour n'eſt pas d'eſtre aimé, mais d'eſtre Amant.

Que ſi cela eſt, ma belle Maiſtreſſe, dit-il, ſe tournant vers Diane; voyez combien vous m'en deuez de reſte. I'auoüe librement, dit-elle, que de cette ſorte i'aime mieux eſtre en vos dettes que ſi vous eſtiez aux miennes. Hylas eſtoit à l'entrée, & n'oſoit paſſer outre, quoy qu'il en euſt beaucoup d'enuie, & plus encore lors que panchant dedans la moitié du corps, il vid l'autel de gazons, & le tableau qui eſtoit deſſus: & parce qu'il ne le pouuoit bien voir, il preſtoit l'oreille fort attentiue aux diſcours de Siluandre, & en meſme temps il ouyt que le Berger reſpondit à Diane: Ie voy bien, ma belle Maiſtreſſe, que vous ny moy ne ſommes point repreſentez en ce tableau, puis qu'ils ſont chacun amant & aimé, & que vous eſtes bien aimée, mais non pas Amante, & moy Amant, & non pas aimé, & cela plus par malheur que par raiſon.

Il n'y a, dit Diane, difference entre nous que des paroles : car i'appelle raiſon ce que vous venez de nommer mal-heur : & toutesfois c'eſt la meſme choſe. Si toute la difference, dit-il, eſtoit au mot, ie ne m'en ſoucierois gueres, mais le mal eſt qu'en effect ce que vous appellez raiſon, & moy mal-heur me remplit de toute ſorte de deſplaiſirs, & que ſon contraire me rendroit le plus heureux Berger de l'Vniuers. A ce mot il ſe tourna vers le tableau, & parce que Diane vouloit reſpondre: Ie vous ſupplie, dit-il, ma belle Maiſtreſſe, de ne me donner dauantage de connoiſſance de voſtre peu de bonne volonté, & me permettre de voir ce qui eſt encor de rare en ce tableau. Et lors le prenant en la main, il leut ces paroles qui eſtoient eſcrites au bas :

VOICY LES DOVZE TABLES DES LOIX D'AMOVR, QVE SVR peine d'encourir sa disgrace, il commande à tout Amant d'obseruer.

Premiere Table.

VI veut estre parfaict Amant,
Il faut qu'il ayme infiniment:
L'extreme Amour seule en est digne,
Aussi la mediocrité,
De trahison est plustost signe,
Que non pas de fidelité.

Deuxiesme Table.

Qu'il n'ayme iamais qu'en vn lieu,
Et que cet Amour soit vn Dieu,
Qu'il adore pour toute chose:
Et n'ayant iamais qu'vn object,
Tous les bon-heurs qu'il se propose
Soient pour cet vnique subiect.

Troisiesme Table.

Bornant en luy tous ses plaisirs,
Qu'il arreste tous ses desirs,

Au ſeruice de cette belle:
Voire qu'il ceſſe de s'aymer,
Sinon que d'autant qu'aymé d'elle,
Il ſe doit pour elle eſtimer.

Quatrieſme Table.

Que s'il a le ſoin d'eſtre mieux,
Ce ne ſoit que pour les beaux yeux,
Dont ſon Amour a pris naiſſance:
S'il ſouhaitte plus de bon-heur,
Ce ne ſoit que pour l'eſperance,
Qu'elle en receura plus d'honneur.

Cinquieſme Table.

Telle ſoit ſon affection,
Que meſme la poſſeſſion,
De ce qu'il deſire en ſon ame,
S'il doit l'acheter au meſpris
De ſon honneur ou de ſa Dame,
Luy ſoit moins chere que ce pris.

Sixieſme Table.

Pour ſuject qui ſe vienne offrir,
Qu'il ne puiſſe iamais ſouffrir
La honte de la choſe aimée:
Et ſi deuant luy par deſdain,
D'vn meſdiſant elle eſt blaſmée,
Qu'il meure ou la venge ſoudain.

Septieſme Table.

Que ſon Amour faſſe en effect,
Qu'il iuge en elle tout parfaict.

Et quoy que ſans doute il l'eſtime,
Au prix de ce qu'il aymera,
Qu'il condamne comme d'vn crime,
Celuy qui moins l'eſtimera

Huictieſme Table.

Qu'eſpris d'vn Amour violant,
Il aille ſans ceſſe bruſlant,
Et qu'il languiſſe, & qu'il ſouſpire,
Entre la vie & le treſpas,
Sans toutesfois qu'il puiſſe dire
Ce qu'il veut, ou qu'il ne veut pas.

Neufieſme Table.

Meſpriſant ſon propre ſeiour,
Son ame aille viure d'Amour
Au ſein de celle qu'il adore,
Et qu'en elle ainſi transformé,
Tout ce qu'elle aime & qu'elle honore,
Soit auſſi de luy bien aimé.

Dixieſme Table.

Qu'il tienne les iours pour perdus
Qui loing d'elle ſont deſpendus,
Toute peine ſoit embraſſée,
Pour eſtre en ce lieu deſiré,
Et qu'il y ſoit de la penſée,
Si le corps en eſt ſeparé.

Onzieſme Table.

Que la perte de la raiſon,
Que les liens & la priſon,
Pour elle en ſon ame il cheriſſe,
Et ſe plaiſe à s'y renfermer,
Sans attendre de ſon ſeruice,
Que le ſeul honneur de l'aimer.

Douzieſme Table.

Qu'il ne puiſſe iamais penſer,
Que ſon Amour doiue paſſer:
Qui d'autre ſorte le conſeille,
Soit pour ennemy reputé,
Car c'eſt de luy preſter l'oreille,
Crime de leze Maieſté.

Hylas qui eſcoutoit ce que Siluandre liſoit: Ie ne croy point, dit-il, Siluandre, qu'vne ſeule des paroles que tu as proferées, ſoit eſcritte au tableau que tu tiens: mais les ayant compoſées il y a long-temps ſelon ton humeur melancolique, tu fains à cette heure de les lire pour leur donner plus d'authorité, & tromper plus aiſément toute cette trouppe. Cela ſeroit peut-eſtre faiſable, reſpondit Siluandre, s'il n'y auoit icy que moy qui ſçeuſt lire, & ſi ces loix eſtoient contraires à la raiſon, ou aux anciens ſtatuts d'Amour. Si ce que ie te reproche n'eſtoit veritable, adiouſta

Hylas, tu m'apporterois icy ce que tu tiens en la main, pour me le faire voir. Si tu iuges, repliqua Siluandre, que ce sainct lieu seroit profané par ton corps, à plus forte raison dois-ie penser que ces saincts loix le seroient beaucoup plus, si par la lecture que tu en ferois, ton ame en auoit communication. Car ce n'est que pour l'imperfection qui est en elle, que tu adoüerois que ton corps est profane, & indigne d'entrer icy. Toute la troupe se mist à rire, & quoy que l'inconstant vouluſt repliquer, si ne fut il point escouté, parce que Siluandre ayant remis le tableau sur les gazons, & baisé les deux coings de cet autel rustique chacun suiuit Paris, qui trouuant vne porte faite d'ozier, passa de ce lieu en vn autre cabinet beaucoup plus ample. Il y auoit au dessus de la voute de la porte vn feston où pendoit vn tableau, dans lequel ces vers estoient escrits :

MADRIGAL.

LE Temple d'amitié
Ouure sans plus l'entrée,
Du sainct Temple d'Astrée :
Où l'Amour qui m'ordonne,
De la seruir tousiours :
Comme iadis ie luy donnay mes iours,
Veut qu'ores ie luy donne

Les triſtes nuicts
De mes ennuis.

Aſtrée fut celle qui s'y arreſta le plus : fut qu'à cauſe de ſon nom, il luy ſemblaſt qu'elle y euſt le plus d'intereſt, ou qu'oyant parler de la vie & des ennuis, elle penſaſt que cela ſe deuſt entendre de la fortune du pauure & infortuné Celadon. Tant y a qu'elle conſidera longuement cette eſcriture, & cependant le reſte de la trouppe eſtant paſſée plus outre, & trouuant vne voute faite comme la premiere, mais beaucoup plus ample, d'abord tous ſe ietterent à genoüil, & ayant auec ſilence adoré la Deïté à qui ce lieu eſtoit conſacré, Paris, comme il auoit deſia faict, offrit pour toute la trouppe vn rameau de cheſne ſur l'Autel. Il eſtoit de Gazons comme l'autre, ſinon qu'il eſtoit fait en triangle, & du milieu ſortoit vn gros cheſne, qui ſe pouſſant vn pied par deſſus les Gazons auec vn tronc ſeulement, ſe ſeparoit en trois branches d'vne eſgale groſſeur, & ſe hauſſant de cette ſorte plus de quatre pieds : ſes branches venoient d'elles-meſmes à ſe remettre enſemble, & n'en faiſoient plus qu'vne qui s'eſleuoit plus haut qu'aucun arbre de tout ce boccage ſacré. Il ſembloit que la nature euſt pris plaiſir de ſe ioüer en cet arbre, ayant d'vn tyge tiré ces trois branches, & puis ſi bien reünies (ſans ayde de

l'artifice) qu'vne meſme eſcorce les lioit, & les tenoit enſemble. En la branche qui eſtoit à coſté droit on voyoit dans l'eſcorce, HESVS, & en celle qui eſtoit à coſté gauche, BELENVS, & en celle du milieu THARAMIS, au tyge d'où ces trois branches ſortoient, il y auoit TAVTATES, & en haut où elles ſe reüniſſoient, il y auoit de meſme, TAVTATES.

Ces choſes qui eſtoient ſelon la couſtume de leur religion (car ils adoroient Dieu ſous les tyges des cheſnes) ne les eſtonnerent point, mais ſi fit bien ce qu'ils apperceurent à main gauche. C'eſtoit vn autre autel qui eſtoit auſſi de Gazons, auec deux grands vazes de terre, dans leſquels eſtoient deux tyges de myrte. Au milieu l'on voyoit vn tableau, par deſſus lequel les deux Myrtes pliant les branches, ſembloient luy faire vne couronne, & cela eſtoit bien reconnu pour n'eſtre pas naturel: mais entortillé de cette ſorte par artifice. Le tableau repreſentoit vne Bergere de ſa hauteur, & au plus haut du tableau il y auoit, *C'eſt la Deeſſe Aſtrée*, & au bas on voyoit ce vers:

Plus digne de nos vœux, que nos vœux ne ſont d'elle.

Si toſt que Diane ietta les yeux deſſus, elle

se tourna vers Phillis. N'auez-vous iamais veu luy dit-elle, mon seruiteur, personne à qui se pourtraict ressemble ? Phillis le considerant dauantage. Voila, luy respondit-elle, le pourtraict d'Astrée, ie n'en vis iamais vn mieux fait, ny qui luy ressemblast dauantage : mais, continua-t'elle, vous semble-t'il qu'on ne l'ait pas voulu rendre reconnoissable ? N'a-t'elle pas en la main la mesme houlette qu'elle porte : & lors prenant celle qu'Astrée tenoit : Voyez, ma Maistresse ces doubles C, & ces doubles A, entrelassez de mesme sorte tout à l'entour, & comme l'endroit, où elle la prend quand elle la porte, est garny de mesme façon, & les fers d'en bas de cuyure, auec les mesmes chiffres : & le sifflet qui est en haut, representant la moitié d'vn serpent, comme il se tourne de mesme. Vous auez raison, dit Diane, mesme que ie vois icy Melampe couché à ses pieds. Il est bien reconnoissable aux marques qu'il porte. Voyez la moitié de la teste comme il l'a blanche & l'autre noire, & sur l'oreille noire la marque blanche. Si l'autre oreille n'estoit cachée, il y a apparence que nous y verrions la marque noire : car le peu qui s'en voit au haut de la teste, & au dessus paroist estre blanc. Voyez aussi cette marque blanche tout autour du col en façon de colier, & l'eschancrure du poil noir qui se tournant en demy lune dessus les espaules, finit de mesme sur la crouppe où le

blanc recommence. On n'y a pas meſme oublié cette bande noire & blanche tout le long des iambes. Siluandre s'approchant d'elle, & moy, dit-il, i'y reconnois entre ce trouppeau la brebis qu'Aſtrée aime le plus. La voila toute blanche ſinon les oreilles qu'elle à noires, le nez, le tour des yeux, le bout de la queuë, & l'extremité des quatre iambes: & afin qu'elle ne fuſt pas meſconnuë, regardez les nœuds que ie luy ay veu porter pluſieurs fois à l'entour des cornes en façon de Guirlande. Aſtrée oyant tous ces diſcours, demeuroit eſtonnée & muette, ſans faire autre choſe que regarder auec admiration ce qu'elle voyoit. Toutesfois s'auançant pres de l'Autel, & voyant pluſieurs petits rouleaux de papier eſpars deſſus, elle en prit vn, & le deſliant toute tremblante, y trouua ces vers:

Priué de mon vray bien, ce bien faux me ſoulage.

PASSANT *ſi tu t'enquiers qui dedans ce*
Boccage
M'a donné ce portraict,
Sçache qu'Amour l'a faict,
Qui priué du vray bien, d'vn bien faux me
ſoulage.

Preſſé de la douleur ie luy tiens ce langage,
Banny de la moitié,

Permettez par pitié,
Que priué du vray bien, ce bien faux me ſoulage,

Confiné dans ce lieu que pour vous rendre hommage,
Ie vous ay conſacré:
Ayez au moins à gré,
Que priué du vray bien, ce bien faux me ſoulage.

S'il ne m'eſt pas permis de voir voſtre viſage,
Ces beaux traits pour le moins,
Seruiront de teſmoins,
Que priué du vray bien ce bien faux me ſoulage.

Ie leur dis, ô beaux traits que ie retiens pour gage,
Que nul autre Amoureux
Ne fut onc plus heureux,
Priué de mon vray bien, ce bien faux me ſoulage.

Ie les adore donc, non pas comme vne image,
Mais comme Dieux tres-grands:
Car par effect i'apprends,
Que priué du vray bien, ce bien faux me ſoulage.

Aſtrée eſtant retirée à part, liſoit & conſideroit ces vers, & plus elle regardoit l'eſcriture, & plus il luy ſembloit que c'eſtoit de celle de Celadon: de ſorte qu'apres vn long combat en elle-meſme, il luy fut impoſſible de retenir les larmes; & pour les cacher, elle fut con-

traincte de tourner le visage vers l'autre autel. Mais Phillis qui estoit aussi estonnée, qu'aucune de la compagnie ayant pris vn autre de ces rouleaux, l'alla trouuer se doutant bien que ce qui faisoit separer Astrée de cette sorte, n'estoit que ces peintures, & ces escrits, qu'elle mesme reconnoissoit fort bien pour estre de ceux de Celadon. Et parce que Diane s'en alloit aussi la trouuer, Phillis luy fit signe de ne le faire, de peur que Siluandre, & Paris ne la suiuissent, ce qu'aisément elle entendit : & pource s'en retournant vers l'image d'Astrée, elle ouurit quelques rouleaux de ceux qui estoient sur l'autel : le premier qui luy tomba entre les mains, fut celuy-cy:

DIALOGVE,

SVR LES YEVX D'VN POVRTRAICT.

STANCES.

SONT-CE, *Peintre sçauant, des ames, ou des flames,*
Qui naissant de ces yeux leur volent alentour ?
Ce sont flames d'Amour qui consumẽt les ames :
Ce sont ames plustost qui font viure l'Amour.

Ah ! qui n'admirera ces flames nompareilles,
Si la vie & la mort procedent de ces yeux ?

Les

Les effects des grands Dieux ſont-ce pas des merueilles,
Et ces ſoleils auſſi ne ſont-ce pas des Dieux?

Les aimer comme humains, c'eſt donc erreur extréme,
Puis qu'il faut des Dieux reuerer le pouuoir:
Ne commandent-ils pas à ton cœur qu'il les aime,
Ayant deſia permis à tes yeux de les voir?

Il eſt vray, mais mon cœur touché de reuerence,
Doit de deuotion non d'Amour s'allumer:
Les Dieux ne veulent rien outre noſtre puiſſance,
Eſpreuue, ſi tu peux, les voir ſans les aimer.

Cependant que Diane pour amuſer toute la compagnie alloit liſant tout haut ces vers, & ceux-cy eſtans finis en prenoit d'autres, dont l'autel eſtoit preſque couuert; Phillis s'adreſſant à la Bergere Aſtrée: Mon Dieu, ma ſœur, luy dit-elle, que ie demeure eſtonnée des choſes que ie voy en ce lieu! Et moy, dit-elle, i'en ſuis tant hors de moy que ie ne ſçay ſi ie dors ou ſi ie veille: & voyez cette lettre, & puis me ditte ie vous ſupplie, ſi vous n'en auez iamais veu de ſemblables. C'eſt, reſpondit Phillis, de l'eſcriture de Celadon, ou ie ne ſuis pas Phillis. Il n'y a point de doute, repliqua Aſtrée, & meſme ie me reſſouuiens qu'il auoit eſcrit ce dernier vers:

Priué de mon vray bien, ce bien faux me ſoulage.

au tour d'vn petit pourtraict qu'il auoit de moy, & qu'il portoit au col dans vne petite boüette de cuir parfumé. Voyons, dit Phillis, ce qu'il y a dans ce papier que ie tiens en la main, & que i'ay pris au pied de voſtre image.

SONNET.

QVI ne l'admireroit, & qui n'aimeroit mieux
Errer en l'adorant plein d'Amour & de crainte,
Et rendre courroucez contre ſoy tous les Dieux,
Que n'idolatrer point vne ſi belle ſainte?

Mais qu'eſt-ce que ie dis? en effet elle eſt peinte,
La belle que voicy, ce ne ſont pas des yeux,
Comme nous les croyons, ce n'en eſt qu'vne feinte,
Dont nous deçoit la main du peintre ingenieux.

Ce ne ſont pas des yeux, ſi reſſens-ie la playe,
Quoy que le trait ſoit feint, toutesfois eſtre vraye,
Fuyons donc puis qu'ainſi les coups nous en ſentons:

Mais pourquoy fuirons-nous? la fuite en eſt bien vaine,

Si desia bien auant dans le cœur nous portons,
De ces yeux vrais ou faux la blessure certaine.

Ah! ma sœur, dit alors Astrée, n'en doutons plus, c'est bien Celadon qui a escrit ces vers, c'est bien luy sans doute, car il y a plus de trois ans qu'il les fit sur vn pourtraict que mon pere auoit fait faire de moy, pour le donner à mon oncle Focion. A ce mot les larmes luy reuindrent aux yeux, mais Phillis qui craignoit que ces autres Bergers & Bergeres ne s'en apperceussent; Ma sœur, luy dit-elle, voicy vn sujet de resiouïssance, & non pas de tristesse: car si Celadon a escrit cecy, comme ie le crois, il est certain qu'il n'est point mort, quand vous auez pensé qu'il se soit noyé. Que si cela est, quel plus grand sujet de ioye pourrions-nous receuoir? Ah! ma sœur, luy dit-elle, tournant la teste de l'autre costé, & la poussant vn peu de la main, ah! ma sœur, ie vous supplie ne me tenez point ce langage.

Celadon est veritablement mort par mon imprudence, & ie suis trop mal-heureuse pour ne l'auoir pas perdu. Et ie voy bien maintenant que les Dieux ne sont pas encor contents des larmes que i'ay versées pour luy, puis qu'ils m'ont conduitte icy pour m'en donner vn nouueau sujet. Mais puis qu'ils le veulent, ie verseray tant de pleurs, que si ie ne puis en lauer entierement mon offense, ie m'efforceray pour le

moins de le faire, & ne cesseray que ie ne perde ou la vie ou les yeux. Ie ne vous diray pas, repliqua Phillis, que Celadon viue: mais si feray bien que s'il a escrit ce que nous lisons, il faut que de necessité il ne soit pas mort. Et quoy, dit-elle, ma sœur, n'auez-vous iamais oüy dire à nos Druydes, que nous auons vne ame qui ne meurt pas encor que nostre corps meure? Ie l'ay bien oüy dire, respondit Phillis: Et n'auez-vous pas bonne memoire de ce qu'ils nous ont si souuent enseigné, qu'il faut donner des sepultures aux morts, voire mesmes leur mettre quelque piece d'argent dans la bouche, afin qu'ils puissent payer celuy qui les passe dans le Royaume de Dis? Qu'autrement ceux qui sont priuez de sepulture, demeurent cent ans errants le long des lieux où ils ont perdu leurs corps? Et ne sçauez-vous pas que celuy de Celadon n'ayant pû estre trouué, est demeuré sans ce dernier office de pitié? Que si cela est, pourquoy seroit-il impossible qu'il allast errant le long de ce mal-heureux riuage de Lignon, & que conseruant l'amitié qu'il m'a touſiours portée, il eust encore pour son intention les mesmes pensées qu'autresfois il a euës? Ah ma sœur, ma sœur, Celadon est trop veritablement mort pour mon contentement, & ce que nous en voyons, n'est que le tesmoignage de son amitié, & de mon imprudence. Ce que i'en dis, respondit Phillis n'est que pour l'apparen-

ce que i'y vois, & le desir que i'en ay pour vostre repos. Ie le connois bien, repliqua Astrée, mais, ma sœur, ressouuenez-vous que si i'auois creu que Celadon fust en vie, & qu'enfin ie trouuasse qu'il fut mort, il n'y auroit rien qui me pûst conseruer la vie: car ce seroit le perdre vne seconde fois, & les Dieux & mon cœur sçauent combien la premiere m'a conduitte pres du tombeau. Encor vous doit-ce estre du contentement, respondit Phillis, de connoistre que la mort n'a pû effacer l'affection qu'il vous portoit. C'est, dit-elle, pour sa gloire, & pour ma punition. Mais plustost, dit Phillis, qu'estant mort il a veu clairement & sans nuage la pure & sincere amitié que vous luy portez, & que mesme cette ialousie qui estoit cause de vostre courroux, ne procedoit que d'vne Amour tres-grande. Car i'ay oüy dire que comme nos yeux voyent nos corps, de mesmes nos ames separées se voyent & reconnoissent. Astrée respondit: Ce seroit bien la plus grande satisfaction que ie peusse receuoir: car ie ne doute nullement, qu'autant que mon imprudence luy a donné de subiect d'ennuy, autant la veuë qu'il auroit de ma bonne volonté, luy donneroit du contentement. Car si ie ne l'ay plus aimé que toutes les choses du monde, & si ie ne continuë encores en cette mesme affection, que iamais les Dieux ne m'aiment.

Ces Bergeres parloient de cette sorte, cependant que Diane entretenoit le reste de la trouppe, lisant quelquesfois les petits rouleaux qu'elles trouuoient sur l'Autel, d'autresfois demandant à Paris, Tircis, & Siluandre ce qu'ils iugeoient de ces choses. Il n'y a personne icy, dit Paris, qui ne connoisse biẽ que ce pourtraict a esté fait pour Astrée, & qui de mesme ne iuge qu'il a esté mis en ce lieu par quelqu'vn qui ne l'aime pas seulement, mais qui l'adore. Quant à moy, dit Siluandre, ces chiffres me feroient croire que ce seroit Celadon, si Celadon n'estoit point mort. Comment, dit Tircis, Celadon, ce Berger qui se noya il y a quatre ou cinq Lunes dans Lignon? Celuy-là mesme, respondit Siluandre. Et seruoit-il Astrée? adiousta Tircis. Au contraire i'ay oüy dire qu'il y auoit tant d'inimitié entre leurs familles.

La beauté de la Bergere fut plus grande que la haine, respondit Siluandre, & me semble que puis qu'il est mort, il n'y a point de danger de le dire. Ie croy, interrompit Diane, qu'aussi n'y auroit-il pas encor qu'il vesquit, ayant esté si discret, & Astrée si sage, que cette affection ne sçauroit auoir offensé personne. Astrée qui s'estoit teuë quelque temps, oyant ce que les Bergers disoient d'elle, encore que ses yeux ne fussent pas encor bien remis, ne pût s'empescher de leur respondre: Ces larmes que ie

ne puis cacher, rendront teſmoignage que Celadon m'a aimée, puis que ſa memoire me les arrache par force: mais ces eſcrits qui ſont ſur ces gazons, teſmoignent auſſi qu'Aſtrée a pluſtoſt fait faute contre l'Amour que contre le deuoir. Cela eſt cauſe que ie ne fais point de difficulté de l'auoüer pour luy rendre au moins cette ſatisfaction apres ſa mort, que mon honneſteté n'a iamais permis qu'il euſt receuë durant ſa vie. A ces paroles toute la trouppe s'approcha d'elle, & Diane luy montrant les billets qu'elle auoit: Eſt-ce là de l'eſcriture de Celadon? C'en eſt ſans doute, reſpondit Aſtrée. C'eſt donc ſigne, adiouſta Diane, qu'il n'eſt pas mort. A quoy Phillis reſpondit, c'eſt dequoy nous parlions à cette heure-meſme: mais elle dit que l'Ame de Celadon qui va errant le long du riuage de Lignon les a eſcrits. Et quoy, adiouſta Tircis, n'a-t'il point eſté enterré? C'eſt la cauſe, dit Aſtrée, qu'il va errant de cette ſorte: car on ne luy a pas meſme fait vn vain Tombeau. C'eſt veritablement, repliqua Paris, trop de nonchalance, d'auoir laiſſé ſi longuemẽt en peine pour vn deuoir de ſi peu de momẽt, vne ſi belle ame que celle de ce gentil Berger. Voila, dit Tircis, cõme le ſoucy des morts touche le plus ſouuent fort peu ceux qui ſuruiuẽt: de ſorte que i'eſtime ceux-là ſages, qui durant leur vie y pourueoient. Et ſans mentir, adiouſta Diane, c'eſt choſe

estrange, que ce Berger tant aimé, non seulement de tous ses parens, mais de tout nostre hameau, n'ait receu ce pitoyable office que reçoivent les moins aimez. C'est peut-estre, dit Thersandre, que les Dieux l'ont ordonné de cette sorte, afin qu'il n'abandonnast pas si tost ces lieux qu'il auoit tant aimez, & que recompensé de son affection, il eust ce contentement de demeurer quelque temps pres de celle qu'il aime.

Toutesfois, dit Tircis, i'ay appris que tout ainsi que nostre corps ne peut demeurer en l'air, en l'eau, ny dans le feu, sans vne continuelle peine, parce qu'estant pesant, il faut qu'incessamment il se trauaille, tant qu'il est en ces elemens qui n'ont rien de si solide: de mesme l'ame despoüillée du du corps, n'estant point en son propre element, tant qu'elle demeure entre nous, est en vne continuelle peine, iusques à ce qu'elle soit entrée aux champs Elisiens, où elle trouue vn autre air, vne autre terre, vne autre eau, & vn autre feu, d'autant plus parfaicts & conuenables à sa nature, que ceux où nous sommes le sont dauantage à nos corps lourds & grossiers. Ce que ie sçay: parce que quand ma chere & tant aimée Cleon fut morte, ie fus presque en resolution de ne luy donner point de sepulture, afin de retenir cette belle ame quelque temps aupres de moy: mais nos Druydes me sortirent de cette erreur,

me faisant entendre ce que ie viens de vous dire. Quant à moy; dit Siluandre, puis qu'à faute de sepulture on demeure quelque temps autour du lieu où l'on meurt, ie veux prier tous mes amis, que si ie meurs en cette contrée, ils ne m'enterrent point, afin que i'aye plus de loisir de voir ma belle Maistresse. Car il n'y a contentement des champs Elisiens qui vaille ce'uy-là, ny peine qu'vne ame puisse souffrir pour n'estre en son element, qui ne soit beaucoup moindre que le bien de la voir.

Cela seroit fort bon, respondit Tircis, si apres la mort vous despoüillant du corps, vous ne laissiez point aussi toutes ces amours: mais i'ay ouy dire à nos sages, que nos passions n'estoient que des tributs de l'humanité, & que les Dieux nous auoient naturellement donné cet instinct, afin que la race des hommes ne vinst à defaillir, mais qu'apres la mort, d'autant que les ames sont immortelles, & que rien d'immortel ne peut engendrer, cet Amour se perd en elles, tout ainsi que la volonté de manger, de boire, & de dormir. Et toutesfois, dit Siluandre, si Celadon a escrit ce que nous lisons, il n'y a pas apparence qu'il ait perdu l'affection qu'il portoit à cette Bergere. Et qui sçait, respondit Tircis, si les Dieux qui sont iustes, ne luy ont point voulu donner cette particuliere satisfaction pour recompense de

la vertueuſe & ſaincte amitié qu'il a portée à cette Bergere? Si cela eſt, repliqua Siluandre, pourquoy ne dois-ie eſperer de trouuer les Dieux auſſi iuſtes & fauorables que luy, puis que mon amitié ne cede ny a la ſienne, ny à nulle autre, ſoit en ardeur, ſoit en vertu? Mais, dit Aſtrée, ſi les Dieux luy ont fait cette grace que vous dites, ne ſeroit-ce point impieté en luy rendant le deuoir de la ſepulture de le faire partir de cette contrée, & luy rauir ce contentement? Nullement, reſpondit Tircis: car la grace que les Dieux luy ont faicte en cela, n'a eſté que pour ſoulager la peine que continuellement il reçoit, eſtant contraint de demeurer ſous vn Ciel ſi contraire à ſon naturel.

Ces Bergers diſcouroient de cette ſorte, quand Phillis conſiderant tout ce qui eſtoit en ce lieu, ietta ſa veuë ſur vn endroit où il y auoit apparence que quelqu'vn ſe fuſt mis bien ſouuent à genoux: car la terre en auoit les marques bien imprimées. Et parce que cela eſtoit vis à vis de l'Autel, & qu'elle y vid vn rouleau de parchemin attaché à vne hart ou tortis de ſaule, elle s'y en alla pour voir ce que c'eſtoit, & le deſployant trouua ces paroles:

ORAISON A LA DEESSE ASTRE'E.

GRANDE *& toute-puiſſante Deeſſe, encore que vos perfections ne puiſſent eſtre eſgalées, il ne faut que nos ſacrifices ne pouuans eſtre tels que vous meritez, laiſſent de vous eſtre agreables, puis que ſi les Dieux ne receuoient que ceux qui ſont dignes d'eux, il faudroit qu'eux-meſmes fuſſent la victime. Or ce que ie viens offrir à voſtre Deité, c'eſt vn cœur & vne volonté, qui n'ont iamais eſté dediez qu'à vous ſeule. Si cette offrande vous eſt agreable, tournez les yeux pleins de pitié ſur cette ame qui les a touſiours trouuez ſi pleins d'Amour, & par vn acte digne de vous, ſortez-la de la peine où elle demeure continuellement, & la mettez en repos duquel ſon malheur, & non ſon demerite l'a iuſques icy eſloignée. Ie vous requiers cette grace par le nom de Celadon, de qui la memoire vous doit plaire, ſi celle du plus fidelle & affectionné de vos ſeruiteurs, peut iamais auoir obtenu de voſtre Diuinité cette glorieuſe ſatisfaction.*

Phillis faiſant ſigne de la main, & appellant Aſtrée: Venez lire, luy dit-elle, ma ſœur, ce

que Celadon vous demande, & vous connoiſtrez que Tircis nous a dit vray: & lors s'eſtans tous approchez, elle releut tout haut cette Oraiſon, qui ne fut pas ſans qu'Aſtrée accompagnaſt ſes paroles de larmes, encores qu'elle ſe contraigniſt le plus qu'il luy fut poſſible: mais elle ne pouuoit reſſentir ces deſplaiſirs auec vne moindre demonſtration. Et lors que Phillis eut paracheué: Vrayement, dit Aſtrée, ie ſatisferay à ſa iuſte demande: Et puis que ſes parens ne luy rendent pas le deuoir, à quoy la proximité les oblige, il receura de moy celuy d'vne bonne amie. A ce mot ſortant de ce lieu, apres auoir honoré l'Autel des Dieux, toute cette troupe retourna vers Hylas, qui en les attendant n'auoit point eſté oiſif: car les voyant tous attentifs dans l'autre cabinet, il entra dans celuy où eſtoient les douze Tables des loix d'Amour: & quoy qu'il en redoutaſt l'entrée, ſi eſt-ce que meſpriſant la force d'Amour, luy ſemblant qu'il ne luy pouuoit faire pis, que luy faire perdre ſa Maiſtreſſe, à quoy il ſçauoit de tres-bons remedes, il entra à la deſrobée dedans: & prenant le tableau qui eſtoit ſur les gazons, voulut reſſortir incontinent dehors, croyant que s'il offençoit en y entrant, que moins il y demeureroit, moindre auſſi ſeroit ſon offenſe. Et de fortune le prenant à la haſte, & s'en retournant de meſme, il heurta contre vn des

coſtez de l'entrée, de telle ſorte que l'eſbranlant, il fit tomber à ſes pieds vne eſcritoire que celuy qui auoit fait cet ouurage tenoit là expreſſément pour eſcrire ſes conceptions, quand il y venoit faire ſes prieres. Il le ramaſſe commme enuoyé de quelque Dieu, & ſe reſolut de corriger en ces loix ce qu'il y trouueroit de contraire à ſon humeur. En cette deliberation il les lit : & incontinent comme il auoit l'eſprit prompt, les changea de cette ſorte:

TABLES D'AMOVR
falſifiées par l'inconſtant Hylas.

Premiere Table.

Qui veut eſtre parfaict Amant,
Qu'il n'ayme point infiniment:
Telle amitié n'en eſt pas digne,
Puis qu'au rebours l'extremité,
De l'imprudence eſt pluſtoſt ſigne,
Que non pas de fidelité.

Deuxieſme Table.

Qu'il ayme & ſerue en diuers lieux,
Et qu'il tourne touſiours les yeux,

Dessus quelque nouuelle chose:
Aymant aussi diuers objects,
Que les bon-heurs qu'il se propose,
Soient aussi pour diuers sujects.

Troisiesme Table.

Ne bornant iamais ses desirs,
Qu'il cherche par tout ses plaisirs,
Faisant tousiours amour nouuelle:
Voire qu'il cesse de l'aymer,
Sinon que d'autant qu'aymé d'elle,
Pour luy seul il doit l'estimer.

Quatriesme Table.

Que s'il a du soin d'estre mieux,
Ce soit pour plaire à tous les yeux,
Des belles de sa connoissance:
S'il souhaitte quelque bon-heur,
Ce ne soit que pour l'esperance,
D'estre plus absolu seigneur.

Cinquiesme Table.

Telle soit son affection,
Que mesme la possession
De ce qu'il desire en son ame,
S'il doit l'acheter au mespris
De son honneur ou de sa Dame,
Il la vueille bien à ce pris.

Sixieſme Table.

Pour ſujećt qui ſe vienne offrir,
Qu'il ne puiſſe iamais ſouffrir
Querelle pour la choſe aimée :
Que ſi deuant luy par deſdain,
D'vn meſdiſant elle eſt blaſmée,
Qu'il y conſente tout ſoudain.

Septieſme Table.

Que l'Amour permette en effaict,
Que ſon iugement ſoit parfaict,
Et que dans ſon ame il l'eſtime,
Toute telle qu'elle ſera,
Condamnant comme d'vn grand crime,
Celuy qui peu l'eſtimera.

Huictieſme Table.

Qu'eſpris d'vn Amour aſſez lant,
Il n'aille ſans ceſſe bruſlant,
Ny qu'il languiſſe, ou qu'il ſouſpire,
Entre la vie & le treſpas,
Mais que touſiours il puiſſe dire,
Ce qu'il veut, ou qu'il ne veut pas.

Neufieſme Table.

Eſtimant ſon propre ſeiour,
Son ame en ſoy viue d'Amour,
Et non en celle qu'il adore,
Sans qu'en elle eſtant transformé,

Tout ce qu'elle aime & qu'elle honore,
Soit auſsi de luy bien aimé.

Dixieſme Table.

Qu'il ne tienne pas pour perdus
Les iours loing d'elle deſpendus,
Si la peine n'eſt ſurpaſsée,
Par le bien qu'il s'eſt figuré,
Mais ſe contente en ſa penſée,
Si le corps en eſt ſeparé.

Onzieſme Table.

Qu'il ſe remette à la raiſon,
Que ſes liens & ſa priſon,
Pour elle bien-toſt il finiſſe:
Meſpriſant de s'y renfermer,
S'il n'attend rien de ſon ſeruice,
Que le vain honneur de l'aimer.

Douzieſme Table.

Qu'il ne puiſſe iamais penſer,
Que telle Amour n'ait à paſſer:
Qui d'autre ſorte le conſeille,
Soit pour ennemy reputé,
Car c'eſt de luy preſter l'oreille,
Crime de leze Maieſté.

Hylas ſe haſta le plus qu'il luy fut poſſible de changer de cette ſorte ces douze Tables: & afin que ſes rayeures fuſſent moins connuës, il les

les effaçoit auec la pointe d'vn couſteau: & y ayant raclé vn peu de ſon ongle les en couuroit, & puis les poliſſoit, fuſt auec l'ongle meſme, fuſt auec le dos du couſteau, & en fin eſcriuoit deſſus ce qu'il y auoit changé: ce qu'il fit ſi promptement qu'il eſtoit mal ayſé de le reconnoiſtre, & incontinent r'entrant dans le cabinet, mit le tableau en ſa place, & reſſortit auec la meſme diligence, ſans eſtre apperceu de perſonne: ce qu'il fit vn peu auparauant que Aſtrée & le reſte de la troupe reuint; de ſorte qu'il fut trouué aſſis à l'entrée, feignant de s'y eſtre endormy. Et parce qu'Aſtrée en ſortoit la premiere toute triſte, ne prit pas garde à luy, il ne fit point auſſi de ſemblant de ſe leuer: mais quand Phillis qui venoit apres l'apperceut en ceſte poſture: Et qu'eſt-ce? luy dit-elle, Hylas que vous faictes icy, cependant que nous venons de voir les plus grandes merueilles qui ſoient en toute la riue de Lignon? I'ay vne penſée (reſpondit Hylas ſe leuant froidement, & ſe frottant les yeux) qui me tourmente plus que ie ne me fuſſe iamais peu perſuader. Et qui eſt-elle? (adiouſta Phillis) ie la vous diray, reſpondit l'inconſtant, ſi vous me promettez de faire vne choſe dont ie vous ſupplieray. Ie n'ay garde, dit-elle, de m'obliger de parole, ſans ſçauoir ce que vous voulez. Vous le pouuez faire, dit Siluaandre en ſouſriant, en y adiouſtant les conditions, contre leſquelles il

n'y a pas apparence qu'vn ſi gentil & parfaict Amant vous vouluſt requerir de quelque choſe, a ſçauoir qu'il ne vous demandera rien qui contreuienne à l'honneur d'vne ſage Bergere. Ie le veux bien, dit Phillis, à cette occaſion: & moy, reſpondit Hylas, ie ne le veux qu'à cette condition. Sçachez donc, ma belle Maiſtreſſe, continua-t'il froidement, que ie crois ce lieu eſtre à la verité vn boccage ſacré à quelque grande Diuinité: car depuis que vous eſtes entrée dedans, & que Siluandre a leu les loix que i'ay ouyes, ie me ſens tellement touché d'vne puiſſance interieure que ie n'ay point de repos en moy-meſme, me ſemblant que iuſques icy i'ay veſcu en erreur, me conduiſant contre les ordonnances que le Dieu qui eſt adoré en ce ſainct lieu a faictes à ceux qui veulent aimer. De ſorte que ie ſuis tout preſt d'abjurer mon erreur, & me remettre au ſentier qu'il m'ordonnera: & n'y a rien eu qui m'ait empeſché de le faire cependant que vous eſtiez dans ce boccage, qu'vne choſe que ie vous declareray. Vous ſçauez, ma belle Maiſtreſſe, que depuis l'heure que vous & mon cœur auez eu agreable que Hylas ſe dit voſtre ſeruiteur, ie n'ay point trouué en toute cette contrée vn plus contrariant eſprit, ny vne humeur plus ennemie de la mienne que Siluandre. Car il ne s'eſt iamais preſenté occaſion de prendre le party contraire au

mien, que ce Berger ne l'ait fait, voire bien ſouuent il en a recherché les moyens auec artifice, comme en l'iniuſte ſentence qu'il donna contre Laonice, parce que i'auois parlé pour elle, y ayant peu d'apparence qu'vne morte fuſt preferée à cette belle & honneſte Bergere. De ſorte que repaſſant ces choſes en ma memoire, ie ſuis entré en doute, que continuant cette volonté de me contrarier, il ait peut-eſtre leu les ordonnances de ce Dieu d'autre façon qu'elles ne ſont pas eſcrites dans le tableau qu'il tenoit. C'eſt pourquoy ie vous veux conjurer, non ſeulement par la promeſſe que vous venez de me faire, mais pour l'honneur que vous deuez, ſoit à l'Amour, ſoit à la Deité qui eſt adorée en ce boccage, que vous preniez la peine d'y rentrer, & de m'apporter le tableau où ces loix ſont eſcrites, afin que les liſant moy-meſme, ie puiſſe ſortir du doute où ie ſuis, & apres ſuiure les ordonances que i'y trouueray tout le reſte de ma vie. Cette requeſte, Siluandre, (continua-t'il s'addreſſant à luy) eſt-elle inciuile, & contre l'honneſteté d'vne ſage Bergere? Nullement, reſpondit Siluandre, mais ie crains qu'elle ſoit pluſtoſt inutile. Or ſus, dit Hylas, faiſons vne autre promeſſe entre nous: promettez-moy deuant cette troupe, que tout le reſte de voſtre vie vous ſuiurez les commandemens que vous y trouuerez eſcrits,

& ie vous feray vn meſme ſerment. Ie ne feray, dit-il, iamais difficulté de vous promettre, ny à tout autre d'obſeruer ce à quoy le deuoir m'oblige, y ayant long temps que ie l'ay promis aux Dieux. Vous me le promettez donc? repliqua Hylas. Ie le vous promets, dit Siluandre, & ſans vous obliger à nulle promeſſe reciproque, vous aymant trop pour vous vouloir rendre parjure. Et moy, reſpondit Hylas, ie le vous veux iurer, & aux Dieux meſmes de ces lieux, les appellant tous à teſmoins, afin qu'ils puniſſent celuy de nous deux qui y contreuiendra. Ie vous aſſeure, reſpondit Phillis, que pour voir vn ſi grand changement en Hylas, ie veux bien luy faire voir ces douze Tables: & lors r'entrant dans le cabinet, apres auoir fait vne profonde reuerence, elle prit le tableau, & l'apporta à l'inconſtant, qui la teſte nuë, & mettant vn genoüil en terre, Ie reçois, dit-il, ces ſacrées ordonnances, comme venant d'vn Dieu, & apportées par ma Deeſſe, proteſtant de nouueau, & iurant aux grands Dieux deuant ce boccage ſacré, & prenant cette troupe pour teſmoin, que toute ma vie ie les obſerueray auſſi religieuſement que ſi Heſus, Tautates, Taramis Dieu me les auoient données viſiblement. Et lors ſe releuant, ſans remettre ſon chappeau, il baiſa le bas du tableau, & eſtant enuironné de toute la troupe, il commença de les lire à haute voix. Mais quand

Siluandre ouyt qu'il disoit qu'on ne deuoit pas aimer infiniment. Ah! Berger, lisez bien, luy dit-il, vous trouuerez autre chose. A la peine du liure, dit froidement Hylas, & lors il montra l'escriture à Phillis, qui leut comme luy. Cela ne peut estre, dit Siluandre, & lors s'approchant, il le voulut lire sans se fier à personne, & Hylas serrant le tableau contre son estomac: C'est vn grand cas, dit-il, que celuy qui a accoustumé de tromper, à tousiours opinion qu'on l'abuse. Ie me doutois bien que vous lisiez autrement qu'il n'estoit pas escrit, & si vous le voyez vous-mesme, l'auoüerez-vous deuant toute cette troupe? I'auoüeray, sans doute, dit Siluandre, la verité, mais permettez que ie la lise. Il suffit, dit Hylas, ce me semble, que Phillis l'ait veuë, & vous deuez bien vous en fier à elle. Ie le ferois, respondit Siluandre, si elle vouloit dire la verité, mais c'est par jeu ce qu'elle dit. Ie vous iure, dit Phillis, qu'il a leu comme il est escrit, & non au contraire. Ie ne sçaurois, dit-il, le croire si ie ne le vois. Or si vous n'auez assez de le voir, dit Hylas, touchez-le, & lisez-le vous-mesme, pourueu que ce soit fidellement. Et lors Siluandre receuant le tableau, & iurant qu'il liroit sans rien changer, il en recommença la lecture. Mais quand il y trouua ce que Hylas auoit dit, il ne sçauoit qu'en penser, & plus encores lors que continuant il trouua les couplets tous

changez. Et bien, dit Hylas, que vous en ſemble, ma Maiſtreſſe? auois-ie raiſon de douter de la preud'hommie de Siluandre, puis qu'il liſoit tout le contraire de ce qui eſtoit eſcrit? Que dites-vous à cela, Berger, diſoit-il, s'adreſſant à Siluandre, ſerez-vous homme de parole? ou ſi vous vous deſdirez? Le Berger ne reſpondoit mot, mais plus eſtonné de cette aduenture que de choſe qui luy fuſt iamais aduenuë, il alloit conſiderant ce tableau, & lors Diane s'approchant de luy, & iettant la veuë deſſus, demeura au commencement eſtonnée, & luy dit: En bonne foy, Siluandre, auoüez la verité, la premiere fois que vous nous auez leu ces vers, eſtoient-ils eſcrits cõme ils ſont? Ma belle Maiſtreſſe, dit-il, quand ie les ay leus, ils eſtoient autres qu'ils ne ſont. Et ne puis penſer s'il eſtoit autrement, pourquoy ie ne les euſſe pas auſſi bien veus qu'à cet heure. Alors Diane prenant le tableau en la main, regarda l'eſcriture de plus pres: ce que Hylas apperceuant & craignant que ſa fineſſe ne fuſt reconnuë. Or ſus, Siluandre, dit-il, il ne faut pas tant de diſcours: me voicy preſt à tenir parole, & vous, ſerez-vous parjure? Vous me prenez de bien court, dit Siluandre, ie ne ſuis pas ſans vn grand ſoupçon de tromperie: car ie ſçay fort bien que les loix que i'ay veuës eſtoient telles que ie les ay dites, & maintenant ie vois tout le contraire: de ſorte que ie ſuis fort en doute

que cécy ne soit supposé. Voila vne tres-mauuaise excuse, dit l'inconstant, & comment pourroit-on auoir fait si promptement vn autre tableau? Cependant qu'ils parloient ainsi, Diane qui consideroit l'escriture reconnut qu'encores que l'ancre fust semblable, toutesfois les traits des lettres ne l'estoient pas entierement, & les regardant encores de plus pres, & passant le doigt dessus, & secoüant le parchemin, vne partie des racleures de l'ongle s'en alla, & lors opposant l'escriture au Soleil toutes les rayeures s'apparurent aysément, dont s'estant asseurée, Or sus, dit Diane, vous voicy tous deux hors de dispute, car en vn mesme lieu vous trouuerez ce que vous cherchez tous deux. Vous Siluandre, le lisant comme il estoit escrit, & vous Hylas comme vous l'auez corrigé. Et lors s'approchant d'eux elle leur en montra la preuue: parce que l'opposant au Soleil, on voyoit aysément les endroits où le parchemin auoit esté gratté; & puis le considerant de plus pres on remarquoit quelques-vns des premiers traicts qui n'auoient pû estre assez bien effacez. Il n'y eut alors personne de la troupe qui ne reconnust ce qu'elle disoit, & se mettant tout autour de Hylas, dites-nous, Berger, luy disoient-ils, comment vous auez pû faire? Hylas se voyant conuaincu par la prudence de Diane, fut en fin contraint d'auoüer la verité, non pas

toutesfois sans iurer plusieurs fois que ce n'auoit esté que l'iniustice de ces loix, qui l'y auoient poussé: car, disoit-il, elles sont bien tellement iniques, qu'il m'a esté impossible de les souffrir sans les corriger ainsi qu'elles doiuent estre. Nul ne peut s'empescher de rire oyant comme il en parloit: mais plus encores considerant l'estonnement que Siluandre auoit eu au commencement: Et parce qu'il se faisoit tard, & que le sejour en ce lieu auoit esté assez long, Phillis voulut rapporter le tableau où elle l'auoit pris, mais tous les Bergers furent d'aduis que les vers fussent corrigez comme ils estoient auparauant, & que Hylas pour effacer en partie l'offence qu'il auoit faicte d'entrer en ce lieu qui luy auoit esté defendu, & d'auoir osé falsifier les ordonnances d'Amour, seroit condamné de rayer luy-mesme ce qu'il y auoit escrit, & de mettre à la marge ce qu'il auoit rayé, ce qu'il fit à l'heure mesme, plus disoit-il, pour obeyr à sa Maistresse pour appaiser Amour, le courroux duquel il ne redoutoit point sans elle, ny aussi Siluandre, gueres auec elle. Ie ne vous contrediray iamais, respondit l'inconstant, tant que vous me blasmerez de trop de courage. Prenez garde, respondit Siluandre, que ce ne soit de presomption & d'infidelité. Si ces dernieres paroles eussent esté ouyes de Hylas, il n'y a point de doute qu'il eust respondu: mais estant

entré dans le cabinet, elles demeurerent sans repartie, & cependant toute la trouppe s'achemina par vn petit sentier que Siluandre auoit choisi, & parce qu'Astrée n'esperoit plus trouuer des nouuelles de Celadon qui luy puissent plaire, elle estoit presque en volonté de s'en retourner, & pour ce sujet laissant Tircis elle s'approcha de luy. Il me semble, luy dit-elle, Berger, qu'il est bien tard pour aller plus outre, & que nous ne sçaurions presque retourner en nos cabanes que la nuict ne nous surprenne. Il est certain, dit le Berger, mais cela ne vous doit empescher de continuer vostre voyage, puis que vous en estes si pres: car aussi bien, encor que vous y vouluſſiez retourner, le iour ne vous accompagnera pas iusques à my-chemin. Quant à ce qui est de nos trouppeaux, ceux à qui nous les auons laissez en garde, les reconduiront bien pour ce soir en leurs loges. Mais, dit Astrée, comment coucherons-nous? Le lieu où ie vous veux conduire, respondit Siluandre, n'est pas loing du Temple de la bonne Deesse, & ie m'asseure que la venerable Chrisante sera bien aise de vous auoir ce soir pour hoste sse. Il faut sçauoir, respondit la Bergere, si mes compagnes l'auront agreable: & lors les ayant attenduës en vn lieu où le chemin s'eſlargiſſoit, elle leur proposa ce que Siluandre auoit pensé. Il n'y eut celle qui ne le trouuast fort à propos, puis qu'aussi bien il estoit impossible

de regaigner de iour leurs hameaux.

En cette resolution doncques ils se remettent en chemin, & Siluandre sans quitter Astrée, estant tousiours le premier & ayant marché quelque peu, luy monstra le bois où il auoit trouué la lettre qui estoit cause de ce voyage. Voila, dit Astrée, vn lieu bien retiré pour y receuoir des lettres. Vous le iugerez bien mieux tel, luy dit-il, quand vous y serez: car c'est bien le lieu le plus sauuage, & le moins frequenté, qui soit le long des riues de Lignon. De sorte, dit Astrée, qu'aucun ne l'a sceu escrire que vous, ou l'Amour. Pour ce qui est de moy, dit-il, ie sçay bien ce qui en est: Et quant à l'Amour ie m'en tais, car i'ay oüy dire que quelquesfois nous voulant ietter ses flammes dans le cœur, il se brusle luy mesme sans y penser. Et qui sçait si cela ne luy est point aduenu par la beauté de ma Maistresse? Que si quelque chose l'a garanty, c'est sans doute le bandeau qu'il a deuant les yeux. Ah! Siluandre, dit la Bergere, ce bandeau ne l'empesche gueres de bien voir ce qui luy plaist: & ces coups sont si iustes, & faillent si peu souuent le but où il les addresse, qu'il n'y a pas apparence qu'vn aueugle les ait tirez. Discrette Bergere, respondit Siluandre, i'ay veu vn aueugle en la maison de vostre pere, qui sçauoit aussi bien tous les chemins & destours de vostre hameau, & se conduisoit aussi bien

par tout le logis que i'euſſe ſçeu faire, ayant acquis cela par vne longue accouſtumance. Et pourquoy ne dirions-nous qu'Amour qui eſt le premier, & le plus vieil de tous les Dieux, n'ait par vne longue couſtume appris d'attaindre les hommes au cœur ? & pour montrer que c'eſt plus par couſtume que par iuſteſſe, prenez garde q i'il ne nous viſe qu'aux yeux, & qu'il ne nous attaint qu'au cœur. Que s'il n'eſtoit point aueugle, qu'elle apparence y a t'il qu'il bleſſaſt d'vn reciproque Amour des perſonnes tant ineſgales, ou qu'aux vns il donnaſt de l'Amour pour des perſonnes qui les ſurpaſſent de tant, & aux autres pour d'autres qui leur ſont tant inferieures ? I'en parle comme intereſſé : car à moy qui ne ſçay ſeulement que ie ſuis, il a fait aimer Diane de qui le merite ſurpaſſe tous ceux des Bergeres, & à Paris qui eſt fils du Prince de nos Druydes, il fait aimer vne Bergere. Par vos merites, reſpondit Aſtrée, vous eſgalez les perfections de Diane, & Diane par ſes vertus ſurpaſſe la grandeur de Paris, & par ainſi l'ineſgalité n'eſt point telle qu'il faille par là accuſer Amour d'aueuglement. Siluandre demeura muet à cette replique, non pas qu'il n'euſt aiſément reſpondu, mais parce qu'il fut marry d'auoir par ſes paroles donné connoiſſance de ſa veritable affection, & s'en repentoit, craignant d'offenſer Diane ſi autre qu'elle le ſçauoit. Mais il s'eſtoit de fortune bien

addreſſé : car Aſtrée luy euſt volontiers donné toute ſorte d'ayde, reconnoiſſant la pure & ſincere amitié qu'il portoit à Diane. Auſſi le naturel d'vne perſonne qui aime bien, eſt de ne nuire iamais aux amours d'autruy, ſi elles ne ſont preiudiciables aux ſiennes.

Et lors qu'il leuoit la teſte pour luy reſpondre, il arriua dans le bois, qui fut cauſe que ſans faire ſemblant de ce qu'ils auoient dit : Voicy, luy dit-il, ſage Bergere, le bois que vous auez tant deſiré, mais il eſt ſi tard que le Soleil eſt deſia couché, de ſorte que nous n'aurions pas beaucoup de loiſir de le viſiter. Si nous y trouuons, dit-elle, des choſes auſſi rares que nous en auons trouué en celuy d'où nous venons, c'eſt ſans doüte que le temps ſera court, puis qu'à peine pourrons-nous deſia lire, tant il eſt tard. Il eſt vray que nous ne deuons pas plaindre noſtre iournée, l'ayant trop bien employée ce me ſemble. Auec ſemblable diſcours ils entrerent dans le bois, & ne ſe donnerent garde que la nuict peu à peu leur oſta de ſorte la clarté, qu'ils ne ſe voyoient plus, & ne ſe ſuiuoient qu'à la parole. Et lors s'enfonçant dauantage dans le bois, il perdit tellement toute connoiſſance du chemin, qu'il fut contrainct d'auoüer qu'il ne ſçauoit où il eſtoit. Cela procedoit d'vne herbe ſur laquelle il auoit marché, que ceux de la contrée nomment l'herbe du fouruoyement, parce qu'elle fait eſgarer & perdre le

chemin depuis qu'on a mis le pied dessus, & selon le bruict commun il y en a quantité dans ce bois. Que cela soit ou ne soit pas vray, ie m'en remets à ce qui en est, tant y a que Siluandre suiuy de cette honneste trouppe, ne peut de toute la nuict retrouuer le chemin, quoy qu'auec mille tours & destours il allast presque par tout le bois, & enfin il s'enfonça tellement, que pour le suiure ils estoient contraincts de se tenir par les habillemens, la nuict estant si obscure qu'elle sembloit expressement estre telle pour empescher qu'ils ne sortissent de ce bois.

Hylas, qui de fortune s'estoit rencontré entre Astrée & Phillis: Ie commence, dit-il, ma Maistresse, à bien esperer du seruice que ie vous rends. Et pourquoy, dit Phillis? Parce, respondit-il, que vous n'eustes iamais tant de peur de me perdre que vous auez, & qu'au lieu que ie vous soulois suiure, vous me suiuez. Vous auez raison, dit-elle, & de tout ce changement, vous en deuez remercier Siluandre, que toutesfois vous dites estre vostre plus grand ennemy. Ie ne sçay, adiousta Hylas, s'il me fait souuent de semblables offices, si i'auray plus d'occasion de le remercier de la faueur qu'il est cause que ie reçois de vous, que de luy reprocher la peine que ie prens. Quant à cela, dit Phillis, il faut que vous en iugiez apres auoir mis le plaisir & la peine que vous en rece-

uez dans vne iuſte balance. Ie voudrois bien, ma Maiſtreſſe, dit Hylas, que ſeule vous tinſſiez cette balance, & que ſeule vous fiſſiez iugement de la peſanteur de l'vn & de l'autre: car encore que ie n'y fuſſe point, ie ne laiſſerois pas de m'en rapporter à ce que vous en auriez iugé. Chacun ſe mit à rire de la bonne volonté de Hylas, & Siluandre qui l'oyoit, ne pût luy reſpondre autre choſe ſinon: I'auoüe, Hylas, que ie ſuis vn aueugle, qui en conduis pluſieurs autres. Mais le mal eſt, dit Hylas, qu'ils ne ſont aueugles que pour s'eſtre trop fiez en vos yeux. Si vous n'euſſiez point eſté en la trouppe, adiouſta Siluandre, cet aueuglement ne nous fuſt point aduenu. Et pourquoy, dit-il, vous ay-ie peut-eſtre oſté les yeux? Les yeux, non, reſpondit Siluandre, mais oüy bien le moyen de voir, nous ayant trop longuement entretenus par les longs diſcours de vos inconſtances: & puis par les loix, que comme profane vous auez falſifiées, qui eſt en effect ce qui nous a mis à la nuict. Vrayement Siluandre, reſpondit Hylas, tu me fais reſſouuenir de ceux qui apres auoir trouué le vin trop bon, le blaſment de ce qu'ils s'en ſont enyurez: Et mes amis leur faut-il dire, pourquoy en beuuiez-vous tant? Et amy Siluandre, pourquoy m'eſcoutois-tu ſi longuement? t'auois-ie attaché par les oreilles? I'auois bien en ce lieu, dit Siluandre, des chaines plus fortes que les tiennes: mais quoy que s'en ſoit, nous

voicy tellement esgarez, soit pour la nuict, soit pour auoir marché sur l'herbe du fouruoyement, qu'il ne faut pas esperer de pouuoir demesler les petits sentiers qu'il ne soit iour, ou que pour le moins la Lune n'esclaire. Et qu'est-il donc de faire ? dit Paris. Il faut, continua Siluandre, se reposer soubs quelques vns de ces arbres, attendant que la Lune se fasse voir. Chacun trouua cette resolution bonne : aussi bien vne partie de la nuict estoit desia passée; lors rencontrans vn arbre vn peu retiré des autres, ils choisirent le mieux qu'ils peurent vn lieu bien sec, & là les Bergers estendant leurs sayes, & les Bergeres s'estant couchées dessus, ils se retirent vn peu à costé, où tous ensemble ils se coucherent attendant que la Lune parust.

LE SIXIESME LIVRE DE LA SECONDE PARTIE D'ASTREE.

ENCORES que la nuict fuſt deſia bien fort aduancée, lors que ces Bergeres ſe coucherent ſur les iuppes & ſayes de leurs Bergers : ſi eſt-ce qu'eſtant mal accouſtumées de dormir ſous le Ciel ſeulement, & ſur l'herbe, & principalement la nuict, elles demeurerent long-temps à s'entretenir auant que le ſommeil les ſaiſiſt. Et parce que l'horreur de la nuict leur faiſoit peur, elles ſe mirent & reſſerrerent preſque toutes en vn monceau: Et lors eſtant plus eſueillées qu'elles n'euſſent voulu, Diane, qui de fortune ſe trouua plus pres de Madonthe, apres quelques autres propos communs, luy demanda quelle eſtoit la fortune qui l'auoit conduitte en cette contrée. Sage Diane, reſpondit-elle, l'hiſtoi-

re en ſeroit & trop longue, & trop ennuyeuſe, mais contentez-vous, ie vous ſupplie, que ce meſme Amour qui n'eſt point inconnu parmy vos hameaux, ne l'eſt non plus parmy les Dames, & les Cheualiers, & que c'eſt luy qui m'a reueſtuë comme vous me pouuez voir, encor que ma naiſſance me releue beaucoup par deſſus cet eſtat. S'il n'y a rien, dit Phillis, qui vous en empeſche que la crainte de nous eſtre ennuyeuſe, ie reſponds pour toutes, que cela ne vous doit pas arreſter: car ie ſçay qu'il y a long-temps que nous deſirons toutes d'entendre ce diſcours de vous, & il me ſemble que nous ne ſçaurions trouuer vn temps plus à propos, puis que voicy vne heure que nous ne pouuons mieux employer, & que nous ſommes ſeules, ie veux dire ſans Berger. Quant à moy, adiouſta Diane, ce qui me le fait deſirer plus particulierement, c'eſt que ceux qui nous voyent ſeparées l'vne de l'autre, me diſent que nous nous reſſemblons beaucoup: de ſorte que vos fortunes me touchent comme ſi elles eſtoient les miennes, & ſemble que ie ſois preſque obligée de m'en enquerir. Ce me ſera touſiours, dit Madonthe, beaucoup de contentement de reſſembler à vne telle beauté que la voſtre: mais ie ne voudrois pas pour voſtre repos que vos fortunes fuſſent ſemblables aux miennes. Ie vous ſuis obligée, dit Diane, de cette bonne volonté: mais ne croyez pas que

chacun n'ait son fardeau à porter, & qui nous est d'autant plus pesant que celuy des autres, que celuy-cy est tout à fait sur nos espaules, & que l'autre ne nous touche que par le moyen de la compassion. Que cela donc ne vous empesche de satisfaire à la requeste que nous vous faisons. Vous me permettez donc, respondit Madonthe, de parler vn peu bas, afin de n'estre point oüye des Bergers qui sont pres de nous : car i'aurois trop de honte qu'ils fussent tesmoins de mes erreurs, outre que ie ne voudrois pas que Thersandre me pûst oüyr, pour les raisons que vous pourrez iuger par la suitte de mon discours : & lors elle commença de cette sorte :

HISTOIRE DE DAMON ET DE MADONTHE.

IL est tres à propos, sage & discrete troupe, que de nuict ie vous raconte ma vie, afin que couuerte des tenebres, i'aye moins de honte à vous dire mes folies, telles faut-il que ie nomme les occasions, qui me faisans changer l'estat où la fortune m'auoit fait naistre, m'on contrainct de prendre celuy où vous me voyez. Car encor que ie sois auec les habits que ie porte, & la houlette en la

main, ie ne ſuis pas toutesfois Bergere: mais née de parens beaucoup plus releuez. Mon pere, ſuiuant la fortune de Thierry, acquit vn ſi grand credit parmy les gens de guerre, qu'il commandoit en ſon abſence a toutes ſes armées, non pas qu'il fut Viſigot comme luy, mais s'eſtant trouué auec beaucoup d'authorité parmy les Aquitaniens, il fut tant aimé, & tant fauoriſé de ce Roy, qu'il l'obligea de ſe donner entierement à luy, au ſeruice duquel, outre les biens qu'il auoit de ſes predeceſſeurs, il en acquit tant d'autres, qu'il n'y auoit perſonne en Aquitaine qui ſe pûſt dire plus riche qu'il eſtoit. Ayant veſcu de cette ſorte longues années, tout le mal-heur qu'il reſſentit iamais, fut ſeulement de n'auoir d'autres enfans que moy: car encor que ſa mort fut violente, ſi luy fut elle tant honorable que ie la tiens pour l'vne de ſes meilleures fortunes; Puis qu'apres auoir fait leuer le ſiege d'Orleans, au cruel Attile, enfin le pourſuiuant iuſques aux champs Cathalauniques, Thierry, Meroüée, & Ætius, luy donnerent la bataille, & le deffirent, & de fortune mon pere combatit ce iour-là à la main droitte de ſon Roy, qui auoit eu l'aile gauche de la bataille, & Meroüée la droitte. Et d'autant que tout l'effort d'Attile fut preſque ſur le coſté de Thierry, apres vn long combat, le Roy Viſigot y fut tué, & mon pere auſſi, qui percé de

plus de cent coups, fut trouué sur le corps de son Roy où il s'estoit mis pour le deffendre, & pour receuoir les coups en son lieu. Ce que Torrismond son successeur, & son fils, eust tant agreable, que la bataille estant gagnée, il fit emporter son pere & le mien, & les fit enterrer en vn mesme tombeau, mettant toutesfois la chasse de plomb de mon pere aux pieds du sien, y faisant grauer des inscriptions tant honorables, que la memoire ne s'en esteindra iamais.

Lors que mon pere mourut, ie pouuois auoir l'aage de sept ou huict ans, & commençay dés ce temps-là de ressentir les rigueurs de la fortune. Car Leontidas, qui auoit succedé à la charge de mon pere, & que Torrismonde aimoit par dessus tous les Cheualiers d'Aquitaine, vsa de tant d'artifice que ie luy fus remise entre les mains, & presque rauie de celles de ma mere, sous vn pretexte qu'ils nommoient raison d'Estat, disant qu'ayant tant de grands biens, & de places fortes, il falloit prendre garde que ie ne me mariasse à personne qui ne fut bien affectionnée au seruice de Torrismonde. Me voila donc sans pere, & sans mere, priuée de l'vn par la rigueur de la mort, & de l'autre par celle de cette raison d'estat: toutesfois la fortune me fut fauorable en ce que ie rencontray tant de douceur, & tant d'honnesteté en Leontidas, que ie

ne pouuois desirer de meilleurs offices que ceux que ie receuois de luy, ne luy deffaillant rien que le nom de pere. Sa femme n'estoit pas de cette humeur, qui au contraire me traittoit si cruellement, que ie puis dire n'auoir iamais tant hay la mort, que ie luy voulois de mal.

Or le dessein de Leontidas estoit de m'esleuer iusques en l'aage de me marier, & puis de me donner à l'vn de ses nepueux qu'il auoit esleu pour son heritier, n'ayant iamais pû auoir des enfans: mais d'autant que la contrainte est la plus puissante occasion qui empesche vn esprit genereux de se plier à quelque chose, il aduint que son nepueu n'eut iamais de l'amour pour moy, ny moy pour luy, nous semblant que nos fortunes estant limitées en nous mesmes, nous estions cause l'vn à l'autre de ce que nous ne pouuions esperer rien de plus grand, outre que nous n'estimions pas ce qui nous estoit acquis sans peine. Ce furent donc ces considerations ou d'autres plus cachées, qui nous empescherent d'auoir de l'amitié l'vn pour l'autre: mais lors que i'eus vn peu d'aage il y en eut bien de plus grandes. Car la recherche de plusieurs ieunes Cheualiers, si pleine d'honneur & de respect, me faisoit paroistre plus fascheux le mespris dont vsoit le nepueu de Leontidas enuers moy. Luy d'autre costé picqué de ce que ie le desdaignois, comme il luy

ſembloit, ſe retira, de ſorte que ie ne le voyois plus que comme eſtranger, dont ie ne receuois peu de contentement. Et quoy que le reſpect que chacun portoit a Leontidas pour l'extraordinaire faueur que Torriſmonde luy faiſoit, fuſt cauſe que pluſieurs n'auoient pas la hardieſſe de ſe declarer entierement ; ſi eſt-ce qu'il ſe rencontra vn page aſſez proche de Leontidas, qui fermant les yeux à toutes ces conſiderations, entreprit de me ſeruir, quoy qu'il luy en pûſt aduenir. Dés le commencement ce n'eſtoit pas auec deſſein de s'y embarquer à bon eſcient, mais ſeulement pour n'eſtre pas oiſeux, & pour faire paroiſtre qu'il auoit aſſez de merite, & de courage, pour ſe faire aimer, & pour aimer ce que l'on eſtimoit de plus releué dans la Cour ; pouuant dire ſans vanité, que de ma condition il n'y auoit rien qui le fuſt plus que moy. Et voyez comme ceux qui blaſment l'Amour ont peu de raiſon de le faire. Lors que ce ieune Cheualier commença de me ſeruir, il eſtoit homme ſans reſpect, outrageux, violent, & le plus incompatible de tous ceux de ſon aage : au reſte, vif, ardant, & ſi courageux, que le nom de temeraire luy eſtoit mieux deu que celuy de vaillant. Mais depuis qu'Amour l'euſt viuement touché, il changea toutes ces imperfections en vertu, & s'eſtudia de ſorte de ſe rendre aimable, qu'il fut depuis le miroir des Cheualiers

de Torrifmonde. Il s'appelloit Damon, parent aſſez proche de Leontidas, comme vous auez oüy dire, & de qui le Roy ne faiſoit point bon iugement pour les raiſons que ie vous ay dittes: toutesfois lors qu'il commença de ſe changer, le Roy auſſi changea d'opinion. Mais parce que Leontidas eſtoit homme tres-aduiſé, & qui toute ſa vie auoit fait profeſſion de remarquer les actions d'autruy, & d'en faire iugement; il ſe priſt bien toſt garde de ſon deſſein, qui luy eſtoit inſupportable, à cauſe de la volonté qu'il auoit de me donner à ſon nepueu. Et pour coupper chemin à cette nouuelle recherche, il me deffendit ſi abſolument de le voir, & luy en parla de ſorte, que nous demeuraſmes tous deux plus offenſez de luy que ie ne vous ſçaurois dire. Et ſuiuant la couſtume des choſes deffenduës, nous commençaſmes dés lors d'auoir plus de deſir de nous voir, & fuſmes preſque plus attirez à l'amitié l'vn de l'autre que nous n'eſtions auparauant. Il n'y a rien, diſcrettes Bergeres, qui me contraigne de vous auoüer, ou de nier ce que ie vay vous dire: Si bien que vous deuez croire que c'eſt la ſeule verité qui m'y oblige. Lors que Damon commença de me rechercher, ſon humeur m'eſtoit ſi deſagreable que ie ne le pouuois ſouffrir: mais depuis que Leontidas auec de faſcheuſes paroles m'euſt ſi expreſſément deffendu de le voir, le doute qu'il fit

paroiſtre d'auoir de moy, me deſpita ſi fort, que ie reſolus de n'en aimer iamais d'autre: & cela fut cauſe qu'auec vn ſoin extreme, ie l'allois deſtournant des vices, à quoy ſon naturel le rendoit enclin, quelquesfois les luy blaſmant en autruy, & d'autresfois luy diſant, que mon humeur n'eſtoit point d'aimer ceux qui en eſtoient atteints. Le formant de cette ſorte ſur vn nouueau modelle, lors que ie connus les conditions de ce Cheualier changées, ie l'aimay beaucoup plus que s'il fuſt venu me ſeruir auec ces meſmes perfections, d'autant que chacun ſe plaiſt beaucoup plus en ſon ouurage qu'en celuy d'autruy. Ie viuois toutesfois ſi diſcrettement auec luy qu'il ne pûſt pour lors reconnoiſtre au vray ſi ie l'aymois, & me tenois tellement ſur mes gardes, qu'il n'auoit ſeulement la hardieſſe de me declarer ſa volonté par ſes paroles: effect bien different de ceux que ſon outrecuidance auoit accouſtumé de produire auparauant. Ce qu'on pourroit trouuer eſtrange, ſi Amour n'auoit fait autresfois des changemens beaucoup plus contraires en maintes perſonnes. En fin luy ſemblant que tout le ſeruice qu'il me rendoit eſtoit perdu, ſi ie ne ſçauois ſon intention, il reſolut de prendre vn peu plus de courage, & de hazarder cette fortune. Et parce qu'il creut de le pouuoir mieux faire par l'eſcriture que par les paroles, apres vne

longue dispute en son esprit, il fit vne telle lettre:

LETTRE DE DAMON A MADONTHE.

C'EST *bien temerité d'aimer tant de perfections, mais aussi c'est bien mon deuoir de seruir tant de merites : Et si vous voulez esteindre l'affection de ceux qui vous ayment, il faut que de mesme vous laissiez les perfections qui vous font aymer; & si vous ne voulez point estre aymée, vueillez aussi n'estre point aymable, autrement ne trouuez estrange que vous soyez desobeye : car la force excusera tousiours ceux qui feront cette offense contre vostre volonté; puis que la necessité ne reconnoist pas mesme la Loy que les Dieux nous imposent.*

Mais quand il me voulut faire voir cette lettre, il ne fut pas sans peine, parce qu'il sçauoit bien que ie ne la receurois pas sans artifice. En fin voyez quelles sont les inuentions d'Amour. Il me vint trouuer, fit semblant de m'entretenir des nouuelles de la Cour, me raconta deux ou trois accidens sur ce sujet aduenus depuis peu, & en fin me dit qu'il auoit reconnu vne nouuelle affection qui n'estoit pas petite, mais qu'il craignoit de me la dire,

parce que la Dame eſtoit de mes amies, & le Cheualier de ſes amis. Et quoy, luy dis-ie, me tenez-vous pour ſi peu diſcrette que ie ne ſçache taire ce qui ne doit pas eſtre ſçeu? Ce n'eſt point cette doute, me dit il, qui m'en empeſche, mais que vous n'en vueillez mal à mon amy.

Et pourquoy cela, luy reſpondis ie, puis que l'amour qui eſt honneſte & pleine de reſpect, ne peut offenſer perſonne? Ie voyois bien, gentilles Bergeres, qu'il eſtoit en peine de ce qu'il auoit à faire: mais ie ne penſois point que ce fuſt pour ſon particulier, m'imaginant que s'il euſt eu la volonté de m'en parler, il l'euſt fait dés long temps, en ayant eu diuerſes commoditez. Et cela fut cauſe que ie l'en preſſay plus, peut-eſtre, que ie ne deuois. En fin il me dit que de me dire les noms, c'eſtoit choſe qu'il n'oſeroit faire, pour pluſieurs conſiderations, mais qu'il m'en feroit voir vne lettre qu'il auoit trouuée ce matin meſme. Et à ce mot il mit la main dans ſa poche, & me montra la lettre qu'il venoit de m'eſcrire, que ſans difficulté ie leus ſans en reconnoiſtre l'eſcriture, parce que ie n'en auois iamais veu encores. Mais ſi auparauant i'auois vn peu de volonté d'en ſçauoir les noms, apres cette lecture i'en eus vn extreme deſir, & lors que ie l'en preſſois le plus, ie le vis ſouſ-rire, & ne me dire que de fort mauuaiſes excuſes. Et quoy,

Damon, luy dis-ie, depuis quand eſtes-vous deuenu ſi peu ſoucieux de me plaire que vous ne me vueillez dire ce que ie vous demande? Ie crains, me reſpondit-il, de vous offenſer ſi ie vous obeys: car celle à qui cette lettre s'addreſſe eſt fort de vos amies, comme ie vous ay dit. Vous me ferez, ſans doute, luy repliquay-ie, vne offenſe beaucoup plus grande en me deſobeïſſant. Ie ſuis donc, me dit-il, entre deux grandes extremitez, mais puis que la faute que ie feray par voſtre commandement ſera beaucoup moindre, ie vais vous obeyr, & me prenant la lettre, me la relut tout haut, mais eſtant paruenu à la fin, il s'arreſta tout court ſans nommer perſonne. Voyez, belles Bergeres, que c'eſt que l'Amour! Quelquesfois il porte les eſprits les plus abaiſſez à des temeritez incroyables, & d'autres-fois fait trembler les courages plus releuez en des occaſions que les moindres perſonnes ne redouteroient point.

Damon en ſert d'exemple, puis que luy, qui entre les plus effroyables dangers des armes pouuoit eſtre appellé temeraire, comme ie vous ay dit, n'auoit la hardieſſe de dire ſon nom à vne fille, fille encores qu'il ſçauoit bien ne luy vouloir point de mal. Mais s'il auoit peu de courage, i'auois, ce me ſemble, encore moins d'entendement: car ie deuois bien connoiſtre à la crainte qu'il auoit, que cela luy

touchoit, & ie veux croire qu'Amour eſtoit celuy qui me bouchoit les yeux; ayant fait deſſein de rendre par nous ſa puiſſance mieux connuë à chacun. Autrement i'y euſſe bien pris garde, puis que ie l'aimois, & qu'on dit que les yeux des Amans percent les murailles. Quoy que ce fuſt, i'auoüe que ie n'y penſois point, & voyant qu'il ſe taiſoit: Et quoy, luy dis-ie, Damon, n en ſçauray-ie autre choſe? Vrayement ie penſois auoir plus de pouuoir ſur vous. Tant s'en faut, me reſpondit-il, que mon ſilence procede de là: que ce qui m'empeſche de vous en dire dauantage, c'eſt que vous pouuez trop ſur moy. Et toutesfois ce que ie vous en ay dit vous deuoit ſuffire: car que puis-ie vous en declarer, apres vous en auoir fait lire la lettre, & ouyr la voix? Comment, luy dis-ie, toute eſtonnée, eſt-ce vous, Damon, qui l'auez eſcrite? c'eſt moy, ſans doute, dit-il, baiſſant les yeux contre terre. Et ie vous ſupplie, continuay-ie, dittes-moy à qui elle s'addreſſe. C'eſt, adiouſta-t'il froidement, puis qu'il vous plaiſt de le ſçauoir, à la belle Madonthe. Et à ce mot il ſe teut pour voir, comme ie croy, de quelle ſorte ie receuois cette declaration. I'auoüe que ie fus ſurpriſe, parce que i'attendois toute autre reſponſe que celle-là: & quoy que ie l'aimaſſe comme ie vous ay dit, & que ce fuſt d'vne volonté reſoluë, ſi eſt-ce que l'hõneur qui doit touſiours

tenir le premier lieu dans nos ames, me fit croire que ces paroles m'offenſoient. Et quoy que ie reconnuſſe bien que i'auois eſté cauſe de ſa hardieſſe, ſi ne voulus-ie point l'excuſer, me ſemblant que comme que ce fuſt, il ſe deuoit taire. Il eſt vray qu'Amour qui n'eſtoit pas foible en moy tenoit fort ſon party, & quoy qu'il ne pûſt eſtouffer entierement les reſſentimens que l'honneur me donnoit, ſi les adouciſſoit-il infiniment. En fin ie luy reſpondis ainſi: Mal-ayſément, Damon, euſſe-ie attendu cette trahiſon de vous, en qui ie m'aſſeurois comme en moy-meſme: mais par cette action vous m'auez appris qu'il ne ſe faut iamais fier en vn ieune homme, ny en vne perſonne temeraire. Toutesfois ie ne vous accuſe pas entierement de cette faute, i'en ſuis coulpable en partie, ayant veſcu par le paſſé auec vous de la ſorte que i'ay fait. Voſtre outrecuidance ſera cauſe que ie ſeray plus aduiſée à l'aduenir, & pour vous, & pour tous les autres qui vous reſſembleront. Si vous appellez trahiſon, me reſpondit-il, de vous auoir plus aimée que n'auez penſé, ie confeſſe que vous eſtes trahie de moy, & que vous le ſerez de cette ſorte tant que ie viuray, ſçachant bien que ny vous ny perſonne du monde ne ſçauroit ſe figurer la grandeur de mon affection: & ſi vous croyez que ma ieuneſſe m'en ait donné la volonté, & ma temerité la hardieſſe, ie

maintiendray contre tous les hommes, que iamais vieilleſſe ne fut plus prudente que cette ieuneſſe, ny prudence plus ſage que cette temerité que vous blaſmez en moy. Que ſi i'ay failly comme vous dites, & que vous en ſoyez coulpable, ce n'eſt pas pour la façon dont vous auez veſcu auec moy : mais parce qu'eſtant ſi belle, vous vous eſtes renduë ſi pleine de perfection, qu'il eſt impoſſible que tous ceux qui vous verront, ne commettent les meſmes fautes que vous me reprochez. Et toutesfois ie ne ſçay quel demon ennemy de mon contentement, vous met à cette heure des opinions en l'ame ſi contraires à celles que vous venez de me dire. Et il faut bien que ce ſoit pour mon mal-heur, que vous les ayez ſi promptement oubliées : ne m'auez-vous pas dit que l'Amour n'offençoit perſonne? Si cela eſt, pourquoy le iugez-vous à cette heure autrement contre moy? Mais ſi ces paroles ne vous contentent, voicy Damon deuant vous, qui vous offre l'eſtomach, voire ce meſme cœur qui vous adore, afin que pour vous ſatisfaire vous luy donniez tel chaſtiment qu'il vous plaira, & s'il en refuſe vn ſeul (ſinon la defenſe que vous luy pourriez faire de vous ſeruir) il veut que vous le teniez pour le plus traiſtre qui fut iamais, & le plus indigne de tous les hommes d'eſtre honoré de vos bonnes graces. Si ie vous ay dit, luy reſpondis-ie, que

l'on ne s'offençoit point d'eſtre aimée, i'y ay adiouſté le reſpect & l'honneſteté, à quoy l'on eſt obligé : & quand vous vous fuſſiez contenté de me rendre preuue de voſtre bonne volonté par ce reſpect ſeulement, & non point par l'outrecuidance de vos paroles, i'euſſe eu autant d'occaſion de vous aimer, que i'en ay de vous hair. Car pourray-ie bien douter à l'aduenir que Damon ne recherche ma honte, puis qu'il a eu la hardieſſe de me le dire luy-meſme? Quelle me penſez-vous, Damon, pour croire que ſans vengeance ie ſouffre ces iniures? n'auez-vous point de memoire du pere que i'ay eu? n'auez-vous point reconnu quelle vie a eſté la mienne? Et combien i'ay eu de ſoin de me conſeruer, non ſeulement telle que ie dois eſtre, mais en ſorte que la meſdiſance n'eut occaſion de mordre ſur mes actions? Reſſouuenez-vous que ſi vous n'auez ny memoire ny iugement pour ce que ie vous dis, i'en ay aſſez pour tous deux, & que ſi vous continuez, vous me donnerez ſujet de vous rendre du deſplaiſir par toutes les voyes que ie ſçauray inuenter. Madame, me reſpondit-il incontinent, ne laiſſez de mettre en auant contre moy toutes les ſortes de peine que vous pourrez imaginer. Celuy qui a peu ſupporter l'effort de vos yeux, ne ſçauroit craindre celuy de tout le reſte de l'Vniuers. Ce ne ſeront que des teſmoignages de mon affection, qui me

me ſeront d'autant plus chers, qu'ils rendront plus de preuue que vous eſtes aimée de Damon: Et ne penſez plus que ie vous meſconnoiſſe, ny ceux dont vous eſtes deſcenduë. Vos vertus ſont trop grauées en mon ame, & i'ay trop d'obligation a ceux qui vous ont miſe au monde pour en perdre la memoire: mais ſi ie ne vous ay offenſée que par la parole & non par le deſſein que i'ay eu de vous rendre du ſeruice, laiſſons-là, Madame, cette faſcheuſe parole, oublions-la: commandez-moy que ie ſois muet, pourueu qu'il ſoit permis à mon ame de vous adorer, ie veux bien ne parler iamais: Mais ſi vous redoutez ſi fort que ie vous die que ie vous aime, & ſi vous croyez que cela importe tant à cette reputation dont iuſtement vous eſtes ſi ſoigneuſe, ne voyez-vous pas que vous vous allez procurer vn extreme deſplaiſir, puis que viuant auec moy comme vous me menaſſez, il ſera impoſſible que mon affection ne ſe manifeſte à chacun, & par ainſi ce que ie vous dis en particulier ſera public par tous ceux de cette Cour: & ne ſerez-vous pas plus offenſée de l'ouyr de la bouche de chacun, & en public que de la mienne en particulier? Auant que d'ordonner ce qu'il vous plaiſt faire de moy, ie vous ſupplie, Madame, conſiderez ce que ie vous dis, & de plus que ſi ie ne faux point, vous n'auez point de raiſon de me punir. Et ſi vous eſtes

offensée, & que ma faute vous desplaise, pourquoy vous voulez-vous faire plus de tort en la publiant à tout le monde?

Il seroit bien mal-aysé, sages Bergeres, de vous redire toutes les raisons que Damon m'allegua: car ie n'ouys iamais mieux parler: l'auoüe toutesfois que i'esprouuay bien en cette occasion que le conseil est tres-bon de ceux qui disent, qu'on ne doit iamais declarer son affection à vne Dame, qu'auparauant on ne l'ait obligée à quelque sorte de bonne volonté. Car lors que l'offense qu'elle pense receuoir par telle declaration, la veut esloigner, cette bonne volonté qui la tient attachée, l'empesche de la pouuoir faire, & luy fait escouter par force telles paroles, voire en fait faire vn iugement plus fauorable. Ie l'esprouuay, dis-ie, à cette fois, puis qu'il me fut impossible de m'en separer, encore que ie ressentisse l'iniure que i'en receuois: au contraire auant que de mettre fin à nos discours, ie consentis d'estre aimée & seruie de luy, pourueu que ce fust auec honneur & discretion. Et parce que Leontidas auoit continuellement les yeux sur nous, ie luy commanday de ne me voir plus si souuent, & de dissimuler mieux qu'il n'auoit fait par le passé, afin de tromper cet homme. Ie me souuiens qu'en ce temps-là, d'autant que Leontidas, encor que grand & sage Capitaine, ne laissoit toutesfois de se

laiſſer poſſeder à l'amour de quelques femmes, qui feignant de l'aimer, tiroient de ſon bien tout ce qu'elles pouuoient, & en cachette en fauoriſoient d'autres : il fit des vers qu'il m'enuoya, & parce que nous craignons que les lettres venant à ſe perdre nos noms, ne fiſſent reconnoiſtre ce que nous deſirions qui fuſt tenu caché, ie l'appellois mon frere, & il me nommoit ſa ſœur. Ie penſe que ie me reſſouuiendray encores des vers dont ie vous parle. Il me ſemble qu'ils eſtoient tels :

SONNET.

QV'ENVIEVX de mon bien, il parle ou qu'il blaſpheme,
Qu'il remarque à nos yeux ce qu'il penſe eſtre en nous,
Qu'il connoiſſe en effect que ie ne ſuis moy-meſme,
Sinon, ma ſœur, entant que ie ne ſuis qu'à vous.

Que d'vn œil importun il nous veille ialoux,
Que ſur nos actions la meſdiſance il ſeme :
Il peut bien m'eſloigner de mon bien le plus doux,
Mais non pas empeſcher qu'en fin ie ne vous ayme.

Malgré tous ces discours contre nous inuentez,
Malgré tous ces soupçons qui nous ont tourmentez,
Mesme dans le cercueil, ie fay vœu d'estre vostre:

Mais ce fascheux Argus, ne feroit-il pas mieux,
Nous laissant en repos d'employer tous ses yeux,
A garder la beauté qu'il paye pour vn autre?

Mais pour reuenir à ce que ie vous disois, depuis ce iour Damon se regla de sorte à ma volonté, que ie ne puis nier que ie n'eusse de l'Amour pour luy. Aussi estoit-il tel qu'il estoit bien mal-ayse de ne l'aimer point, & mesme connoissant combien l'affection qu'il me portoit luy auoit fait changer de vices en vertus. Et parce que pour tromper les yeux de Leontidas, nous ne nous parlions plus que par rencontre, & fort peu souuent en presence de quelqu'vn, plusieurs eurent opinion que le courage genereux de Damon n'auoit pû souffrir plus longuement les desdains dont i'auois vsé enuers luy, & qu'il s'estoit retiré de mon amitié, & Leontidas mesme y fut trompé, encore que sa femme qui estoit infiment soupçonneuse, l'asseurast tousiours du contraire. Et parce qu'il desiroit passionné-

ment, comme ie vous ay dit, de me donner à ſon nepueu, pour contenter ſon eſprit, il penſa de mettre pres de moy vne femme qui prit garde à mes actions, ſans en faire ſemblant. Elle ſe nommoit Leriane, & des-ja eſtoit bien fort aduancée en ſon aage, toutesfois d'vne humeur aſſez complaiſante, mais au reſte la plus fine & ruſée qui fut iamais. Pour ce coup ie n'eus pas la veuë ſi bonne que Damon: car d'abord qu'elle me fut donnée, il deſcouurit le deſſein de Leontidas, & parce que ie la trouuois de bonne compagnie, & qu'elle faiſoit tout ce qu'elle pouuoit pour me plaire, ie ne pouuois croire qu'elle euſt cette mauuaiſé intention: Et d'autant que continuellement il me diſoit qu'elle me tromperoit, & que ie m'en priſſe garde, nous fiſmes reſolution de ioüer au plus fin. Et puis qu'il ne dependoit pas de noſtre volonté, de l'eſloigner de nous, nous penſaſmes qu'il eſtoit à propos de faire ſemblant que ſa compagnie nous eſtoit tres-agreable. Par cet artifice nous auions opinion de l'obliger à ne nous rendre point tous les mauuais offices qu'elle pourroit, & de faire paroiſtre à Leontidas que nous n'auions point de déſſein, que nous ne vouluſſions bien qu'il ſçeuſt.

O que nous euſſions eſté aduiſez, ſi nous euſſions mis en effect cette deliberation! Mais oyez, gentilles Bergeres, ce qui en aduint.

Leriane voyant la bonne chere que ie luy faisois, se montroit si desireuse de me plaire, qu'en fin ie vins à l'aimer insensiblement, & elle d'autre costé prenant garde aux recherches que Damon luy faisoit, creut aysément qu'il l'aimoit, & cette creance iointe à la beauté & aux perfections de ce ieune Cheualier, conuierent bien-tost Leriane de l'aimer, de sorte qu'il n'y eut que le pauure Damon qui ne se trompa point, & toutesfois ce fut luy qui paya plus cherement nos erreurs. Et quoy qu'il reconnust bien dés le commencement ce que ie vous dis, si ne m'en peut-il empescher. Il me souuiendra le reste de ma vie des paroles dont il vsa, lors qu'il me dit: Ma sœur, me dit-il, vous aimez Leriane, mais souuenez-vous qu'elle ne le merite pas, & que ie crains que vous n'y preniez garde trop tard. Elle a vn tres-mauuais dessein, & enuers vous, & enuers moy, car la femme de Leontidas ne vous l'a donnée que pour vous espier, & croyez que veritablement la bonne chere que vous m'auez commandé de luy faire, luy a donné occasion de croire que ie l'aimois, & que cette opinion est cause qu'elle ne me veut point de mal. Tant mieux, luy dis-ie, mon frere, en souſ-riant, ie sçay bien que vous ne serez pas amoureux d'elle, pour le moins ie vous asseure que ie n'en seray iamais ialouse: & cependant la bonne volonté

qu'elle vous portera, la retiendra peut-estre en son deuoir, & l'empeschera de ne nous faire tout le mal qu'elle pourroit. Dieu vueille, me dit-il, ma sœur, qu'il aduienne comme vous dittes; mais i'ay bien peur qu'au contraire cette affection n'ait vne autre fin: car il est impossible que ie continuë de luy faire bonne chere, & se voyant deceuë, Dieu sçait ce qu'elle ne fera point. Elle ne vous prendra, peut-estre, pas par force, luy dis-ie: Dieu vueille, me repliqua-t'il, que ie sois mauuais deuin, & qu'elle ne faisse pas quelque chose de pire encores que ce que vous dittes. Ie vis bien que cette femme luy estoit importune, mais ie ne iugeay iamais qu'elle eust de l'Amour, & pensois que toutes ses recherches n'estoient que pour mieux faire la complaisante. Et parce qu'encores que Leontidas me fit toute la bonne chere qu'il luy estoit possible, si est-ce que le mauuais traittement que ie receuois de sa femme, me faisoit passer vne vie fort ennuyeuse. Ie respondis a Damon, qu'il deuoit considerer la miserable vie que ie faisois: que ie n'auois contentement que de luy, ny consolation que de Leriane: que ie croyois bien que l'intention de Leontidas, & de sa femme, auoit esté en mettant Leriane aupres de moy, de m'auoir donné vn espion, mais que ie croyois bien aussi qu'ils pourroient se tromper, & que

cette femme se sentoit tellement obligée aux caresses que ie luy auois faictes, que ie connoissois bien que veritablement elle m'aimoit, & en fin qu'à la longue il perdroit la mauuaise opinion qu'il auoit d'elle, parce que la pratiquant dauantage, il connoistroit que c'estoit vne personne d'honneur. Damon ne sçeut faire autre chose, voyant, comme i'en estois abusée, que de plier les espaules, & depuis ne m'en osa plus parler, de peur de me desplaire. Et voyez combien la bonne opinion que nous auons d'vne personne, a de force sur nous: ie voyois bien la recherche qu'elle faisoit à Damon, & ne pouuois m'imaginer, que ce fust à mauuaise intention, me figurant que tout ce qu'elle en faisoit, n'estoit que pour me complaire. O que le visage dissimulé de la preud'hommie couure, & nous fait mescõnoistre de vices! Et cela estoit cause que quelquesfois Damon receuoit mauuaise chere de moy, me semblant qu'il ne traittoit pas auec Leriane comme il deuoit, puis que ie luy auois dit que ie l'aimois, & que c'estoit la moindre chose qu'il deust faire pour moy, que de faire cas de ceux dont ie cherissois l'amitié. Ce que Damon reconnoissoit bien, & ne s'en osoit plaindre, de peur de faire pis: mais seulement nourrissoit en son ame vne si cruelle haine contre elle, qu'a peine la pouuoit-il cacher. Au contraire Leriane augmentoit de iour à autre de telle sorte cette

affection qu'elle luy portoit, qu'enfin voyant qu'il ne faiſoit pas ſemblant de la reconnoiſtre, elle ne ſe pût empeſcher de luy eſcrire vne lettre ſi pleine de paſſion, que Damon ne pouuant plus diſſimuler, luy en oſta ſi bien toute eſperance, qu'elle ne perdit pas ſeulement l'amour qu'elle luy portoit: mais en ſa place y fit naiſtre vne ſi grande hayne qu'elle iura ſa perte. Que ſi elle euſt pû prouuer, en l'accuſant à Leontidas, ce qu'elle ſçauoit de noſtre affection, il n'y a point de doute qu'elle l'euſt fait: mais noſtre bon-heur fut tel que quelque familiarité qui euſt eſté entre-nous, ie ne luy en auois iamais parlé que fort peu. Il eſt vray que ie l'ay depuis reconnuë aſſez fine & malicieuſe pour croire que s'il ne luy euſt falu que quelque preuue, elle ne s'y fuſt pas arreſtée: parce qu'elle n'euſt iamais manqué d'inuention: mais vn des principaux ſujets qui l'empeſcha, ce fut ce que i'ay iugé depuis qu'elle euſt crainte que Damon n'euſt gardé des lettres qu'elle luy auoit eſcrittes, & que par ce moyen Leontidas l'euſt reconnuë pour vne tres-mauuaiſe femme, & toutesfois cette conſideration ne pouuoit encor eſtre aſſez forte pour l'empeſcher, parce qu'elle euſt pû dire qu'elle auoit fait ſemblant d'aimer Damon pour le conuier de ne ſe fier plus en elle: & ſans doute Leontidas & ſa femme l'euſſent creuë, ayant conceu vne ſi bonne opinion d'elle qu'ils ne penſoient pas

qu'il y euſt Matrone en Gaule plus ſage que Leriane.

Mais ſi i'auois eu tort en l'amitié que ie luy portois, Damon ne ſe peut excuſer qu'il n'ait failly en cette action: car s'il m'euſt monſtré la lettre qu'elle luy auoit eſcritte il n'y a point de doute qu'il m'euſt ſortie d'erreur, & que nous ne fuſſions pas tombez aux mal-heurs où nous nous viſmes depuis: Et ce qui l'en empeſcha, comme ie penſe, ce fut la cruelle reſponce qu'il luy auoit faite, d'autant qu'il eut peur que ie la viſſe, & luy en ſceuſſe mauuais gré. Tant y a qu'il me le tint ſi ſecret que ie n'en ſçeus rien pour lors.

Or Leriane ayant fait deſſein, comme ie vous diſois, de ſe venger de ce Cheualier, iugea qu'il n'y auoit point de moyen plus propre que celuy que ie luy en donnerois. Et ſçachant bien que viuant familierement auec moy, il ne pouuoit pas eſtre qu'il ne s'en preſentaſt quelque bonne occaſion, elle ſe rendit ſi ſoigneuſe de me voir, & de me ſuiure, que ie la pouuois dire l'ombre qui accompagnoit mon corps. Et parce qu'elle auoit vn eſprit vif, & qui entroit preſque dans les intentions des perſonnes, elle reconnut que Therſandre m'aimoit. Ie dis ce meſme Therſandre que vous voyez qui eſt en ce lieu auec moy. Il ne faut pas que ie vous die ce qui eſt de ſa perſonne, puis que vous le voyez, ſages Bergeres: mais oüy bien de

quelle condition il eſt. Sçachez donc que ſon pere ayant ſuiuy le mien en tous ſes voyages de guerre, ils furẽt enfin tuez tous deux, le iour que Thierry mourut : & parce que ceſtuy cy auoit eſté nourry petit enfant dans la maiſon de mon pere, il auoit conceu vne ſi grande affection pour moy, que la difference de nos conditions, ne le pût pas empeſcher de me regarder d'autre ſorte qu'il ne deuoit. Et i'en pouuois bien eſtre cauſe ſans y penſer : car la grande inégalité qui eſtoit entre nous, me faiſoit receuoir tous ſes ſeruices, non pas comme d'vn amant, mais comme d'vn domeſtique, le lieu d'où il eſtoit ne luy pouuant donner par raiſon vne plus grande pretention pour mon regard. Mais Amour, qui faiſoit naiſtre ſes penſées en ſon ame, d'autant qu'il eſt aueugle, peut ſans reproche en produire de plus deſraiſonnables, & par ainſi luy faiſoit conceuoir des eſperances qui eſtoient du tout eſloignées de la raiſon. Toutesfois Leriane qui, plus fine que moy, auoit ietté les yeux ſur luy, & auoit fort bien reconnu ſon intention, le iugea vn ſujet tres-propre pour commencer ſa vengeance. Elle ſçauoit bien que de toutes les amertumes d'Amour, il n'y en auoit point de ſi difficille que la ialouſie, ny qui fuſt receüe plus aiſément en vne ame qui aime bien. Elle commence donc de ſe rendre familiere auec luy, luy fait paroiſtre beaucoup de bonne volonté, luy

offre toute sorte d'assistance en tout ce qui se presentera; bref peu à peu l'attire au pres de moy, & luy donne commodité de me voir, & de parler à moy: Mais voyant que sa modestie l'empeschoit de me declarer sa volonté, elle resolut de luy en donner le courage, & auec ce dessein, vn iour qu'elle le trouua à propos, apres quelques discours esloignez, & qu'elle fit venir sur ce qu'elle luy vouloit dire, elle luy fit entendre qu'elle & moy nous estions souuent estonnées de le voir, sans qu'il eust encores fait choix de quelque maistresse, & que ie disois que ie n'en pouuois iuger la cause: car de dire que ce fust faute de volonté, l'aage où il estoit ne le pouuoit permettre: que ce fust faute de courage, encores moins, puis qu'il auoit rendu trop de tesmoignage de ce qu'il estoit, & que la connoissance qu'il auoit de luy mesme, luy deuoit donner assez d'asseurance de pouuoir acquerir les bonnes graces de la plus belle de cette Cour: tellement que ie n'en voyois autre occasion, sinon qu'il ne trouuoit rien digne de luy. Thersandre qui croyoit ce qu'elle disoit, & qui se sentoit toucher l'endroit le plus sensible de son ame. Helas, ma fille! luy dit-il, en souspirant (car telle estoit l'alliance dont il la nommoit) helas! que Madame & vous auez peu remarqué mes actions, puis que vous n'auez reconnu ma folie. I'aime, mais helas! i'aime en tel lieu, qu'il vaut mieux le taire pour n'estre estimé

insensé, que le dire pour esperer tant soit peu d'allegement. Cette ruzée de Leriane, qui sçauoit bien ce qu'il vouloit dire, feignant de ne l'entendre pas, le tourna de tant de costez, qu'elle luy arracha le nom de Madonthe, de la bouche, mais auec tant d'excuses, qu'elle iugea bien qu'il reconnoissoit son outrecuidance, & qu'il falloit luy donner du courage pour continuer son dessein. C'est pourquoy d'abord elle luy dit, qu'elle ne trouuoit point tant d'inesgalité entre luy & moy, que cela l'en deust retirer. Que si la fortune m'auoit fauorisée de beaucoup de biens, & d'estre née de ces grands ayeuls dont ie tirois mon origine, qu'il auoit tant de vertus, que s'il estoit moindre en fortune, il m'estoit esgal en merite. Elle m'auoit feint tout le discours precedent qu'elle disoit que nous auions eu ensemble, & m'en auoit attribué la plus grande partie, pour luy donner la hardiesse de se declarer: & maintenant pour luy donner courage de continuer, elle en inuente vn autre aussi peu veritable, luy disant qu'elle auoit bien reconnu aux paroles que ie luy auois dittes de luy plusieurs fois, que ie l'estimois, voire que ie l'aimois, autant que ie me sentois importunée de Damon. Elle ne mentoit pas encore qu'elle creut mentir: car il estoit vray que ie l'aimois autant que i'estois importunée de Damon; Et pour le luy persuader mieux, luy

disoit que bien souuent quand il s'approchoit de moy, ie disois, me tournant vers elle, que pour le moins Damon fust changé en Thersandre. Et sur ce discours elle s'estendoit le plus qu'elle pouuoit en des loüanges qu'elle disoit de luy, & qu'elle feignoit de redire apres moy, & pour la fin iuroit que ie ne trouuois rien de mauuais en luy, que le trop grand respect qu'il me portoit, afin que par ce moyen il fust plus hardy, & perdit la grande apprehension qu'il auoit pour nostre inegalité.

Ayant donc ietté de cette sorte les fondements de sa trahison, elle voulut sonder ma volonté, me parlant quelquesfois de Damon: & comme si c'eust esté par mesgarde, elle y meslloit tousiours quelque chose a la loüange de Thersandre. Ce que ie n'entendois point: car ie n'eusse iamais tourné les yeux sur luy, & voyant que i'en parlois comme d'vne personne indifferente, elle eut opinion que peut-estre en receurois-ie les lettres, si elles m'estoient données bien à propos. Le iour de l'an approchoit, où l'on a de coustume de se donner l'vn a l'autre des petits presens, que nous nommons les estreines. Elle pensa que des gans parfumez qu'elle auoit recouurez, seroient propres pour m'en faire voir vne. Elle asseura donc Thersandre de m'en donner, & sous cette esperance, en retire vne de luy, qu'elle met dans

vn des doigts du gand, & prend si bien son temps qu'en la meilleure compagnie où elle me voit, elle presente ses estreines. De fortune Damon y estoit : & parce qu'elle eut crainte la rencontrant du doigt que ie n'en donnasse connoissance à chacun, elle me dit qu'vne couſture s'estoit decousuë, & qu'elle la racommoderoit : & à ce mot me ganta celuy où la lettre estoit, laissant l'autre entre les mains de ceux qui le vouloient sentir : mais quoy qu'elle m'en eust aduertie lors que ie rencontray le papier, ie ne pûs m'empescher de demander que c'estoit : à quoy elle respondit que c'estoit la couſture qui auoit lasché quand elle les auoit essayez. Quant à moy qui n'entendois point cette finesse, ie repliquay que ce n'estoit point cela. Elle auec vne asseurance incroyable : Vous ne faites que resuer, ma Maistresse, me dit elle, car c'estoit ainsi qu'elle me nommoit, c'est moy-mesme qui l'ay descousu sans y penser. Ie iugeay bien que c'estoit chose qu'il falloit dissimuler en si bonne compagnie : mais i'estois trop ieune pour le sçauoir faire, de sorte que Damon qui auoit les yeux sur nous, ne s'en apperçeut : & à la verité i'estois excusable, si ie les sçauois si peu cacher. Damon qui auoit de l'Amour, & qui sçauoit par experience combien cette passion rend les personnes ingenieuses, iugea bien incontinent qu'il y auoit vne lettre, mais il ne pût deuiner

de qui c'eſtoit : car pour Therſandre il ne l'en euſt iamais ſoupçonné : Toutesfois ce qu'il en vid depuis, luy fit croire que celle-cy venoit de luy, comme ie vous diray. Quant à moy encores que ie vouluſſe viure comme ie deuois, ſi ne laiſſois-ie d'auoir vn extréme deſir de ſçauoir ce qu'il y auoit dans ce gand, & cela fut cauſe que ie me retiray le pluſtoſt que ie pûs pour le voir : & lors que ie fus ſeule, ie fors le papier, & le deſpliant, ie trouue qu'il y auoit telles paroles :

LETTRE DE THERSANDRE A MADONTHE.

COMME *contrainct, & non pas comme m'en eſtimant digne, ie prens la hardieſſe, Madame, de me dire voſtre tres-humble ſeruiteur ; s'il falloit que vous fuſſiez ſeulement ſeruie de ceux qui ſont dignes de vous, il faudroit auſſi que ceux-là ſeuls euſſent le bon-heur de voſtre veuë. Car encor que nous n'en ayons les merites, nous ne laiſſons d'en receuoir les deſirs, qui nous ſont d'autant plus inſupportables qu'ils ſont moins accompagnez de l'eſperance. Mais ſi l'Amour continuant en vous ſes ordinaires miracles, vous rendoit agreable vne extréme affection, Madame, ie m'eſtimerois*

ſtimerois tres-heureux, vous ſeriez fort fidellement ſeruie. Car ie ſçay bien que iamais perſonne ne paruiendra à la grandeur de ma paſſion, encore que tous les cœurs ſe miſſent enſemble pour vous aimer & adorer.

Les flatteries de cette lettre me pleurent, mais venant de la part de Therſandre, i'en eus honte, ne voulant qu'vne telle perſonne euſt la hardieſſe de tourner les yeux ſur moy, pour ce ſujet. I'en fus offenſée contre Leriane, & trouuant fort eſtrange qu'elle m'euſt fait voir cette lettre, ie conſultay longuement en moy-meſme, ſi ie m'en deuois plaindre à elle, ou bien n'en faire point de ſemblant. Ie reſolus enfin de luy dire que ie l'auois iettée au feu, ſans la lire: parce que ſi i'en euſſe fait des plaintes, peut-eſtre m'en euſt-elle dit dauantage, & i'en voulois fuyr les occaſions, tant pour en amortir le bruit entierement, que pour n'auoir ſuiet d'eſloigner Leriane de moy, de qui l'humeur m'eſtoit tres-agreable. Et toutesfois ie connoiſſois qu'elle auoit eu tort, mais ma ieuneſſe, & l'amitié que ie luy portois, me contraignirent de l'oublier, & de chercher meſme des excuſes à ſa faute. Lors qu'elle reuint de là à quelques iours, & n'ayant pas, comme ie crois, la hardieſſe de me voir ſi toſt apres ce beau meſſage, & parce que ie ne voulus porter les gands qu'elle m'auoit don-

nez, ayant opinion qu'ils venoient de Thersandre aussi bien que la lettre, elle me demanda que i'en auois faict. Ie les ay donnez luy dis-ie, d'autant qu'ils n'estoient pas bien pour ma main. Et du papier, dit-elle, qui estoit dedans, qu'en auez-vous faict? Ie l'ay ietté au feu, luy respondis-ie: estoit-ce quelque chose d'importance? Vous ne l'auez donc point leu, me dit-elle? & luy ayant respondu que non, elle continua, qu'elle en estoit tres-aise, parce qu'elle auoit esté trompée par vne personne en qui elle se fioit: mais qu'elle loüoit Dieu que le feu eut nettoyé la faute. Et qu'estoit-ce, luy demanday-ie? Vous ne le sçaurez pas de moy, dit-elle, & vous asseure que depuis que i'ay sceu ce que c'estoit (qui n'est que depuis vne heure) ie mourois de peur que ne la leussiez, & venois pour vous en empescher. Cette fine femme pensa bien toutes-fois que ie l'auois leuë, mais connoissant par ce que ie luy en disois, que ie n'estois pas encor bien disposée à ce qu'elle vouloit, elle creut estre necessaire de me laisser vne bonne opinion d'elle, & de feindre aussi bien que moy. Et parce qu'elle sçauoit que i'aimois Damon, elle en accuse cette bonne volonté, & pensa qu'elle ne pouuoit mieux bastir son dessein que des ruynes de l'amitié que ie portois à ce Cheualier. Cela fut cause qu'elle tourna tout son esprit à la ruyner: & d'autant

qu'elle connoiſſoit bien que ie n'auois pas mauuaiſe opinion de moy, elle ſe figura que l'amitié que Damon me portoit, eſtoit cauſe que ie l'aimois. Elle fit donc deſſein de me mettre en doute de luy, ne iugeant point qu'il y euſt vn meilleur moyen que la ialouſie, d'autant qu'vn cœur genereux reſſent plus le meſpris que toute autre offenſe: & quoy que la ialouſie puiſſe proceder de diuerſes cauſes, toutesfois la principale eſt quand l'amant voit que la perſonne aimée, en aime vn autre, prenant cette nouuelle affection pour vn teſmoignage de meſpris d'autant qu'il iuge que comme celle qu'il aime merite toute ſon amour, de meſme il doit auſſi receuoir toute la ſienne, ſi pour le moins elle l'eſtime autant qu'elle eſt eſtimée de luy, & ne le faiſant pas il l'attribuë au meſpris.

Mais quand elle voulut executer ce deſſein, elle n'y trouua pas vne petite difficulté, d'autant que ce Cheualier ne regardoit femme du monde que moy, outre qu'il eſtoit neceſſaire que Leriane euſt toute puiſſance ſur celle de qui elle me rendroit ialouſe, afin de la conduire à ſa volonté: & de plus qu'elle fuſt ſecrette, & belle, & de telle condition, qu'il y euſt apparence qu'elle meritaſt d'eſtre aimée. Il eſtoit bien difficile de trouuer toutes ces qualitez enſemble en vn meſme ſujet. Mais elle qui auoit vn eſprit qui ne trouuoit iamais rien

d'impoſſible, apres auoir cherché quelques iours en vain, ſe reſolut de ſuppleer par la fineſſe au deffaut d'vne niepce qu'elle nourriſſoit. C'eſtoit vne ieune fille qui s'appelloit Ormanthe, ie dis ieune d'aage & d'eſprit, qui auoit le viſage aſſez beau, mais ſi deſnuée de ce vif eſprit, qui donne de l'amour, que peu de perſonnes la iugeoient belle. Leriane toutesfois eut opinion qu'elle l'inſtruiroit de ſorte, qu'où la nature defailloit, ſon artifice donneroit vn ſi grand ſecours, que tout reüſſiroit à ſon aduantage. En ce deſſein elle tire à part Ormanthe, la tance du peu de ſoing qu'elle a d'elle meſme, qu'elle deuroit auoir honte de voir toutes ſes cõpagnes aimées & ſeruies, qui eſtoient beaucoup moins belles qu'elle n'eſtoit pas, & qu'elle n'auoit ſceu encores obliger le moindre Cheualier à l'aimer, que cela procedoit de ſa nonchalance, & de ſon peu d'eſprit, que quant à elle, ſi elle ne ſe vouloit reſoudre à mieux faire, qu'elle la renuoyeroit vers ſa mere, parce que demeurant dauantage dans la Cour, elle n'y feroit autre choſe qu'y deuenir vieille fille. Ormanthe qui craignoit que ſa mere la mal-traictaſt, ſi Leriane la renuoyoit de cette ſorte, les larmes aux yeux, ſe iette à ſes genoux, la ſupplie de luy vouloir pardonner les fautes que elle auoit faittes, & luy promet qu'à l'aduenir elle s'eſtudiera de luy donner plus de conten-

tement. Leriane qui vit vn si bon commencement en son dessein, continua : Mais voyez-vous, Ormanthe, toutes ces larmes, & toutes ces protestations seront enfin inutiles, si ie vois que vous ne changiez de façon de viure. Toutes vos compagnes sont seruies, & vous estes la seule qui ne l'estes point. Pensez-vous que ie sois sans desplaisir, quand ie vois toutes les filles de la Cour recherchées, & estimées, & quand nous allons au promenoir, que chacune a son Cheualier qui luy ayde à marcher, voire quelques-vnes deux ou trois, qui se pressent à qui occupera leurs costez, & que vous estes toute seule sans que personne daigne seulement tourner les yeux vers vous? chacun en parle comme il luy plaist : mais ne croyez point que ce soit à vostre aduantage. Quelques-vns qui voyent vostre visage estre plus beau que celuy de plusieurs de vos compagnes desquelles on faict cas, disent que si vous n'estes point recherchée, c'est que vous estes pauure, d'autres que vous auez quelque deffaut, ou en vostre race, ou en vostre personne. Et en verité ce n'est que pour vostre nonchalance, & pour vne façon sauuage & humeur rustique qui vous fait fuyr de chacun. Et de fait, ie sçay que Damon a eu dessein de vous aimer : ie le sçay, parce qu'il m'en a faict parler par quelques-vns de ses amis, & toutesfois il n'a iamais sçeu trouuer

les moyens de s'approcher de vous, tant vous estes peu accostable, & tant cette sotte humeur, & façon retirée luy en a osté la commodité. Et Dieu sçait si en cette Cour il y a Cheualier de plus de merite, & si vous ne seriez pas la fille la mieux seruie & la plus honnorée, si ce bien vous aduenoit. Que si cette bonne fortune se presentoit à quelques autres de vos compagnes, & de quel courage seroit-elle receuë, & de quelle industrie, & de quel artifice n'vseroient-elles point pour le posseder entierement? Or ie vous diray donc encore cette fois pour toutes, que si vous voulez, Ormanthe, que ie vous retienne plus longuement en ce lieu, ie desire que vous donniez autant de sujet à Damon de vous aimer, que vous luy en auez donné du contraire, & ne craignez que les faueurs que vous luy ferez, soient veuës de quelque autre: car le dessein qu'il a de vous espouser, couurira assez tout ce qu'on en sçauroit penser à son desaduantage. Telle fut la leçon que Leriane fist à cette ieune fille, qui ne tomba point en vne terre ingratte, d'autant que Ormanthe qui de son naturel estoit d'humeur libre & sans feintise, n'ayant plus de bride qui la retint, tant s'en faut, ayant les instructions de Leriane qui l'y poussoient, faisoit depuis ce iour tant d'extraordinaires caresses à Damon, que luy & tous ceux qui les voyoient, en demeuroient escon-

nez. Et ces choſes paſſerent ſi auant, que ie commençay d'en oüyr quelque bruit, & cela par l'artifice de Leriane, qui par le moyen de Therſandre le faiſoit dire en lieu d'où ie le pouuois ſçauoir. Et afin que i'euſſe moins de ſoupçon que ce fuſt vne tromperie, iamais Therſandre n'en parloit, mais il le faiſoit dire par ſes amis. Et toutesfois ie ne pouuois croire que Damon aimaſt mieux cette ſotte fille que moy, puis que ſa beauté, ce ſembloit, n'eſgaloit point celle de mon viſage, ainſi que mon miroir m'aſſeuroit, ſur lequel la voyant ie iettois bien ſouuent les yeux pour en faire comparaiſon. De plus, quand ie me reſſouuenois de ce que i'eſtois, & qu'Ormanthe eſtoit, ie ne pouuois m'imaginer qu'il fiſt choix, en me deſdaignant, d'vne perſonne qui eſtoit ſi peu de choſe au prix de moy. Ce que cette malicieuſe reconnoiſſant bien, voulut me tromper auec vn plus grand artifice. Il y auoit vne vieille femme qui eſtoit tante de Leriane, qui auoit toute ſa vie veſcu auec beaucoup d'honneur & de reputation. Leriane fit en ſorte, par la voye de Therſandre, que cette bonne vieille fut aduertie des careſſes que Ormanthe faiſoit à Damon, qui eſtoient telles, que quand elle les ſçeut, elle n'eut repos qu'elle n'en vint aduertir Leriane, & elle qui ſçauoit ſa venuë, ſe trouua expreſſement dans ma chambre, afin que ie viſſe quand elle luy en parleroit. Leurs diſcours furẽt longs,

& les branſlemens de teſte, & la colere que ie remarquay en elles, me donna volonté, quand cette bonne femme fut partie, de ſçauoir ce que c'eſtoit. Elle feignit de vouloir & ne pouuoir me le taire, & demeura quelque temps ſons reſpondre. Enfin parce que ie l'en preſſois par l'amitié que ie luy portois, elle me dit: Voyez-vous, ma Maiſtreſſe (c'eſtoit ainſi qu'elle m'appelloit) Damon penſe eſtre fin, & il ne prend pas garde que ie ſuis encore plus fine. Il croit en feignant de vous aimer, que ie ne verray pas l'affection qu'il porte à Ormanthe. Cette ruze ſeroit bonne ſi ce n'eſtoit point ma niepce, mais cela me touche trop pour n'auoir les yeux bien clairs en ſemblables affaires: outre qu'il ſe laiſſe tellement emporter au delà de toute prudence, qu'il faudroit bien eſtre aueugle pour n'y prendre garde. Ie penſe que plus de mille perſonnes m'en ont aduertie: & voila cette bonne femme qui ne m'eſt venuë trouuer que pour me dire qu'ils viuent: de ſorte que chacun en parle ſi deſaduantageuſement pour ſa petite niepce, qu'elle ne me le pût celer, & que meſme ie ne ſuis pas exempt du blaſme de le ſouffrir, puis qu'elle eſt ſous ma charge. I'en ay tancé pluſieurs fois Ormanthe, mais ie penſe qu'il l'a enſorcelée. Ie ne ſçay quant à moy quel gouſt il y trouue: car encor qu'elle ſoit ma niepce, ie diray bien qu'il n'y a pas vne

fille plus ſotte, ny plus incapable, ce me ſemble de donner de l'amour que celle-là. O que ces paroles me furent faſcheuſes & difficiles à ſupporter ſans en donner connoiſſance ! Ie me retiray en mon cabinet où cette ruzée me ſuiuit, eſtant trop experimentée en ſemblables accidens pour ne reconnoiſtre pas ceux que ſes paroles auoient cauſez en moy. Et parce que ie me fiois entierement en elle, auſſi-toſt que ie la vis ſeule pres de moy, il me fut impoſſible de retenir les larmes, & en fin de ne luy dire tout ce que iuſques alors ie luy auois celé de noſtre affection. Dieu ſçait ſi Leriane receut vn extreme contentement de cette declaration, & quoy que tout ſon deſſein ne tendit qu'à me diuertir de l'amitié de Damon, ſi connut-elle bien qu'il n'eſtoit pas encor temps de donner les grands coups, & qu'il la falloit affoiblir dauantage auant que l'entreprendre. Et pour le pouuoir mieux faire, elle me voulut donner vne creance bien contraire à ce qui eſtoit de la verité, à ſçauoir qu'elle eſtoit fort amie de ce Cheualier: ce qu'elle faiſoit pour m'oſter toute méfiance. Elle me parla donc de cette ſorte: I'auoüe, ma Maiſtreſſe, que vous m'auez ſortie d'vne extreme peine, & toutesfois ie ne voudrois pas auoir achetté mon repos à vos deſpens. Si i'euſſe penſé qu'il vous euſt aimée, ie n'euſſe iamais eu peur qu'il euſt tourné les yeux ſur ma niepce pour l'aimer.

Damon a trop de iugement pour vous changer à vn autre, & meſme qui vaut ſi peu. Ce n'eſt qu'vne humeur de ieuneſſe qui l'a eſloigné de vous, il reuiendra bien toſt a ſon deuoir, & ne faut pas que cela vous ſepare de ſon amitié. Il a beaucoup de merite, il eſt plein de courage, & ſans mentir perſonne ne le void qui ne le iuge digne d'vne bonne fortune. Toutesfois ie ne ſuis pas en doute que cette action ne vous afflige, & ne vous donne autant de deſplaiſir, que ſi c'eſtoit quelque plus grande iniure, & c'eſt parce qu'Amour eſt vn enfant, qui s'offenſe de peu de choſe. Mais, ma Maiſtreſſe, ne vous en tourmentez point dauantage. Si vous voulez vſer du remede que ie vous donneray, vous ſerez tous deux bien-toſt gueris. N'auez-vous iamais pris garde qu'vne trop grande clarté eſbloüyt, & que le trop de bruit empeſche d'oüyr? Peut-eſtre auſſi trop d'amitié, que vous luy auez fait paroiſtre, a rendu moindre ſon affection. Quant à moy, ie le crois facilement, ſçachant aſſez que ces ieunes eſprits ſont ordinairement ſujects à telle choſe, ou pour ſe croire trop aſſeurez de ce qu'ils poſſedent, ſi bien qu'ils deuiennent nonchalans, ou pour meſpriſer ce qu'ils ont ſans peine, & en abondance, qui leur donne de nouueaux deſirs. Mais il faut vſer en ce mal (comme en tout autre) de ſon contraire. Ie ſuis certaine que ſi vous feignez de vous retirer vn peu de

luy, vous le verrez incontinent reuenir à son deuoir, & vous crier mercy de sa faute. Vous croyez bien, ma Maistresse, que si ie ne vous aimois, ie ne vous tiendrois pas ce langage. Aussi vous donne-ie le mesme conseil, qu'en semblable accident ie voudrois prendre pour moy. La conclusion fut que cette fine & malicieuse se sceut tellement desguiser que ie luy promis, apres plusieurs remerciemens de me seruir de ce remede. Or le dessein qu'elle auoit, estoit de faire l'vn de ces deux effects. Ou Damon, disoit-elle en elle-mesme, glorieux de son naturel, se voyant desdaigner auec plus de despit que d'amour, se retirera offensé des actions de Madonthe: ou bien ayant plus d'amour que de despit, essayera de regagner ses bonnes graces s'esloignant d'Ormanthe. Si le premier aduient, i'auray obtenu ce que ie veux: si c'est le dernier, i'acquerray vne si grande creance aupres de Madonthe, lors qu'elle aura esprouué mon conseil estre si bon, qu'apres i'en disposeray entierement à ma volonté. Et il aduint que Damon connoissant quelque froideur en moy, & n'en pouuant accuser autre chose que les caresses qu'Ormanthe luy faisoit, le retira peu à peu d'elle, & la fuyoit comme s'il eust esté fille & elle homme. Leriane s'en prit garde aussi bien que moy, & pour ne perdre vne si bonne occasion, vn iour que nous en parlions seules

dans mon cabinet, elle me demanda si son conseil n'auoit pas esté bon, & si a l'aduenir ie ne la croirois pas ? Et luy ayant respondu qu'ouy, elle continua: Or, ma Maistresse, il faut que nous fassions comme ces bons Medecins, qui ayans bien preparé les humeurs par quelques legers remedes, les chassent apres tout à fait par de plus fortes medecines. Ie vous veux dire vn artifice dont i'ay veu vser à celles qui se meslent d'aimer. Il n'y a rien qu'vn Amant ressente plus que les coups de la ialousie, ny qui l'esueille mieux, & le fasse plus promptement reuenir à son deuoir. Ie suis d'aduis que Damon en espreuue quelque chose. Vous verrez comme il reuiendra à son deuoir, & comme il se iettera à vos pieds, & reconnoistra l'offense qu'il a faicte. Ie me mis à sous-rire oyant ces paroles, ne me semblant pas que ie peusse obtenir cela sur moy: Toutesfois repassant par ma memoire combien le conseil qu'elle m'auoit des-ja donné estoit reüssi à mon contentement, ie me resolus de la croire encores à ce coup: Mais, luy dis-ie, de qui sera-ce que nous nous seruirons en cecy? C'estoit à ce passage que cette ruzée m'attendoit il y auoit long temps, parce qu'elle ne m'osoit proposer Thersandre, à cause de ce qui s'estoit passé: & toutesfois c'estoit où elle vouloit que ie vinsse de moy-mesme. Elle me respondit donc de cette sorte: Vous auez

raiſon, ma Maiſtreſſe, de faire cette demande, & il y faut bien auiſer: car à tel vous pourriez-vous addreſſer, qui par apres en feroit ſon profit, & pourroit nuire à voſtre reputation: de ſorte que ie conclus qu'il faut que ce ſoit vn homme de qui vous puiſſiez diſpoſer abſoluëment, & qu'il ſoit au prix de vous de ſi peu de conſideration, que quand vous voudrez vous en retirer, il n'ait la hardieſſe de s'en plaindre, ou s'en plaignant, qu'au lieu d'eſtre creu, chacun ſe mocque de luy. Et à ce mot baiſſant les yeux en terre, apres s'eſtre teu quelque temps, & ſe grattant le derriere de la teſte, feignant d'en chercher vn, elle releua les yeux tout à coup ſur moy, & me dit: Mais pourquoy cherchons-nous bien loing ce que nous auons ſi pres? Qui ſçauroit eſtre meilleur que Therſandre? Vous en ferez tout ce que vous voudrez, & il n'oſeroit ſouffler: tant s'en faut qu'il s'oſe plaindre, outre qu'il eſt ſi diſcret, & ſi plein de bonne volonté, que ie ne croy pas qu'il s'en puiſſe rencontrer vn qui ſoit plus propre à ce pour quoy nous le demandons. Lors qu'elle me nomma Therſandre, ie me reſſouuins de ce qui s'eſtoit paſſé, & iugeay bien qu'elle me le propoſoit pluſtoſt qu'vn autre, pource qu'elle l'aimoit, mais auſſi ie connus bien que ſa condition & ſa prudence eſtoient telles qu'il les falloit pour executer la reſolution que nous auions priſe. Et quoy que

mon courage altier refusast de tourner mes yeux sur vn homme de si peu, si est-ce que l'affection que ie portois à Damon, qui comme que ce fust me donnoit la volonté de le rappeller, me fit en fin condescendre à ce que voulut Leriane. Ie commençay donc de faire plus de cas de Therſandre, & de parler quelquefois à luy, mais ie mourois de honte, quand ie prenois garde que quelqu'vn me voyoit. Damon de qui l'affection estoit extreme, s'apperceut incontinent de ce changement, parce que Leriane auoit dit à Therſandre que la discretion auec laquelle il m'auoit seruie, auoit eu tant d'effect qu'en fin ie l'aimois autant qu'il m'auoit aimée, & la moindre apparence qu'il en remarquoit, luy en faisoit croire au double, d'autant que i'auois accoustumé de viure si differemment auec luy que les moindres paroles luy estoient de tres-grandes faueurs: & cela fut cause qu'il commença de se releuer plus que de coustume, de se porter plus haut qu'il ne souloit, abusé des vaines esperances qu'il se donnoit, & des menteries de cette femme. De sorte que Damon apperceut bien-tost cette bonne chere, & repassant par sa memoire tout ce qu'il auoit veu, se ressouuint de la lettre qu'il m'auoit veu receuoir dans les gands, & de là tirant plusieurs desaduantageuses conclusions & contre luy & contre moy, il creut en fin que par la solici-

ration de Leriane, i'auois receu le ſeruice de Therſandre, & oublié ſon affection : & apres auoir ſupporté ce deſplaiſir quelque temps, pour voir ſi ie ne changeois point, en fin n'en ayant plus le pouuoir, il reſolut de me faire quelques reproches. Et parce que Leriane eſtoit touſiours aupres de moy, il luy fut impoſſible de me parler que dans la chambre meſme de Leontidas. Il prit donc l'occaſion, lors que ſortant de table i'eſtois eſloignée de cette femme, & parce qu'il vid bien qu'il n'auroit pas beaucoup de loiſir, il me dit : Eſt-ce que vous vueillez que ie meure, ou que vous ayez fait deſſein d'eſprouuer combien vne perſonne qui aime peut ſupporter des rigueurs? Ie luy reſpondis froidement : voſtre mort ne me touche non plus que mes rigueurs vous peuuent atteindre : il me vouloit reſpondre, mais Leriane ſuruint, parce qu'elle s'eſtoit priſe garde de ces propos, & par ſa preſence contraignit Damon de ſe taire, outre que me tournant vers elle ie luy en oſtay le moyen. Cette ruſée me regarda, me faiſant ſigne que c'eſtoit vn effect de noſtre deſſein : & puis s'approchant de mon oreille, Ne voicy pas, dit-elle, vn bon commencement? Il faut continuer, & vous verrez que ie m'y entends. Ah ! la malicieuſe, elle auoit raiſon de dire qu'elle s'y entendoit, mais c'eſtoit à me rendre la plus malheureuſe perſonne qui fut iamais. Ie continuay

donc, ſage Bergere, & ne daigne pas ſeulement me tourner du coſté de ce Cheualier, qui ſortit de la ſale ſi hors de luy-meſme, qu'il fut pluſieurs fois preſt à ſe mettre ſon eſpée dans le corps, & ie croy que ſans le deſſein qu'il auoit de faire mourir Therſandre, il euſt executé contre luy-meſme cette eſtrange reſolution. Et ce qui l'empeſcha de ne mettre promptement la main ſur Therſandre, fut la crainte qu'il eut de me deſplaire, ſçachant bien qu'il feroit vne grande playe à ma reputation, ſi ſans autre ſuject il l'attaquoit. Cela fut cauſe que ayant vn peu rabattu de ſa furie, il alloit recherchant quelque occaſion, lors qu'il rencontra Ormanthe, qui ſelon ſa couſtume luy vint ſauter au col. Luy qui n'eſtoit pas en bonne humeur la repouſſa vn peu, & luy dit qu'il s'eſtonnoit qu'elle n'euſt point de crainte du iugement que chacun pourroit faire de ſemblables actions. Et de qui, reſpondit-elle, me dois-ie ſoucier, pourueu que vous l'ayez agreable? Quand ce ne ſeroit de nul autre, repliqua Damon, encor deuriez-vous craindre Leriane. De Leriane, dit-elle en ſouſ-riant, ah! Damon, que vous eſtes deceu, ie ne ſçaurois luy faire plus de plaiſir que de faire cas de vous. Le Cheualier qui ſçauoit bien que Leriane luy vouloit mal, oyant ces paroles, ſe douta incontinent de quelque trahiſon, & pour l'auerer la tirant à part, la pria de luy dire comment elle

elle le ſçauoit. Ormanthe qui eſtoit peu fine, & qui outre cela penſoit bien s'excuſer en reiettant le tout ſur ſa'tante, luy raconta tout au long les diſcours de Leriane, & le commandement qu'elle luy en auoit fait.

Damon qui eſtoit aduiſé, iugea apres y auoir vn peu penſé, a quel deſſein elle l'auoit fait, & vid bien alors que le changement de mon amitié n'eſtoit procedé que de l'opinion que i'auois conceuë qu'il aimaſt cette fille. Et pour ne luy en donner connoiſſance, il la laiſſa faiſant ſemblant d'auoir affaire ailleurs, bien reſolu de me le dire, quelque empeſchement que Leriane y peuſt donner. Et il ſembla que la fortune luy en voulut offrir la commodité : car ce meſme iour Torriſmond voulut aller à la chaſſe : & parce que la Royne auoit accouſtumé de l'y accompagner, ie montay à cheual comme le reſte de mes compagnes, & allaſmes en troupe iuſques à l'aſſemblée : mais quand nous fuſmes au laiſſé-courre, & que l'on euſt donné les chiens, le cerf eſtant lancé ſans ſe faire battre laiſſa librement ſon buiſſon, & prenant vne grande campagne emmena à perte de veuë toute la chaſſe apres luy. Ce fut alors que nous nous ſeparaſmes, & que les cheuaux plus viſtes laiſſerent les autres derriere. Damon qui eſtoit bien monté auoit touſiours l'œil ſur moy, & me voyant vn peu ſeparée de mes compagnes, & iugeant par la

route que ie prenois l'endroit où ie deuois paſſer, il me gagna les deuants, & feignit que ſon cheual luy eſtant tombé deſſus, luy auoit bleſſé vne iambe, & pour en donner plus de creance, il foüilla tout vn coſté de la teſte, de l'eſpaule & de la cuiſſe de ſon cheual, ayant auparauant dõné quelque commiſſion à ſon Eſcuyer, pour l'eſloigner de luy. Et racontoit à tous ceux qui paſſoient en ce lieu l'inconuenient qui luy eſtoit arriué, & leur montroit la route que la chaſſe auoit priſe, leur diſant que le Roy eſtoit preſque ſeul. Mais lors que ie paſſay, il me trauerſa le chemin, & prenant mon cheual par la bride, l'arreſta, quoy que ie ne le vouluſſe pas, dont certes ie fus vn peu ſurpriſe, craignant que l'amour ne le portaſt à quelque indiſcretion. Mais ayant peur que ſi ie luy montrois vn viſage eſtonné, il ne prit plus de hardieſſe, ie fis de neceſſité vertu, & luy dis d'vne voix aſſez forte: Et qu'eſt-cecy Damon? depuis quand auez-vous pris tant d'outrecuidance que de m'oſer interrompre mon chemin? La neceſſité, me reſpondit-il, qui n'a point de Loy, me contraint de commettre cette faute. Que ſi vous iugez apres m'auoir ouy qu'elle merite chaſtiment, ie vous promets qu'au partir de voſtre preſence ie le feray tel que vous en ſerez ſatisfaicte. Et lors leuant les yeux en haut: O Dieux! dit-il, qui voyez les cachettes des ames plus diſſimulees:

oyez ce que vay dire à cette belle, & ſi ie ne ſuis veritable, ô Dieux! vous n'eſtes point iuſtes ſi vous ne me puniſſez deuant ſes yeux. Et lors ſe tournant vers moy: Ie ne veux point à cette heure, continua-t'il, ny m'excuſer, ny vous accuſer, belle Madonthe, pour le choix qu'il vous a pleu faire à mon deſaduantage de Therſandre, mettant en oubly tant de ſermens iurez, & tant de Dieux appellez pour teſmoins: mais ie me plaindray bien de ma fortune, qui n'a voulu que i'euitaſſe le mal-heur que i'auois preueu. Dés que Leriane s'approcha de vous, il ſembla que quelque Demon me prediſoit le mal qu'elle me deuoit pourchaſſer: Vous ſçauez combien de fois nous auions reſolu de ne nous fier en elle: mais mon mauuais deſtin plus fort que toutes nos reſolutions, vous fit changer de penſée, & a voulu que vous l'ayez aimée. Puis que vous en auez eu du contentement, encor que i'en aye ſouffert le plus cruel tourment qu'vne ame puiſſe reſſentir, i'en loüe les Dieux, & les ſupplie qu'ils le vous continuent. Si eſt-ce qu'il m'eſt impoſſible de vous laiſſer plus long temps en doute de ma fidelité, & quoy que ie ſçache que ce ſera inutilement, & que vous n'en croirez rien, ſi vous diray-ie la malice auec laquelle elle a ruiné mon bon-heur. Et en ce lieu il me raconta l'amour que Leriane luy auoit portée, les re-

cherches qu'elle luy auoit faictes, comment il l'auoit refusée, & l'extreme haine qui estoit née en elle de ce refus: & pour verifier ce qu'il disoit, il me remit en mesme temps les lettres qu'elle luy en auoit escrites, & continuant son discours me dit les conseils qu'elle auoit donnez à Ormanthe de le caresser, afin de me faire croire qu'il en estoit amoureux, me faisant entendre comme il l'auoit sçeu, & en fin il adiousta: Or cette ame trauersée, & pleine de malice, n'a tenu conte de l'honneur de sa niepce, afin de me nuire, & de vous faire aimer Thersandre, ce qu'elle sçauoit bien ne pouuoir aduenir qu'en me rauissant l'honneur de vos bonnes graces. Mais, ô Dieux! est-il possible qu'elle y soit paruenuë? Mais, ô Dieux! est-il possible que i'en doute, apres auoir veu receuoir des lettres dans des gands, & apres auoir veu la peine que vous prenez de faire bõne chere à vn homme tant indigne de vous? Mais quels plus seurs tesmoignages puis-ie auoir que vos paroles, pour connoistre que ie suis miserable, que ie suis condamné, & que ie suis perdu? Or bien, Madonthe, puis que ma mauuaise fortune est cause que ce genereux courage que i'ay tousiours reconnu en vous, s'est non seulement soüillé de l'inconstance, mais d'vn choix encore qui est si vil & honteux, il ne sera pas vray que ie suruiue vostre amitié, & veux faire paroistre que i'ay assez

d'amour pour lauer voſtre offenſe de mon ſang. Si ie fus eſtonnée d'oüyr cette trahiſon, vous le pouuez iuger, ſage Diane, puis que ie ne luy ſçeus reſpondre de quelque temps: & lors que ie commençois de reprendre la parole, & que ie voulois luy donner toute la ſatisfaction qu'il euſt ſçeu deſirer, ie vis que la chaſſe reuenoit à nous, & qu'elle eſtoit des-ja ſi proche, que pour n'eſtre veuë ſeule auec Damon, ie fus contrainte de partir ſans auoir le loiſir de luy dire que ce peu de mots: La verité ſera touſiours la plus forte. Et ſoudain frappant mon cheual de la houſſine, ie me iettay dans le bois, bien marrie de n'auoir pû luy reſpondre. Que ſi i'euſſe oſé luy commander de me ſuiure ie l'euſſe fait, mais i'eus peur que quelqu'vn ne nous rencontraſt enſemble: de ſorte que i'aimay mieux remettre à vne meilleure occaſion la declaration que ie luy voulois faire, outre qu'encores voulois-ie lire les lettres qu'il m'auoit données pour voir s'il m'auoit dit vray.

Or oyez, ie vous ſupplie, de quelle ſorte les rencontres ſont conduites par les Dieux, quand ils ſe veulent mocquer de noſtre prudence. I'auois eſleu le lendemain pour ſortir de peine le pauure Damon, & ce fut ce iour qui le mit en ſa derniere confuſion. Ie ne vous diray pas quelle fut la nuict qu'il paſſa: car on peut croire ayſément que ce fuſt ſans repos:

tant y a que le iour eſtant venu, il ſort de ſa chambre, & voyant que c'eſtoit l'heure que i'auois accouſtumé de me leuer, il ſe vint promener en vne galerie, de laquelle il voyoit quand on ouuroit la porte de ma chambre, à deſſein d'y entrer auſſi-toſt qu'il ſçauroit que ie ſerois hors du lict. Mais de fortune ce iour ie m'eſueillay fort tard, tant à cauſe du trauail de la chaſſe, que pour m'eſtre le ſoir amuſée à lire les lettres de Leriane qu'il m'auoit données, & faut que i'auoüe que i'y leus des ſupplications indignes du nom de fille, & entre les autres en la concluſion de l'vne il y auoit ces meſmes mots: Receuez, ô beau & trop aimable Damon, les prieres de celle qui ſe donne à vous, ſans autre condition que d'eſtre voſtre: Que ſi ce n'eſt par Amour, ce ſoit au-moins par pitié. Certes, l'eſtonnement que i'en eus fut grand: mais plus encore le meſpris que ie conceus de ces paroles. Il fut tel, que de deſpit d'auoir eſté ſi vilainement trompée, ie ne pûs clorre l'œil de long temps apres m'eſtre miſe au lict. Mais cependant que Damon, comme ie vous ay dit, ſe promenoit dans cette galerie, Leriane qui l'auoit veu en ce lieu, voulut eſſayer, ſi vn Amant peut mourir de deſplaiſir: car ayant trouué en meſme temps Therſandre, elle le conduiſit à vne feneſtre baſſe au deſſous de celle où elle auoit veu que Damon s'appuyoit quelquefois eſtant las de

se promener, & ayant remarqué qu'il y estoit à l'heure mesme, feignant de parler bas elle tint assez haut tels propos à Thersandre. Afin que vous connoissiez, mon frere, que Madonthe vous aime veritablement, & qu'elle se mocque de tous les autres qui ont opinion d'estre aimez d'elle, hyer elle me commanda dés qu'elle fut reuenue de la chasse, de vous donner cette bague qu'elle a fait faire exprés pour vous, toute semblable à celle que vous luy auez veu porter il y a long temps, & vous prie de l'aimer, & de la porter pour l'amour d'elle pour symbole de vostre amitié, & pour l'asseurance que desormais sa volonté ne differera non plus de la vostre que cette bague de celle qu'elle retient. O Dieux! quelle trahison! Est-il possible qu'vn esprit humain en ait esté l'inuenteur? Car il estoit certain que i'auois vne bague semblable à celle qu'elle luy donnoit, & qu'il y auoit long temps que ie la portois, & cette malicieuse l'auoit fait secrettement contrefaire auec dessein d'en commettre cette meschanceté. Damon qui estoit comme ie vous ay dit, accoudé sur la fenestre haute, oyant la voix de cette femme la reconnut incontinent, & prestant plus attentiuement l'oreille, ouyt les paroles que ie viens de vous dire. Et parce qu'à dessein elle sortit le bras hors de la fenestre pour faire voir la bague à Damon, il reconnut bien qu'il estoit vray que

i'en auois vne semblable: & cependant qu'il taschoit de la bien reconnoistre, il ouyt que Thersandre luy respondoit: Ie iure par tous nos Dieux que cette faueur m'est tant agreable, que ie veux bien que Madonthe ne m'aime iamais, si ie ne l'emporte dans mon cercueil, pour marque que ie suis à elle, & que c'est la plus chere chose que i'auray iamais, & à ce mot il la prit, la baisa diuerses fois, & en fin se la mit au doigt.

Si Damon fut transporté, & s'il auoit subiect de sortir hors des limites du deuoir, ie vous le laisse à penser, sage Bergere: & toutesfois il eut tant de pouuoir sur sa colere, qu'il ne fit ny ne dit chose qui peut en donner connoissance, de peur que quelqu'vn ne s'en apperceust, & ne l'empeschast d'executer son dessein. En mesme temps la Royne s'en alloit au Temple pour assister aux sacrifices qui se faisoient presque tous les matins. Et parce que la femme de Leontidas ne l'abandonnoit gueres, ie la suiuis, comme les autres Dames de la Cour: dequoy Damon n'estant aduerty que nous ne fussions des-ja en nos chariots, il monta à cheual, & nous atteignit lors que nous entrions dans le Temple: Voyez quel malheur fut le nostre. I'auois resolu de receuoir ses excuses, & de l'asseurer que ie l'aimois, quelque demonstration que i'euſſe faicte du contraire, & pour tesmoignage de mes paroles ie voulois

rompre toute sorte d'amitié auec Leriane, & toute familiarité auec Thersandre, & ne cherchois que l'occasion de le pouuoir dire à Damon: mais abusé de la trahison que Leriane venoit de luy faire, lors qu'il me vit, ce fut auec vn visage si renfrongné, & tenant si peu de conte du salut que ie luy fis, que veritablement i'en demeuray offensée, ne sçachant point le dernier sujet qu'il en auoit. Et toutesfois me representant la ialousie que ie luy auois donnée, quelque temps apres ie l'en excusay. Nous entrasmes dans le Temple, où les sacrifices furent commencez, durant lesquels ie pris bien garde de fois à autre qu'il me regardoit, mais d'vn œil si farouche qu'il tesmoignoit bien qu'il estoit fort transporté. Or oyez, ie vous supplie, iusques où cette passion l'emporta, lors que les hosties furent offertes, que chacun auec plus de zele & de deuotion faisoit d'vne voix basse & à genoux ses prieres, il se releua dans le milieu du Temple, & haussant la voix, il profera telles paroles: O Dieu! qui es adoré dans ce sainct lieu par cette deuote assemblée, si tu es iuste, pourquoy ne punis-tu l'ame la plus perfide & la plus cruelle de toutes celles qui sont au monde? Ie t'en demande iustice en sa presence, afin que si elle a quelques defenses, elle les allegue: mais si cela n'aduient point, ie diray que tu es iniuste ou impuissant.

Vous pouuez penser, sage Bergere, quelle ie

deuins, & quelle peur i'eus qu'en son transport il n'en dit dauantage, ou fit reconnoistre que c'estoit de moy de qui il parloit. Toute l'assemblée tourna les yeux sur luy, tant pour sa voix qui estoit pleine de terreur & d'espouuantement, que pour cette façon de faire, du tout inaccoustumée. Mais luy sans en faire semblant, apres s'estre remis à genoux, laissa parachever le sacrifice. Dieu sçait si cela fit faire de diuers iugemens à plusieurs: Et il fut tres à propos pour moy que le voile que i'auois sur le visage, empeschast que l'on ne me vid: car on eust sans doute reconnu à ma rougeur, que c'estoit de moy de qui il se plaignoit: & ses amis & ses parens trouuerent cette priere hors de saison, & n'attendoient la plus-part que la fin du sacrifice pour luy en dire leur aduis. Mais ils furent bien deceus, d'autant que se perdant parmy la foule il se desroba, sans que personne s'en prit garde: & se retirant en son logis apres auoir donné ordre à ses affaires le plus promptement qu'il pût, il m'escriuit vne lettre, qu'il mit en sa poche, & reprenant la plume, escriuit ces paroles à Thersandre.

DEFFY DE DAMON A THERSANDRE.

SI l'offense que i'ay receuë de vous, n'estoit de celles qui ne peuuent estre effacées qu'auec le sang, ie ne desirerois pas Thersandre, de vous voir seul auec l'espée en la main. Mais ne pouuant estre satisfaict d'autre sorte, & sçachant bien que vostre courage ne vous rendit iamais plus lent au combat qu'à l'offense, ie vous enuoye cet homme que vous connoissez bien estre à moy, & qui vous conduira où ie vous attens sans autres armes que celles que nous portons ordinairement au costé, vous promettant en foy de Cheualier que i'y suis seul, & que vous n'aurez à vous garder de personne que de moy qui suis DAMON.

Il commanda à vn ieune homme des siens, nommé Halladin, qu'il auoit nourry, & qu'il aimoit sur tous ceux qui le seruoient, tant pour son affection, tant pour l'entendement qu'il auoit qu'en diligence il luy menast vn cheual le long des remparts de la ville, sans que personne le viſt, & qu'il en priſt vn autre pour le suiure: Halladin n'y faillit pas, & ainsi estant tous deux sortis dehors, Damon laisse le grand che-

min,& ayant choisi vn lieu commode pour son dessein, le plus reculé du passage commun, il découure son intention à Halladin: l'instruict de ce qu'il doit faire, & enfin donne ce qu'il escrit à Therſandre. Ce ieune homme desireux de seruir son maistre selon ses commendemens trouue Therſandre, & fait si à propos son message que personne ne s'en prit garde. Mais pourquoy perdrois-ie plus de paroles en ce sujet? Therſandre s'y en va: ils mettent la main à l'espée. Damon est vainqueur, & laisse Therſandre esuanouy sur la place auec trois grands coups dans le corps. Il est vray qu'il n'estoit gueremieux: toutesfois il eut assez de force pour prendre la bague que Leriane auoit donnée,& remontant à cheual, commanda à Halladin de le suiure.

Quant à moy qui voulois en toute façon contenter ce Cheualier, apres toutesfois l'auoir tancé de son imprudence, ie l'allois cherchant de l'œil parmy les autres, & demeuray vn peu estonnée de ce que ie ne le voyois point, ne songeant au malheur qui estoit arriué, lors qu'apres disner, ainsi que quelques-vnes de mes compagnes & moy nous promenions sur le soir dans vn iardin, ie vis arriuer Halladin, qui s'estant addressé à moy, me demanda si Leriane n'estoit point pres de là, & l'ayant fait appeller, il luy addressa sa parole en cette sorte: Leriane, mon maistre qui sçait bien le conten-

tement que vous receurez des nouuelles que i'ay à vous dire, m'a commandé de les vous raconter, non pas pour amitié qui ſoit entre vous, mais pour celle qu'il ſçait que Madonthe vous porte. Et lors il nous raconta par le menu tout ce que ie viens de vous dire de ce combat : puis continuant; Lors qu'il fut remonté à cheual, dit-il, & que ie luy vis prendre les lieux plus eſloignez de la frequentation du peuple, ie m'en eſtonnay, car il eſtoit fort bleſſé, & ne pûs m'empeſcher de luy dire, qu'il me ſembloit, que le plus neceſſaire eſtoit de trouuer quelque bon Myre pour penſer ſes playes. Il me reſpondit froidement : Nous le trouuerons bien-toſt, Halladin, n'en ſois point en peine. I'eus opinion qu'il diſoit vray, & de cette ſorte ie le ſuiuis quelque temps, non ſans peine toutesfois, en luy voyant perdre vne ſi grande abondance de ſang. Enfin il paruint ſur les riues du fleuue de Garonne, en vn lieu où du riuage releué par quelques rochers on voyoit le courant de l'eau, qui d'vne extréme furie ſe venoit rompre contre, & la hauteur eſtoit telle qu'elle faiſoit peur. Eſtant arriué en cet endroit il voulut mettre pied à terre, mais il eſtoit ſi affoibly de la perte du ſang, qu'il fallut que ie luy ayd aſſe à deſcendre. Et lors s'appuyant contre le dos d'vn rocher, il ſortit de ſa poche vn papier, & me le tendant, il me dit. Cette lettre s'adreſſe

à la belle Madonthe: ne fay faute de la luy donner: & sortant du doigt la bague qu'il auoit ostée à Thersandre Donne la luy aussi, me dit-il, & l'asseure de ma part que la mort m'est agreable, puis que ie luy ay pû rendre tesmoignage que ie la meritois mieux que celuy à qui elle l'auoit donnée. Et puis que mon espée a osté du monde celuy qu'elle en auoit iugé digne, & que sa rigueur oste la vie à celuy de qui l'affection la pouuoit meriter, coniure la par la memoire de ceux desquels elle a pris naissance, & par son propre merite, & l'amitié qu'elle m'auoit promise, de ne la donner iamais plus à personne de qui l'amour luy soit honteuse, & qui ne la sçache bien conseruer. Ie receus la lettre & la bague, qu'il me tendoit: mais voyant qu'il n'auoit plus la force de se soustonir, & qu'il deuenoit passe, ie le pris sous les bras, & luy dis qu'il deuoit faire paroistre plus de courage, & prendre vne autre resolution, sans estre de cette sorte homicide de soy-mesme: & sortant mon mouchoir, ie le voulus mettre contre vne de ses blessures qui estoit la plus grande, & par laquelle il perdoit plus de sang, mais me l'ostant de furie d'entre les mains: Tay toy, Halladin, me dit-il, & ne me parle plus de viure, maintenant que ie ne le puis aux bonnes graces de Madonthe: & lors estendant mon mouchoir sous sa blessure, il receut le sang qui en sortoit, & le voyant presque plein me le

rendit, & me dit telles paroles. Fay moy paroiſtre en cette derniere occaſion, que la nourriture que ie t'ay donnée, & l'eſlection que i'ay faite de toy, n'a point eſté ſans raiſon : Et ſoudain que ie ſeray mort, porte ma lettre & cette bague à Madonthe, & ce mouchoir plein de ſang à Leriane, & dy luy, que puis qu'elle n'a pû ſe ſaouler de me faire mal tant que i'ay veſcu, ie luy enuoye ce ſang, afin qu'elle en paſſe ſon enuie. Comment, luy dis-ie, Seigneur, que ie vous voye mourir pour des femmes qui ne le meritent pas ? Pluſtoſt, ſi vous me le commandez, ie leur mettray ce fer dans le cœur, & leur feray reconnoiſtre qu'elles ſont indignes qu'vn tel Cheualier ſoit traitté pour elles de cette ſorte. Voyez quelle fut la force de ſon affection : Il eſtoit reduit a telle extrémité, qu'à peine pouuoit-il parler, & tout ce qu'il pouuoit faire, c'eſtoit de ſe ſouſtenir appuyé contre le rocher: mais lors qu'il m'oüyt tenir ce langage, il ſe leua de furie, mit la main à l'eſpée, & m'euſt ſans doute tué ſi ie ne me fuſſe ſauué de viteſſe : & voyant qu'il ne me pouuoit attaindre; Eſt-ce donc ainſi, m'eſcria-t'il, meſchant & deſloyal ſeruiteur, que tu parles indignement de la plus parfaite Diane du monde? Sois certain que ſi la vie me demeuroit, tu ne mourrois iamais que par ma main. Et lors reuenant ſur le lieu où il eſtoit deſia, & ſentant que la

foibleſſe commençoit de le ſaiſir, il eut peur comme ie puis iuger, que venant à s'eſuanoüyr, ie le fiſſe emporter en lieu où il fuſt penſé contre ſa volonté. Cela fut cauſe que ſe haſtant d'approcher le rocher eſcarpé, il s'eſcria, Vous perdez auiourd'huy, ô belle Madonthe, celuy de qui l'affection pouuoit ſeule eſtre digne de vos merites. O Dieux, quel tranſport! ô Dieux, quelle Manie! ie le vis qu'il ſe ietta la teſte premiere dans ce fleuue, ie courus pour le retenir, & à la verité ie fus ſi prompt que ie le pris par l'vn des pans de ſon hoqueton: mais le branle qu'il s'eſtoit donné eut tant de force, qu'au lieu de le retenir il m'emporta auec luy dans la riuiere, où il faut que i'aduouë que la crainte de la mort me fit oublier le ſoing que i'auois de le ſauuer: & ainſi allant au fonds, ie fis ce que ie pûs pour reuenir ſur l'eau, & gagner apres le bord, où i'arriuay ſi las, & eſtonné de ce danger, que ie ne ſçeus remarquer que deuint le corps de mon pauure maiſtre. Ie demeuray quelque temps les bras croiſez regardant le cours du fleuue: mais voyant que s'en eſtoit fait, ie remontay au mieux que ie pûs ce riuage, & me ſemblant d'eſtre obligé de ſatisfaire aux derniers commendemens qu'il m'auoit faits, ie ramaſſay & ſa lettre, & ſa bague, que i'auois miſe en terre quand ie luy auois voulu eſtancher ſes playes, & prenant

mon

mon mouchoir ie viens les vous preſenter. C'eſt à vous, Madame, me dit-il, que cette lettre & cette bague ſont deuës, & n'en ayez point d'horreur: encor qu'elles ſoient tachées de ſang: car c'eſt du plus noble & du plus genereux qui ſortit iamais d'vn homme. Et c'eſt à toy, dit-il, s'addreſſant à Leriane, qu'eſt deu ce mouchoir que ie te veux donner, ſaoules-en ta rage, & te reſſouuiens que ſi iamais les Dieux ont eſté iuſtes, ils puniront ta meſchanceté. A ce mot il luy ietta aux pieds vn mouchoir tout plein de ſang, & ſe mettant aux cris s'en alla comme deſeſperé, ſans qu'on pût tirer autre parole de luy.

Il ne faut point que ie m'arreſte à vous dire, ſi ce meſſage me toucha viuement: car il ſeroit impoſſible de le pouuoir repreſenter, tant y a que toute hors de moy on me ramena dans ma chambre, & de fortune ie rencontray qu'on rapportoit Therſandre qui n'eſtoit encore ſans ſentiment. Quand ie fus reuenuë en moy-meſme, & que d'vn eſprit vn peu plus raſſis, i'eus ietté les yeux ſur la bague que Halladin m'auoit apportee, il me ſembla de voir celle que ie portois ordinairement, & les approchant l'vne de l'autre, ie n'y trouuay autre difference, ſinon que celle-cy eſtoit vn peu plus neufue & plus grande. Ie ne ſçauois penſer pourquoy elles auoient eſté faites ſi ſemblables, ny qui l'auoit donnée à Ther-

ſandre: Enfin ie leus la lettre qu'il m'eſcriuoit, qui ſe trouua telle:

LETTRE DE DAMON A MADONTHE.

MADAME, *puis que la connoiſſance que vous euſtes hier de ma veritable affection, & de la malice de Leriane, au lieu de m'eſtre fauorable, a ſans plus eſté cauſe de vous faire fauoriſer dauantage vne perſonne qui en eſt tant indigne, renouuellant par vne bague les aſſeurances de la bonne volonté que vous luy auez promiſe; ie me reſous de vous faire voir par mes armes que celuy à qui vous faites ces faueurs, n'eſt capable de les conſeruer contre celuy à qui vous les refuſez iniuſtement. Et que ſi elles ſe pouuoient acquerir par valeur ou par affection, il n'y auroit perſonne qui les deuſt pretendre que moy. Et toutesfois iugeant que ie ne merite de viure, puis que i'ay le courage d'aimer celle qui me meſpriſe pour vn homme de ſi peu de valeur, ſi le ſort des armes, comme ie n'en ſuis point en doute, ſe tourne à mon aduantage, ie vous promets que la veuë que vous aurez de moy, ne vous donnera iamais deſir de vengeance pour vous auoir oſté voſtre cher Therſandre, ou le fer, l'eau & le*

feu ne seront pas capables de faire mourir vn miserable.

Ces paroles, qui n'estoient pleines que d'vn extréme transport, me firent vne estrange blessure en l'ame : car ie fus saisie d'vn si grand desplaisir que ie ne vous sçaurois dire, ny ce que ie dis, ny ce que ie fis. Tant y a que me mettant au lict, ie faillis de perdre l'entendement, me semblant à tous coups que Damon me poursuiuoit, & sur tout ce mouchoir plein de sang me reuenoit deuant les yeux : de sorte qu'il falloit qu'il y eust tousiours quelqu'vn aupres de moy pour me r'asseurer. Leriane qui ne pensoit pas que ie sceusse toutes ses malices, voulut viure comme de coustume auec moy : & pour mieux feindre s'en vint toute esplorée au cheuet de mon lict : mais soudain que ie l'apperceus, il faut que i'auouë que ie n'eus point assez de force sur moy pour dissimuler la hayne que ie luy portois : aussi me sembloit-il inutile, puis que Damon estoit mort. Oste-toy d'icy, luy dis-ie, meschante & perfide creature. Oste-toy d'icy peste des humains, & ne viens plus autour de moy pour continuer tes malices & tes trahisons, & croy que si i'auois la force, aussi bien que la volonté, ie t'estranglerois de mes mains, & me saoulerois de ton cœur. Ceux qui estoient dans la chambre, ignorant le sujet que i'auois

de luy parler de cette sorte, demeurerent infiniment estonnez: mais elle qui auoit l'esprit le plus prompt en ses malices qui fut iamais, sortant de ma presence ioignoit les mains, plioit les espaules, & leuoit les yeux en haut, & leur disoit d'vne voix basse, que i'estois hors de moy, & que ie resuois (ce qu'ils creurent aisément pour m'auoir desia oüy dire quelques paroles mal à propos) & sortit de ma chambre auec cette excuse. Cependant Thersandre reuint en santé, car les coups qu'il auoit ne se trouuerent point mortels, & la perte du sang sans plus estoit celle qui l'auoit fait esuanoüyr. Et de mesme en ce temps-là i'auois repris mon bon sens, & commençay de m'enquerir de ce que l'on disoit par la Cour de moy. Ie sçeus de ma nourrice qu'il m'aimoit comme son enfant, chacun en parloit selon sa passion: mais que tous en general me blasmoient de la mort de Damon, & que l'on tenoit pour certain que Leriane auoit dit beaucoup de nouuelles à Leontidas, & à sa femme, & en mesme temps ie vis entrer Thersandre dans ma chambre. Sa venuë me donna vn grand sursaut, & ne voulois point parler à luy lors qu'il se ietta à genoux deuant mon lict, & me voyant tourner la teste à costé: Vous auez raison, me dit-il, Madame, de ne vouloir point regarder la personne du monde la plus indigne de vostre veuë: car i'auouë que ie merite moins cet hon-

neur qu'homme qui viue, pour vous auoir donné tant de ſujets de hayne. Mais s'il vous plaiſt d'oüyr ce que ie viens vous declarer, peut-eſtre ne me iugerez-vous point tant coulpable que vous faites maintenant; & parce que ie luy reſpondois auec beaucoup d'aigreur, & que ie ne voulois luy donner loiſir de parler, ma nourriſſe m'en reprit, me diſant que ie deuois l'eſcouter, parce que s'il n'auoit failly il n'eſtoit raiſonnable de le traitter de cette ſorte: & que s'il auoit fait faute, ie le pourrois auec plus de raiſon bannir de ma preſence apres l'auoir oüy. Et bien, luy dis-ie, que penſez-vous qu'il vueille alleguer? ie le ſçay auſſi bien que luy. Il dira que l'affection qu'il m'a portée le luy a fait faire: mais qu'ay-ie affaire de cette affection, ſi elle m'eſt dommageable? Ie n'accuſeray pas, me dit-il, Madame, ſeulement cette affection dont vous parlez, encores peut-eſtre qu'enuers quelque autre cette excuſe ne ſeroit pas trouuée ſi mauuaiſe que vous la dites: mais ie vous diray de plus, que iamais perſonne ne fut plus finement trompée que vous & moy l'auons eſtez par Leriane. Et ſur cela il reprit toute l'hiſtoire que ie viens de vous faire, de quelle ſorte elle luy donna courage de me regarder, de parler à moy, d'aſpirer à mes bonnes graces, les faueurs controuuées qu'elle luy portoit de ma part, les inuentions contre Damon, les rapports que par ſon moyen elle me faiſoit faire

de l'amitié feinte de luy & d'Ormanthe, par qui sa tante auoit esté aduertie de ce que ie vous ay dit: bref le present de la bague qui auoit esté, comme il croyoit, le sujet du combat de Damon & de luy. Et enfin il continua de cette sorte. Or, Madame, iugez s'il est possible que telles esperances ne trouuassent place dans l'ame la plus prudente & aduisée qui fut iamais, puis que celuy qui vous verra, sans souhaitter ce bon-heur, pourra auec raison estre accusé de defaut de iugement, & plus encore y estant attiré par les rapports & par les artifices de Leriane, de qui i'ay pensé vous deuoir dire la perfidie, afin que vous preniez garde à la derniere meschanceté qu'elle vous a faite, & à moy aussi. Lors il me fit entendre que cette malicieuse femme, voyant bien qu'elle ne pouuoit plus m'abuser, ny luy aussi, & de plus se sentant rudement menassée par Leontidas & sa femme, qui luy reprochoient le peu de soin qu'elle auoit eu de moy, afin de s'excuser, auoit dit tout ce qu'elle auoit sçeu imaginer de pire de nous, leur faisant entendre que i'aimois & estois aimée de tant de personnes, que quand elle prenoit garde à l'vn, l'autre la deceuoit, & entre ceux qu'elle auoit nommez, Damon & Thersandre n'auoient pas esté oubliez. Dequoy Leontidas estoit de sorte en colere, & plus encore sa femme, soit contre moy, soit contre luy, qu'il auoit pensé estre à propos de

m'en aduertir, afin que i'y donnasse le meilleur ordre que ie pourrois. Et apres il adiousta tant de supplications, en me demandant pardon de l'offense qu'il auoit faite de m'oser aimer, & me fit tant de protestations de viure à l'aduenir comme il deuoit, que ie fus contrainte, par l'aduis mesme de ma nourrice, de luy pardonner.

Mais, sages Bergeres, ie vous raconteray maintenant l'vne des plus grandes meschancetez qui fut iamais inuentée contre vne personne innocente. Ie vous ay dit qu'Ormanthe auoit, par le commandement de Leriane, rendu toutes les priuautez qu'elle auoit pû à Damon. Il faut que vous sçachiez qu'elle n'estoit point si laide, ny luy si degousté qu'enfin ils n'en vinssent aux plus estroittes faueurs: tellement qu'elle deuint enceinte. La pauure fille le declara incontinent à cette malicieuse, qui au commencement en fut estonnée: mais reuenant soudain à ses malices accoustumées, elle fit dessein de se seruir de cette occasion pour faire croire à Damon que i'aurois eu cet enfant de Thersandre: & pource elle deffendit tres-expressement à Ormanthe de ne luy en rien dire, ny à personne du monde: & deslors parce que le ventre commençoit à luy grossir, elle luy enseigna comme elle se deuoit habiller pour couurir cette enfleure portant des robbes volantes, ou froncées au corps. Mais quand elle

ſçeut que Damon eſtoit mort, & que toutes choſes eſtoient changées, comme vous auez entendu, elle reſolut de ne perdre pas cette belle inuention, & de s'en ſeruir à ma ruyne. Voicy donc ce qu'elle fit. Depuis l'accident de Damon, i'auois preſque touſiours tenu le lict, ſinon l'apres-diſnée que ie me leuois, & me renfermois dans mon cabinet où ie demeurois iuſques à neuf & dix heures du ſoir, entretenant toute ſeule mes penſées, ſans que perſonne ſçeut que i'y fuſſe, ſinon ma nourrice, & quelques filles qui me ſeruoient, auſquelles i'auois deffendu d'en parler à perſonne du monde. Et parce qu'on euſt pû trouuer eſtrange que ie n'allois plus chez la Royne, ſi l'on euſt ſçeu que ie n'euſſe point eu de mal, ie feignois d'eſtre fort malade: & pour tromper les Medecins, ie ne me plaignois point de la fiéure ny d'autre maladie reconnoiſſable: mais quelquesfois de la migraine, du mal de dents, de la colique & ſemblables maux. Et d'autant que quelques-vnes de mes amies m'enuoyoient viſiter, n'ayant pas la hardieſſe d'y venir elles meſmes pour ne deſplaire à Leontidas & à ſa femme, qui auoient vn grand pouuoir pres du Roy & de la Royne, i'auois commandé à ma nourrice de faire mettre vne fille dans mon lict, qui receuoit les meſſages pour moy: & feignant que le mal l'empeſchoit de parler, ma nourrice faiſoit les reſponces

Les feneſtres qui eſtoient bien fermées, & les rideaux bien tirez empeſchoient que la clarté ne pouuoit entrer dans la chambre, de ſorte qu'il n'y auoit perſonne qui s'en priſt garde. Or Leriane fut aduertie par ſa niepce, que ie ne faillois point toutes les apres-diſnées de me renfermer de cette ſorte, parce que ie ne hayſſois point Ormanthe, encor qu'elle fuſt en partie l'inſtrument de mon mal, connoiſſant bien qu'elle n'y auoit rien fait de malice: ſi bien qu'elle eſtoit touſiours demeurée parmy mes filles: & à cette fois meſme elle declara à Leriane ce que ie vous viens de dire, pluſtoſt par ma ſimplicité que par malice. Mais ſa tante qui ne ſongeoit qu'à me ruiner entierement de reputation, voire à me faire perdre la vie, de peur que ie ne declaraſſe à Leontidas les meſchancetez qu'elle auoit faicte, penſa d'auoir trouué vn bon moyen pour paruenir à la fin de ſes deſirs. Et parce qu'elle auoit ſçeu que Therſandre m'auoit dit tous les artifices dont elle auoit vſé contre Damon & contre moy, elle tourna en haine mortelle toute la bonne volõté qu'elle luy auoit portée. Et d'autãt qu'il n'y eut iamais vn eſprit plus plein de ruze & de malice que celuy de cette femme, elle penſa de ſe venger tout à coup de Therſandre & de moy: & voicy les moyens qu'elle tint: Elle demanda à Ormanthe depuis quand elle penſoit eſtre enceinte: & apres auoir conté elle

trouua qu'elle estoit dans son neufiesme mois, dont elle fut tres-ayse, & apres luy auoir donné bon courage, & commandé qu'elle tint bien secret son gros ventre, elle luy dit qu'aussi-tost qu'elle sentiroit quelques tranchées, elle l'en fit aduertir, & que cependant le plus souuent qu'elle pourroit, elle se mit dans mon lict en ma place pour receuoir les messages, ainsi que ie vous ay dit. Et bastissant sa trahison là dessus, elle vint trouuer la femme de Leontidas, qui retirée de toute compagnie, regardoit l'estat des affaires de sa maison. Et apres s'estre mise à genoux deuant elle, la supplia de luy vouloir pardonner la nonchalance dont elle auoit vsé en ce qui me concernoit. Et parce qu'elle connoissoit bien que cette Dame estoit plus offensée, à cause de mon bien, que pour la perte qu'elle faisoit de moy, d'autant qu'il n'y auoit plus d'apparence que son nepueu me deust espouser, veu l'opinion que l'on auoit de Damon, elle adiousta ces paroles. Que s'il vous plaist, Madame, me remettre en vos bonnes graces, ie vous donneray vn moyen infaillible & tres-iuste pour rendre vostres tous les biens de Madonthe. Cette Dame oyant cette proposition tant selon son humeur s'adoucit vn peu, & sans luy respondre aux autres poincts qu'elle auoit touchez, elle luy dit: Et quel moyen auez-vous pour effectuer ce que vous dittes? Ie le vous diray en peu de mots,

respondit cette meschante: mais auec condition, Madame, que vous me pardonnerez l'offense nouuelle que ie vous declareray, si vous iugez qu'il y ait de ma faute. Et luy ayant commandé qu'elle parlast hardimẽt, Leriane reprit la parole ainsi: Madonthe (en la personne de laquelle, Madame, Dieu a bien fait paroistre qu'il vous aimoit, puis qu'il n'a voulu permettre qu'elle entrast en vostre maison) est la plus miserable & perduë fille d'Aquitaine, & i'auoüe que ie n'euſſe iamais pensé qu'vne ieunesse telle que la sienne eust pû si bien deceuoir ma vieillesse: & toutesfois il est certain que sa façon modeste, sa froideur, cette mine altiere, & bref, les honorables ayeuls dont elle estoit issuë, & plus encores les bons exemples qu'elle auoit de vous, m'ont tellement abusée, que i'euſſe respondu auec autant d'asseurance de sa pudicité que de la mienne propre: Et toutesfois ie viens de descouurir qu'elle est enceinte. Madonthe est enceinte, interrompit cette bonne Dame toute surprise: Ouy, Madame, respondit Leriane, & si ie vous diray de plus, qu'elle est preste d'accoucher. Ah! la miserable qu'elle est, repliqua-t'elle, & comment s'est-elle de tant oubliée? & comment n'y auez-vous eu l'œil? Ah! si son pere viuoit, en quel lieu de la terre euiteroit-elle son iuste courroux! Qu'il est heureux d'estre

mort auant qu'elle ait fait vne si grande honte à sa race: Mais de qui, & comment le sçauez-vous? Madame, dit-elle, ie vous supplie treshumblement de me pardonner, & de croire que ie n'ay pas esté si nonchalante en la charge que vous m'auez donnée d'auoir soin de sa conduitte, comme i'ay esté deceuë de la bonne opinion que i'auois d'elle: veu le peu d'apparence qu'il y auoit qu'elle deust aimer vne personne de si peu que Thersandre: & i'auoüe que la ialousie a les yeux plus clairs-voyans que la prudence, puis que Damon s'estoit bien apperceu de cette amour que ie n'auois iamais veuë. En fin ie l'ay sçeu par le moyen d'vne sage femme, à laquelle elle s'est adressée pour faire perdre son enfant. Mais la bonne femme qui est vertueuse, & qui ne voudroit commettre vne telle meschanceté, luy a respondu qu'il ne se pouuoit, parce que l'enfant estoit entierement formé, voire prest à sortir, mais qu'elle ne se mit pas en peine, qu'elle la feroit accoucher si promptement que personne n'en sçauroit rien. Or cette femme a eu peur qu'elle ne se mesfist: c'est pourquoy elle m'en est venuë aduertir, m'ayant veuë dés long temps aupres d'elle, afin que i'y prisse garde. Et parce que i'estois en peine de sçauoir qui en estoit le pere, ie luy ay demandé si elle n'en pouuoit soupçonner personne. Mal-aysément, m'a t'elle dit, si ce n'est Thersandre: car à toutes les

fois qu'elle regardoit ſon ventre, & qu'elle ſongeoit au danger où elle eſtoit, elle ne diſoit autre choſe ſinon : Ah! Therſandre, que ton amitié me couſte! cela me fait iuger que c'eſt luy. Or, Madame, conſiderez comment ie pouuois me garder de ceſtuy-cy, eſtant domeſtique & homme de ſi baſſe qualité au prix d'elle, que ie n'euſſe iamais penſé qu'elle y euſt daigné tourner les yeux. Mais puis qu'elle s'eſt renduë indigne de voſtre alliance, il faut qu'elle ſoit punie comme elle merite, & vous deuez croire que Dieu l'a decette ſorte abandõnée pour la faire ſeruir d'exemple aux autres de ſon aage. Cependãt vous deuez vous acquerir les biens que la fortune luy auoit preparez auec ſi peu de merites. Et en voicy le moyen: Vous ſçauez, Madame, que par nos loix, toute fille qui manque à ſon honneſteté, eſt condamnée à mourir par le feu. Nous la conuaincrons de cette faute fort ayſément, comme vous pouuez penſer, puis qu'elle en a des teſmoignages dans le ventre, deſquels elle ne ſe peut desfaire: Et parce que celles qui ſont ainſi condamnées, ne perdent pas ſeulement la vie, mais le bien auſſi, qui eſt acquis au Roy, il faut le luy demander des premiers : car il n'a garde de le vous refuſer. En ce meſme temps Leontidas entra dans le cabinet, & trouuant Leriane: Eſt-il poſſible, dit-il à ſa femme, que vous ayez le coürage de voir cette perſonne

qui eſt cauſe de tout le deſplaiſir que nous auons? Sa femme s'approchant de luy, deſireuſe d'auoir mon bien le tira contre vne feneſtre, & commença de luy raconter ce qu'elle venoit d'apprendre: & quoy qu'il fuſt genereux & plein d'honneur, ſi le tourna-t'elle de tant de coſtez qu'en fin il s'accorda à tout ce qu'elle voulut: & ainſi r'appellant Leriane qui ſe tenoit vn peu eſloignée, il luy commanda de dire la verité, & ſur tout de ne rien mettre en auãt qu'elle ne peuſt verifier. Elle plus aſſeurée qu'il ne ſe peut croire, reprit d'vn bout à l'autre tout le diſcours qu'elle auoit des-ja fait à ſa femme, & en fin conclud que s'il ne ſe vouloit aſſeurer en ce qu'elle diſoit, qu'il luy donnaſt vne ſage femme, pourueu qu'elle ne fuſt point connuë de moy, & qu'elle me feroit toucher à elle, & qu'il en pourroit apprendre la verité par ſon rapport. Leontidas trouua cette preuue fort bonne, & dés le lendemain luy en enuoya vne. Il aduint que ce iour là, ſa niepce par ſon commandement s'eſtoit miſe en ma place dans le lict, & pour empeſcher que ma nourrice ne ſe priſt garde de ce qu'elle vouloit faire, elle dit à la femme de Leontidas qu'elle l'enuoyaſt querir, ſous pretexte de luy demander de mes nouuelles. De cette ſorte ma chambre demeura ſans aucune perſonne qui euſt du iugement, ſi bien que Leriane entrant dedans auec cette ſage femme, & ayant

bien instruit sa niepce de ce qu'elle auoit à dire: elle s'approcha d'elle, & luy dit: Madame, ie vous auois promis de vous amener vne personne qui vous soulageroit en vostre mal: ie vous tiens parole à ce coup: car vous ne deuez rien craindre tant que vous aurez celle que ie vous ameine. Ormanthe contrefaisant sa parole, respondit fort bas, elle soit la bienvenuë. Ne trouuerez-vous pas bon, Madame, dit la bonne femme, que ie sçache en quel estat vous estes? Ie le veux bien, respondit Ormanthe. Elle se mit donc incontinent sous le tour du lict, & passant les mains sur le ventre d'Ormanthe, fit ce qu'on a accoustumé en semblables occasions, & de fortune l'enfant remua; de sorte que cependant qu'elle la touchoit, les douleurs prindrent cette pauure fille, qui fut si fort pressée de Leriane, & par la sage femme, qu'en moins de deux heures elle accoucha sans bruit, & sans que personne dans le logis s'en prist garde, tant la pauure Ormanthe se contraignit. Leriane qui vid la chose reüssir si bien, selon son dessein, donnant diuerses commissions à deux filles qui estoient dans ma chambre, fit si bien qu'elle demeura seule: & soudain y ayant pourueu de longue-main, fit bien bander sa niepce, & sans que la sage femme s'en prist garde la fit leuer vne heure apres, cependant qu'elles tenoient aupres du feu le petit

enfant. Et pour paracheuer sa trahison elle porta l'enfant auec la sage femme à Leontidas tout à descouuert, estant bien ayse que chacun le vist sortir de ma chambre, & de mon logis. Ie l'oüys bien crier du cabinet où i'estois : mais ne me doutant en façon du monde de cette meschanceté, ie ne voulus me destourner de mes tristes pensées. Elle s'addressa premierement à la femme de Leontidas, & auec le tesmoignage de celle qui auoit accouché Ormanthe, elle luy donna vne telle asseurance que l'enfant estoit mien, qu'elle le creut & Leontidas aussi. Mais pour couurir encores mieux cette trahison, elle dit à cette Dame qu'elle la supplioit de se contenter d'auoir mon bien, & que si elle me vouloit conseruer la vie, elle s'asseuroit que ie ne ferois point de difficulté, veu la faute que i'auois faicte, de le luy donner, & me renfermer pour le reste de mes iours entre les filles Druides, ou Vestales. Que ce seroit vne œuure tres-agreable à Dieu de me sauuer la vie pour ne diffamer point vne si bonne & honorable famille que la mienne : qu'encores que i'eusse commis vne si grande faute, elle ne pouuoit toutesfois oublier l'amitié qu'elle m'auoit portée, cependant que ie viuois selon mon deuoir : & que c'estoit la seule occasion qui luy faisoit faire cette priere. La femme de Leontidas qui n'auoit pas dessein sur ma vie, mais sur mon bien seulement, y consentit

consentit sans grande difficulté : mais Leontidas qui estoit homme d'honneur, & qui n'y tournoit point les yeux, fut long temps auparauant que de s'y accorder. En fin l'importunité de sa femme, iointe aux feintes larmes de Leriane, & le souuenir qu'il eut de quelques obligations, dont mon pere l'auoit autres-fois lié, le vainquirent : si bien qu'ils donnerent charge à Leriane de me persuader ce qu'elle leur auoit proposé.

Or le dessein de cette malicieuse creature, n'estoit pas celuy-là, mais elle eut peur que si sur l'heure i'eusse esté visitée, l'on n'eust trop aysément reconnu que ie n'auois point fait d'enfant, de sorte qu'elle desira de faire en façon que quelques iours s'escoulassent, apres lesquels la connoissance n'en fust pas si asseurée. Et pour rendre la chose plus vray-semblable, elle supplia Leontidas & sa femme de luy donner quelques-vns pour voir l'estat où i'estois : ce qu'ils firent, commandant à vne vieille Damoiselle, & à vn vieil Cheualier qui estoit de leur maison, & ausquels ils auoient beaucoup d'asseurance, de suiuré Leriane. Elle auec la sage femme, apres auoir mis l'enfant à nourrice, les conduit dans ma chambre, s'approche du lict : mais lors qu'elle n'y trouue personne, elle fait de l'estonnée, elle le descouure, & leur montre les marques d'vn accouchement, & feignant de ne sçauoir où i'estois,

me cherche ſans faire bruit, & en fin me trouue en mon cabinet. Elle les appelle, & ſans que i'y priſſe garde me montre par le trou de la ſerrure. I'eſtois pour lors couchée de mon long ſur vn petit lict, & auois la main ſous la teſte, reſuant au miſerable accident de Damon, & à la reputation qui m'en eſtoit demeurée, de ſorte qu'à mon viſage on pouuoit reconnoiſtre les triſtes repreſentations de ma penſée. Cette meſchante leur fit croire que c'eſtoit de mal & de laſſitude que ie demeurois de cette ſorte : ce qu'ils creurent ayſément pour les apparences qu'ils en auoient veuës : & trompez de cette ſorte, s'en retournerent faire leur rapport. Cependant Leriane eſtant demeurée ſeule auec la ſage femme, fit changer les linceuls de mon lict, & tout ce qui me pouuoit donner connoiſſance de ce qui s'y eſtoit paſſé, & contentant fort bien cette bonne femme la licentia, apres l'auoir conjurée de n'en parler point, mais de bien remarquer le iour & l'heure, afin qu'en temps & lieu elle s'en peuſt reſſouuenir, & apres elles partirent de mon logis. Ma nourrice y reuint quelque temps apres, ayant touſiours eſté retenuë par la femme de Leontidas, & ne trouuant rien de changé dans ma chambre, ne s'eſtonna d'autre choſe que de ne voir point Ormanthe dans mon lict : mais penſant qu'elle euſt eu quelque affaire, elle n'en fit plus grande

recherche. La nuict estant venuë, & l'heure que i'auois accoustumé de me coucher, ie fis comme de coustume, & me reposay iusques au lendemain sans entrer en nulle doute. Cependant Leriane bastissoit de merueilleuses harangues en mon nom, disant à Leontidas & à sa femme que ie les supplioisis tres-humblement d'auoir pitié de moy, qu'ils auoient ma vie & ma mort entre les mains, qüe ie me donnois à eux, & que ie ne voulois plus qu'vne maison retirée, pour me renfermer en lieu où personne ne me vist : Qu'aussitost que ie serois en estat de marcher, ie leur viendrois demander pardon de la faute que i'auois commise, & requerir permission de me retirer du monde. Bref, sages Bergeres, cette femme conduisit si bien sa meschanceté, que six semaines se passerent, durant lesquelles Ormanthe se remit en estat, qu'on n'eust iamais iugé à la voir qu'elle eust fait vn enfant: Et feignant d'auoir eu quelques affaires chez elle, reuint plus belle qu'elle n'auoit iamais esté. Leriane l'auoit si bien instruite, que quand ie luy demanday pourquoy elle s'en estoit allée sans m'en parler, elle me respondit qu'elle n'osa pas heurter à la porte de mon cabinet, & qu'elle croyoit que ce ne seroit que pour deux ou trois iours, & par ainsi pensoit d'estre plustost reuenuë que ie n'aurois pris garde qu'elle seroit partie. Ie receus

cette excuſe, & luy dis ſeulement qu'elle n'y retournaſt plus ſans me demander congé. Or ces choſes eſtans en cet eſtat, Leriane ne craignant plus qu'on la peuſt conuaincre de menſonge, reſolut d'acheuer ſon mal-heureux deſſein: Elle auoit deux couſins germains qui portoient les armes, & qui s'eſtoient acquis en toutes les armées où ils auoient eſté, la reputation de tres-vaillans Cheualiers. Ils eſtoient freres, ſi grands & forts, & ſi adroits aux armes, qu'il n'y auoit perſonne dans la Cour de Torriſmonde qui les égalaſt. Au reſte ils eſtoient pauures, & n'auoient autre eſperance que celle d'eſtre heritiers de Leriane. Elle qui faiſoit deſſein de ſe ſeruir de leur courage, les obligeoit par des preſens, & par ſes paroles leur faiſoit entendre qu'ils deuoient eſperer d'auoir ſon bien: ce qui les lioit de ſorte qu'il n'y auoit commandement qu'elle leur fit, qu'ils n'eſſayaſſent d'executer. Apres s'eſtre aſſeurée de leur volonté, elle commença de changer de diſcours en parlant à Leontidas, & à ſa femme, diſant que ie reprenois courage, que ie ne parlois plus de me retirer du monde, que i'oubliois ce que ie leur deuois: bref, quelques iours eſtãs eſcoulez, elle leur dit qu'il ne falloit plus rien eſperer de moy que par force, que ie niois tout ce qui s'eſtoit paſſé, & en diſant cecy, elle feignoit d'eſtre tant offenſée contre moy, qu'elle auoüoit que i'eſtois indigne du bien

qu'ils me vouloient faire. Et parce que la femme de Leontidas aſpiroit touſiours à mon bien: mais comment, luy dit-elle, la pourrez-vous conuaincre maintenant ? Nous auons, dit-elle, de bons teſmoins, mais quand cela ne ſeroit pas, puis que la verité eſt pour nous, i'ay des perſonnes à moy qui le maintiendront par les armes contre tous ceux qui ſouſtiendront le contraire: & vous ſçauez, Madame, que des choſes qui ſont douteuſes, & dont les preuues ne ſont pas ſuffiſantes, on en tire la verité par les armes. Leontidas qui eſtoit homme de courage, & qui eſtoit entré en colere de la malice dont il penſoit que i'auois vſé: non, non, dit-il, ie ſuis trop certain qu'elle a failly: ce ſera moy qui l'accuſeray, & qui le maintiendray contre tous. Leriane qui eſtoit tres-aſſeurée de ſes deux germains, & qui vouloit ſur tout ſe faire paroiſtre affectionnée à Leontidas, ſe tournant vers ſa femme: Madame, luy dit-elle, i'aimerois mieux mourir, que de voir les armes à la main de mon ſeigneur pour ce ſuject, ie vous ſupplie le deſtourner de ce deſſein, ou bien ie vous proteſte de ne m'en meſler plus. I'ay Leotaris, mon germain, & ſon frere, qui prendront cette charge: & à la verité, il eſt plus à propos que ce ſoient eux, parce qu'il ne ſeroit pas bien ſeant de demander le bien de celle que vous accuſeriez. Leontidas perſiſtoit en cette volonté, mais ſa femme

qui ne le vouloit point voir en ce danger, & qui iugeoit bien qu'il n'eſtoit pas à propos qu'il fuſt mon accuſateur, & qu'il demandaſt en meſme temps mon bien au Roy, fit en ſorte qu'elle obtint de luy qu'il laiſſeroit faire aux parens de cette femme. Ayant pris cette reſolution, Leriane parle à Leotaris, luy promet tout ſon bien, luy paſſe vne aſſeurance par eſcrit: bref, l'oblige de ſorte que luy & ſon frere euſſent entrepris contre le Ciel, tant s'en faut qu'ils euſſent fait difficulté de s'armer contre moy. Leriane aſſeurée de ce coſté, & ſouſtenuë de l'opinion de pluſieurs, meſme de l'authorité de Leontidas, ſe preſente deuant la Royne, m'accuſe, s'offre de verifier ce qu'elle dit, & repreſente la choſe ſi vray-ſemblable que chacun la croit. Et de peur que Therſandre ne deſcouurit les ruzes & malices dont elle auoit vſé par le paſſé, elle dit qu'il eſt pere de l'enfant, afin qu'il ne peuſt porter teſmoignage contre elle. La Royne qui eſtoit vne Princeſſe pleine d'honneur & de vertu, la conduit deuant le Roy, & ioignant ſes prieres aux accuſations de cette meſchante femme, requiert que ie ſois punie ſelon les rigueurs des loix. Leontidas eſt appellé, qui aſſiſtant la Royne fit les meſmes ſupplications, pour la honte qu'il en receuoit: cet acte ayant eſté commis en ſa maiſon, & ſa femme en meſme temps ſupplia la Royne de luy faire donner

mon bien, ce que le Roy accorda librement. Et toutesfois ce bon Prince se souuenant des seruices que mon pere auoit faits à Thierry son pere, n'estoit pas sans desplaisir de mon desastre. La premiere nouuelle que i'en sçeus, fut que les soldats de la iustice se vindrent saisir de moy, & cachetterent ma chambre, & mon cabinet, & en mesme temps me conduirent deuant le Roy, sans m'en dire le subiect. Dieux! quelle deuins-ie quand i'oüys les paroles de Leriane : Ie demeuray sans pouuoir proferer vn seul mot fort long temps: en fin estant reuenuë à moy, ie me iettay à genoux deuant la Royne, la suppliay de ne croire point cette mesehante femme: que ie luy iurois par tous les Dieux qu'il n'en estoit rien, qu'il n'y auoit preuue que ie ne fisse de ma pudicité, & que par pitié elle prit la cause d'vne innocente. Le Roy fut plus esmeu de mes paroles que la Royne, fust qu'il eust plus de memoire des seruices de mon pere, fust que ma ieunesse, & mon visage le touchassent de pitié, tant y a que se tournant vers Leriane: si ce que vous proposez, dit-il, n'est point veritable, ie vous promets, par l'ame de mon pere, que vous souffrirez la mesme peine que vous preparez aux autres. Sire, dit-elle, tres-asseurément ie prouueray ce que ie dis, & par tesmoins, & par les armes. Tous les deux, dit le Roy, vous sont

accordez. Et lors nous faisant separer, ie fus remise en seure garde, & Thersandre aussi: Et fut ordonné que les tesmoins nous seroient representez. Voila donc la sage femme & la nourrice a qui on auoit remis l'enfant d'Ormanthe, qui rendent tesmoignage de ce qu'elles sçauent. Voila le vieil Cheualier, & la Damoiselle dont ie vous ay parlé qui en font de mesme: Elle produit outre cela diuerses personnes qui auoient veu sortir cet enfant de mon logis: bref, les preuues estoient telles, que si Dieu n'eust eu soin de mon innocence, il n'y a point de doute que i'eusse esté condamnée. De fortune les Iuges estans dans ma chambre, & me lisant les depositions faictes contre moy, ie ne sçeus que faire en cette affliction, que de recourre aux Dieux, & leuant les yeux au Ciel, ie m'escriay: ô Dieux tout-puissans! qui lisez dans mon cœur, & qui sçauez que ie ne suis point atteinte de ce dont ie suis accusée, soyez mon support, & declarez mon innocence. Et lors comme inspirée de quelque bon Demon, ie me tournay vers la cheminée, & addressant ma parole aux Iuges: Si ces accusations, leur dis-ie, sont veritables, ie prie les Dieux que ie ne puisse plus respirer, & si elles sont fausses, ie les requiers que ce charbon ardant ne me puisse point brusler. Et soudain me baissant, ie prins vn gros charbon du feu, & le tins sans me brusler auec la main nuë

ſi long-temps qu'il s'y eſteignit preſque entierement. Les Iuges eſtonnez de cette preuue, voulurent toucher le charbon pour ſçauoir s'il eſtoit chaud, mais ils en retirerent bien promptement la main : Et apres qu'il fut preſque eſteint, comme ie vous diſois, ils viſiterent ma main pour voir s'il s'y auoit point d'apparence de bruſlure. Mais ils n'y en trouuerent non plus que ſi iamais il n'y euſt eu du feu. S'ils en furent eſtonnez, vous le pouuez penſer : tant y a qu'ils en firent le rapport au Roy, qui ordonna que Leriane en ſeroit aduertie, pour voir ſi cette preuue de mon innocence luy feroit point changer de diſcours. Mais au contraire, elle dit que quelque recepte auoit empeſché que le feu ne m'auoit offenſé : & que les teſmoins qu'elle preſentoit, eſtoient irreprochables. Et que cette preuue du feu ſeroit peut-eſtre receuable ſi elle eſtoit ordonnée par les Iuges, & non pas procedée de ma ſeule volonté qui la rendoit ſuſpecte de beaucoup d'artifice. Bref, ſages Bergeres, elle ſçeut de telle ſorte ſouſtenir ſa fauſſeté, que toute la faueur que le Roy me pût faire, fut d'ordonner, que le tout ſe verifieroit par les armes, & que dans quinze iours nous donnerions des Cheualiers, qui combattroient à outrance pour nous.

Les nouuelles de tout ce que ie vous ay

raconté, furent incontinent eſpanchées par toute l'Aquitaine, de ſorte que ma mere les entendit auſſi bien que les autres, & parce que Leriane auoit produit tant de teſmoins, elle creut, comme faiſoient auſſi preſque tous ceux qui en oyoient parler, que veritablement i'auois commis la faute dont i'eſtois accuſée: & comme celle qui auoit touſiours veſcu auec toute ſorte d'honneur, elle en receut vn ſi grand deſplaiſir qu'elle en tomba malade, & ayant deſia de l'aage, ne pût reſiſter longuement au mal, de ſorte qu'elle mourut en dix ou douze iours, auec ſi mauuaiſe opinion de moy, qu'elle ne voulut iamais enuoyer me voir, ny m'aſſiſter en ma iuſtification. Voyez comme les Dieux me voulurent affliger en diuerſes ſortes. Car ce coup me toucha plus viuement que ie ne vous ſçaurois dire. Me voila donc ſans pere & ſans mere, & delaiſſée de tous ceux qui me connoiſſoient, voire blaſmée vniuerſellement de chacun. I'auouë que ie fus pluſieurs fois en deliberation de me precipiter d'vne feneſtre en bas pour ſortir de tant de peines: car ie n'auois que ce ſeul moyen de me faire du mal. Mais les Dieux me conſeruerent auec eſpoir que mon innocence ſeroit enfin connuë: me repreſentant que ſi ie mourois, ie laiſſerois toute l'Aquitaine en cette mauuaiſe opinion de moy. Mais lors que Leriane offrit

Leotaris & ſon frere ; & que Therſandre ny moy ne peuſmes nommer perſonne : tant parce que nous ne nous y eſtions point preparez, que d'autant qu'il n'y auoit homme qui vouluſt entrer au combat ſur vne mauuaiſe querelle, comme il croyoit celle-cy : il faut auoüer que ie demeuray fort eſtonnée, & qu'alors plus que iamais ie regrettay le pauure Damon, m'aſſeurant bien que s'il euſt eſté en vie ie n'euſſe pas eſté ſans Cheualier. Therſandre d'autre coſté qui ne pouuoit defendre que ſa cauſe ne pût offrir que de combattre Leotaris & ſon frere l'vn apres l'autre. Mais le terme eſtant paſſé, le Roy pour nous faire quelque grace nous donna encores huict iours, & ceux-là eſtant eſcoulez, il en adiouſta pour tout delay trois autres, à la fin deſquels nous fuſmes conduits dans le camp, moy toute veſtuë de dueil, & ſans autre compagnie que celle des gens de Iuſtice : au contraire Leriane toute triomphante & accompagnée de pluſieurs, fut miſe ſur vn autre eſchaffaut vis à vis de celuy où i'eſtois. Deſia Leotaris & ſon frere eſtoient dans le camp armez & montez à l'aduantage, faiſant d'autant plus les vaillans qu'ils croyoient n'auoir à combattre que Therſandre, parce que nous n'auions pû trouuer autre que luy, d'autant que Leontidas, qui eſtoit fauoriſé du Roy, fit paroiſtre de tenir le party de Leriane pour

l'offenſe qu'il diſoit auoir receuë. Et que ceux, qui autresfois portez d'amour euſſent entrepris pour moy cent combats ſemblables, en eſtoient refroidis par la creance qu'ils auoient que ie les auois tous deſdaignez pour Therſandre. Voyez combien vne fauſſeté eſt difficille à eſtre reconnuë quand elle eſt finement deſguiſée. Enfin voicy Therſandre qui entre dans le camp, reſolu de les combattre tous deux, ſçachant bien que la iuſtice eſtoit de ſon coſté. Il fut ordonné par les Iuges, que ſi durant le combat quelque Cheualier ſe preſentoit pour moy il ſeroit receu, & que Leotaris & ſon frere pouuoient, ou enſemble, ou ſeparément, combattre Therſandre s'ils le vouloient. Ces deux freres auoient du courage, & eſtoient perſonnes d'honneur; de ſorte qu'ils vouloient le prendre l'vn apres l'autre: mais Leriane leur dit qu'elle ne le vouloit pas, de ſorte que ne luy oſant deſplaire, ils coururent tous deux contre luy. Penſez, ſages Bergeres, en quel eſtat ie deuois eſtre? Ie vous aſſeure que i'eſtois tellement hors de moy que ie ne voyois pas ce que ie regardois. En ce temps le Soleil, ſuiuant la couſtume, fut eſgalement partagé: les deffenſes ordinaires furent faictes, & le commandement eſtant donné, les trompettes ſonnerent. Therſandre qui veritablement a du courage, remettant ſa

confiance en la iuſtice des Dieux, donne des eſperons à ſon cheual, bien couuert de ſon eſcu, & frappe de ſon bois le frere de Leotaris ſur lequel il le rompt ſans effect : mais luy atteint en meſme temps des deux lances, eſt porté par terre auec la ſeelle entre les iambes. Leriane voyant vn ſi grand aduantage pour les ſiens, eſtoit pleine de contentement, & au contraire ie mourois de peur. Therſandre ſe voyant en telle extremité, ne perdit point l'entendement : mais courant à ſon cheual, luy oſta la bride auant qu'ils fuſſent reuenus à luy. L'animal qui eſtoit courageux ſe ſentant ſans ſelle & ſans bride, ſe met à courre par le camp, & comme ſi Dieu l'eut inſpiré, ſe ioinct à Leotaris, & à ſon frere, & commence à coups de pieds, & à coups de dents, de les aſſaillir ſi furieuſement, qu'au lieu d'attaquer Therſandre, ils furent contraincts de ſe deffendre de ſon cheual : Cela les amuſa quelque temps, parce qu'ils ne le peurent tuer ſi toſt qu'ils penſoient, à cauſe de la legereté & des coups qu'il leur donnoit : enfin ils en vindrent à bout, & animez contre Therſandre pour cette ruze reſolurent de finir promptement le combat : & pource s'addreſſant tous deux à luy, il ne pût faire autre choſe que ſe mettre aupres de ſon cheual, qui eſtoit mort en l'vn des bouts du camp, ce qui luy ſeruit beau-

coup, d'autant que les cheuaux de ſes ennemis ayant frayeur du mort, ne s'en vouloient approcher qu'auec peine, & cela mena le combat à vne grande longueur : enfin Leotaris voyant qu'il n'en pouuoit venir à bout, ſe reſolut de mettre pied à terre, ce que ſon frere fit auſſi, & laiſſant aller leurs cheuaux par le camp, s'en vindrent tous deux contre Therſandre, qui certes fit tout ce qu'vn homme pouuoit faire, mais ayant en teſte deux des plus forts & courageux Cheualiers d'Aquitaine, il luy fut impoſſible de faire longue reſiſtance. Il eſtoit donc deſia bleſſé en diuers lieux, & auoit tant perdu de ſang, qu'il n'auoit plus la force de ſe defendre longuement, lors que les Dieux eurent pitié de moy, & firent preſenter à la barriere du camp vn Cheualier qui demanda d'entrer pour defendre, & moy & Therſandre. Elle luy fut incontinent ouuerte, & parce qu'il vid bien que Therſandre eſtoit reduit à l'extremité, il pouſſe ſon cheual furieuſement contre eux: mais lors qu'il leur fut aupres il s'arreſta ſans les attaquer, & leur cria, ceſſez, Cheualiers, d'offenſer plus longuement les loix de Cheualerie, & vous addreſſez à moy, qui ſuis enuoyé ſi à propos pour vous en punir. Leotaris & ſon frere oyant cette voix ſe reculerent bien eſtonnez de ſe voir à pied, craignant qu'il ne ſe vouluſt ſeruir de l'aduantage qu'il

auoit de ſon cheual. Et pource ils ſe mirent à courre vers les leurs : mais l'eſtranger ſe mit au deuant, & leur dit: Ie veux que vous teniez cette courtoiſie de moy, & non pas de voſtre viteſſe & legereté : montez à voſtre aiſe à cheual, & ne croyez point que ie me vueille preualoir contre vous du mien. Tous ceux qui virent ces deux genereuſes actions, eſtimerent infiniment l'eſtranger : mais ie ne pouuois m'en contenter, me ſemblant que contre ceux qui ſouſtenoient vne ſi meſchante trahiſon, c'eſtoit vne grande faute de n'vſer de toute ſorte d'aduantage, & meſme puis qu'elles en auoient vſé de cette ſorte contre Therſandre. Mais le Cheualier auoit vne autre conſideration, ne iugeant pas, que ce qu'il blaſmoit en autruy luy fuſt honorable. Cependant que ie penſois à ce que ie vous ay dit, ie vis Leotaris & ſon frere à cheual, qui ſans ſe reſſouuenir de la courtoiſie receuë, vindrent l'attaquer tous deux à la fois, mais ils trouuerent bien vn bras plus fort que celuy de Therſandre. Sages Bergeres, ie ne vous ſçaurois particulariſer ce combat, car i'auois l'eſprit tant aliené, qu'à peine le voyois-ie. Il ſuffira de vous dire que l'eſtranger fit des preuues & de force, & de valeur ſi merueilleuſes, que Leriane diſoit que c'eſtoit vn Demon, & non point vn homme mortel. Enfin apres auoir

quelque temps combattu, ie vy bien qu'encores qu'il fust seul, il auoit toutesfois quelque aduantage sur eux : car pour Thesandre il estoit tombé de foiblesse & ne se pouuoit releuer de terre. Et ce qui le fit connoistre à tous ceux qui les regardoient, ce fut vn coup qu'il donna au frere de Leotaris d'vne telle force qu'il luy separa la teste de dessus les espaules. Leotaris voulut venger son frere: mais l'estranger n'ayant plus à faire qu'à luy, le mena de sorte, & le blessa en tant d'endroits que de foiblesse pour le defaut du sang, il se laissa choir du cheual en terre, & d'vne si lourde cheutte, que frappant de la teste la premiere il se tordit le col de la pesanteur du corps & des armes. L'estranger mettant pied à terre, & voyant qu'il estoit mort, le prend par vn pied, le traine hors du camp, & son frere de mesme, puis s'addressant à Thersandre l'ayde à se releuer, & le met à cheual sur vn de ceux des morts, & reprenant le sien, demande aux Iuges s'il auoit rien plus à faire : & luy ayant respondu que non, il requiert que ie fois mise en liberté: ce qui fut ordonné à l'heure mesme. Il s'en vint donc à moy, & me demanda s'il pouuoit me rendre quelque autre seruice. Deux encores, luy dis-ie, l'vn que vous me conduisiez chez moy, en m'ostant de la tyrannie de ceux qui m'ont rauie à ma mere, & l'autre que vous me

fassiez

faſſiez ſçauoir à qui i'ay l'obligation de ma vie, & de mon honneur. Pour vous dire mon nom, me reſpondit-il, c'eſt vne grace que ie vous demande de ne m'y vouloir point contraindre. Pour vous conduire où vous voudrez, il n'y a rien qui m'en puiſſe empeſcher, pourueu que ce ſoit promptement.

Cependant que ces choſes ſe paſſoient de cette ſorte tant à mon aduantage en ce lieu, les Dieux voulurent bien faire connoiſtre que iamais ils n'abandonnent l'innocence. Car il aduint que ma pauure nourrice n'ayant pas le courage de me voir mourir, croyant pour certain que Therſandre ne ſçauroit reſiſter contre ces deux Cheualiers, s'eſtoit renfermée dans ma chambre, pleurant & faiſant de ſi pitoyables regrets, qu'il n'y auoit perſonne qui n'en fuſt eſmeuë. Ormanthe qui auoit receu d'elle, & de moy toutes les courtoiſies qu'elle pouuoit deſirer en fut eſmeuë, parce qu'elle eſtoit fort peu fine, elle ne peut s'empeſcher de dire que ſa tante luy auoit aſſeuré que ie ne mourrois point, mais que ſeulement elle vouloit que ie luy fuſſe obligée de la vie, afin que ie luy fiſſe plus de bien. Ah! mamie, luy dit ma nourrice, il n'y a point de doute que noſtre maiſtreſſe eſt morte, ſi Therſandre ne demeure victorieux, & que le Roy meſme, ſelon les loix,

ne la sçauroit sauuer. Comment, dit Ormanthe, Madame sera brûlée? Il n'y a point de doute, respondit-elle. Ah! miserable que ie suis, repliqua cette fille, comment est-ce que les Dieux me pardonneront à iamais sa mort? Et comment, en estes-vous coulpables? adiousta ma nourrice. Ah! ma mere, respondit Ormanthe, si vous me promettez de n'en rien dire, ie vous raconteray vn estrange accident: & ma nourrice le luy ayant promis, elle luy dit que ç'auoit esté elle qui auoit fait cet enfant, & luy redit tout ce que ie viens de vous raconter. Mamie, dit incontinent ma nourrice, allons, allons tost sauuer la vie à tant de gens, & croyez que Dieu vous en sçaura gré: & de plus, ie vous feray auoir de Madame tout ce que vous voudrez. Voyez comme la verité se descouure. Cette fille suiuit ma nourrice, qui pour abreger, s'addressant hardiment à la Royne, luy fait entendre tout ce que ie vous ay dit, de fortune au mesme temps que le Cheualier estranger parloit à moy.

La meschanceté de Leriane estant donc descouuerte par les armes, & par la confusion de cette fille, le Roy commanda qu'elle fust mise dans le feu qui auoit esté preparé pour moy: quelques reproches qu'elle pût faire à sa niepce, disant, que ma nourrice l'auoit trompée, & que la fille n'estoit pas en

aage de porter teſmoignage, & moins contre elle que contre tout autre, parce qu'elle l'auoit rudoyée & chaſtiée de ſes vices. Mais toutes ſes defenſes furent de nulle valeur, & la verité fut aſſez connuë de chacun, tant pour les particularitez que cette fille en diſoit, que pour le rapport de la ſage femme qui auoüa de ne l'auoir iamais veuë au viſage. Et parce que chacun battoit des mains, & que le peuple ayant ſceu les malices de Leriane, commençoit de luy ietter des pierres, le Roy commanda que la iuſtice en fuſt faite, & ſe voyant preſte à eſtre iettée dans le feu, elle ſe reſolut de dire la verité, touchée de la memoire de tant de meſchancetez. Elle demande donc d'eſtre oüye, & declare toutes ſes trahiſons, m'en demande pardon, & puis volontairement ſe iette elle meſme dans le feu, où elle finit ſa vie au contentement de tous ceux qui auoient oüy ſes malices.

Cependant que ces choſes ſe demeſloient, le Cheualier qui m'auoit deliurée ne voulant eſtre connu, à ce que ie penſe, ſe retira ſans que perſonne s'en priſt garde, & moy ne le trouuant point ie demeuray auec beaucoup de deſplaiſir pour le peu de remerciement que ie luy auois fait. Ie fis tout ce que ie pûs pour en ſçauoir des nouuelles: mais il me fut impoſſible d'en apprendre iuſques au

lendemain qu'vn homme du pays qui l'auoit rencontré, & auquel il auoit parlé me vint trouuer de sa part, & me fit entendre que s'il n'euſt eſté preſſé de partir, il euſt attendu tant qu'il m'euſt pleu, pour me conduire où ie luy auois commandé, mais qu'il auoit promis à vne Dame de l'aſſiſter en vne affaire qui l'emmenoit du coſté de la ville de Gergouie : que s'il en reuenoit, & que i'euſſe affaire de ſon ſeruice, on pourroit ſçauoir de ſes nouuelles au Mont-d'or, & que pour eſtre reconnu, il ne changeroit point la marque qui eſtoit en ſon eſcu. Et luy demandant quelle elle eſtoit, parce que le iour precedent i'eſtois ſi eſtonnée que ie n'y auois pris garde, il me reſpondit, que c'eſtoit vn tygre qui ſe repaiſſoit d'vn cœur humain : auec ces mots; TV ME DONNES LA MORT, ET IE SOVSTIENS TA VIE.

Or, diſcrettes Bergeres, il faut que i'abbrege ce long diſcours, il fut ordonné que ie ſortirois des mains de Leontidas, à cauſe que ſa femme auoit demandé mon bien, & que ie ſerois remiſe en ma liberté, & la pauure Ormanthe pour n'auoir eſté pouſſée à tout ce qui s'eſtoit paſſé que par l'artifice de ſa tante, fut renfermée dans des maiſons deſtinées à ſemblables punitions, où telles femmes viuent auec toute ſorte de commodité, ſans toutes-

fois en pouuoir iamais sortir. Ie vous vay faire vn recit estrange: I'auois tousiours infiniment aimé Damon, & sa memoire depuis sa mort m'estoit demeurée si viue en l'ame, que ie l'auois ordinairement deuant les yeux: mais depuis cet accident, & que i'eus veu ce Cheualier estranger, ie ne sçay comment ie commençay de changer toute cette premiere affection en luy: & quoy que ie ne l'eusse point veu au visage, il faut que i'auoüe que ie l'aimay: de sorte que ie pouuois dire que i'estois amoureuse d'vn visage armé, & sans le connoistre. Ie ne sçay si l'obligation que ie luy auois en estoit cause, où si sa valeur & sa courtoisie, où sa bonne façon m'y contraignirent: tant y a que veritablement, ie n'ay pû aimer depuis ce iour, que ce Cheualier inconnu. Et pour preuue de ce que ie dis, apres auoir attendu quelque temps: & voyant que ie n'auois point de ses nouuelles, ie me resolus de prendre le chemin de Gergouie & du Mont-d'or: & apres auoir vn peu consulté ce dessein, ie le declaray à Thersandre, qui m'offrit toute assistance. Et ie m'addressay plustost à luy qu'à tout autre, parce que depuis le iour qu'il auoit combattu il s'estoit entierement donné à moy: Et que plusieurs fois ie luy auois oüy dire, qu'il desiroit infiniment de connoistre ce vaillant Cheualier qui nous auoit si bien secourus. Feignant donc de vouloir

visiter mon bien, ie dresse mon train, ie sors de la Cour, & m'en viens chez moy, où me demeslant de cet embarras, ie ne prens que ma nourrice pour toute compagnie, & Thersandre pour me defendre, & nous mettons sur le chemin du Mont-d'or. C'est vn pays extremément rude & montueux, chargé presque en tout temps de neiges & de glaçons; ma pauure nourrice y mourut, & lors que ie la faisois enterrer, & que i'estois merueilleusement en peine pour estre seule auec Thersandre, ie rencontray Tyrcis, & Hylas, & Laonice, desquels la compagnie me fut tant agreable, que pour ne la perdre ie me resolus de m'habiller en Bergere, comme vous me voyez, & Thersandre en Berger: & apres auoir demeuré quelque temps dans ces montagnes, pensant y trouuer quelques nouuelles de celles que ie cherchois, ie me resolus de venir auec eux en ce pays, puis que par l'Oracle il leur estoit commandé de s'y acheminer: & pensay aussi puis que ie m'approchois de Gergouie, que ie pourrois peut-estre trouuer ce Cheualier à qui i'ay tant d'obligation.

Madonthe alloit de cette sorte racontant sa fortune, & non sans moüiller son visage de pleurs, cependant que Paris & les Bergers discouroient ensemble, & ne se pouuant si tost

endormir pour estre tous attaints de ce mal d'esprit, qui sur tous les autres est ennemy du sommeil. Car Tyrcis mesme aimoit sa Cleon morte, quoy qu'il n'eust plus d'esperance de la reuoir: & parce qu'entre tous il n'y en auoit point qui fust plus libre que l'inconstant Hylas, c'estoit aussi celuy qui portoit auec moins d'incommodité son amour. Et de fortune Tyrcis ayant la pensée en sa chere Cleon, ne pût s'empescher de souspirer fort haut, & en mesme temps Siluandre en fit de mesme. Voila, dit Hylas, deux souspirs bien differens. Et comment l'entendez-vous? dit Paris. Ie l'entends ainsi, & m'imagine que Siluandre souffle de cette sorte pour esteindre le feu qui le brule, & Tyrcis pour r'allumer celuy qui la brulé autresfois. Hylas parle fort bien, dit Tyrcis, quand il dit qu'il s'imagine telle chose: car aussi n'est-ce qu'vne pure imagination d'vne ame qui ne sçait pas aimer. Et vous aussi Tyrcis, respondit Hylas, me reprochez que ie ne sçay pas aimer? Ie pensois qu'il n'y eust que ce fantastique Siluandre qui deust auoir cette opinion. Si chacun, dit Tyrcis, iugeoit auec la raison, vous mesme le croiriez comme nous. Comment, dit Hylas, se releuant sur vn coude, que pour bien aimer il faut idolatrer vne morte comme vous? Si vous sçauiez bien aimer, adiousta Tyrcis, il n'y a point de doute que si vous auiez vne rencontre aussi malheureuse

que la mienne, vous y seriez obligé par le deuoir. Et quoy, repliqua l'inconstant, on verroit Hylas amoureux d'vn tombeau? & si i'auois la iouyssance de mes amours, comme enfin tout amant la desire, qu'en naistroit-il, Tyrcis, que des cercueils? Quant à moy, Berger, ie ne veux point de tels enfans, & par consequent n'aimeray iamais telles maistresses. Mais venons à la raison: Quel contentement, & quelle fin proposez-vous à vostre amour? Amour, dit-il, est vn si grand Dieu, qu'il ne peut rien desirer hors de soy-mesme: il est son propre centre; & n'a iamais dessein qui ne commence & finisse en luy. Et partant, Hylas, quand il se propose quelque contentement, c'est en luy-mesme d'où il ne peut sortir, estant vn cercle rond, qui par tout a sa fin & son commencement, voire qui commence où il finit, se perpetuant de cette sorte, non point par l'entremise de quelque autre, mais par sa seule & propre nature. C'est bien Druyser, dit Hylas, en se mocquant, mais quant à moy, ie croy que tout ce que vous venez de de dire sont des fables, auec lesquelles les femmes endorment les moins ruzez. Et qu'est-ce, Hylas, dit Tyrcis, qui te semble plus esloigné de la verité? Toutes les choses que vous venez de dire, respondit l'inconstant, sont de telle sorte hors d'apparence, que ie ne sçaurois marquer celle qui l'est dauantage.

Qu'Amour ne desire rien hors de soy-mesme, tant s'en faut on void le contraire, puis que nous ne desirons que ce que nous n'auons pas. Si vous entendiez, respondit Tyrcis, de quelle sorte par l'infinie puissance d'amour deux personnes ne deuiennent qu'vne, & vne en deuient deux, vous connoistriez que l'Amant ne peut rien desirer hors de soy-mesme. Car aussi-tost que vous auriez entendu comme l'Amant se transforme en l'Aimé, & l'Aimé en l'Amant, & par ainsi deux ne deuiennent qu'vn, & chacun toutesfois estant Amant & Aimé, par consequent est deux, vous comprendriez, Hylas, ce qui vous est tant difficile, & auoüeriez, que puis qu'il ne desire que ce qu'il aime, & qu'il est l'Amant & l'Aimé, ses desirs ne peuuent sortir de luy-mesme. Voicy bien, dit Hylas, la preuue du vieux prouerbe, Qu'vn erreur en attire cent. Car pour me persuader ce que vous auez dit, vous m'allez figurant des choses encores plus impossibles, à sçauoir, que celuy qui aime, deuient ce qu'il aime, & par ainsi ie serois donc Phillis. La conclusion, dit Siluandre, n'est pas bonne: car vous ne l'aimez pas, mais si vous disiez qu'en aimant Diane, ie me transforme en elle, vous diriez fort bien: Et quoy, dit Hylas, vous estes donc Diane? Et vostre chappeau aussi n'est-il point changé en sa coiffure, & vostre iuppe en sa robbe? mon chappeau, dit Siluandre,

n'aime pas ſa coiffure. Mais quoy? dit l'inconſtant, vous deuriez donc vous habiller en fille: car il n'eſt pas raiſonnable qu'vne ſage Bergere comme vous eſtes, ſe deſguiſe de cette ſorte en homme. Il n'y eut perſonne de la troupe qui ſe peuſt empeſcher de rire des paroles de ce Berger, & Siluandre meſme en rit comme les autres: mais apres il reſpondit de cette ſorte: Il faut, s'il m'eſt poſſible, que ie vous ſorte de l'erreur où vous eſtes. Sçachez donc qu'il y a deux parties en l'homme: l'vne, ce corps que nous voyons, & que nous touchons: & l'autre, l'ame, qui ne ſe void, ny ne ſe touche point, mais ſe reconnoiſt par les paroles & par les actions, car les actions ny les paroles ne ſont point du corps, mais de l'ame, qui toutesfois ſe ſert du corps comme d'vn inſtrument. Or le corps ne void ny entend: mais c'eſt l'ame qui fait toutes ces choſes: de ſorte que quand nous aimons, ce n'eſt pas le corps, qui aime, mais l'ame, & ainſi ce n'eſt que l'ame qui ſe transforme en la choſe aimée, & non pas le corps. Mais, interrompit Hylas, i'aime le corps auſſi bien que l'ame: de ſorte que ſi l'Amant ne ſe change en l'Aimé, mon ame deuroit ſe chãger auſſi bien au corps de Phillis qu'en ſon ame. Cela, dit Siluandre ſeroit contreuenir aux loix de la nature: car l'ame qui eſt ſpirituelle, ne peut non plus deuenir corps, que le corps deuenir ame: mais pour

cela le changement de l'Amant en l'Aimé ne laisse pas de se faire. Ce n'est donc qu'en vne partie, dit Hylas, qui est l'ame, & qui par consequent est celle dont ie me soucie le moins. En cela vous faictes paroistre, dit Siluandre, que vous n'aimez point, ou que vous aimez contre la raison: car l'ame ne se doit point abaisser à ce qui est moins qu'elle, & c'est pourquoy on dit que l'amour doit estre entre les égaux, à sçauoir l'ame, aimer l'ame qui est son égale, & non pas le corps qui est son inferieur, & que la nature ne luy a donné que pour instrument. Or pour faire paroistre que l'Amant deuient l'Aimé, & que si vous aimiez bien Phillis, Hylas seroit Phillis, & si Phillis aimoit bien Hylas, Phillis seroit Hylas, oyez que c'est que l'ame: car ce n'est rien, Berger, qu'vne volonté, qu'vne memoire, & qu'vn entendement. Or si les plus sçauans disent que nous ne pouuons aimer que ce que nous connoissons, & s'il est vray que l'entendemẽt & la chose entenduë ne sont qu'vne mesme chose, il s'ensuit que l'entendement de celuy qui aime, est le mesme qu'il aime. Que si la volonté de l'Amant ne doit en rien differer de celle de l'Aimé, & s'il vit plus par la pensée qui n'est qu'vn effect de la memoire, que par la propre vie qu'il respire, qui doutera que la memoire, l'entendemẽt & la volonté estant changée en ce qu'il aime, son ame qui n'est autre chose que ces trois puissances,

ne le soit de mesme? Par Thautates, dit Hylas, vous le prenez bien haut, encor que i'aye long temps esté dans les escoles des Massiliens, si ne puis-ie qu'à peine vous suiure. Si est-ce, dit Siluandre, que c'est parmy eux que i'ay appris ce que ie dis. Si auez-vous eu beau m'embroüiller le cerueau par vos discours, dit Hylas, vous ne sçauriez pourtant me montrer que l'Amant se change en l'Aimé, puis qu'il en laisse vne partie, qui est le corps. Le corps, dit Siluandre, n'est pas partie, mais instrument de l'Aimé, & de faict si l'ame estoit separee du corps de Phillis, ne diroit-on pas, voila le corps de Phillis? Que si c'est bien parler que de dire ainsi, il faut donc entendre que Phillis est ailleurs, & ce seroit en cette Phillis que vous seriez transformé, si vous sçauiez bien aimer, & cela estant vous n'auriez point de desir hors de vous-mesme: car comprenant toute vostre amour en vous, vous assouuiriez aussi en vous tous vos desirs. S'il est vray, dit Hylas, que le corps ne soit que l'instrument dont se sert Phillis, ie vous donne Phillis, & laissez-moy le reste, & nous verrons qui sera plus content de vous ou de moy: Et pour la fin de nostre different, il sera fort à propos que nous dormions vn peu. Et à ce mot se remettant en sa place, ne voulut plus leur respondre. Ainsi peu à peu toute cette trouppe s'endormit horsmis Siluandre, qui veritablement espris d'vne tres-

violente affection, ne peut clorre l'œil de long temps apres.

Cependant, ainsi que ie vous disois, Madonthe alloit racontant sa fortune à ces belles Bergeres : & parce qu'vne grande partie de la nuict estoit des-ja passée, peu à peu le sommeil s'escoula dans les yeux de Phillis & d'elle : Mais Astrée qui ne pouuoit dormir alloit entretenant Diane, qui de son costé reconnoissant l'extreme affection de Siluandre, commençoit de l'aimer, quoy que cette bonne volonté prist naissance assez insensiblement, car elle-mesme ne s'en prenoit garde. Au commencement ce ne fut qu'vne connoissance de son merite, (aussi est-il necessaire de connoistre auant que d'aimer) depuis sa conuersation ordinaire, luy fit trouuer sa compagnie agreable. Et en fin sa recherche auec tant de discretion & de respect le luy fit aimer sans nul dessein toutesfois, d'auoir de l'amour pour luy. Astrée qui auoit toutes ses pensées en Celadon ne pouuant si tost clorre l'œil, voyant que Phillis & Madonthe estoient endormies, & croyant de n'estre escoutée de personne, parloit de cette sorte à Diane. Veritablement, ma sœur, il faut auoüer qu'vne imprudence attire beaucoup de peines apres elle, & que quand vne faute est faicte, il faut beaucoup de sageſſe pour la reparer. Considerez, ie vous supplie, combien celle que i'ay commis en l'amitié de Celadon m'a rapporté

& me rapportera d'ennuis, puis que ie ne ſçaurois ſouffrir que ma penſée eſpere de m'en voir iamais exempte, ſinon par la mort, & encores ne penſe-ie pas que ſi apres la mort on a connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé en cette vie, (comme pour certain ie croy que l'on a) ie n'aye dans mon tombeau meſme, le regret d'auoir commis cette offenſe contre la fidelité de Celadon, & cependãt voyez à quoy cette faute m'a portée. Voila cette amour qu'auec tant de peine & de ſoing i'ay tenuë ſi longuement cachée, & que ie ne voulois pas meſme eſtre connuë à ma chere compagne, la voila, dis-ie, à cette heure deſcouuerte par moy-meſme à des perſonnes eſtrangeres, & qui ne me ſont obligées d'aucune ſorte de deuoir. Ah! que ſi ie reuenois au bon-heur que i'ay perdu, ie me conduirois bien, ce me ſemble, auec plus de prudence. Ma ſœur, reſpondit Diane, la foibleſſe humaine a cela de propre, qu'elle ne reconnoit preſque iamais ſa faute que quand elle en reſſent le mal, d'autãt que les Dieux veulent ſeuls eſtre eſtimez parfaicts & ſages. De ſorte qu'il ne faut point que vous croyez que ſi la perte que vous auez faicte de Celadon, ne fuſt aduenuë de cette façon, c'euſt eſté, ſans doute, de quelque autre: car il n'y a rien de ferme, ny d'entieremẽt arreſté parmy les hommes. Ie ne dis pas que la prudence ne puiſſe eſloigner, diuertir ou amoindrir vn peu ces accidens: mais

croyez-moy, ma sœur, il faut en fin, que par la preuue nous connoissions que nous sommes hommes, c'est à dire, auec beaucoup d'imperfections. Si voyons-nous, respondit Astrée, plusieurs personnes qui passent plus doucemẽt leur vie que d'autres, ou de qui pour le moins les actions ne sont point au veu & au sçeu du public, & sans aller plus loing, i'auoüe que vous auez eu du mal heur en Philandre : mais qui est-ce qui vous le peut reprocher? Ah! ma sœur, respondit Diane, il n'y a rien qui nous face de plus rudes reproches de nos fautes que la connoissance que nous en auons nous-mesmes. Il est vray, repliqua Astrée, si m'auoüerez-vous, que tout ainsi que le bien que nous possedons est plus grand quand il est connu: de mesme aussi le mal, dont chacun a connoissance, est bien plus cuisant. De là vient qu'auec tant de soin chacun s'efforce de cacher les incommoditez qu'il souffre, & qu'il y en a bien souuent qui aiment mieux les auoir plus grandes, & qu'elles soient cachées & secrettes. Or, ma sœur, ie vous aime trop pour ne vous aduertir d'vne chose, où, ce me semble, vous deuez apporter tous les remedes de vostre prudence. Et puis qu'il n'y a personne qui nous escoute, ie penserois vser de trahison, si ie ne vous descouurois ma pensée. Car ie sçay fort bien, que si autres-fois i'eusse auant mon malheur rencontré vne amie qui

m'euſt parlé ſi franchement, ie ne ſerois pas en la confuſion où ie me trouue. Ma ſœur, reſpondit Diane, voicy vn teſmoignage de noſtre amitié & de voſtre bonté. Vous m'obligez infiniment de me dire non ſeulement cette fois, mais touſiours ce qui vous ſemblera de mes actions, & meſme en particulier, comme nous ſommes à cette heure, que tout dort autour de nous.

Encores que ces deux ſages Bergeres euſſent opinion de n'eſtre point ouyes, ſi eſtoient-elles bien fort deceuës: car Laonice qui eſtoit de la compagnie, encor qu'elle feignit de dormir oyant que ces Bergeres diſcouroient entre elles, leur tendoit l'oreille plus attentiuement qu'il luy eſtoit poſſible, deſireuſe outre meſure d'apprendre de leurs nouuelles, afin de leur rapporter du deſplaiſir, ſuiuant le deſſein qu'elle en auoit fait. D'autre coſté Siluandre voyant tous ſes compagnons endormis, & oyant parler ces Bergeres, reconnut, ce luy ſembla, la voix de Diane, & deſireux d'entendre leur diſcours ſe deſroba le plus doucement qu'il luy fut poſſible d'entre ces Bergeres, ce qu'il fit ayſément, parce qu'ils eſtoient ſur leur premier ſommeil, & ſe trainant peu à peu ſur les mains & ſur les genoux vers le lieu où eſtoient les Bergeres, fit de ſorte qu'elles ne l'oüyrent point approcher. Et parce que leur murmure l'alloit guidant, il ne s'arreſta qu'il ne peuſt bien

bien diſcerner la voix de chacune, & de fortune il y arriua au meſme temps qu'Aſtrée reprenoit la parole de cette ſorte:

Vous reſſouuenez-vous des propos que ie vous ay dits auiourd'huy à l'oreille quand Siluandre diſputoit auec Phillis? N'eſt-ce pas, dit Diane, de l'amitié de ce Berger enuers moy? de cela meſme, reſpõdit Aſtrée: Or continua-t'elle, il faut que vous ſçachiez que depuis ie l'ay bien mieux reconnuë par les diſcours qu'il m'a tenus: de ſorte que vous deuez attendre pour choſe tres-certaine vne extreme affection de luy. Que ſi elle vous eſt deſ-agreable, il faut que de bonne heure vous l'eſloignez de vous, & encor ne ſçay-ie ſi cela y profitera beaucoup, puis que ces humeurs particulieres, comme eſt celle de ce Berger, ne ſe ſurmontent pas ayſément, eſtant de telle nature qu'elles s'efforcent plus opiniaſtremẽt contre ce qui les contrarie: Que ſi elle vous plaiſt, il faut y vſer d'vne tres-grande diſcretion, afin qu'elle ne ſoit reconnuë d'autre que de vous. Ma ſœur, reſpõdit Diane, apres auoir quelque temps penſé à ce qu'elle luy diſoit, vous me faictes trop paroiſtre d'amitié, pour vous tenir quelque choſe cachée. Ie vous veux donc parler à cœur ouuert, mais auec ſupplication que ce que ie vous diray, ne ſoit iamais redit ailleurs, non pas meſme à Phillis, ſi cela n'offenſe point l'amitié qui eſt entre vous. Ie croirois, reſpondit Aſtrée, vſer

d'vne grande trahiſon, & eſtre indigne d'eſtre aimée de vous, ſi ie faiſois part à quelqu'vn d'vn ſecret que vous m'auriez fié : & quant à ce qui concerne Phillis, ſoyez ſeure, ma ſœur, que tout ainſi que ie ne feray iamais choſe qui puiſſe bleſſer l'amitié que ie luy porte, de meſme ne me fera-t'elle iamais offenſer celle que ie vous ay iurée. Ce n'eſt pas, dit Diane, que ie ſois en doute de la diſcretion de Phillis, mais c'eſt que ſi ie pouuois, ie me cacherois à moy-meſme. Et à ce mot s'eſtant teuë pour quelque temps, elle recommença ainſi : Lors, ma ſœur, que ie perdis Philandre, comme ie vous ay raconté, le deſplaiſir m'en fut ſi ſenſible, qu'apres l'auoir plaint fort long temps, ie fis reſolution de n'aimer iamais rien, & de paſſer de cette ſorte le reſte de ma vie en vn eternel veufuage. Car encor que Philandre ne fuſt pas mon mary, ſi crois-ie que ſans doute il l'euſt eſté s'il euſt ſurueſcu Philidas. En cette reſolution ie vous puis iurer auec verité que i'ay veſcu iuſques icy autant inſenſible à l'amour, que ſi ie n'euſſe point eu d'yeux ny d'oreilles, pour voir ny oüyr ceux qui ſe ſont preſentez. Amidor, couſin de Philidas, en peut rendre preuue, qui encor que d'vne humeur volage, ne laiſſoit d'auoir des parties aſſez recommandables pour ſe faire aimer, & qui auant qu'eſpouſer Alfarante, m'a pluſieurs fois repreſenté la volonté de ſon oncle, voire celle de Philidas,

& offert de me prendre à toutes les conditions que ie luy voudrois dõner: Teſmoin le pauure Nicandre: ie l'appelle pauure, pour l'eſtrange reſolution que mon refus luy fit prendre: Et bref, teſmoins tous ceux qui depuis ce iour là ont eu la volonté de m'aimer. Tant y a que la memoire de Philandre m'a iuſques à ce iour de telle ſorte defendue de ſemblables coups, que ie ne puis iurer n'auoir pas meſmes eu en penſée que cela peut eſtre. Mais il faut confeſſer que depuis la feinte recherche de Siluandre, ie me ſens beaucoup moins changée, & vous ſupplie de conſiderer ce que ie vay vous dire: Ie ſçay que ce Berger, au comencement pour le moins, ne m'a ſeruie que par gageure; & toutesfois dés qu'il a commencé, i'ay eu ſa recherche agreable, & au contraire, ie ſçay que le gentil Paris m'aime veritablement, & que pour moy il laiſſe la grandeur de ſa naiſſance: & toutesfois, quelque merite que ie reconnoiſſe en luy, il eſt impoſſible qu'il faſſe naiſtre en moy tant ſoit peu d'amour, & proteſte que toutes les fois que ie le conſidere, & que ie me demande de quelle volonté ie ſuis enuers luy, ie trouue que ce n'eſt point d'autre ſorte que s'il eſtoit mon frere. D'en trouuer la raiſon, il m'eſt impoſſible: mais tant y a que cela eſt tres-veritable. Or, ma ſœur, ſi ie dis que i'aime d'autre façon Siluandre, ne croyez pas pour cela que

ie ſois eſpriſe d'amour pour luy, mais ouy bien que ie reſſens les meſmes commencemés, que, ſi i'ay bonne memoire, ie reſſentois à la naiſſance de l'amitié de Philandre. Et qu'eſt-ce, ma ſœur, reſpondit Aſtrée, qui vous plaiſt le plus en luy? Premierement, dit Diane, ie ne voy point qu'il ait iamais rien aimé, & cela ne ſe peut pas attribuer à vne ſtupidité d'entendement, veu qu'il montre bien le contraire par ſes diſcours. Et puis il ſe ſouſmet ie ne ſçay comment, & me donne vne ſi abſoluë puiſſance ſur ſa volonté, qu'il ne dit iamais parole qu'il ne craigne de m'offenſer. Outre cela, c'eſt vne diſcretion touſiours continuée que toute ſa vie, & ne voyez rien en luy de trop ny de trop peu: Et en fin, & qui eſt veritablement la cauſe principale de mon amitié, c'eſt que ie le iuge homme de bien, rond, & ſans vice. Ie vous aſſeure, ma ſœur, reſpondit Aſtrée, que ie reconnois les meſmes conditions en ce Berger, & que quant à moy ie iuge que ſi le Ciel vous deſtine à aimer quelque choſe, vous eſtes heureuſe, ſi c'eſt ce Berger. Mais ſi faut-il que vous y vſiez de voſtre prudence ordinaire, ſi vous n'en voulez auoir du deſplaiſir. Ie ne ſçay, ma ſœur, dit Diane, pourquoy vous me tenez ce langage: car ſçachez qu'encores que ie l'aime mieux qu'autre que i'aye veu depuis la perte de Philandre, ce n'eſt pas pour cela que ie vueille qu'il le ſçache, ny que i'aye intention

de luy permettre de me ſeruir : & s'il eſt ſi outrecuidé que de me le declarer, qu'il s'aſſeure que ie le traitteray de ſorte qu'il n'aura iamais la hardieſſe de m'en parler deux fois. Mais, ma ſœur, dit Aſtrée, quelle eſt donc voſtre intention? De nous punir tous deux, reſpõdit Diane. Ie veux dire de le chaſtier de la hardieſſe qu'il aura euë de m'aimer, & me punir auſſi de la faute que i'auray faicte de l'auoir agreable, afin d'eſtre pour le moins plus iuſte que bien auiſée. Ma ſœur, dit Aſtrée, ce deſſein eſt tres-pernicieux: car en cela vous ne vous rapporterez nulle ſatisfaction, mais beaucoup de peine, & peut-eſtre vne extreme confuſion. Prenez garde, que voyant vn caillou, vous n'y apperceuez point de feu, mais ſi vous le frappez, ou auec vn autre caillou, ou auec quelque choſe de plus dur, vous le voyez incontinent tout couurir d'eſtincelles, & par ainſi le feu caché ſe deſcouure. Faictes eſtat que de meſme ces ieunes cœurs, qui aiment bien, s'ils ont de la prudence, cachent diſcrettement leurs affections, & n'en donnent la veuë qu'à ceux qui en doiuent auoir connoiſſance : Mais quand ils ſont hurtez, ie veux dire quand vne trop grande rigueur les outrage, ils ſont ſi tranſportez de leur paſſion, qu'il leur eſt impoſſible qu'ils la puiſſent diſſimuler, & Dieu ſçait, ſi cela peut eſtre ſans mettre vn grand trouble en l'ame de celle pour qui ces choſes ſe font: car

de quelque coſté que ces diſcours puiſſent tomber, ils ne peuuent eſtre à l'aduantage d'vne fille. Voſtre ſageſſe, ma ſœur, vous feroit bien conſeiller vne autre, mais chacun a les yeux clos le plus ſouuent pour ſoy-meſme: c'eſt ce qui m'a conuié à vous demander dés le commencement, ſi vous aimez ou n'aimez pas ce Berger. Car ſi vous ne l'aimez point, il faut d'abord retrancher toute conference & toute pratique, mais ſi entierement & ſi promptement, qu'il ne luy reſte nul eſpoir, ny à ceux qui deſcouuriront ſon affection, ny aucun ſoupçon que vous y ayez iamais conſenty. Et il ne faut point ſe flatter en cela, de dire qu'vne femme ne peut non plus s'empeſcher d'eſtre aimée que d'eſtre veuë. Ce ſont des contes pour endormir les perſonnes moins ruſées, puis qu'en effect il n'y a celuy qui ne ſe departe de telle entrepriſe, ſi dés le commencement toute eſperance luy eſt oſtée, non pas d'vne partie, mais du tout. Que ſi nous en voyons quelques opiniaſtres, c'eſt pour quelques iours ſeulement, eſtant certain que l'amour non plus que le reſte des choſes mortelles, ne peut viure ſans nourriture, & que la propre nourriture d'amour, c'eſt l'eſperance. Mais ſi vous l'aimez ainſi que vous m'auez dit, & comme, à la verité, il le merite: ce ſeroit, ma ſœur, vne grande imprudence, ce me ſemble, de vouloir vous rauir ce qui vous

plaiſt. Mais, dit Diane, ce qui plaiſt n'eſt pas touſiours ny honorable, ny raiſonnable, & cela n'eſtant pas, la vertu nous ordonne de nous en deporter: & quant à moy, i'aimerois mieux la mort, que de faire autrement. Ie ne doute point de ce que vous dittes, reſpondit Aſtrée, eſtant trop certaine de la vertu de Diane: mais voyons donc ſi cette action eſt contraire à la raiſon ou à l'honneur. Eſt-ce contre la raiſon d'aimer vn gentil Berger, ſage, diſcret, & qui a tant eſté fauoriſé de la nature? Quant à moy ie iuge que non, tant s'en faut, il me ſemble raiſonnable. Or rien de raiſonnable ne peut eſtre honteux, & ne l'eſtant point, ie ne vois pas qu'il y ait apparence de douter de ce que vous diſiez. Il eſt ayſé, adiouſta Diane, de conclure icy à l'aduantage de ce Berger, n'y ayant perſonne qui y contrediſe, mais ſi quelqu'vn vous propoſoit: Eſt-il raiſonnable que Diane qui a touſiours eſté en conſideration parmy les Bergers de cette contrée, eſpouſe par amour vn Berger inconnu, & qui n'a rien que ſon corps, & ce que ſa conduitte luy peut acquerir? ie ne croy pas que vous priſſiez la premiere opinion. Et cette conſideration eſt cauſe que ie ſuis entierement reſoluë de ſouffrir ſa recherche & ſon affection, tant que ie pourray feindre de ne la croire: mais s'il me reduit à tel poinct que ie ne puiſſe plus me couurir de cette ruſe, dés l'heure

que cela m'aduiendra, ie proteſte que iamais ie ne luy permettray de me voir, ou s'il me void de m'en parler, ou s'il m'en parle, & qu'il m'aime, ie le traitteray de ſorte que s'il vit, ie croiray qu'il ne m'aimera plus. Et vous, dit Aſtrée, que deuiendrez-vous cependant ? Ie l'aimeray ſans doute, reſpondit Diane, & en l'aimant, & viuant de cette ſorte auec luy, ie puniray l'offenſe que i'auray faicte de l'aimer. Ie preuois, adiouſta Aſtrée, que ce deſſein vous prepare plus de peines & de mortels deſplaiſirs, que la vanité qui le vous fait faire ne vous donnera iamais de faux contentemens.

Cependant que ces Bergeres diſcouroient de cette ſorte, penſant que perſonne ne les oüyt, Laonice eſtoit ſi attentiue, que pour n'en perdre vne ſeule parole, elle n'oſoit pas meſme ſouffler, parce qu'il n'y auoit rien qu'elle deſiraſt auec plus de paſſion que de deſcouurir les nouuelles qu'elle apprenoit. Mais Siluandre y demeuroit rauy, & lors qu'il oyoit au commencement les fauorables paroles que Diane diſoit, combien s'eſtimoit-il heureux? puis quand il eſcoutoit les conſeils d'Aſtrée, & la defenſe qu'elle faiſoit de ſon merite, combien luy eſtoit-il obligé ! Mais quand ſur la fin il vid la reſolution que Diane prenoit: ô Dieux ! qu'eſt-ce qu'il deuint ! Il fut tres à propos pour luy que ces Bergeres s'endormiſſent, puis qu'il luy euſt eſté impoſſible de ne

donner connoiſſance qu'il eſtoit-là par quelque cuiſant ſouſpir. Car de s'en aller pour ſouſpirer à ſon aiſe loing d'elle, il ne pouuoit obtenir cela ſur luy-meſme, eſtant trop deſireux d'eſcouter la fin de leurs diſcours: de ſorte que ce fut vn grand bien pour luy que ces Bergeres apres s'eſtre donné le bon ſoir s'endormiſſent. Car il ſe retira vers ſes compagnes, auſſi doucement qu'il en eſtoit party, & ayant repris ſa place, & bien regardé ſi quelqu'vn de ces Bergers ne veilloit point, & trouuant qu'ils eſtoient tous profondément endormis, il ſe mit à la renuerſe, & les yeux en haut, il conſideroit à trauers l'eſpeſſeur des arbres, les eſtoilles qui paroiſſoient, & les diuerſes chimeres qui ſe forment dans la nuë, mais il n'y en auoit point tant, ny de ſi diuerſes, à ce qu'il diſoit luy meſme, que celle que les diſcours qu'il venoit d'oüyr luy mettoient en la penſée, acheptant par là bien cherement le plaiſir qu'il auoit eu de ſçauoir que ſa Diane l'aimoit: eſtant en doute s'il eſtoit plus obligé à la curioſité, qui luy auoit fait auoir cette connoiſſance, que deſobligé pour auoir appris la cruelle reſolution qu'elle auoit faite. Cette imagination fut debattuë en ſon ame fort long temps: enfin Amour par pitié luy permit de clorre les yeux, & y laiſſer couler le ſommeil pour enchanter en quelque ſorte ſes faſcheuſes incertitudes.

LE SEPTIESME LIVRE DE LA SECONDE PARTIE D'ASTREE.

MAIS il eſt temps de reuenir à Celadon que nous auons ſi longuement laiſſé dans ſa cauerne, ſans autre compagnie que celle de ſes penſées, qui n'auoient autre ſujet que ſon bonheur paſſé, & ſon ennuy preſent. Quinze ou ſeize iours s'eſcoulerent de cette ſorte, auec ſi peu de ſoucy de ſa vie, que la triſteſſe le nourriſſoit plus qu'autre choſe qu'il ſe ſouciaſt de manger. Tout ſon plaiſir eſtoit en ſes imaginations, auec leſquelles il paſſoit les iours & les nuicts, qui luy eſtoient meſme choſe, puis qu'eſloigné des yeux d'Aſtrée, les vns & les autres ne luy ſembloient que des tenebres. Il n'auoit iamais eu accident en ſa vie qui ne luy reuint lors en la memoire, & par malheur il s'arreſtoit touſiours dauantage en ceux qui

luy auoient eſté plus ennuyeux, comme plus conuenables à l'eſtat où il ſe trouuoit. Que ſi de fortune il s'amuſoit quelque temps aux autres, il ſe reprenoit incontinent de ce qu'il tournoit en vne ſaiſon ſi triſte les yeux de ſon ame ſur quelque ſujet de contentement. Paſſant ſon aage en ces triſtes exercices, & prenant de ſi mauuaiſes nourritures, ſon viſage ſe changea de ſorte qu'il n'eſtoit pas connoiſſable. Et ne faut point douter qu'il eſtoit impoſſible qu'il veſquit long-temps, ſi le Ciel, qui peut-eſtre le reſeruoit à quelque fortune meilleure, ne luy euſt enuoyé du ſoulagement.

Le iour meſme qu'il s'eſtoit eſchappé des mains de Galathée par l'ayde d'Adamas, de Syluie & de Leonide, Galathée fut contrainte de ſuiure ſa mere Amaſis à Marcilly, à cauſe de quelques reſioüiſſances & feux de ioye qui ſe deuoient faire pour les heureux ſuccez qu'auoient eu les deſſeins de Clidamant en l'armée des Francs. Mais quand elle y fut arriuée, & qu'elle ſceut que Celadon eſtoit eſchappé, elle entra en vne ſi grande colere contre Leonide, qu'elle luy defendit ſa preſence. Cette belle Nymphe eſtant laſſe du tracas de la Cour, ſe retira chez ſon oncle Adamas, qui auoit le meſme ſoing d'elle, que ſi elle euſt eſté ſa fille, tant pour luy eſtre ſi proche, que pour la recommandation que Belizar

ſon frere luy auoit faite à ſa mort. Et quoy qu'elle viſt tous ſes ſeruices paſſez eſtre perdus,& qu'elle n'en deuoit rien eſperer, ſi eſtoit-elle bien aiſe d'auoir recouuré la liberté à ce prix : mais plus encores pour l'eſperance qu'elle auoit de voir Celadon,penſant qu'il fuſt aupres d'Aſtrée, ne ſe pouuant figurer que l'aimant auec tant de violence, le rude commandement qu'elle luy auoit faict le pûſt empeſcher d'y retourner. Et quoy qu'elle ſçeuſt bien que cette affection luy oſtoit toute eſperance d'eſtre aimée du Berger, ſi ſe repreſentoit-elle que ce luy ſeroit vne douce vie de paſſer ſes iours aupres de luy.Cela fut cauſe que trouuant Paris fort diſpoſé à ſemblable viſite, deux iours apres qu'elle fut arriuée chez ſon oncle, ils allerent enſemble dans le hameau de ces Bergeres: mais elle fut bien eſtonnée, quand demandant des nouuelles de Celadon, elle entendit qu'il n'y eſtoit point venu,& que tant s'en falloit on l'y croyoit mort. Elle ne laiſſa toutesfois, pour le contentement de Paris, qui eſtoit amoureux de Diane, d'effectuer le deſſein qu'elle auoit fait pour le ſien propre,à ſçauoir de viſiter fort ſouuent cette bonne compagnie, outre que veritablement il y auoit du plaiſir pour elle en vne ſi douce conuerſation.Viuant donc de cette ſorte elle ſe rendit ſi familiere parmy ces Bergeres, qu'elles l'aimoient infiniment, & par ſon commandement viuoient auec elle, comme ſi elle

euſt eſté Bergere, à quoy elle ſe plaiſoit, de ſorte que ſoudain qu'elle pouuoit prendre quelque loiſir, elle s'y en alloit quelquesfois en compagnie de Paris, & bien ſouuent ſeule, n'y ayant guere plus d'vne demie lieuë de la maiſon où elle demeuroit iuſques aux hameaux de ces Bergeres, & le chemin encores eſtoit tant agreable, à cauſe de la douce riuiere de Lignon, & des boccages qui s'y rencontroient, qu'il eſtoit impoſſible de s'y ennuyer. Il aduint donc qu'eſtant reſoluë vn iour de s'y en aller toute ſeule, elle alla paſſer ſur le pont de la bouteresſe: & deſcendant le long des riues de Lignon, encores qu'il n'y euſt point de ſentier ſi pres de la riue, elle ne laiſſoit de s'y faire chemin pour le plaiſir qu'elle prenoit de voir le poiſſon, qui dans la claire eau de la riuiere s'en alloit à petites trouppes, ſe ioüant enſemble le long du bord, & pourſuiuant ainſi ſon voyage, ſe trouua ſans y penſer pres de la fontaine, où Celadon ſouloit cueillir le creſſon dont il ſe nourriſſoit. Et de fortune le Berger s'eſtant couché ſur le bord, s'y eſtoit endormy vn peu auparauant. D'auſſi loing que la Nymphe l'apperceut, elle le priſt pour Licidas, parce que ces deux freres eſtoient preſque d'vne meſme taille, & auoient accouſtumé d'aller veſtus l'vn comme l'autre; & quoy que Celadon fut vn peu plus grand, & euſt le viſage beaucoup plus grand & plus agreable, ſi eſt-ce que s'appro-

chant de luy elle y fut deceuë : tant pource qu'elle creut asseurément que Celadon n'estoit pas en cette contrée, que pour le changement de son visage, ou pour l'opinion qu'elle auoit que Licidas plein de ialousie, comme elle sçauoit bien qu'il estoit, se retiroit ainsi seul par ces lieux esgarez. Tant y a qu'elle s'assist aupres de Celadon, pensant qu'il fust Licidas : mais voyant qu'il ne s'esueilloit point, elle resolut de continuer son voyage, & le laisser en repos. Il estoit couché sur le costé, & le petit sac où il souloit tenir ses lettres paroissoit vn peu hors de sa poche, d'autant que sa iuppe s'estoit retroussée. Elle y porta curieusement la main, & le tirant doucement sans qu'il s'esueillast, fist dessein de voir ce que c'estoit, & le luy faire chercher quelque temps auant que de le luy rendre, si c'estoit chose qui en meritast la peine. Elle part donc auec ce larcin, & laisse ce Berger endormy, qui incontinent apres se resueilla Et parce que le Soleil commençoit de passer sa chaleur plus ardante, & qu'il ne s'estoit mis aupres de cette fontaine que pour ioüyr du frais que son onde, & l'ombrage des arbres voisins y conseruoient ; il partit de ce lieu, & se mit dans le plus sauuage du bois. Mais d'autant que tout son entretient estoit de la memoire de sa Bergere, il ouure la petite boitte qu'il portoit au col, où estoit le pourtraict d'Astrée, & apres l'auoir contemplé quelque temps, il

leut les paroles qu'il auoit autresfois escrites sur l'autre costé, qui estoient telles :

Priué de mon vray bien, ce bien faux me soulage.

Helas, disoit-il, ô miserable Celadon ! que c'est bien maintenant que tu peux dire, que priué de ton vray bien, ce bien faux te soulage, puis que tu n'as plus que des biens imaginaires, les autres t'ayans esté rauis par la personne mesme de qui tu les tenois. Et puis considerant le pourtraict, & parlant à luy comme si c'eust esté Astrée mesme : Est-il possible, disoit-il, ô ma belle Bergere ! que ie vous aye despleu ? Mais est-il possible, que vous ayant despleu ie viue encore ? Que ie vous aye despleu, il est impossible selon ma volonté : mais que ie viue apres cette faute, il est impossible selon mon affection. Et demeurant sur cette consideration quelque temps muet, il reprit ainsi la parole : Si elle veut que ie viue, pourquoy me bannit-elle du lieu où seulement ie puis viure ? Et si elle veut que ie meure, pourquoy ne me l'a-elle commandé absolument ? Mais quel plus expres commandement faut-il que nous attendions que celuy qu'elle m'a fait de ne me presenter iamais deuant elle ? Puis qu'elle sçait bien que sa veüe est ma vie, me defendant cette veüe, ne me commande-t'elle pas de mourir ? Et lors se reprenant : Cela, sans doute, disoit-il, suffiroit pour

pour me faire chercher le trepas, si ie ne sçauois que ce qui est raisonnable au iugement des autres, est sans force de raison en elle. Il semble à chacun que c'est chose iuste d'aimer celuy dont il est aimé, & que l'amitié ne se paye que d'amitié: & au contraire elle iuge raisonnable de hayr ceux qui l'adorent. Pourquoy donc ne dois-ie croire, que ce commandement de viure esloigné d'elle, est plustost pour me faire souffrir dauantage en viuant, que pour me faire abreger mes peines par vne mort auancée? Mais ce n'est pas encor ce qu'elle veut de moy, puis qu'elle sçait bien que ie ne puis viure ainsi. A t'elle iamais demandé de moy que des preuues impossibles? Tesmoins, disoit-il peu apres, les commandemens que de bouche, & par lettres elle m'a faits si souuent, de feindre d'aimer quelque autre, & rendre cette feinte accompagnée de ces veritables demonstrations qui sont ordinairement auec les plus parfaictes amitiez. Et lors resserrant ce cher pourtraict pour lire les lettres où ce commandement luy estoit faict: Or sus, disoit-il, viuons donc pour sa gloire, puis que nous ne le pouuons faire pour nostre contentement. Et a ce mot ayant remis sa petite boitte dans son sein, il voulut prendre les lettres qu'il portoit en sa poche, serrées dans vn petit sac: mais l'y ayant quelque temps cherché en vain, il s'assit en terre, & espancha sur l'herbe tout ce qu'il auoit en

l'vne & en l'autre, & voyant qu'en effect ce qu'il cherchoit n'y estoit point, il ramasse dans vn pan de son saye tout ce qui estoit en terre, n'ayant pas le loisir de le remettre en ses poches, & s'encourt en sa cauerne pensant l'y auoir oublié. Mais apres beaucoup de peine, il ne le peut trouuer, car c'estoit ce que Leonide auoit desrobé. Il n'y eut fueille en sa cauerne, ny de sa cauerne à la fontaine, ny de la fontaine aux lieux où il auoit esté ce iour-là qu'il ne tournast & retournast de sa main, voire de petits festus qu'il n'y auoit pas apparence qui le puissent couurir, tant estoit grand le desplaisir de cette perte, & le desir de la recouurer. Car outre qu'il tenoit ces lettres cheres, comme escrites de la main de sa Bergere, encore les aimoit-il cõme les tesmoins & de son bon-heur & de sa fidelité, & comme le plus doux entretien qu'il pût auoir en la miserable vie qu'il menoit. Enfin voyant qu'il se trauailloit en vain, & qu'il n'y auoit plus d'esperance de trouuer ces cheres lettres: Helas, dit-il, croisant les bras l'vn dans l'autre, & regardant pitoyablement le Ciel, comme luy demandant iustice: helas! quel iniuste Demon m'a rauy le peu de contentement qui me restoit? Demon pour certain faut-il bien qu'il soit, puis que nulle personne n'a esté icy, & quand elle y eust esté, elle n'eust pû auoir le courage de commettre vne si grande cruauté: puis despliant les bras, ioignant les mains, & en-

trelaſſant les doigts enſemble, laiſſoit aller ſes bras nonchalamment ſur ſes cuiſſes. Tu eſtois encor trop heureux, diſoit-il, ô Celadon! en cette miſerable vie, ayant ces heureux teſmoignages de ta felicité paſſée: il ne falloit pas que la volonté d'Aſtrée eſtant de te combler de toute ſorte d'infortune, ces cheres & douces memoires contreuinſſent à ce qu'elle auoit reſolu. Conſole-toy donc en ta perte, & remercie le Ciel qui ſe rend ſi conforme à la volonté de ta Bergere, qu'elle meſme ne le ſçauroit deſirer dauantage, & fay paroiſtre qu'il n'y a rigueur d'elle, ny force du Ciel qui t'en laſſe, ny qui t'en ſepare iamais. Auſſi ne falloit-il pas que pour te rendre affligé de toute eſpece de mal-heur, tu perdiſſes toute eſpece de conſolation.

Cependant Leonide bien aiſe de ſon larcin, s'eſtant à grands pas eſloignée de ce Berger, toute curieuſe alloit ouurant les nœuds du petit ſac; & voyant qu'il n'y auoit que des lettres, elle creut que c'eſtoient de celles de Phillis. Deſirant donc outre-meſure de voir les ſecrets de cette Bergere, elle s'aſſit ſoubs vn arbre, & les deſployant toutes en ſon giron, la premiere qu'elle rencontra, fut telle:

LETTRE D'ASTREE A CELADON.

QVE vous m'aimiez, ie le croy, & vous le pouuez connoiſtre en ce que i'ay agreable que vous m'en aſſeuriez. Que ſi vous auiez autant de connoiſſance que de reſſentimẽt d'Amour, par la permiſſion que ie vous donne de me dire que vous m'aimez, vous iugeriez que ie vous aime, & par là vous ſeriez aſſeuré que vous auez de moy, ce qu'il ſemble que vous ſouhaittez ſeulement pour eſtre bien-heureux. Si apres cette declaration vous n'eſtes content, ie diray que vous n'aimez point Aſtrée, puis que l'amitié ne doit rien deſirer que l'amitié.

Quand Leonide liſant cette lettre rencontra le nom d'Aſtrée, elle s'arreſta tout court, & approchant le papier de ſes yeux, releut deux ou trois fois ce mot. Enfin ſe reſſouuenant de la ialouſie qui auoit eſté entre Celadon, Licidas, Aſtrée & Phillis, elle creut que peut eſtre n'eſtoit-elle pas mal-fondée, & qu'en effect Aſtrée pouuoit bien auoir aimé Licidas: & pource la repliant, la mit en ſon ſein, & en priſt vne autre qu'elle trouua telle:

LETTRE D'ASTREE A CELADON.

N'AVOVEREZ-VOVS *point à ce coup, mon fils, que ie vous aime plus que vous ne m'aimez, puis que ie vous enuoye mon pourtraict, n'ayant iamais peu obtenir le voſtre par toutes mes prieres? Mais Amour eſt iuſte en cela, puis qu'il ſçait bien qu'il faut touſiours ſecourir premierement ceux qui en ont plus de neceſsité. La foibleſſe de voſtre amitié auoit plus de beſoin de ce ſouuenir, que non pas la mienne. Receuez-le donc pour teſmoignage de voſtre defaut. Qu'en croyez-vous, Celadon? penſeriez-vous eſtre aimé de moy ſi ie doutois de voſtre affection? Ie me mocque, Berger; car ſi i'auois cette opinion de vous, ie ne voudrois pas que vous euſſiez cette creance de moy. Et pource ne doutez point, tant que ie vous feray paroiſtre d'auoir memoire de vous, que ce ne ſoit vn gage tres-aſſeuré de l'eſtat que ie fay d'eſtre veritablement aimée de mon fils.*

Seroit-ce point, diſoit Leonide, toute eſtonnée, que Licidas ayt trouué apres la perte de ſon frere ces lettres entre ſes meubles? plus cheres les euſt-il gardées pour l'amitié qu'il luy

portoit, ou de peur que ſes ſecrets d'amour n'euſſent eſté veus par quelque autre. Mais ſi cela eſtoit, il ne les porteroit pas ſur luy de crainte de les perdre. Que ſeroit-ce donc, & comment les auroit-il euës? Et lors iettant la main ſur la premiere qui ſe preſente, elle la trouua-telle:

LETTRE D'ASTREE A CELADON.

IL vous ſied bien, mon fils, d'auoir moins de courage que moy: vous dittes que c'eſt vn ſigne que i'aime moins que vous: mais voyez comme ie l'entends au contraire. Ce qui me fait ſupporter toutes les peines qui ſe preſentent pour vous, c'eſt ſans plus l'amitié que ie vous porte. Doncques cette affection qui me fait ſurmonter les plus grandes peines, doit eſtre la plus grande, & ainſi ce courage que vous blaſmez en moy, eſt vne vraye marque de mon affection. Ne vous laiſſez donc plus emporter à l'ennuy que vous donnent nos communs ennemis (c'eſt ainſi Celadon, que ie les nomme, & non pas nos peres) ſi vous voulez que ie croye voſtre amitié eſgale à celle qui me fait non ſeulement ſurmonter, mais meſpriſer pour vous toutes ſortes de peines & d'incommoditez.

Leonide leut cette lettre, sans sçauoir presque ce qu'elle lisoit, parce que se representant le Berger à qui elle auoit pris ce petit sac, & se ressouuenant d'en auoir oüy dire quelque chose à Galathée, lors que Celadon fut trouué sur le bord de Lignon, elle entra en quelque opinion que ce fust luy, & non pas Licidas, & lors considerant de plus pres ces papiers, elle s'en asseura dauantage quand elle en vid quelques vns qui montroient d'auoir esté moüillez: mais beaucoup plus encores, lors que regardant le sac, elle trouua que le cuir s'estoit retiré & ridé en certains lieux, car elle reconnut par là que veritablement c'estoit cestuy-cy dont Galathée luy auoit parlé. O dieux! dit-elle, frappant des mains ensemble, il n'en faut point douter, c'est Celadon. Mais où auois-ie les yeux que ie ne l'ay pas connu quand ie l'ay veu? Et lors ramassant en diligence tous ces papiers, elle les resserre, & s'en retourne bien plus viste à la fontaine où elle l'auoit laissé qu'elle n'en estoit pas venuë. Mais elle fut bien faschée de ne l'y trouuer plus: Ah! fontaine, disoit-elle, & vous seiour solitaire, rendez-moy ce que ie vous ay laissé. Rendez-le moy, ce Berger du quel ne voulant interrompre le repos, i'ay perdu entierement le mien. En proferant ces paroles elle alloit tournant la veuë tout à l'entour, pour voir si elle en pouuoit apprendre quelque nouuelle. Mais elle n'auoit garde:

car il s'estoit desia retiré tout triste en sa cauerne, apres auoir cherché en vain ce qu'elle luy auoit desrobé. Enfin Amour, qui est prudent, luy fist prendre garde que l'herbe depuis la fontaine iusques assez loing de là estoit foulée comme vn sentier nouueau, & qui n'estoit pas bien encor battu. Elle iugea, & certes fort à propos, que ce sentier la conduiroit où s'estoit retiré ce Berger: & de faict c'estoit la verité, que Celadon ayant accoustumé de passer par là lors que de sa cauerne il s'en venoit en ce lieu, en auoit fait si souuent le chemin, que l'herbe en estoit foulée comme d'vn nouueau sentier. Le prenant donc pour son guide, elle ne l'eut point suiuy, cinq ou six cens pas, qu'elle se trouue proche du rocher où Celadon faisoit sa retraitte: toutesfois d'autant que les arbres & buissons qui luy estoient à l'entour, le couuroient tout, elle eut presque peur de s'en approcher, craignant que ce ne fust le repaire de quelque loup ou sanglier, ou pour le moins de quantité de serpens. Et comme elle estoit en suspens, il luy sembla d'oüyr souspirer: ce qui luy fist connoistre qu'il y auoit quelqu'vn; mais iugeant aussi que les couleuures & serpents sifflent quelquesfois presque de la sorte, elle ne s'en approchoit qu'auec apprehension, & si doucement que Celadon qui estoit dedans ne s'en apperceuoit point. Mais encor qu'à sa venuë

elle euſt fait plus de bruit, le Berger ne s'en fuſt pas pris garde, tant il eſtoit attentif à ce qu'il penſoit. Et lors que ſuiuant le ſentier qui la conduiſoit, elle euſt fait le tour du buiſſon, & qu'elle fuſt venuë pres de l'entrée par le coſté de la riuiere, elle l'ouyt ſouſpirer beaucoup plus haut : & quelquesfois parler, mais elle n'en pouuoit entendre les paroles encor que le murmure de la voix, vint iuſques à ſes oreilles : cela fut cauſe qu'auec plus d'aſſeurance, elle vint doucement iuſques à l'entrée, & ſe ioignant contre le Rocher, & puis mettant peu à peu la teſte dedans, elle l'oüyt parler de cette ſorte : Commençons deſormais à bien eſperer, ô mon cœur, puis que tout ainſi que la meſche de la lampe acheue de bruſler, lors que le feu a conſumé toute l'huile, de meſme deuons-nous croire que noſtre malheur finira, ayant deſormais conſumé peu a peu tous les biens & contentemens qui nous reſtoient. Heureuſe perte, que ie te cheris, ſi par ton moyen ie puis ſortir de la miſerable vie que ie traine. Ah ! que ie beniray le iour que vous m'auez eſté rauis, ô mes chers papiers ! ſi voſtre regret me peut faire mourir, puis que ie ne dois eſperer que mes ennuis ceſſent qu'auec ma vie. Leonide qui l'eſcoutoit fut touchée de tant de compaſſion, reconnoiſſant que veritablement c'eſtoit Celadon, & fut ſurpriſe d'vne ſi ſoudaine ioye, qu'encores qu'elle euſt

resolu de le laisser plaindre, & l'escouter plus long temps, si fut-elle contrainte de s'en aller à luy les bras ouuerts en luy criant : Ah! Celadon, c'est trop se plaindre, c'est assez auoir eu de tristesse & de desplaisir: il est temps de changer de vie, & de passer plus doucement vos iours. Si celadon fut surpris oyant cette voix tout à coup, & la voyant venir à luy: on le peut assez iuger, puis que depuis le temps qu'il estoit venu en ce lieu, il n'y auoit veu personne, & qu'ayant l'esprit entierement en ses pensées, elle fut aupres de luy auant qu'il eust seulement oüy ce qu'elle disoit. Il se releua en sursaut: mais la surprise fut telle, qu'il fut contraint de se rasseoir, tant la vie qu'il auoit menée, & la mauuaise nourriture qu'il prenoit ordinairement l'auoient affoibly. Lors la Nymphe pour luy donner loisir de reuenir à luy-mesme, s'assit sur son lict, & luy prenant la main : Et bien celadon, luy dit-elle, en fin estoit-ce pour faire cette vie que vous desiriez auec tant d'impatience de sortir d'entre les mains de Galathée? Est-il possible que nostre compagnie vous fust tant des-agreable que vous la vouluſſiez fuyr pour celle des rochers & des bois? Le Berger alors ayant repris ses esprits luy respondit froidement: Vous voyez, belle Leonide, à quoy m'a reduit Amour, & iusques où peut paruenir la puissance que vous auez sur ceux qui vous aiment. Comment, dit-

elle, eſt-il poſſible que l'Amour d'autruy vous ait fait meſpriſer de cette ſorte voſtre propre conſeruation? Mais eſt-il poſſible, reſpondit le Berger, que vous qui vous vantez de ſçauoir aimer, ayez doute que mon affection ne me puiſſe encor porter à de plus grandes extremitez? Pour le moins, repliqua la Nymphe, ſi i'auois à mourir, i'en voudrois demander la raiſon à celuy qui me condamneroit. Et quelle autre meilleure raiſon, adiouſta Celadon, dois-ie deſirer d'en ſçauoir, ſinon que celle qui peut tout ſur moy, le veut ainſi? Tellement que la raiſon de mon mal ſera que mon bien luy deſplaiſt. Miſerable condition, dit la Nymphe en le plaignant, que la tienne Celadon! Tant s'en faut, dit-il, voyez, ſage Nymphe, combien vous eſtes deceuë. Ie ne ſçaurois deſirer plus de bien que le mal que ie ſouffre: car en pourrois-ie ſouhaitter vn plus grand que de luy plaire? Et ſi ſon mal luy plaiſt, me pourrois-ie douloir? Tant s'en faut ne me dois-ie point reſiouïyr de ce qui luy eſt agreable? Et alors s'eſcriant, ô heureux Celadon, dit-il, & en vne choſe moins heureux, qu'Aſtrée ne ſçait pas que tu es heureux: Leonide luy oyant tenir ce langage demeuroit tant eſtonnée qu'elle le regardoit auec admiration. En fin apres auoir eſté quelque temps muette, elle dit: I'auoüe, Berger, que ſi c'eſt aimer que ce que vous faites, il n'y a que vous entre tous les hommes qui

ſçachiez aimer: mais prenez garde que comme l'abus ſe meſle ordinairement parmy toutes les choſes bonnes pour les corrompre & gaſter, de meſme la melancolie & l'opiniaſtreté ne prennent place parmy voſtre amitié. I'ay fort peu de ſoucy, reſpondit le Berger, de tous les accidens qui me peuuent arriuer, pourueu que mon amour n'y ſoit offenſée: Mais, dit Leonide, aimez-vous bien Aſtrée? Vous me faictes, reſpondit-il, vne demande à laquelle vous pourriez bien reſpondre ſans moy.

Si vous l'aimez, continua la Nymphe, vous deuez donc aimer ce qui eſt à elle, & ſi cela eſt, pourquoy ne vous aimez-vous, puis que vous eſtes tellement ſien, que vous ceſſez d'eſtre vous-meſmes? Puis que i'aime Aſtrée, repliqua le Berger, ie dois hayr tout ce qu'elle hayt. Aſtrée veut mal au miſerable Celadon: pourquoy donc, belle Nymphe, ne luy porteray-ie toute la haine qui me ſera poſſible? Chacun, dit-elle, eſt plus obligé à ſa propre conſeruation qu'à la haine ou amitié d'autruy. Ces loix, interrompit incontinent le Berger, ſont bonnes & receuables parmy les hommes, mais non pas parmy les Amans. Et quoy? dit la Nymphe, laiſſe-t'on d'eſtre homme quand on deuient Amant? Si vous appellez eſtre homme, dit-il, que d'eſtre ſuject à toutes ſortes de peines & d'inquietudes, i'auoüe que l'Amant demeure homme: mais ſi cet homme a vne

propre volonté, & iuge toutes choſes telles qu'elles ſont, & non pas ſelon l'opinion d'autruy, ie nie que l'Amant ſoit homme, puis que dés l'heure qu'il commence de deuenir tel, il ſe deſpoüille tellement de toute volonté & de tout iugement, qu'il ne veut ny ne iuge plus, que comme veut & iuge celle à qui ſon affection l'a donné. O miſerable eſtat que celuy de l'Amant! s'eſcria la Nymphe: mais tant s'en faut, reſpondit incontinent le Berger, miſerable celuy qui n'aime point, puis qu'il ne peut ioüyr des biens les plus parfaicts qui ſoient au monde. Et iugez, belle Nymphe, quels doiuent eſtre les contentemens d'amour, puis que les moindres ſurpaſſent les plus grands qu'on puiſſe auoir en toutes les choſes humaines ſans amour. Y a-t'il rien de ſi ayſé à diuertir que les biens qui ſont en la penſée? & toutesfois quand vn Amant ſe repreſente la beauté de celle qu'il aime, mais encor cela trop; quand il ſe remet ſeulement vne de ſes actions en memoire, mais c'eſt trop encores; quand il ſe reſſouuient du lieu où il l'a veuë, voire quand il penſe qu'elle ſe reſſouuiendra de l'auoir veu en quelque autre endroit, penſez-vous qu'il vouluſt changer ſon contentement à tous ceux de l'Vniuers? tant s'en faut, il eſt ſi ialoux & ſi ſoigneux d'entretenir ſeul cette penſée, que pour n'en faire part à perſonne il ſe retire en lieu ſolitaire & reculé

de la veuë des hommes ne se soucie point de quitter tous les autres biens que les hommes ont accoustumé de cherir & rechercher auec tant de peine, pourueu qu'auec la perte de tous il achette le bien de ses cheres pensées. Or, Leonide, puis que les contentemens de la pensée sont tels, quels iugerez-vous ceux de l'effect, quand il y peut arriuer? Comment, continuoit-il, ioüyr de la veuë de ce que l'on aime? L'oüyr parler? luy baiser la main? oüyr de sa bouche cette parole, ie vous aime? Est-il possible que la foiblesse d'vn cœur puisse supporter tant de contentement? est-il possible que le pouuant, vn esprit les conçoiue sans rauissement, & rauy qu'il ne s'y fonde, & se sente dissoudre de trop de plaisir & de felicité? Ie ne rapporte point icy les dernieres asseurances que l'on peut receuoir d'estre aimé, ny les languissemens dans le sein de la personne aimée, parce que, comme ces contentemens ne se peuuent gouster sans transport & sans nous rauir entierement à nous-mesmes, aussi ne peuuent-ils estre representez par la parole que trop imparfaictement. Or dittes maintenant, belle Nymphe, que l'estat d'vn Amant est miserable : maintenant, dis-ie, que vous sçauez quelles sont ses extremes felicitez : I'auoüe, dit la Nymphe, apres l'auoir escouté auec admiration, i'auoüe que veritablement Celadon aime, si c'est aimer que d'estre hors

de soy-mesme, & viure seulement de pensées: mais que pour cela ie ne l'estime miserable de le voir reduit aux imaginations pour auoir quelque contentement: tant s'en faut que ces paroles me persuadent le contraire, qu'elles me fortifient dauantage en cette opinion. Mais, Berger, laissons ce discours, puis qu'aussi bien il ne vous peut donner aucun allegement, & me dittes qu'elle a esté vostre vie, depuis que ie vous laissay? Sage Nymphe, respondit Celadon, celle que vous m'auez veu faire depuis que vous m'auez rencontré, c'est celle-là mesme que i'ay continuée depuis le iour que vous dittes. Car au partir d'aupres de vous, ie me suis venu renfermer en ce lieu, attendant que l'amour ou la mort m'en sorte. Et pourquoy, dit-elle, n'allastes-vous point en vostre hameau, où vos amis & vos parens vous regrettent si fort? Astrée, dit-il, qui peut plus sur moy que mes parens ny mes amis, m'a defendu de me faire iamais voir à elle, iusques à ce qu'elle me l'ait commandé, & c'est pourquoy ie vous ay dit que ie me suis renfermé en ce lieu, attendant que l'amour & la mort m'en sorte, parce que si ma Bergere m'auoit absolument commandé de ne me faire iamais voir à elle, il n'y a point de doute que ie fusse sorty de cette vie, aussi-tost que reuenu à moy, ie reconnus que Lignon ne m'auoit pas voulu

donner la mort: mais ayant bonne memoire de ſes paroles, & me reſſouuenant que ce banniſſement n'eſtoit pas pour touſiours, mais ſeulement autant qu'elle demeureroit à me commander de reuenir, i'ay veſcu de cette ſorte, attendant que l'Amour me rappellaſt, comme il ſemble qu'elle m'ait promis, ou à ſon defaut, la mort, qui ne me ſera iamais moins ennuyeuſe, qu'en l'eſtat où ie ſuis. Mais comment, pauure abuſé, repliqua la Nymphe, pouuez-vous eſperer qu'elle vous rappelle, ſi elle ne ſçait pas où vous eſtes? Amour, reſpondit-il, qui m'a conduit icy, n'a pas oublié le lieu où ie ſuis, puis qu'ordinairement il m'y vient entretenir: & puis que c'eſt par luy que ie dois eſperer qu'elle me rappelle, il ne faut point que ie doute que ſans moy il ne luy faſſe bien entendre en quel lieu il m'a confiné. Si vos imaginations, repliqua la Nymphe, pouuoient autant ſur les autres que ſur vous, il y auroit quelque apparence en ce que vous dittes: mais croyez que les Dieux n'aident gueres à ceux qui ne s'aident point eux-meſmes. Et ne penſez que ie vous en parle ſans raiſon: car ie ſçay fort bien que ſi Aſtrée vous ſçauoit en vie, elle vous deſireroit aupres d'elle. Et comment, dit incontinent le Berger, le ſçauez-vous, belle Nymphe? Ie l'ay appris, dit-elle, de la triſteſſe que ie vois en ſon viſage. Elle ſe trouue, peut-eſtre, mal d'ailleurs, dit le Berger: mais où l'auez-

uez-vous veuë depuis que nous nous separasmes? I'ay bien, luy dit-elle, à vous entretenir sur ce discours, & serois bien ayse de vous raconter ce qui m'est aduenu depuis que nous nous quittasmes, pourueu que ie vous visse faire meilleure chere que vous ne faictes pas. Cela, dit Celadon, ne vous en doit pas empescher, & croyez que vostre veuë m'apporte autant de contentement qu'autre que ie puisse auoir sans celle d'Astrée, de laquelle estant priué, le discours que vous me voulez faire m'est sur tout agreable. Alors Leonide reprit la parole de cette sorte:

HISTOIRE DE GALATHEE.

VOvs desirez donc sçauoir, Celadon, de quelle façon i'ay vescu depuis quinze ou seize nuicts en ça? Ie veux bien le vous raconter, à condition que si ie vous ennuye par vn trop long discours, nous le coupperons où vous voudrez, & le reprendrons vne autre fois quand l'occasion s'en presentera. Sçachez donc que reuenant de vous conduire, i'entrois dans le Palais d'Issoure au mesme temps qu'Amasis montoit dans son chariot pour retourner à Marcilly, emmenant auec elle Galathée, parce que desireuse de rendre graces à

Hesus du bon succez que son fils Clidamant auoit eu en la bataille qui s'estoit donnée contre les Neustriens, elle voulut que Galathée y fust, afin de rendre cette solennité plus celebre : & parce que le retardement de telles actions ressemble en quelque sorte à l'oubly, & l'oubly à l'ingratitude, elle partit si promptement qu'elle ne donna pas mesme le loisir à la Nymphe de nous pouuoir dire ce qu'elle vouloit que nous fissions de vous. Et quoy qu'elle en fust en vne peine extreme, si n'osoit-elle en faire semblant, de peur qu'Amasis ne s'en prist garde, qui la tenoit tousiours par la main, non pas pour aucun soupçon qu'elle eust, mais seulement pour la caresser dauantage. Estant doncques contrainte d'entrer ainsi auec elle dans ce chariot, tout ce qu'elle pût, ce fut de me dire lors que ie luy aidois à monter : Vous Siluie & Lucinde viendrez dans le mien, & nous suiurez en diligence : Et moy baissant la teste, & leur faisant vne grande reuerence, ie montray d'auoir entendu ce qu'elle vouloit dire: mais ie n'auois garde de luy obeyr, car vous auiez pris vn chemin bien different. Et quoy que ie preuisse assez son courroux, si ne pouuois-ie me repentir de vous auoir rendu ce bon office, esliſant plustost la haine de la Nymphe, que de faillir à l'amitié que ie vous porte. Toutesfois feignant que ç'auoit esté pour obeyr à mon oncle, le

rencontrant auec Siluie qui me cherchoit, ie leur racontay de quelle sorte vous estiez eschappé; sans que personne y eust pris garde: mais, leur dis-ie, ie ne fus de ma vie plus surprise, que quand en entrant i'ay rencontré Amasis & Galathée, qui montoient en leur chariot: car i'estois perduë si elles m'eussent apperceuë hors de la porte: encor ne sçay-ie ce qui en sera, lors que l'on sçaura ce qui est aduenu. Mais, mon pere, luy dis-ie, en soufriant, & vous ma compagne, vous m'aiderez tous deux à porter cette charge. Ma fille, me respondit Adamas, ne craignez iamais d'estre blasmée de faire ce que vous deuez, ny de receuoir du desplaisir pour semblables occasions. Les Dieux, desquels dependent tous les euenemens sont trop iustes pour consentir à vne chose tant inique: & si quelquesfois il y a des accidens qui luy semblent aduenir au contraire, prenez garde, ma fille, qu'en fin le contentement s'en redouble, voire qu'il semble que ce ne soit que pour nous l'augmenter. Et parce qu'il est tres à propos que vous preniez peine de conseruer les bonnes graces de vostre Maistresse, Siluie tesmoignera que vous n'auez rien fait qu'elle ne sçache bien: & afin de vous en descharger dauantage, ie veux bien que toutes deux vous la fassiez entrer en soupçon de moy: car ie ne seray iamais marry qu'elle croye que ie haysse ce qui est contraire

à la vertu, & vous permettrois de l'en asseurer tout à faict, si ce n'estoit que pour la detromper des fausses imaginations que Climante luy a données, il est necessaire que ie ne luy sois point odieux entierement.

Auec semblables discours, mon oncle taschoit de nous donner courage, & nous faire continuer en ce loüable dessein, puis prit le chemin du costé de Laigneu, & nous celuy de Marcilly, non pas toutesfois sans consulter ensemble, comme nous auions à respondre à Galathée, afin qu'il n'y eust point de contrarieté entre nous, sçachant assez qu'il n'y a œil plus vif ny plus penetrant que celuy de la ialousie: Au contraire la Nymphe alloit faisant dessein sur dessein, pource qui estoit de la possession de sa chere Lucinde, estimant mon esprit, & loüant ma ruse, de vous auoir fait vestir de cette sorte, ayant esperance que cet habit luy donneroit plus de commodité de vous auoir sans soupçon continuellement aupres d'elle: non pas, Berger, qu'elle consentist iamais à chose qui contreuint à son honnesteté, ainsi que i'ay tousiours reconnu par ses actions, mais desseignant de vous espouser, & ne l'osant declarer tant qu'Adamas viura, elle pensoit de pouuoir ioüyr longuement de vostre presence sous cet habit: Et quoy qu'elle ne peust douter de l'affection que vous portez à la belle Astrée, en se flattant elle se figuroit

que la veuë que vous auriez de ſes grandeurs & magnificences l'emporteroit ayſément par deſſus l'amour d'vne Bergere : de ſorte que s'en allant ainſi la plus contente du monde, il n'y auoit rien qui luy donnaſt alors de l'ennuy que la longueur du chemin. Mais quand elle fut arriuée à Marcilly, & qu'elle ne vid point entre les autres Nymphes ſa tant aimée Lucinde, en quelle inquietude fut-elle ? & auec quelle promptitude fit-elle ſemblant d'auoir affaire en ſa chambre, & de la chambre au cabinet? Moy qui preuoyois bien cet orage, ie la ſuiuois: mais non pas franchement comme de couſtume: & faut que i'auoüe que me ſentant atteinte de quelque eſpece de trahiſon, ie redoutois ſa preſence: & toutesfois de peur qu'elle ne ſoupçonnaſt qu'il y euſt de de ma faute, auſſi-toſt que ie m'ouys appeller, ie courus vers elle, & m'ayant commandé de pouſſer la porte ſur moy : Et bien, me dit-elle, Leonide, qu'eſt deuenu Celadon? Madame, luy dis-ie, contrefaiſant vn viſage plein d'eſtonnement & de deſplaiſir, ie ne ſçaurois vous le dire : car auſſi-toſt que vous eſtes partie, Siluie & moy l'auons cherché par tout le Palais, & n'auons laiſſé lieu que nous n'ayons inutilement viſité, & ne pouuons penſer qu'autre qu'Adamas en puiſſe ſçauoir des nouuelles, Comment, dit Galathée, ſurpriſe de cette reſponſe ſi peu attenduë : vous n'en ſçauez

donc autre choſe ? Et voyant que ie ne luy reſpondois point : Ne vous auois-ie pas commandé, continua-t'elle d'en auoir plus de ſoin? Eſt-ce ainſi que vous faictes ce que ie vous ordonne? Et là s'eſtant encor arreſtée pour quelque temps, & voyant que ie ne luy diſois mot : Allez, me dit-elle, Leonide, à cette heure meſmes vers voſtre oncle, & ſi Celadon y eſt, ramenez-le icy, autrement ne vous preſentez plus deuant moy, & vous aſſeurez que ie n'oublieray iamais cette offenſe que ie ne vous aye fait reſſentir combien elle m'eſt cuiſante. La voyant en grande colere, & ne voulant luy repliquer de crainte de l'aigrir dauantage, ie luy fis la reuerence, & ſortis froidement du cabinet pour n'en donner connoiſſance à mes compagnes. Siluie qui eſtoit aux eſcoutes, me ſuiuit iuſques hors de la chambre, & nous eſtans eſloignées contre vne feneſtre, ie luy racontay tous les diſcours de Galathée, & comme elle m'auoit commandé de me retirer. Ie ſçauois bien, reſpondit Siluie, qu'il eſtoit impoſſible que cet affaire ſe finiſt ſans la mettre en colere: mais i'euſſe penſé toute autre choſe, pluſtoſt que ce que vous me dittes. Eſt-il poſſible que ce deſplaiſir l'ait tant aueuglée, qu'elle vous ait commandé de ſortir de ſa maiſon pour vn ſoupçon ſi mal fondé? Et qu'eſt-ce que chacun iugera de voſtre depart? Et comment le couurira-t'elle à Amaſis

meſme? Or bien, ma compagne, me dit-elle, en fin tout le mal eſt tombé deſſus vous, encores qu'également i'aye contribué à la faute, ſi l'on doit ainſi nommer ce que nous auons pû faire: mais puis qu'il eſt ainſi, i'auray ſoin de vous faire reuenir le pluſtoſt qu'il me ſera poſſible: cependant ſi l'on me demande la cauſe de voſtre abſence, ie diray qu'Adamas a ſupplié Galathée de vous laiſſer pour quelque temps chez luy, ayant intention de voir s'il pouuoit faire naiſtre quelque amitié entre Paris, ſon fils & vous: & ie ne le diray qu'en ſecret, afin qu'il s'eſuente moins. A ce mot nous nous baiſaſmes, & nous recommandans aux Dieux, ie vins trouuer mon oncle, à qui ie racontay tout ce qui s'eſtoit paſſé.

Cependant Galathée eſtant demeurée ſeule en ſon cabinet, & voyant tous ſes deſſeins tant eſloignez qu'elle n'eſperoit plus d'en pouuoir r'approcher les occaſions, fut tellement oppreſſée de ce deſplaiſir, que s'abouchant ſur vn petit lict verd, elle demeura fort long temps ſans reſpirer: mais en fin y eſtant contrainte, elle reprit l'haleine auec vn grand Helas! & puis le redoublant par pluſieurs fois, apres s'eſtre releuée, elle ietta les yeux par hazard ſur vn grand miroir, qui eſtoit vis à vis d'elle, & s'y conſiderant toute en larmes: Helas! Galathée, diſoit-elle, à quoy te ſert cette

beauté dont tu as eſté tant eſtimée par ceux qui en eſtoient idolatres, puis qu'elle n'a peu eſmouuoir celuy à qui tu as tant deſiré de plaire, & qu'elle n'eſt plus que la vile deſpoüille d'vn Berger, voire ſi vile qu'il ne l'a pas ſeulement pour agreable? Ne ſuis-ie point la plus mal-heureuſe du monde, puis que celuy que i'aime, & qui n'a rien en ſoy de plus recommandable que mon amitié la meſpriſe, & la fuit pour celle d'vne vile & ingratte Bergere? Helas deſſeins! dont les commencemens m'eſtoient ſi doux & agreables, combien m'en eſt le progrez amer & faſcheux! Et lors s'eſtant teuë pour quelque temps, elle reprit ainſi en s'eſcriant: Mais, eſt-il bien vray, Celadon, qu'en fin tu ne m'aimes point? Eſt-il poſſible que ie n'aye peu te retirer de l'affection d'vne Bergere? peut-il eſtre qu'vne beauté ruſtique, vne champeſtre, vne ſauuage ait eu plus de pouuoir ſur ton ame que la mienne? falloit-il que pour ma punition le Ciel te fiſt ſi aimable & ſi peu aduiſé? Elle euſt continué dauantage, n'euſt eſté que Siluie ſçachant qu'Amaſis la venoit voir, parce qu'on luy auoit dit qu'elle ſe trouuoit mal, fit du bruit à la porte, & apres l'auoir ouuerte, l'aduertit de la venuë de ſa mere. Elle incontinent ſe ſeichant les yeux le mieux qu'il luy fuſt poſſible, ſe coucha de ſon long ſur le lict, & ſe mit vn linge ſur les yeux, feignant de dormir: cela fût cauſe

que Siluie reſſortant rencontra à la porte Amaſis, à qui elle raconta le mal de Galathée, luy diſant qu'elle ne croyoit pas que ce fuſt autre choſe qu'vne migraine, qui ſe paſſeroit auſſi-toſt qu'elle auroit vn peu repoſé. Elle la creut aiſément, d'autant que s'eſtant approchée de Galathée, elle luy vit le viſage tout en feu. La Nymphe, à la venuë de ſa mere, fit ſemblant de s'eſueiller, & ſe leuant en ſurſaut, luy fit la reuerence, & tenant vne main ſur les yeux, reconfirma ce que Siluie luy auoit dit. Elle luy conſeilla de ſe mettre au lict, & ſe repoſer pour ce ſoir, afin qu'elle peuſt mieux aſſiſter au feu de ioye qui ſe deuoit faire dans deux ou trois iours: Et apres auoir parlé à elle quelque temps, elle ſe retira pour luy en donner le loiſir. Galathée qui eſtoit bien aiſe de cette excuſe pour eſtre ſeule, fit ſortir chacun de ſa chambre, & s'eſtant deshabillée, ſe mit au lict, ne voulant autre aupres d'elle que Siluie, à qui elle ordonna de demeurer en ſa ruelle, afin qu'elle la peuſt entendre ſi elle l'appelloit. Siluie qui ſçauoit bien quel eſtoit ce mal, preparoit les remedes qu'elle preuoyoit eſtre neceſſaires: mais elle fut bien deceuë, car la Nymphe demeura iuſques à la nuict ſans parler, comme ſi elle euſt attendu que Siluie commençaſt. Enfin quand l'heure du repas fut venuë; Allez-vous-en

ſoupper, dit Galathée, & faictes venir icy quelque autre, iuſques à ce que vous ſoyez de retour : car quant à moy, ie ne veux point manger. Madame, reſpondit Siluie, ie vous ſupplie que ie demeure pres de voſtre lict, auſſi bien le repas ne me ſçauroit profiter, vous ſçachant ſans repos. Vrayement, dit la Nymphe, ma mignonne, ie vous en ſçay bon gré, & croyez que ie reconnoiſtray cette bonne volonté, ſans que l'ingratitude des autres m'en empeſche. Mais dittes-moy tout franchement, ie vous prie, luy dit-elle, ſe releuant ſur ſon lict, & tirant le rideau : N'auez-vous point pris garde comment Leonide a faict eſchapper Celadon ? Madame, reſpondit Siluie, ſi c'eſt ma compagne, il faut bien dire que c'eſt le plus finement que l'on ſçauroit imaginer, car elle n'a iamais bougé d'auec moy : Et s'il vous plaiſt que ie vous en die ce que i'en penſe, ie vous aſſeure, Madame, que ie crois que ſi quelqu'vn luy a donné le moyen de s'en aller, ce doit eſtre ſans doute Adamas : parce qu'au meſme temps que vous auez commencé de diſner : i'ay pris garde qu'il a tiré Celadon à part, & luy a parlé d'affection aſſez long-temps. De plus, i'ay remarqué que quand il nous a veuës en peine de le chercher apres voſtre deſpart, il a hoché deux ou trois fois la teſte en ſouſriant, & meſme

quand nous ſommes parties toutes affligées de ce que nous ne l'auions pû trouuer. Auſſi bien, nous a-il dit, n'a-t'il que trop demeuré ceans, & euſt eſté à propos qu'il n'y fut iamais entré. Comment, dit Galathée, il eſt donc bien vray que Leonide n'y a point conſenty? Madame, reſpondit diſcrettement Siluie, ie ne vous aſſeureray pas qu'elle n'ait point de part à cette faute, mais ie vous diray bien, que mon opinion eſt qu'elle n'y en a point, & que ſi quelqu'vn en eſt coulpable, outre l'ingratitude de ce Berger, ie penſe que c'eſt Adamas. Ne me parlez-vous point de cette ſorte, dit-elle, pour excuſer voſtre compagne? vous eſtes trop bonne: car ſi elle auoit autant d'auantage ſur vous, ne doutez point qu'elle ne s'en preualuſt bien mieux. C'eſt la plus malicieuſe & la plus ialouſe que ie vis iamais de toutes celles qui s'approchent de moy, & principalement quand ie parle à vous. Madame, reſpondit Siluie, iamais la conſideration d'aucune de mes compagnes ne me fera manquer à ce que ie vous dois: Et quant à leur enuie & ialouſie, cela ne m'en fera non plus iamais reculer, & ne ſçaurois en vouloir mal à Leonide: car ie iuge, que ſi elle ne vous aimoit point, elle ne ſeroit pas ialouſe de celles qui vous approchent. Ma mignonne, dit Galathée, en luy prenant la teſte de deux mains, & la baiſant au front, il

eſt tout vray que vous eſtes trop auiſée pour voſtre aage, qu'à voſtre conſideration ie veux rappeller Leonide, à qui i'auois defendu ma maiſon : mais auec proteſtation, que ie veux que vous ſoyez la plus proche de ma perſonne, & que c'eſt à vous que ie remettray tous mes ſecrets. Iuſques icy voſtre bas aage m'en a empeſchée : mais ie connois à cette heure que ſi voſtre corps eſt ieune, voſtre eſprit eſt vieux & ſage. Et pource tenez-vous d'or-en-là le plus pres de moy que vous pourrez, & ſans que ie vous appelle entrez librement par tout où ie ſeray, car ie le veux ainſi. Et afin que Leonide vous ſoit obligée, mandez-luy ce que vous auez faict pour elle, & qu'elle reuienne. Madame, reſpondit Siluie, en luy faiſant vne grande reuerence, & au lieu de la main, baiſant ſon linceul, l'honneur que vous me faictes eſt ſi grand, que ie ne l'oubliray iamais, & ne ſçaurois penſer qu'autre conſideration que voſtre ſeule bonté vous ait pû pouſſer à me faire ce bien. Ie le reçois comme ceux que les Dieux nous enuoyent outre noſtre merite, & vous iure, Madame, que de volonté & fidelité ie ne failliray non plus en ce que ie connoiſtray concerner voſtre ſeruice, qu'à ce que ie dois aux grands Dieux meſmes. Et quant à ce qui touche Leonide, ne ſeroit-il point plus à propos que vous attendiſſiez le iour des feux de ioye qu'Adamas y ſera, afin

que vous faſſiez ſemblant de remettre cette offenſe à ſa conſideration? Mais, mamie, reſpondit elle, c'eſt contre Adamas que ie ſuis en colere, puis que c'eſt luy qui m'a fait cette offenſe. Madame, repliqua Siluie, me permettrez-vous de vous dire vn conſeil que ma mere me donna quand ie la laiſſay? Ma fille, me dit-elle, reſſouuiens-toy quand quelque-vne de tes compagnes t'aura faict deſplaiſir de ne leur faire iamais paroiſtre que tu leur en vueilles mal, que quand tu auras le moyen de t'en venger. Car ſi tu le fais en autre ſaiſon, cela ne ſeruira qu'à l'aigrir dauantage contre toy, & à te faire ouuertement ce qu'elle ne faiſoit qu'en cachettes. Ie veux dire auſſi, Madame, que vous ne deuez point faire paroiſtre la mauuaiſe ſatisfaction que vous auez d'Adamas, que vous ne la luy puiſſiez faire reſſentir, de peur que ſe voyant hors de vos bonnes graces, il ne ſe faſſe ou die choſe qui vous rende encor plus de deſplaiſir. Ainſi par la prudence de cette ieune Nymphe, Galathée oublia vne partie de la colere qu'elle auoit contre moy, & ſe reſolut de n'en faire rien paroiſtre à mon oncle que la ſaiſon ne fut changée, dequoy Siluie m'aduertit incontinent, afin qu'Adamas ne failliſt pas de ſe trouuer aux feſtes qu'Amaſis preparoit.

Mais cependant Polemas n'eſtoit point ſans peine: car il voyoit que par toutes les nou-

uelles qui venoient de l'armée des Francs, il y auoit touſiours tant de choſes à l'aduantage de Lindamor, que l'on parloit plus de luy preſque que de tout le reſte, & que cela eſtoit cauſe qu'il s'acqueroit merueilleuſement la voix de chacun, & qu'au contraire on le tenoit preſque pour vn faineant, de ſorte qu'il ſembloit, que la gloire de ſon riual diminuaſt la ſienne d'autant: mais ce qui luy faſchoit le plus, c'eſtoit que la ruze de Climanthe, dont ie vous ay autresfois parlé, n'auoit rien faict à ſon aduantage, & ne ſçachant pas ce qui en eſtoit aduenu, il eſtoit le plus confus homme du monde: Toutesfois encor qu'il viſt tous les iours la Nymphe, & qu'il l'entretint bien ſouuent, ſi n'oſa-t'il luy en faire iamais ſemblant: tant s'en faut, vne fois que Galathée luy en parla, pour eſprouuer ſi ce que ie luy auois dit de la ruze de Polemas & de Climanthe eſtoit veritable, il feignit de ſorte de n'en ſçauoir rien que la Nymphe perdit tout à fait la doute où ie l'auois miſe, m'accuſant en ſon ame d'auoir inuenté cette menterie à l'aduantage de Lindamor, ainſi que i'ay ſçeu depuis par le rapport de Siluie, à qui la Nymphe racontoit toutes ces choſes.

Cependant ie paſſois vne vie qui n'eſtoit point deſagreable, ſi i'euſſe eu le bien que i'ay maintenant de vous voir. Car, Celadon, il faut que vous ſçachiez que Paris eſt tellement

deuenu amoureux de Diane, que delaiſſant ſa premiere façon de viure, il ne s'habille plus qu'en Berger, & ne ſe ſoucie que des exercices de Berger. Eſt-ce Diane, dit Celadon, qui eſt fille de la ſage Bellinde ? C'eſt, reſpondit la Nymphe, de celle-la meſme. Ie vous aſſeure, adiouſta le Berger, que c'eſt bien vne des plus belles, des plus ſages & des plus accomplies Bergeres que ie vis iamais, & qui merite vne auſſi bonne fortune, & ie prie Teutates qu'il la luy enuoye. Ie ſuis, dit la Nymphe, de voſtre opinion, mais ie ne croy pas que Paris l'eſpouſe, car elle m'a dit quelquesfois que ie luy en ay parlé, qu'a la verité elle aime & honore Paris, & qu'elle connoiſt bien l'honneur qu'il luy faict de la rechercher, & l'aduantage que ce luy peut eſtre : mais qu'elle ne ſçait pourquoy elle ne le peut aimer d'autre ſorte, que comme s'il eſtoit ſon frere, qu'elle connoiſſoit bien ſes merites, mais qu'il luy eſt impoſſible de l'affectionner d'autre ſorte. Comment, interrompit Celadon, en ſont-ils deſia venus ſi auant, & vous parle-t'elle ſi familierement de ces choſes ? Ie le trouue eſtrange, me reſſouuenant de ſon humeur, qui eſt aſſez retenuë, voire meſme ſi retirée que ſes compagnes qu'elle aime le plus, qui ſont, comme ie crois, Aſtrée & Phillis, ſçauent fort peu de ſes intentions. O Berger ! reſpondit la Nymphe, depuis les trois ou quatre Lunes que vous n'y auez

esté, tout y est bien changé: Car Astrée, Diane, & Phillis, ne sont qu'vne mesme chose: elles sont ordinairement ensemble, & depuis vostre perte vous diriez que Diane a succedé à vostre place. De plus, vous auez autresfois veu Siluandre, que l'on appelloit le Berger sans affection, il est maintenant si fort amoureux, que peut-estre, si ce n'est Celadon, il n'y en eut iamais en vostre hameau qui le fut dauantage, & cela luy est aduenu comme ie vous vay dire. Phillis & luy entrerent en different de leurs merites, & parce que le Berger, qui a l'esprit vif, & a frequenté les escoles des Massiliens, selon que ie luy ay oüy dire, auoit des raisons plus fortes & plus pressantes que la Bergere, elle, qui est d'vne humeur tres-agreable, proposa que Siluandre pour rendre preuue de son merite, fust condamné de seruir auec tant de discretion vne Bergere, qu'il s'en fit aimer. Le Berger accepta ce qu'elle proposoit, à condition que Phillis fust contrainte d'en faire de mesme. Apres plusieurs difficultez, Astrée, Diane & moy, ordonnasmes, que tous deux seruiroient vne mesme Bergere, & que dans trois mois cette Bergere iugeroit lequel des deux auoit plus de merites pour se faire aimer. Cela estant ainsi resolu, Diane fut esleuë pour estre seruie de tous deux. De sorte que depuis ce temps Phillis faict si bien la passionnée: qu'il n'y a Berger qui s'en sçeut mieux acquitter.

Or

Or voyez ce qui eſt aduenu de cette feinte. Siluandre qui, comme ie vous diſois, eſtoit iadis ſi deſdaigneux, eſt en feignant deuenu ſi eſperduëment amoureux de Diane, qu'il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe bien qu'il outrepaſſe la feinte: & ſi ie m'y ſçay connoiſtre, Diane donnera ſon iugement à ſon aduantage. Car encor que la froideur & la modeſtie de cette Bergere ſoient tres-grandes, ſi reconnoiſt-on bien qu'elle n'a point ſa recherche deſagreable: & quant à moy i'auoue que horſmis Celadon ie ne connois Berger plus digne d'eſtre aimé. Et parce que cette feinte recherche eſt cauſe que Phillis eſt preſque touſiours auec Diane, & que Siluandre ne laiſſe Diane le moins qu'il peut, Licidas voſtre frere a creu qu'il y auoit de l'amour entre Phillis & Siluandre, & ſe l'eſt tellement perſuadé, qu'il a conceu vne ſi grande ialouſie qu'il ne les peut ſouffrir enſemble. Et d'autant que Phillis ne peut ſe bannir de la compagnie d'Aſtrée, & que Diane eſt touſiours auec elle, & Siluandre aupres de Diane, le pauure Licidas ne le pouuant ſouffrir, ne voit plus Phillis que par des rencontres qu'il ne peut eſuiter. Voila bien du changement, reſpondit le triſte Celadon, & faut que i'auouë qu'ils ſont tous bien fort à plaindre, & Licidas ſur tous, puis qu'il eſt retombé en cette dangereuſe maladie d'Amour. Mais ie ne le trouue point eſtrange, ayant

touſiours eſté le naturel de mon frere de ſe laiſſer aller à ces impreſſions. Ie proteſte quant à moy, que nous ne ſommes point freres de ce coſté-là. Ie ne veux pas nier que ie n'aye eſté vne fois ialoux : mais ie crois que c'eſt que les amants y ſont ſubiets vne fois en leur vie, comme l'on dit que les petits enfans le ſont à de certaines maladies dangereuſes qui ne leur viennent qu'vne fois. Phillis auſſi n'eſt pas peu à plaindre, qui ayant donné tant d'aſſeurances de bonne volonté à Licidas, le voit toutesfois entrer en doute de ſon amitié. Mais ie crois que la connoiſſance qu'elle a que cette ialouſie en mon frere n'eſt qu'vn excez d'amour, luy faict porter ce deſplaiſir auec moins d'impatience. Quant à Siluandre, & à Diane, encores qu'il faille confeſſer qu'il eſtoit impoſſible que deux ſuiects d'amour ſe puiſſent rencontrer plus eſgaux : car ſi Diane en beauté & en biens de fortune ſurpaſſe Siluandre, la vertu & le merite du Berger les peut bien contrepeſer : ſi eſt-ce que ie les plains tous deux infiniment, parce que les ayant veu viure tellement maiſtres de leurs actions, qu'il n'y auoit rien qui pûſt interrompre leur repos que leurs affaires domeſtiques, & ſçachant par experience en quel cahos de troubles & d'inquietutes ils ſe vont plonger, il eſt impoſſible que ie ne ſois touché de pitié de leur voir faire vn changement ſi deſaduantageux. Voila, ſage Nymphe,

qui nous apprend qu'il n'y a point de bon-heur asseuré entre les hommes. Celadon, respondit la Nymphe, ie crois que vous seriez le mesme Teutates, si vous leur pouuiez persuader qu'ils ne fussent beaucoup plus heureux qu'ils n'estoient autresfois, & mesme Siluandre, de qui la compagnie est au double plus aimable qu'elle ne souloit estre, à ce que i'ay oüy dire a ceux qui l'ont veu auparauant. Quant à moy, dit Celadon, ie suis en cela de l'opinion de ce Berger : car s'il y a en amour quelque peine, en quelle sorte de vie n'y en a t'il point? mais si vous considerez quels sont les contentemens que l'on reçoit d'aimer, & d'estre aimé d'vne personne qui le merite, ie ne croy point que vous ne m'accordiez que ce n'est pas viure heureusement, que de passer son aage sans amour. Ah! Celadon, dit la Nymphe, auec vn grand souspir, combien sont cherement vendus ces contentemens que vous dites! Ie m'en remets à vous mesme, si vous en voulez auoüer la verité sans passion. Tous ceux qui aiment, repliqua Celadon, ne rencontrent pas des Astrées. Mais, adiousta Leonide, si vous auez cette opinion, pourquoy disiez-vous que vous le plaigniez? Parce, respondit Celadon, que tout ainsi que c'est vne douce chose de vaincre à la luitte, ou à la course, tout au contraire d'estre vaincu : de mesme ie crains qu'y ayant beaucoup de trauail en l'amour, ils

ne soient vaincus ou estonnez par les difficultez, & s'en retirent auant que de les auoir surmontées. Et n'ay-ie pas raison de plaindre ceux que ie vois entrer en ce danger dont l'issuë est incertaine? Mais ie m'estonne comment vous auez tant appris des nouuelles de Diane, que i'ay touſiours connuë pour la plus secrette de nos Bergeres. L'amour de Paris, respondit-elle, en a esté cause, qui me l'a faict voir plus souuent que ie n'euſſe pas faict. Encor que i'euſſe beaucoup de volonté d'aller en vostre hameau, pensant que vous y fussiez, & lors que i'estois en peine d'en trouuer quelque bonne excuse, Amour me fit rencontrer Paris, qui ne voulant perdre l'occasion qui se presentoit dés le soir que i'y arriuay, me parla de cette sorte. Ma sœur (car Adamas veut que nous nous nommions frere & sœur) ne vous ressouuenez-vous plus du contentement que vous eustes la nuict que vous couchastes aux hameaux d'Astrée & de Diane, & combien leur conuersation est agreable? Moy qui sçauois bien qu'il y auoit esté plusieurs fois depuis, ie luy respondis: Si fay, mon frere, mais i'ay opinion que vous en auez eu meilleure memoire que moy, à ce que i'ay oüy dire. Il est vray, me dit-il, & ie ne nieray point que leurs merites ne m'ayent donné plus de volonté d'acquerir l'amitié de ces belles & sages Bergeres, que ie n'en ay faict paroistre.

O! mon frere, luy dis-ie, vous m'en dites plus que ie ne vous en demande. Ie voy bien, me repliqua-t'il en ſouſriant, que c'eſt ce que vous voulez dire, & ie le vous auouë librement, afin de vous conuier à ne refuſer point vne requeſte que ie vous veux faire, vous en coniurant par cette conſideration, & par toute noſtre amitié. Puis que c'eſt par noſtre amitié, luy dis-ie, demandez ce que vous voudrez, car il n'y a rien que ie refuſe à mon frere, eſtant ainſi coniurée. Ie vous ſupplie donc, continua-t'il, que cependant que vous ne retournerez point à Marcilly, vous vueillez aller ſur les riues de Lignon, paſſer les apres-diſnées en la compagnie de ces belles & ſages Bergeres, & ie vous y ſuiuray. Auſſi-bien trouuerez-vous icy les iours fort longs, ayant accouſtumé la Cour de Galathée, outre que les riuages de Lignon ont des ombres fraiſches & ſi plaiſantes, qu'il eſt impoſſible de s'y ennuyer. On y voit l'onde claire & nette, ſi peuplée de toute ſorte de poiſſons, qu'à peine ſe peuuent-ils couurir de l'eau. Vous y entendez mille ſortes d'oyſeaux, qui des proches boccages font retentir leur voix auec mille Echos. Il y a des fontaines ſi fraiſches & ſi claires, qu'elles conuient les moins alterez d'en boire. Bref, luy dis-ie en ſouſriant, on y rencontre des plus belles & agreables Bergeres de toute la contrée. Il eſt vray, me dit-il,

& tout cela ne vous doit-il pas conuier d'y aller? Tout ce que vous me racontez, luy disie, ne m'esmeut point au prix de la volonté que vous en auez: car pour toutes ces choses, mon frere mon amy, ie viens du Palais d'Issoure, où i'ay bien eu le loisir d'en passer mon enuie. Mais puis que vous desirez que i'aille voir ces Bergeres, ie le feray, pourueu que vous me disiez à laquelle vous en voulez: ie veux dire, si c'est à Astrée, ou à Diane. Vous estes bien deuenuë curieuse en peu de temps, me dit-il. Ie l'auoüe, luy respondis-ie, mais cela ne m'empeschera pas que ie ne vous face cette demande encore vne fois, & que si vous me la refusez, ie ne die qu'en peu de temps aussi vous estes bien deuenu secret, puis que vous m'en disiez auparauant plus que ie n'en voulois sçauoir. Et quoy, ma sœur, me dit-il, ayant si peu de merites, pourriez-vous penser que ie m'addressasse à la iustice? Ie vous entends, luy dis-ie, vous voulez dire Astrée, mais aussi mon frere, prenez garde que la veuë de cette Diane ne vous face deuorer à vos desirs. Or considerez, me repliqua-t'il, en quel estat ie suis. Ie vous iure, ma sœur, que ie voudrois estre en danger d'en estre mangé, voire de mes chiens, aussi bien qu'Acteon, pourueu que i'euſſe le bon-heur de voir cette Diane nuë. Est-il possible, luy dis-ie, que vous fassiez si peu de conte de vostre vie? Ce

n'eſt pas, me reſpondit-il, que i'eſtime peu ma vie, mais c'eſt que i'eſtime infiniment la veuë de tant de beauté. Et puis qu'auſſi bien il faut mourir, & que peut-eſtre la vie me laiſſera ſans auoir reſſenty nul contentement eſgal, n'ay-ie pas raiſon de ne la plaindre point, pourueu que auec vn tel prix cette felicité me ſoit acquiſe? Quant à moy, reſpondis-ie, ie ne vous blaſmeray iamais d'vne ſi belle eſlection, mais ie ne laiſſeray pas d'en craindre la peine pour vous. Ma ſœur, me dit-il, la difficulté eſt la pierre où les deſirs s'aiguiſent. Mais, dites-moy franchement, ſerez-vous à ma conſideration vne heure du iour Bergere? Comment, dis-ie, que ie prenne leur habit comme vous celuy de Berger? Non pas cela, me dit-il: car outre que ce vous ſeroit de l'incommodité, encor ne rapporteroit il rien à l'acheminement de ce que ie deſire. Ie veux ſeulement eſtre aupres de ces Bergeres, feignant de vous y accompagner. Ie feray, mon frere, tout ce que vous voudrez, luy dis-ie, mais prenez garde que cette ouuerture ne nuiſe à voſtre deſſein: car voyant de cette ſorte Diane, elle ne vous ſera point obligée de voſtre veuë. Celle, me dit-il, dont vous parlez n'eſt pas perſonne qui ſe paiſſe de ſes vanitez, & qui n'ait aſſez de iugement pour diſcerner mes actions, & les diſcernant en loüer la diſcretion: outre que la connoiſſance qu'elle aura de mon amour par ſes viſites ſera la moindre

d'vne infinité que ie luy donneray à toutes les heures.

Cette resolution fut donc prise de cette sorte entre nous, & dés le soir mesme Paris fit entendre à Adamas que s'il le trouuoit bon, il m'accompagneroit à la chasse où i'auois enuie d'aller le lendemain : non pas, luy dit-il, là seulement, mais par tout où elle voudra : car i'en ay tant aimé le pere, que quoy que ie fasse ie ne m'acquitteray iamais enuers la fille de l'amitié que ie luy ay portée. Paris n'attendoit que cette declaration pour paracheuer son dessein : cela fut cause que le lendemain, apres auoir disné de bonne heure, nous descendismes la colline de Laignieu, & passant la claire riuiere de Lignon sur le pont de Trelin, nous vinsmes suiuant la riuiere, iusqu'aupres de la Boutereſſe, où remontant vn peu, & laissant le temple de la bonne Deesse à main-droicte, nous vinsmes sur vn lieu releué, d'où nous pouuions voir presque tous les destours de Lignon, & les lieux où les Bergers menent paistre leurs trouppeaux, mesmes nous y en vismes, qui pour estre trop esloignez, ne peurent estre reconnus de nous. Et lors que par vn petit sentier nous commencions à descendre dans la plaine : Voyez-vous, luy dis-ie, mon frere, en la luy montrant du doigt, cette touffe d'arbres, qui est à main droicte, & qui s'approche vn peu du bord de la riuiere, c'est le

premier lieu où ie vis iamais Aſtrée, Diane, & Phillis: & ſi vous euſſiez eſté auec moy au lieu de Siluie, vous euſſiez, peut-eſtre, appris plus de leurs nouuelles que nous ne fiſmes: car laſſées du chemin nous nous y endormiſmes, & cependant ces trois Bergeres ſe vindrent aſſeoir de l'autre coſté, ſans nous auoir apperceuës, & ne faut point douter qu'elles n'y demeurerent muettes: mais par malheur, quand nous nous eſueillaſmes, elles partirent. Il eſt vray que depuis i'y reuins ſeule au retour de Feurs, & ce fut lors que vous me rencontraſtes, & que i'y appris bien des nouuelles de Diane. Ah! ma ſœur, me dit-il ſoudain, que i'ay bonne memoire de ce que vous me dittes. Ce fut au temps que ie commençay d'aimer autruy plus que moy-meſme. Mais par la choſe que vous aimez le plus, ie vous ſupplie de me dire ce que vous en ſçauez: Aime-t'elle quelque choſe? voyez, luy reſpondis-ie en ſouſ-riant, comme vous eſtes des-ja deuenu ialoux, & que ſeroit-ce de vous, ſi vous en ſçauiez dauantage? Contentez-vous que ie vous en diray ce que ie connoiſtray eſtre neceſſaire que vous ſçachiez. Mauuaiſe ſœur, me dit-il, vous me traictez comme les enfans auſquels on montre des pommes pour leur en donner ſeulement enuie, & apres on les leur refuſe. Auſſi, luy dis-ie, les Amans ne ſont guere differents des enfans. Et quoy, continua-t'il, ie ne ſçauray

doncques point à cette heure si elle ayme ou non ? Il y a plus de danger, luy dis-ie, qu'elle ne vous vueille point aimer, qu'il n'est pas à craindre qu'elle en aime quelqu'autre. Quoy que vous me fassiez, dit-il, vne fort grande menace, si suis-ie plus ayse de l'asseurance que vous me donnez qu'elle n'ayme personne, que ie ne suis en peine de la doute que vous auez qu'elle ne me vueille point aimer. Et pourquoy, luy respondis-ie, ne voudriez-vous point auoir vn bien, si quelque autre y auoit part ? Pour vous respondre, dit Paris, il faudroit faire vne longue distinction des biens, si vous diray-ie briefuement qu'il y en a qui sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus communicables, & d'autres d'autant plus à estimer qu'ils se communiquent moins, & en ce dernier ordre il faut, selon mon opinion, que les biens d'amour soient mis. Ie croy, respondis-ie, que si i'estois capable d'aimer i'en aurois cette mesme creance, mais que cette peur ne vous diminuë point les faueurs que vous en receurez : car vous deuez estre tres-asseuré que celles qu'elle vous fera (si toutesfois ce bien vous arriue) pour certain ne seront point communes.

Or, Celadon, ie vous ay fait tout ce discours par le menu, afin que vous iugiez de quelle sorte Paris est viuement atteint : maintenant ie vous diray quelque chose de Siluandre, &

de Licidas. Descendant donc de cette sorte dans la plaine, nous apperceusmes Siluandre, qui assis aupres de quelques arbres estoit tellement attentif à chãter au son de sa cornemuse qu'il ne se prenoit garde que Diane l'ayant reconnu à la voix passoit doucement derriere le buisson pour l'escouter sans estre veuë: Et Diane estoit si desireuse de l'oüyr qu'elle ne voyoit pas Astrée & Phillis, qui la regardoient faire, qui touchées d'vne semblable curiosité passoient d'vn autre costé pour n'estre veuës ny de Diane ny de Siluandre, mais nous eusmes bien du plaisir à cõsiderer Licidas, qui estant sur vne motte vn peu plus releuée, regardoit Phillis se trainant en terre lentement pour n'estre point veuë de Siluandre. Car ayant opinion que l'amour qu'elle portoit à ce Berger luy donnoit de la curiosité de l'ouyr, il demeuroit tout debout les bras croisez, & les yeux à ce que nous pouuions iuger tellement sur elle, qu'il sembloit immobile. Ie ne l'eusse pas reconnu de si loing, sans Paris qui les voyoit tous bien souuent. Or cependant que nous descẽdions, nous vismes que tout à coup vostre frere enfonçant son chapeau, & tournant le dos à sa Bergere s'en venoit droit à nous sans nous voir, quelquefois les bras estendus, & regardant le Ciel, & d'autres-fois se les croisant sur l'estomac, & tenant les yeux en terre. L'action où nous le vismes nous dõna volonté

d'ouyr les paroles qu'il disoit, & pource nous cachant derriere quelques hayes, qui estoient le long du chemin, nous prismes garde que tout à coup il se laissa choir, comme si quelque mal luy fust suruenu. Nous nous auançasmes pour voir ce qu'il deuiendroit, & nous estans approchez doucement de luy, nous ouysmes qu'apres quelques souspirs il parla de cette sorte:

SONNET.

Qu'il est ialoux auec raison.

AMOVR *qui dans mon cœur vas lisant mes pensées,*
Dans mon cœur où ta main tous les iours les escrit,
Ne vois-tu qu'vn soupçon malgré toy les aigrit,
Quoy qu'auec tes douceurs elles soient commẽcées?

Tant de sermens iurez, tant de preuues passées
Ne sçauroient r'asseurer à ce coup mon esprit,
Puis qu'autres-fois Amour, elle-mesme m'apprit,
Que les voix d'vn Amant sont en fin exaucées.

Dieux! s'il est vray, qu'en fin l'on exauce vn Amant
Ne suis-ie point ialoux auecque iugement?
Qui ne le seroit point, ce seroit vne souche.

Ie l'ay veu de mes yeux deuant elle à genoux,
La voila qui ne pend que de ſa ſeule bouche,
Et qui ſeroit l'Amant qui n'en ſeroit ialoux?

A peine auoit-il paracheué ces vers, que nous le viſmes tout à coup ſe releuer, & ſe hauſſant ſur le bout des pieds regarder ce que faiſoit Phillis, & peu apres au petit pas s'approcher d'elle, s'en retournant d'où il eſtoit venu. Nous ne fuſmes point apperceus de luy, parce qu'il auoit tellement toute ſa penſée en ſa Phillis, que quand nous euſſions eſté deuant ſes yeux, ie croy qu'il ne nous euſt point veus. Nous le ſuiuiſmes de loing, & lors qu'il ſe cacha aupres de Phillis, nous en fiſmes de meſme pour ouyr Siluandre qui chantoit ces vers quand nous y arriuaſmes.

STANCES.

MONDE D'AMOVR.

I.

AMOVR, grand artiſan, a fait vn autre Monde,
La terre c'eſt ma foy, qui n'a nul mouuement,
Et comme l'Vniuers ſur la terre ſe fonde,
Ma foy de ce beau Monde eſt le ſeur fondement.

II.

Que ſi quelques ſoupçons d'vne ialouſe guerre
Esbranlent en mon cœur cette conſtante foy;
C'eſt comme quand les vents ſont enclos dans la terre,
Qui par des tremblemens la rempliſſent d'effroy.

III.

Mes pleurs ſont l'Ocean, auſſi tarir mes larmes
N'eſt vn moindre deſſein que d'eſpuiſer la mer:
La peur de n'eſtre aimé cauſe de tant d'allarmes,
C'eſt l'orage qui fait cette mer eſcumer.

IV.

Cette mer eſt amere, encore que ſes ondes,
Ne ſoient qu'vn grand amas des fleuues qui ſont doux:
Plus amers ſont mes pleurs, & leurs ſources fecondes,
Plus douces à mon cœur comme venant de vous.

V.

L'air, c'eſt ma volonté qui libre en ſa puiſſance,
A l'entour de ma foy va touſiours ſe mouuant,

Les vents ſont leurs deſirs ardans dés leur naiſſance,
Dont s'eſmeut mon vouloir comme l'air par le vent.

VI.

Auſſi comme les vents diuerſement fremiſſent,
Sous des rochers affreux, dont ils n'oſent partir,
De meſme mes deſirs au reſpect obeïſſent,
Et dans mon cœur enclos n'en oſeroient ſortir.

VII.

Cet inuiſible Feu qui les airs enuironne,
C'eſt la flamme ſecrette où ie me vay bruſlant,
Et comme ce grand Feu ne ſe void de perſonne,
A chacun mon ardeur ie vay diſſimulant.

VIII.

Comme l'on void qu'au Feu tout eſt reduit en flame,
Et que ſource de vie il ne peut rien nourrir:
De meſme les penſers qui ſont dedans mon ame,
S'ils ne bruſlent ſoudain, doiuent ſoudain mourir.

IX.

La Lune c'eſt l'eſpoir qui croiſt & diminuë,
De vous ſeule empruntant les rais dont il reluit,

Mais lors que ſans lumiere elle erre dans la nuë,
C'eſt mon vague Penſer, qui ſans raiſon vous ſuit.

X.

Le Soleil c'eſt voſtre œil lumiere ſans ſeconde:
Bel œil, Soleil d'Amour, qui nous eſclaire à tous:
Que ſi l'autre Soleil donne la vie au Monde,
Quel Amant peut nier de la tenir de vous?

XI.

Puis de tant de beautez Amour vous a pourueuë,
Que ſon iour c'eſt vous voir, ſa nuict ne vous voir pas,
Si ce n'eſt que d'auoir le bien de voſtre veuë,
Nous ſoit pluſtoſt la vie, & l'autre le treſpas.

XII.

L'Eſté, c'eſt le tranſport, dont le ſang me boüillonne,
Et l'Hyuer, c'eſt la peur, qui me gele en tout temps:
Mais que me vaut cela, ſi touſiours mon Automne,
Eſt ſans fruicts auſſi bien que ſans fleurs mon Printemps?

Siluan-

Siluandre paracheua bien ce qu'il chantoit de cette ſorte: mais non pas ſes penſées: au contraire s'arreſtant ſur le dernier couplet: Helas! diſoit-il, Amour, puis que tu ordonnes que l'Automne n'ait point de fruicts pour moy que ne permets-tu pour le moins que le Printemps me donne des fleurs? Si eſt-ce bien ta couſtume, ô petit Dieu! de nourrir d'eſperance ceux que tu ne peux contenter. Et pourquoy romps-tu cette couſtume pour moy? Mais va, tu es iuſte, puis qu'il ne falloit pas chaſtier mon outrecuidance auec vn moindre ſupplice que celuy que ie reſſens; Et toutesfois ie m'en plains, car encor qu'il ſoit iuſte il ne laiſſa pas d'eſtre douloureux, comme encore que coulpable, ie ne laiſſe pas d'eſtre ſenſible. A ces mots il ſe teut, & roulant pluſieurs ſortes de penſées, il donna loiſir à Diane de ietter l'œil ſur ſes compagnes, & voyant qu'elles l'auoient apperceuë, elle en eut honte, & pource ſe leuant doucement, & s'approchant d'elles, elle dit à Phillis: Ie vous ſupplie, mon ſeruiteur, cependant qu'Aſtrée & moy nous eſloignerons vn peu, demeurez icy, afin que ſi ce Berger nous oyoit partir vous le puiſſiez amuſer: car ie ne voudrois pas qu'il ſçeuſt que ie l'euſſe eſcouté. Et Phillis ayant fait ſigne qu'elle y prendroit garde, Aſtrée & Diane s'en allerent. Ie remarquay que Licidas iugea lors que ces

deux Bergeres auoient voulu emmener Phillis: mais qu'elle n'auoit voulu laisser Siluandre pour l'amour, qu'il croyoit qu'elle luy portast. Les actions qu'il fit de la teste & des mains en la considerant, me firent auoir cette opinion. Cependant Siluandre recommença de chanter ces vers:

SONNET.

QVE D'ADORER SEVLEMENT
Diane, il est trop heureux.

SILVANDRE *qui te plains comme d'vne iniustice,*
Qu'à si belle Maistresse Amour t'a destiné,
Rends-luy graces plustost de t'auoir ordonné
De seruir de victime en si beau sacrifice.

Depuis que ce grand Dieu d'vn puissant artifice,
Separant le cahos, le monde a façonné:
Iamais dedans le Ciel ne fut imaginé
Rien plus beau que la belle à qui tu fais seruice.

Ceſſe donc de te plaindre, où tu plaindras à tort,
Que ſi tu meurs pour elle, eſt-il plus belle mort ?
C'eſt lors que l'ame vit quand elle en eſt meurtrie.

Que ſi l'amour te fait idolatrer ſes yeux,
Adore-les, Siluandre, ainſi comme des Dieux,
Qui iamais a commis plus belle idolatrie ?

Ce Berger euſt, peut-eſtre, continué dauantage, & Paris & moy eſtions reſolus de ſuiure les Bergeres, mais Driopé le chien de Diane s'eſchappant d'entre ſes mains, s'en courut vers Siluandre pour luy faire feſte, parce qu'il auoit accouſtumé de le careſſer. Le Berger ſe releua incontinent, & iettant la veuë de tous coſtez, il ne la vid point : mais il apperceut bien Licidas qui l'eſcouoit, & Phillis, qui l'ayant veu ſe leuer, pour ſatisfaire à ce que Diane luy auoit dit, s'en venoit vers luy pour l'amuſer. Mais ainſi qu'elle s'auançoit, elle apperceut Licidas, qui luy fit changer de deſſein : car ſçachant combien ce Berger auoit de ialouſie pour Siluandre, elle tourna les pas ailleurs : & cela luy en fit ſoupçonner dauantage penſant qu'elle ſe vouluſt cacher de luy. Siluandre qui ſçauoit le cœur de tous les deux, à ce qu'il me fit depuis entendre, & qui vouloit ſuiuant la reſolution qu'il en auoit faicte autresfois augmenter la ialouſie en Licidas, feignant de ne voir point

voſtre frere ſe met à courre vers Phillis, & l'ayant atteinte luy prend vne main qu'il baiſa par force deux ou trois fois: & puis la prenant ſous les bras, luy demanda des nouuelles de Diane & d'Aſtrée. La Bergere eſtoit ſi ennuyée de ce que Licidas voyoit toutes ſes actions, qu'elle ne ſçauoit que luy reſpondre. Paris & moy qui eſtions des-ja acheminez pour ſuiure Aſtrée & Diane nous en allaſmes vers Phillis & Siluandre, qui ne fut point vne rencontre faſcheuſe pour elle, parce que Siluandre, qui eſt fort ciuiliſé, comme vous ſçauez, la laiſſa en paix, & vindrent tous deux à nous pour nous ſalüer. Licidas au contraire plus mal ſatisfait de cette veuë qu'il n'auoit iamais eſté, ſe retira d'vn autre coſté ſans faire ſemblant de nous auoir apperceus. Eſtans donc tous quatre enſemble, nous priſmes noſtre chemin du coſté où nous auions veu aller Aſtrée & Diane, apres que Siluandre raſſemblant ſon troupeau & celuy de Phillis, les eut chaſſez du coſté où elles eſtoient paſſées: qui ne fut pas, ſans doute, vn petit renouuellement de ialouſie en Licidas, voyant comme ce Berger prenoit le ſoing de conduire les brebis de Phillis: car voſtre frere alloit de temps en temps tournant la teſte de noſtre coſté, pour voir ce que nous faiſions.

Sans mentir, interrompit Celadon, il eſt

bien à plaindre: car pour le peu que i'en ay eſprouué, ie crois que la ialouſie eſt vne des plus ſenſibles bleſſures dont vn Amant puiſſe eſtre atteint. Mais, belle Nymphe, que deuint-il? Ie ne le vous ſçaurois dire, reſpondit-elle, car ie ne le vis plus de tout le iour; & quant à nous, nous trouuaſmes Diane & Aſtrée peu de temps apres qui attendoient, à ce que ie penſe, leur compagne. Nous paſſaſmes auec elles toute la iournée, & auec beaucoup de contentement. Paris entretenoit Diane, Siluandre faiſoit la guerre à Phillis, & moy ie parlois auec Aſtrée, que ie trouuay en verité, tres-digne d'eſtre aimée & ſeruie de Celadon. Me permettez-vous, belle Nymphe, dit Celadon, d'eſtre vn peu curieux en cet endroit? Et que deſirez-vous de ſçauoir de moy, dit Leonide? Oüyſtes-vous iamais, dit-il, vne plus douce & agreable parole que la ſienne? elle a vn certain ton en la voix, & quelque façon de prononcer qui charme merueilleuſement l'oreille. Il eſt certain, reſpondit la Nymphe, & ce que i'eſtime dauantage, c'eſt qu'il n'y a point d'artifice, & que toutes ſes paroles ſont pleines de modeſtie & de ciuilité. Mais, ſage Nymphe, adiouſta Celedon, ne parla-t'elle iamais de moy? Si fit, dit-elle, mais ce fut moy qui en commençay le diſcours, & ie connus bien qu'elle en parloit ſi peu, pour l'opinion qu'on auoit cuë

de voſtre amitié. Par Teutates, belle Leonide, adiouſta le Berger, dites-moy les diſcours que vous en euſtes; ils furent fort courts, reſpondit la Nymphe: & ie ne ſçay ſi ie m'en pourray bien reſſouuenir. Ie deſirois auec paſſion de ſçauoir de vos nouuelles, & lors que Paris m'auoit parlé d'aller dans voſtre hameau, ie n'auois iamais eu la hardieſſe de vous nommer à luy, & quoy qu'il ne m'euſt point parlé de vous, ie penſois qu'eſtant ſi fort amoureux de Diane, il ne priſt garde à autre choſe qu'à elle, & à ce coup ne vous voyant point auec ces Bergeres, i'en eſtois en vne peine extreme: en fin comme l'on paſſe d'vn ſuject en l'autre pour peu que l'on parle enſemble, ie luy dis que ie n'euſſe pas penſé que les Bergers de Lignon euſſent eſté ſi gentils ny ſi ciuiliſez que ie les trouuois, & que la premiere fois que reuenant de Feurs ie m'eſtois arreſtée auec elles, ç'auoit principalement eſté en intention de ſçauoir ſi ce que l'on en diſoit, eſtoit eſtoit veritable, & que Siluandre dés ce iour là m'en auoit donné fort bonne impreſſion. A la verité, me reſpondit-elle froidement, Siluandre eſt vn tres-honneſte Berger: mais, Madame, ſi vous fuſſiez venuë en vne autre ſaiſon, ie croy que vous euſſiez eſté beaucoup plus ſatisfaicte de nous. Car au temps que ie veux dire, il y auoit vne volée de ieunes Bergers, qui ſembloient faire à l'enuy

à qui ſeroit plus honneſte homme. Et que ſont-ils deuenus? reſpondis-ie: Les vns, me dit-elle, ſont morts comme le pauure Celadon, les autres affligez de cette perte qui eſt encores fort freſche: car il n'y a pas plus de trois ou quatre Lunes, qu'ils demeurent ſolitaires & ſe retirent de toute compagnie, cõme Licidas: les autres eſtonnez de ce deſaſtre ont quitté les riues de ce malheureux Lignon: bref, nous-meſmes qui ſommes demeurées, nous trouuons ſi eſtourdies de ce coup, que nous ne pouuons nous remettre. Celadon, repliquay-ie, n'eſtoit-ce pas ce Berger dont i'oüys parler depuis ne fus-ie icy? C'eſt celuy-la meſme, me dit-elle, auec vn grand ſouſpir, Eſtoit-il de vos parens? luy dis-ie. Non, dit-elle, au contraire, ſon pere & le mien eſtoient mortels ennemis. Mais, Madame, c'eſtoit bien vn des plus gentils Bergers qui ayent iamais eſté en cette contrée. Et quoy qu'il y euſt vne tres-grande inimitié entre ceux de ſa famille & de la mienne, ſi ne puis-ie m'empeſcher de le regretter, tant il auoit de bonnes conditions qui contraignent chacun de reſſentir ſa perte. A ce mot elle changea de viſage: & ſe mettant vne main ſur les yeux, fit ſemblant de ſe frotter le front. Ie connus bien à ces diſcours, que vous n'eſtiez point reuenu vers elle, depuis que ie vous

auoit laissée, & connoissant qu'elle ne me pouuoit dire nouuelles de ce que ie desirois, & que la continuation de tous ses propos ne pouuoit que l'ennuyer, ie changeay de discours, & quelque temps apres, voyant qu'il se faisoit tard, Paris & moy nous retirasmes: Et ce fut lors que ie sçeus de Siluandre la ialousie de Licidas, car vous venant accompagner iusques sur le bord de la riuiere, ie luy demanday quelle estoit la tristesse de voitre frere, & pourquoy on ne le voyoit point: & il me raconta, qu'estant seruiteur de Phillis, il estoit deuenu ialoux d'elle & de luy, & qu'expressément pour le tourmenter dauantage, quand il pensoit estre veu de luy, il feignoit d'aimer Phillis, & en faisoit toutes les demonstrations qu'il luy estoit possible. Voila, Celadon, comme nous passasmes cette premiere iournée: & depuis ne pouuant sçauoir de vos nouuelles i'ay tousiours continué de voir cette bonne compagnie, me semblant qu'estant aupres de celle que vous aimez, i'estois en quelque sorte aupres de vous. Cela fut cause que quand Amasis apres auoir fait de grands preparatifs de resioüyssance, fut contraint de les laisser inutiles pour les nouuelles de la mort du Roy Meroüée, encores que Siluie par le commandement de Galathée me fit sçauoir que ie pourrois retourner à Marcilly quand ie vou-

drois, ie ne voulus toutesfois m'y en aller, tant ie prenois de plaisir à la douce vie de ces discrettes Bergeres. Et pourquoy, respondit Celadon, la mort de ce Roy attrista-t'elle Amasis ? Parce, comme ie pense, que vous sçauez que Clidamant estoit auec luy, & que particulierement il l'auoit obligé à son amitié, outre que principalement ce Prince estoit infiniment aimé par tout où il estoit connu : & de peur que mon oncle ne me fit retourner vers la Nymphe, ie luy cachay la lettre de Siluie. Mais, Celadon, confessez la verité, ne me portez-vous point d'enuie de ce que ie vois Astrée, & que ie parle à elle toutes les fois que ie veux? Puis que vous y prenez plaisir, respondit Celadon, ie serois bien marry de le vous enuier : il me semble toutesfois que si chasque chose estoit conduite par raison, ie pourrois bien auoir part à ce contentement. Et pourquoy, respondit la Nymphe, vous en priuez-vous vous mesmes? Ah! Leonide, dit-il, combien verriez-vous le contraire si vous pouuiez lire dans mon cœur ? Comment voulez-vous que i'aime & n'aime pas en mesme temps ? Que si ie n'aime point Astrée, ie n'auray point de plaisir de la voir, & si ie l'aime, comme me puis-ie plaire en luy desplaisant ? Mais, luy dit la Nymphe, pourquoy iugez-vous que vous luy desplairiez? Parce qu'elle ma deffen-

du, dit le Berger, de me faire iamais voir à elle qu'elle ne me l'ait commandé. Et comment voulez-vous, dit Leonide, qu'elle vous le commande, ſi elle ne vous voit point, ſi elle ne ſçait où vous eſtes, voire ſi elle croit que vous ſoyez mort? Ah! Nymphe, s'eſcria le Berger, qu'Amour eſt vn puiſſant Dieu: & tout ainſi que ſans raiſon il a bien trouué le moyen de me bannir de ſa preſence, de meſme il trouuera bien auec raiſon le moyen de me rappeller quand il luy plaira. Vous eſtes donc reſolu, dit Leonide, de ne vous repreſenter point à elle? I'eſlirois pluſtoſt la mort, dit-il, & que toutes mes fortunes ſoient entre les mains d'Amour. A ce mot il ſe leua pour changer de diſcours, & prenant la Nymphe par la main, ſe vint aſſeoir au deuant de la porte où il auoit roulé quelque gros cailloux. Mais quand elle le vit au iour, elle ne peut retenir les larmes le trouuant ſi changé, dont Celadon s'apperceuant: N'en ſoyez point affligée, courtoiſe Nymphe, ce changement, dit-il, que vous voyez en mon viſage n'eſt qu'vne marque d'vn prochain repos. Il ſeroit ennuyeux de raconter par le menu tous leurs diſcours: tant y a que quelques perſuaſions dont elle peut vſer pour luy faire changer cette auſtere façon de viure, elle ne peut obtenir autre choſe de luy, ſinon

que ſi elle vouloit prendre la peine de le voir quelquesfois, il le ſouffriroit. Enfin le Soleil eſtant preſt à ſe cacher, elle fut contrainte de ſe retirer, auec promeſſe de le reuoir bien ſouuent.

LE HVICTIESME LIVRE DE LA SECONDE PARTIE D'ASTREE.

QVELQVE dessein que Leonide eust faict de n'auoir plus d'amour pour Celadon, si ne se pouuoit-elle desfaire entierement de la premiere affection qu'elle auoit euë pour luy, tant cette passion est difficilement arrachée quand elle a ietté de profondes racines dans vn cœur qui n'a point d'autre soucy. De sorte que la rencontre qu'elle auoit faite de luy, ne luy auoit pas rapporté vn petit contentement: mais le desplaisir de l'auoir veu en vn si miserable estat, n'estoit pas moindre, & se rendoit encor plus grand, quand elle se representoit l'estrange resolution qu'il auoit faicte. Si bien qu'elle se trouuoit estrangement combattuë, & ne sçauoit si elle se deuoit plus resiouyr de l'auoir

trouués que s'attrister de l'estat auquel elle l'auoit trouué. Tant que le chemin dura, elle ne fit que penser & chercher les moyens de le retirer de cette façon de viure. Quelquesfois elle auoit opinion qu'elle deuoit faire entendre le tout à la Bergere Astrée, afin que l'y conduisant, il laissast cette vie sauuage. Mais elle changeoit d'auis aussi-tost qu'elle se ressouuenoit que par ce moyen elle s'ostoit toute esperance de pouuoir iamais estre aimée de luy, sçachant bien que si Astrée entendoit qu'il fust en vie, & qu'elle le peust trouuer, elle luy feroit tant de demonstrations de bonne volonté qu'elle ne deuoit plus rien esperer de luy. Car encor qu'elle eust trouué Celadon si opiniastre pour conseruer l'affection qu'il portoit à sa Bergere, si ne se pouuoit-elle figurer qu'vne amitié peust longuement viure seule, & se persuadoit qu'enfin l'amour feroit des merueilles pour elle, ou pour le moins le desdain d'Astrée. Changeant donc d'auis, & se representant qu'Adamas auoit tousiours beaucoup aimé le pere de Celadon, à ce qu'elle luy auoit oüy dire, elle iugea d'estre à propos de l'aduertir de la vie qu'il faisoit, s'asseurant bien qu'il y mettroit l'ordre qui seroit necessaire. Toutesfois considerant que le lieu où Celadon s'estoit reduit, estoit le plus commode qu'elle sçauroit choisir, fust pour l'entretenir toute seule, fust pour luy rendre de grandes preuues de sa bon-

ne volonté, elle pensa qu'il valloit mieux n'en rien dire à personne pour encores, & essayer de luy faire passer le temps, & le diuertir de ses tristes pensées le plus qu'il luy seroit possible, faisant resolution, que si elle voyoit que sa presence & son artifice ne le fissent point changer, il seroit tousiours assez à temps d'en aduertir son oncle. Elle s'arresta donc en cette resolution, & pour l'effectuer, elle ne failloit point tous les iours de le venir trouuer, & passer toutes les heures qu'elle pouuoit aupres de luy. Le Berger qui reconnut que le grand soing que la Nymphe auoit de le visiter, ne pouuoit proceder que d'Amour, en receut du desplaisir, luy semblant que de le souffrir, il offençoit en quelque sorte la fidelité qu'il auoit promise à sa Bergere : Outre que les heures de sa visite luy sembloient estre perduës, parce qu'il ne pouuoit entretenir ses cheres & douces pensées. Si bien qu'au lieu de se resioüir, il commença de s'attrister dauantage : dequoy la Nymphe s'apperceuant, apres auoir quelque temps consulté en elle-mesme, & voyant que de iour en iour il alloit diminuant, elle resolut de recourre aux sages conseils d'Adamas, s'asseurant de luy en parler de sorte, qu'il n'y soupçonneroit rien à son desaduantage.

S'en reuenant donc vn soir de meilleure heure que de coustume, elle trouua son oncle qui se

promenoit sur vne terrasse, qui auoit la veuë du costé de la plaine d'où elle venoit. Et apres l'auoir saluë, & que le Druyde luy eut demandé, où elle auoit laissé Paris, elle luy respondit que toutes ces belles Bergeres l'auoient accompagnée iusques aupres du Temple de la bonne Deesse, & que Paris les auoit voulu reconduire. Mais, dit-elle, mon Pere, i'ay faict vne plaisante rencontre, & qui ma retenuë, de sorte que ie pensois que Paris seroit arriué auant moy. Et quelle est elle, luy dit le Druyde? C'est, respondit Leonide, de Celadon. Il faut que vous sçachiez que depuis que nous le fismes sortir du Palais d'Issoure, au lieu d'aller trouuer ses parens & amis, il s'est retiré dans vne cauerne, où il s'est tellement caché à tous ceux de sa connoissance, qu'il n'y a personne qui ne pense qu'il soit mort. Et pourquoy, dit Adamas, a-t'il faict cette resolution? Ie croy, respondit-elle, qu'il a quelque maladie d'esprit, & qu'il ne viura pas long-temps: car il ne parle qu'à force, & ne vit que d'herbes, & a vne si grande tristesse que vous ne le reconnoistriez pas. Et d'où vous a-t'il dit, adiousta le Druyde, que ce mal luy procedoit? Il n'en parle qu'à mots interrompus, & si peu, qu'il est aisé à connoistre que le discours luy en desplaist. Toutesfois ie pense que l'amour qu'il porte à la Bergere Astrée en est la cause. Si cela est, respondit Adamas,

Adamas, il eſt fils de pere : car Alcippe a eſté autresfois tellement tranſporté l'amour d'Amarillis, que ie ne vis iamais faire de plus grandes folies : Et de meſme cela fut cauſe qu'il laiſſa la vie des champs pour celle de la Cour, & qu'il fit long-temps les exercices des Cheualiers. Et leur eſt-il permis, dit Leonide, de changer de cette ſorte de condition? Ma fille, dit le Druyde, ny Celadon, ny ces autres Bergers que vous voyez le long des riues de Lignon, ny la pluſpart de ceux de Loire & de Furan, ne ſont pas de moindre extraction que vous eſtes, & faut que vous ſçachiez que leurs ayeux n'ont eſleu cette ſorte de vie que pour eſtre plus douce, & accompagnée de moins d'inquietudes. Et d'effect ce Celadon de qui nous parlons, eſt voſtre parent fort proche. Car la maiſon de Laignieu, & la ſienne viennent d'vne meſme tige : ſi bien que Lindamor & luy vous ſont parents en meſme degré. Mon ayeul, & les biſayeuls de Lindamor & de Celadon, ayant eſté freres. Leonide, qui n'auoit encores ſçeu cette alliance, demeura eſtonnée, luy ſemblant que cette proximité luy deffendoit d'aimer Celadon, comme l'amour luy commandoit : toutesfois pour n'en donner connoiſſance à ſon oncle, elle luy dit, que leur eſtant ſi proche ils eſtoient donc obligez d'en auoir plus de ſoin que d'vn eſtranger, & que

la sauuage vie qu'il menoit, estoit telle qu'elle ne pensoit pas qu'il peust viure longuement. Il faut, respondit le Druyde, que nous y rapportions tout ce que nous pourrons, & afin de n'y point faire de faute, ie veux consulter l'antre de la vieille Cleontine : peut-estre que le Ciel a soin de luy, & que ce n'est point sans sujet qu'il le retient ainsi caché. I'en ay veu d'autres qui ont esté preseruez de cette sorte de diuerses fortunes dont ils estoient menassez. Cependant qu'ils parloient, Paris arriua, qui leur fit interrompre leur discours, pource qu'ils ne vouloient qu'il sçeust ces nouuelles, & entrant dans le logis, ils se mirent à table, & quelque temps apres dans le lict, afin d'aller plus matin vers Cleontine.

Mont-verdun est vn grand rocher qui s'esleue en poincte de Diamant au milieu de la plaine du costé de Mont-brison, entre la riuiere de Lignon, & la montaigne d'Issoure. Que s'il estoit vn peu plus à main droicte du costé de Laigneu, les trois poinctes de Marcilly, d'Issoure, & de Mont-verdun feroient vn triangle parfaict. On diroit que la nature a pris plaisir d'embellir ce lieu sur tous les autres de cette contrée. Car l'ayant esleué dans le sein de cette plaine, si esgalement de tous costez, il se va estressissant peu à peu, & laisse au sommet la iuste espace d'vn Temple,

qui a esté dedié à Teutates, Hesus, Tharamis, Belenus. Et parce que c'est le plus renommé de tous ceux des Forests, c'est le lieu où les Eubages, les Sarronides, les Vacies, & les Bardes, se tiennent dans des grottes qu'ils ont faictes autour du Temple, dans lequel ils font leurs assemblées, lors que les Druydes le leur ordonnent. Mais ce qui est plus admirable, c'est que ce grand rocher, qui a plus de quatre mille pas de tour, quand il commence de s'esleuer, & de hauteur plus de quatre cents, & au sommet plus de cinq cents, est tout couuert de terre, & d'vn costé planté de vignes, & de l'autre si plein d'vne menuë herbe, & si verte, que ceux du pays en corrompant son nom, l'ont appellé Montverdun, au lieu de Mont-vatodun, qui signifioit la Montagne & demeure des sacrificateurs, parce qu'en langage Celte Dunum signifie forteresse, & Vates, en celuy des Romains sacrificateurs, où ceux qui rendent les oracles, & depuis que les Gaulois auoient eu la communication des Romains, ils n'auoient pas seulement meslé leurs langages ensemble, mais aussi leur façon de sacrifier: voulant bien pour leur complaire, & s'accõmoder au peuple qui estoit victorieux, prendre quelques-vnes de leurs coustumes: mais ne pouuant aussi se deffaire de leurs anciennes, ny oublier leurs premieres ceremonies, ils en firent vn tel meslange, qu'ils

retindrent presque esgalement du Romain & du Celte. L'occasion qui auoit rendu ce Mont plus peuplé de ces Bardes, Eubages, Sarronides, & autres, ç'auoit esté que Dryus, celuy qui institua les Druydes, ayant trouué ce lieu plein d'vne certaine diuinité, qui l'inspira d'abord qu'il y fut, il pensa estre à propos d'en laisser quelque marque à la posterité. Tout ce rocher, qui pour sa grandeur se peut nommer vne Montagne, est de nature tellement creux, qu'il semble quand on est dedans, que ce ne soit qu'vne voute: Il y a trois ouuertures si spatieuses qu'vn chariot y pourroit entrer: elles demeurent ordinairement closes, sinon lors que l'on veut consulter l'oracle; qu'il y a touſiours vne Druyde, qui apres le sacrifice s'en court ouurir la porte du Dieu auquel on fait la demande, & soudain il en sort vn vent assez impetueux, qui venant des concauitez de cet antre, & se froissant contre les destours du rocher, faict vn certain bruit, qui semble à des voix mal-articulées, & la Druyde tenant la teste la plus aduancée qu'elle peut dedans auec la bouche ouuerte, y demeure tant que le bruit dure, puis s'en reuient dehors auec les cheueux mal en ordre, les yeux esgarez, & le visage tout changé, & d'vne voix toute autre qu'elle n'auoit pas, & faisant des actions d'vne personne transportée, prononce l'oracle que bien souuent elle n'entend pas elle-mesme. Or ces

trois portes ſont dediées à trois de leurs Dieux, ou pour mieux dire, à Dieu ſous trois diuers noms, à ſçauoir l'vn à Heſus, que l'on conſultoit quand il falloit faire la guerre. L'autre à Tharamis, où les choſes futures s'apprenoient, & l'autre à Belenus, où les Amants addreſſoient leurs ſacrifices & ſupplications, & iamais ces portes ne s'ouuroient toutes à la fois que le ſixieſme de la Lune de Iuillet, qu'ayant cueilly le Guy, ils en venoient ietter des branches dedans. Que ſi alors la Dame de la prouince ſe trouuoit encor fille, il luy eſtoit permis d'entrer dans la cauerne, choiſiſſant pour ſon Cheualier celuy qu'elle vouloit prendre pour ſon mary, auec lequel, & le grand Druyde, ils viſitoient tout ce qui eſtoit dans cette cauerne, & voyoient toutes les merueilles que le grand Druyde y auoit laiſſeés.

Or ce fut en ce lieu où Adamas dés le matin s'achemina auec Leonide, pour conſulter Tharamis: & apres auoir fait le ſacrifice des Torreaux blancs, ſelon leur couſtume, & que Cleontine eut eſté ceinte de verueine, & eut ietté du ſang du ſacrifice contre l'entrée, elle mit du Laurier dans ſa bouche, le macha, & touchant la ſerrure auec vne branche de Guy, les portes incontinent s'ouurirent auec vn grand bruit, & elle ſe tenant à l'vn des gonds, pencha tout le corps en dedans, & receuant à pleine bouche le vent qui en murmurant venoit de la

cauerne, y demeura fort long-temps, & enfin reuint courant au lieu du sacrifice, où le Druyde & tous ceux qui y auoient assistez l'attendoient à genoux, & la teste nuë, supplioient Teutates d'auoir leurs vœux agreables. Et d'abord qu'elle fut arriuée, prenant l'vn des coins de l'autel, & se leuant sur le haud des pieds, les cheueux espars & heriſſez, elle profera d'vne voix toute changée telles paroles:

ORACLE.

A Vous ſage Adamas le Ciel l'a deſtiné,
Surmontez par prudence,
Et l'amour & l'enfance.
Vous le deuez ainſi, puis qu'il eſt ordonné,
Qu'obtenant ſa maiſtreſſe,
Contente pour iamais ſera voſtre vieilleſſe.

Adamas apres auoir remercié Tharamis, & supplié qu'il luy fit bien entendre sa volonté, de peur que par ignorance il n'y contreuint, partit de ce lieu, tout resolu d'assister Celadon en tout ce qu'il pourroit, puis que le Dieu luy promettoit vne vieilleſſe contente, quand ce Berger poſſederoit ſa maiſtreſſe. Il auoit bien deſia vne bonne volonté enuers luy, tant à cauſe de la proximité qui eſtoit entre-eux, que

pour les merites du Berger : mais depuis la reſponſe de l'oracle il y fut bien dauantage pouſſé pour ſon propre ſujet, faiſant bien paroiſtre combien vne perſonne intereſſée s'employe plus ſoigneuſement que celle qui n'eſt touchée que du deuoir. Prenant donc le chemin de Lignon, il s'enquit de Leonide du lieu où Celadon eſtoit, & elle luy ayant monſtré l'endroict, il creut eſtre à propos de regaigner le pont de la Boutereſſe, & prenant le meſme ſentier par où elle y auoit eſté conduicte ſans y penſer, elle luy monſtra la fontaine où elle l'auoit rencontré, & enfin le buiſſon qui couuroit le rocher où il demeuroit. Et parce qu'ils eurent peur que s'il les apperceuoit, il ne s'en fuit, ils s'en approcherent le plus doucement qu'il leur fut poſſible pour le ſurprendre. Et de fortune, il eſtoit couché à l'entrée de ſa cauerne ſi pres de la riuiere, que la conſiderant appuyée ſur vn coude, les larmes, que ſes penſées luy arrachoient du cœur, tomboient dedans, & ſe meſloient parmy ſon onde : Et lors qu'ils arriuerent, il reprit ainſi la parole :

SONNET.

Il se compare à la riuiere de Lignon.

RIVIERE que i'accrois couché parmy ces fleurs,
Ie considere en toy ma triste ressemblance,
De deux sources tu prens en mesme temps naissance,
Et mes yeux ne sont rien que deux sources de pleurs.

Tu n'as point tant de flots que ie sens de mal-heurs,
Si tu cours sans dessein, ie sers sans esperance,
En des sommets hautains ta source se commence,
D'orgueilleuses beautez procedent mes douleurs.

Combien de grands rochers te rompent le passage?
De quels empeschements ne sens-ie point l'outrage?
Toutesfois en vn poinct nous differons tous deux:

En toy l'onde s'accroist des neiges qui se fondent,
Plus on gele pour moy, plus mes larmes abondent,
Quoy que tu sois si froide, & moy si plein de feux.

Ah! riuiere, continua-t'il peu apres, qui es teſmoin que ie ſuis le plus malheureux, comme autres-fois tu m'as veu le plus heureux Berger du monde : eſt-il poſſible que tu n'ayes point de regret de n'auoir voulu mettre vne pitoyable fin à mes infortunes, lors que dans tes eaux tu me ſauuas ſi cruellement la vie? Falloit-il que les choſes meſmes inſenſibles conjurées enſemble contre moy, me refuſaſſent le ſecours que naturellement elles donnent à tout autre? Mais, peut-eſtre, tu n'as voulu conſentir à ma fin, eſperant d'auoir par mon moyen vne troiſieſme ſource, preuoyant bien que mes yeux n'ayans que trop d'occaſion de pleurer, t'en fourniroient d'vne plus abondante que celle que tu as. Si ce deſſein t'a fait vſer enuers moy de cette cruelle pitié, tu n'en feras point deceuë, puis que mes pleurs ne ceſſeront iamais tant que ie viuray. A ce mot les ſouſpirs donnerent vn tel empeſchement à la voix, qu'il fut contraint d'interrompre ſes paroles pour quelque temps, & lors qu'il voulut commencer, Leonide ſans y penſer ſe remua: & parce qu'elle eſtoit fort pres de luy, il tourna la teſte de ſon coſté, & fut fort ſurpris de la voir auec Adamas en ce lieu. Il ſe releua promptement, & vint ſalüer le Druide qui s'auançoit des-ja vers luy. La paſleur & la maigreur de Celadon, eſtoient telles qu'Adamas n'en fut pas peu eſtonné,

mais ayant autres-fois esprouué les forces d'Amour, il iugea bien que cette violente maladie le pourroit reduire en vn estat encor plus dangereux, s'il demeuroit sans remede. C'est pourquoy apres les salutations ordinaires, il le prit par la main, & le fit asseoir aupres de luy au mesme lieu où il estoit couché auparauant, où apres quelques discours, il luy tint ce langage. Mais, mon enfant, en quel estat est celuy où ie vous trouue? estoit-ce pour viure de cette sorte, que vous me requistes dans le Palais d'Issoure, de vous sortir de la peine où vous estiez? Faisiez-vous dessein de vous venir renfermer dans cet Antre, & viure loing de la frequentation des hommes, comme vne personne sauuage? Vous estes nay, Celadon, à quelque chose de meilleur: vous, dis-ie, que le grand Taramis a particulierement doüé de la raison, ne serez-vous point condamné par son infaillible iugement, si à la necessité vous ne produisez les effects qu'il attend de vous? S'il a mis quantité de troupeaux & de pasturages sous vostre charge, pensez-vous n'estre pas obligé de luy en rendre conte? Tout ce qui est sous l'estenduë du Ciel est à luy, & nous n'en sommes que les gardiens, & ne faut point douter qu'il ne nous en demande en fin vn compte fort particulier. Et que luy respondrez-vous, mon enfant, quand ce temps-là sera venu? Encores qu'il nous

ait remis ſous noſtre volonté, ſi ne ſommes-nous pas noſtres, & faut que nous attendions vn rude chaſtiment, ſi nous auons diſpoſé de nous-meſmes, autrement que nous n'auons deu. Et comment penſez-vous eſtre raiſonnable, puis qu'en l'aage où vous eſtes ſans ſoucy de vos troupeaux, de vos parens ny de vos amis, vous viuez comme vn ours ſauuage dans les antres eſcartez, eſloigné de la veuë de chacun, & ſans vous preualoir en cette occaſion des remedes que ce grand Dieu a remis entre vos mains? Vous direz que l'affection que vous portez à la Bergere Aſtrée vous y contraint: Mais, mon enfant, rentrez en vous-meſmes, & conſiderez que ſi vous l'auez offenſée, tant que vous ſerez loing d'elle, vos ſeruices n'effaceront point cette offenſe, & ſi vous ne l'auez point offenſée, comment eſperez-vous de luy faire connoiſtre voſtre innocence? Or ſus, mon enfant, ie vous accorde que par le paſſé vous auez eu quelque raiſon de vous retirer de ſa preſence, voire meſme de la veuë de chacun, afin qu'elle connuſt qu'elle peut toute choſe ſur vous, & que la perte de ſes bonnes graces, eſt du nombre de celles qui ne ſe peuuent receuoir ſans perdre auſſi pour quelque temps l'vſage de la raiſon, Mais à cette heure il eſt temps que vous reueniez en vous-

meſme, & que vous luy faſſiez paroiſtre que vous n'eſtes pas ſeulement amoureux, mais homme auſſi, & que ſi le deſplaiſir vous a iuſques icy oſté l'vſage de la raiſon, la raiſon toutesfois vous eſt demeurée, qui peu apres a reprins ſa force, afin qu'elle ne ſe repente pas d'auoir affectionné en vous vn Amant qui n'eſtoit pas homme. A ces paroles d'Adamas, Celadon reſpondit froidement de cette ſorte: Pleuſt à Dieu, mon pere, que vos paroles fuſſent addreſſées à vne perſonne qui euſt vne ame capable de les receuoir: car quant à moy, i'auoüe qu'il ne m'eſt reſté autre choſe de l'homme que la memoire, n'en ayant plus ny l'entendement ny la volonté, & encores ie crois que cette memoire n'eſt demeurée auec moy, que pour la nourriture de mes ennuyeuſes penſées. De ſorte que ce que vous voyez deuant vous, ce n'eſt plus ce Celadon, fils d'Alcippe & d'Amarillis, que le grand Druide Adamas a autres-fois tant fauoriſé de ſon amitié, mais ſeulement vne vaine idole que le Ciel conſerue encores parmy ces bois pour marque que Celadon ſçeuſt aimer. Et toutesfois, puis que reduit en cette extremité, l'vſage de la parole m'eſt permis pour reſpondre au grand Dieu Tharamis, & à tout ce que vous m'oppoſez, il ſuffit que ie vous die ſeulement ce mot, I'AYME. Car, ſage Adamas, ſi i'aime, comment auray-ie peur d'offenſer Tharamis

en faiſant ce que l'amitié me commande, puis qu'il a voulu, ou permis pour le moins que i'ay aimé? ou ceux qui permettent quelque choſe doiuent en ſouffrir tout ce qui en depend, & qui niera que la miſerable vie que ie traine ne ſoit vne dependance de cette Amour? Et quant à ce qui me touche, celuy-là ſe peut-il dire Amant qui a des yeux pour voir autre choſe que ce qu'il aime? Ah! mon pere, c'eſt ſans doute, que i'aime, & c'eſt ſans doute auſſi que ie ſuis aueugle pour moy, pour mes troupeaux, pour mes parens, & pour tout le reſte des hommes. Car ie n'ay des yeux que pour celle à qui ie ſuis. Si le Ciel, comme vous dittes, m'a laiſſé en ma puiſſance, pourquoy me demanderoit-il conte de moy-meſme, puis que tout ainſi qu'il m'auoit remis en ma propre conduitte & diſpoſition, de meſme me ſuis-ie entierement reſigné entre les mains de celle à qui ie me ſuis donné? & partant s'il veut demander conte de Celadon, qu'il s'addreſſe à celle à qui Celadon eſt entierement. Et quant à moy, c'eſt aſſez que ie ne contreuienne en rien à la donation que i'en ay faicte. Le Ciel l'a voulu, car c'eſt par deſtin que ie l'aime. Le Ciel l'a ſçeu: car dés que i'ay commencé d'auoir quelque volonté, ie me ſuis donné à elle, & ay touſiours continué depuis. Et bref, le Ciel l'a eu agreable: autrement ie n'euſſe pas eſté ſi heureux que ie me ſuis veu

par tant d'années. Que s'il l'a voulu, s'il l'a ſçeu, & l'a eu agreable, auec quelle iuſtice me pourra t'il punir, ſi ie continuë à cette heure, qu'il n'eſt pas meſme en ma puiſſance de faire autrement? Faſſe de moy Taramis, tout ce qu'il luy plaira, que mes troupeaux deuiennent ce qu'ils pourront: Que mes parens & amis ſe plaignent & ayent telle opinion qu'ils voudront, ils doiuent eſtre tous ſatisfaits & contents de moy quand ie leur diray pour toute raiſon que I'AYME. Mais comment, reſpondit Adamas, voulez-vous touſiours viure de cette ſorte? L'eſlection, reſpondit le Berger, ne depend de ceſuy qui n'a ny volonté ny entendement.

Si cela eſt, adiouſta le Druide, vous ceſſez d'eſtre homme. Il y a long temps, repliqua le Berger, que ce ſoucy ne me touche nullement. Mais ſi vous aimez, continua le Druide, comment ne vous efforcez-vous de voir celle que vous aimez? Si i'aime, reſpondit-il, comment voudrois-ie deſplaire à celle que i'ayme, ou comment luy deſ-obeyr? Ou pluſtoſt comment ne receuray-ie vn extreme contentement de luy plaire & de luy obeyr? Mais, dit le Druide, elle ne ſçait pas que vous luy obeyſſez. Il ſuffit, reſpondit le Berger, quand il n'eſt pas permis d'en donner plus de connoiſſance que pour noſtre

ſatisfaction, nous ſçauons que nous auons fait ce qui a eſté de noſtre deuoir. Il n'y a point de plus fidelle teſmoin, ny de Iuge plus rigoureux contre nous que nous-meſmes. Le Druide ne ſçauoit s'il deuoit plus eſtimer la viuacité de cet eſprit en ces reſponſes, que blaſmer l'erreur auquel il eſtoit: mais enfin conſiderant que le mal n'eſtoit pas encor venu à ſon declin, il penſa que ce ſeroit l'animer dauantage que de luy preſenter de plus violens remedes. Cela fut cauſe que s'eſtant teu quelque temps: Or, Celadon, dit-il, ce que ie vous en ay dit, ç'a ſeulement eſté penſant d'y eſtre obligé par les loix de l'amitié, & par le deuoir de ma charge, & non pas pour vous contrarier. Seulement ie veux vne choſe de vous, & que vous ne me deuez point refuſer, puis que c'eſt pour mon contentement. Il faut que vous ſçachiez que i'ay vne fille que i'ayme plus que toutes les choſes que la bonté de Taramis m'a données. Et parce qu'il n'y a nul bien entre les hommes qui ſoit parfait de tous poincts, le contentement de ma chere fille m'eſt infiniment diminué par ſa longue abſence, & par la cennoiſſance que i'ay d'en deuoir eſtre encor fort long temps priué. Or dés l'heure que ie vous vy au Palais d'Iſſoure, il eſt certain que ie vous aimay, pour ſçauoir que vous eſtiez fils d'Alcippe & d'Amarillis: mais il faut

que ie confesse que mon amitie s'augmenta beaucoup par la veuë que i'eus de vostre visage: car d'abord il me sembla de voir ma chere fille, tant vous auez de l'air l'vn de l'autre. Cela est cause que ie vous conjure par tout ce qui a plus de puissance sur vous, d'auoir agreable que ie vienne quelquesfois interrompre vostre solitude, pour me donner cette satisfaction de voir en vostre visage vn pourtraict viuant de ce que i'aime le plus au monde. Le Berger qui estoit plein de courtoisie, luy respondit qu'il luy feroit vne particuliere faueur de prendre cette peine, & que s'il n'estoit contraint de se tenir esloigné de chacun, il iroit luy-mesme en sa maison, pour luy rendre ce seruice, & qu'il remercioit la nature de l'auoir tant fauorisé que de luy auoir donné quelques traicts ressemblans à quelque chose qui fust aimée de luy. Bref, pour ne redire icy toutes leurs paroles, qui par leur longueur seroient, peut-estre, ennuyeuses, Adamas se resolut de visiter bien souuent le Berger, esperant par ce moyen le pouuoir retirer peu à peu de cette grande melancolie: outre qu'il estoit vray que Alexis sa fille ressembloit vn peu à ce Berger: & d'autant qu'il estoit contraint, selon leurs statuts de la laisser iusques en l'aage de quarante ans parmy les filles Druides, qui demeuroient aux Antres des Carnutes, il prenoit du plaisir, voyant Celadon qui la luy representoit en

en quelque ſorte. Il auoit eſté ordonné par Dis Samothes, & depuis, reconfirmé par le grand Druys, Inſtituteur des Druides: Que les Sacrificateurs qui auroient des fils, enuoyeroient leurs aiſnez aux eſcoles des Carnutes, où dix ans ils apprenoient leur ſcience, dix ans ils l'enſeignoient aux autres, & dix ans ils ſeruoient aux ſacrifices & iugemens publics, & apres ils pouuoient retourner chez eux, & exercer la charge des Druides par toutes les Gaules.

Que s'ils n'auoient que des filles, ils eſtoient contraints d'enuoyer les aiſnées, depuis l'aage de dix ans, au meſme lieu où elles eſtoient inſtruites, puis inſtruiſoient, & enfin iugeoient comme nous auons dit: car les Gaulois s'arreſtoient bien ſouuent au iugement de ces femmes Druides. Et ce temps-là s'eſtant paſſé, elles reuenoient en la maiſon de leurs peres, où elles ſe pouuoient marier.

Or cette reſolution eſtant priſe de cette ſorte, Celadon fut celuy qui en eut plus de profit: car dés le commencement Leonide luy rendit ſes lettres qu'elle luy auoit deſrobées, qui luy fut vn grand preſage de meilleure fortune, ayant touſiours ouy dire, que comme les malheurs ne viennent iamais ſeuls, il ſemble auſſi qu'vn bon-heur en attire vn autre. Et depuis eſtant viſité fort ſouuent, tantoſt par Leonide, & tantoſt par le Druide, il eſtoit fort di-

uerty des triſtes penſées qui le conſommoient, outre que le ſoing qu'Adamas auoit de luy donner des viures ſecrettement, n'eſtoit pas petit. Et veritablement ce fut vne bonne rencontre pour Celadon, que la bonté du Druide, & l'affection de la Nymphe: car elles eſtoient cauſe que l'vn & l'autre eſtoient ſoigneux de luy outre meſure, & par deſſus leur deuoir & grandeur. Mais ce qui donna plus de ſoulagement à ce Berger, ce fut que la Nymphe luy porta de l'ancre & du papier, parce qu'eſtant ſeul il s'amuſoit à mettre par eſcrit les paſſions qu'il reſſentoit, ce qui le contentoit beaucoup quand il les luy reliſoit: les playes d'Amour eſtant de telle condition que plus elles ſont cachées & tenuës ſecrettes, plus auſſi ſe vont-elles enuenimant, & ſemble que la parole auec laquelle on les redit, ſoit vn des plus ſouuerains remedes que l'on puiſſe reçeuoir en l'abſence. En meſme temps Adamas qui iugeoit bien que les trop continuelles penſées du Berger ne faiſoient que l'arreſter & rafermir dauantage en ſa melancolie, luy conſeilla de paſſer ſon temps dans le boccage ſacré, qui eſtoit aupres de là, fuſt à grauer ſur les eſcorces des ieunes arbres des chiffres & des deuiſes, fuſt à faire des tonnes & cabinets, pour l'embelliſſement du lieu, & pour cet effect luy apporta des outils neceſſaires. Ce Berger, qui des-ja auoit repris ſes forces & ſa pre-

miere beauté, ayant auſſi l'entendement renforcé, connut bien qu'Adamas le conſeilloit auec raiſon, de fuyr cette nonchalante oyſiueté où il auoit veſcu: & cela fut cauſe que s'en allant de compagnie au lieu qu'il luy auoit dit, il commença d'y trauailler. Mais ce qu'il faiſoit c'eſtoit par le deſſein du Druide, qui auſſi comme vn bon Medecin s'accommodant à ſon malade, luy aſſaiſonnoit tous ſes conſeils par quelque deſſein d'Amour. Voyez-vous, luy diſoit-il, mon enfant, encores que ſelon nos ſtatuts nous ne deuions point faire de Temple à Teutates, Heſus, Belenus, Tharamis noſtre Dieu, ſi eſt-ce que depuis que ces vſurpateurs de l'autruy, ie veux dire ces peuples que l'on appelle Romains, apporterent auec leurs armes leurs Dieux eſtrangers dans les Gaules, & que perdant noſtre ancienne franchiſe, nous fuſmes contraints de ſacrifier en partie à leur façon, nous auons eu des Temples où noſtre Dieu a eſté adoré parmy les leurs; & parce que la couſtume eſt paſſée en fin en loy, il vous ſera permis, Celadon, de dedier vne partie de ce boccage, non pas comme à vne premiere diuinité, mais comme à vn tres-parfaict ouurage de cette diuinité à voſtre belle Aſtrée, ce que noſtre Dieu ne trouera point plus mauuais que les Temples dediez par ces eſtrangers à la Deeſſe Fortune, à la Deeſſe Maladie, ou à la Deeſſe Crainte:

principalement si vostre ouurage luy estant directement consacré, vous n'adorez pas sur leurs Gazons cette Deesse Astrée, mais luy en esleuant d'autres à costé de leurs chesnes vous adressez vos vœux à cette belle, comme à l'œuure le plus parfaict qui soit sorty de ses mains. Il faut donc plier ces arbres sur ce chesne, luy dit-il, luy en montrant vn assez beau, & arracher ces petits, afin d'y faire vne place que nous dedierons à l'amitié, & contre le pied du chesne, nous esleuerons des Gazons en forme d'Autel, sur lequel ie mettray vn tableau qui sera le symbole de l'amitié. Et quand celuy-cy sera finy, nous y ferons vne porte pour entrer dans vn autre qui sera plus spacieux, & que nous appuyerõs sur ce chesne, qui veritablement, dit-il, est admirable, luy montrant vn grand chesne qui s'esleuoit d'vn seul tronc, & puis se separant en trois branches les reünissoit en haut, & les resserroit sous vn mesme escorce.

Voyez-vous, luy dit-il, que le lieu montre que l'on y a esté quelquesfois, i'y suis venu bien souuent faire des sacrifices pour le symbole que cet arbre a de Teutates, Hesus, Belenus, Tharamis nostre Dieu. Comment, mon pere, respondit Celadon, vous en nommez quatre, & vous ne dittes que nostre Dieu? Il faudroit dire nos Dieux. Ie ne vous en eusse pas parlé pour vne fois, mais vous l'auez des-ja

plusieurs fois repliqué. Mon enfant, respondit le Druide, ce que vous me demandez n'est pas le moindre de nos ministeres, mais plustost l'vn des plus grands de la creance des Druides, & quoy que nous ne le deuions reueler qu'à ceux qui sont instruits en nos antres & escoles: si ne laisseray-ie de vous en declarer autant que vous serez capable d'en receuoir.

Sçachez donc, mon enfant, que ce grand Dis Samothes, incontinent apres la diuision des hommes, à cause de la confusion des langues, estant bien instruit par son ayeul, fust en la Religion du vray Dieu, fust aux sciences plus cachées, s'en vint descendre par l'Ocean Armorique en cette terre, que iusques à cette heure nous nommons Gaule, & qui peu à peu changeant ce nom, semble prendre celuy de France pour l'aduenir: & depuis s'auançant, & la peuplant y planta heureusement son Sceptre, ensemble y mist la Religion de ses peres, & donna la connoissance des sciences à ceux qui plus familiers, & de meilleur esprit, sçeurent mieux entendre & retenir ses enseignemens, & qui depuis de son nom furent appellez Samothées: Et celuy-cy fut le premier Roy des Gaules, qui fut tant agreable à Dieu & aux hommes, qu'il regna longuement en paix, & apres luy sa posterité, auec tant d'heur, qu'il n'y a eu endroit de la terre qui n'ait connu le nom, & la valeur des Gaulois.

Que si ce peuple, que nous nommons Romain, s'est vsurpé la domination des Gaulois, mais plustost par chastiment de nos dissensions, qui estans pleines d'animosité entre nous, ont esté cause de nous le faire appeller, & demander secours à ceux de qui l'ambition nous a depuis deuorez, nous apprenant, mais trop tard, qu'il ne faut iamais esperer que les estrangers nous affectionnent plus, que nous ne nous aimons nous-mesmes. Mais le grand Dieu que Samothes nous enseigna d'adorer en purete de cœur, ne voulant estendre son ire à l'infiny, nous ayant fait passer vne demy Lune de siecles sous cette domination estrangere, montre qu'il nous en veut retirer par les armes des Francs, qui se vantent n'estre issus des anciens Gaulois. Or pour reprendre nostre discours, le quatriesme Roy qui domina en Gaule, des descendans de ce grand & sainct Samothes, fut le sage & sçauant Dryus, de qui quelques-vns pensent, que pour auoir esté Instituteur des Druides, ils ayent pris leur nom, mais ceux-là se trompent autant que ces Grecs outrecuidez qui se vantent que c'est de leur mot Drys, qui signifie chesne: car auant que les lettres eussent esté portées en Grece nous estions appellez Druides, & les sciences estoient en Gaule auant que ces peuples vains sçeussent seulement lire, comme le nom de Druide nous enseigne, qui au langage de

l'aveul de Samothes, signifie contemplateur, du mot Drissim, parce que comme vous sçauez, mon enfant, nostre principale vacation consiste en la contemplation des œuures de Dieu.

Or ce grand Dis Samothes, & depuis nostre sainct Instituteur Dryus, nous ordonnerent d'adorer Dieu, non pas selon l'erreur des gens, mais ainsi qu'ils l'auoient appris de leurs peres. Et parce que l'ignorance du peuple grossier estoit telle qu'il ne pouuoit comprendre cette supreme bonté, & toute-puissance, qu'ils nommoient Thau, c'est à dire, sans en apprendre quelques effects, ils luy donnerent trois noms, IEHVS, qui signifie FORT, BELENOS, c'est à dire, DIEV-HOMME, & THARAMIS, qui signifie REPVRGEANT, nous voulant enseigner par ces trois noms, que Dieu est tout-puissant, Createur & conseruateur des hommes: mais depuis par les changemens que le temps & l'ignorance du peuple apporte en toutes choses, mais principalement aux noms, au lieu de THAV ils dirent THAVTA, & en fin THAVTES, & THEVTATES. Au lieu de IEHVS, BELENOS & THAHARAMIS, desquels l'aspiration sur le milieu estoit vn peu mal-aysée, ils dirent HESVS, BELENOS & THARAMIS, & le peuple a eu tant de pouuoir sur les plus

ſçauans, que chacun pour eſtre entendu, a eſté contraint de dire comme eux, & conſentir à leur erreur.

Et quoy, mon pere, reſpondit le Berger, Teutates, Heſus, Tharamis, & Belenus, ne ſont-ce pas les DIEUX que l'on nous dit, à ſçauoir Mercure, Mars, Iupiter, & Apollon, mais vn DIEU ſeulement? Pleuſt à DIEU, mon enfant, dit le DRUIDE, que ie vous peuſſe bien faire entendre ce que vous me demãdez: mais où voſtre intelligence ne peut monter, il faut que la croyance que vous auez en moy vous porte & vous retienne. Sçachez donc que les eſtrangers voyans que les Gaulois adoroient, & reclamoient THAVTATES en toutes leurs affaires, & au commencement de tous leurs voyages, & de toutes leurs actions, & de plus conſiderant, que naturellement ils ſont eloquens, & qu'ils ſe plaiſent à bien dire, ils iugerent que c'eſtoit Mercure qu'ils diſent eſtre DIEU, non ſeulement de l'eloquence, mais preſidant aux chemins, inuenteur des arts, & le protecteur des Marchands & de ceux qui traffiquent: Et apres remarquant qu'en nos guerres nous reclamons HESVS, ils creurent que c'eſtoit Mars, qui pour eux eſt tenu le DIEU des armées. Et parce que quand nous demandons d'eſtre nettoyez de nos fautes ils nous oyent appeller THARAMIS, ils penſerent que c'eſtoit Iupiter, duquel ils

redoutent sur tous les chastimens, à cause de la foudre qu'ils luy attribuent: outre que leur semblant, que le pardon des fautes se doit attendre du plus grand de tous les Dieux, ils disoient que c'estoit Iupiter, qu'ils croyent estre le premier, & plus puissant de tous. Et parce qu'ils nous voyoient recourre à BELENVS quand nous estions en doute de nostre santé ou de nos amis, ou que nous desirions d'auoir des enfans, ils se persuaderent que c'estoit leur Apollon, qu'ils croyent estre l'inuenteur de la Medecine, outre que luy donnant la conduitte du Soleil, voire prenant mesme bien souuent l'vn pour l'autre, & sçachant que le Soleil est la cause de la vie de tous les animaux, & de plus que l'homme & luy engendrent l'homme, ils eurent quelque raison de penser que c'estoit nostre BELENVS.

Mais il est certain, mon cher enfant, qu'il n'y peut auoir qu'vn Dieu: car s'il n'est tout puissant, il n'est point Dieu: Que s'il y auoit deux Tous-puissans, la puissance seroit diuisée, outre qu'il faudroit qu'ils fussent ou semblables ou differents: s'ils estoient semb'ables du tout ils seroient les mesmes, & ainsi ne seroient qu'vne chose: s'ils estoient differents, il faudroit que le bon fust different du bon, ce qui ne peut estre. Ie vous dis ces raisons familieres, pour ne vous apporter les autres qui

ſont plus fortes & plus preſſantes, mais plus obſcures auſſi, & plus difficiles a eſtre compriſes. I'ay bien touſiours creu mon pere, dict Celadon, qu'il n'y a qu'vn Dieu, Roy & Seigneur de tous les autres, mais ie penſois auſſi que comme entre les hommes nous voyons des Roys qui ont des officiers ſoubs eux, de meſme il y euſt de petits Dieux, ſoubs celuy qui eſtoit le principal, & ce grand Dieu ie le nommois Teutates, & les autres, Heſus, Taramis, & Belenus, que i'adorois apres luy. En cela, mon enfant, reſpondit le Druyde, vous auiez quelque raiſon, & toutesfois vous faiſiez vne grande erreur: car ceux que vous nommez ainſi, ne ſont proprement que ſurnoms de ce grand Teutates: & quoy que ie vous auouë qu'il ait des officiers ſous luy comme les Roys que vous dites, ſi deuez-vous entendre qu'ils ne meritent point l'adoration qui n'eſt deüe qu'à vn Dieu. Et pourquoy, mon pere, repliqua Celadon, les vois-ie dans les Temples aupres de noſtre grand Teutates? Mon enfant, reſpondit Adamas, ie vous ay desja dit que les Romains ont meſlé leur Religion parmy la noſtre: il faut que vous ſçachiez que par nos loix il nous eſt defendu de faire image de Dieu, parce que l'image n'eſtant que la repreſentation de quelque choſe, & eſtant neceſſaire qu'il y ait quelque proportion entre la choſe repreſentée & celle qui repreſente noſtre

grand Dryus, ne iugeant pas qu'il y eut rien entre les hommes qui peuſt auoir auec Dieu nous deffendit tres-expreſſement d'en faire, non plus que des Temples, luy ſemblant que c'eſtoit vne grande ignorance de penſer de pouuoir enclorre l'immenſe deité dans des murailles, & vne tres-grande outre-cuidance de luy pouuoir faire vne maiſon digne d'elle. Cela eſt cauſe qu'à la façon de ces anciens, pere & ayeul du grand Samothes, il nous fut commandé d'adorer Dieu dans des Boccage, en campagne: Boccages toutesfois qui luy eſtoient conſacrez par la deuotion du peuple, de peur qu'ils ne fuſſent profanez, & en ces lieux-là on choiſiſſoit de grands cheſnes, comme nous faiſons encores, ſous leſquels Dieu eſtoit adoré. Et de là eſt aduenu que les Romains entrans en nos contrées, & voyans nos ſaincts Boccages, & la façon de nos ſacrifices, ont dit, tous eſtonnez, que nous eſtions ſeuls entre les hommes, qui ne connoiſſions point Dieu, ou ſeuls qui le connoiſſions: & toutesfois, quoy qu'ils ayent voulu raualer la gloire, non ſeulement des Gaulois, mais de tous les peuples, qui cõme loups affamez en ont eſté engloutis, ſi ne ſe ſont-ils pû empeſcher de dire en parlant de nous, que les Gaulois ſur tout ſont tres-religieux & pleins de deuotion enuers les Dieux. Mais d'autant que le vainqueur donne les loix qu'il luy plaiſt au vaincu, ils en firent de meſme en

Gaule, ou s'vsurpant auec vne extréme Tyrannie, non seulement nos biens, mais nos ames aussi, ils voulurent changer nos ceremonies, & nous faire prendre leurs Dieux, nous contraignant de leur bastir des Temples, de receuoir leurs Idoles, & de representer Teutates, Hesus, Belenus, & Tharamis, auec des figures de leur Mercure, Mars, Apollon, & Iuppiter. Et parce que les Druydes s'opposerent vertueusement à leur abus, il y eut vn de leurs Empereurs, qui par Edict du Senat voulut abolir toute nostre religion, chassant & bannissant les Druydes hors de l'Empire. Mais ce grand Teutates à permis que les bons ayent esté persecutez pour esprouuer leur vertu, & non pas abolis, afin de donner connoissance que iamais ils ne sont entierement abandonnez. Et ainsi parmy la tyrannie des estrangers, nous auons touſiours conſerué quelque pureté en nos sacrifices, & auons adoré Dieu comme il faut, & mesme en cette contrée, où nous n'auons iamais reconnu la puissance de ces vsurpateurs pour le respect qu'ils ont touſiours porté à Diane, de laquelle ils ont pensé que nostre grande Nymphe representoit la personne. Et maintenant que les Francs ont emmené auec eux leurs Druydes, faisant bien paroistre qu'ils ont esté autresfois Gaulois, il semble que nostre authorité & nos saincts coustumes reuiennent en leur splendeur. Mais,

mon pere, respondit Celadon, si ay-ie bien veu dans nos boccages sacrez, lors que vous faites des sacrifices qu'il y a des statuës, & des images, quelquesfois du grand Dis, & quelquesfois d'Hercule. C'est parce, respondit Adamas, que Dis & Hercule sont des hommes, & non pas des Dieux, & qu'estant hommes, on les peut representer. Mais, repliqua Celadon, si ce ne sont pas des Dieux, pourquoy les mettez-vous sur l'autel ? Pour faire entendre, dit-il, qu'ils ont esté entre les hommes comme des Dieux pour leurs vertus, & que comme tels nous les deuons honorer, & en conseruer la memoire, afin que les autres hommes, en les voyant dressent leurs actions sur le patron qu'ils nous en ont laissé, & les estrangers qui ne sçauoient pas nostre intention, ont creu que nous les adorions, & ont dit que Dis estoit Pluton, duquel nous nous vantions d'estre yssus, & ont donné à Hercule le surnom de Gaulois, parce que nous en honorions beaucoup la memoire, tant pour auoir esté plein de toutes vertus Heroïques, que pour auoir espousé la belle Galathée, nostre Princesse & fille de Celte nostre Roy. Vous me racontez, dit Celadon tout estonné, des choses qui me rauissent, & vous supplie, mon pere, de continuer, & de me dire comment il faut que ie face quand i'entre dans ces Temples où ie trouue des images de Iupiter, de Mars, de

Pallas, de Venus, & de semblables Dieux & Deesses. Mon enfant, respondit Adamas, il faut que vous y alliez fort retenu, & que sur tout vous ne preniez pas cela pour des DIEUX separez, mais pour les vertus, puissances, & effects d'vn seul DIEU,, & qu'ainsi vous adoriez Iuppiter comme la grandeur & Majesté de DIEU ; Mars, comme sa puissance ; Pallas, comme sa sapience ; Venus, comme sa beauté, & ainsi des autres. Par ce moyen, les adorant comme ie dis, vous refererez tout à nostre grand Teutates, & honorant les grands Heros pour leur vertu, vous vous montrerez iuste de rendre à ces vertueuses personnes, apres leur mort, l'honneur que vous n'auez pû leur faire durant leur vie. Et que cela vous suffise pour cette fois, attendant que la frequentation que vous aurez auec moy, vous en apprenne peu à peu dauantage.

Or, mon enfant, laissant donc tous ces discours à part, nous ferons icy vne forme de Temple dans ce Boccage qui de long-temps a esté consacré à Teutates, c'est à dire à DIEU : entant que ce sera dans vn Boccage nous obseruerons nos anciennes ordonnances, & pource qu'il y aura vn Temple, nous obeïrons à ces estrangers. Et pour l'intelligence de ce que ie viens de vous dire, i'escriray au Tronc de ce chesne merueilleux, le sainct nom de Teutates : puis en ces trois branches qui s'en

ſeparent, à la droicte ie mettray Heſus, au milieu Tharamis, & à l'autre coſté Belenus, &, en ce tronc d'enhaut où ces trois branches ſe viennent reünir, nous grauerons encores le ſacré nom de Teutates, pour montrer que nous n'entendons qu'vn DIEU ſous ces autres trois paroles. Que ſi i'oſois vous deſcouurir la profondité de nos ſaincts myſteres, & les ſecrets plus cachez de noſtre religion, ie vous dirois vne interpretation que Samothes, le plus ſçauant de tous les hommes, nous a laiſſée, & qui de pere en fils eſt venuë iuſques à nous: C'eſt que ces trois noms ſignifient trois perſonnes qui ne ſont qu'vn DIEU, LE DIEV FORT, le DIEV HOMME, & le DIEV REPVRGEANT: le Pere, le DIEU homme, eſt le Fils; & le DIEU Repurgeant, c'eſt l'Amour de tous les deux, & tous trois ne ſont qu'vn Teutates, c'eſt à dire vn DIEU; & c'eſt la mere de ce DIEU homme à qui nos DRUYDES ont dedié dans l'antre des Carnutes, il y a plus de vingt ſiecles, vn Autel auec vne ſtatuë d'vne pucelle tenant vn enfant entre les bras, auec ces mots: A LA VIERGE QVI ENFANTERA. Mais, mon enfant, vous n'eſtes pas capable de ces hauts myſteres, & vaut mieux pour ne les profaner, que ie m'en taiſe, peut eſtre aduiendra-t'il que quelque ſçauant DRUYDE venant en ce Boccage ſacré, adorera Teutates en pureté de cœur comme nous, & loüera

noſtre ouurage, en approuuant noſtre bonne intention.

Le Druyde alloit diſcourant de cette ſorte, des myſteres les plus cachez de ſa religion: & parce qu'ils ſurpaſſoient l'entendement du Berger, il n'en voulut point dire dauantage: mais ſoudain que ces noms furent grauez contre l'arbre ils ſe ietterent tous deux à genoux, & les les adorerent, & ne s'en approcherent plus qu'auec beaucoup de reſpect. Mais d'autant que le Druyde auoit opinion que s'il ne flattoit vn peu le mal de Celadon, il perdroit peu à peu la deuotion & la volonté d'y trauailler, il nomma le Temple du nom de la Deeſſe Aſtrée: & ne craignez, dit-il, mon enfant de faillir enuers Dieu, pourueu que vous y honoriez cette Aſtrée comme l'vn des plus parfaicts ouurages qu'il ait iamais faict voir aux hommes. Celadon y conſentit aiſément, & plein d'vn zele incroyable y trauailla ſi aſſiduellement, qu'en peu de iours il acheua ce que le Druyde luy auoit ordonné, qui loüant ſa diligence, & ſon induſtrie, afin de luy augmenter la volonté qu'il auoit, apporta les loix d'amour, & le tableau de la reciproque Amitié: mais s'approchant de l'Autel d'Aſtrée, il ne ſçauoit ce qu'il y mettroit deſſus pour le faire voir & reconnoiſtre. Et apres y auoir penſé quelque temps:

Si vous eſtiez bon Peintre, luy dit-il, vous auez

auez bien la memoire assez viue pour vous ressouuenir des traicts du visage de la belle Astree: de sorte que vous pourriez bien la peindre, & nous la mettrions sur cet Autel qui luy est dedié : mais cela n'estant pas encores, ie feray faire vn petit tableau ou i'escriray seulement son nom. Alors le Berger luy fit ceste response.

Vous auez raison, mon pere, d'auoir ceste bonne croyance de moy, car veritablemẽt i'ay non seulement les traicts de son visage si bien grauez en la memoire, qu'il me semble qu'elle est tousiours deuant mes yeux, mais aussi son parler & ses façons de faire me sont tellemẽt en l'ame, qu'il faut aduoüer que rien ne me peut diuertir ny separer d'elle, & me figurant à tous coups de la voir deuant moy, il me semble que sa parole de mesme, me frappe tousiours aux oreilles. Mais encores que ie ne sçache pas peindre, si ne laisserons nous pour cela d'auoir sa ressemblance, si vous me promettez de me rendre ce que ie vous remettray entre les mains. Et le Druide le luy ayãt promis il decrocha sa iuppe & ouurãt la boite qu'il portoit au col, il luy montra la peinture d'Astree. Mais mon pere, luy dit-il, si vous la perdez, ou que vous ne me la rẽdiez, c'est chose tres-asseuree que i'en mouray de déplaisir, & qu'il n'y a excuse ny consolation qui m'en puisse garantir. Apres qu'Adamas eut promis par Teutatẽs qu'il la luy rendroit, le

Berger la luy remit entre les mains, mais non pas sans l'auoir baisée plus d'vne fois, & l'accompagnant tousiours de l'œil, comme la regrettant desia, le Druyde l'ayant quelque temps considerée, vrayement dit-il, mon enfant, ta folie est belle, & faut auoüer que ie ne crois pas qu'il y ait visage plus beau, ny auquel il se lise vne plus grande modestie d'Amour, ny vne plus douce seuerité. Heureux le pere qui a vn tel enfant, heureuse la mere qui l'a esleuée, heureux les yeux qui la voyent, mais plus heureux celuy qui aimé d'elle la possedera. A ce mot il la remit en sa boitte, auec promesse de la rapporter bien-tost, ce qu'il fit dans cinq ou six iours.

Ce fut en ce lieu qu'Astrée & sa trouppe entrerent & virent tant de vers & d'escritures de Celadon, car depuis le Berger s'y plaisoit de sorte qu'il estoit tousiours ordinairement deuant l'image de sa Bergere, & l'adoroit de tout son cœur, & selon que les diuerses imaginations luy venoient, il les escriuoit & les mettoit comme pour offrande sur l'autel de la la Deesse Astrée, & fut ce Berger & Adamas que Siluandre rencontra la nuict discourant ensemble, car le Druyde par cette frequentation l'aima de sorte qu'il oublioit presque toute autre chose, & de mesme le Berger se sentoit tellement obligé à l'assistance qu'il receuoit de luy qu'il l'honoroit comme son

pere. Leonide depuis ce temps-là n'alloit plus si souuent visiter les Bergeres qu'elle souloit, feignant lors que Paris luy en demandoit la raison, que la chasse l'occuppoit entierement. Or Celadon vesquit de cette sorte, quelquesfois moins, quelquesfois plus affligé, selon que ses pensées le traittoient, iusques à ce qu'il rencontra Siluandre, entre les mains duquel il remit la lettre qu'il escriuoit à la Bergere Astrée, & qui depuis fut cause de faire venir toute cette trouppe de Bergeres & de Bergers en ce lieu où s'estant esgarée, elle fut contrainćte de se reposer, en dessein de partir aussitost que la Lune commenceroit de paroistre: mais la peine que ces Bergeres auoient euë le iour & vne partie de la nuict, auec la fraischeur du lieu, les assoupit d'vn plus long sommeil qu'elles n'auoient pensé: car tant s'en faut qu'elles se resueillassent lors que la Lune se leua, que le iour estoit desia grand, que les Bergers mesmes estoient encor tous endormis. Au contraire le triste Celadon, suiuant sa coustume, se leua de grand matin, afin de pouuoir entretenir ses pensées sans estre rencontré de personne, ayant ordinairement accoustumé de se leuer à telle heure, afin de pouuoir sortir dehors, quand chacun estoit encore endormy, & puis se renfermoit le plus souuent tant que iour duroit.

Le Soleil ne paroiſſoit point encore, lors que de fortune il addreſſa ſes pas du coſté où eſtoit cette trouppe : Et parce qu'il s'en alloit tout en ſes penſées, ſans prendre garde à ce qui luy eſtoit autour, iamais homme ne fut plus eſtonné que luy, quand tout à coup il apperceut Aſtrée. Elle auoit vn mouſchoir deſſus les yeux qui luy cachoit vne partie du viſage, vn bras ſous la teſte, & l'autre eſtendu le long de la cuiſſe, & le cottillon vn peu retrouſſé par meſgarde, ne cachoit pas entierement la beauté de la iambe : & d'autant que ſon corps de iuppe la ſerroit vn peu, elle s'eſtoit delaſſée, & n'auoit rien ſur le ſein qu'vn mouſchoir de reſeul, au trauers duquel la blancheur de ſa gorge paroiſſoit merueilleuſement ; du bras qu'elle auoit ſous la teſte, on voyoit la manche auallée iuſques ſous le coude, permettant ainſi la veuë d'vn bras blanc & potelé, dont les veines pour la delicateſſe de la peau par leur couleur bleuë, deſcouuroient leur diuers paſſages. Et quoy que de cette main elle tint ſa coiffure, qui la nuict s'eſtoit deſtachée, ſi eſt-ce que pour la ſerrer trop negligemment, vne partie de ſes cheueux s'eſtoit eſparſe ſur ſa iouë, & l'autre priſe à quelques ronces qui eſtoient voiſines. O ! quelle veuë fut celle-cy pour Celadon ! Il fut tellement ſurpris, qu'il demeura immobile ſans poulx, & ſans haleine, & n'y auoit en en luy autre ſigne de vie que le battement

du cœur, & la veuë qui ſembloit eſtre attachée ſur ce beau viſage. Mais il luy aduint lors comme à ces perſonnes qui ont longuement demeuré dans des profondes tenebres, & qui ſont tout à coup portées aux plus clairs rayons du Soleil : car tout ainſi qu'elles demeurent eſbloüyes par trop de clarté, de meſme pour auoir trop de contentement, il n'en pouuoit ioüyr d'vn ſeul, les ayant eu tout à coup, & venant de quitter l'obſcurité de ſes deſplaiſirs. Quelque temps apres, ayant repris vn peu plus de force, il commença de conſiderer ce qu'il voyoit, tantoſt regardant ce viſage aimé, tantoſt le ſein, de qui les threſors ne luy auoient iamais eſté ſi deſcouuerts, & ſans ſe pouuoir ſaouler de conſiderer toutes ces beautez, il euſt voulu comme vn nouuel Argus, auoir le corps tout couuert d'yeux: mais lors qu'il eſtoit en cette agreable contemplation, voila ſa penſée qui luy repreſente incontinent vn ſouuenir qui luy trouble toute ſa ioye. Retire-toy, luy diſoit-elle, retire-toy, infortuné Berger, de ce lieu bien-heureux, & qu'il ne ſoit point dauantage profané par tes yeux: As-tu deſia mis en oubly la deffenſe qui t'a eſté faicte? ne ſçais-tu pas qu'il ne t'eſt permis de te preſenter deuant ſes yeux? Et peux-tu mettre en oubly ce commandement, ou ſi tu t'en ſouuiens, y peux-tu contreuenir? Il ſe retira les bras

croiſez, & les yeux tendus au Ciel, apres ces paroles, comme ſi ç'euſſent eſté des chaines qui le retiraſſent auec violence de ce lieu: mais certes ſes penſées & ſes pas faiſoient bien vn different chemin, car plus l'vn l'eſloignoit d'Aſtrée, & plus l'autre l'en approchoit. Enfin l'ayant perduë de veuë, il demeura ſi troublé, qu'il fut contrainct de s'arreſter tout court. De m'en aller, diſoit-il, ie ne puis; de m'y en retourner, ie n'oſerois; de demeurer icy, ie me trauaille en vain, à quoy nous reſoudrons-nous donc? A receuoir, diſoit-il apres, la faueur que le Ciel nous a faicte ſans la luy auoir demandée. Mais comment contreuiendrons-nous au commandement de celle à qui nous n'auons iamais deſobey? Mais, ſe reſpondoit-il, ne contreuenant point à ce qu'elle m'a commandé, n'eſt-ce pas faute d'amour, ſi par crainte ie me priue de ſa veuë? Or elle ne m'a pas commandé de ne la voir point: car dés lors ie me fuſſe priué de mes yeux, mais ſeulement que ie ne me fiſſe point voir à elle. Mais comment me verra-t'elle en dormant? Prenons-donc Amour pour guide, & ſous ſa conduitte allons-le adorer en elle, comme au lieu où il eſt en ſa plus grande gloire. Porté de cette conſideration, il retourne ſur ſes pas, & marche le plus doucement qu'il pût pour ne l'eſueiller, & d'auſſi loing qu'il la peut apperceuoir, ſe iette à

genoux, l'adore & luy addreſſe d'vne voix baſſe cette priere:

Grande & puiſſante Deeſſe, puis que les Dieux ne font pas mieux paroiſtre leur diuinité, en puniſſant qu'en pardonnant, voicy ie me iette à genoux. Ie ne veux point entrer en iugement auec toy, ny demander ſi la peine que i'ay ſupportée n'outre-paſſe point la grandeur de ma faute, puis qu'elle a eſté commiſe par ignorance, mais ſeulement ie te requiers que la pitié t'eſmeuue en ce que mon amour t'a laiſſé inſenſible, & de rendre auſſi bien cette preuue de ta diuinité, en me remettant en ma felicité perduë, que tu m'as oſté le bonheur où tu m'auois eſleué, puis que ma ſoubmiſſion ne te doit pas moins eſmouuoir au pardon que mon offenſe inconnuë au chaſtiment.

Ainſi diſoit le triſte Berger, n'oſant preſque laiſſer ſortir ces mots de ſes leures, de peur d'eſueiller celle à qui il les addreſſoit: Et lors ſe releuant, s'approcha dauantage d'elle, afin de la mieux conſiderer: Mais lors qu'il eſtoit plus auant en cette contemplation par mal-heur Phillis ſe tourna d'vn coſté ſur l'autre, ſans toutesfois ouurir les yeux, ny s'eſueiller: ce qui donna tant de crainte à Celadon, que ſe retirant promptement à coſté, il fut contrainct de s'en retourner en ſa triſte demeure, où il ne ſe fut pluſtoſt renfermé, que repenſant

à cette rencontre, & à celle du iour precedent, il ne sçauoit s'il en deuoit prendre vn presage heureux, ou mal-heureux. Enfin considerant l'effect de la lettre qu'il auoit remise entre les mains de Siluandre (car il croyoit bien qu'Astrée en auoit sçeu quelque chose) il se resolut d'en hazarder vne autre, & pour ne perdre temps se despescha de l'escrire, de peur que s'il tardoit trop, ces Bergers ne s'esueillassent. Il met sur le ply de la lettre, comme il auoit desia faict sur l'autre, & sortant hastiuement s'en va au grand pas où il auoit laissé sa Bergere: mais ayant peur que elles ne se fussent esueillées lors qu'il les approcha, il se couurit de quelques arbres, & estendant la veuë de tous costez, connut bien qu'elles ne s'estoient point esueillées: mais aussi il vit bien que la compagnie estoit plus grande qu'il n'auoit creu au commencement, parce qu'il apperceut vn peu loing d'elles les Bergers dont nous auons parlé: & pour sçauoir s'ils dormoient, & s'ils estoient de sa connoissance, il s'approcha doucement du lieu où ils estoient, & le premier qu'il rencontra, fut Siluandre. Ha! fidelle amy, luy dit-il d'vne voix basse, laquelle est l'obligation que ie t'ay, puis que tu as plus faict pour moy que ie ne t'auois osé demander? Puisses-tu, Berger, receuoir de quelqu'vn des miens pour remerciement de ce bien-faict quelque

office signalé aupres de Diane, puis que de moy, il ne faut que tu esperes que de simples souhaits: Et lors tournant les yeux sur les autres quatre Bergers qui estoient aupres de luy, il n'en peust reconnoistre aucun : bien luy sembla-t'il d'auoir veu Tirsis autres-fois: voyant donc qu'ils estoient tous endormis, il s'achemine vers les Bergeres. Le Soleil estoit des-ja assez haut, & trouuant passage entre les arbres, commençoit d'esclairer en quelques lieux sur elles, de sorte que si ce Berger eust esté aussi iuste Iuge des beautez qu'il estoit parfaict Amant, il eust bien peu dire à laquelle de toutes il falloit donner le prix de la beauté: mais si les longs ennuis d'Astrée luy faisoient en quelque chose ceder pour lors à Diane, l'affection du Berger suppleoit de sorte ce defaut, que le iugement n'en estoit iamais donné par luy à son desaduantage. Et lors considerant particulierement Astrée, il se remet sur vn genoüil, & s'approchant de sa belle main ne peust s'empescher de la luy baiser, puis auançant la iambe, & trainant l'autre doucement, luy mit sa lettre dans le sein, & transporté d'amour ne se peust garder d'accompagner sa main de la bouche. O perdu Berger! quel fut alors le transport qui en te releuant te porta iusques à sa bouche? Il fut tel enfin qu'oubliant presque la crainte qu'il auoit eue de l'esueiller, il l'appuya de sorte dessus, que la Bergere donna

ſigne de s'eſueiller, & commençoit d'ouurir les yeux lors qu'il s'eſtoit à peine releué: Et n'euſt eſté que de fortune les rayons du Soleil qui luy donnoient ſur le viſage l'eſbloüyrent de leur prompte clarté, il n'y a point de doute qu'elle l'euſt reconnu: mais cela fut cauſe qu'elle ne peut que l'entreuoir comme vne ombre, & lors qu'elle voulut tourner la teſte pour le ſuiure des yeux, ſes cheueux qui eſtoient, comme i'ay dit, pris à des ronces, s'arreſterent auec telle douleur qu'elle ne peut s'empeſcher de faire vn cry aſſez haut, dont Phillis s'eſueilla en ſurſaut, & luy demandant quel ſuject elle auoit de crier, Aſtrée luy montra ſes cheueux, n'ayant encores la force de parler, tant elle eſtoit eſtonnée de ce qui luy eſtoit aduenu. Phillis en ſouſ-riant les luy deſprit, & ſe voulant r'aſſeoir en ſa place, elle vit qu'Aſtrée s'eſtoit leuée, & auoit laiſſé cheoir vn papier. Elle fut curieuſe de le ramaſſer, & de la ſuiure à quinze ou vingt pas du lieu d'où elles s'eſtoient leuées. Et lors la triſte Aſtrée s'eſtant aſſiſe contre vn arbre deuint paſle outre meſure, & ſembloit preſque ſur le poinct d'éuanouyr: dont Phillis eſtonnée courut incontinent la ſouſtenir, & lors qu'elle fut vn peu reuenuë: Helas! ma ſœur, dit-elle à Phillis, auec vn grand ſouſpir, helas! qu'eſt-ce que i'ay veu? & lors elle ſe taiſoit pour quelque temps, eſtant contrainte de

ſouſpirer, & peu apres recommençant par vn grand ſouſpir, elle diſoit: Helas! ma ſœur, i'ay veu Celadon, ie veux dire que i'ay veu ce qui reſte de Celadon. A ce mot de Celadon la voix ſe perdit en ſa bouche, & la langue s'attacha à ſon Palais, puis ſerrant les mains enſemble, & tenant les yeux tendus au Ciel, ſembloit luy demander ſecours en ce trauail. Phillis qui la vit en cet eſtat, ayant oüy le peu de paroles qu'elle venoit de dire, eut ſoudain opinion qu'elle auoit eu quelque ſonge eſtrange qui l'auoit eſpouuantée de cette ſorte, & pour l'en diuertir: Ma ſœur, luy dit-elle, c'eſt vne folie de croire aux ſonges, car l'imagination nous repreſente en dormant ce que nos yeux ont veu en veillant, ou que nous auons fait ou penſé, ſi bien qu'ils ne ſont pas preſages du futur, mais ſeulement images du paſſé: Ah! ma ſœur, interrompit Aſtrée, ne croyez point que ce ſoit ſonge. Ie l'ay veu de mes yeux, & ſoudain qu'il a connu que ie le regardois, il s'eſt éuanoüy en l'air. Peut-eſtre, ma ſœur, reſpondit Phillis, auiez-vous opinion de veiller: car cela aduient bien ſouuent en dormant. Ne vous figurez point cela, dit Aſtrée, veritablement ie veillois. Et comment eſt-ce, dit Phillis, que vous auez pris garde à luy? I'eſtois, reſpondit Aſtrée, ny bien eſueillée, ny bien endormie, lors que ie l'ay ouy

ſouſpirer autour de moy, voire iuſques aupres de mon viſage, i'ay ouuert les yeux & ay veu l'ame de mon Berger deuant moy. Mais, ô Dieu, combien belle & pleine de clarté! Elle eſtoit telle qu'il n'y a Soleil qui porte plus de rayons. Iugez-le, ma ſœur, puis que i'en ſuis demeurée eſbloüye, iuſques à ce que i'ay eſté icy. Mais auſſi-toſt que i'ay ietté l'œil ſur luy, il s'eſt perdu auſſi viſte qu'vn eſclair. Et vrayement, ô belle ame! tu as raiſon de ne vouloir que la veuë de celle qui a ſceu ſi mal meſnager ta vie, te ſoüille: Si te ſuis-ie infiniment obligée, puis qu'ayant tant d'occaſion de me hayr, tu me fais toutesfois paroiſtre que ton amour continuë. Phillis toute eſtonnée creut alors que veritablement c'eſtoit l'ame de Celadon, & luy dit: Tout ce que nous pouuons faire pour ceux qui ne ſont plus en cette vie, c'eſt d'en auoir la memoire, d'en redire les vertus, & de leur rendre le dernier office de pitié, qui eſt la ſepulture. De ſorte que ie ſuis d'aduis, dit-elle, que pour voſtre contentement, & pour ſatisfaire à cette ame qui vous a tant aimée, vous luy faſſiez dreſſer vn tombeau, afin de la mettre en quelque repos, & puis en conſeruer la memoire parmy nous le plus longuement qu'il vous ſera poſſible. Cela, dit Aſtrée, feray-ie toute ma vie: mais, ma ſœur, ne ſera-t'il point trouué mauuais, ſi n'eſtant point de mes parens, ie luy rends ce

dernier office de la ſepulture? Que peut-on dire, reſpondit-elle, ſinon que ſes parens, ne faiſant pas leur deuoir en cecy, vous faites ce qu'ils deuroient faire? Que s'il eſtoit en vie, il y auroit apparence de faire quelque doute, mais à cette heure qu'il eſt mort, on ne peut ſoupçonner que voſtre amitié paſſée, qui n'eſt guiere plus inconnuë qu'à ceux qui n'ont iamais oüy dire voſtre nom. Diſant ces paroles elle tenoit le papier qu'elle auoit ramaſſé, & de fortune Aſtrée iettant l'œil deſſus, & reconnoiſſant l'eſcriture de Celadon, luy demanda quelle lettre elle tenoit en la main? Elle reſpondit qu'elle l'auoit ramaſſée, & que c'eſtoit elle qui l'auoit laiſſé cheoir quand elle s'eſtoit leuée. I'ay bien ſenty, dit alors Aſtrée, que quelque choſe m'eſt tombée du ſein, mais i'eſtois tant hors de moy, que ie ne l'ay pas veu, & lors la prenant, & liſant ce qui eſtoit au deſſus, elle dit que c'eſtoit la lettre que Siluandre auoit trouuée. Cela ne peut pas eſtre, dit Phillis, car ie l'ay ſerrée dans ma poche, & y mettant la main la trouua. Que ſera-ce donc, reſpondit Aſtrée, ſi eſt-elle eſcrite de la meſme main, & lors la deſpliant elle trouua qu'elle eſtoit telle:

LETTRE DE CELADON A LA BERGERE ASTREE.

SI l'occaſion de voſtre venuë en ce lieu où le reſte de Celadon eſt encore, puis que les Dieux le veulent ainſi, n'eſt que pour voir combien vous auez pû, & pouuez ſur luy, c'eſt trop de peine pour choſe de ſi peu de valeur. Que ſi quelque eſtincelle de compaſſion vous y amene, quels ſeruices peuuent meriter vne ſi grande recompenſe? Et ſi la fortune ſeule vous y a conduitte ſans deſſein, n'eſt-ce pas trop de bon-heur pour vne perſonne ſi malheureuſe? De ſorte que quelque occaſion que ce puiſſe eſtre, i'auoüe que c'eſt ſans raiſon. Si ce n'eſt qu'il ſoit tres-raiſonnable que comme l'affection que ie vous porte outre-paſſe toutes les bornes de la raiſon, de meſme en ce qui touche cette affection la raiſon n'ait point de lieu. Et par ainſi ie ne me dois plaindre qu'elle n'ait eſté appellée quand i'ay eſté banny, ny qu'aux ennuys que ie ſouffre, elle ne puiſſe auoir quelque place, eſtant tres-iuſte, que celuy qui le premier a deſdaigné la raiſon, ſente que la raiſon auſſi le deſdaigne. Si ne laiſſeray-ie de vous remercier autant que peut faire l'ombre vaine de ce que i'ay eſté (car veritablement ie ne ſuis plus autre choſe) ſi vous eſtes venuë voir combien vous pouuez ſur moy, car comme que ce ſoit, c'eſt vn de mes plus

grands desirs d'estre en vostre memoire. Ie vous remercie de mesme si la pitié vous y amene, car encor qu'elle soit bien tardiue, ce n'est pas estre sans consolation que d'auoir en fin quelque consolation. Et aussi vous remercieray-ie si c'est la fortune, puis que ie connois par là qu'il n'a tenu qu'à elle que ie n'aye plustost ressenty les effects de vostre douceur: & cette derniere consideration sera cause que comme par le iugement de tous ceux qui vous voyent, & par la grandeur de mon affection vous estes la plus belle & plus aymée Bergere de l'Vniuers, de mesme ie me diray, puis que ma fortune & ma confiance le veulent ainsi, le plus infortuné comme le plus fidelle de vos seruiteurs.

Ce fut bien alors que ces Bergeres creurent que Celadon estoit mort, & que l'amour fit resoudre Astrée de luy rendre le dernier deuoir de son amitié: & lors qu'elles se vouloient leuer pour esueiller Diane, & les autres Bergeres, parce qu'il estoit des-ja tard, & qu'elles craignoient que l'on ne fust en peine d'elles en leur hameau; elles apperceurent que Siluandre estoit venu aupres de Diane qui dormoit, & que demeurant rauy à la regarder, apres auoir esté quelque temps immobile, enfin il dit fort haut telles paroles:

SONNET.

LA belle dont l'Amour me priue de repos,
Reposoit doucement sous l'ombre d'vn boccage ;
Là voloient les amours autour de son visage,
Qui naissoient de ses yeux, encor qu'ils fussent clos.

Là les Zephirs changez en amoureux propos,
Rendoient pour ses amours vn amoureux hommage :
Et les arbres chargez de tant d'amours esclos,
N'en estoient garantis par les loix de leur âge.

Hommes, Faunes, ny Dieux, rien n'estoit à l'entour,
Contemplant ce sommeil, qui ne bruslast d'amour,
Et perdist le repos pendant qu'elle repose.

Quelle estes-vous, beauté, quand vaincre vous voulez,
Puis que sans ce dessein tellement vous bruslez,
Que vous voir, vous aimer, n'est qu'vne mesme chose?

Il

Il parloit ainſi haut, parce qu'il ne craignoit de l'eſueiller, ayant eu commandement d'elle de le faire auſſi-toſt meſme que la Lune luiroit: mais la bonne fortune de Celadon ne le voulut, afin qu'il euſt ce contentement de voir ſa Maiſtreſſe en ce lieu, & fut cauſe qu'encor que Siluandre eut veillé en vne partie de la nuict, il n'eut toutesfois la hardieſſe d'interrompre le ſommeil de ſa Maiſtreſſe, craignant qu'elle s'en trouuaſt mal, ou que peut-eſtre elle euſt trop d'incommodité à marcher ſous la foible lueur de la Lune parmy ce bois. Apres que ce Berger eut proferé ces paroles, il ſe mit à genoux pour baiſer vne main, mais ayant peur d'eſtre apperceu des deux Bergeres qu'il ne vit plus en leurs places, il ſe releua marry d'en auoir tant fait, ſi toutesfois il auoit eſté veu. Cependant ces deux Bergeres le regardoient, & Phillis qui eſtoit bien ayſe de diuertir Aſtrée: Ne me croyez iamais, ma ſœur, luy dit-elle, ſi ce Berger n'aime Diane, & s'il n'a eſté moins fin qu'il ne penſoit eſtre: I'en parlois hier à Diane, reſpondit triſtement Aſtrée, & ſelon ce que i'en pûs reconnoiſtre, il n'en doit attendre que du deſplaiſir: car non ſeulement elle ne le veut point aimer, mais ne veut pas meſme ſçauoir qu'il l'aime. Voila, adiouſta Phillis, vne reſolution qui ſemble deuoir conduire en peu de temps Siluandre aux termes de Celadon, & Diane à

ceux d'Astrée. Ha! ma sœur, dit Astrée, Siluandre court bien cette fortune, mais tant que Diane s'exemptera d'amour, elle ne iouëra iamais vn si mal-heureux personnage que le mien. Ie vous l'auoüe, repliqua Phillis, que tant que veritablement elle sera exempte d'amour, elle ne sera point en ce danger: mais si ce n'estoit que par dissimulation qu'elle en fust exempte, qu'en iugeriez-vous? Qu'elle seroit heureuse par opinion, dit Astrée, & qu'en effect elle seroit mal-heureuse: mais il n'y a gueres encores d'apparence: l'humeur de Diane, & les perfections de Siluandre n'estans point telles que la Bergere puisse estre prise facilement, ny luy propre sujet pour la pouuoir prendre. Et a ce mot prenant Phillis par la main, elle se leua pour aller trouuer Diane: toutesfois, Phillis ne laissa point de luy respondre: O ma sœur, que vous estes deceuë si vous auez cette opinion! car pour ce qui concerne les merites de Siluandre, croyez que quand vn Berger a dessein de plaire, il se rend tout autre qu'il n'est pas lors qu'il vit nonchalamment. De là aduient que quelquefois l'on s'estonne si fort de voir des Bergers cheris & aimez, que l'on iuge toutesfois si des-agreables: Et de là, ce crois-ie, a pris naissance ce vieil prouerbe: Nulles amours laides; voire ie diray bien dauantage, que ie n'ay encores veu iusques icy Berger, qui ait esté des-agreable à

celle qu'il a recherchée s'il n'y a point eu d'autre occaſion de haine que ſon amour, tant cette recherche & ce deſir de plaire, rend agreables ceux qui ont deſſein de ſe faire aimer. Que ſi cela aduient en general à tous, à plus forte raiſon à Siluandre, de qui le corps n'eſt point ſi deſ-agreable que la beauté de l'eſprit ne puiſſe ayſément ſuppléer à tous ces defauts: & quant à ce qui eſt de l'humeur de Diane, l'amitié qu'elle a portée à Philandre, eſt vne preuue certaine qu'elle n'a pas touſiours eſté inſenſible à l'amour: Et qui peut empeſcher que ce qui luy eſt arriué vne fois, ne luy aduienne encore vne autre? Quant à moy ie croy qu'Amour n'a pas oublié l'addreſſe dont il vſa la premiere fois qu'elle fut bleſſée, & que Siluandre peut bien auoir la meſme fortune que Philandre a euë. C'eſt pourquoy, reſpondit Aſtree en luy ſerrant la main, ie tiens pour choſe impoſſible que iamais Diane ſe laiſſe reprendre à l'Amour: & en cela nous ſommes vous & moy de differente opinion: car ie croy que fort ayſément vne fille qui n'a iamais rien aimé, ſe laiſſera emporter à ces douces flatteries, mais du tout impoſſible ſelon mon humeur, qu'vne perſonne aduiſée ayant aimé & perdu la perſonne aimée, puiſſe iamais plus laiſſer prendre racine à vne autre amour dans ſon ame, & me ſemble que pour cette occaſion le Ciprez ſeroit vn bon ſymbole de mon amitié,

puis qu'eſtant couppé il ne rejette iamais. A ces dernieres paroles elles arriuerent ſi pres de Diane que Phillis ne luy peut reſpondre autre choſe ſinon : Nous verrons bien-toſt, ma ſœur, qui de nous deux aura fait vn plus certain iugement.

Cependant que ces Bergeres parloient de cette ſorte, Paris, Hylas, Tyrſis, & Therſandre ayant eſté eſueillez par Siluandre, s'en venoient trouuer ces Bergeres, & parloient ſi haut en s'en approchant, que Diane s'eſueilla preſque au meſme temps que Phillis la vouloit pouſſer de la main. Elle fut honteuſe de ſe voir preſque toute deshabillée en ſi bonne compagnie, & cela fut cauſe que ramaſſant ſon poil d'vne main, & couurant ſon ſein de l'autre elle s'eſloigna entre quelques arbres, où Aſtrée & Phillis la ſuiuirent, & luy raconterent cependant qu'elle ſe coiffoit, la viſion d'Aſtrée, la lettre qui luy eſtoit tombée du ſein, & enfin la reſolution qu'elle auoit priſe de faire vn vain tombeau à l'ame de Celadon, puis que ſes parens n'auoient point de ſoucy de ſon repos. Cet office, reſpondit Diane, eſt vrayement plein de pitié & de pieté, & quant à moy il n'y a rien que i'y deſ-approuue, ſinon que ce ſera donner occaſion à pluſieurs de parler, trouuant eſtrange que l'inimitié de vos parens ſoit changée en vne ſi bonne volonté. Comment eſtrange ? repliqua la triſte

Bergere; il le deuroit bien sembler dauantage, si cette inimitié dont vous parlez duroit encores apres la mort. Si Celadon viuoit, il n'y a point de doute que ie ne voudrois pas, que l'amitié que ie luy porte fust reconnuë, mais helas! puis que pour mon malheur il n'est plus parmy les hommes, si ce n'est assez que les hommes la connoissent, ie veux bien que la terre & le Ciel ne l'ignorent pas. Et voicy la raison sur quoy ie me fonde: Mes amies ne trouueront iamais mauuais ce qui me plaira, quant aux autres, tant s'en faut que ie me vueille priuer pour elles de mon contentement, que ce m'est plaisir de leur desplaire. Puis que vous auez fait cette resolution, respondit Diane, le plustost que vous la pourrez mettre en effect, sera le meilleur, ce me semble, & si vous croyez mon conseil, ce sera auant que partir d'icy. Ie m'asseure que ie le feray bien faire à Paris en son nom, & toutesfois à vostre intention: mais, respondit Phillis, où trouueroit-on les choses necessaires, si nous n'allions en nostre hameau? Le Temple, dit Diane, de la bonne Deesse où les filles Druides & les Vestales demeurent, n'est pas loing d'icy: si quelqu'vne de nous y va accompagné de l'vn de ces Bergers, il ne nous sera rien refusé d'vne si saincte compagnie pour vn si bon dessein: mais appellons Paris & ces Bergers qui nous en diront leur aduis. Phillis à ce mot les appellant

ils vindrent vers elle, & Diane tirant Paris à part, luy fit entendre la vision & le dessein d'Astrée: Et parce, continua-t'elle, que la médisance a les ongles si aiguës qu'elle trouueroit prise sur le plus poly d'vn enclume, ie desire de vous cette courtoisie, que ce tombeau soit esleué en vostre nom, à l'intention toutesfois de la Bergere. Vous pouuez, dit Paris, disposer entierement de tout ce qui est en mon pouuoir, faut seulement que vous preniez la peine de me commander: car ie perdray seulement la volonté de vous faire seruice, quand ie seray priué de la connoissance de moy-mesme.

Apres que Diane l'eut remercié le plus honnestement qu'il luy fut possible, elle le pria de faire donc entendre sa volonté à toute la troupe: ce qu'il fit si discrettement qu'il n'y eut personne, horsmis Siluandre, qui ne creust que veritablement ce dessein venoit de luy seul: mais ce Berger qui n'ignoroit pas l'amitié qu'Astrée portoit à Celadon, se douta bien que ce n'estoit que pour la couurir aux plus curieux. Et parce qu'il estimoit la vertu d'Astrée, luy-mesme s'aida en cette dissimulation, & s'offrit d'aller au Temple de la bonne Deesse, pour auoir des choses necessaires: Astrée y voulut aller aussi, pensant que sa presence y rapporteroit beaucoup, à cause de l'amitié que Chrisante la principale des filles Druides luy portoit. Elle pria donc Phillis & Laonice de de-

meurer auec Diane en ce lieu, cependant que Madonthe & elle s'en iroient auec Siluandre & Therſandre au Temple qui eſtoit proche de la: auec promeſſe d'eſtre auſſi-toſt de retour que Paris & ces autres Bergeres auroient eſleué les Gazons, & preparé les fleurs & les choſes neceſſaires. Ainſi s'en alla la Bergere Aſtrée: & Paris mettant la main à l'œuure choiſit le plus pres du lieu où elles auoient dormy, vn endroit qui eſtoit vuide d'arbres, & où l'herbe ſemée de diuerſes fleurs ſembloit eſtre reſeruée à vn ſemblable office. Tyrcis & Hylas auec le fer de leur houlette & les couſteaux qu'ils portoient à leurs ceintures, n'ayant point de meilleurs outils, luy aidoient à traſſer & coupper les gazons, & apres à les eſleuer l'vn ſur l'autre en façon de tombeau, cependant que Diane, Phillis, & Laonice, d'vn coſté cueilloient diuerſes fleurs pour les ſemer deſſus quand la ceremonie ſe feroit, & diligenterent de ſorte qu'ils paracheuerent en peu de temps. Or il ne falloit que la perche pour mettre la reſſemblance d'vne colombe deſſus pour marque du lieu où eſtoit mort Celadon, & dequoy grauer ou eſcrire le tiltre ou l'epitaphe: mais n'ayant ny hache pour coupper, ny encre pour eſcrire, ils eſtoient bien empeſchez. Enfin Tyrcis ſe reſſouuint qu'au Temple de la Deeſſe Aſtrée, Hylas auoit trouué dequoy eſcrire, & que ſans doute il y auoit laiſſé

l'escritoire, ils le prierent d'y aller, & luy promirent qu'ils l'attendroient. Luy pour obeyr à sa Maistresse partit incontinent, auec promesse de reuenir bien-tost: & Paris desireux de tenir toute chose preste, s'addressant à Diane, luy dit qu'il seroit à propos de choisir cependant la perche, qu'ils essayeroient de couper peu à peu auec leurs cousteaux, & pour ne faillir Astrée à son retour, ils allerent du costé qu'elle deuoit reuenir. Laissant donc la riuiere à main gauche, ils se mirent pas à pas à rechercher parmy ces arbres quelque branche qui leur fust propre, & ne se donnerent garde qu'ils furent de cette sorte presque hors du bois, sans rencontrer ce qu'ils cherchoient, parce que Diane pensant que Paris s'en prist garde, n'y regardoit pas, & Paris estoit de sorte attentif à elle qu'il ne pensoit point à sa queste. Dequoy Diane s'apperceuant, dit à Tyrcis: Ie crois que nous serons si difficiles en nostre choix que tout ce bois ne nous contentera pas. Si me semble-t'il, respondit Tyrcis, que i'ay veu des branches assez bonnes: Il faut, respondit Paris, qu'elles soient bien grandes, autrement elles ne sçauroient seruir: Mais, respõdit Tyrcis, si elles le sont trop, le vent les abbat incontinent: de sorte que quand elles ont vingt ou vingt-cinq pieds c'est assez: il est vray, dit Paris, mais il faut que ie confesse que i'ay pensé ailleurs, & que ie n'y ay pas pris garde.

Eſt-ce ainſi, interrompit Diane en ſouſriant, que vous nous faictes perdre nos pas inutilement? Alors Paris ſe retournant vers Tyrcis, le pria que s'il en remarquoit quelqu'vne qui fuſt bonne, il l'en aduertiſt, & puis addreſſant ſa parole à Diane: Ne me blaſmez point, belle Diane, de la faute que vous me faictes commettre: car eſt-il poſſible d'eſtre aupres de vous, & penſer à quelque autre choſe? Ie ne crois pas, reſpondit Diane, qu'il vous doiue eſtre plus difficile qu'à moy eſtant aupres de vous de penſer ailleurs. Si vos merites & ce qui eſt en moy, reſpondit Paris, eſtoient eſgaux, ou que nos volontez fuſſent ſemblables, il y auroit de l'apparence en ce que vous dittes. S'il y a du defaut, dit Diane, il eſt de mon coſté. Oüy bien, adiouſta incontinent Paris, en ce qui eſt cauſe que ie ne puis arreſter voſtre penſée. Ie l'entends autrement, dit Diane, car ie vous eſtime & vous honore comme ie dois. Pleuſt à Dieu, Diane, reſpondit Paris, auec vn grand ſouſpir, que vous fuſſiez auſſi veritable que vous eſtes belle. Vous ne deſirez pas, dit la Bergere, beaucoup de verité en moy. Mais en quoy me iugez-vous menſongere? puis-ie faire plus d'eſtime de vous, ou demandez-vous que ie vous rende plus d'honneur? s'il y a en cela de la faute, accuſez-vous-en, puis que vous ne le voulez pas. Cet honneur & cette eſtime dont vous parlez, dit-il, n'eſt pas ce que ie demande,

tant s'en faut, c'eſt ce qui me rend teſmoignage du contraire : mais changez cette eſtime en amitié, & cet honneur en familiarité, & ie ſeray content. Vous eſtes trop raiſonnable, reſpondit-elle, pour en vouloir dauantage de moy, contentez-vous, gentil Paris, que ie vous aime, & vis auec vous comme ſi vous eſtiez mon frere. Ce n'eſt pas que ie ne ſçache bien qu'eſtant ce que vous eſtes, vne Bergere telle que ie ſuis ne le deuroit pas oſter, mais i'aime mieux faillir aux loix de la ciuilité que de vous déplaire, puis que vous le voulez ainſi. C'eſt bien, repliqua Paris, vn commencement de ce que ie deſire, mais non pas tout ce que ie veux. En cela, dit Diane, comme en toute autre choſe il faut que vous regliez voſtre volonté à la raiſon. Il vous eſt aiſé, reſpondit Paris, de donner & ſuiure ce conſeil, mais n'eſt-il pas raiſonnable, que quelquesfois Diane choiſiſſe quelqu'vn qu'elle rendra heureux, & auec qui elle puiſſe viure heureuſe ? Ce choix, repliqua-t'elle, eſt bien mal-aiſé a faire, & pour ne m'y tromper, ie le remettray touſiours à ceux qui ſont plus ſages que moy. Et qui ſont-ils ? adiouſta Paris. Et qui peuuent-ils eſtre, dit-elle, ſinon ma mere & mon oncle ? Paris vouloit reſpondre lors que Tyrcis l'interrompit pour luy monſtrer vne ieune branche. Diane en fut bien aiſe : car ce diſcours commençoit de la preſſer bien fort, & au contraire Paris bien en-

nuyé qui desiroit de sçauoir d'elle si elle auroit agreable qu'il leur en parlast mais elle qui le reconnut bien, pria Phillis de ne l'esloigner plus comme elle auoit faict, de peur que Paris ne reprit son discours. Ayant donc choisi cette perche, ils essayerent de la coupper, mais leurs cousteaux n'estant pas assez forts ils se contenterent de la marquer en attendant que Astrée fust de retour, croyant bien que Siluandre n'auroit oublié ce qu'il faudroit pour cet effect. Reprenant donc le chemin du Temple de la bonne Deesse, ils s'en alloient au petit pas, & peut-estre que Paris vouloit retourner sur les discours qu'ils auoient laissez, lors qu'ils apperceurent à la sortie du bois vne Bergere qui se peignoit sous vn large Sycomore: & parce que ses cheueux blonds & crespez estoiẽt si longs qu'ils la couuroient presque toute, d'autant qu'elle estoit assise, ils ne sçeurent d'abord iuger ce que c'estoit: mais s'en estant vn peu approchez, & ayant rafermy leur veuë ils reconneurent que c'estoit vne Bergere: son visage toutesfois, que les cheueux cachoient en partie, ne pouuant estre bien veu par eux, leur donna la curiosité de s'en approcher dauantage. Et lors qu'ils essayoient de la connoistre, ils virent vn ieune Berger qui se vint ietter deuant elle à genoux, la surprenant, de sorte qu'elle n'auoit eu le loisir de se leuer. Ny ce Berger, ny cette Bergere, ne peurent estre reconus de

cette trouppe, encores qu'ils fussent d'vn hameau assez voisin: Quant a la Bergere, elle pouuoit estre ditte belle, & la nonchalance de ses cheueux & de ses habits luy adiousteroit plustost cette grace qu'elle ne luy en ostoit. Mais qui les rendit encor plus estonnez, fut qu'ils virent le long d'vn petit pré vn autre Berger qui de fortune suruenant en ce lieu les auoit apperceus & les consideroit auec vne si grande inquietude, qu'encores qu'il monstrast de se vouloir cacher, si ne se pouuoit-il empescher de paroistre & de faire bruit par ses diuers mouuemens. Quelquesfois il auançoit la teste à costé de quelques branches qui le couuroient, & prestoit l'oreille pour oüyr ce qu'ils disoient; d'autresfois il mettoit vn doigt dans sa bouche & le serroit entre ses dents, peu apres de cette mesme main, il se grattoit la teste, & enfin lors qu'il entr'oyoit quelque mot, il serroit les deux mains ensemble, & les laissoit choir sur ses cuisses: & bref portoit si impatiemment de les voir ensemble, qu'il n'auoit nulle fermeté en ses actions. D'autre costé la Bergere faisoit paroistre d'auoir si peu agreable la venuë de celuy qui estoit à genoux deuant elle, qu'elle ne daignoit pas seulement tourner les yeux vers luy, & sembloit qu'elle se hastast de paracheuer sa coiffure, afin de s'en aller plustost de ce lieu. Diane & sa trouppe voyant la beauté & le desdain de la Bergere, l'affection & soub-

miſſion de celuy qui eſtoit à genoux, & les apprehenſions de celuy qui les regardoit, prindrent volonté de ſçauoir dauantage de leurs affaires. Et pource en attendant qu'Aſtrée reuint, ils s'en approcherent le plus qu'ils peurent ſans en eſtre veus, & lors ils oüyrent que ce Berger apres vn grand ſouſpir, reprenoit la parole de cette ſorte : Eſt-il poſſible, Bergere, que vous n'ayez iamais agreable ny la volonté que i'ay de vous ſeruir, ny la contrainɛte que vous faiɛtes de vous aimer? Ie ne ſçay, reſpondit-elle deſdaigneuſement, ny quelle eſt cette volonté, ny quelle eſt cette contrainte dont vous me parlez, mais ie ſçay que venant de vous ny l'vn ny l'autre ne me ſçauroit plaire. Que vous ne ſçachiez point, repliqua le Berger, ny quelles ſont vos chaines, ny quelle eſt ma ſeruitude : cela ne me remet pas en liberté, mais que vous ne les ayez point agreables, d'autant qu'elles me touchent, c'eſt bien le plus grand mal qui me puiſſe arriuer. Si la couſtume, dit la Bergere, rend toutes choſes pour difficilles qu'elles ſoient, aiſées à ſupporter, vous ne deuez pas beaucoup reſſentir le mal que vous dittes, puiſque il y a ſi long-temps que vous y deuez eſtre accouſtumé ? Car dés l'heure que vous me declaraſtes voſtre volonté, ie vous fis entendre la mienne ſi franchement que vous en ſçeuſtes autant la premiere fois que vous en auez iamais ſçeu depuis, ny que vous en ſçaurez iamais.

Ha! Doris, respondit le Berger, si mon ame s'endurcissoit aussi bien à vos desdains que vostre cœur à mes prieres, il est certain que desormais ie ne les sentirois plus ; mais, helas! cette coustume ne sert qu'à me rendre plus sensible, & tant s'en faut qu'elle m'allege, que tout ainsi que celuy est tousiours plus trauaillé qui continuë de porter vn pesant fardeau, de mesme est-il de cette coustume qui ne faict que rendre ma peine plus insupportable. La Bergere demeura quelque temps sans luy respondre, comme si elle eust esté attentiue à s'habiller, mais voyant qu'il ouuroit la bouche pour recommencer, elle l'interrompit par ces paroles : Voyez-vous, Adraste, tous vos discours ne seruent de rien, & vous diray encore vne fois pour toutes que ie ne veux ny estre aimée, ny aimer, & si vous ne voulez estre hay de moy, ne m'en importunez plus. O Dieux! dit le Berger, qu'est-ce que i'entends ? & lors se tournant vers elle: Est-il possible, luy dit-il, Bergere, que les Dieux ne se lassent iamais d'estre adorez des mortels, & que vous soyez ennuyée de l'estre de moy? Ne vous en estonnez point, Adraste, dit la Bergere, c'est que ie ne suis point Deesse; que si ie l'estois, & que l'on ne me fit point de plus agreables sacrifices que les vostres, i'aimerois mieux estre sans temples & sans autels. Et à ce mot ayant paracheué de s'habiller,

elle ramaſſa ſa houlette qui eſtoit à terre, & partit de ce lieu, laiſſant ce pauure Berger tant affligé, qu'il n'eut ny la force, ny la hardieſſe de la ſuiure.

Diane la voyant partir fut en volonté de l'appeller, mais conſiderant que ſans y prendre garde elle s'en alloit vers l'autre Berger, elle penſa bien qu'il l'arreſteroit, & que par ce moyen elle pourroit apprendre dauantage de ſes nouuelles : & de faict cet autre Berger la voyant venir vers luy, l'alla rencontrer, & la print par ſa robbe, de peur qu'elle ne paſſaſt outre : mais elle qui fuyoit encore plus celuy-cy, voulant rudement ſe demeſler de ſes mains, ſe laiſſa cheoir ſi à propos qu'il ſembloit qu'elle ſe fuſt aſſiſe de ſon gré. Le Berger ſe ietta incontinent à genoux, & luy demandant pardon de cette faute : Ce n'eſt point de cette-cy, dit-elle, Berger, qu'il faut que vous vous repentiez, mais de celle qui a fait perdre toute la bonne volonté que ie vous ay iamais portée. Pour celle-là, reſpondit incontinent le Berger, au lieu des paroles i'y mettrois le ſang & la vie; mais ie n'oſe vous en ſupplier ſinon auec le ſilence & la ſubmiſſion, puiſque auſſi bien ie ne ſçay quelle elle eſt veritablemét. Il n'y a, Palemon, repliqua-t'elle, plus grande ignorance, que de celuy qui ne veut pas ſçauoir quelque choſe : mais cela ne me touche point. Ie ſuis guerie de ceſte bleſſure, & de telle ſorte que la marque ny paroiſt plus.

Il eſt aiſé, dit le Berger, de guerir d'vne playe qui n'a pas eſté grande. Ie ne vous diray pas, reſpondit-elle, qu'elle elle a eſté pour n'augmenter dauantage voſtre vanité, tant y a que i'aimerois mieux la mort que de retomber aux meſmes accidents dont ie ſuis ſortie. Or voyez, dit alors le Berger, à quel poinct ie ſuis reduit: l'affection que ie vous porte a tant de puiſſance ſur moy, que ſi la condition où vous eſtes, vous plaiſt autant que vous dittes, elle me defend de vouloir que vous la changiez iamais, pourueu que vous permettiez que ie retourne en celle où ie ſoulois eſtre. Et de meſme, dit-elle, conſiderez combien ie ſuis eſloignée & differente de vous, puiſque i'aimerois mieux ne voir iamais perſonne que ſi ie vous voyois en l'eſtat où vous ſouliez eſtre. Et pour preuue que ie dis vray, ou ne m'en parlez plus, ou ne me retenez plus icy par force. Puis, dit-il, que vous me defendez la parole, ou le contentement d'eſtre aupres de vous, permettez-moy pour le moins de chanter ce que mes yeux ne ceſſeront iamais de pleurer. Et lors il ſouſpira ces vers, auſquels pour luy déplaire elle reſpondit.

DIALOGVE.

PALEMON, DORIS.

I.

PAL. *SI i'aime autre que vous que ie meure, & soudain*
D'eternelle douleur cette mort ſoit ſuiuie.
DOR. *Que ie puiſſe mourir d'vn tourment inhumain,*
Si d'aimer rien que moy ie prens iamais enuie.

II.

P. *Aimez ou n'aimez point, touſiours vous adorant,*
Vous verrez que ma foy ſe rendra plus extréme.
D. *Aimez ou n'aimez point, il m'eſt indifferant,*
Mais vous ne verrez point que iamais ie vous aime.

III.

P. *Ie vaincray vous aimant toute difficulté,*
Encor qu'à mon deſſein le Ciel meſme s'oppoſe.
D. *Mon cœur eſt tellement de l'Amour rebutté,*
Que pour ne vous aimer il vaincra toute choſe.

IV.

P. *Si le Ciel eſtoit iuſte, il puniroit en vous*
Cet orgueil qui vous fait meſpriſer tous les hommes.
D. *Mais tant s'en faut le Ciel eſtant tres-iuſte en nous,*
Nous detient l'vn & l'autre au deſſein où nous ſommes.

V.

P. *Quand il veut qu'on vous aime, il eſt iuſte en ce point :*
Mais iniuſte en oſtant à l'Amour l'eſperance.
D. *S'il veut que vous aimiez, & que ie n'aime point,*
Il vange mon Amour & punit voſtre offence.

Encor que DORIS ne fiſt reſponſe au Berger, qui ne luy rendiſt teſmoignage de mauuaiſe volonté, ſi ne laiſſoit-il de prendre quelque eſpece de contentement à la voir & l'entretenir, de ſorte qu'il n'euſt ſi toſt mis fin à ce qu'il chantoit ſi elle ne luy euſt fauſſé compagnie. Et parce qu'elle vouloit éuiter le premier Berger, elle s'en vint droit à DIANE ſans l'auoir apperceuë, qui voyant alors qu'elle ne ſe pouuoit plus cacher, s'auança auec ſa trouppe vers cette Bergere, & apres l'auoir ſalüée, luy dit : Ie ne m'eſtonne plus, gentille DORIS, ſi ces Bergers

que ie viens de voir aupres de vous ſont tant eſpris de voſtre beauté, puis qu'elle eſt telle qu'il faudroit eſtre priué de veuë pour ne l'admirer : mais ie ne puis aſſez trouuer eſtrange la cruauté dont vous vſez enuers eux, puis que vous eſtes ſeule qui meſpriſez ce qui eſt voſtre, & que vous auez acquis auec de ſi belles & de ſi cheres armes. Cependant que DIANE parloit ainſi, Polemon y arriua, & peut oüyr la reſponſe de DORIS qui fut telle. Sage Bergere, la beauté que pour m'obliger, vous dittes eſtre en moy, eſt veritablement admirée en vous de tous ceux qui vous voyent, & ne ſçay auec quelles armes ie puis auoir acquis ceux dont vous parlez, ſinon qu'elles doiuent eſtre fort mal-heureuſes d'auoir fait vne telle conqueſte. La beauté, dit DIANE, ſied auſſi bien aux filles, que l'orgueil & la preſomption eſt mal-ſeante aux belles. Si vous ſçauiez, reſpondit l'eſtrangere, quelle eſt l'occaſion qui me fait parler ainſi, vous admireriez la puiſſance que i'ay ſur moy-meſme de ne pouuoir ſeulement regarder ce Berger. A ce mot PALEMON ſe ietta à leurs genoux, & les mains iointes dans ſon chappeau : Ie vous ſupplie & coniure, dit-il, ô ſage & diſcrete Bergere, ſi vous aimez par la perſonne que vous honorez de voſtre amitié, & ſi vous n'aimez point par vous meſme, & par la douceur que vos yeux promettẽt, de prendre la peine d'oüir noſtre different, & ſi vous me iugez

coulpable, ie ne veux pas que la vie me demeure; & ſi au contraire elle à le tort, ie demande ſeulement qu'elle me permette, ainſi qu'elle me contraict, de paſſer le reſte de mes iours en la ſeruant.

Diane vouloit reſpondre lors qu'elle vit approcher Aſtrée qui reuenoit du temple auec vne trouppe bien plus grande qu'elle n'y eſtoit pas allée: car la Nymphe Leonide y eſtoit, & Chriſante la principalle des Druydes, auec l'vne de ſes filles, qui venoient pour honorer les funerailles de Celadon, conduiſant meſme le Vacie du lieu, qui eſtoit celuy qui ordinairement faiſoit les ſacrifices iournaliers pour le hameau, dans le temple de la bonne Deeſſe. Celuy-cy auoit apporté tout ce qui eſtoit neceſſaire pour le tombeau vuide de Celadon, & les filles Druydes auec Chriſante eſtoient chargées les vnes de fleurs, les autres de laict, & les autres de vin & d'eau, & deuant elles touchoient les brebis & ieunes taureaux neceſſaires. Lycidas meſme eſtant allé ce matin au Temple de la bonne Deeſſe rendre quelque vœu, que ſa ialouſie peut-eſtre luy auoit faict faire, s'y rencontra tant à propos qu'eſtant aduerty du deſſein de Paris pour le repos de ſon frere, & ſe ſouuenant qu'il auoit manqué à ce deuoir, ſe reſolut, preſſé de ce remors, d'y aſſiſter, quoy qu'il receut vn extréme deſplaiſir de voir Phillis & Syluandre. Et pour cet effect

ayant choisi vne grande truye pour en faire sacrifice selon la coustume à Cerés & à la Terre, il suiuoit lentement cette trouppe.

Diane donc voyant approcher cette grande compagnie, ne peut respondre, ny au Berger, ny à la Bergere, sinon que la Nymphe Leonide qui venoit en ce lieu auec tant de Druydes, seroit bien aise d'oüyr leur different, & de les mettre en repos, apres toutesfois que la ceremonie seroit paracheuée, à laquelle ils feroient vn acte de pitié d'assister. Et sans attendre leur response, s'aduança auec Paris, & alla saluër la Nymphe & Chrisante : & apres quelques propos communs, le Vacie demanda là où le vain tombeau auoit esté esleué pour Celadon, afin de ne perdre dauantage de temps: & y estant conduit par Paris, il mit la main à l'œuure : mais premierement par la truye que Lycidas offrit, qui fut sacrifiée à Cerés & à la Terre, & puis tuant les brebis & les ieunes taureaux noirs, en receut le sang dans des coupes. Il disposa les filles Druydes selon la ceremonie: aux vnes il donna le laict sacré ; aux autres le vin, & choisissant Lycidas pour faire porter l'eau Arferiale, & s'approchant du vain tombeau, l'arrousa de toutes ces choses auec vn petit rameau de Ciprés, appellant par diuerses fois l'ame de Celadon : & apres versant l'eau aux Dieux Manes, il respandit le vin, le laict, & le sang sur le tombeau, appellant encores l'ame

de Celadon. Et à cette seconde fois toutes ces filles Druydes, & les autres encores se décoiffant & laissant leurs cheueux espars, commencerent auec pleurs & cris d'appeller & de regretter Celadon: & ayant demeuré quelque temps en ce pitoyable Office, le Vacie commençant à faire le tour du tombeau du costé gauche, l'enuironna trois fois, & à chacune l'appellant par son nom, & semant des roses & des fleurs sur les gazons, à la derniere, il dict d'vne voix encor plus haute: Adieu, Celadon, adieu, & pour iamais adieu: *La terre où tu sois te puisse estre legere.* Alors la Nymphe commençant les mesmes tours en fit autant que luy, iettant les fleurs à pleines poignées dessus, encores qu'elle sçeust bien qu'il ne fust pas mort: Paris la suiuit, & apres tous ces Bergers & Bergeres en foule. Cependant que les filles Druydes d'vn chant triste & funebre plaignoient la perte de ce Berger, & en racontoient selon leur coustume la vie & les actions, combien il estoit aimé de chacun, comme il auoit honoré son pere, chery sa mere, aimé tous ses parens, combien de fois il auoit vaincu ses compagnons à la course, à la luitte, & autres exercices honnestes & accoustumez parmy les Bergers, & enfin combien ils regrettoient cette mort aduancée, & quelle perte c'estoit à toute la contrée.

Il fut tres à propos pour Astrée que tous les Bergers & Bergeres fissent le tour de ce vain tombeau en confusion & criassent à Celadon l'eternel adieu: car si elle eust esté seule, elle eut donné trop de connoissance du regret qu'elle en auoit, mais parmy les autres son ennuy ne parut gueres. Or toutes ces choses estans finies il ne restoit plus que de mettre la perche dessus auec la figure de la colombe tournée du costé où Celadon estoit mort: ce que le Vacie ne sçachant, il fallut qu'Astrée le desseignast elle mesme, qui ne fut pas vn petit renouuellement de ses ennuis, remettant alors en sa memoire ce miserable accident. Cette perche doncques estant dressée, il ne falloit plus qu'y attacher le tiltre que Siluandre escriuoit sur vne table que le Vacie auoit apportée, ne l'ayant pû escrire auparauant, parce que Hylas qui estoit allé chercher vne escritoire, n'estoit point retourné pour s'estre amusé aupres de quelques Bergeres, qu'il rencontra en allant au temple de la Deesse Astrée. Le tiltre que Siluandre escriuit estoit tel:

AVX
DIEVX MANES
ET
A LA MEMOIRE ETERNELLE
DV PLVS AIMABLE BERGER
de Lignon.

A MOVR. QVI. PAR. IMPRVDENCE. FVT.
CAVSE.
DE. LA. MORT. DE. CELADON.
APRES. AVOIR. NOYE'. SON. BANDEAV. DE.
SES. PLEVRS.
ROMPV. SON. ARC.
FROISSE'. SES. TRAICTS.
ESTAINT. A. IAMAIS. SON. FLAMBLEAV.
LVY. REND.
PLEIN. DE. TRISTESSE. ET. DE. DESOLATION.
CE. DERNIER. DEVOIR.
ET. APEND.
SA. DESPOVILLE. SVR. CE. TOMBEAV
POVR. MARQVE. ETERNELLE.
QV'AYANT. PERDV. VN. SVBIET. SI AIMABLE.
IL. NE. DAIGNEROIT. PLVS.
EMPLOYER. SES. TRAICTS. NI. SES. FLAMMES.
INVTILES.

Chacun loüa l'eſprit de Siluandre, mais plus ceux qui ſçauoient le ſuject de ſa perte, & ſur tous Aſtrée & Diane, leur ſemblant que s'il euſt ſceu leur intention, il n'euſt pas mieux eſcrit cet Epitaphe : Or les pleurs eſtans ceſſez, & le Vacie, & ſes gens, ayans emporté le reſte des animaux ſacrifiez, & les vaſes, & autres inſtrumens neceſſaires; Leonide prenant Chriſante par la main, ſortit de ce bois, cependant que d'vne longue ſuitte, toute la troupe venoit apres, ayans des-ja ramaſſé & remis leurs cheueux ſous leurs coiffures. Et ſembloit que Diane euſt oublié la priere de Palemon, lors qu'Adraſte & luy la ſupplierent de faire en ſorte que Leonide & Chriſante oüyſſent leurs plaintes, & en iugeaſſent comme elles trouueroient raiſonnable. Diane alors s'approchant de Leonide: Grande Nymphe, luy dit-elle, lors que vous eſtes arriuée, ces Bergers offenſez de cette Bergere, luy montrant Doris, auoient voulu remettre leurs differents entre mes mains, mais ie leur ay donné conſeil d'attendre que cette ceremonie fuſt paracheuée, & puis s'en addreſſer à vous, & à la ſage Chriſante, s'il vous plaiſoit d'en prendre la peine, m'aſſeurant que le iugement que vous en donneriez toutes deux

ſeroit ſi iuſte, qu'ils auroient tous occaſion de le ſuiure. La Nymphe qui eſtoit pleine de courtoiſie receut le ſalut de cette Bergere, & de ces deux Bergers, & Chriſante de meſme, & lors qu'elle vouloit parler, Palemon & Adraſte ſe ietterent à ſes genoux, luy diſant: Si iamais Amans ont merité que l'on prit compaſſion de leur peine, croyez, Madame, que ces deux Bergers ſe peuuent vanter d'eſtre ceux-là : de ſorte que vous ferez vne action digne de vous, s'il vous plaiſt, d'ouyr nos differents, & en ordonner comme, non pas la raiſon, mais l'amour vous inſpirera : car c'eſt à ſa iuſtice, & non point à celle d'aucun autre des Dieux que nous voulons demander ſecours. Sans mentir, dit la Nymphe, ſi vous penſiez, gentille Bergere, que la venerable Chriſante & moy fuſſions capables d'ouyr le ſujet de vos diſſenſions, & d'en pouuoir iuger, nous ſerions tres-ayſes de vous donner à tous le repos que ie m'aſſeure que vous n'auez pas tant que vous demeurerez en l'eſtat où vous eſtes. Doris auec vne tres-grande modeſtie, reſpondit de cette ſorte: Grande Nymphe, ces Bergers, qui abuſez de la faueur que vous leur faites de les eſcouter, vous font cette ſupplication deſaduantageuſe pour eux, montrant bien qu'ils ne ſçauent

ce qu'ils demandent, car par la peine qu'il vous plaiſt de prendre de nous eſcouter, vous ne deſcouurirez que trop les mauuaiſtiez, & infidelitez de l'vn, & les indiſcretions & importunitez de l'autre. Toutesfois puis que la bonté qui eſt en vous, ſurpaſſe noſtre folie, Madame, ie vous en remettray le iugement, & à la venerable Chriſante, à condition que ny eux ny moy ne contreuiendrons iamais à ce que vous ordonnerez : Ie iure, dit Palemon, que ie deſobeïray pluſtoſt aux Dieux qu'à ſes commandemens. Et moy, dit Adraſte, ie proteſte de vous aimer toute ma vie, quelque ordonnance qui me ſoit faicte au contraire : mais ie iure bien auſſi par le Guy de l'an neuf, s'il m'eſt ordonné de vous quitter, que iamais vous ne receurez importunité de mon affection : & ie ne ferois point de difficulté de vous faire vne auſſi entiere reſponſe que ce Berger, ſi l'extreme amour que ie vous porte le pouuoit conſentir. Mais en cela vous pouuez connoiſtre combien ſon affection eſt moindre que la mienne. Adraſte, Adraſte, dit alors Palemon, tu te trompes fort, ſi tu penſes que ie vueille obeïr aux ordonnances de cette grande Nymphe, ſi elles me ſont contraires d'autre ſorte qu'auec la fin de ma vie.

Si bien que ie te surmonte autant en vraye amitié que toy faisant dessein de viure estant condamné, & moy de mourir, ma passion estant plus forte que la tienne. Adraste luy respondit froidement: Puis que tu disposes ainsi absolument de ta vie, & de ta mort, tu montres bien que tu as toute-puissance sur toy. Mais helas! mon affection qui est entierement maistresse de ma volonté & de toute mon ame, me defend d'ordonner de moy si librement que tu fais.

Si Leonide ne les eust interrompus, ils n'eussent si tost mis fin à leur dispute, estans chacun desireux outre mesure de montrer à DORIS qu'il l'aimoit dauantage. Mais la Nymphe prenant la venerable Chrisante d'vne main, & DORIS de l'autre : Cherchons, dit-elle, vn lieu qui soit commode pour nous asseoir, afin que plus à nostre aise nous puissions escouter leurs raisons: ce sera vne bonne œuure que celle-cy, & qui sera agreable aux DIEUX. Et, peut-estre, non pas moindre que celle que nous venons de faire. A ce mot chacun prit vne de ses Bergeres sous les bras, Tyrcis Astrée, Paris, DIANE, & Siluandre voyant que sa place estoit prise, & que Lycidas estoit à costé, qui regardoit Phillis du coin de l'œil sans s'en vouloir approcher, se resolut de luy augmenter sa peine,

puis qu'ainſi ſans raiſon il eſtoit ialoux de luy. Il s'addreſſe donc à Phillis, & la veut prendre ſous les bras : mais elle qui voyoit bien l'œil de Lycidas, fit vn tour entier pour l'euiter, feignant que ce fuſt pour appeller quelqu'vne de ſes compagnes. Mais Siluandre s'opiniaſtrant, fit le tour auſſi-bien qu'elle. Phillis n'oſoit le refuſer tout ouuertement, de peur que ceux qui le verroient, ne le trouuaſſent mauuais : auſſi ne pouuant ſouffrir qu'il la priſt, elle luy dit: Penſez-vous, Siluandre, que ie vous ſois fort obligée de ce que vous venez vers moy, à faute d'autre ? Siluandre connut bien à quel deſſein elle le diſoit : mais ſans en faire ſemblant, il s'approcha de ſon oreille, & feignant de luy parler, ſe retira incontinent apres, non ſans auoir tourné la teſte du coſté de Lycidas, faiſant toutesfois ſemblant qu'il eſtoit bien marry qu'il l'euſt apperceu. Ce coup fut vn des plus ſenſibles que Lycidas euſt pû receuoir : car il creut comme il y auoit apparence que c'eſtoit à ſon occaſion qu'il s'en retiroit, & qu'il y auoit vne grande intelligence entre Phillis & le Berger. Cela fut cauſe que ne pouuant ſupporter cette veuë, il s'alloit peu à peu retirant. Mais Phillis qui euſt bien deſiré de ſe

rappointer, voyant qu'il se vouloit desrober, Vous vous en allez, dit-elle, Lycidas, & ne voulez-vous point ouyr le discours de ces estrangers? Il y a assez bonne compagnie sans moy, respondit-il, en tournant la teste d'autre costé, & puis il y en a qui se contraignent trop quand i'y suis. Si i'estois de vostre conseil, dit Phillis, ie serois d'aduis que vous eussiez plus d'égard à vostre contentement qu'à celuy des autres. Ie voy bien, respondit Lycidas, que vous me donnerez le conseil que vous prenez pour vous, & suis bien marry de ne m'en pouuoir seruir, mais ie n'ay pas encore assez de puissance sur moy. Phillis entendit bien ce qu'il vouloit dire, & en fut piquée iusques en l'ame: toutesfois feignant autrement, elle luy repliqua. A ce que ie vois, Lycidas, si la Nymphe vouloit accorder tous ceux qui ont quelque different en cette troupe, vous & moy ne serions pas hors du nombre. Il est vray, dit le Berger, rouge de colere, mais pour bien faire il faudroit que Siluandre en donnast le iugement. Et pourquoy Siluandre? dit la Bergere. Parce, dit-il, qu'il n'y a personne qui en soit mieux informé. Et à ce mot sans attendre autre response il se re-

mit dans le bois au grand pas. Si cette replique toucha viuement Phillis, on le peut penser, puis que de tout le iour on ne peut auoir vne bonne parole d'elle.

LE NEVFIESME LIVRE DE LA SECONDE PARTIE D'ASTREE.

CEPENDANT que Leonide, & la venerable Chriſante, alloient cherchant quelque lieu commode pour s'aſſeoir, elles apperceurent à trauers le bois des Bergeres qui venoient vers elles : car les arbres qui eſtoient fort hauts, & aſſez eſloignez les vns des autres, leurs troncs fort eſleuez, & ſans auoir gueres de branches baſſes, & la terre ſans ronces, ny autre menu bois ne pouuoient empeſcher que la veuë ne s'eſtendit fort loing, & que l'on ne vid ce qui eſtoit par delà les arbres. Au commencement qu'elles furent apperceuës, & que Leonide demanda qui elles eſtoient, il n'y eut perſonne qui le ſçeuſt dire: mais s'eſtans approchées, Hylas qui eſtoit parmy elles, fut incontinent reconnu, & bien-toſt apres les Bergeres, qui

estoient, Palinice & Floricé, auec lesquelles il s'estoit amusé, les ayant rencontrées sur son chemin, sans se souuenir de l'escritoire, qu'il alloit querir. Et n'eust esté qu'elles luy demanderent d'où il venoit, & où il alloit, il ne pensoit plus à ce qu'il auoit à faire, mais cette demande l'en fit ressouuenir: & les ayans priées de l'attendre il s'en courut prendre l'escritoire, & les ayant retrouuées, leur fit entendre les ceremonies du Tombeau de Celadon, ausquelles elles desirerent d'assister, mais elles arriuerent trop tard. Leonide qui auoit sçeu des-ja qui elles estoient, voulut les attendre, & Hylas qui ne demeuroit iamais muet, esleuant la voix s'en venoit chantant ces vers, à haut de teste:

SONNET.

Qu'il ne faut point aimer sans estre aimé.

QVAND ie vois vn Amant transi,
Qui languit d'vn amour extreme,
L'œil triste, & le visage blesme,
Portant cent plis sur le sourcy:

Quand ie le vois plein de soucy,
Qui meurt d'Amour sans que l'on l'aime,
Ie dis auſsi-tost en moy-mesme,
C'est vn grand sot d'aimer ainsi.

Il faut aimer mais que la belle
Bruſle pour qui bruſle pour elle,
Ou bien c'eſt pure laſcheté.

L'Amour de l'Amour eſt extraicte,
La charge n'eſt iamais bien faicte,
Qui panche toute d'vn coſté.

A ces dernieres paroles ces eſtrangeres furent ſi proches de Leonide & de Chriſante, qu'ayant ſçeu de Hylas qui eſtoit la Nymphe, elles l'allerent ſalüer, & Chriſante auſſi, apres que Leonide leur eut fait ſçauoir qui elle eſtoit: & parce qu'Hylas apportoit l'eſcritoire, & que Philis en rioit, penſez-vous, dit-il, Bergere que ie ne ſois venu en Foreſts que pour ſeruir les morts? Thyrcis qui n'a autre affaire y peut bien employer le temps, mais c'eſt en quoy Hylas s'entend le moins, & pource ne trouuez eſtrange, que par vne honneſte permiſſion, ie vous die que ſi vous ne me voulez tel que ie ſuis, vous n'eſperiez pas de me changer ſur mes vieux iours. Phillis qui auoit bien d'autres choſes en la teſte. Ie te iure, dit-elle, Hylas, que ſi tu eſtois d'autre humeur, ie ne t'aimerois pas tant que ie fais.

Mais tout ainſi que ie ne dois pas eſperer de te changer, auſſi ne faut-il pas que tu penſes de me rendre autre que ie ne ſuis: & pource

quand ie voudray rire permets que ie rie, & que ie me taiſe quand ie ne voudray pas parler, & i'en feray de meſme te laiſſant en tes humeurs: auec cette franchiſe nous viurons tous deux bien contents, & ſans gueres de peine. Ah! ma Maiſtreſſe, dit-il, que ie vous aime, mais pluſtoſt que ie vous adore, puis que vous eſtes de cette humeur: ie ne penſois pas en pouuoir iamais rencontrer vne telle: & en diſant ces paroles il luy tenoit les iambes embraſſées, & la vouloit porter en ſes bras, dont elle ſe defendoit. Chacun rioit de voir la peine de Phillis, & l'humeur du Berger: & cependant Leonide & Chriſante ayant trouué vn lieu qui leur ſembloit commode, prindrent leurs places: car quant à Paris il eſtoit touſiours aupres de Diane, qui n'eſtoit point vn petit deſplaiſir à Siluandre, n'oſant l'approcher pour le reſpect qu'il luy vouloit rendre. Cela fut cauſe qu'eſtant priué du bien de ſa parole, afin d'auoir celuy de ſa veuë, il fût contraint de ſe mettre vis à vis d'elle. Et lors chacun s'eſtant aſſis, Palemon & Adraſte choiſirent leur place au deuant de Doris, où ils ſe mirent tous deux à genoux, ſans vouloir s'en oſter, quoy que la Nymphe ou la venerable Druide leur puiſſent dire. Enfin la Bergere commença de parler en cette ſorte par le commandement qui luy en fut fait:

HISTOIRE DE DORIS ET PALEMON.

I'AY touſiours eu cette opinion, grande & ſage Nymphe, & vous venerable Chriſante, que s'il y auoit quelque choſe entre les hommes qui les peuſt obliger les vns aux autres, ce deuoit eſtre l'amitié: & ſi cela eſt vray ou faux, i'en laiſſeray le iugement à celles qui ont eſté aimées: tant y a que ſuiuant cette croyance, apres l'auoir eſté longuement de ce Berger, ie penſay d'eſtre en quelque ſorte obligée de luy rendre amitié pour amitié. Il eſt vray que comme d'ordinaire les commencemens ſont touſiours peu de choſe, à la naiſſance de cette bonne volonte, ie ne iugeois pas qu'elle peuſt iamais deuenir telle que ie l'ay depuis reſſentie. Mais elle priſt inſenſiblement vne ſi profonde racine par vne longue conuerſation, que quand ie m'en apperceus, il ne fut plus en ma puiſſance de m'en deffaire: & par ainſi ie l'aimay de façon que s'il m'auoit rendu la premiere preuue de ſon affection, ie luy teſmoignay depuis mon amitié en tant de ſortes, que comme ie ne voulois point douter de la ſienne, auſſi ne le pouuoit-il plus de celle qu'il deſiroit de moy, pour le moins auec raiſon. Toutesfois ie ne ſçay comment pour

mon mal-heur, quand il en fut plus asseuré, ce fut lors qu'il me fit paroistre d'en auoir plus de mesfiance, si bien que ce ne luy fust pas assez de me retirer de la frequentation de tous ceux que i'auois accoustumé de voir, mais vouloit encores que tous les autres fussent priuez de la mienne, ne se contentant plus que ie ne visitasse vne seule de mes compagnes, mais si quelqu'vne me venoit trouuer, ce luy estoit chose insupportable.

Voyez quelle offense il me faisoit ayant vne si mauuaise opinion de moy par sa ialousie: & iugez, pour Dieu, en quelle extreme tyrannie son amitié s'estoit changée, & toutesfois plustost que de luy desplaire, i'esleus de perdre entierement la bonne volonté de toutes mes voisines, que de luy donner quelque mauuaise satisfaction de moy. Les Dieux sçauent auec quelle peine ie le pûs, non pas que ie n'euſſe vn tres-grand contentement de faire chose qui luy fut agreable: mais si falloit-il m'y conduire auec vne grande contrainte, & auec vne prudence qui ne fut pas moindre pour ne donner occasion de mescontentement à celles que i'esloignois de ma compagnie. I'y paruins le plus doucement qu'il me fut possible, & le contentay, de sorte qu'il sembloit que i'euſſe quelque maladie contagieuse, tant ie demeurois retirée des Bergers & des Bergeres qui me souloient pra-

tiquer. Que ſi cette ialouſie procedoit de l'affection qu'il me portoit, n'eſtoit-il pas pour le moins obligé de faire autant pour moy qu'il me contraignoit de faire pour luy ? Mais au contraire durant tout ce temps de ma vie que ie puis bien appeller ſauuage (car veritablement telle eſtois-ie deuenuë pour luy eſtre agreable) de tout le iour ie ne le voyois qu'vn moment : mais ie dis vn moment ſi bref, qu'en verité ie ne faiſois que le voir, ne me donnant ny la commodité ny le loiſir de luy pouuoir dire preſque vne parole, ſans que le cruel conſideraſt que puis que pour luy ie me priuois de tout autre, s'il ne pouuoit eſtre tout le temps à moy, il le deuoit eſtre pour le moins la plus grande partie. Et iugez ſi ie n'ay pas occaſion de dire que ſon affection s'eſtoit changée en tyrannie, puis qu'encor il penſoit que ie luy en deuſſe de retour, imitant en cela les autres qui au commencement retranchent leur deſpenſe ſous ombre d'eſtre bons meſnagers, & enfin viennent à vne telle eſpargne, qu'ils s'oſtent à eux & à ceux qui les ſeruent, les moyens de pouuoir viure. Car ie croy bien que ſa vie n'eſtoit pas plus agreable que la mienne, ſinon en tant que la ſienne eſtoit volontaire. Et voyez ſi ie l'aimois, & ſi i'eſtois bonne. Il vſa de cette tyrannie ſur moy, ſans que i'en murmuraſſe iamais auſſi longuement qu'il luy pleuſt. & ſi

iamais il ne l'euſt quittée, iamais ie ne m'en fuſſe ſouſtraitte, & la derniere preuue que ie luy rendis de mon obeïſſance (car telle la puis-ie dire, & non pas ſeulement affection) fut telle qu'elle deuoit eſtre plus capable de luy oſter toutes ces faſcheuſes & eſtranges humeurs.

Il faut que vous ſçachiez, grande Nymphe, que ie ſuis demeurée fort ieune ſans pere & ſans mere, entre les mains d'vn frere, qui pour auoir plus d'aage que moy, & pour l'amitié qu'il m'a touſiours fait paroiſtre, m'a tenu iuſques icy lieu de pere, ſoit en la conduite de ma perſonne, ou en celle de mon bien, ayant receu en toutes les occaſions qui ſe ſont preſentées tant de bons offices de luy, que ie puis en cela luy donner nom de pere. Eſtant tel, iugez s'il falloit, & ſi la raiſon meſme ne me commandoit que ie me conformaſſe le plus qu'il m'eſtoit poſſible à toutes ſes humeurs & volontez, & s'il y auoit apparence que ie le deuſſe contrarier. Palemon toutesfois ſans conſideration de toutes ces choſes, vouloit qu'abſolument ie m'en retiraſſe: non pas que ie ſortiſſe de ſa maiſon: car il ne voyoit lieu où ie peuſſe aller, mais ouy bien que deſdaignant ce qui le contentoit, ie ne fiſſe point d'eſtat de ceux qu'il aimoit, voire leur defendiſſe ma veuë. Ceux qui ont eſté ſous l'authorité d'autruy, ſçauront ſi cela

eſt faiſable ou non, toutesfois pour luy faire connoiſtre qu'il ne voudroit iamais teſmoignage de mon amitié que ie ne m'efforçaſſe de luy rendre, encores entrepris-ie de le ſatisfaire en cecy. Mon frere aimoit entre tous ſes voiſins vn Berger qui s'appelloit Panteſmon, homme à la verité qui auoit toutes les bonnes conditions qui peuuent rendre vne perſonne agreable. Il eſtoit ſage, courtois, plein de reſpect, officieux, courageux, & bon amy, & ſur tout parmy les Bergeres le plus diſcret de tout le hameau : ces qualitez conuierent mon frere à l'aimer, & l'amitié rapporta vne ſi ordinaire practique entre-eux, que mal-aiſément ſe voyoient-ils l'vn ſans l'autre. Or il faut que i'auoüe qu'encor qu'il euſt de l'amitié pour mon frere autant qu'il en pouuoit auoir, toutesfois l'amour ne laiſſa de trouuer place en ſon cœur: car ie ne ſçay s'il remarqua quelque choſe qui luy pleuſt en moy, ou ſi la familiarité qu'il auoit auec le frere, fiſt naiſtre de la bonne volonté pour la ſœur ; tant y a qu'il eſt vray que ie reconnus bien qu'il m'aimoit, & voyez ſi ie ne viuois pas franchement, & comme ie deuois auec Palemon. Auſſi-toſt que i'en eus connoiſſance, ie luy dis, & luy allois par apres racontant toutes ſes actions, & toutes les demonſtrations d'amitié que ie remarquay en luy : Si i'euſſe eu quelque

deſſein, iugez ſi i'en euſſe vſé de cette ſorte. O Dieux! quel reſpect, quel honneur, & quelle ſoubmiſſion me rendoit ce Berger! Ses merites & ſon affection eſtoient bien dignes d'eſtre aimez, & meſmes accompagnez de la volonté que mon frere en auoit, qui comme i'ay connu depuis, faiſoit deſſein de nous marier enſemble. Mais que ie ne puiſſe de ma vie auoir bien, ſi iamais i'eus ſeulement opinion que ie luy peuſſe vouloir du bien plus particulierement qu'aux autres amis de mon frere: au contraire ie receuois ſa recherche auec plus de froideur, que de pluſieurs autres. Car ſçachant qu'il auoit de l'amour pour moy, il me ſembloit que de le ſouffrir ſans peine c'eſtoit faire tort à l'affection de Palemon, au lieu que les autres n'y eſtans pouſſez que de la ciuilité, ne pouuoient me faire cette offenſe. Ce fut à celuy-cy que Palemon voulut que ie deffendiſſe de me voir. Conſiderez comme ie le pouuois bien faire. Auſſi Panteſmon n'euſt eu plus de volonté de m'obeyr, que ce Berger de raiſon en ce qu'il demandoit; ie ne ſçay comme à ce coup i'euſſe pû luy ſatisfaire, car en quelle ſorte luy pouuois-ie interdire la maiſon de mon frere, qui l'aimoit peut-eſtre autant & plus qu'il ne m'aimoit pas? Toutesfois quand ie le retiray à part, & que ie luy fis ſçauoir ma volonté, Non ſeulement, me

dict-il, ie vous veux faire paroiſtre que ie vous aime par les effects de mon amitié, mais par ceux auſſi de voſtre haine. Vous me banniſſez ſans raiſon de vous, & ie veux que le tort que vous auez en cela vous rende teſmoignage de mon affection, vous faiſant voir combien vous auez de pouuoir ſur moy, puis que ſans murmurer ie vous obeys en vn commandement tant iniuſte. Ie me retireray donc de voſtre veuë, pour vous contenter. Il eſt vray que perdant ce bon-heur, ie ne perdray iamais l'affection que ie vous porte, encores que ie la doiue eſprouuer infructueuſe tout le reſte de ma vie. Auſſi ne vous ay-ie iamais aimée que pour vous aimer. Panteſmon, luy dis-ie, l'entiere puiſſance que vous me donnez ſur vous, me fait auoir plus de regret de vous eſloigner de moy que ie n'euſſe pas eſtimé. Et ſuis bien marrie que vous m'ayez trouuée en eſtat que ie ne puiſſe diſpoſer de ma volonté: car vos merites & l'affection que vous me faictes paroiſtre, me font auoir du deſplaiſir de ne pouuoir dauantage pour vous. Mais croyez-moy pour veritable, & ſoyez aſſeuré, que ce n'eſt point ſans raiſon ny ſans regret que ie vous fais cette priere. Si vous pouuiez auoir quelque eſperance en moy, vous auriez plus de ſuject de vous faſcher: mais puis que cela n'eſt pas, quel plaiſir auriez-vous ſi vous m'aimez de me rendre miſerable, ſans qu'il

vous en reuienne autre aduantage que mon desplaisir ? Il ne faut point, me respondit-il, que vous me le persuadiez auec plus de paroles : mon affection qui tient entierement le party de vostre volonté, m'en represente plus que ie ne vous sçaurois dire. Ie feray iusques à la mort tout ce que vous m'ordonnerez, sans autre dessein que celuy de vous obeyr. Toutesfois si mon affection, si mes seruices, & si mon obeyssance en cette derniere action, doiuent esperer quelque chose de plus aduantageux, que d'estre chassé de vostre presence sans aucune demonstration d'amitié, ie vous supplie, & si toutes ces choses n'ont point de pouuoir enuers vous, & que ma consideration ne soit point assez forte, ie vous coniure par ce que vous aimez le plus, & qui peut-estre est cause que vous me bannissoz ainsi, que pour la fin de mon espoir, & pour la derniere importunité que vous receurez de cet infortuné amant, vous me permettiez qu'en vous disant ce dernier & eternel adieu, ie puisse vous baiser & la bouche, & le sein. Ie rougis certes, ô grande Nymphe, en le racontant (dict-elle, se mettant vne main de honte sur le visage) mais il faut que ie l'auouë, il est vray, ie luy permis, me semblant que sa bonté m'y obligeoit, & de plus, que i'eusse fait tort à l'amitié que ie portois à Palemon, si ie n'eusse accordé

la requeſte qu'il me faiſoit en me coniurant par luy. Incontinent apres il partit, & depuis il ne s'eſt iamais trouué en lieu où il m'ait peu voir.

Or toutes ces preuues de mon amitié n'eſtoient-elles pas capables d'obliger à iamais enuers moy cet ingrat & meſconnoiſſant Berger ? & toutesfois il aduint au contraire, car tant s'en falut qu'il m'en ſçeuſt gré, que depuis ie ne le vis plus, ie ne diray pas comme amant, mais non pas meſme comme amy. Ie voulus ſçauoir l'occaſion de ſa retraitte, & vne de mes plus fidelles amies qui l'alla trouuer de ma part, ne me rapporta autre reſponſe de luy que ce mot :

Amour chaſſe l'Amour, comme vn cloud chaſſe l'autre.

Ie me iugeay alors deux choſes : La premiere, qu'eſtant deuenu amoureux de quelque autre Bergere, il auoit par cette ſeconde amour chaſſé la premiere qu'il me portoit : & l'autre, qu'auec meſpris il m'en conſeilloit d'en faire de meſme. Si cela me fut faſcheux à ſupporter, ie n'ay point affaire de le redire, & m'en tairay quand ce ne ſeroit que pour ne fortifier point dauantage ce glorieux Berger, en la bonne opinion que ſa vanité luy donne : mais faſſe le Ciel que nos plus grands ennemys en reſſentent les moindres traits.

Or estant ainsi delaissée, encor qu'il me fust infiniment necessaire de m'armer contre cet accident de quelques bonnes & fortes armes, si ne voulus-ie me seruir de celles que cet ennemy m'auoit enuoyées, tant pour les iuger honteuses, que pour ne me preualoir de de chose qui vint d'vne personne à qui i'auois si peu d'occasion de vouloir du bien, outre que les mespriſant comme siennes ie les croyois indignes de moy, & infidelles aussi bien que i'estimois leur inuenteur perfide. Ie recourus donc à d'autres qui estoient plus tardiues certes en leurs effects, mais aussi plus selon mon humeur, qui furent celle du temps, le temps, dis-ie, fut l'arme & celuy mesme qui m'enseigna de me seruir de cette arme: Le temps fut mon medecin & ma medecine. Et à la verité selon la coustume des choses qui se font lentement, le bien de cette gueriſon n'a pas esté pour vn iour, ny la defense de ces armes pour vn assaut seulement: mais Dieu mercy pour le reste de ma vie. Ie dis Dieu mercy auec beaucoup de raison. Car, grande Nymphe, quand ie repasse par ma memoire la vie que i'ay faite, tant que ce perfide a monstré de m'aimer, & que ie me represente celle où ie suis à cette heure: il faut par force que i'auouë qu'il m'a plus obligée en me trahiſſant, que Pantesmon en m'obeyſſant: car ce n'estoit pas viure, mais estre esclaue,

que de demeurer en l'eſtat où ſa tyrannie me retenoit.

Or ce deſloyal eſtant, comme ie crois, enuieux de la douceur de ma vie, où n'eſtant pas content d'auoir triomphé vne fois de moy, a voulu rebaſtir ſes trahiſons : & comme au commencement, il me ſurpriſt par ſubmiſſion & par de tres-grandes demonſtrations d'vne violente amitié, il a creu en pouuoir faire de meſme à ce coup, & c'eſt pourquoy vous le voyez, ô grande & ſage Nymphe, à genoux deuant moy, vſant des paroles telles que ceux qui aiment veritablement ont accouſtumé de dire. Mais il n'a pas conſideré que m'eſtant reconnuë plus foible de ce coſté là que de tout autre, i'ay taſché de m'y fortifier dauantage : & me ſemble que ſon opiniaſtreté deuroit eſtre deſormais vaincuë par la reſiſtance que ie luy ay faicte, ſi ce n'eſtoit, comme ie croy, qu'il aime mieux ſe trauailler & me deſplaire, que de viure en repos : & ſemble qu'il cheriſſe dauantage ce qui m'ennuye que ce qui luy peut eſtre profitable.

Il continuë donc ſes fainctes, & renouuelle au lieu d'Amour vn ſi aſpre deſdain en mon ame, que ſa veuë m'eſt plus inſupportable, que ſa perfidie ne me le fuſt iamais, & faut auouër qu'il vient fort bien à bout de ſon deſſein, ſi ſon deſſein eſt de me deſplaire.

Que ſi cela n'eſt pas, comme il iure, & comme il taſche de me perſuader, & que par iuſte punition des Dieux il ait veritablement talumé ſa flame eſteinte, à qui faut-il qu'il s'en prenne qu'à luy meſme, puis qu'il eſt le ſeul autheur de ſon mal, & que c'eſt luy qui s'eſt preparé ce ſupplice, ſans que i'y aye rien contribué du mien, non pas les vœux ſeulement? I'auouë qu'en me vengeant de la meſchanceté qu'il m'a faite, & que ce chaſtiant de ſa perfidie, par les meſmes armes dont il m'auoit offenſée, il eſt homme plus iuſte, qu'il n'eſt bon Amant. Mais pourquoy m'accuſe-t'il de ſa peine, moy dis-ie, qui ne veux pas meſme auoir memoire qu'il ſoit au monde? Ou pourquoy veut-il que ie luy remette les armes en la main, deſquelles en penſant me bleſſer il s'eſt offenſé luy meſme? C'eſt vne trop lourde imprudence de chopper deux fois contre vn meſme bois. Il ne doit point eſperer cela de moy, qui ay les images de ma vie paſſée, trop viues en l'ame, pour ne les voir point toutes les fois que ie tourne les yeux ſur luy. Qu'il ſe retire donc & me laiſſe ioüyr du bon-heur qu'il m'a luy meſme acquis, quoy que ç'ait eſté auec vn deſſein bien contraire. Mais ſi le Ciel, ſelon ſa couſtume, a tiré du mal qu'il me preparoit vn ſi grand bien pour moy, qu'il ne ſoit point marry ſi i'en ioüys, & ſi ie ſçay mieux

me

me preualoir de la faueur qu'il m'a faicte en cela, que luy de celles que ie luy ay faictes par le passé, & qu'il iuge & confesse que iustement le Ciel a pris la cause & la defense de mon innocente amitié, contre la personne la plus ingratte & la plus perfide qui ait iamais esté bien aimée. Que si, comme les ioüeurs qui perdent, il demande quelque chose pour sa derniere main, voicy, sage & grande Nymphe, tout ce que ie puis pour luy. Ie luy auouëray que ie suis assez satisfaicte de son ingratitude, que ie luy quitte l'offense, que la vengeance qu'il m'a faicte me plaist, voire afin qu'il se retire entierement de moy, que i'ay pitié de son mal, mais que cela luy suffise, & qu'il ne m'importune plus.

Ainsi finit la Bergere, auec vne telle emotion que la couleur qui luy en estoit venuë au visage la rendoit plus belle qu'elle ne souloit estre: & lors que Leonide connut qu'elle ne vouloit rien dire dauantage, elle fist signe à Palemon de respondre, s'il auoit à dire quelque chose contre ce qu'elle leur auoit fait entendre. Alors le Berger se releuant, apres auoir salüé sa Nymphe, luy parla de cette sorte:

RESPONSE DV BERGER PALEMON.

GRANDE Nymphe, ie connois bien eſtre tres-veritable, ce que i'ay touſiours oüy dire de la diuinité, que iamais les Dieux & Deeſſes n'entrent en vn lieu ſans y faire quelque bien, puis que vous, qui par voſtre merite & voſtre condition en repreſentez l'image parmy nous, n'auez preſque eſté pluſtoſt en ce lieu que me voila detrompé & ſorty de l'erreur où i'ay ſi longuement veſcu, ſi toutesfois on peut appeller vie ce qui rapporte plus de mal que la mort meſme. I'auouë que tout ce que cette belle Bergere vient de vous raconter eſt veritable, & que ie luy ay plus d'obligation encore qu'elle ne ſçauroit dire: mais ſi faut-il qu'ayant oüy de ſa bouche ce qu'elle vient de me reprocher ie me plaigne que le Ciel comme enuieux de mon aiſe, m'ait caché la plus grande partie de mon bon-heur: & croirois d'auoir plus d'occaſion de m'en douloir & de l'accuſer d'iniuſtice, ſi ie ne connoiſſois bien, que c'eſt ainſi que tous les hommes ſont traittez, afin qu'il n'y ait point ça bas de parfaict contentement. Toutesfois ſi faut-il que l'on me permette de me douloir du tort que cette

belle Bergere a faict à l'amitié qu'elle m'auoit promiſe, puis qu'elle ne peut trouuer occaſion de ſe douloir de la mienne que par le ſoupçon, & ſe déguiſant à mon deſaduantage, ce qu'au contraire elle deuoit prendre pour plus grande aſſeurance de mon affection. Mais comment, ô Amour, m'oſeray-je plaindre d'elle, puis que tu commandes de ne trouuer mauuais choſe qu'elle vueille faire? Ie n'vſeray donc point de plainte, car mon cœur ne la dedira iamais en rien. Mais, ô ſage Nymphe, i'eſſayeray en vous diſant la verité de vous faire entendre que Palemon ſçait aimer, & que c'eſt ſans raiſon que Doris a creu le contraire. Et pour commencer, & ne point vſer de long diſcours, elle auouë que ie l'ay aimée & qu'elle m'a aimé, mais que me reproche-t'elle pour auoir ſujet de rompre cette amitié? Que i'ay eſté ialoux, & ie confeſſe que ie l'ay eſté: mais ſi elle m'a aimé ainſi qu'elle dit, pour auoir reconnu que ie l'aimois, comment a t'elle eu agreable mon amitié, & non point l'effect de mon amitié; ſi tous ceux deſquels elle eſtoit veuë me donnoient de la ialouſie, & ſi leur conuerſation, leurs paroles, voire leurs regards meſmes eſtoient ſoubçõneux, n'eſtoit-ce pas vn tres-certain teſmoignage que ie l'aimois infiniment? Elle dit toutesfois que de douter d'elle, c'eſtoit l'offencer, & en faire vn ſiniſtre iugement. Ah! grande Nymphe, ſi ceſte

Bergere sçauoit aussi bien aimer que ses yeux se sçauent faire adorer, ne diroit-elle pas plustost que c'estoit vne extréme amour, & la trop bonne opinion que i'auois d'elle qui me le faisoient faire? Car si ie ne l'eusse cruë digne d'estre seruie de tous, comment eusse-ie creu que tous l'eussent seruie? mais si ie n'eusse eu cette creance, comment eusse-ie esté ialoux de chacun? Cette ialousie donc, ô belle Doris, n'est point vn moindre signe d'affection & d'vne tres-violente amour, que les souspirs & les larmes, dont les amants vont noyant les mains de leurs bien aimées: puis qu'elle naist de la connoissance de la perfection de la personne que l'on aime, & les souspirs & les larmes procedent le plus souuent de la cruauté seulement qu'ils trouuent en elle, ou du tourment qu'ils en ressentent. Connoissant donc, ô grande Nymphe, que i'estois ialoux, ne deuoit-elle pas augmenter la bonne volonté qu'elle me portoit, pour balancer en quelque sorte la pesanteur que i'allois adioustant à la mienne? Au contraire qu'est-ce que sa cruauté, ou pour le moins sa mesconnoissance luy conseilla de faire? Vous l'oyez de sa propre bouche. Elle se deslie de cette estroitte amitié, que tant de seruices, que tant de connoissances d'vne vraye affection deuoient auoir renduë indissoluble, & pour s'en donner quelque pretexte, se figure des refroidissemens de mon costé, &

des nonchallances, qui, helas! n'eſtoient qu'en ſon opinion. Elle dit, qu'en ce temps-là ie ne demeurois guere aupres d'elle. Quand ie conſidere ce reproche, il faut enfin que i'auouë que toutes les actions peuuent eſtre ſoupçonnées contraires au deſſein de celuy qui les fait, puis que les effects meſmes qui s'en produiſent, ne ſont le plus ſouuent apperceus de ceux qui ont le plus d'intereſt. Si ie vous demande, ô belle Doris, quelle opinion vous auez euë de moy dés le commencement que ma fortune m'appella pres de vous, pour ne vous contredire, ie m'aſſeure que vous auouërez que ie vous ay aimée & ſeruie auec tant d'affection que iamais Berger ait pû aimer ou ſeruir. Or maintenant n'ayez point deſagreable, ie vous ſupplie, que deuant ceſte grande Nymphe, & cette venerable Druyde, ie vous coniure de dire quelle a eſté la Bergere pour qui ie vous ay changée, & à qui vous m'auez veu rendre du deuoir, ou ſeulement l'auez oüy dire? Que ſi vous n'en ſçauez point, & ſi vous confeſſez que mon affection n'a point eſté diſtraitte ailleurs, pourquoy vous plaignez-vous? & pourquoy auez-vous ſoupçonné mes actions tout au contraire de mon deſſein? C'eſtoit, ce me ſemble, tres-mal conclurre à vous: Palemon m'a aimée, mais parce qu'il ne me void pas ſi ſouuent que de couſtume, il ne m'aime plus. Tant s'en faut, n'eſtiez-

vous point plus obligee par les loix de l'amitié de dire, Si mon Berger ne me voit point si souuent que de coustume, ie sçay que c'est quelque neceſſaire contrainte qui l'en empesche. Compatiſſant ainſi au mal que ie ſouffrois eſloigné de voſtre preſence, & iugeant autruy par vous meſme, vous n'euſſiez pas offencé ſi cruellement celuy qui n'offença iamais l'affection qu'il vous a promiſe. Mais me direz-vous que vouloient donc ſignifier ces demy-momens qui à peine vous pouuoient retenir aupres de moy, au lieu qu'auparauant les iours les plus longs ne vous pouuoient pas contenter? Ie le vous diray ô ſage Nymphe, & ie m'aſſeure qu'en m'eſcoutant vous ne ferez point vn ſi ſiniſtre iugement de moy, que ceſte belle a faict de ma fidelité, & ſeulement ie la ſupplie de ſe reſſouuenir de la vie que ie menois en ce temps-là, & parmy quelles compagnies on me voyoit demeurer.

Ie puis dire auec verité, ô grande Nymphe, que iamais homme n'a veſcu plus ſauuagement que moy, non pas meſme ceux qui font profeſſion de ne demeurer que parmy les rochers, & les deſerts, ſinon durant les momens que mon affection me contraignoit vne fois le iour de la voir. Car dés que la clarté commençoit de paroiſtre, ie ſortois de ma cabane, & loing de toutes compagnies, ie ne reuenois que la nuict ne fuſt cloſe, demeurant quelquesfois

caché dans les antres les plus retirez, & quelquesfois dans le plus haut des montaignes, tellement seul, que rien que mes pensees ne pouuoient me trouuer, mais elles me tenoient aussi bonne compagnie qu'elles me cõtraignoient bien souuent de me mettre en lieu d'où ie puisse voir l'endroit de sa demeure, me semblant que les heureuses murailles où elle estoit, me rapportoient vne espece de consolation qui n'estoit pas petite, sans que rien me retirast de ceste sorte de vie, non l'amitié de mes voisins, non le deuoir de mes parens, non le soucy de mes trouppeaux bien-aymez, ny bref quoy que l'on pûst dire de moy, sinon le seul desir de sa veuë dont ie iouissois tous les iours vne fois, mais si peu de temps à mon grand regret que quand ie m'en retournois, il me sembloit que ie ne faisois que d'y arriuer. Et toutesfois celle qui se deult de cette vie en estoit la seule cause, & l'extreme affection que ie luy portois m'empeschoit de la luy descouurir.

Or sage & grande Nymphe, i'ay touſiours eu cette opinion, que celuy qui ayme comme il doit, doit auoir plus cher l'honneur de la personne aymee que le contentement qu'il en peut retirer, la malice des hommes malpensants, n'ait iamais esté si foible, qu'elle n'ayt touſiours trouué ſubiect de s'employer où il luy a pleu ne fit en ce temps là

plus de grace à noſtre amitié qu'elle a accouſtumé de faire à toutes les autres plus remplies de vertu, de ſorte que noſtre ordinaire frequentation fuſt deſapreuuée, & donna ſujet à ces malins d'en parler aſſez mal à propos, ſi ſourdement toutesfois que les autheurs de ces impoſtures quelque diligence que i'y employaſſe, me furent touſiours de ſorte inconnus, que ie ne pûs trouuer à qui m'en prendre. Que pouuois-ie faire en cela ? D'entreprendre vn bien long voyage, ie n'eſtois pas maiſtre entierement de mes actions, de ceſſer de l'aimer i'euſſe pluſtoſt ceſſé de viure. Puis donc que noſtre trop grande practique eſtoit celle qui donnoit quelque apparence de viure à leur meſdiſance, à quoy me deuois-ie pluſtoſt reſoudre qu'à l'interrompre pour quelque temps, & à payer ainſi pluſtoſt aux deſpens de mon contentement que de ſa reputation la faute de ces meſchantes ames ? Que ſi elle ſe plaint que ie ne luy en aye rien dit iuſques à cette heure, qu'elle ſe plaigne auſſi que ie l'ay trop aimée, car veritablement ç'a eſté pour l'auoir trop aimée, que i'ay pluſtoſt choiſi de me priuer du bon-heur de ſa veuë, voire meſme le laiſſer en doute de mon affection, que de luy dire l'occaſion qui me faiſoit viure auec elle de cette ſorte, de peur de luy faire part de l'ennuy que i'en reſſentois, ſçachant aſſez

qu'elle, qui auoit touſiours ſi curieuſement conſerué ſa vie exempte des calomnies, ne les ſçauroit ſupporter qu'auec de trop grands deſplaiſirs.

Or conſiderez, grande Nymphe, par ce veritable diſcours, ſi tels effects ſe voyent parmy les vulgaires affections, & de là prenez connoiſſance s'il vous plaiſt, de quelle qualité doit eſtre la mienne: & ſi eſtant telle c'eſtoit ſans raiſon, qu'elle demandoit à cette Bergere, de grandes preuues de la ſienne, puis que l'Amour ne ſe paye qu'auec l'amour. Et toutesfois ce qui aduint de Panteſmon qui eſt ce me ſemble le plus grand ſuject de plainte qu'elle ayt contre moy, ne proceda pas ſeulement d'vne ialouſie mal fondée, comme elle dit, mais de beaucoup de raiſon. Car ainſi qu'elle vous a auoüé, ce Berger eſt tel, & a tant de bonnes conditions qu'il eſt plus croyable que celle qu'il recherchera le doiue aimer que meſpriſer. De plus l'amitié que ſon frere luy portoit, ne m'eſtoit point ſuſpecte ſans cauſe, mais encore plus, le bon accueil qu'elle luy faiſoit, qui à la verité eſtoit tel, qu'ayant, comme elle dit, ſi bien reconnu ma ialouſie par le paſſé, elle auoit plus de tort d'en vſer ainſi que moy de penſer, quoy que ce fut à ſon deſaduantage: & de faict qu'elle die ſi cela ne fut pas cauſe que tout ouuertement on parloit de leur mariage. Si oyant ces nouuelles ie n'euſſ

point eſté eſmeu, n'euſſe-ie pas plus offenſé noſtre amitié, qu'elle ſon frere, en faiſant ce que ie requerois? Que ſi l'amitié a plus de priuilege que l'amour, elle a bien quelque occaſion de ſe douloir de moy. Mais ſi cela n'eſt pas, pourquoy trouue-t'elle eſtrange que mon amour ait voulu triompher de l'amitié qu'elle portoit à ſon frere?

Et c'eſt d'icy, grande Nymphe, que tous mes mal-heurs ont pris leur origine. Car luy reprochant la bonne chere qu'elle faiſoit à ce Berger, elle me reſpondit que l'amitié que ſon frere luy portoit en eſtoit cauſe: mais quand ie luy repliquay que le bruit de leur mariage eſtoit ſi commun qu'il m'eſtoit impoſſible de viure tant qu'il continueroit, & que ie verrois le contentement de qui elle prefereroit. Et à quoy eſt-ce, me dit-elle en changeant de viſage, que voſtre bizarre ſoupçon me veut encores contraindre? vous le nommerez, luy diſie, comme il vous plaira, mais ie n'auray iamais repos que ie ne voye ce Berger eſloigné de vous. Et bien, me dit-elle d'vne voix toute alterée, ie vous contenteray encor en cecy, & Dieu vueille que ce ſoit la derniere fois que vous prendrez de ſemblables humeurs. Elle profera de ſorte ces paroles qu'elles redoublerent beaucoup plus mon ſoupçon que ſi elle m'euſt auec quelque excuſe entierement refuſé. Ce qui me fit reſoudre d'en apprendre

vne fois en ma vie la verité, & pour m'en eſclaircir mieux ie ne voulus me fier qu'à mes yeux propres. O mal-heureuſe mesfiance! ô dommageable reſolution, qui depuis m'a couſté tant d'ennuis, de trauaux & de larmes! En ce deſſein donc i'eſpie le temps que Panteſmon la vint trouuer en ſa chambre, car de fortune ce iour elle tenoit le lict, fuſt de deſplaiſir, fuſt pour quelque legere maladie: & paſſant par vne montée deſrobée qui entroit dans le logis, ie vins par vn paſſage caché me mettre dans vn cabinet dont la porte reſpondoit ſur le lict. Mon malheur fut tel que par la fente des aix, ie peux voir tout ce qu'ils firent, mais pour eſtre trop eſloigné ie n'en ouys vne ſeule parole. Ie vis dõcques, & trop certes pour mon contentement que le Berger s'aſſid d'abord ſur le pied du lict, & apres luy auoir pris la main, qu'il baiſa pluſieurs fois ſans reſiſtance, parla fort long temps la teſte nuë: ie vis qu'elle luy reſpondoit, & ce que ie pouuois remarquer à ſon viſage, ce n'eſtoit point de paroles de courroux. Que ſi la fortune m'euſt permis de voir auſſi bien celuy de Panteſmon, peut-eſtre y euſſe-ie apperceu quelque meſcontentement qui m'euſt contenté, mais il me tournoit preſque le dos, pour luy parler plus bas Et lors que i'eſtois en cette peine, ie vis que tout à coup il ſe ietta à genoux, & elle ſe releua vn peu ſur le lict, & apres ſe panccha & le baiſa

Dieux! quel coup de couſteau receus-ie, mais plus encores quand le Berger ne ſe contentant point de ces extraordinaires faueurs, luy deſcouurit le ſein, & ſans reſiſtance le luy baiſa. Amour, quel deuins-ie? mais, ô Dieux! quel deuois-ie deuenir? Ie ne ſçay comme ie puis le ſouffrir & viure, ſi ce n'eſt que tout ainſi que mon affection eſtoit celle qui m'en faiſoit auoir de ſi extremes reſſentimens, elle meſme auſſi me donnoit de la conſtance de ſupporter ce que ie penſois luy eſtre agreable. Panteſmon partit, & ie partis auſſi, luy pour moy mal-ſatisfait, & moy pour luy entierement deſeſperé. Voyez comme Amour nous chaſtioit l'vn par l'autre.

Or dittes-moy, ie vous ſupplie, ſage Nymphe, euſſiez-vous creu que i'euſſe aimé, ſi ie n'euſſe point reſſenty vn coup ſi ſenſible? & le reſſentiment pouuoit-il eſtre moindre que de me retirer, ou pour le moins pouuoit-il eſtre accompagné de plus de diſcretion que de n'en parler à perſonne? I'auoüe que i'eſſayeray de r'auoir ma liberté: & lors que ie trouuois plus de difficulté à demeſler les liens dont elle me tenoit pris, ie dis pluſieurs fois en moy-meſme, qu'il falloit coupper ceux qui ne pouuoient eſtre dénoüez. Et ſur le poinct que ie faiſois le plus d'effort contre ma volonté, il eſt vray qu'elle m'enuoya l'vne de ſes amies. Mais quel pouuois-ie penſer que fut ce meſſage,

qu'vne continuation de ſa tromperie ? Eſtoit-il poſſible de deſmentir de ſi fidelles teſmoins que mes propres yeux, & ſur cette creance ie luy fis, tout en colere, la reſponſe dont elle ſe plaint, à ſçauoir, qu'vn clou chaſſe l'autre: mais quel moindre reproche luy pouuois-ie faire ayant opinion d'auoir eſté ſi ingrattement trahy ? Outre que i'y eſtois obligé par les loix de mon affection, qui ne me pouuoient permettre de luy mentir à cette fois non plus que ie n'auois iamais fait par le paſſé. Si elle le print autrement que ie ne l'entendois, ſon innocence en eſtoit cauſe, & l'erreur en quoy i'eſtois me faiſoit parler ainſi. Ie voulois bien qu'elle connuſt que ie ſçauois qu'vne autre amour auoit chaſſé la mienne de ſon cœur, & toutesfois la crainte que i'auois de luy donner du deſplaiſir, m'a iuſques icy priué de mon plus grand contentement. Car lors que quelquesfois ie me reſoluois de luy faire les reproches, que ie penſois eſtre dignes d'vne ſi grande trahiſon, Amour qui a touſiours eu le plus de force ſur mon ame, m'en empeſchoit, & me faiſoit changer d'aduis en me diſant que ce ſeroit trop offenſer celle que i'auois tant aimée, de luy faire honte d'vne ſi grande faute, & tant indigne d'elle, & que ie me deuois contenter d'eſtre hors de la tromperie où i'auois eſté ſi longuement retenu. Ie creus ce conſeil tres-mauuais pour moy: car c'eſt ſans doute

que ſi dés le commencement ie luy euſſe dit ce que i'auois veu, elle m'euſt raconté ce qu'elle auoit fait, & ainſi i'euſſe eu autant de bonheur & de contentement que i'ay ſouffert depuis de ſanglans déplaiſirs. Au contraire m'éloignant entierement d'elle, ie ne peus de long temps ſçauoir que Panteſmon ne la voyoit plus, & le mal eſtoit que meſme ie n'oſois demander de leurs nouuelles, pour n'ouyr choſe qui accreuſt mon regret. En fin mon amour plus forte que ny ma reſolution, ny ma choſere me ramena peu à peu aupres d'elle, & dés la premiere veuë ayant oublié tous les outrages que ie penſois auoir receus, me voila plus à elle que ie n'auois iamais eſté. Mais quelle, la retrouuay-ie? C'eſtoient bien ces meſmes yeux, cette meſme bouche, & cette meſme beauté, mais non pas cette meſme Doris qui à mon départ n'eſtimoit que Palemon, n'aymoit que Palemon, & ne carreſſoit que Palemon. A ce triſte retour ie ne vis plus que deſdain, ie ne recognus que haine, & ne reſſentis que rigueur: de ſorte que iuſques icy il m'a eſté impoſſible de luy faire entendre le ſubiet que i'auois eu des m'en retirer, parce que iamais elle n'a voulu ſouffrir que ie luy aye parlé qu'à diſcours interrompus. Or ſi toutes ces choſes ne ſont de preuues d'vne tres-fidelle, & tres-violente affection, ie ne veux point qu'elle me face des grace encores ô grande Nymphe que la gra-

ce que ie demande n'eſt point pour faute que i'aye faite contre l'Amour, mais ſeulement pour l'ennuy que ie luy puis auoir donné en l'aymant plus, peut-eſtre qu'elle ne vouloit, ou qu'elle ne croyoit pas. Que ſi l'amour me permettoit de me plaindre d'elle, auſſi biẽ que ie le pourrois faire auec raiſon, ie dirois qu'elle a fait vn tort extreme à l'Amour, à Doris & à Palemon; Car Amour ſe peut plaindre qu'elle a eſteint les feux qui eſtoient allumez en elle d'vne ſi pure flamme, que la vertu meſme n'euſt point eſté offencée d'en bruſler: elle les a eſteintes dis-ie, pour allumer celles du deſpit, ſi noires de fumée qu'au lieu d'eſclairer elles ne rempliſſent ſon ame que de tenebres & de confuſion. Mais Doris ſe plaindra bien dauantage qu'vne ſi legere opinion l'ait renduë pariure, luy faiſant rompre les ſermens ſi ſouuent reiurez à ce Berger deſaſtré, de ne changer iamais de volonté. Et que pourroit-elle reſpondre à Palemon s'il luy diſoit, Eſt-il poſſible, meſcognoiſſante Bergere, que tant d'années de ſeruice, tant de teſmoignages d'affectiõ, & tant d'aſſeurance de ma fidelité, ne vous ayent peu oſter la croyance que ſi deſauantageuſement vous auez conceuë de moy? Et bien i'ay eſté ialoux: mais ne ſont-ce pas des fruicts de l'amour? pourquoy non ialoux: ſi amoureux? & de qui ialoux ſinon de ce que i'ayme? Et toutesfois ſoit ainſi que cette ialouſie

soit vne faute, & qu'il la faille punir, le Iuge n'est-il pas cruel qui égale le supplice au peché? Or sus, qu'il soit encor permis de l'égaler, & que œil pour œil, & bras pour bras, doiue expier la faute, comment est-ce qu'estant ialoux de vous ie deurois estre puny? par le mesme supplice, c'est à dire, que si ie vous offensois estant ialoux de vous, vous me deuiez chastier estant ialouse de moy. O que cette action eust esté glorieuse & digne veritablement d'vne personne qui aimoit! Mais, me direz-vous, vous vous estes esloigné de moy, vous m'auez quittée, & vous estes rendu incapable de ce traittement. Et bien faisons la mesme ordonnance de punition contre cette faute que contre la premiere; Ie me suis esloigné de vous; Il faut que vous vous esloigniez aussi de moy. Mais quoy? peut-estre l'auez-vous des-ja fait, & qui sçait si en cet esloignement vous ne m'auez point plus offensé? Posons toutesfois que la chose soit égale. Puis donc que vous me voulez chastier tout ainsi que ie vous offense, & non point dauantage, à cette heure que ie retourne à vous auec desplaisir extreme de tout ce qui s'est passé, n'estes-vous pas obligée d'en faire de mesme? Me voicy à vos genoux auec les repentirs les plus cuisans qu'vn Amant puisse ressentir: est-il possible que vostre courroux se puisse estendre plus outre, & que le souuenir de ce que ie vous

ay

ay eſté, ne vous eſmeuue à me rendre le bonheur duquel le ſouuenir des offenſes que vous auez opinion d'auoir receuës de moy m'a priué depuis vn ſi long ſiecle? Donc amour qui eſt le plus grand de tous les Dieux, & qui eſt la choſe du monde la plus forte, à ce coup cedera ſa place à l'offence & au deſdain. Ainſi dit Palemon, & deſia Leonide & Chryſante ſe preparoient de dire ce qui leur en ſembloit, quand l'autre Berger ſe haſta de leur faire entendre ſes raiſons de cette ſorte.

HISTOIRE
DV BERGER ADRASTE.

IE vous coniure grande & puiſſante Nymphe, & vous ſage & venerable Chriſante, de ſurſoir le iugement que vous voulez donner iuſques a ce que vous m'ayez oüy, & vous fais ceſte adiuration par le plus ſincere, fidelle & patient amour qui iamais ait eſté, afin qu'auec vne plus grande cognoiſſance de noſtre different, vous puiſſiez mettre vne iuſte concluſion à nos peines, & inquietudes. I'ay aymé cette Bergere depuis le berceau: & tant s'en faut que i'aye iamais ceſſé de l'aymer, que comme en toute autre choſe ie ſuis touſiours allé croiſſant en la volonté que

i'ay de luy faire seruice. I'ay souffert ses desdains, i'ay patienté que son amitié deuant mes yeux fust toute à vne autre. La longueur du temps ne m'a point diuerty de mon dessein, ses rigueurs ne m'en ont point distraict, & ie n'ay peu toutesfois iusques icy luy faire changer la moindre de ses cruautez. Ie sçay que les défaueurs qu'elle me faisoit estoient par elle mises en conte de faueurs à Palemon, qu'ensemble ils se sont mocquez de mon amour & de ma patience, & que trop cruellement elle m'a mesprisé. Mais à quoy m'a seruy ceste cognoissance sinon à rendre ma vie plus fructueuse, & à r'engreger dauantage mes insupportables desplaisirs? Car ils on esté tellement inutiles à me diuertir de son seruice, que plus i'y r'encontrois de difficultez & de peines, plus se renforçoit la violence de mon affection. Dieux qu'vn homme atteint de ce mal est peu sage, & combien a-t'il peu de pouuoir de rechercher gueriſon, puis que mesme sa volonté n'y peut consentir! Tous ceux qui me cõseilloient contre Amour estoiẽt mes ennemis declarez: & quoy que l'esperance mesme ne pût trouuer place parmy mes desastres, mon affection toutesfois s'est-elle changée? s'est-elle lassée ou seulement s'est-elle allentie? Nullement, grande Nymphe, i'aimerois mieux la mort que de diminuer ma flamme de la moindre estincelle qui me brusle. Elle m'a veu souuent fondre en pleurs deuant

elle, elle m'a veu tomber à ſes pieds hors de ſentiment. Mais ny mes pleurs, ny ma prochaine mort, n'ont rien dauantage acquis enuers elle, qu'vn meſpris & vne mocquerie, de laquelle vn iuſte reſſentiment m'euſt peu faire prendre vengeance ſur Palemon, ſi mon amour euſt peu conſentir que i'euſſe voulu deſplaire à cette cruelle. Mais cette paſſion de vengeance eſtoit trop foible pour me porter à ſemblable deſſein, & quelque opinion qu'elle ait de moy, ſi ſçay-ie bien qu'elle ne peut en rien reprendre mon affection, & que ſans outrecuidance ie me puis donner le nom veritable D'AMANT SANS REPROCHE. Car la ialouſie n'a iamais trouué place en mon ame, comme elle a faict en ce trop aimé Berger, ny iamais ie n'ay ſeulement auec le penſer, trouué nulle de ſes actions mauuaiſes. Amour me ſoit teſmoing que meſme les rigueurs que i'en receuois m'eſtoient cheres, quand ie me reſſouuenois qu'elles eſtoient agreables à ceſte belle Doris. Et encores que ie n'aye point eſté tant diſgracié en mes autres fortunes, que quelque Bergere peut eſtre ne m'ait regardé de bon œil, ſi ſuis-ie tres-aſſeuré que ie n'ay point rendu de foibles teſmoignages de ma fidelité. Auſſi Amour pour ne laiſſer tant de deſdains impunis, & pour n'abandonner entierement ſans ſecours vne Amour ſi

innocente & pure que la mienne, (encores certes, que ce n'a pas esté à ma requeste, car ie ne luy demanday iamais vengeance, mais assez da patience seulement) a permis, comme ie croy qu'elle ait ressenty des amertumes dont elle m'abbreuue depuis long temps, par le diuorce d'elle & de ce Berger. Mais auant que Palemon l'ait aymée, depuis qu'il l'a aymée, quand il s'en est esloigné, & quand il est reuenu, qu'elle die si elle n'a pas tousiours veu vne extreme affection en moy, & si iamais elle a recognu cette affection alterée pour quelque traittement qu'elle m'ait faict. I'ay esté le premier qui l'ay seruie, ie suis le seul qui ay tousiours continué, & comment que ie sois traicté, ie seray le dernier qui conserueray cette volonté: pour le moins ce sera celle qui m'accompagnera dans le cercueil.

Ie ne luy remets point ces choses deuant les yeux pour reproche, mais pour la verité seulement, verité toutesfois que ie voudrois bien vous pouuoir representer auec des paroles qui luy donnassent de moins fascheuses souuenances, car telles appelle-ie celles de mes seruices passez pour elle. Et encor que sa cruauté ait esté telle enuers moy, si faut-il que ie l'excuse en quelque sorte, puis qu'estant engagée à Polemon, elle eust, peut-estre offensé sa fidelité de faire autrement, mais à cette heu-

re que Dieu mercy elle l'a quitté, qu'elle raiſon peut-elle alleguer, pour couuerture de ſa cruauté, puis meſme que dés qu'elle a commencé de parler deuant vous, elle vous a dit qu'elle auoit aymé Palemon, parce qu'elle auoit iugé eſtre tres raiſonnable d'aymer celuy de qui l'on eſt aymé. C'eſt ſuiuant ſon iugement meſme que ie requiers le voſtre, ô grande Nymphe, vous iurant par elle-meſme qui eſt bien le plus grád ſerment que ie puiſſe faire, que iamais beauté ny deſtin ne cauſerent vne plus grande, plus ſincere, ny plus fidelle Amour que celle d'Adraſte enuers la belle Doris.

Adraſte finit de cette ſorte ſon diſcours, auec tant de demonſtration d'vne parfaite amour, que ceux qui l'oüyrent reſſentoient vne partie de ſa peine. Et la Bergere Doris voyant qu'il ne vouloit plus rien dire, apres vne grande reuerence reſpondit auec telles paroles.

Grande & ſage Nymphe i'ay beaucoup de regret pour le repos de ce Berger, que tout ce qu'il vous a dict ſoit veritable; car il me deſplaiſt bien fort qu'il ſoit mal traicté, pour l'affection qu'il me porte, encores que vous iugerez bien m'ayant oüie qu'il n'y a point de ma faute, & que ç'a eſté luy ſeul qui opiniaſtremẽt a pourſuiuy ſon mal-heur. La premiere fois qu'il me declara ſa volonté, nous eſtions tous deux ſi ieunes, que mal aiſément euſt-on peu penſer, ny qu'il euſt quelque reſſentimẽt d'A-

mour, ny moy l'entendement d'en pouuoir comprendre quelque chose. Si bien que ce qu'il m'en dit, ne m'esmeut non plus qu'vne personne à qui la chose ne touchoit aucunement. Depuis il fit vn voyage assez long, & à son retour il trouua que ie n'estois plus mienne, m'estant desia donnée à Palemon. De sorte que si à la premiere fois il auoit eu occasion de se plaindre de mon ignorance, à la seconde il en auoit bien dauantage de se douloir de mon trop de cognoissance. Mais de moy nullement: car vous plaignez-vous, Berger, que n'estant point capable d'Amour, ie ne vous aye point aimé? Accusez-en la Nature, accusez-en les Ordonnances, ausquelles elle nous a soubmises. Et trouuez-vous estrange que ie ne vous puisse aimer quand ma volonté n'est plus mienne? Il faut que vous en fassiez de mesme de ce que ie n'ay qu'vn cœur, que ie n'ay qu'vne ame, & qu'vne volonté. Mais vous pouuez auec plus de raison vous plaindre, (& c'est ce me semble la seule plainte que vous deuez faire) que vous soyez venu vers moy trop tost, & que vous y soyez retourné trop tard, parce que quand vous dictes que ie ne vous ay iamais regardé qu'auec desdain, & que i'ay esté si retenuë à vous fauoriser, si vous preniez bien mes actions, vous cognoistriez que vous m'auez plus d'obligation en cela, que si i'auois faict autrement

Car si vous eussiez receu quelque satisfaction de moy, iugez à quelle extremité vostre Amour fust paruenuë, puis qu'ayãt vsé enuers vous de tant de rigueurs, vous la ressentez toutesfois si grande. Et vous ressouuenez, Adraste, que les faueurs que vous eussiez receuës de moy, eussent esté plustost rengregement que soulagement de vostre mal. Outre que mesme elles ne vous pouuoient estre accordées sans beaucoup offenser la sincere amitié que i'auois promise à Palemon. Que i'aduoüe qu'il soit iuste d'aymer qui nous ayme, ie ne dis pas qu'il soit iniuste de n'aymer pas tous ceux qui nous affectiõnent, autremẽt il n'y auroit point de fidelité ny d'asseurãce en amour, & vous mesme, s'il estoit ainsi, deuriez estre obligé de rendre à la Bergere Bybliene, qui meurt pour vous, vne amour reciproque. mais i'ay biẽ voulu dire qu'vne fille se trouuãt libre de toute autre affection, peut sans reproche aimer celuy qui l'aime, s'il n'y a point d'autre occasion de haine que ceste Amour: or en ce qui se presente entre vous & moy, il n'y a rien semblable, puis qu'estãt engagée ailleurs, ie ne pouuois faire vne nouuelle amitié auec vous sans la ruine de celle que i'auois desia. Si ie vous l'ay dissimulé, ou si ie vous ay entretenu de paroles, pleignez-vous de moy, car ce sera auec raison: mais si ie vous en ay tousiours parlé fort frãchemẽt, que ne recognoissez-vous l'obligation que vous m'en auez? & ne vous arrestez point à

celles que ie vous ay pour m'auoir si longuement aymée, ne vous ay-ie pas mille fois supplié, coniuré, voire commandé autant que i'ay eu d'authorité sur vous, que vous missiez fin à cette affection : & lors qu'auec plus de violence ie vous en ay requis, ne m'auez-vous pas tousjours respondu que vous le feriez, si vous pouuiez viure, & ne m'aymer point ? Si vous auez continué, n'a ce point esté pour vostre consideration, & non pas pour la mienne ? Mais grande & sage Nymphe, voicy selon que i'ay peu considerer par ses paroles, ce qui l'a dauantage deceu. Il a pensé, sans doute, que l'affection que ie portois à Palemon, estoit la seule cause qui m'empeschoit d'auoir chere la sienne, & d'effect il n'a point sceu plustost les dissentions de ce Berger & de moy, qu'incontinent le voila enflé d'esperance de paruenir à ce qu'il auoit tant desiré, & pour n'en perdre l'occasion, m'a tellement pressée depuis ce temps-là, qu'auec raison, ie le puis plustost dire mon ennemy que mon amy, voire si la discretion ne m'empeschoit, plustost importun que seruiteur. Mais il a bien esté deceu par cette opinion, & n'a pas consideré que iamais cette amitié ne se perdroit, que ie ne perdisse ensemble tellement toute puissance d'aymer, qu'il ne seroit plus en moy d'en ressentir les effects.

Ainsi paracheua Doris, Adraste vouloit repliquer, luy semblant d'auoir beaucoup de rai-

sons pour alleguer au contraire, quand Leonide luy fit signe de la main qu'il se teust, & tirant à part Chrysante, Astree, Diane, Philis, Madonthe & Laonice, leur demanda de quel aduis elles estoient: mais parce qu'elles furent long temps à se resoudre, & que ces Bergers qui n'estoient point appellez à leur conseil ne pouuoient demeurer sans rien faire, Hylas fut le premier, qui s'addressant à Doris, Il n'y a que vous au monde, luy dit-il, qui vous faschez d'estre trop riche. Comment l'entendez-vous? respondit elle: Ie veux dire, adiousta Hylas, que vous ne deuez pas seulement receuoir ces deux Bergers qui vous ayment (pour tesmoignage que vous estes belle:) mais tous ceux encores qui se voudront donner à vous: car c'est honneur à vne fille d'estre aymee & recherchee de plusieurs, outre la commodité qui s'en peut retirer. Ie croy, respondit froidement Doris, que cela seroit bon pour celles qui veulent estre estimees belles, & ne le sont pas, ou bien qui preferent cette vanité, dont vous parlez à vn repos, & vn solide contentement. Si c'est bien d'estre aymee, repliqua Hylas, plus vous le serez & plus vous aurez de bien, & si c'est mal, adiousta Doris, plus ie seray aymee, & plus i'auray de mal. Il est vray, reprit Hylas, mais qu'elle apparence y a-t'il, que ce soit mal d'estre aymee de plusieurs? Il nous hayssent à la fin, respondit-elle. Ouy bien, repartit-il,

si vous ne le contentez. Comment, adiousta Doris, en satisfaire plusieurs, puis qu'il est impossible d'en contenter vn seul? Et quoy, continua Hylas, vous n'estimez point d'auoir plusieurs seruiteurs? Ils deuiennent en fin nos ennemis, dit la Bergere, & lors qu'ils nous aiment, ils nous importunent plus qu'ils ne nous profitent. Il faut, adiousta-t'il, auoir soin de les conseruer: la peine, repliqua Doris, surpasse le plaisir. Si est-ce, continua le Berger, que les Dieux ne se sentent point importunez que plusieurs chargent leurs autels de sacrifices. Il est vray, respondit elle. mais c'est aussi vn particulier priuilege des Dieux, de pouuoir faire du bien à plusieurs, sans se donner de la peine. Il me semble, dit Hylas, que puis que l'amour depend de la volonté, & que puis que la volonté s'estend à tout ce qu'il luy plaist, il n'y a pas grande peine d'aimer diuerses personnes. Les amants de ce siecle, respondit-elle, ne se contentent pas de la volonté, ils veulent posseder en effect. Et quand cela ne seroit pas, ie ne laisserois de croire impossible, que la volonté se puisse en mesme temps donner toute à des personnes separees. Il faut, repliqua-t'il, ne leur en donner qu'vne partie. C'est, respondit la Bergere, ce que ie crois encores plus impossible: Et quand il se pourroit, puis que l'amour d'vn seul est si penible, que seroit-ce d'vne si grande multitude? Vous n'en vou-

lez donc aymer qu'vn? Vn, respondit- elle, est encores trop, c'est pourquoy ie n'en veux point du tout. Et vous Bergers, dit Hylas, s'addressant à Palemon, & a Adraste, que dites vous là dessus? nous faisons bien paroistre, dict Palemon, que nous auons la mesme opinion. Comment, dit Hylas, l'on n'en peut aymer qu'vn? Encores moins, respondit Palemon, puis que nous sommes mis deux pour en aymer vne.

Les discours d'Hylas eussent bien continué dauantage, si la Nymphe en s'en reuenant auec toute sa troupe, ne les eust interrompus. Elle se remit donc en sa place, & chacun ayant repris la sienne, elle parla de cette sorte.

IVGEMENT DE LA NYMPHE LEONIDE.

ENcores que nous remarquions en ces differents, qui sont entre nos mains, plusieurs accidents qui semblent estre cõtraires entr'eux, si est-ce qu'il n'y a rien qui cõtreuienne à l'amour, car il n'est pas plus naturel à la flame de se mouuoir & d'échauffer, qu'à l'amour de produire ces dissentions entre ceux qui aimẽt, & qui voudroit les oster d'entre les amants n'entreprẽdroit pas vne chose moins impossible que s'il vouloit

oſter le mouuement & la chaleur à la flame. D'autre coſté, conſiderant que ce n'eſt pas aymer que de ne ſe donner entierement à la perſonne aymee, nous ne pouuons penſer que ce ne ſoit vne eſpece de trahiſon de faire part de ſon affection à quelque autre. C'eſt pourquoy toutes choſes longuement debattuës & ſagement conſiderees, nous diſons, Que celuy ſeroit iniuſte, qui iugeroit que l'amour ſe deut perdre pour vne choſe qui luy eſt ſi naturelle, ou ſe diuiſer à pluſieurs pour quelque conſideration que ce ſoit: & nous declarons que les diſſentions & petites querelles ſont des renouuellemens d'amour, Et que de diuiſer ou changer vne affection eſt crime de leze-Majeſté en Amour: Et en conſequence de cela, nous ordonnons que Doris aymera Palemon, & que Palemon toutesfois aſſeuré de la bonne volonté de Doris, luy donnera à l'aduenir de meilleures preuues de ſon affection, que celles de ſa ialouſie, qui à la verité eſt bien ſigne d'amour. Mais comme la maladie eſt ſigne de vie: car non plus que ſans la vie on ne peut eſtre malade, ſans amour auſſi on ne peut eſtre ialoux: toutesfois comme la maladie eſt teſmoignage d'vne vie mal diſpoſee, de meſme la ialouſie rend preuue d'vne amour malade. Et Doris pardonnant & receuant Palemon en ſes bonnes graces en oubliant tout ce qui luy aura depleu, conſiderant que l'amour qui eſt vne tres-

violente passion, fait commettre plusieurs choses qui ne seroient pas approuuees de celuy qui les fait, s'il n'estoit atteint de cette maladie. Mais pour éuiter les desplaisirs qu'elle a ressentis par le passé, nous voulons qu'ainsi que Doris traitera Palemon, comme la personne du monde qu'elle aymera le plus, de mesme Palemon tienne Doris pour celle qui aura le plus de pouuoir sur sa volonté, d'autant que la puissance qui panche tout d'vn costé, encor qu'elle soit permise volontairement, tombe en fin en Tyrannie. Et quant à l'infortuné, & patient Adraste: nous ordonnons qu'il esliſe d'estre à jamais exemple d'vne fidelle & infructueuse affection, en continuant celle qu'il porte à Doris sans estre aymé, ou rompant ses premiers liens par l'effort du despit ou du desespoir, il sa-satisfasse à l'amitié de celle dont il est aymé.

Tel fust le iugement de la Nymphe, qui en mesme temps fit trois effets bien differens en ces trois personnes, en Palemon d'extreme contentement, en Doris d'vn estonnement si grand, qu'elle demeura sans parler: mais en Adraste d'vn si prompt saisissement d'esprit, qu'il se laissa choir en terre comme mort: de sorte que cependant que Palemon auec mille paroles confuses & mal agencees, essayoit de remercier son iuge d'vne si fauorable ordonnance. Doris sans dire mot, tenoit les yeux en terre, comme ne sçachant si elle deuoit en estre

aise ou marrie : Et Adraste couché de son long, quoy que sans sentiment, ne laissoit d'en causer vn si grand de son ennuy en ceux qui le regardoient, que Doris mesme en fut touchee de pitié. Toute ceste trouppe accourut à luy, & luy rapporta tout le secours qui fut possible, & le voyant reuenu, Leonide accompagnee d'Astree, & de ses compagnes, les laissa tous trois : mais ils ne furent pas long temps ensemble : car incontinent apres, Palemon prenant Doris sous les bras, s'en alla du costé de Mont-verdun, & Adraste les ayant accompagnez quelque temps de l'œil, & commençant à les perdre entre quelques arbres; Or allez, dit-il, plus heureux que parfaicts Amants, allez & iouyssez de vostre bon-heur & du mien, cependant que contraint par vne trop iniuste ordonnance i'iray payant de mes larmes durant le reste de ma vie, le bien que vous possederez. Ces paroles furent les dernieres qu'il dit de long-temps d'vn iugement bien sain : car depuis son esprit se troubla, de sorte qu'il en perdit l'entendement, & fit des folies si grandes, que ceux mesme qu'il faisoit rire ne pouuoient s'empescher d'en auoir compassion. Hylas qui ne trouuoit point de iustice au iugement que la Nymphe en auoit fait, soustenoit contre tous que ce different ne pouuoit estre terminé plus equitablement. Et parce que Leonide & Paris n'ignoroient pas l'humeur de

ce Berger, ils furent bien aises pour passer le temps de le faire parler, & Paris à ce dessein prenant la parole: Il me semble, dit il, ma sœur, que vous auez faict vn grand tort au pauure Adraste, & que vous pouuiez bien ordonner quelque chose de plus doux pour luy. N'est-il pas vray, Hylas? Quant à moy, respondit le Berger, ie croy que le Ciel a voulu punir par ceste iniuste ordonnance, la sottise d'Adraste, autrement il n'y auoit apparence qu'il fût condamné de ceste sorte. Mais i'aduoüe que l'imprudente & sotte passion à laquelle il s'est laissé conduire si long temps, ne meritoit pas vne moindre punition. Voyez Hylas, respondit la Nymphe, combien nous sommes differents d'opinion: tant s'en faut que l'amour qu'il a portée auec tant de constance à Doris, & continuée auec tant d'opiniastreté, me semble punissable, qu'il n'y a rien que ie loüe dauantage en luy, & cela a esté cause que ie luy ay permis de la pouuoir continuer s'il luy plaist. Voila, dit Hylas, vne permission bien fauorable & aduantageuse: il vaudroit autant que vous luy eussiez permis de prendre toute sa vie vne peine tres-inutile. Ie tiens, quant à moy, que c'est en cela que vous luy auez esté trop rigoureuse, & s'il en eust appellé à moy, & que i'en eusse eu la puissance, ie sçay bien que i'eusse reuoqué vostre iugement. Et quel eust esté le vostre, dit la Nymphe en soustriant, Ie les eusse, dit Hylas,

rendu tous trois contens. Ie m'asseure, interrompit Syluandre, que cette ordonnance sera bien digeree, & qu'elle rendra preuue d'vn bon iugement. Il n'y a point de doute, dit Hylas, auec vn haussement de teste, que qui voudra s'amuser aux melancoliques humeurs de Syluandre, ne iugera iamais bien de l'amour: mais si on veut regarder sainement pourquoy c'est que l'on ayme, on dira que i'ay raison, & que Doris, Adraste & Palemon pouuoient estre tous trois contentez. Et comment se pouuoit faire cela? respondit la Nymphe: En ordonnant, repliqua Hylas, que Doris les aymast tous deux, & que tous deux la seruissent: car par ce moyen ils eussent eu ce qu'ils desiroient, qui estoit d'estre aymez d'elle, & elle en eust esté mieux seruie. Il n'y eust celuy qui pûst s'empescher de rire, oyant vn tel iugement, & Leonide plus que les autres, de sorte que s'addressant à elle, Il semble, dit-il, grande Nymphe, que vous vous mocquiez de moy. Tant s'en faut, dit-elle, il semble bien mieux Hylas que vous vous mocquiez de nous. Excusez-le, Madame, interrompit Syluandre, il en parle selon sa pensee. Si la vostre, dit-il, s'addressant à Syluandre presque en cholere est differente à la mienne, vous pensez tres-mal, & voudrois bien sçauoir sur qu'elle raison vous pouuez vous appuyer pour blasmer cette ordonnance. Syluandre luy respondit froidement: Le sens commun

commun nous apprend que ce que plusieurs possedent n'est à personne entierement. Si plusieurs possedent la bonne volonté de Doris, ny Adraste, ny Palemon n'en auront que leur portion : mais en Amour n'en auoir qu'vne partie, c'est n'en auoir rien du tout. Diane prenant la parole, & s'addressant à Syluandre. Pourquoy, dit-elle, parlez-vous de ceste sorte à Hylas, ? ne sçauez-vous Berger, qu'il n'entend pas ce langage ? A la verité, reprit Hylas, vous auez raison de vous en mesler aussi : car peut estre Syluandre n'a pas assez de babil pour confondre luy seul tout le reste du monde : & puis se tournant vers Leonide. Ouystes-vous iamais, dit-il, grande Nymphe, vne plus fausse opinion que celle de Syluandre ? N'auoir qu'vne partie d'vne chose c'est n'en auoir rien du tout, & qui iugera que dans vne tasse il n'y ayt point d'eau, parce que toute la mer n'y est pas ? Ie voudrois bien sçauoir quel est le sens commun qui luy apprend vne chose si fausse, Syluandre luy respondit, si l'amour comme l'eau pouuoit estre diuisee, & demeurer touiours amour, vous auriez quelque raison : car l'eau est de telle nature qu'vne seule goutte est aussi bien eau que toute la mer, & toutes les sources ensemble : mais l'amour au contraire n'est plus Amour, aussi tost que la moindre partie luy deffaut : & pour faire voir que ie dis vray, l'amour consiste principalement en l'affection,

extreme, & en la perpetuelle fidelité, ſi nous oſtons quelqu'vne de ces parties, ce n'eſt plus Amour, & ie croy qu'il n'y a perſonne en la compagnie, ſi ce n'eſt Hylas qui ne l'aduoüe. Et que ſera-ce donc? dit Hylas. Ce ne ſera, reſpondit Siluandre, le contraire d'amour: car ſi l'extremité deffaut à l'affection, telle affection n'appartient non plus à l'amour que le froid au chaud, & ſi la fidelité manque à l'extreme affection, c'eſt vne trahiſon, & non pas vne Amour. Que ſi la fidelité y eſt, mais non pas continuee, ou pour mieux dire, perpetuelle, ce n'eſt pas fidelité, mais perfidie. Voyez donc, Hylas, & confeſſez que i'ay eu raiſon de dire, que qui n'auoit qu'vne partie d'Amour n'en auoit rien du tout. Que s'il eſt vray que l'amour ſoit quelque choſe d'indiuiſible, comment euſt-il eſté raiſonnable d'ordonner à Doris qu'elle la diuiſaſt pour Palemon, & pour Adraſte? A la fin de ſes paroles, Paris reprit ainſi froidement. Il me ſemble, Hylas, que nous auons la raiſon de noſtre coſté, mais que Syluandre par ſes diſcours s'acquiert l'opinion de toute la troupe qui le fauoriſe: & faut que ie confeſſe, que ſi vous ne luy reſpondez, ie me ſens preſque contraint d'auoüer ce qu'il dit. Gentil Paris, dit Hylas, quoy que Syluandre en die, & quoy que vous en croyez, la verité ne ſe changera pas: & quant à moy ie ſçay bien que l'experience eſt plus certaine

que les paroles. Or Syluandre n'a que des paroles pour preuuer ce qu'il dit: & moy i'ay les effects & l'experience si familiere, que ie n'en veux point chercher de plus esloignee qu'en moy-mesme. Car i'en ay aymé plusieurs tout à la fois, & sçay fort bien, quoy qu'il vueille dire, que veritablement ie les ay mois, & pourquoy Doris n'en pourroit-elle faire de mesme? Il y a plusieurs personnes, repliqua Syluandre, qui pensent faire des choses qu'ils ne font pas: tous les artisans, mais plus encor tous ceux qui s'addonnent aux sciences, & aux arts qui ne sont point mecaniques, ont opinion de faire tres-bien ce qu'ils font, & y en a fort peu qui ne iugent leur ouurage plus beau & plus parfait que celuy de tout autre, & toutefois on voit bien, & qu'ils se trompent, & qu'il y a bien souuent de tres-grandes imperfections: mais l'amour de soy-mesme qui est presque inseparable du iugement; ouure ordinairement les yeux à chacun en ce qui le touche. Il en faut autant dire de Hylas, qui pense de bien aymer: & toutefois en est vn fort mauuais ouurier, & par ainsi qui voudra bien aimer, s'il ne veut errer, ne prendra iamais son patron sur luy. Et sur qui donc? interrompit Hylas, sera-ce point sur vous? Si quelqu'vn, respondit Syluandre, le vouloit bien representer, le Patron que vous dittes, seroit trop difficile, & ne crois pas que personne le puisse

que Siluandre seul. Voila, luy respondit Hylas, vne des plus grandes outrecuidances que l'amour de soy-mesme puisse produire. Que vous seul puissiez bien aymer? Ie dis, repliqua Syluandre, que mon amitié est parfaite, & que vous ne sçauriez y trouuer rien à reprendre, & de plus que vous ne sçauriez m'en proposer vn autre qui le soit dauantage. Voyez, s'escria Hylas, quelle outrecuidance est celle de ce Berger, luy seul sçait aymer, c'est luy qui donne les loix à l'amour, qui l'a faict venir du Ciel parmy les hommes, & qui mesure la grandeur & perfection de nos volontez. Belle Nymphe, si ce ne vous est chose ennuyeuse, permettez-moy que ie luy monstre son erreur, & lors enfonçant son chapeau, & relenant vn peu l'aisle qui luy couuroit le front, mettant vne main sur les costez, & de l'autre accompagnant par des gestes la violence de sa parole, il luy parla de cette sorte. Tu dis deux choses Syluandre, l'vne que ton affection est parfaicte, & ne peut estre prise, & l'autre que ie ne t'en sçaurois proposer vne plus accomplie. Respons moy pour la premiere. A ce qui est parfaict peut-on adiouster quelque chose? Ie m'asseure que tu diras que non, car s'il se pouuoit, la chose auroit mãqué auparauant de ce qu'on y auroit rapporté. La chose à laquelle on ne peut rien adiouster, doit estre venuë à son extremité: Et par ainsi il faut aduoüer que

tout ce qui eſt parfaict eſt extreme. Or ſi ton affection eſt parfaite, on n'y peut donc rien adiouſter, & ne ſçauroit ſe rendre plus grande qu'elle eſt, ny plus accomplie. Dy moy donc maintenant, Qu'eſt-ce qu'Amour? n'eſt-ce pas vn deſir de beauté, & du bien qui deffaut? mais ſi ton amour eſt deſir du bien qui deffaut, aduoüe par force qu'on peut adiouſter à ton amour quelque choſe qu'elle n'a pas: de plus tu dis qu'elle ne peut eſtre repriſe. Si ie te demande que c'eſt que tu aymes, tu reſpondras que c'eſt Diane: & ſi paſſant plus outre ie m'enquiers qui eſt cette Diane, tu diras que c'eſt la plus parfaite Bergere du monde. Or reſponds moy; Si ceſte Bergere eſt auſſi parfaite que tu l'eſtimes, n'es-tu pas bien outrecuidé, d'oſer aymer vne telle perfection, puis qu'il faut qu'il y ait de la proportion entre l'Amant & l'aimé? car ie ne croy pas que ta preſomption ſoit telle qu'elle te perſuade que tu ſois auſſi parfait comme tu l'eſtimes. Ie m'aſſeure que tu me voudras reprẽdre de meſme faute, pource que i'aime Philis, que tu diras auoir beaucoup plus de perfection que moy: mais ie ſuis de contraire creance à la tienne, premierement parce que ie ne tiens pas telle que tu dis ta Diane: l'aduoüe bien qu'elle a de la beauté & du merite, mais auſſi ne ſuis ie pas ſans l'vn ny ſans l'autre. Elle a de l'eſprit, i'en ay auſſi. Elle eſt ſage, ie ne ſuis pas fol: Bref elle eſt

Bergere, ie ſuis Berger, & ſi elle eſt Philis, ie ſuis Hylas, n'y a t'il pas quelque conformité entre nous? car tout ainſi que ie ne vaux pas qu'vn autre ne puiſſe valoir dauantage: auſſi n'eſt-elle pas ſi belle qu'vne autre ne la puiſſe eſtre plus: de ſorte que ie puis dire pour reſpondre meſme à ce que tu m'as demandé, que ie te propoſaſſe vne plus parfaite amour que la tienne. Que ſi quelqu'vn veut bien aymer, il faut que ce ſoit comme Hylas, & non pas comme Syluandre. Car à quelle occaſion ayme t'on, ſinon pour auoir du contentement? Mais quel plaiſir peuuent auoir ces mornes & penſifs Amants qui vont continuellement ſerrez en eux meſmes, ſe rongeant l'eſprit & le cœur, auec cette chimere de conſtance? Diane, nous dira Syluandre, ne m'aime point: elle en ayme vn autre, & me meſpriſe: mais ie ne laiſſeray de l'aimer & de la ſeruir, de peur d'eſtre dit inconſtant. Philis, nous dira Hylas, ne m'aime point: elle en aime vn autre, & me meſpriſe, pourquoy ne changeray-ie pas cette ingratte & meſcognoiſſante, pour vn autre qui m'aimera & meſpriſera quelque autre pour moy? Sera-ce de peur d'eſtre taxé d'inconſtance? Ah! mes amis, dites moy quelle beſte eſt-ce que cette inconſtance? qui a-t'elle deuoré? ou bien quelle maladie cauſe-t'elle, & qui eſt-ce qui en eſt mort, ou quel frere ou pere a iamais eu occaſion d'en porter le

dueil ? C'eſt vne imagination, ou pluſtoſt vne inuention de quelque fine Amante, qui ſe voyant deuenuë laide, ou preſte à eſtre changee pour vne plus belle qu'elle n'eſtoit pas, miſt en auant cette opinion & la fiſt croire pour quelque choſe de tres-mauuais. Et faut il qu'vn homme d'eſprit s'y abuſe, & qu'il paſſe ſans ſubiect tout ſon aage en trauaillant ſans eſtre ſoulagé : Appellera-t'on cela Amour & conſtance, ou ſi auec plus de raiſon on ne luy doit point pluſtoſt donner le nom de folie ? Quoy, languir dedans le ſein d'vne vieille & ingratte maiſtreſſe: ô ! erreur indigne d'vn homme d'eſprit & de courage ! Quand on dit vieille, ne s'enſuit-il pas de neceſſité, aide : que ſi elle eſt vieille & laide, où eſt le iugement qui la tiendra pour eſtre aimable? Et quand on dit ingratte, n'eſt ce pas autant que trompeuſe, perfide, & deſdaigneuſe ? Mais ſi elle eſt telle, où eſt le courage, qui pourra ſouffrir de ſe ſouſmettre à vne ſi outrageuſe & indigne perſonne ? Que Siluandre ne me demande donc plus en quoy l'on peut reprendre ſon amour, & où l'on en peut trouuer vne plus parfaite, puis que ie m'aſſeure qu'il n'y a perſonne en cette trouppe qui ne luy die, Hylas ayme, & Hylas ſeul ſçait aimer en homme d'eſprit & de courage.

Le Berger inconſtant finit de cette ſorte, s'eſtant tellement eſmeu par ſes propres raiſons, qu'il en eſtoit tout en feu: chacun ſouſrit,

& tourna les yeux sur Siluandre pour ouyr ce qu'il diroit, & luy pour leur satisfaire respondit froidement de cette sorte.

Ie pensois, Madame, deuoir parler à vn Berger, & en presence des Dames & des Bergeres, mais à ce que ie vois, c'est à vn de ces Orateurs, qui haranguent deuant les autels de l'Athenee de Lyon, tant Hylas s'est laissé transporter à son bien dire. Si voudrois-ie bien toutesfois (voyez combien ie suis asseurée de la bonté de ma cause) que celuy de nous deux qui sera condamné fust aussi rudement chastié, que ceux qui ont la hardiesse de parler deuant ces autels sacrez, que l'on contraint ayant esté vaincu, d'effacer leur harangue auec la langue, ou d'estre plongez dans le Rosne. Cela n'est pas raisonnable, interrompit Hylas, & si i'en eusse esté aduerty dés le commencement i'eusse pris des Iuges qui ne m'eussent point esté suspects, & à tout hazard i'eusse fait mon discours de moins de paroles, afin pour le moins de n'auoir pas tant de peine s'il le falloit effacer. Et comment, dit la Nymphe, vous nous iugez suspectes & pourquoy auez vous cette opinion de nous? Parce, dit Hylas, que vous croyez toutes Siluandre comme vn oracle, & sous pretexte qu'il a esté quelque temps aux escoles des Massiliens, vous admirez tout ce qu'il dit, & vous semble qu'il a tousiours raison. Non, non, Hylas, reprit incontinent Siluandre, ne refuse point le

iugement de ceſte grande Nymphe, ny de la venerable Chryſante, & te reſſouuiens que les Dieux auſſi ont ordinairement les pardons, & les bien-faicts en la main, que la Iuſtice, & les chaſtimens. Mais, dict Hylas, ces Bergeres de qui la condition ne les approche point dauantage des Dieux que nous, y ont leurs voix, encores qu'elles ne iugent pas ſeules. Ha, Hylas, adiouſta Siluandre, tu offences leurs merites & leurs beautez, qui peuuent bien les eſleuer encore plus haut que la condition la plus releuée qui ſoit en terre. Mais ne crain rien, Berger, car ie voy bien qu'il n'y a perſonne icy qui ſe diſpoſe à la rigueur, & tout le chaſtiment que tu en dois attendre, c'eſt ſeulement la cognoiſſance de ton erreur.

Tu dis donc, Hylas, qu'il n'y a point d'amour parfaicte, ſans l'acquiſition du bien deſiré, parce qu'Amour n'eſt qu'vn deſir du bien qui deffaut. Mais, Madame, auant que de reſpondre à ce Berger, il faut que ie vous ſupplie tres-humblement de m'excuſer ſi pour deſcouurir les ſubtilitez, ie ſuis contrainct d'vſer de quelques termes qui ne ſont gueres accouſtumez parmy nos champs. Il m'y contrainct comme vous voyez, & me force pour ſouſtenir la verité de parler de ceſte ſorte. Or reſpond-moy donc Berger, Deſire-t'on ce que l'on poſſede? tu diras que non, puis que le deſir n'eſt que de ce qui defaut: mais ſi l'Amour, comme tu dis,

n'eſt qu'vn deſir, ne vois-tu pas que poſſeder ce que l'on deſire, c'eſt faire mourir l'Amour, puis que perſonne ne deſire ce qu'elle poſſede? Et comment, adiouſta Hylas, on n'ayme point ce que l'on poſſede? ſi cela eſt i'ayme mieux que tu aymes, & que ie n'ayme point, afin que tu deſires, & que ie poſſede. Ce n'eſt pas, reſpondit Siluandre, ce que ie dis, mais c'eſt pour te monſtrer que l'amour n'eſt pas ſeulement le deſir de la poſſeſſion, comme tu nous voulois perſuader, & qu'au contraire ceſte poſſeſſion la faict pluſtoſt mourir que viure. Si ce n'eſt, repliqua Hylas, ce qui l'a faict viure, c'eſt pour le moins ce qui luy donne ſa perfection. Ce n'eſt point cela encores, dit Siluandre, car elle n'eſt nullement neceſſaire pour parfaire l'amour, tout ainſi qu'vn Diamant, eſt auſſi parfait Diamant auant qu'eſtre mis en œuure, qu'apres que l'artiſan l'a poly, parce que ſi la perfection de l'Amour deſpendoit de cette ioüyſſance, il ne ſeroit au pouuoir de celuy qui ayme d'aymer parfaictement, puis que cette poſſeſſion ne deſpend de luy, mais du conſentement d'vn autre, & toutesfois l'Amour eſtant vn acte de volonté qui ſe porte à ce que l'entendement iuge bon, & la volonté eſtant libre en tout ce qu'elle fait, il n'y a pas apparence que ceſte action qui eſt la principale des ſiennes deſpende d'autre que d'elle-meſme.

Mais ſoit ainſi qu'Amour ne ſoit qu'vn de-

sir, pour cela faut-il conclure comme tu fais, à sçauoir, qu'elle se peut augmenter en iouyssant de ce que l'on desire? au contraire si tu le considere, tu diras que l'amour en est moindre, par ce que tu sçais bien que nostre ame ressemble en cecy à l'arc, & tout ainsi que plus la corde est tenduë, & plus il iette la flesche auec violence, de mesme nostre ame pousse bien auec plus de violence les desirs dont les effects luy sont mal-ayseż & deffendus, que ceux dont l'accomplissement est en sa puissance. Que si les desirs s'amoindrissent quand ils sont faciles, à plus forte raison quand ils seront assouuis? mais si l'Amour n'est qu'vn desir, comment peux-tu penser qu'il augmente par la possession qui diminuë le desir?

Ne dis donc plus, Hylas, que mon amour estant vn desir ne peut estre parfaict sans la possession, & ne m'oppose plus pour m'accuser d'arrogance qu'il faut qu'il y ait de la proportion entre Diane & moy, car si tu nies que l'hõme doiue aymer Dieu, ie t'accorderay ce que tu dis: mais si tu aduoües que c'est vn des premiers commandemens qui nous fait, ie te demanderay, Berger, quelle plus grande disproportion y a-t'il entre Diane & moy, que celle qui est entre le grand Thautates, & Hylas: & pour te sortir d'erreur, il faut que ie t'explique encores ce secret mystere d'Amour. Nous ne pouuons aymer que nous ne cognoissions la

choſe que nous aymons. O! s'eſcria Hylas, combien eſt fauſſe ceſte propoſition! I'ay aymé plus de cent Dames, ou Bergeres, & ie n'en cognus iamais bien vne, & pour preuue de ce que ie dis, auſſi-toſt que ie les trouuois ingrates ou deſdaigneuſes, ie les laiſſois, & me retirois tout en colere de ce que ie les auois eſtimées autres que ie ne les trouuois pas. Ceſte preuue que tu as faite, reſpondit Siluandre, eſt celle qui te doit faire auoüer ce que ie viens de dire. Car tu aymois ce que tu ne cognoiſſois, c'eſt à dire, qu'ayant opinion qu'elles euſſent les perfectiõs que tu iugeois aymables, tu les aymois, mais ayant recognu la verité, tu as laiſſé de les aymer, & par là tu vois que la cognoiſſance de la perfection que tu t'eſtois imaginée, eſtoit la ſource de ton Amour, & à la verité, ſi la volonté dont naiſt l'Amour ne ſe meut iamais qu'à ce que l'entendement iuge bon, n'y ayant pas apparence que l'entendement puiſſe iuger d'vne choſe dont il n'a point de cognoiſſance; ie ne ſçay comment tu te peux imaginer qu'on puiſſe aymer ce qu'on ne cognoiſt point. Ie t'auoüeray bien toutesfois que tout ainſi que la veuë ſe trompe quelque fois, de meſme l'entendement ſe peut deceuoir, & iuger aimable ce qui ne l'eſt pas: mais tant y a que l'Amour vient de la cognoiſſance, ſoit-elle fauſſe ou vraye. Or cela eſtant ainſi, n'as-tu pas appris dans les eſcoles des Maſſiliens, que l'entendement qui entend

& ce qui eſt entendu, ne ſont qu'vne meſme choſe? Et me dis, Berger, puis que i'ayme Diane, & que ie ne la puis aimer ſans la cognoiſtre, quelle plus grande proportion peux-tu deſirer, que celle qui eſt entre deux choſes qui n'en font qu'vne? Te voicy reuenu, dit Hylas, d'où tu partis hier au ſoir: Et quoy, Siluandre, tu és encores Diane comme tu eſtois hier? vrayemẽt Diane, dit-il, ſe tournant vers elle, vous eſtes vn beau garçon, & vous Siluandre, continua-t'il, s'addreſſant au Berger, vous eſtes vne belle pucelle. Croy-moy, Berger, que pour peu que tu continuës, ta compagnie ne ſera point deſagreable, & que tu rendras vn fol auſſi plaiſant que iamais la Fõtfort en ait produit en Foreſts. Chacun ſe mit à rire, & Siluandre meſme ne s'en peut empeſcher, oyant la façon dont il parloit, & comment il expliquoit ce qu'il auoit dict. Cela fut cauſe que reprenant la parole il continua ainſi.

Tu as raiſon, Berger, de te mocquer de moy, puis que ie ne deurois prophaner ces myſteres en te les communiquant: auſſi ne le ferois-ie ſi tu eſtois ſeul, mais i'y ſuis contrainct pour ne laiſſer en erreur ceux qui nous eſcoutent. Et puis que tu ne veux receuoir ce que ie t'ay dict, tu ne refuſeras, peut-eſtre, ce que tu viens de m'oppoſer en parlant de Philis, ie veux dire, que tu allegues pour vne bonne raiſon, l'opinion que tu as de ton merite, & de celuy de Phylis, que

tu n'eſtimes point tant que le tien ne le puiſſe eſgaller, car ſi ta creance peut cela en toy, pourquoy ne veux-tu que celle que i'ay de moy en puiſſe autant en mon aduantage? Or ie croy que la meſme proportion qui eſt entre le feu & le bois qu'il bruſle, eſt entre Diane & moy, que ſi tu me nies ce que i'en dis, hé mon amy pourquoy veux-tu auoir plus de priuilege?

Mais ie diray bien auec aſſeurance que Hylas n'ayme point Phylis. Car qu'il y ait quelque choſe plus parfaicte qu'elle, ie m'en remets à la verité, & n'en veux pas eſtre le iuge: mais que tu ayes ceſte mauuaiſe opinion d'elle, & que tu l'aymes, ie diray & ſouſtiendray bien qu'il eſt entierement impoſſible; puis que les premieres Ordonnances d'Amour, c'eſt, QVE L'AMANT CROYE TOVTES CHOSES TRES-PARFAITES EN LA PERSONNE AYMEE. Et à la verité ceſte loy eſt tres-iuſte, & fondée ſur toute ſorte de raiſon, car ſi l'amant doit plus aimer ſa maiſtreſſe que toutes les choſes de l'Vniuers, ne faut-il pas, puis que la volonté le porte touſiours à ce que l'entendement luy dit eſtre le meilleur, qu'il l'eſtime plus que tout autre choſe? Mais ce n'eſt pas en cela ſeul que tu fais paroiſtre que ceſt Hylas que tu aimes & non pas Phylis, comme on voit en ce que tu dis que l'on n'aime que pour auoir ſon propre contentement: les trauaux que les amans reçoiuent volontiers ſeule-

ment pour faire seruice à celles qu'ils aiment, font bien paroistre le contraire : & n'as-tu iamais oüy dire que nous viuons plus où nous aimons qu'où nous respirons? Ce que ie ne croiray iamais, respondit Hylas, tournant desdaigneusement la teste de l'autre costé, tous ces discours ne procedent que de quelques imaginations blessées comme la tienne : I'aduoüe, dit Siluandre, que ces discours viennent de quelques imaginations blessées, mais celle d'vn amant ne l'est-elle pas ? Malaisément si cela n'estoit, nous verroit-on mourir de desplaisir pour la moindre parole que l'on nous dit, pour vn clein d'œil, voire pour vn soupçon? Malaisément nous verroit-on désdaigner tout repos, & tout autre contentement, pour ioüyr vn moment de la veuë de la personne aimée. Mais si tu sçauois, Hylas, quelle felicité c'est d'affoller pour ce subiect, tu dirois que toute la sagesse du monde n'est point estimable au prix de ceste heureuse folie. Que si tu estois capable de la comprendre, tu ne me demanderois pas comme tu fais, quels plaisirs reçoiuent ces fidelles amants que tu nommes mornes & pensifs, car tu cognoistrois qu'ils demeurent de sorte rauis en la contemplation du bien qu'ils adorent, que mespriſans tout ce qui est en l'Vniuers, il n'y a rien qu'ils plaignent plus que la perte du temps qu'ils emploient ailleurs, & que leur ame n'ayant assez de force pour bien com-

prendre la grandeur de leur contentement, demeure estonnée, de tant de threſors, & de tant de felicitez qui ſurpaſſent la cognoiſſance qu'elle en peut auoir. Et contente-toy pour ce coup de ſçauoir, que le bien dont amour recompenſe les fidelles amants eſt celuy-là meſme qu'il peut donner aux Dieux, & à ces hommes qui s'eſleuans par deſſus la nature des hommes, ſe rendent preſque Dieux: car les autres plaiſirs dont tu fais tant de conte, ne ſont que ceux qu'vn amour baſtard donne aux animaux ſans raiſon, & à ces hommes qui s'abbaiſſans par deſſous la nature des hommes, ſe rendent preſque animaux priuez de la raiſon.

Et c'eſt en ce monſtre, ô Hylas, que tu degeneres quand tu aimes autrement que tu ne dois, en ce monſtre, dis-ie, qui ſe fait bien paroiſtre tel en toy, puis que comme les monſtres il eſt ſans proportion: que comme les monſtres il ne peut produire ſon ſemblable, & bref, que comme les monſtres il ne peut viure longuement. Au contraire mon Amour eſt quelque choſe de ſi parfaict que rien n'y peut eſtre adiouſté ny diminué ſans faire offenſe à la raiſon: car ſoit en la grandeur, qui eſgale le ſubiect qu'il s'eſt propoſé, ſoit en la qualité, en laquelle la vertu ne peut rien remarquer qui luy puiſſe deſplaire, ie puis dire, ſans vanité, qu'il eſt paruenu à la perfection. Que ſi i'ay dit que mon affection ne pouuoit eſtre repriſe, c'eſt auec raiſon, puis qu'outre

qu'outre que celle qui l'a fait naistre en moy, ne produit iamais rien qui ne soit parfaict, encor sçais-ie bien que les Dieux me chastieroient, si i'osois offrir a vne ame si parfaite vne affection qui peut estre blasmée.

Siluandre vouloit continuer, lors que Hylas ne pouuant patienter plus long temps l'interrompit tout à coup de cette sorte. Iusques à quand en fin, Siluandre, abuseras-tu de la patience de ceux qui t'escoutent? Iusques à quand nous rempliras-tu les aureilles de tes vanitez & de tes imaginations? Et iusques à quand esperes-tu que ie puisse souffrir l'impertinence de tes paroles? Toute la trouppe qui estoit attētiue au discours de Syluandre fut si surprise d'oüir parler Hylas d'vne voix si esclattante, qu'apres l'auoir bien consideré quelque temps chacun se prist si fort à rire, qu'il fut contraint de se taire: & parce que la plus grande partie du iour estoit desia passée, & que Leonide auoit dessein de s'en retourner vers Adamas, pour luy raconter ce qu'elle auoit veu, elle dit à Hylas, lors qu'il vouloit reprendre la parole. Non non Hylas, c'est assez disputé pour ceste fois; La venerable Chrysante n'a pas accoustumé de laisser son tēple ny sa bonne Déesse, si long temps sans les reuoir: Qu'il vous suffise, Berger, que nous sçauons bien que vous auez de fort bonnes raisons contre Siluandre, mais nous vous prions de les remettre à vne autre fois; & cependant vous

nous en irons auec cette creance, que si vous eussiez eu le loisir de parler, vous eussiez eu sans doute autant d'auantage sur ce Berger, qu'il en emporte par dessus vous. Voila ce que dit Hylas a moitié en colere, il faut comment que ce soit, que nous tenions tousiours quelque chose de l'imperfection de nostre nature. Que dites-vous? adiousta la Nymphe. Ie dis, respondit Hylas, qu'encore que vous soyez Nymphe, il faut que vous faciez paroistre que vous estes femme, n'ayant pas la patience d'ouyr la verité, & vous plaisant si fort aux flatteries de ce Berger qui vous trompe. Vous ne m'offensez point, dit Leonide, en soufriant, de m'appeller femme, car veritablement ie la suis, & la veux estre, & ne voudrois pas auoir changé auec le plus habile homme de ceste contrée: mais ie ne sçay pourquoy vous m'accusez de la faute que Syluandre a faicte en rapportant de trop bonnes raisons, & de celle que Hylas a commise, en luy repliquant si mal.

Il n'y a point de doue que Hylas eust respondu s'il eust bien oüy la Nymphe, mais s'en estant allé de colere, aussi-tost qu'il eust acheué de parler, il n'entendit point ces dernieres paroles. Et Leonide voyant qu'il se faisoit tard apres quelques discours communs, se retira en compagnie de la venerable Chrysante, & ses filles Druydes, au temple de la bonne Deesse, & apres le disner s'en alla trouuer Adamas, sans

que Paris la voulut suiure, parce que l'affection qu'il portoit à Diane, estoit telle qu'il n'auoit autre contentement, que d'estre aupres d'elle. La Nymphe donc s'en allant chez son Oncle, Paris prist le chemin contraire, & ayant retrouué ces belles Bergeres, s'arresta auec elles presque tout le reste du iour.

LE DIXIESME LIVRE DE LA SECONDE PARTIE D'ASTREE.

QVANT à Leonide, elle marcha auec plus de diligence depuis qu'elle euſt laiſſé Chryſante au Temple de la bonne Deeſſe, parce qu'elle deſiroit de raconter à ſon oncle ce qui auoit eſté fait pour Celadon. Et de fortune elle le rencontra ſur vne terraſſe que quelques Sicomores couuroient à l'entrée de la maiſon. Et d'autant qu'il s'eſtonna qu'elle fut venuë de ſi bonne heure, elle luy en dit le ſubiect, dont il ne pûſt s'empeſcher de rire, voyant comme chacun eſtoit abuſé. I'ay penſé, continua la Nymphe, que c'eſtoit vn bon ſubiet pour retirer ce miſerable Berger, de la vie qu'il faict: car luy faiſant cognoiſtre que ſa Bergere l'ayme & le regrette, ſans doute

il prendra sa resolution de la voir. Mais ie ne luy ay point voulu parler, & m'en suis venu vous trouuer auant que de le voir, m'asseurant que les raisons que vous luy direz mieux que ie ne sçaurois faire, & l'amitié & respect qu'il vous porte, seront cause que vos paroles auront vn plus grand poids. I'en parleray à Celadon, dit le Druyde, mais ie ne sçay si nous obtiendrons cela de luy, car il est certain qu'il m'aime & me porte beaucoup de respect en tout, sinon en ce qui concerne son affection, & faut que i'aduouë que n'eust esté que ie crains qu'en le declarant il ne s'en aille en quelque autre lieu plus escarté & plus sauuage, il y a long temps que i'en eusse desia parlé à la Bergere Astrée, cognoissant assez qu'elle l'aime; mais la peur que i'ay eu de la perdre entierement, men a empesché. Il y a deux iours que nous ne l'auons veu, aussi bien est-il à propos que nous y allions demain: nous y ferons tout ce que nous pourrons.

En ceste resolution, dés que le iour commença de paroistre, Leonide fut hors du lict, & Adamas de mesme: de sorte qu'estant peu de temps apres habillez, il se mirent en chemin. Le matin le Berger n'estoit point sorty de sa cauerne, estant demeuré pensif outre mesure, de ce qui luy estoit aduenu le iour precedent, tres-aise toutefois & tres-satisfait de sa

fortune qui luy auoit permis de voir auant la mort ceſte belle Aſtrée. Et conſiderant que iamais il n'auoit eu tant de faueur d'elle, qu'en ceſte rencontre, hors-mis lors que ieune enfant il la vid au Temple de Venus, Il s'eſcrioit, O heureux malheur, qui as eſté plus fauoriſé que ma meilleure fortune! O bonté d'Amour, qui parmy ſes plus grandes peines donne meſme ſes plus grands contentemens! Qui voudroit iamais ſe retirer de ton obeiſſance, puis que tu as vn ſi grand ſoin de ceux qui ſont à toy? A ces paroles il adiouſta ces vers.

STANCES

BElle onde de Lignõ que i'enfle des mes pleurs,
Campagnes qui ſçauez quelles ſont mes douleurs,
Teſmoins de mes ennuis ô Foreſts ſolitaires,
Echo de qui la voix reſpond à mes accens,
Air remply de ſouſpirs & de cris languiſſants,
Ayez part à mon heur comme à tant de miſeres.

De tempeſtes touſiours le mont de Marſilly,
Quoy qu'il ſoit eſleué n'a le dos aſſailly,
Touſiours impetueux Lignon ne ſe courrouce,
L'eſpoir de mes moiſſons ne nous deçoit touſiours,
Par diuers changements s'entreſuiuent nos iours,
Et d'vn branle diuers, le temps meſme ſe pouſſe.

Ma Bergere dormoit: mais au tour de ſes yeux
Mille petits Amours voletoient ſoucieux,
A troupes les deſirs ſur ſa levre iumelle
Accouroient murmurans, cõme fantoſmes vains:
Et ces deſirs naiſſoient des amoureux Syluains,
Qui ne virent iamais vne Nymphe ſi belle.

Heureux, ah! trop heureux tous mes ennuis paſſez,
Vous eſtes à ce coup trop bien recompenſez,
Puis que ie l'ay peu voir auant que ie finiſſe:
Mais s'il ne te plaiſt pas de changer ſon deſdain,
Ie te ſupplie Amour, fay-moy mourir ſoudain,
De peur qu'en lãguiſſant mõ heur ne s'amoindriſſe.

En ſa courſe Lignon reflotte moins de fois,
Nos chãps iauniſſent moins, Iſoure a moins de bois,
Et moins de voix Echo, bien qu'elle ſoit ſon ame,
Moins d'eſſans a cet Air d'vn grand vent agité,
Que mõ cœur n'a d'Amour, ma Nymphe de beauté,
Que mon Amour de ſoy, que ſa beauté de flamme.

Ce pendant que ce Berger s'entretenoit de cette ſorte, Adamas & Leonide y arriuerent: & parce que le viſage de Celadon, beaucoup changé de ce qu'il ſouloit eſtre, donnoit teſmoignage du cõtentement qu'il auoit receu, le Druide & la Nimphe le recognoiſſans luy dirent apres quelques autres propos communs, qu'ils ſe reſiouïſſoiẽt de luy voir quelque eſpece de ſoulagement. Le plaiſir qui ſe lit en

mon visage, respondit Celadon, est comme ces Soleils d'hyuer, qui se leuent tard & se couchent de bonne heure, & qui à la verité apportent bien le iour, mais auec de si espaisses nuees que la clarté ny la chaleur ne s'en voit ny ne s'en ressent guere. Et lors il leur raconta la rencontre qu'il auoit euë de Syluandre, la lettre qu'il luy auoit mise entre les mains, & la venuë d'Astree auec toutes ces Bergeres, & comme il l'auoit veuë, & luy auoit mis vne lettre dans le sein. Mais helas ! mon pere, continua-t'il, encor que cet heur soit tres-grand pour moy, n'ay ie point occasion de craindre qu'il ne soit tenu que pour me faire mieux ressentir mes desplaisirs: & que le Ciel pour me donner plus de regret du miserable estat où ie suis, m'ayt voulu faire voir celuy, où ie deurois estre, s'il y auoit quelque iustice en amour.

Tant s'en faut, mon enfant, respondit le Druide, que ce sage Amour dont vous parlez, ayant soin de vous, & desseignant de mettre en vne fortune plus heureuse que vous n'auez point esté, a voulu vous donner ce petit contentement pour ne vous porter d'vne extremité en l'autre : sçachant assez combien tels changemens sont dangereux. Et pour vous monstrer que ie dis vray, Leonide vous dira ce qu'elle a apris, & quelle declaration d'amitié elle a veu faire à la belle Astree: la Nymphe

alors luy raconta le vain tombeau qui luy auoit eſté dreſſé, les ceremonies, les pleurs & les diſcours de chacun : & particulierement d'elle: & pour vous faire croire ce que ie dis, adiouſta la Nymphe, venez voir le tombeau de Celadon, il eſt ſi pres d'icy, que ie ne ſçay comment vous n'auez ouy les voix des filles Druides & du Vacie. Vous me racontez, dit le Berger, des choſes que ie n'euſſe pas creuës facilement de la bouche d'vn autre : Ie ne veux pas, repliqua la Nymphe, que vous m'adiouſtiez plus de foy qu'à la plus eſtrangere du monde, il me ſuffit que vous croyez à vos yeux. A ce mot le Druyde & Leonide le faiſant ſortir de ce lieu, le conduirent dans le bois où le vain tombeau luy auoit eſté dreſſé. O Dieu! quel deuint-il, & comme promptement il ſe mit à lire l'eſcriture que Syluandre y auoit miſe, & l'ayant releuë deux ou trois fois. I'aduoüe, dit-il, que vous m'auez dit la verité. Mais ayant receu vn ſi grand contentement, ſera-ce point faute d'Amour, ſi i'ay la volonté de viure, me voyãt priué de ſa veuë? Adamas alors prenant la parole, Il n'y a point de doute, luy dit-il, que ſi vous pouuez demeurer reclus & ſans la voir c'eſt faute de courage & d'Amour, Ah! d'Amour non, reſpondit incontinent le Berger: Ie l'aduoüeray bien du courage, qui en cette occaſion me deffaut autant que i'ay trop d'abondance d'amour. Ie croiray, reſpondit Ada-

mas, que vous n'aimez point Astree, si sçachant qu'elle vous ayme, & la pouuuant voir, vous vous tenez esloigné de sa presence. Amour, dit le Berger, me deffend de luy desobeir: Et puis qu'elle m'a commandé de ne me faire point voir à elle, appellez-vous defaut d'amour, si i'obserue son commandement? Quand elle vous l'a commandé, adiousta le Druyde, elle vous haïssoit. Mais à cette heure elle vous aime & vous pleure non pas absent mais comme mort. Comment que ce soit, respondit Celadon, elle me l'a commandé, & comment que ce soit, ie luy veux obeïr. Et toutesfois, reprit Adamas, quelque entier obseruateur, que vous soyez de ses commandemens, si est-ce que vous y auez desia contreuenu, puis que vous l'auez veuë, & vous estes presenté deuant ses yeux. Elle ne m'a pas deffendu, dit-il, de la voir, mais seulement de me laisser voir à elle. Et comment m'auroit-elle veu, puis qu'elle dormoit? Si cela est, respondit le Duyde, & comme en effect ie trouue que vous auez raison, ie vous donneray vn moyen de la voir tous les iours, sans qu'elle vous voye. Ie trouue cela bien difficile, respondit Celadon, car il faudroit, ou qu'elle dormist, ou que ie fusse caché en quelque lieu. Nullement, repliqua le Druyde: tant s'en faut, vous luy parlerez si vous voulez: Cela ne se peut, adiousta le Berger, si ie ne suis en lieu bien obscur. Vous serez, dit Adamas, en plein

iour; voyez seulement (si vous auez le courage) ou si l'amour a la force de le vous faire entreprendre. Ne croyez point, mon pere, respondit-il, qu'il y ait deffaut d amour en moy, ny courage, pourueu que ie ne contreuienne point à ses commandemens. Or, dit le Druyde: oyez donc ce que ie viens de penser. Il a pleu au grand Thautates de m'auoir donné vne fille que i'ayme, ainsi que ie pense vous auoir dit autresfois, plus que ma vie propre. Ceste fille, selon la rigueur de nos loix, est entre les filles Druydes nourrie dans les Antres des Carnutes, il y a plus de huict ans, dont ie n'ay nul espoir de la sortir de tant d'annees, que ie n'y ose penser, car il faut qu'elle y demeure vn siecle, dont la tierce partie n'est point encor escoulee. Peut-estre vous ressouuenez-vous bien que ie vous ay dit, que vous auez beaucoup de ressemblance & d'aage & de visage. Or ie me resous de faire courre le bruit, qu'il y a desia quelque temps qu'elle est malade, & qu'à cette occasion, les Druydes anciennes ont esté d'aduis que ie la retiraſſe iusques à ce qu'elle soit en estat d'y pouuoir faire les exercices necessaires. Et quelques iours apres vous vous habillerez comme elle, & ie vous receuray chez moy, sous le nom de ma fille Alexis, & il sera fort à propos de dire qu'elle est malade: car la vie que vous auez faicte depuis plus de deux Lunes vous a changé de sorte le visage, & tant

oſté de la viue couleur que vous ſouliez auoir, qu'il n'y a celuy qui n'y ſoit trompé en vous regardant. Et quoy que la reſſemblance qui eſt entre vous, ne ſoit pas telle, que quand on vous verroit enſemble on ne recogneut bien vne grande difference, il n'importe, d'autant qu'il y a ſi long temps que perſonne de cette contree ne l'a veuë, que quand vous ſeriez encor beaucoup moins reſſemblans me l'oyant dire, on ne laiſſera de vous prendre pour elle. Ie ne vois en tout cecy qu'vn inconuenient. C'eſt que tous les ans nous nous aſſemblons tous à Dreux qui eſt ſi proche des antres des Carnutes, que les Vacies & Druides ſçauront aiſément que ma fille n'en eſt point partie: mais il ne faut pas s'arreſter pour cela: car comme ie vous dis, cette aſſemblee des Druides ne ſe fait d'vne Lune & demye, & ſont contrains d'y demeurer plus de deux Lunes, & Dieu ſçait ſi auant ce terme vous n'aurez pris vos habits, & changé de vie! Or regardez Celadon, ſi cela n'eſt pas bien faiſable? Ah! mon pere, reſpondit le Berger, apres y auoir ſongé quelque temps, & comment entendez-vous qu'Aſtree, par ce moyen ne me voye point? Penſez-vous, adiouſta le Druide, qu'elle-vous voye, ſi elle ne vous cogniſt? Et comment vous cognoiſtra-t'elle ainſi reueſtu? Mais, repliqua Celadon, en quelque ſorte que ie ſois reueſtu, ſi feray-ie en effect Celadon, de ſorte que veritablement ie

luy desobeiray. Que vous ne soyez Celadon, il n'y a point de doute, respondit Adamas: mais ce n'est pas en cela que vous contreuiendrez à son ordonnance : car elle ne vous a pas deffendu d'estre Celadon, mais seulement de luy faire voir ce Celadon. Or elle ne le verra pas en vous voyant, mais Alexis. Et pour cõclusion, si elle ne vous cognoist point, vous ne l'offencerés point, si elle vous cognoist & qu'elle s'en fasche, vous n'en deuez esperer rien moins que la mort. Et telle fin n'est-elle pas meilleure que de languir de cette sorte? Voila, dit alors le Berger, la meilleure raison, & ie m'y veux arrester, & pource, mon pere, ie remets entre vos mains, & ma vie & mon contentement: disposez donc de moy, comme il vous plaira.

Ce fut de cette sorte qu'Adamas vainquit la premiere opiniastreté de Celadon: & afin qu'il ne changeast d'aduis, il s'en retourna dés l'heure mesme pour donner ordre à ce qui estoit necessaire, & sur tout pour faire courre le bruit du mal de sa fille, & de son retour. Car c'estoit la coustume des filles Druides qu'elles sortoient des Antres, lors qu'elles estoient malades, & si leurs parens n'estoient soigneux de les enuoyer querir, les anciennes leur renuoyoient, d'autant qu'elles tenoient pour vn grand mal-heur, lors qu'il y en mouroit quelqu'vne. Et cela fut cause qu'il feignoit que la sienne s'en reuenoit par le commandement des anciennes, & qu'il l'at-

tendoit de iour à autre. Cette nouuelle ayant couru quatre ou cinq iours, Adamas & Leonide reuindrent auec tout ce qui estoit necessaire vers Celadon, qui cependant auoit eu le loisir de dire Adieu à Lignon, & prendre congé de ses bois, de son antre, & sur tout du temple de la Deesse Astree: Et lors qu'il fut reuestu en Nimphe, (c'est ainsi qu'en cette contree s'habilloient les filles des Druides, quand elles reuenoient de leurs Antres) & qu'il fut prest à partir, ils furent d'auis qu'il falloit attendre le soir, afin que personne ne le vist arriuer seul, & cependant Adamas l'instruisoit de ce qu'il auoit à respondre à ceux qui s'enqueroient de la façon de viure des filles Druides, de leurs ceremonies, de leur sacrifice & de leurs escoles & sciences, mais en fin, luy disoit-il, le meilleur sera, ce me semble, d'en parler le moins qu'il veus sera possible, & principalement deuant ceux qui sçauront quelque chose, car pour les autres il n'importera, d'autant que facilement ils croiront ce que vous leur en direz. Or le iour estant presque finy, ils sortirent de ce lieu, à l'entree duquel Celadon auoit graué des vers de la pointe d'vn poinçon sur le rocher auec beaucoup de peine & de temps, les ayant commencez dés le iour qu'il resolut d'en sortir, pour memoire eternelle du sejour qu'il y auoit fait: ils estoient tels.

MADRIGAL.

DAns les triſtes recoins de cette roche obſcure;
Habiterent long tẽps l'amour & le deſdain;
Sans paſſer plus auant, ſi tu crains leur bleſſure,
Paſſant fuy-t'en ſoudain.

Car comme le charbon ſa flamme eſtant eſteinte
Retient long temps le chaut,
Auſſi craindre il te faut,
Que ces grands Dieux abſents de leur demeure feinte
Ayent laiſſé dedans
Des feux encor ardans.

Cette affaire fut conduite par Adamas, auec tant de prudence, que Paris meſme n'en ſçeut rien, ayant reſolu de le tromper, afin que les autres y fuſſent mieux deceus. Il receut donc pour ſa ſœur cette feinte Alexis, c'eſt ainſi que d'oreſnauant nous appellerons Celadon: & de fortune lors qu'Adamas arriua chez luy il n'y eſtoit point, qui fut vne bonne rencontre, parce qu'il ne vid point qu'elle eſtoit ſeule; d'abord il la fit mettre au lict, diſant qu'elle eſtoit trauaillee du long chemin, & de ſon mal, de ſorte que Paris ne la vid que le matin qu'Adamas & Leonide ne la voulurent laiſſer ſortir de la chambre, dont les feneſtres eſtoient ſi fermees que le peu de

de clairté empeſchoit de deſcouurir ce qu'ils vouloient tenir caché: & continuerent de cette façon pluſieurs iours, encor que cet artifice fut bien ſuperflu, d'autant qu'elle ſçauoit ſi bien ioüer ſon perſonnage qu'il n'y auoit perſonne qui la peut ſoupçonner. Toutesfois cela la r'aſſeura encor dauantage, parce qu'elle receut en cet eſtat preſque toutes les viſites de ſes voiſines qui s'en alloient plus ſatisfaites d'elle qu'il ne ſe peut dire.

Quelques iours s'eſcoulerent de cette façon: en fin elle commença de viſiter la maiſon, & de ſortir dehors, faiſant ſemblant que l'air la fortifioit. L'aſſiette du lieu eſtoit tres-belle & agreable, ayant la veuë de la montagne & de la plaine, & meſme de la delectable riuiere de Lignon, depuis Boën iuſques à Feurs. Cela auoit eſté cauſe, que Pelion, pere d'Adamas y auoit fait baſtir: Et depuis Adamas y fit eſleuer le ſomptueux tombeau de ſon frere Belizar au ſortir de la maiſon, & tout aupres d'vn petit boccage qui touchoit preſque la maiſon du coſté de la montague. En ce lieu Alexis & Leonide ſe venoient bien ſouuent promener à cauſe de la beauté des allées, & de la veuë: & par ce qu'il falloit vn peu monter, Alexis prenoit quelquefois Leonide ſous les bras quand elles n'eſtoient pas veuës, & vne fois entre-autres qu'elles s'eſtoient leuees aſſez matin, & qu'Alexis luy rendoit ce ſeruice: voicy, dit la Nim-

phe en soufriant, vn seruice que vous aimeriez bien mieux rendre à quelque autre qui peut estre ne vous en sçauroit pas tant de gré que moy. Ha! Nymphe, dit Alexis en soufpirant, ie vous supplie au nom de Dieu ne renouueller point le souuenir de mon mal: penseriez vous que ie peusse l'oublier, le ressentant d'ordinaire comme ie fay? Elles paruindrent auec ces propos au bocage, qui estant plus releué que la maison, descouuroit encores mieux toute la plaine: de sorte qu'il n'y auoit reply ny destour de Lignon, depuis Boën d'où il commençoit de sortir de la montagne, iusques à Feurs, où il entroit en Loire, qu'elles ne descouuriſſent aisément. Cette representation fut si sensible à la feinte Alexis, qu'elle ne peut s'empescher de dire tout haut.

Ha! mes tristes yeux, comment souffrez-vous sans mort la veuë de ces riues heureuses, où vous laissates par mon départ tout vostre contentement. Leonide qui vouloit l'interrompre; Ie croy, luy dit-elle, que de tous ceux qui aiment vous estes seule qui vous ennuyez de voir les lieux où vous auez receu du plaisir: car si le souuenir des trauaux passez est agreable à la pensee, à plus forte raison le sera celuy du bon-heur receu. La triste Alexis luy respondit, Ce qui rend douce la memoire du mal passé, c'est ce qui rend celle du bien pleine d'insupportables amertumes, parce que la

cognoissance d'auoir passé ce mal, resioüit, & celle de n'auoir plus ce bien, attriste: mais encore ay-ie vne surcharge à mes ennuis, qui est de ne sçauoir l'occasion de mon mal. C'est ie vous iure Leonide, vne des plus cruelles pointes qui me trauerse le cœur en ceste affliction. I'ay fait vne exacte recherche de ma vie, mais ie n'en ay peu condamner vne seule action: de penser qu'vne humeur volage ou quelque autre dessein luy ait donné volonté de changer d'amitié, c'est la trop offencer: & dementir trop de tesmoignages que i'ay du contraire! de croire aussi qu'elle me traitte ainsi sans quelque raison, c'est auoir trop peu de cognoissance d'elle, de qui les moindres actions n'en sont iamais despourueuës: qu'est ce donc que nous accuserons de nostre mal? O Dieux! ie pense que la langue ne pouuant bien expliquer le mal, duquel les sentimens ne peuuent assez bien comprendre la grandeur, vous ne voulez pas que l'entendement le cognoisse! Et lors continuant ces tristes pensees, voyez-vous, dit-elle, grãde Nimphe, vne petite Isle que Lignon faict au droict de ce hameau, qui est de là la riuiere, vn peu plus en là que Mont-verdun, & vn peu par dessus Iulieu. Nous y estions passez par dessus des grosses pierres que nous auions iettees en l'eau de pas en pas, parce qu'en ce temps-là, nous cherchions les lieux les plus cachez pour éuiter la veuë de nos parens, &

meſme de mon pere, qui ne trouuant remede à cette affection qu'il voyoit croiſtre deuant ſes yeux, reſolut de me faire ſortir de la Gaule, & me faire paſſer les Alpes, & viſiter la grande cité, penſant que l'eſloignement pourroit obtenir ſur moy ce que ſes deffences & contrarietez n'auoient iamais peu: & parce que nous en eſtions bien aduertis, nous allions cherchant, comme i'ay dit, les endroits les plus reculez, pour au moins employer le peu de temps qui nous reſtoit à nous entretenir ſans contrainte. Quelquefois à cauſe de la commodité du lieu, nous venions dans ce rocher que vous voyez beaucoup plus pres de nous, qui eſt creux, & laiſſions Licidas ou Philis en ſentinelle pour nous aduertir quand quelqu'vn paſſeroit, parce qu'eſtant prez du grand chemin nous auions peur d'eſtre oüis & entendus. Or cette fois, comme ie vous dy, ſuiuant nos brebis qui s'eſtoient comme de couſtume ramaſſees enſemble, nous paſſames ſur des gros cailloux en cette petite Iſle de Lignon: Et quoy que nous euſſions deſia diuerſes fois pris congé l'vn de l'autre, afin de n'eſtre point ſurpris, car mon pere me tenoit caché le iour de mon depart, ſi ne laiſſames nous de renouueller encor nos Adieux. D'abord que nous viſmes que nous ne pouuions eſtre apperceus de perſonne, elle s'aſſit en terre, & s'appuya contre vn arbre, & moy me iettant à genoux ie luy pris la main,

& apres l'auoir baiſee & moüillée de mes larmes quelque temps, en fin lors que ie peus parler ie luy dis.

Doncques mon bel Aſtre, il faut que ie vous eſloigne, & que ie ne meure pas, puis que vous me l'auez commandé? Mais comment le pourray-ie, ſi la penſee de ceſt eſloignement m'eſt tant inſupportable qu'elle m'oſte preſque la vie, toutes les fois que ie me ſouuiens qu'il vous faut laiſſer? Elle ne me reſpondit rien, mais me ietta vn bras au col & me fit coucher en ſon giron, exprez, comme ie croy, pour m'oſter la veuë des larmes, qu'incontinent apres elle ne peut retenir: & parce que i'attendois qu'elle me diſt quelque choſe, ie demeuray quelque temps muet; elle cependant, me flattoit les yeux & les cheueux auec la main, & me ſembloit bien d'oüir quelques ſouſpirs qui eſtans contraints n'oſoient ſortir auec violence pour ne ſe faire oüir. Ayant en ce ſilence quelque temps repenſé en mon mal, en fin ie parlay à elle de cette ſorte. Helas! mon Aſtre, ne plaignez-vous point ce miſerable berger que la cruauté d'vn pere, & la rigueur du deſtin chaſſe d'aupres de vous? Elle me reſpondit auec vn grand ſouſpir. Eſt-il poſſible, mon fils, que vous auez memoire de ma vie paſſee, & que vous entriez en doute que ie ne reſſente viuement tout ce qui vous déplaiſt? Croyez, Celadon, que ie vous rendray té-

moignage que ie vous ayme, & Dieu vueille que ce ne soit trop clairement. Ie me releuay pour voir quelle estoit cette preuue qu'elle me vouloit donner de son amitié: mais elle tourna la teste de l'autre costé, & me remit auec la main au mesme lieu où i'estois auparauant, afin que ie ne visse ses larmes, dont il sembloit que son honneur eust honte: c'estoit peut-estre, dit Leonide, son courage glorieux, qui ne vouloit qu'autre qu'Amour sceut que l'Amour l'eust surmonté.

Quoy que ce fust, dit Alexis, elle voulut que ie visse ce que l'amour la contraignoit de faire pour moy. Pourquoy, luy dis-je, mon bel Astre, si mon esloignement vous faschе, ne me commandez-vous que ie demeure? croyez vous qu'il y ait commandement de pere, ny contrainte de la neceſſité, qui me face contreuenir à ce que vous m'ordonnerez? Mon fils, me dit-elle alors, i'aymerois mieux la mort que vous destourner de vostre voyage: vous offenceriez trop contre vostre deuoir, & moy contre mon honneur. Et ne pensez pas que ie face doute du pouuoir absolu que i'ay sur vous: ie vous iuge par moy-mesme qui sçay bien n'y auoir puissance de pere, authorité de mere, volonté de parens, conseil ny sollicitation d'amis, qui me puisse iamais faire contreuenir à l'amitié que ie vous porte. Et afin que vous partiez auec quelque contentement d'aupres de moy, em-

portez cette asseurance auec vous. Ie vous iure & promets en presence de tous les Dieux que i'appelle à tesmoins, & par cette ame qui vous ayme tant, dit-elle, mettant la main sur son estomac, qu'il n'y a mon fils, ny ordonnance du Ciel, ny contrainte de la terre, qui me face iamais aymer autre que Celadon, ny qui me puisse empescher que ie ne l'ayme tousiours. O paroles! dit alors en souspirant Alexis: ô paroles dites trop fauorablement à celuy qui depuis deuoit estre tant défauorisé.

Quelques iours apres ie partis, & passant par les Allobroges, ie ne sçaurois vous dire combien ie courus de fortune par les rochers & precipices affreux des Sebusiens, de Caturiges, des Brauomices & Catroceles, & iusques aux Segusienses, où ie paracheuay les Alpes Coties: par autant de pas que l'on faict, autant voit-on de fois l'horreur de la mort; & toutefois cela n'estoit point capable de distraire ma pensee. En passant sous ces effroyables rochers que l'on ne peut regarder qu'en haussant la teste de propos deliberé, & tenant son chappeau, de peur qu'il ne tombe, ie fis ces vers.

STANCES.

PRecipices, rochers, montagnes ſourcilleuſes,
Abiſmes entr'ouuers, vous pointes orgueilleuſes,
Qui vous armez d'horreur & d'eſpouuentement,
Encor que de pitié vous ne ſoyez atteintes,
De vos ſommets chenus eſcoutez mes cõplaintes,
Et ſoyez pour ce coup teſmoins de mon ſerment.

Ainſi que i'apperçois deſſus vos teſtes nuës,
Les arbres ſe nourrir, & voiſiner les nuës,
Ie fay veu qu'à iamais en moy ie nourriray,
Contre tous mes malheurs mon amour infinie:
Accroiſſe s'il ſe peut le Ciel ſa tyrannie,
Si ie n'eſmeus l'Amour, la mort ie fleſchiray.

Et parce qu'auparauant ayant paſſé les deſtoits des Sabuſiens, ie voulus euiter la faſcheuſe montagne des Caturiges me mettant ſur le Roſne, ie me reſolus de ſuiure ce grand lac qui flotte contre les rochers eſcarpez de cette montagne, mais ie ne fus pas ſoulagé par l'eau dauantage que par la terre: au contraire la tourmente s'eſleuant, nous failliſmes pluſieurs fois de nous perdre tous. Et lors que chacun pour la prochaine mort qui nous menaſſoit, trembloit dans le batteau, ſans eſtre eſmeu de cette crainte, ie ne penſois qu'en ma Bergere, & voicy des vers que i'en fis à l'heure meſme.

SONNET.

ONdes qui ſouſleuez vos voutes vagabondes,
Contre le foible ſein de mon freſle vaiſſeau,
Scachez que dans le ſein ie porte vn tel flambeau,
Qu'il peut rẽdre vne mer des abyſmes ſans ondes.

Pluſieurs fois de mes yeux les deux ſources fecondes,
Auroient deſia faict naiſtre vn Ocean nouueau,
Si l'ardeur de ce feu ne conſommoit leur eau,
Vagues refuyez donc en vos grottes profondes.

De vos replis boſſus plus fort vous nous hurtez,
Sans craindre de l'Amour les flãbeaux redoutez,
N'eſtes vous point d'enfer quelque ſource maudite?

O Dieux! s'il eſt ainſi du deſtin eſtably,
Sont pluſtoſt qu'vn Lethé, pour le moins vn Cocyte,
Fleuue pluſtoſt de mort, que fleuue de l'oubly.

Au ſortir de ce grand lac, ie trauerſay les grands bois des Caturiges, & apres auoir paſſé Iſeré, riuiere qui vient des Centrons, ie trauerſay l'eſtroitte valée des Carroceles, & Bramouices, qui me conduit iuſques aux monts Coties. Ie fis en paſſant par ces grands rochers, & ces deſerts des vers que i'ay oubliez: mais vn eſtranger en la

compagnie duquel ie m'estois mis, en fit, qu'il me recita, & parce qu'ils me plurent, ie les appris par cœur, ils estoient tels.

SONNET.

Des Montagnes & Rochers à vn Amant.

CEs vieux Rochers tous nuds, glissants en precipices,
Ces cheutes en Torrent, froissez de mille saults,
Ces sommets plus neigeux, & ces monts les plus hauts.

Si ces Rochers sont vieux, il faut que ie vieillisse
Lié par la constance au milieu de mes maux:
S'ils sont nuds & sans fruict, sans fruict sont mes trauaux,
Sans qu'en eux nul espoir ie retienne ou nourrisse.

Et ces Torrents rompus, sont-ce pas mes desseins,
Ces Neiges vos froideurs, ces grands Monts vos desdains?
Bref ces deserts en tout à mon estre respondent.

Sinõ que vos rigueurs plus malheureux me font.
Car d'vn chaud bien souuent quelques neiges se fondent,
Mais las! de vos froideurs, pas vne ne se fond:

Leonide qui estoit bien aise de distraire Alexis de ses fascheuses pensées, Racontez-moy, luy dit-elle, ce que vous vistes de rare, en vostre voyage. Cela seroit trop long, respondit-elle, car l'Italie est la prouince la plus belle du monde: & mesme quand i'eusse descendu des Monts Cotes, &, que i'eus passé la ville des Seguſiennes. Mais ie vous veux raconter l'vne des plus belles aduentures qui m'y aduindrent, m'asseurant que nous en aurons assez de loisir.

HISTOIRE
D'VRSACE ET D'OLYMBRE.

SCachez donc, Madame, qu'Alcipe ayant faict dessein de m'esloigner d'Astrée, il m'ordonna de laisser les habits des Bergers, afin que plus librement ie peusse frequenter parmy les bonnes compagnies: Car en ces pays dont ie vous parle, il n'y a que les personnes plus viles qui demeurent aux champs, & les autres habitent dans les grandes villes, qu'ils nommẽt Citeu, où les Palais de marbre & les enrichissemens qui surpassent l'imagination, estonnent plustost ceux qui les regardent, qu'ils ne peuuent estre assez considerez: Encores certes, que chacun y fut effrayé de la venuë d'vn barbare qui par mer estoit descendu en Italie, &

l'auoit presque toute rauagée, & Rome particulierement. I'auois tant de desir de me rendre aimable, que ie ne vous sçaurois dire auec qu'elle curiosité ie voulois apprendre toutes choses, esperant qu'Astrée m'en aimeroit mieux: Approchant donc de l'Appennin, ie sceus qu'il y auoit des montagnes qui brusloient continuellement, afin d'en sçauoir parler à mon retour, ie voulus les voir, & cela fut cause que me destournant vn peu du grand chemin, ie pris à main droicte. Mais ie fis vne rencontre qui rompit mon dessein comme ie vous diray. Ie n'auois pas encor monté plus de deux milles, c'est ainsi qu'ils content la distance des lieuës, que iouïs vne voix qui se plaignoit: & parce que i'eus opinion que ce seroit peut-estre quelqu'vn qui auroit faute d'assistance, ie tournay du costé où mon oreille me guidoit. Ie n'eus pas marché cent pas que ie vis vn homme estendu de son long contre terre, qui sans m'apperceuoir à l'heure que i'arriuay parloit de ceste sorte.

SONNET.

S'il doit mourir ou viure.

MOn eſprit combatu diuerſement chancelle,
Dois-ie viure ou mourir parmy tant de malheurs?
Si ie vis, he comment ſouffrir tant de douleurs?
Si ie meurs, he comment eſtre à iamais ſans elle?

En mourant ie n'auray que l'eſpine cruelle,
Dont Amour ſi ſouuent m'a tant promis de fleurs,
En viuant ie ſeray touſiours noyé des pleurs,
Que mon cuiſant regret ſans ceſſe renouuelle.

Pour tromper tant de maux, mon cœur que ferons-nous?
Viuons. La vie en fin eſt agreable à tous,
Mourons. Douce eſt la mort dõt l'ame eſt ſoulagée.

En quel cruel eſtat m'ont reduit mes ennuis,
Puis que ny vif ny mort, la miſere où ie ſuis,
Tant mon deſaſtre eſt grand, ne peut eſtre allegee.

Miſerable Vrſace, diſoit-il, apres s'eſtre teu quelque temps, iuſques à quand te tromperà ce vain eſpoir qui te flatte? combien te fera-t'il paſſer encores de iours en ceſte cruelle miſere?

Et combien te contraindra-t'il de conseruer ceste vie tant indigne, & de tes actions, & de ton courage? Toy qui as le cœur si plein d'outrecuidance que d'auoir leué les yeux à l'espouse d'vn Cesar, qui as eu le courage pour la venger & ton amour aussi, de tremper tes mains dans le sang d'vn autre en autre, en auras-tu maintenant si peu que tu puisse viure, & voir ta chere Eudoxe entre les mains d'vn Vandale qui l'emmene dans le profond de l'Afrique, & pour triompher & pour saouler, peut estre son impudicité? O Dieu! comment souffrirez-vous que ceste beauté qui veritablemẽt ne doit estre sinon adorée, soit indignement la despoüille d'vn si cruel barbare? Si l'outrecuidance de l'Empire Romain vous a despleu: si les vices de la miserable Italie vous ont offensé: ie ne trouue pas estrange que vous l'ayez mise en proye aux Huns & aux Vandales, & que Rome mesme riche des despoüilles de toutes sortes de gens; car il est bien raisonnable qu'elle leur rende auec vsure ce qu'elle leur a rauy. Mais, ô Dieux, comment souffrirez-vous que ceste beauté qui estoit diuine, coure maintenant la fortune des plus miserables choses humaines? Et tu le sçais, Vrsace, & tu l'as veu deuant tes yeux, & tu n'és pas mort. Et tu te vantes encores d'estre ce mesme Vrsace Romain qui a esté aymé de ceste diuine Eudoxe, & qui as vãgé & deliuré l'Empire & ceste belle

de la tyrannie de Maxime? ah meurs! meurs si tu veux que le nom t'en demeure auec raison, & ce que le regret n'a peu faire que ce fer le face maintenant, pour lauer par ceſt acte ſignalé, la honte d'auoir ſurueſcu la liberté d'Eudoxe.

Cét eſtranger parloit de ceſte ſorte: & prenant tout tranſporté de fureur vn petit glaiue qui luy pendoit à coſté de la cuiſſe, il s'en fut donné, ſans doute, dans l'eſtomach, ſi vn ſien compagnon accourant à temps ne luy euſt retenu le bras qu'il auoit eſleué pour donner vn plus grand coup. Mais il aduint qu'en luy ſauuant la vie il faillit d'auoir la main couppée. Car Vrſace ſe ſentant pris, & ayant deſia l'eſprit occupé de l'opinion de la mort, il le retira ſi promptement, que ſa manche luy eſchappa, & la main de celuy qui eſtoit ſuruenu, coulant le long, le trenchant luy fit vne grande bleſſure, qui fut cauſe que ne le pouuant plus retenir de ceſte main, & craignant qu'il ne paracheuaſt ſon cruel deſſein, il ſe ietta ſur luy, luy diſant, iamais Vrſace ne mourra ſans Olymbre. Grand effect de l'amitié; à ce nom d'Olymbre, ie vis cét homme auparauant ſi tranſporté reuenir tout à coup en luy-meſme, & comme s'il fut tombé de quelque lieu bien haut, il ſembloit tout eſtonné de ce qui luy eſtoit aduenu, & de ce qu'il voyoit: en fin lors qu'il pût prendre la parole. Amy, dit-il, hé quel démon contraire

à mes desirs t'a conduit en ce lieu escarté pour m'empescher de suiure, si ie ne puis comme Vrsace, comme son esprit, pour le moins sa tant aimée Eudoxe? Vrsace, luy dit-il, le Dieu qui preside aux amitiez, & non point vn mauuais démon, est cause que ie te cherche depuis trois iours, non pour t'empescher de suiure Eudoxe, si c'est ton contentement, mais pour t'y accompagner, ne voulant souffrir que si ton Amour te faict faire ce cruel voyage, mon amitié ait moins de pouuoir à me faire tenir compagnie. Et par ainsi si tu veux acheuer le dessein que tu dis, il faut que tu faces resolution de mettre premieremẽt ce fer que tu tiens en la main, dans l'estomach de ton amy, & puis rouge & fumeux de mon sang, tu pourras executer en toy ce que tu voudras. Ah: Olymbre, dit-il, que tu me fais faire vne requeste dont l'effect est incompatible auec mon amitié: penses-tu que ma main pût auoir la force d'offencer l'estomach de l'amy d'Vrsace? me tiens-tu pour si cruel, que ie puisse consentir à la mort de celuy de qui la vie m'a tousiours esté plus chere que la mienne propres. Oste, oste cela de ton esprit: iamais ceste volonté ne sera en ceste ame qui t'a aymé, & qui ne cessera iamais de t'aymer. Mais si tu as quelque compassion de ma peine, par nostre ancienne & pure amitié, ie te coniure, amy de me laisser sortir de ceste misere où ie suis. Est-il possible, respondit incontinent Olymbre,

Olymbre, que mon amitié eſtant ſi parfaicte enuers toy, ie recognoiſſe la tienne ſi defaillante? Tu n'as pas le courage de m'oſter la vie, afin que ie te puiſſe ſuiure, & tu as bien la volonté de te rauir de moy, afin que tu puiſſes ſuiure Eudoxe? Crois-tu la mort eſtre bien ou mal? Si c'eſt mal pourquoy veux-tu le donner à ce que tu ſçais bien, que Olymbre ton amy ayme plus que luy-meſme? Si c'eſt bien, pourquoy ne veux-tu qu'Olymbre que tu aymes participe à ce bien auec toy? Pour toutes raiſons, reſpondit Vrſace, ie ne te puis dire autre choſe, ſinon, qu'Olymbre viura eternellemẽt, s'il ne meurt que de la main d'Vrſace, & que tu me rendras vne extreme preuue d'amitié, de me laiſſer librement paracheuer ce deſſein qui ſeul peut effacer la honte d'auoir ſurueſcu à mon bon-heur. Et en diſant ces paroles il eſſayoit de retirer le bras que ſon amy luy tenoit engagé ſous le corps: dequoy m'apperceuant, & craignant que celuy qui eſtoit bleſſé n'euſt pas aſſez de force pour l'en empeſcher, ie m'approchay doucement d'eux, & prenãt la main d'Vrſace, ie luy ouuris les doigts à force, & me ſaiſis du glaiue. Et parce que l'effort qu'Olymbre faiſoit luy auoit faict perdre beaucoup de ſang par la bleſſeure de la main incontinent apres ſe ſentit defaillir, & prenant garde que c'eſtoit à cauſe de la perte du ſang, il ſe leua de deſſus ſon compagnon,

& luy monſtrant ſa main; Amy, luy dit-il, tu as faict ce que tu deurois, voila ie m'en vay t'attendre aupres d'Eudoxe, bien-heureux de ne te pas ſuiure, puis que tu voulois mourir: & preſque en meſme temps ſe laiſſant couler en terre il s'eſuanoüit ſur le ſein de ſon amy. Vrſace preſſé de la crainte d'vne telle perte, l'aiſſa l'opinion qu'il auoit de ſe tuer pour le ſecourir, & courant à vne fontaine qui eſtoit pres de là en apporta de l'eau ſur ſon chappeau pour luy ietter au viſage. Cependant parce que ie cognus bien que le mal procedoit de la perte qu'il faiſoit de ſon ſang, ie luy liay la playe auec vn mouchoir, y mettant vn peu de mouſſe, ne pouuant promptement y trouuer autre remede: & ie n'auois encore acheué qu'Vrſace reuint, qui arrouſant le viſage de ſon amy d'eau froide, & l'appellant à haute voix, par ſon nom, le fit en fin reuenir. A l'ouuerture de ſes yeux, Helas! dit-il, amy pourquoy me r'appelles-tu? laiſſe partir mon ame bien contente, & permets qu'elle t'attende où tu veux aller, & aye ceſte creance d'elle ie te ſupplie, qu'elle ne pouuoit clore ſes iours plus heureuſement que par ta main, & en te faiſant ſeruice. Olymbre, dit Vrſace, s'il faut que tu partes pour venir auec moy, il faut que ie ſois le premier: & pource ne penſe point que mon amitié permette que le paſſage ſoit ouuert

à ton ame par ta main, qu'elle meſme & auec le meſme fer n'ait chaſſé la mienne hors de ſon miſerable ſeiour. Et à ce mot, il cherchoit de l'œil où eſtoit l'arme que ie luy auois oſtée, dont me prenant garde, Ne penſe, luy dis-ie, Vrſace, de pouuoir ſatisfaire auec ce fer à ta cruelle deliberation: le Ciel m'a enuoyé icy pour te dire, qu'il n'y a rien au monde de ſi deſeſperé qu'il ne puiſſe remettre en ſon premier eſtat, lors qu'il luy plaira, & pour te deffendre de ne point attenter ſur la vie, ny de toy ny de ton amy, car c'eſt à luy à qui elle eſt, & non point à nous. Que ſi tu fais autrement, ie t'annonce de la part du grand Dieu, qu'au lieu de ſuiure ceſte Eudoxe que tu deſires auec tant de paſſion, il te releguera dans les obſcures tenebres, où tant s'en faut que tu ayes iamais ceſte veuë tant ſouhaittée, qu'au contraire il ne t'en laiſſera pas la memoire ſeulement. Ie vous raconteray, Nymphe, dit Alexis, vn eſtrange effect. Olympe oyant mes paroles, ſurpris de rauiſſement ſe voulut leuer pour ſe mettre à genoux deuant moy: Mais la foibleſſe l'en empeſcha, & ſeulement me ioignit les mains, ſe tournant de mon coſté. Mais Vrſace ſe proſternant à mes pieds; O meſſager du Ciel, me dit-il, que ie recognois, ſoit aux diſcours, ſoit à l'eſclat du viſage, me voicy preſt, qu'eſtce que tu commandes? Ils vous prindrent, interrompit

Leonide pour Mercure, parce qu'ils le repreſentent ieune & beau comme vous eſtes. Il eſt vray, reſpondit Alexis, qu'ils me penſerent eſtre Mercure ou quelque meſſager celeſte. Mais ie ne ſçay pourquoy, tant y a que pour me preualoir à leur profit de ceſte opinion, ie fis telle reſponſe à Vrſace, Dieu ô Vrſace te commande, & à toy auſſi Olymbre, de viure & d'eſperer. Et à ce mot ſortant de ma poche vn petit cuir plein de vin, à la façon des Viſigots i'en fis boire vn peu à Olymbre: & luy donnant la main ie luy dis, Debout, Olymbre, le Ciel te guerira bien-toſt de ceſte bleſſeure, & pour cét effect, allons en ceſte bourgade prochaine, car il veut que les graces qu'il fait ſoient le plus ſouuent par l'entremiſe des hommes, afin d'entretenir l'amitié entr'eux, par ces mutuelles obligations. Ce fut vne choſe eſtrange que l'effect de l'opinion en cet homme, puis que penſant que ie fuſſe enuoyé du Ciel, & que le breuuage que ie luy auois donné, fut quelque choſe diuin, le voila qui reprit ſes forces, & ſe mit à me ſuiure, tout ainſi preſque que s'il n'euſt point eu aucun mal. Craignant toutesfois que quelques defaillance ne luy reuint, ie me tournay vers Vrſace, & luy dis, Encor que le Ciel puiſſe donner telle force à voſtre amy, qui luy ſera neceſſaire, ſi n'eſt-il point hors de propos, que vous luy aidiez à marcher. Car Dieu ſe plaiſt, d'au-

tant qu'il eſt bon, de voir les effects de la bonté entre les hommes. A ce mot Vrſace s'approchant de ſon amy le pria de s'appuyer ſur luy: De cette ſorte nous arriuaſmes à la prochaine bourgade, où de fortune nous trouuaſmes vn Mire qu'ils nomment Chirurgien, qui penſa la main d'Olymbre: & parce qu'il n'y auoit rien de dangereux que de la perte du ſang, il luy ordonna de tenir le lict pour quelque temps.

Quant à moy, ie me retiray en vn autre logis, eſtant bien aiſe de leur auoir rendu ce bon office: encores que cela fut cauſe que mon deſſein demeura imparfaict, car le iour eſtoit tant aduancé, qu'il n'y auoit pas du temps pour aller voir ces Montagnes bruſlantes. Vrſace fut bien empeſché quand il me vit partir, parce qu'il me vouloit accompagner: & toutesfois ſon amitié luy deffendoit d'eſlongner ſon amy en cét eſtat. Ie recognus aiſément ſa peine, & pour l'en oſter ie luy dis qu'il deuoit demeurer aupres de ſon amy, & que Dieu luy ſçauroit gré de l'aſſiſtance qu'il luy rendroit. Si ie ne l'en euſſe empeſché, ie croy qu'il ſe fuſt ietté à mes pieds pour remerciment: Mais ne voulant le ſouffrir, ie luy deffendis, & incontinent ie me retiray en vn autre logis. Mais Vrſace m'ayant ſuiuy de loing, remarqua le lieu où i'eſtois entré, & ayant ſceu que i'auois demandé à loger, s'en retourna vers

ſon amy pour l'aduertir, qu'encores que ie fuſſe ſorty de leur logis, toutesfois ie ne m'en eſtois pas allé, eſperant par ce moyen que ie le reuerrois encores. Car, grande Nmphe, ils auoient pris vne ſi grande confiance en moy, qu'ils s'aſſeuroient, auec mon aſſiſtance, de r'auoir bien toſt Eudoxe : Mais trouuant qu'il s'eſtoit endormy, il reuint incontinent où i'eſtois, & voyant que ie prenois mon repas, il demeura vn peu eſtonné. Si n'en fit-il point de ſemblant, tant qu'il vid quelques perſonnes du logis autour de moy : mais quand la nappe fuſt oſtée, & que nous demeuraſmes ſeuls, ie luy dis qu'il ſerraſt la porte de la chambre ſur nous : & puis le faiſant aſſeoir, quoy qu'auec beaucoup de peine, pour le mettre hors d'erreur, ie luy parlay de ceſte ſorte. Ie voy bien Seigneur Cheualier, que l'aſſiſtance que vous auez euë de moy, tant à propos, vous a faict croire que i'eſtois quelque choſe plus qu'homme, & n'ay point eſté marry que vous ayez eu ceſte creance, afin de vous deſtourner du cruel & furieux deſſein que vous auiez. Mais à ceſte heure que la raiſon a repris ſa premiere force en vous, ie ne veux pas que vous demeuriez plus long temps deceu. Sçachez donc que ie ſuis Celte que vous appellez Gaulois, & nay dans vne contrée, dont les habitans ſont nommez Seguſiens & Foreſiens.

Quelques occasions qui seroient longues & inutiles à vous desduire m'ont fait sortir de ma patrie, & me contraignent de demeurer en ceste Italie, pour quelque temps. Toutesfois ie tiens pour certain que ce ne fust point sans vne particuliere prouidence du Ciel, que ie fus conduit si à propos au lieu où vous estiez, puis qu'il s'en est ensuiuy vn si bon effect. Ie l'en remercie de tout mon cœur, & me semble que vous en deuez faire de mesme, puis que vous deuez estre tres-asseuré, qu'il ne vous eust point retiré de ceste prochaine mort, si ce n'eust esté pour faire de vous quelque chose, ou à sa gloire, ou à vostre honneur & contentement. Ie vy à ces paroles qu'Vrsace deuint passe, & changea deux ou trois fois de couleur, se voyant deceu de l'assistance diuiuine qu'il auoit esperée: toutesfois comme homme de courage, apres y auoir pensé quelque temps; I'aduouë, me dit-il, que i'ay esté deceu, car vous voyant en quelque sorte vestu d'autre façon, que nous ne sommes, le visage si beau, oyant vostre voix plus douce, & vostre parole si graue, & de plus estant arriué presque inuisiblement, & si à propos pres de nous, il faut que i'aduoüe que ie vous prins pour l'vn des Messagers du grand Dieu, mais puis que i'entends par vostre bouche mesme que vous estes mortel comme nous, ie ne veux pas laisser de croire pour cela, que

vous ne soyez enuoyé de luy pour luy conseruer la vie de deux fideles seruiteurs. Et quoy que par la premiere opinion que i'auois euë de vous, ie me fusse incontinent figuré des assistances extraordinaires du Ciel, ie n'en veux pas pour cela perdre l'esperance entierement, puis que par la rencontre que nous auons faicte de vous, il est impossible de nier que ce ne soit vn soin particulier, que quelque grand Dieu, ou grand démon, pour le moins a de la conseruation de nostre vie. N'en doutez point, luy dis-ie, ny que vous ne soyez reseruez à quelque meilleure fortune, puis qu'ils vous ont retirez d'vn danger si apparent: car ils ne font iamais rien que pour nostre mieux: & parce que ie suis estranger, & du tout ignorant de la fortune que vous regrettez, ce me seroit vn grand plaisir de l'oüyr de vostre bouche afin que ie sceusse pour le moins, pour qui les Dieux m'ont faict viure ceste iournée. Alors auec vn grand souspir il me respondit de cette sorte. Le Ciel me puniroit auec raison, comme vn ingrat, si ie refusois à celuy qui m'a conserué la vie, de luy raconter quel en a esté le cours, & l'entresuitte. Et pour ce ie satisferay à vostre curiosité, auec promesse toutesfois que vous tiẽdrez secret ce que ie vous en diray, car estant descouuert, il pourroit estre cause de la perte de ceste vie, que nous pouuons dire que vous nous auez conserué. Et

luy en ayant donné toute l'asseurance qu'il voulut, il continua de cette sorte.

Alexis vouloit continuer son discours, & raconter tout au long ce qu'Vrsace luy auoit dit. Mais Adamas suruenant l'en empescha. Car Leonide & elle furent contraintes de se leuer, & luy rendre l'honneur qu'elles luy deuoient, & le sage Druide les prenant chacune d'vne main commença de se promener par vne allee qui, encores que couuerte du Soleil, ne laissoit d'auoir vne belle veuë du costé du bois d'Isoure: & cependant qu'ils discouroient de diuerses choses, on les vint aduertir que Syluie estoit arriuee, & qu'elle estoit desia entree dans la maison, Alexis fit difficulté de se laisser voir à elle, de peur d'estre recognuë: Mais en fin se ressouuenant combien cette Nymphe auoit desia contribué du sien, pour le sortir de la peine où il estoit au Palais d'Isoure, elle creut qu'elle ne seroit pas changee. Toutefois Adamas ne fut pas d'auis qu'elle se laissast voir, craignant que la ieunesse de la Nymphe, & les faueurs qu'il auoit sceu que Galathée luy faisoit, depuis que sa niepce n'estoit plus aupres d'elle, ne la fissent parler plus qu'elle ne deuroit. Et il vouloit de sorte tenir cette affaire secrette, que s'il eust pû, il se l'a fut cachee à luy-mesme. Il commande donc à Leonide d'aller trouuer sa compagne, & sur tout ne luy parler de Celadon: que si elle demandoit de voir Alexis, qu'el-

le luy dit, qu'ils estoient empeschez ensemble, pour quelques affaires de leurs charges, & offices : & qu'estant resoluë de retourner bien-tost vers les Carnutes,& paracheuer son terme,elle ne se laissoit voir que le moins qu'elle pouuoit. Leonide s'en alla donc de cette sorte bien instruite trouuer Siluie,à laquelle elle donna d'abord tant de baisers,& fit tant d'embrassemens qu'il sembloit qu'elles ne se fussent veuës de plus d'vn an : & apres ces premiers accueils, & que pour se gratifier l'vne l'autre, elles se furent asseurees qu'elles ne s'estoient iamais veuës si belles,& que Siluie eust dit à sa compagne, que les champs ne luy auoient point gasté son beau teint,& que Leonide luy eust reproché, qu'elle ne monstroit pas d'auoir beaucoup de regret de ne la voir plus,& que le tracas de la Court ne la trauailloit guiere,puis qu'elle auoit vn meilleur visage, encores que quand elle la laissa, elles s'assirent esloignees de chacun,& lors Siluie luy parla de cette sorte.

SVITTE DE L'HISTOIRE DE LINDAMOR.

ENCORES, ma sœur, qu'il ne me faille point de subiect pour me conuier de vous venir voir, sinon le seul desir que i'en ay, si vous diray-ie qu'à ce coup ce qui m'a conduit icy, n'est pas cette seule volonté, car c'est pour conferer auec vous, & si vous le trouuez bon, auec Adamas aussi, d'vne affaire que i'ay iugé estre à propos de vous faire sçauoir, parce que Galathee & nous en pouuons receuoir beaucoup de contentement, ou beaucoup de desplaisir. Sçachez donc ma sœur, que Fleurial est reuenu du lieu où vous l'auiez enuoyé, & qu'il a rapporté des lettres de Lindamor. Il fut bien estonné quand il ne vous trouua plus à Marcilly, & voulut venir icy, mais de fortune Galathee se prit garde qu'il parloit à moy : & soupçonnant que vous me l'eussiez enuoyé, car elle sçauoit le voyage que vous luy auiez commandé de faire, elle l'appella, & luy demanda d'où il venoit, & que c'est qu'il me vouloit. Luy qui pensoit bien faire, sans desguiser chose du monde luy fit response qu'il venoit de trouuer Lindamor,

& en mesme temps luy presenta les lettres qu'il en auoit : Et elle luy ayant demandé qui luy auoit fait faire ce voyage, il respondit que ç'auoit esté vous, depuis que nous estions au Palais d'Isoure. Galathee alors se tournant à moy en pliant les espaules. Voyez, dit-elle, qu'elle est l'humeur de vostre compagne, & refusant les lettres, luy commanda de me les donner pour vous les enuoyer. Et puis se retirant en sa chambre, car de fortune elle venoit de se promener, elle me commanda de la suiure. Cela fut cause que ie ne peus dire autre chose à Fleurial, sinon prenant ses lettres, qu'il m'attendist en ce lieu, iusques à ce que i'eusse parlé à la Nymphe. Aussi-tost qu'elle fut en son cabinet, & qu'elle vit que i'estois seule. Que vous semble, me dit-elle, de vostre compagne ? n'est-elle pas resoluë de me rendre tous les desplaisirs qu'elle pourra ? Madame, luy respondis-ie, ie ne sçay que dire sur cela, il faut parler à elle pour sçauoir quel subiet elle en a eu, & quel a esté son dessein. Ie le sçay, repliqua t'elle, mieux qu'elle ne le vous dira, car elle ne vous confessera pas la verité, & ie me doute bien de ce qui en est. Elle a donné aduis à Lindamor que i'aymois Celadon. Seroit-il possible, Madame, respondis-ie, qu'elle eust pris la peine de luy escrire ces nouuelles de si loin, & ayant à faire vn chemin si dangereux ? Voyons, me dit-elle, les lettres de Lindamor, & vous cognoistrez que

ſe nements moint. Et lors me les oſtant d'entre les mains, elle rompit le cachet & les leut : la premiere qu'elle rencontre fut celle qui s'addreſſoit à vous, & parce que ie les ay apportees, nous les pourrons lire, & mettant la main dans ſa poche, elle en tira le paquet ouuert, & donnant à Leonide la lettre qui s'addreſſoit à elle vit qu'elle eſtoit telle.

LETTRE DE LINDAMOR A LEONIDE.

VOus croyez que ma preſence me ſera vtile, & ie penſe qu'auſſi ſera t'elle, mais par vn moyen bien different de celuy que vous attendez, elle me profitera ſans doute, en deux ſortes, l'vne en me ſortant de la miſerable vie où ie ſuis, m'eſtant impoſsible de voir vn tel changement en ma Dame, ſans mourir. Et l'autre en me faiſant prendre vengeance de celuy qui eſt cauſe de mon mal. Iurant par tous les Dieux que le ſang de ce perfide eſt la ſeule ſatisfaction que ie puis receuoir d'vne ſi grãde offence. Ie ſeray pour ce ſuject vers vous dans le temps que ce porteur vous dira : cependant ſi vous le trouuez à propos, faites voir à ma Dame la lettre que ie luy eſcris, attendant que la fin de ma vie, deuancee de la mort de ce meſchant luy rende teſmoignage,

que ie ne pouuois suiure l'amitié qu'elle m'auoit promise, ny mourir aussi sans en tirer vengeance.

Voicy, me dit-elle, continua Siluie, ce que i'ay tousiours le plus redouté, l'imprudence de Leonide, ou plustost sa malice est si grande qu'elle a declaré à Lindamor l'amitié que ie porte à Celadon, & ce rapport est cause qu'il le veut tuer. I'aymerois mieux la mort, que si ce Berger auoit le moindre mal du monde a mon occasion, & il ne faut point douter que cest outrecuidé ne le face pour me desplaire, & Dieu sçait combien il le pourroit outrager facilement, puis que le pauure Berger n'y pense point, & qu'outre cela il n'a point d'autres armes, que sa houlette. Il faut bien dire, que c'est vne grande malice que la sienne, de procurer la mort a celuy qui ne luy fit iamais desplaisir. Ie croy que c'est la rage, car elle l'ayme, & voyant qu'il n'a tenu compte d'elle elle voudroit qu'il fut mort. Madame, luy respondis-ie, ie ne croy pas que ma compagne ait fait cette faute, mais plustost vne plus grande: car lisant ce que Lindamor luy escrit, ie ne pense pas qu'il vueille parler de Celadon, mais de Polemas: car à quelle occasion nommeroit-il Celadon perfide? Et pourquoy, interrompit elle incontinent, plustost Polemas? parce, Madame, luy dis-ie, qu'elle luy aura faict sçauoir

l'artifice dont il a vſé de ce faux Druide. Et quoy Siluie, me dit elle en ſe mocquant de moy: vous croyez encores que Leonide vous ait dit vray? ne cognoiſſez vous pas que ce fut vne menterie qu'elle inuenta pour me diſtraire de Celadon, afin de le poſſeder toute ſeule? Or ie vous apprens, ſi vous ne le ſçauez, qu'elle en eſtoit tellement amoureuſe, qu'elle ne pouuoit preſque ſouffrir que ie le regardaſſe: & ſi elle euſt eu autant de puiſſance ſur moy, que i'en ay ſur elle, ô qu'elle m'euſt bien empeſché de n'entrer iamais en lieu où il euſt eſté! Et quoy m'amie, vous n'auez point pris garde à ſes actiõs, & comme lors qu'elle le voyoit, elle le mangeoit des yeux, s'il faut dire ainſi, ne le pouuant aſſez regarder: Et s'ennuyoit tellement de nous voir aupres de luy qu'elle en mouroit de ialouſie. Ie vous aſſeure que i'ay quelquefois paſſé mon temps à conſiderer les diuerſes paſſions qu'elle reſſentoit. Ie la voyois maintenant toute en feu, & puis incontinent deuenir paſle, & ſans couleur. Quelquefois il n'y auoit à parler que pour elle, & puis tout à coup elle ſe taiſoit de ſorte qu'il ſembloit qu'on luy euſt oſté la voix, ou la langue. Ie l'ay ſi ſouuent ſurpriſe qu'elle auoit les yeux ſur luy, qu'en fin ie ne prenois plus la peine de la regarder: mais ſeulement me moquois d'elle quand ie la voyois en cette extaſe, tel ſe peut nommer ſon rauiſſement. Et penſant de m'en retirer du

tout, elle fit cette belle inuention dont vous auez ouy parler, mais cela eſt auſſi peu vray que la plus grande fauſſeté qui fut iamais. A ce mot elle prit l'autre lettre qui s'addreſſoit à elle, que vous pourrez lire, dit Siluie, la preſentant à Leonide, qui la prenant trouua qu'elle eſtoit telle.

LETTRE DE LINDAMOR A GALATHEE.

PVIS que ce mal'heureux eſloignement outre l'honneur de voſtre preſence, me rauit celuy de vos bonnes graces, Ie proteſte que ie ne veux plus viure que pour vous rendre preuue que ie merite mieux ce que vous m'auez promis, que le perfide qui eſt cauſe de ma diſgrace: que s'il falloit obtenir le bien que ie regrette par amour, ou par armes, & non par artifice, ne croyez point que ce meſchant oſaſt y aſpirer, tant que ie ſerois en vie. Il aduoüera bien toſt ce que ie dis, ou l'eſpee qu'il a deſia reſſentie, luy oſtera à ce coup la vie, que ie ne luy laiſſay que trop mal'heureuſement, pour ce miſerable & infortuné Lindamor.

Quand Leonide euſt leu cette lettre, Ie m'aſſeure, dit-elle, ma ſœur, que Galathee a bien recogneu que ſon tant aymé Celadon, n'eſtoit point en danger de perdre la vie par mon moyen,

moyen, que c'eſt pluſtoſt ce traiſtre Polemas qui eſt cauſe de toute noſtre peine: & ie prie Heſus qu'il le puniſſe par les armes, ou Taramis par le foudre, & qu'en fin par la grace de Tautates, Madame cognoiſſe que ie n'ay point menty quand ie luy ay raconté la meſchanceté de Climanthe, & de ce cauteleux amant: car tout ce que ie luy en ay dit, eſt auſſi veritable, que ie deſire le Guy de l'an neuf m'eſtre ſalutaire, & ſi ie ments que ie ne puiſſe iamais aſſiſter au ſacrifice du pain & du vin, ny baiſer la ſerpe d'or dont le Guy cette annee ſera abbatu: Bref ma ſœur, ie le vous iure par tous les ſerments qui nous ſont plus ſaincts & ſacrez: & quoy que ie ne me ſoucie guiere de retourner à Marcilly, tant qu'elle ſera de cette humeur, ſi ſerois-ie bien aiſe qu'à toutes les occaſions qui ſe preſenteront, vous fiſſiez tout ce qui ſe peut pour l'oſter de l'erreur où elle eſt: non point pour autre ſubiet que pour ne luy laiſſer vne ſi mauuaiſe impreſſion de moy qui ne veux pas à la verité viure, ny en Druide, ny en Veſtale, mais ouy bien en fille de ma condition, & ſans reproche. Ma ſœur, reſpondit Silvie: il ne faut point que vous m'aſſeuriez auec plus de ſerments de la fineſſe de Polemas, ie l'ay creuë, dés la premiere fois que vous m'en parlaſtes, tant pour vous croire veritable, que pour ne douter point de l'eſprit de Polemas, ny de ſa volonté, par la cognoiſſance des choſes

qu'il auoit desia faites pour ce subiet. Et deuez croire qu'à toutes les occasions qui se presenteront ie ne failliray point de persuader la verité à la Nimphe, comme iusques icy ie n'en ay laissé passer vne seulle, sans m'y estre essayé Mais il ne faut point que ie vous flatte en cela: ie n'espere pas que mes paroles ny mes persuasions y puissent beaucoup faire, iusques à ce que son esprit n'y soit preparé d'autre sorte, ce qui peut estre aduiendra trop tard si Dieu ne nous enuoye quelque moyen inesperé: car ie vois bien que Polemas a vn mauuais dessein, & qu'il ne le couure que pour la crainte qu'il a de Clidaman, & de Lindamor, qu'il sçait estre armez, & tant aimez du Roy Childeric; qui ayant succedé à ce grand Merouee, a pris vne si particuliere amitié à Clidaman, à Lindamor, mais plus encor à Guiemens qu'il ne peut estre sans eux. Et Polemas qui est fin & ruzé, craint que s'il entreprend quelque nouueauté, ce Franc ne les assiste, & par sa force ne ruine tous ses desseins. Mais pour laisser ces affaires d'estat, qui doiuent estre demeslees par de plus capables personnes que nous, ie vous diray, ma sœur, que quand Galathee eust leu ce que Lindamor luy escriuoit, elle fut si aise de voir que Celadon ne couroit point de fortune, que la moitié de sa colere fut passee. Et bien, luy dis-ie, Madame, n'ay ie pas bien deuiné que Lindamor vouloit parler de Polemas?

Vous auez raiſon, me dit-elle, & i'aduoüe que i'ay à ce coup accuſé à tort Leonide, mais la compaſſion que iauois de ce pauure Berger, qui à la verité ne peut mes de tout cecy, me faiſoit tenir ce langage. Madame, continuay-ie, faites moy l'honneur de croire que Leonide ne vous rendra iamais du deſplaiſir à ſon eſciẽt, & que cognoiſſant bien que vous n'aimez nullement Polemas, elle a quelque raiſon de deſirer que Lindamor paruienne a l'honneur qu'il recherche en vos bonnes graces pour le parentage qui eſt entre elle & luy. Car vous ſçauez, Madame, que Lindamor eſt de ceſt illuſtre ſang de Lauieu, & elle de celuy de Feur, qui de ſi long temps ont eu tant d'alliances enſemble, qu'il ſemble que ces deux races ne ſont qu'vne. Et au contraire, il y a touſiours eu tant d'inimitié entre celle de Surieu, & celles-cy, que ſi elle taſche d'eſloigner Polemas du bien qu'il pretend, vous deuez l'en excuſer, puis qu'elle y a vn ſi grand intereſt. Ie ſçauois bien, rẽſpondit Galathee, qu'il y auoit eu de grandes inimitiez entre ceux de Lauieu, & de Surieu, & depuis le combat de Lindamor & de Polemas, qu'il n'y auoit eu guiere d'amitié entre eux, quoy que Polemas n'en ait rien ſceu que par ſoupçon. Mais ie ne ſçauois point le ſubiect que Leonide auoit de fauoriſer Lindamor, & i'aduoüe qu'elle a raiſon, d'autant que chacun doit deſirer que le lieu dont il tire ſon

origine soit le plus illustre qu'il se peut. Et si ie l'eusse sceu plustost, ie n'eusse pas trouué si mauuais la protection qu'elle a tousiours prise de Lindamor, soit contre celuy dont nous parlons, soit contre Celadon, qui à la verité a esté tant opiniastre quelquefois que i'ay eu subiet de croire qu'il y auoit de l'amour, & non pas de la haine. Mais maintenant que ie considere ce que vous dites, ie veux croire qu'Adamas a fait eschapper Celadon, afin que Lindamor qui est son parent comme vous dites, paruint à ce qu'il desire, & ie pense bien que Leonide n'y a pas nuy pour ce mesme subiect. Toutesfois ie luy pardonne pour cette consideration, & mesme n'ayant rien mandé à Lindamor de tout ce qui s'est passé en mon Palais d'Isoure. Et faut que nous fassions, continua t'elle, vne contre-ruze par son moyen, & sans qu'elle s'en doute. A ce mot Siluie se teust, & laissant son premier discours peu apres reprit de cette sorte. Voyez-vous, ma sœur, ie ne vous cache rien, parce que nostre amitié me le commande ainsi, mais si vous me descouuriez, ie serois ruinee, c'est pourquoy ie vous supplie de n'en faire iamais semblant, I'aymerois mieux, respondit Leonide, ne parler iamais que si i'auois fait cette faute. Sçachez donc, continua Siluie, que Galathee apres auoir quelque temps pensé en elle-mesme, me dit en fin Voyez vous Siluie. Ie suis infiniment empeschee de ces deux hom-

mes, ie veux dire de Lindamor, & de Polemas, & faut que ie vous aduoüe que celuy qui m'en defferoit, m'obligeroit infiniment : car ie sçay bien, qu'ils ne laisseront iamais en paix Celadon aupres de moy, c'est pourquoy ie voudrois bien essayer de me depescher de l'vn par le moyen de l'autre, ce que nous pouuons faire par l'entremise de Leonide, à laquelle il faut que vous conseillez qu'elle doit aduertir Lindamor de tout ce qu'elle dit de Climanthe & de luy, mais qu'elle se garde bien d'y embrouiller Celadon, & vous luy pourrez dire afin de luy en oster la volonté que ie n'ay plus de memoire de luy, & que la presence de Lindamor qui est Cheualier de tant de merites, me fera bien oublier ce Berger entierement, par ce qu'où Lindamor me deffera de Polemas, ou cetui-cy de l'autre, & par ainsi i'en seray deschargee à moitie, & peut estre du tout, si ma bonne fortune veut qu'en mesme temps l'vn me deface de l'autre. Ie ne voudrois pas que ce fut par leur mort, mais plustost par quelque autre moyen, & toutefois ie me sens si fort importunee d'eux, & i'ayme de sorte Celadon, que s'il ne se peut autrement, i'y consentiray, pourueu que ie n'y mette point la main, & que l'on ne sçache que cela vienne de moy. I'aduoüe, ma sœur, qu'oyant ces paroles, ie demeuray estonnee, & me resolus de vous en aduertir, non pas pour vous donner volonté de faire ce qu'il dit,

mais au contraire pour y pouruoir. Ie respondis donc donc à la Nymphe qu'auant que de faire dessein sur ce qu'elle disoit, il failloit sçauoir de Fleurial en quel temps Lindamor luy auoit dit qu'il viendroit. Ce qu'elle trouua à propos, & me commanda de l'appeller: ce que ie fis, mais auant que de le faire parler à elle, ie luy dis qu'il se gardast bien de dire à Galathee le temps que Lindamor deuoit venir, ny le lieu où il se deuoit trouuer, & que si elle luy demandoit, il dist qu'il reuiendroit beaucoup plus tard qu'il ne vous mandoit. Encor qu'il soit d'assez peu d'esprit, si est-ce qu'il creut ce que ie luy en dis, & lors qu'il fust deuant elle, il mentoit si asseurement que Galathee le creut. Et parce qu'elle a trouué à propos que ie sois venuë vers vous, pour commencer de vous conuier d'escrire à Lindamor, ou pour le moins de luy faire sçauoir ce que Polemas a fait contre luy: i'ay pensé qu'il estoit bon d'amener Fleurial pour vous dire plus au long ce que Lindamor vous mande, & qu'il ne m'a point voulu dire, mais il craint que vous soyez en colere contre luy, pour la faute qu'il a faite de donner ses lettres à Galathee, & de luy auoir dit le subiet de son voyage: si bien qu'il ne s'ose presenter deuant vous. Il me semble qu'encor qu'il ait failly, il ne le faut pas toutesfois rudoyer de sorte qu'il perde la volonté de paracheuer: car deuant qu'vn autre en sceust autant que luy,

nous perdrions beaucoup de temps, & à l'auanture ne feroit-il pas mieux. Vous auez raiſon, reſpondit Leonide, & peut-eſtre n'a-t'il pas fait tant de mal qu'il ſemble, puis que Galathee a leu la lettre de Lindamor, que ſans doute elle euſt fait difficulté de voir, & que i'euſſe eſté bien empeſchee de luy preſenter pour eſtre bannie de ſa preſence comme ie ſuis. Vous le deuez donc aſſeurer que ie n'en ſuis point marrie, qu'au contraire, il a fort bien faict, mais qu'il n'y retourne plus, car peut eſtre vne autre fois, il ne ſeroit pas à propos. Syluie ſortant de la ſalle, fit appeller Fleurial, auquel elle fit entendre tout ce que vous auez ſceu, & puis le conduit vers Leonide qui luy fit vn fort bon viſage, & l'aſſeura de ce que ſa cõpagne luy auoit dit, & luy demandant particulierement le ſuccez de ſon voyage, il commença de cette ſorte.

I'ay eu crainte d'auoir failly, Madame, ainſi que vous a peu dire Siluie, que i'auois ſuppliee de vous faire des excuſes, comme celle qui a veu en quelle ſorte le tout s'eſt paſſé: mais puis que Dieu mercy, il eſt aduenu autrement, i'en ſuis tres-aiſe, & m'en reſiouïs comme du plus grand bien qui me puiſſe arriuer, ayant voüé tant de ſeruice à Lindamor, que s'il recognoit en moy quelque faute d'eſprit, ie ſçay bien pour le moins qu'il n'en trouuera iamais de fidelité, ny d'affection. Cela fut cauſe qu'auſſi-toſt que vous me commandates de l'aller trouuer, ie le

fis auec toute la plus grande diligence qu'il me fut possible, & arriuay en vne ville qui s'appelle Paris, où Merouee demeuroit pour lors, estãt de retour du païs des Neustriens : cette ville est assise dans vne Isle si petite que les murailles sont continuellement lauees de la riuiere qui l'enuironne de tous costez, de sorte que l'on n'y sçauroit aller que par des ponts. Aussi-tost qu'il me vist ie remarquay bien à son visage vne grãde alteration : mais d'autant qu'il estoit au lict, & qu'il y auoit quantité de personnes aupres de luy, il ne peut parler à moy, ny me demander l'occasion de mon voyage : mais lors qu'il fut seul, il me fit appeller, & me demandant quel subiet m'auoit amené, ie luy dis qu'il le verroit par vostre lettre : & n'y en a t'il point, dit-il incontinent, de celle de Madame ? vous sçaurez tout, luy respondis-ie, par cette lettre. Il changea de couleur quand ie luy tins ce langage, croyant bien qu'il y eust du changement : mais quand il eust leu ce que vous luy escriuiez, ie ne vis iamais vn homme si estonné. Ie ne sçay quant à moy ce qu'il y auoit dans ce papier, mais il faillit de luy oster la vie. Ie me ressouuiendray bien, dit Leonide, des mesmes paroles : car il y en auoit fort peu, & veux, ma sœur, que vous les oyez, afin dit-elle, s'approchant de son oreille, que vous puissiez les dire à Galatee s'il est neccessaire. Il n'y auoit que ce que ie vous vay dire, & lors se reculant elle dit tout haut.

LETTRE
DE LEONIDE A LINDAMOR.

SI autrefois vous auez deu esperer en moy, ie vous dis maintenant que vous deuez remettre toute vostre esperance en vous-mesme, non pas que i'aye diminué de bonne volonté enuers vous, mais parce que les artifices de Polemas ont esté tels qu'ils m'ont osté tout pouuoir de vous seruir. Vos affaires sont en si mauuais terme, qu'il n'y a point d'apparence de salut si vous ne reuenez promptement. Ie ne puis vous en dire dauantage que ce ne soit de bouche, n'estant pas à propos qu'autre que vous entende ce à quoy tout seul vous pouuez remedier.

Vous luy donniez, dit Syluie, l'alarme bien chaude, & ne m'estonne plus qu'il ait changé de couleur, car cette nouuelle estoit bien assez fascheuse pour luy causer de semblables effects. Que pouuois-ie, dit Leonide, luy escrire moins? n'estoit-il pas vray ? Quant à moy ie ne sceus iamais mentir, mais moins à mes amis : & à ceux qui se fiét en moy qu'à tous les autres. Vos paroles, reprit alors Fleurial, ne demeurerent pas sans effect. De fortune il n'y auoit personne aupres de luy comme ie vous ay dit, sinon

vn ieune homme qui le seruoit en la chambre. Il eut tant de puissance sur sa douleur qu'il retint les plaintes iusques à ce qu'il eut commandé à ce ieune homme, & à moy de nous retirer dans sa garderobbe, attendant qu'il nous appellat : & faisant tirer le rideau, il se mit à souspirer si haut, que nous l'entendions quelquefois, encor que la porte fut fermée : Ie m'enquis alors quel estoit le mal qui le retenoit dans le lict, & ie sceus que c'estoient des blessеures qu'il auoit euës en vne rencontre, où les Neustriens auoient esté deffaicts par la valeur de Clidaman & de Lindamor : & parce que i'estois curieux de sçauoir comme le tout s'estoit passé, prenant la parole il me parla de ceste sorte.

Ie croy Fleurial, me dit-il, (car il sçauoit mon nom m'ayant veu bien souuent dans les iardins de Monbrison, & dans le logis mesme de son maistre, lors que vous m'y enuoyez) que tu as ouy dire les batailles qui ont esté gagnées sur les Neustriens par le Roy, auec l'assistance toutesfois de Clidaman & de mon maistre. Ie m'asseure aussi que tu as ouy parler d'vne Dame (il me la nomma bien, dit-il, s'addressant à Leonide, mais i'en ay oublié le nom) qui s'habillát en homme auoit suiuy d'vn pays qui est de là la mer vn Neustrien qu'elle aymoit, & qui ressembloit tant à Ligdamon, qu'estant pris pour luy, il mourut ne voulant point espouser vne femme, pour qui celuy-là s'estoit battu, &

auoit tué vn homme, pour le meurtre duquel eſtant banny, il s'enfuit en ce païs que ie ne ſçay nommer : & depuis reuenant fut pris par vn parent du mort. Et ſans cette Dame dont ie te parle, il eut eſté remis entre les mains de la Iuſtice, mais elle combattit pour luy, & ſe mit en priſon pour l'en ſortir.

Ce diſcours embroüillé de Fleurial, fit rire les Nimphes, encores que Siluie, pour la memoire de Ligdamon, en euſt peu de volonté, & Leonide, pour luy aider luy dit. Tu veux parler, Fleurial de la belle Melandre. Il eſt vray, interrompit-il, c'eſt ainſi qu'elle ſe nomme: & de Lydias, continua la Nymphe, qui fut retenu à Calais par Lypandas, à cauſe de la mort d'Aronte? Ce ſont ceux-là meſme, dit Fleurial, en frappant d'vne main contre l'autre: mais ie ne pouuois me ſouuenir de leurs noms, & pourueu que vous m'aidiez vn peu, i'acheueray bien de vous raconter tout ce qu'il me dict. Or ceſte Dame continua-t'il, fut cauſe que Calais fut pris par les Francs, & Lipandas (ie ne ſçay ſi ie dis bien ſon nom) fut mis priſonnier. Quant à Mellandre qui eſtoit dans vn cachot, auſſi toſt qu'elle fut deliuree elle s'en alla ſans parler à Lydias, ayant opinion, ſelon ce qu'elle en auoit oüy dire, que Ligdamon qui eſtoit entre les mains des ennemis, fut Lidias, ainſi que chacun luy diſoit. Auſſi toſt que Lidias ſceut le depart de ceſte Dame, il ſe mit apres, ſans re-

douter la rigueur des ennemis, ny de la Iuſtice: Mais Lipandas qui eſtoit dans vne priſon, ayant ſceu qu'il auoit tenu vne femme priſonniere, & qu'il auoit combattu contre elle, deuint tant amoureux de Mellandre, qu'il ne ceſſa de pourſuiure ſa deliurance, iuſques à ce qu'il fut mis en liberté, & ſoudain print le chemin de la ville où elle eſtoit allée, dont i'ay oublié le nom pour eſtre fort eſtrange. N'eſt-ce point Rothomage, dit Leonide? c'eſt celle-là meſme, dit Fleurial: O Dieu, que ie vous raconterois de belles choſes, ſi i'auois vne auſſi bonne memoire: tant y a que le fils du Roy, ayant eu quelque aduertiſſement, s'en alla attendre les ennemis, & les deffit apres vn ſi long cõbat, où Lindamor fut bleſſé, de ſorte qu'il ne pouuoit ſortir du lict. Vrayement, reſpondit Leonide, tu és le meilleur raconteur des choſes que l'on t'a dictes qui ſe puiſſe trouuer en toute cette contrée. Or dinous le reſte, & ſi tu t'en acquittes auſſi bien, nous ſerons fort ſatisfaictes de ton bien dire. I'ay vne memoire, dit-il, qui ne me ſert pas ſi bien que ie voudrois, & ayme mieux ne dire pas pluſieurs choſes, que de mentir.

Or ce pendant que ce ieune homme me racontoit ces choſes, Lindamor ſouſpiroit & parloit quelquefois, mais il m'eſtoit impoſſible d'oüyr ces paroles, parce que la porte eſtoit fermée, en fin i'oüis qu'il m'appella, & ſans ouurir les rideaux, il me dit: Ie veux Fleurial,

que tu partes demain, & ie te deuancerois si ie n'auois les deux cuisses percées qui m'empeschent de pouuoir souffrir le cheual, mais ie te suiuray bien-tost, & dis à Leonide que ie m'en iray descendre chez Adamas, puis qu'elle m'a acquis son amitié, & que ce sera dans vingt nuicts si pour le moins mes blessеures me le permettent, & à ce mot me commandant de m'aller reposer, ie fus bien estonné que la nuict mesme on me dict que l'on l'auoit tenu deux ou trois fois pour mort, & que ses playes estoient tellement changées, qu'il estoit en grand danger de sa vie: Ie crois que les nouuelles que vous luy auiez escrites, en furent cause, tant y a qu'il fut longuement en cét estat, & ne peus partir d'vne lune apres, que s'estant consolé ou pris quelque resolution, son mal ne fut plus si dangereux. Outre les blessеures, il auoit eu vne si fascheuse fiévre, qu'il refuoit presque ordinairement, & nommoit à tous coups Galathée, Leonide, & Polemas, meslant parmy des propos d'amour, de vengeance, & de mort. Il reuint en fin en santé: mais encore qu'il fut en cet estat, si ne pouuoit-il sortir du lict, & les Mires luy dirent que de quinze nuicts pour le moins il ne sçauroit sortir de la chambre: cela fut cause qu'il me despescha, & me dit, que dans le dixiesme de la lune suiuante, il seroit icy, & me donna les lettres que vous auez veuës, me commandant de vous dire beaucoup de belles pa-

roles, qui n'eſtoient que des remerciemens, & deſquels ie vous aduoue, Madame, que i'ay perdu entierement la memoire.

Les Nymphes ne peurent s'empeſcher de rire oyans le diſcours de Fleurial, & les effects de ſa bonne memoire : Et parce qu'elles vouloient parler enſemble, elles luy commanderent de ſortir & d'antendre que Siluie s'en retournaſt, & ſur tout qu'il ſe gardaſt bien de dire à perſonne que Lindamor deuſt reuenir: & eſtãs demeurées ſeules, elles reſolurent de dire tout ouuertemẽt à Galathée, la verité de ce voyage, eſperant que peut-eſtre le merite de Lindamor la feroit reuenir à ſon deuoir: mais de luy cacher en toute façon le temps de ſon retour, de peur que ſi elle le ſçauoit, elle n'en donnat aduis à Polemas, non pas pour amitié qu'elle luy portat: mais ſeulement afin qu'il ſe tint ſur ſes gardes, & qu'il fit vne telle deffence que Lindamor la voulant tuer, ils y demeuraſſent tous deux, ou bien que luy diſant le deſſein & l'entrepriſe de Lindamor, il demandat le camp, & qu'ils y mouruſſent, dequoy les paroles de la Nymphe les mettoient en ſoupçon. Ayant donc faict ce deſſein, Siluie fut d'aduis de ſe communiquer au ſage Adamas, à fin d'en ſçauoir ſon opinion : mais Leonide luy dit, qu'elle luy en parleroit à loiſir, & qu'à ceſte heure il eſtoit empeſché auec ſa fille. Et ne la verray-ie point, dit Siluie, Il ſera bien mal-aiſé, dit Leo-

nide, pour ce coup, car ils sont infiniment empeschez, à cause qu'il n'y a plus qu'vne lune, ou enuiron d'icy au iour que l'assemblée des Druydes se faict à Dreux, & ie croy que pour cette année mon oncle s'en veut exempter à cause de sa fille, qu'il seroit contrainct de ramener, de la presence de laquelle il veut ioüyr le plus long temps qu'il luy sera possible. Toutesfois si vous voulez, ie ne laisseray pas de les en faire aduertir, car ie sçay bien qu'ils auront vn tres-grand plaisir de vous voir. Il ne faut pas, dit Siluie, ie suis bien aise qu'Adamas se resolue de demeurer cette année, car sa presence nous sera peut-estre plus neccessaire que nous ne pensons: Il ne faut point les destourner, & me suffit de sçauoir qu'ils se portent bien, & apres quelques autres discours Siluie prit congé, & se retira à Marcilly, où Galathée l'attendoit en bonne deuotion, pour le desir qu'elle auoit d'entendre le discours que Leonide & elle auoient tenus, & sur tout apprendre des nouuelles de Celadon, s'asseurant bien que Leonide en auroit; Mais quand elle sçeust que le Berger n'estoit point en son hameau, & que personne ne sçauoit où il estoit, elle demeura fort empeschée, ne sçachant dequoy accuser Leonide, car elle pensoit bien que si le Berger se fut sauué par son aduis, elle n'eust pas permis qu'il fut sorty hors de la contrée: & apres auoir quelque temps songé en elle-mesme, elle dit, Peut-estre en fin sera-t'il

vray que Leonide n'eſt point coulpable du départ de Celadon, puis qu'il s'en eſt allé de cette ſorte? Ie croy veritablement, reſpondit Siluie, qu'elle n'a iamais penſé à faire ſortir du Palais d'Iſoure, & ſelon que ie luy en ay oüy parler, ie reſpondrois en cela preſque autant pour elle que pour moy. Mais ſi ce n'eſt point elle, reprint Galathée, pourquoy n'euſt-elle pas voulu reuenir quand vous luy auez mandé de ma part? Madame, dit Siluie, me permettrez-vous de vous dire franchement la reſponſe qu'elle m'a faicte? Ie ne le vous permets pas ſeulement, adiouſta la Nymphe, mais ie le vous commande. Sçachez-donc, Madame, continua Siluie, qu'apres auoir veu ma lettre, elle me reſpondit, Qu'elle recognoiſſoit bien l'honneur que ce luy eſtoit de vous faire ſeruice, & puis encores d'eſtre pres de voſtre perſonne, n'ignorant pas que nous ſommes toutes obligées par la nature & par vos merites, à vous donner, & noſtre peine, & noſtre vie, mais quand elle conſideroit les eſtranges opinions que vous auiez conceuës contre elle, & le mauuais traittement que pour ſes opinions elle auoit receu de vous, elle aymoit mieux s'eſloigner de voſtre preſence, que d'eſtre en danger de receuoir encores vn mauuais viſage, & vn congé auec ſi peu de ſubiect. Qu'en ceſte reſolution elle ſe forçoit infiniement, & l'inclination qu'elle auoit d'eſtre touſiours aupres de voſtre perſonne, mais qu'elle

qu'elle aimoit mieux supporter cette peine en particulier, que d'estre la fable de toute la cour: Qu'vne fille n'auoit rien de si cher que la reputation, & que les soupçons que vous auiez d'elle depuis quelques lunes, l'offençoient de sorte qu'elle donnoit à parler à chacun à son desauantage. Qu'elle rechercheroit tousiours l'honneur de vos bonnes graces par tous les seruices qu'elle vous pourroit rendre, mais elle vous supplioit tres-humblement de trouuer bon qu'elle ne reuint plus, & à cette fois que ie luy en parlay, elle m'a fait encores la mesme response, & a adiousté tant de sermens, que ce qu'elle vous auoit dit de Polemas & de Climante, estoit veritable, qu'il faut que i'aduouë que i'en crois quelque chose, Pensez-vous, dit Galathée, que cela puisse estre? Madame, respondit Siluie, ie n'y vois rien d'impossible, car il est bien certain que Polemas vous ayme, & qu'il a bien assez de finesse pour inuenter cet artifice, & ce qui me le faict mieux croire, c'est que le iour que vous trouuastes Celadon; Polemas fut veu tout seul au mesme lieu, s'y promenant fort long temps, & mõstrant bien qu'il y auoit quelque dessein: Et comment le sçauez-vous? dit la Nimphe, Ie l'ay appris, dit Siluie, de plusieurs personnes, parce que depuis que ma compagne m'eut raconté ce qu'elle vous auoit dit, & voyant la doute en quoy vous en estiez, ie

fus curieuſe d'en deſcouurir la verité, & m'enquerant en quel lieu eſtoit Polemas, ce iourlà, ie ſceus au commencement qu'il n'eſtoit point à Marcilly : & depuis recherchant la verité de plus prés, ie deſcouury qu'il eſtoit party de Feurs, n'ayant qu'vn homme en ſa compagnie que perſonne ne cognoiſſoit, auquel il faiſoit des careſſes extraordinaires : Et en fin i'ay ſceu de pluſieurs, que ceux qui cherchoient Celadon, le long de Lignon, trouuerent Polemas tout ſeul, qui ſe promenoit au meſme lieu où vous trouuaſtes le Berger. Vrayement, dit Galathée, ce que vous me racontez me met bien en peine, & s'il eſt vray, il ne faut point douter que i'ay eu tort de traicter Leonide comme i'ay faict, car i'ay penſé iuſques icy que c'eſtoit vne pure menterie. Madame, reſpondit Siluie, ie vous aſſeureray bien que c'eſt la verité que Polemas fut long temps ſur le lieu, & que depuis on l'y a veu pluſieurs iours ſuiuans ſans compagnie, iugez ce qu'il y pouuoit attendre. Il faut aduoüer, dit Galathée, que veritablement Polemas eſt meſchant, & que ſi i'en puis deſcouurir la verité, ie l'en feray bien repentir : cependant ie veux que vous diſpoſiez Leonide à reuenir, & que vous l'aſſeuriez que ie l'aymeray pourueu qu'elle viue, & auec moy, & auec vous comme elle doit.

D'autre coſté Leonide, auſſi toſt que ſa compagne fut partie, retourna vers Adamas,

& luy raconta vne partie des nouuelles qu'elle luy auoit dittes, cachant auec fineſſe ce qu'elle crût qu'il pourroit trouuer mauuais, & parce qu'il eſtoit heure de diſner : le Druyde, Alexis, & elle ſe retirerent au petit pas dans le logis.

LE VNZIESME LIVRE DE LA SECONDE PARTIE D'ASTREE.

DOVZE ou quinze iours s'eſtoient paſſez depuis qu'Alexis auoit laiſſé ſa triſte demeure, & deſia la plus part des voiſins auoit viſité Adamas, quand on l'aduertit que quelques Bergers deſiroient de parler à luy, & qu'entre les autres, il y en auoit vn nommé Licidas. A ce nom de Licidas, Alexis treſſaillit de ſorte qu'Adamas s'en prit garde, & de peur que Paris n'en fit de meſme, il luy commanda d'aller ſçauoir qui c'eſtoit. Il prit de bon cœur cette commiſſion, pour l'amitié qu'il portoit à Diane; Cependant Adamas s'approchant d'Alexis, I'ay peur, luy dit-il, ma fille, que la haine que vous portez à ce frere, ne deſcouure ce que nous voulons tenir ſi caché. Il m'a eſté

impossible, respondit-elle, de ne me laisser surprendre à cette nouuelle si peu attenduë. Et si vous le trouuiez à propos, ie me retirerois dans cette chambre voisine iusques à ce que ces Bergers s'en fussent retournez, afin d'éuiter le danger qu'il y a que ie me descouure. Il ne le faut pas faire, dit Adamas, car sans doute ils viennent icy en partie pour vous voir, & ne faut penser qu'ils n'en ayent demandé des nouuelles à Paris, aussi-tost qu'ils l'ont veu: outre que nous le mettrions luy-mesme en vne grande doute. Alexis ne repliqua rien, parce qu'elle oüyt parler Licidas au bas de l'escalier, & peu apres toute la trouppe entra dans la sale, où le Druide les receut auec des demonstrations d'amitié extraordinaires. Ceux qui estoient les plus apparens, c'estoient Diamis, oncle de Diane, Phocion oncle d'Astrée, Licidas, Siluandre, Coridas, Amidor, & bien que Thircis, ny Hilas ne fussent point de cette contrée, si ne laisserent-ils d'assister ces Bergers en ce deuoir, tant à cause de l'amitié qu'ils luy portoient, que pour auoir desia sejourné trois ou quatre mois en leur hameau

Phocion au nom de tous les autres, asseura le Druide de leur bonne volonté, & du desir qu'ils auoient de luy faire seruice, & puis luy dit, que deux occasions particulierement les conduisoient vers luy, l'vne pour se resioüir du con-

tentẽment qu'il auoit de reuoir Alexis, pluſtoſt & en meilleure ſanté qu'il n'auoit eſperé, & l'autre pour l'aduertir qu'il auoit pleu au grand Theutates leur enuoyer le Guy dans les boccages de leur hameau, & qu'ils venoient le ſupplier de vouloir ſelon leur couſtume, prendre la peine de faire le ſacrifice des actions de graces. Lors le Vacie s'auançant, C'eſt vne choſe eſtrange, dit-il, Seigneur, que celle que ie vous vay raconter. Dans ce Boccage ſacré à Heſus, Taramis, Belenus, noſtre grand Theutates, i'ay trouué des choſes merueilleuſes en cherchant le Guy, pour l'an neuf. Premierement vn temple de petits coudres, & de ieunes cheſnes, tellement pliez & appuyez ſur vn grand arbre qui eſt au milieu, qu'ils font vne voute aſſez ſpacieuſe pour y contenir vne grande quantité de perſonnes: & dans le milieu il y a des gazons en forme d'autel, ſur leſquels on voit vn tableau qui repreſente l'amitié reciproque, auec des vers où ſont eſcrites les douze Tables des loix d'Amour. Plus en là nous rencontraſmes vn autre Temple dedié à la Deeſſe Aſtrée. O Seigneur, combien eſt-il myſterieux! Il y a deux autels, dont le principal eſt faict en triangle, appuyé contre vn cheſne le plus merueilleux qui fut iamais: car n'ayant qu'vn tige, il ſe ſepare en trois branches eſgales, & peu apres les reioint toutes trois enſemble dans vne meſme

escorce, de telle façon qu'elles ne sont plus qu'vn seul tronc, qui s'esleuant plus que ie ne sçaurois dire par dessus les autres arbres du boccage, a esté esleu de Theutates pour son arbre bien-aymé, & pour nous en donner cognoissance, nous y auons trouué le Guy salutaire, si beau, & si bien nourry, qu'il n'y en a point dans la contrée de tel, au rapport de tous les Vacies. Et sans mentir le nom du grand Theutates, qui est graué en son tronc, & celuy de Hesus, Tharamis, & Belenus, qui sont aux trois branches auec les autres merueilles qui se voient en ce lieu, font bien cognoistre que Dieu s'y ayme, & qu'il veut y estre adoré.

Ainsi discouroit le Vacie, & racontoit au Druide vne chose qu'il sçauoit mieux que luy, comme en ayant esté l'inuenteur. C'estoit la coustume des Gaulois, de chercher vne lune auant le sixiesme de celle de Iuillet, par toute la contrée, le chesne qui auoit le plus beau Guy, & en faire rapport au grand Druide, afin que le iour qu'il deuoit estre cueilly l'assemblée se fit dans le hameau, où il s'estoit rencontré. Et pour cet effect, tous les Vacies s'assembloient, & suiuoient tous les boccages sacrez, & choisissoient le plus beau, & le marquoient. Et parce qu'ils estimoient que c'estoit vn signe d'estre aymez de Dieu, que de le trouuer dãs les boccages qui dépendoient de leur hameau, pour luy en

rendre grace, ils ſouloient faire vn ſacrifice particulier, où le grand Druide aſſiſtoit pour peu qu'il les voulut fauoriſer. Et d'autant que Adamas aimoit infiniment ceux-y, outre le deſſein qu'il auoit pour Alexis, du contentement duquel il penſoit que le ſien dependit: ainſi qu'il auoit ſceu par l'oracle. Il leur promit d'y aller quand le Vacie le viendroit aduertir. Les Bergers le remercierent auec les plus honneſtes paroles qui leur furent poſſibles. Encores, dit-il en ſouſriant, que i'aye quelque occaſion de me douloir des Bergeres de voſtre hameau, que ie puis dire eſtre les ſeules qui ne me ſont point venu viſiter, & ſe reſiouir auec moy, depuis l'heureux retour de ma fille, ſi ne veux-ie pour cela laiſſer de donner cognoiſſance, qu'il n'y en a point en toute la contree que i'eſtime plus qu'elles. Paris qui vouloit excuſer ſa Maiſtreſſe auec les autres: Mon pere, reſpondit-il, ne leur en ſçachez point mauuais gré, car ie vous aſſeure que ie les ay veuës s'en excuſer elles meſmes, & faire reſolution de venir voir ma ſœur: Mais la maladie d'Aſtree, qui n'eſt point aſſez grande pour la retenir au lict, ny aſſez petite pour luy permettre de venir ſi loing, les en a empeſchees, parce qu'elles ne vouloient point y venir ſans elle: Si cela eſt vray, reſpondit Adamas, ie reçois cette excuſe: Mais s'il n'eſt pas, ie ſuis vn peu en colere; Phocion prenant la parole: Il eſt vray, adiouſta-t'il, que ma Niepce depuis

quelques lunes se trouue mal, & que depuis dix ou douze nuicts, elle s'abbat plus que de coustume, mais ie crois que pour la guerir il la faut marier : Vous y deuriez songer, dit Adamas, car elle commence d'en auoir l'aage. Elle a, dit Phocion, la moitié d'vn siecle, & trente six lunes, ou enuiron, & i'espere de la loger bientost s'il plaist à Dieu.

Cependant qu'Adamas parloit de cette sorte auec les Bergers, Leonide & Alexis entretenoient les autres : mais aussi-tost que Lycidas mit les yeux sur son frere, il demeura long temps sans les en pouuoir retirer, car il luy sembla d'abord de voir le visage de Celadon. Et puis le considerant de plus pres, il demeuroit estonné, que deux personnes puissent se ressembler si fort: Toutesfois l'opinion qu'il auoit qu'il fut mort, l'authorité du Druide qui disoit que c'estoit sa fille, & l'habit de Nimphe qui l'embelissoit, & le changeoit vn peu, l'empescherent d'en descouurir la verité, & luy faisoient démentir ses yeux. Si ne peut il empescher en fin apres l'auoir quelque temps considerée, de luy dire, Si ie ressemblois autant à la personne que vous aymez le plus que vous, Madame, à celle que i'ay le plus aimee & honnoree, i'espererois d'estre bien tost en vos bonnes graces. Gentil Berger, respondit Alexis, en rougissant, ie suis tres-satisfaite de mon visage, puisque tel qu'il est il ressemble à ce que vous

aimez, car ayant appris de mon pere, combien il vous eſtime & cherit, ie ſeray touſiours tres-aiſe de vous donner occaſion de continuer l'amitié que vous luy portez. Et les obligations que nous auons au pere, reſpondit Lycidas, & les merites de la fille nous commandent à tous de vous rendre toutes ſortes de ſeruices, mais à moy ce me ſemble plus qu'à tout autre, qui voy reuiure en voſtre viſage, celuy pour qui ie ne ferois difficulté de mettre ma vie, ſi cela pouuoit rappeller la ſienne. Telles furent les premieres paroles dont ces deux freres vſerent: & quoy que Leonide ſe contraignit, ſi ne pût-elle s'empeſcher de ſouſrire, voyant combien Licidas eſtoit trompé. Mais ayant peur qu'Alexis à l'abord ne fut pas bien accouſtumée de parler en fille, elle voulut interrompre leurs diſcours, feignant d'eſtre curieuſe d'entendre des nouuelles des Bergeres ſes amies qu'elle n'auoit veuës il y auoit pluſieurs iours. Vous reprendrez vne autrefois ces belles parolles, dit elle, Licidas, mais à cette heure, dites moy ie vous prie, comment ſe portent mes cheres amies, i'entends les Bergeres de voſtre hameau? Les vnes, reſpondit Licidas, ſont contentes, les autres faſchees, & les autres ny faſchees ny contentes: mais paſſent doucement leur vie. Qui eſt celle, adiouſta Leonide, qui eſt tant inſenſible au bien & au mal, qu'elle ne reſſent ny l'vn ny l'autre? C'eſt, reſpondit Licidas, la Bergere

Diane, car n'aimant rien ie ne croy pas qu'elle puisse auoir ny bien ny mal, puis que tous les biens & tous les maux qui ne procedent d'amour, ne meritent d'auoir ce nom. Ie croy, dit Leonide, que vous le pensez comme vous le dites: mais chacun n'est pas de cette opinion. Ceux qui le iugent autrement, dit-il, ressemblent à ces anciens qui croyoient l'eau & le gland estre la meilleure & plus douce nourriture de l'homme, parce qu'ils n'auoient esprouué ny le vin ny le bled, & maintenant nous tenons que l'eau & le gland ne sont que pour les bestes: de mesme quand ils auront esprouué les douceurs ou les amertumes d'amour ils auoüeront que tout le reste n'est rien. Et croyez-vous, continua Leonide, que Diane n'ait rien aimé, ou qu'elle n'aime rien encores? Ie ne sçay, respondit Licidas, ce qui est du passé, mais pour cette heure ie croy qu'elle laisse toute l'amour aux autres. Vous me dites, repliqua Leonide, de mauuaises nouuelles pour Paris: voila que c'est, dit le Berger, de la sottise de nos villages, si ne puis ie penser que Diane ressente auec Amour l'honneur que Paris luy fait: toutesfois si i'estois deceu, ie ne serois pas le premier trompé au iugement des femmes. Or bien, dit Leonide, laissons Diane pour ce coup, car si elle n'aime point encore, ne doutez que sa fortune ne l'attende, & dites moy qui est celle qui est faschée? c'est Astrée, respondit Licidas,

car Phocion qui eſt auare, & qui ne ſonge ſuiuãt la couſtume des vieillards, qu'a loger richement ſa Niepce, veut qu'elle eſpouſe vn Berger des Boyens, nommé Calydon, qu'elle n'a iamais veu qu'vn moment, à quoy elle ne ſe peut reſoudre, & ie ne croy pas quant à moy que ce vieillard en vienne à bout. Ce Calydon, dit la Nimphe, n'eſt-ce pas le Nepueu de Tamire? c'eſt celuy-là meſme, reſpondit-il, mais a-t'il oublié, repliqua Leonide, l'Amour de Celidée? O Madame, adiouſta le Berger, que Celidéee n'eſt plus celle qu'elle ſouloit eſtre, & que l'accident de ſa perte eſt eſtrange! Comment, dit la Nimphe, Celidée eſt perduë! Elle ſe peut dire telle, reſpondit-il. Et Tamire n'a rien à cette heure tant à cœur que de marier Calydon. Encor qu'Alexis parlaſt auec Hylas, Corilas, & Amidor, ſi ne laiſſoit elle de preſter l'oreille à Licidas, & d'oüir ſes paroles, qui luy ſerrerent de ſorte le cœur, qu'il n'y eut Berger qui n'y priſt garde, parce qu'elle changea au commencement de couleur, & puis deuint froide comme vn glaçon: cela fut cauſe que Leonide luy dit, vous vous trouuez mal, ma ſœur, ce ſont encores des reſtes de voſtre maladie, vous deuriez vous aſſeoir. Hylas qui dés le moment qu'il l'auoit veuë, l'auoit trouuee tant à ſon gré, que Philis commençoit fort à perdre ſon cœur, & celle-cy à le luy deſrober, la prenant ſous les bras la fit aſſeoir à moitié par force, & ſe met-

tant à genoux aupres d'elle ne destournoit nullement les yeux de dessus son visage. Cependant Leonide & Licidas se rẽtirans contre vne fenestre continuerent leurs discours, mais auãt que de les reprendre Licidas considerant Alexis. Ie ne puis, dit-il, souler mes yeux de regarder la belle fille d'Adamas: car elle ressemble de telle sorte à mon pauure frere, que plus ie la considere, & plus i'y trouue des traicts, soit au visage, soit en ses façons, où ie n'y cognois difference que celle des habits. Y a-t'il long temps, respondit Leonide, qu'il est mort? Il y à enuiron quatre Lunes, respondit-il, Ie suis marrie, adiousta Leonide, de ne l'auoir iamais veu, pour auoir ouy dire beaucoup de bien de luy. Quant à ce qui est de son humeur, & de son esprit, dit Licidas, ie ne sçaurois vous le monstrer, mais pour son visage & pour ses actions, regardez Alexis, & vous le verrez. Et lors il continuoit, voila son mesme œil, sa mesme bouche, sa mesme rondeur de visage: & par fortune Alexis en mesme temps souffrit de ce que Hylas luy disoit, encor qu'elle n'en eust pas beaucoup d'enuie. O Dieux! dit Licidas, voila son mesme sous-ris, & son mesme tourner de teste: fut-il iamais rien de si ressemblant? Leonide, qui craignoit que cette consideration trop continuee ne luy fit descouurir qu'Alexis ressembloit si fort à Celadon, que c'estoit Celadon mesme, luy dit, Mais à propos de vostre

frere: lors que Paris luy dreſſa ce vain Tombeau, i'appris qu'Aſtree l'auoit infiniment aimé, & qu'elle ne s'eſtoit peu empeſcher de le declarer vn peu auant que nous y fuſſions arriuez. Ie le ſceus auſſi par Tircis, reſpõdit Licidas: & pleuſt à Dieu, continua-t'il auec vn grand ſouſpir, que cela n'euſt point eſté, ie iurerois preſque que mon frere ſeroit encores en vie. Et comment, dit Leonide, l'accuſez vous de ſa mort, puis qu'elle n'en pouuoit mes, eſtant elle-meſme en vn extreme danger, à ce que i'ay ouy dire? Licidas reſpondit froidement, l'hiſtoire ſeroit trop longue & trop ennuyeuſe pour la raconter maintenant: tant y a que ſi elle ſouffre du mal pour Calidon, qui ne l'aime point, ie croy qu'Amour l'ordonne ainſi pour venger la perte de Celadon, qui l'adoroit, & dont elle eſt coulpable. Et y a t'il long temps, dit la Nimphe, que cette belle fille eſt perduë? Il y a, reſpondit Licidas, douze ou quinze nuicts. Ce fut donc, adiouſta la Nimphe, peu de temps apres qu'elle receut noſtre iugement: Dix ou douze nuicts apres, dit le Berger, & vous aſſeure que tous ceux qui l'auoient cognuë l'ont regrettee. Quant à moy, dit la Nimphe, ie n'en ay rien ſceu qu'à cette heure, & ie vous iure que ie reſſens ſa perte. Mais dictes moy Licidas, comment eſt elle aduenuë?

SVITTE DE L'HISTOIRE DE CELIDEE.

IE penſois, Madame, reſpondit Licidas, que vous euſſiez ſceu ſa pitoyable hiſtoire, parce que ç'a eſté vn accident ſi eſtrange, que chacun le racontoit pour vne grande merueille: mais puis que cela n'eſt pas, & que vous deſirez de l'entendre; Il faut que vous ſçachiez grande Nimphe, que le pauure Calydon ayant eſté condamné par vous, en receut le deſplaiſir que vous pouuez penſer, & apres auoir long temps plaint ſa fortune, en fin la raiſon luy remettant deuant les yeux ce qu'il deuoit à Thamyre, le deſdain de Celidee, & le ſerment qu'il auoit fait d'obeïr à ce que vous ordonneriez, il priſt vn bon conſeil, & s'eſſayant d'effacer cette paſſion de ſon ame, veſquit quelque temps auec vn eſprit vn peu plus repoſé.

Cependant Thamyre ayant fait entendre ſon deſſein à Cleontine, & elle aux autres parents, & meſme à la mere de Celidee, dans dix ou douze nuicts, le tout fut de ſorte auancé, qu'il ne falloit plus que coucher enſemble. Le ſoir eſtant venu que le mariage deuoit eſtre conſommé, on n'oyoit dedans la maiſon, que reſioüiſſance

resiouïssance de ceux qui attouchoient de quelque parentage à cette fille, pour l'esperance du support qu'ils esperoient de ce riche Pasteur. Iuques à ce poinct Calydon obeït à vostre ordonnance, mais quand il vint à penser que cette nuict Celidee seroit entre les bras d'autre que de luy, il perdit toute resolution, & rendit témoignage par cette action, que quand les yeux voyent ce qu'ils n'ont iamais veu, le cœur pense ce qu'il n'a iamais pensé: car s'estant auparauant figuré d'estre resolu à cette perte, quand il vit qu'il n'y auoit plus qu'vne heure d'interualle entre son esperance, & l'entiere perte de son esperance, il perdit toute resolution, oublia tout deuoir, & mespriſa toute consideration. Il estoit retiré à vn des coins de la chambre, où cette pensee le faisoit mourir de regret, cependant que chacun dansoit. Thamire qui l'aimoit comme si c'eust esté son enfant, se douta bien d'où procedoit cette tristesse, & ayant pitié de son mal, s'approcha doucement de luy, qui rauy en son desplaisir proferoit à voix basse telles paroles sans apperceuoir son oncle.

MADRIGAL.

QVE ie viue & qu'on la possede,
N'est-ce point d'Amour vn deffaut,
Puis que pour bien aymer il faut,
Qu'on meure plustost que l'on cede?

Mais ſi ie meurs, ie ne pers pas
Le ſouuenir qui me tourmente,
Au creux de ma Tombe relente
Ce regret ſuiura mon treſpas.

Quelle fortune pitoyable
Me contraincт Amour de courir,
Puis que pour n'eſtre miſerable,
Ie ne puis viure ny mourir?

Thamire l'eſcoutant en prit vne compaſſion qui ne fut pas petite, & plus encores lors qu'apres ces paroles il luy vit tendre les yeux en haut, & ioindre les mains dans ſon giron, couurant ſon viſage de larmes qui luy empeſchoient de parler. Il ſe retira doucement, & s'addreſſant a Celidee, luy dit l'eſtat en quoy il l'auoit trouué, & la pria de parler à luy, & luy donner quelque conſolation. La Bergere qui eſtoit bien aiſe d'obeïr à Thamire, & qui faiſoit deſſein de n'auoir point les mauuaiſes graces de Calydon, puis qu'elle deuoit viure auec ſon oncle, s'y en alla auſſi toſt que Thamire le luy eut dit, & le trouuant en eſtat: Et quoy, luy dit-elle, Berger, ſerez-vous le ſeul qui ne danſerez point? A la verité, reſpondit-il, en luy tendant la main, vous auez raiſon, belle Celidee, de me faire cette demãde, car c'eſt bien à mes deſpens que ce bal ſe faict.

Mais pleuſt à Dieu, que ſans offenſer Theutates, ny vous, ie peuſſe auſſi bien mettre fin à mes iours, que cette nuit me rauira tout eſpoir de contentement. Et qu'eſt-ce que vous voulez dire? reſpondit la Bergere, feignant de ne l'entendre pas. Ie veux dire, repliqua-t'il, que ſi ie ne craignois d'offécer Theutates, en me faiſant mourir ſans ſon commandement, & vous en vous faiſant perdre vn ſeruiteur, cette main me rauiroit la vie auant qu'en cette mal'heureuſe nuict Thamire poſſedaſt en vous ce que mon affection ſeule pourroit meriter. Celidee faiſant ſemblant de ne penſer plus en ces choſes. I'auois opinion, dit-elle, que vous euſſiez oublié toutes ces folies, & en eſt-il encores memoire? Comment, reprit Calidon auec vn grand ſouſpir, que Calidon oublie iamais Celidee: & n'auez-vous point de peur que Tharamis vous chaſtie pour l'offence que vous faictes à mon amour? vous en deuriez bien auoir dauantage de Theutates, reſpondit-elle, que vous appellaſtes quand vous promiſtes à Leonide d'obſeruer ce qu'elle ordonneroit, & auez vous deſia mis en oubly le iugement qu'elle fit? ou penſez-vous que les Dieux l'ayent oublié? ou comment eſperez-vous que le Guy de l'an neuf vous puiſſe eſtre profitable, puis que c'eſt par luy que vous iuraſtes? Pour le moins ie vous conſeille de ne chercher iamais d'œuf ſalutaire des ſerpents: car vous courez

fortune de n'en point eſchapper. Ha ! Bergere, reprit Calidon, ne croyez point que i'aye oublié l'iniuſte iugement de l'impitoyable Nimphe (pardonnez-moy, Madame, dit Licidas, ſi i'vſe des meſmes mots du Berger intereſſé) le ſouuenir m'en eſt trop douloureux pour l'oublier. Ne penſez non plus que i'aye opinion que Theutates n'ait memoire de ce que ie iuray : mais n'eſtimez pas auſſi que ie tienne que le Guy de l'an neuf, ny l'œuf des ſerpents me ſoit ſalutaire, puis qu'en vous perdant il n'y a plus rien au monde dont ie me ſoucie. Encores deuez-vous redouter, dit elle, la iuſtice des Dieux apres voſtre mort. Ils ne ſçauroient, reſpondit-il, me donner plus de mal que i'en ſouffre en vie, & ſçay bien qu'ils n'ont point de plus cruels ſupplices que ceux que i'endure. Mais ne croyez toutesfois que ie ſois ſi peu iuſte obſeruateur de ce que i'ay promis : car ſi vous auez bonne memoire, ie dis que ie voulois que iamais le Guy de l'an neuf ne me peut eſtre ſalutaire, & que ſi ie rencontrois l'œuf ſoufflé des ſerpents, ie priois Theutates qu'il les animaſt de ſorte contre moy qu'ils me fiſſent mourir, ſi ie n'obſeruois le iugement de la Nymphe tant que ie viurois. Et bien, dit elle, n'y contreuenez vous pas par les paroles que vous me venez de dire ? Nullement, reſpondit-il, car i'y ay mis vne condition qui m'en empeſche. Et

quelle eſt elle? dit Celidee, que ie n'y contreuiendrois point, dit Calydon, tant que ie viuray & ne voyez vous pas que ie mourus dés-lors que cette ordonnance fut faite, ſi pour le moins, la vie eſt vn bien: car dés ce moment mal-heureux, ie perdis non ſeulement toute ſorte de bien, mais toute eſperance meſme de quelque bien. Que ſi toutesfois vous appellés viure que de languir comme ie fais, dans peu de nuicts ie laiſſeray ſans doute ce que vous nommez vie: que ſi entre cy & là ie contreuiens à ce que i'ay iuré, ie veux bien que le Guy de l'an neuf ne me ſerue de rien, auſſi bien n'eſpere ie pas de le voir iamais, outre que ſans vous rien ne me peut eſtre ſalutaire. Et ie mourray bien-toſt, ſi les Dieux veulent exaucer les vœux du plus deſolé homme du monde. Et quel aduantage eſperez-vous, dit-elle, en mourant? I'attends, dit-il, toute ma felicité, puis qu'il me ſera permis de vous aymer, ſans offencer ny Thamire ny les Dieux, ny vous que ie redoute dauantage. Mais cruelle Bergere, quel deſſein vous conduit vers moy? Eſt-ce point pour triompher encor vne fois de Calydon, ou bien pour imiter ces cruels, qui ayans tué le miſerable qui ne ſe deffend point, en viennent voir le corps pour cõſiderer combien grandes & diuerſes en ſont les bleſſeures? Ce n'eſt point ce ſuiect, deſolé Berger, dit-elle, qui me conduit, mais pour eſſayer de vous diuertir

de vos triſtes penſees, & voir ſi ie puis vous donner quelque ſoulagement, ſans contreuenir toutesfois à la volonté des Dieux. Et comment? interrompit-il incontinent, il ne vous ſuffit pas que ie meure, par la cruauté de mon deſtin, & par l'iniuſtice des hommes, qui m'ont rauy tout ce qui me pouuoit retenir en vie, ſi vous n'y adiouſtiez encore cette vaine compaſſion que vous faites paroiſtre d'auoir de moy, ſeulement pour me faire mourir auec plus de regret? Quoy! Celidee, vous voulez que ie penſe que vous eſtes touchee de pitié, en voyant le miſerable eſtat où ie ſuis, afin que vous perdant & vous voyant poſſedee par vn autre ie vous plaigne dauantage? Si c'eſt voſtre deſſein, viuez contente, & croyez que vous ne ſçauriez me deſirer plus de mal que celuy que ie reſſens: & ſi ce ne l'eſt pas, ne me parlez iamais plus de pitié, de ſalut, de remede, ou de quelque eſperance: car i'en ſuis auſſi incapable que le ciel, & vous auez eu peu de volonté de mon bien. Et à ce mot la laiſſant, quoy qu'elle s'efforçaſt de le retenir, il ſortit hors de la chambre.

Il eſtoit deſia tard, de ſorte que le bal finit bien-toſt apres, & chacun ſe retira quand Celidee, ſuiuant nos couſtumes, euſt eſté miſe dans le lict aupres de Thamire, vous deuez croire que le contentement de ce Berger eſtoit à ſon extremité, puis que le ciel ne lui en voulut point

donner dauantage, comme ie vous diray. Calidon, au ſortir de la chambre, s'en alla hors du logis, & de fortune ſe coucha ſous des grands ormes qui eſtoiẽt le long du chemin aupres de la maiſon, où apres auoir conſideré quel heur eſtoit celuy de Thamire, & au contraire combien ſa fortune depuis peu de temps s'eſtoit changee, il prit ſi grand ſerrement de cœur, que peu à peu l'ennuy luy rauiſſant la force il demeura eſuanoüy, & ſi longuement que Cleontine, & ſa trouppe ſortant du logis de Thamire, le trouuerent eſtendu, comme s'il s'y fuſt endormy: mais l'ayãt voulu eſueiller, & voyant qu'il ne ſe remuoit point, Cleontine meſme le prit par la main, & d'autãt que toute la chaleur auoit delaiſſé les extremitez du corps pour ſe retirer autour du cœur, elle le trouua ſi froid, que toute ſurpriſe de frayeur, elle s'eſcria, ô Dieu, Calidon eſt mort! Quelques-vnes de ſes parentes qui oüirẽt cette voix, y accoururent, & le voyant en ceſt eſtat eſleuerent de ſi grands cris qu'elles y firent accourir tout le voiſinage: & parce qu'il eſtoit infiniment aimé, & que ceſt accident eſtoit tant ineſperé, pluſieurs retournerent dans le logis de Thamire, où criant à haut de teſte que Calidon eſtoit mort, Thamire en oüit le bruit, & n'oyãt que le nom de Calidon & de mort, ſe doutant de quelque ſiniſtre accident, ſaute hors du lict en terre, court à la porte: & appelle quelqu'vn de la maiſon,

& enfin apprend que Calidon eſt mort. Il aimoit ce nepueu autant que s'il euſt eſté ſon fils : ſi bien qu'à ces premieres nouuelles il faillit de tomber de ſa hauteur ſur le plancher, mais eſtant ſouſtenu par quelques-vns des ſiens, ce fut tout ce qu'il peut faire de ſe remettre au lict auec l'aide de ceux qui le tenoient. Auſſi-toſt qu'il fut couché il demeura ſans poux, & peu à peu deuint froid, & enfin s'il n'euſt eſté ſecouru, il luy en fuſt autant aduenu qu'à Calidon : mais les diuers remedes qu'on luy fit, & le ſoin que Celidée en eut, l'en empeſcherent. Qui euſt veu cette belle & ieune Bergere toute eſcheuelée, & à moitié veſtuë fondre en larmes, ſur le viſage de Thamire, lors que peu à peu il alloit defaillant entre ſes bras, & n'euſt eſté touché de pitié, euſt eu ſans doute vne ame ou vn cœur de rocher. On dit qu'on ne vit iamais rien de plus beau, & ſembloit que les nonchalances de ſon habit, & le peu de ſoin qu'elle auoit d'elle-meſme, adiouſtaſſent vne grace extreme à ſes beautez. Tant y a qu'elle fit reuenir Thamire, & le preſſant entre ſes bras à moitié nuds, & ſe colant ſur ſa bouche auec vn ruiſſeau de pleurs, ne pouuoit le carreſſer aſſez à ſon gré. Mais le pauure Berger eſtant preſque deuenu inſenſible à toute autre paſſion qu'à celle de la perte qu'il penſoit auoir faite, repouſſant doucement Celidée, & tournant la teſte à coſté receuoit ces baiſers ſi froidement, qu'il ſembloit qu'ils luy

fussent ennuyeux. Car sans seulement la regarder il demandoit d'ordinaire des nouuelles de Calidon : mais voyant qu'il n'en pouuoit auoir de bonnes ; Il faut, dit-il, que ie le voye, & s'il est mort pour le contentement que i'ay, que ie meure pour le desplaisir qu'il a eu : & se iettant de furie à terre, s'habilla à moitié, & courut à demy nud au lieu, où le pauure Calidon estoit estendu de son long, ressemblant tout à faict à vne personne morte. D'abord chacun luy fit place : tant pour le respect qu'on luy portoit, que pour la compassion qu'on auoit de dueil, qui deuoit estre grand, puis qu'il luy faisoit laisser Celidée, & desdaigner le bien qu'il auoit si long temps, & si ardamment desiré. Soudain qu'il vit Calidon ayant opinion qu'il fut mort, il se laisse choir dessus si mal à propos, que donnant du front contre vne pierre quarrée, sur laquelle on auoit appuyé la teste de Calidon, & rencontrant par malheur le trenchant, il se la fendit si auant, que le sang incontinent luy en tomba par le visage, & en demeura esuanoüy. Ceux qui estoiét autour de Calidon, oyans le coup que Thamire s'estoit donné, eurent bien opinion qu'il se fust blessé, mais non pas tant qu'il estoit : & n'eust esté qu'ils le virent si long temps sans mouuement, & qu'il ne parloit point, ils n'y eussent pris garde que bien tard. Le cry se redoubla, & les clameurs de ceux qui voyoient ce

piteux spectacle: mais iugez quelle fut la veuë que Celidée eust quand on rapporta son mary, & son nepueu, cõme s'ils eussent esté morts. De fortune lors qu'on voulut oster de dessus vne eschelle Calidon, pour l'emporter à son aise dans vne chambre, il reuint, & voyant tant de peuple autour de luy, & qu'il estoit couuert du sang de Thamire, il ne sçauoit que penser, & luy sembloit de resuer. Mais quand il vid emporter son oncle qui n'auoit point encores de sentiment, auec cette grande playe à la teste, s'imaginant que quelqu'vn l'eust blessé, il se releue porté de furie, & demande qui est le meurtrier, & prenant à ses pieds vn caillou, tenoit le bras releué comme prest d'en assommer celuy qui auoit fait cet homicide, mais quelques-vns de ses parens le rapaisant luy firent entendre comme le tout s'estoit passé. Comment, s'escria-t'il, c'est donc moy qui ay fait ce parricide? Il n'est pas raisonnable que ie n'en fasse aussi bien la vengeance, que si c'estoit vn estranger, voire d'autant plus grande que ie luy ay plus d'obligation. Et à ce mot il leua le bras pour se frapper de la pierre contre la teste, mais ceux qui estoient aupres de luy furent prompts à coure au coup, & les vns luy retindrent le bras, & les autres luy firent tomber la pierre de la main, & le saisissant des deux costez, ne l'abandonnerent plus qu'il ne fust vn peu remis. Cependant Thamire par les cris de Celidée, & par les

remedes qui luy furent faicts, ne fut pas plustoſt panſé, & remis dans le lict, qu'il reuint de ſon éuanoüiſſement, & à l'ouuerture de ſes yeux, ſoudain qu'il pût parler, la premiere parole qu'il profera, ce fut le nom de Calydon, demandant où eſtoit ſon corps. Calydon luy reſpondit, vn vieux Myre qui l'auoit panſé, ſe porte mieux que vous, & n'a point autre mal que le voſtre. Comment, dit-il, Calydon n'eſt pas mort? Ha! mes amis, ne renouuellez point ainſi ma peine. Il n'eſt point mort, reſpondit le Myre, & ſi vous voulez ne vous point eſmouuoir quand vous le verrez, nous le vous amenerons icy en bonne ſanté. O Dieu, dit Thamire, ſi ce que vous dites eſt vray, ne ma dilayez point dauantage ce ſeul remede qui me peut guatir. Et à ce mot il ſe voulut efforcer de ſe leuer, mais les Myres l'en empeſcherent. Et parce que de ſon coſté Calydon preſſoit auec vne impatience extreme de le voir, ils penſerent que pour remettre leur eſprit en repos, il ſeroit bon de les faire entre-voir, encor qu'ils craigniſſent fort que cette eſmotion ne fuſt cauſe que la playe de Thamire ne retournaſt ſeigner: mais iugeãt que cet incõueniẽt ſeroit moindre que les autres dont le deſny qu'ils luy en pourroient faire, le menaçoit. Ils firent venir Calydon, qui voyant Thamire en cet eſtat, & ayant deſia entendu tout ce qui s'eſtoit paſſé, ſe iette d'abord à genoux deuant luy,

& luy demande pardon de l'ennuy qu'il luy a donné. Excuſez, luy dit-il, mon pere le peu de puiſſance que i'ay ſur moy : i'ay faict ce qui m'a eſté poſſible pour ne vous en donner cognoiſſance, & voulois bien mourir s'il m'euſt eſté poſſible, ſans vous donner cette ſeconde occaſion de regretter la peine que vous auez euë à m'eſleuer, mais la fortune qui ne ceſſera de m'affliger tant que ie ſeray en vie, ne m'a pas meſme voulu contenter en cela. Ie viens vous en demander pardon, & vous ſupplier de croire que ie n'auray iamais contentement, que ie n'aye tellement ſatisfait à cette faute ; qu'il ne m'en reſte nulle tache. Mon fils, dit Thamire, en luy tẽdant la main, releue toy, & me viens embraſſer, & croy que ſi i'euſſe penſé que Celidée euſt peu eſtre tienne, iamais ie ne l'euſſe voulu auoir: tout le regret qui me reſte à cette heure, eſt que ſi autresfois il y a eu vn empeſchement à ton deſir, il y en a maintenant deux. Le premier, celuy de ſa volonté, qui a touſiours eſté tant eſloignee de toy, que iamais elle n'y a peu conſentir: & l'autre le mariage qui eſt entre elle & moy: Que ſi ſa volonté ſe pouuoit changer auſſi bien que ie pourrois remedier au dernier, ſois certain, Calidõ, que la mort me ſeroit agreable ſi ie penſois que par ma mort ie te rendiſſe content. Calidon vouloit reſpondre, mais il ne peut, de peur de l'interrõpre, parce qu'en meſme temps il addreſſa ſa parole à Celidée

Et vous, ma fille, dit-il, qui voyez combien vous estes aymée de Calidon, sera-t'il possible que vous ne changiez iamais de volonté enuers luy? ny son affection, ny ses merites, ny mes prieres ne pourront-elles iamais rien enuers vous? Sera-t'il vray que Celidée soit née pour faire mourir Calidon & Thamire, & d'amour, & de regret? Celidée tout en pleurs vouloit respondre, lors que Calidon reprit la parole. Il ne faut pas, mon pere, que l'ordonnance du Ciel, & ce qu'il a pleu à ceste belle d'ordonner de moy, soit autrement qu'il est. Theutates sçait mieux ce qu'il nous faut que nous mesmes. Il n'est pas raisonnable que deux personnes qui meritent toute sorte de bon-heur, comme font Thamire & Celidée, changent de fortune pour le plus infortune qui fut iamais entre les hommes : & quant à moy, ie proteste entre vos mains, & appelle le ciel & la terre pour tesmoins, que ie ne veux point contreuenir au iugement qu'il a pleu aux Dieux de faire de nous par la bouche de la Nimphe. Et que signifient donc, dit Cleontine, ces plaintes, ces pleurs, & ces esuanoüissemens? Ce sont, respondit Calidon, des tesmoignages que ie suis homme: mais comme les bons Myres n'ostent pas la main de la blessеure, encores que le patient s'en plaigne, voire en crie, de mesme vous ne deuez tous laisser de mettre fin à ce qu'il a pleu à Theutates d'ordonner en cette affaire, & ie ne

vous demande autre faueur, ſinon qu'il me ſoit permis de me plaindre, voire de crier quand la douleur du mal me preſſera. Non non, dit Celidée, d'vne parole proferée auec violence, ne vous mettez plus en peine, ny les vns ny les autres: le grand Dieu Tharamis vient de m'inſpirer ſecrettement vn moyen pour vous mettre tous en repos d'eſprit. Il n'eſt pas raiſonnable, que tes prieres & tes remonſtrances demeurent plus long temps ſans nul effect: mais il ne faut pas que nous contreuenions à la volonté de Theutates, ny que l'affection que tu m'as portée ſoit inutile, non plus que l'amitié que dés le berceau ie t'ay euë. Et toy auſſi Calydon, il ne faut pas que tu conſommes toute ta vie de cette ſorte: viuez tous deux contens, & me donnez loiſir ſeulement de quatre ou cinq nuicts, & vous verrez que le Ciel m'a mis en l'ame vn moyen pour vous ſortir tous deux de peine. A ce mot elle reprit ſes habits, & pria Thamire de trouuer bon qu'elle ne couchaſt point de trois ou quatre nuicts aupres de luy, afin qu'elle pûſt acheuer ce qu'elle auoit deſſeigné. Thamire qui commençoit de reſſentir la douleur de ſa playe, & qui outre cela euſt conſenty à ſa mort pour ſauuer la vie à Calydon, luy accorda librement ſa demande, & apres quelques autres propos ſur ce ſubiect, les Myres qui virent que l'eſperance que Celidée leur auoit donnée leur rapportoit quelque ſorte de repos, conſeillerent

toute la trouppe de se retirer, & Calydon faisant apporter vn lict dans la chambre de Thamyre, ne le voulut plus abandonner: d'autre costé Thamyre auoit tant de satisfaction de l'amitié que son nepueu luy faisoit paroistre, qu'il le vouloit tousiours auoir prés de luy. Il n'y auoit que Celidée qui fut bien en peine, car elle ne vouloit declarer sa deliberation à personne, de peur d'y estre contrariée, & toutesfois elle ne sçauoit par quel moyen y paruenir. Elle auoit faict vn dessein bien different de celuy de toutes les filles, parce que cognoissant que la beauté de son visage estoit cause de l'amour que l'oncle & le nepueu luy portoient auec tant de passion, & considerant que c'estoit la seule occasion du diuorce qui estoit entr'eux, elle resoult de se rendre telle qu'ils fussent à l'aduenir autant refroidis par sa laideur, qu'ils auoient esté eschauffez par sa beauté: esperant par ce moyen de remettre Calydon en son bon sens, & de rendre preuue à chacun qu'elle n'auoit iamais consenty à ses folies. Lors qu'elle y eust longuement pensé, ne pouuant se resoudre au fer, à cause du sang & de la cruauté, à quoy son courage ne pouuoit consentir: outre qu'il luy sembloit que les coupures se gueriſſoient, & que ce seroit tousiours à recommencer: elle s'addressa à la mere de sa nourrisse, & la tirant à part luy fit entendre qu'elle auoit vne si extreme animosité contre vne Bergere, sa voisine,

qui l'auoit infiniment outragée : qu'elle estoit resoluë d'en prendre vengeance ; qu'elle ne l'a vouloit pas faire mourir, parce que sa haine ne passoit iusques à la mort : mais qu'elle desiroit de s'en venger sur son visage, comme la plus chere chose qu'elle eust: Qu'à cette occasion elle la prioit de luy enseigner quelque herbe, ou quelque autre recepte, qui pûst tellement gaster le visage d'vne fille, qu'elle ne pûst plus reuenir en son premier estat. La bonne femme qui aimoit Celidée cõme si elle l'eust nourrie, luy respondit fort sagement qu'elle deuoit perdre cette mauuaise volonté, & chasser de son ame ce cruel desir de vengeance : Que si l'autre l'auoit offensée, elle en laissast le chastiment à Hesus, qui auoit la puissance de le faire ; & qu'il estoit à craindre, que celle à qui elle vouloit faire du mal, ne le luy rendit par apres au double: bref, elle luy representa tout ce qu'elle pût pour l'en diuertir. Mais cette sage fille qui auoit vn dessein bien different à celuy qu'elle disoit, s'opiniastrant en sa demande, & luy faisant entendre que ce n'estoit pas personne qui put s'en venger, outre qu'elle le feroit faire si secrettement qu'elle ne sçauroit à qui s'en prendre, la coniura encores par toute l'amitié qu'elle luy portoit, de satisfaire à sa demande, luy protestãt que si cela n'estoit, elle se resoudroit à quelque chose de pire, & qu'elle en seroit cause. La bonne femme luy respondit qu'elle en seroit bien

bien mariée, & que dans deux ou trois nuicts elle luy en rendroit reſponſe: N'y faillez donc pas dit Celidée, car ſi vous me trompez, vous ſerez cauſe de quelque plus grand mal. Le terme eſtant eſcoulé, que cette bonne femme n'auoit pris que pour pouſſer le temps, comme l'ondit, auec l'eſpaule. Elle luy en demanda encor autant: mais Celidée qui cognut bien que ce n'eſtoit que pour l'amuſer, fit ſemblant de la croire, & cependãt reſolut de faire de ſon coſté ce qu'elle penſeroit eſtre meilleur pour acheuer ſon deſſein, feignãt de cette ſorte auec cette bonne vieille, de peur qu'elle ne deſcouuriſt ſa deliberation à Cleontine. Cherchãt donc tout ce qu'elle pourroit pour deuenir laide, de mauuaiſe fortune elle eſtoit vn matin à la chambre de Cleontine qu'elle eſtoit encore au lict, & parce que cette bonne femme auoit accouſtumé de porter vne pointe de diamant au doigt pour ſigne qu'elle eſtoit dediée à Theutates, comme vous ſçauez, Madame, que c'eſt la couſtume de toutes nos Druydes, elle l'a poſoit tous les ſoirs auant que de ſe mettre au lict, & la reprenoit le matin. Il aduint que Celidée prenant cette bague ſe la mettoit au doigt, & de l'vn en l'autre alloit cherchant auquel elle eſtoit plus iuſte, ſans peut-eſtre ſonger à ce qu'elle faiſoit. Dont Cleontine s'apperceuant, Voudriez-vous bien, dit-elle, ma fille eſtre obligée de porter cette bague aux meſmes

conditions que ie la porte ? Si i'en estois capable, respondit Celidée, il n'y auroit rien au monde que ie souhaitasse dauantage : & comment, dit Cleontine, penseriez-vous satisfaire à Thamyre & à Calydon, ainsi que vous auez promis ? Ce seroit, respondit-elle, le meilleur remede de tous, car ils sont si religieux, qu'estãt dediée à Theutates, ny l'vn ny l'autre ne viendroit pas m'en retirer. L'Amour, dit Cleontine, est encore plus forte que le deuoir, ny que la religion : mais dites-moy ma fille, de quelle sorte pensez-vous de les contenter ? Car ie ne le puis entendre : en premier lieu, vous ne pouuez estre qu'à Thamyre, puis que vous estes sa femme, & quand vous voudriez vous dedier à Theutates, vous ne le pouuez sans la permission de celuy à qui vous estes. Et quand vous seriez vne Druyde, penseriez-vous pour cela les contenter tous deux ? tant s'en faudroit, vous les mescontenteriez, les priuant de vous. Ma mere, respondit Celidée, le grand Dieu qui me mit les paroles en la bouche, lors que pour alleger leur ennuy, ie promis ce que vous me demandez, m'en donnera sans doute quelque moyen : puis qu'il ne laisse iamais vne œuure imparfaicte ; il a commẽcé celle-cy par moy, il me rendra asseurément capable de la finir auec son aide. Ma fille, dit Cleontine, estonnée des sages propos de sa niepce : Ie ne suis plus en doute qu'il n'aduienne comme

vous dittes: pourueu que veritablement vous vous remettiez en luy, car iamais perſonne ne fut refuſée, quand c'eſt auec vne bonne & pure intention que l'on le ſupplie. Cleontine vouloit continuer: mais Celidée, qui ſans y penſer, s'eſtoit mis la pointe du diamant dans la main, ſe print à crier de la douleur que l'egratigneure luy auoit faicte: dequoy la bonne femme ſurpriſe: Qu'auez-vous, dit-elle, ne vous eſtes-vous pas bleſſée de ce diamant? C'eſt peu de choſe, reſpondit Celidée, mais la douleur m'a cõtrainte de crier. Vous penſez, dit Cleontine, que ce ſoit peu de choſe, ſi vous trompez-vous fort, car iamais la marque ne s'en va, & mal-aiſement en peut-on guerir, & lors luy prenant la main, & voyant qu'elle eſtoit fort eſgratignée: Croyez, luy dit-elle, Celidée, que vous eſtes marquée pour voſtre vie, & que ſi cela vous eſtoit aduenu au viſage, vous ſeriez gaſtée: Comment, dit Celidée, le diamant eſt ſi venimeux: Iamais, dit-elle, ſa marque ne s'en va depuis que le ſang en ſort, & c'eſt pour ce ſubiect que ie le laiſſe quand i'entre au lict. Il ſeroit malaiſé de dire le contentement que receut cette ieune Bergere, ayant appris ce ſecret, luy ſemblant que Dieu le luy auoit enſeigné expres pour acheuer ce qu'elle auoit deſigné. Quelle reſolutiõ, Madame, eſt celle que ie vous vay raconter de cette ieune fille! Il y auoit deſia cinq ou ſix iours que Thamire en tombant s'eſtoit

bleſſé, comme ie vous ay dit, & ſa playe n'eſtant pas dangereuſe, elle commençoit d'eſtre preſque guerie, de ſorte qu'il n'en tenoit plus la chambre : Celidée qui n'attendoit que ſa gueriſon, pour ſortir de la promeſſe qu'elle auoit faicte, & de laquelle Calidon, & Thamyre la ſommoient, leur dit d'vn viſage aſſez ioyeux, que le lendemain elle les contenteroit tous deux. Dés le ſoir quand ſa tante fut couchée, elle deſroba la bague dont elle s'eſtoit bleſſée, & feignant de ſe retirer pour ſe deshabiller, chacun s'en alla coucher : au contraire, elle entra dans vn petit recoin où elle auoit accouſtumé de demeurer ſeule quand elle vouloit s'habiller ou deshabiller, & ayant ſerré la porte elle s'aſſit pres d'vne table où elle auoit vn miroir, duquel les iours des grands ſacrifices & des aſſemblées generales, ou feſtes publiques, elle auoit accouſtumé de ſe ſeruir, pour ageancer ſon viſage. Auſſi-toſt qu'elle y ietta les yeux deſſus; ah ! miroir, dit-elle, de qui ie ſoulois prendre conſeil, auec tant de ſoin & de vigilance, pour accompagner & augmenter la beauté de mon viſage, combien eſt changé ce temps-là : & combien eſt differente l'occaſion qui me faict à cette heure te demander conſeil : puis que ſi autrefois i'ay ietté les yeux ſur toy, pour me rendre belle, i'y viens maintenãt pour ſçauoir comment ie me puis priuer de cette beauté que i'ay euë ſi chere ? Et à ce mot

ouurant le miroir, & considerant son visage tout couuert de pleurs : Ce seroit, dit-elle, estre bien inhumains, mes yeux, si vous ne pleuriez la prochaine perte de cette beauté, qui autresfois vous a rendu si contens, & pleins de ioye, quand glorieux d'vne si chere & aymable compagne, il ne vous sembloit point de voir vn autre visage, qui se pûst égaler au vostre. Et puis demeurant quelque temps sans parler, & considerant particulierement sa beauté & sa grace, la iuste proportion de ses traits, le vif & doux esclair de ses yeux, l'esclat de son teint, les attraits de sa bouche, bref tout ce qui estoit d'agreable en son visage, I'entens bien, dit-elle, ô mes chers & rares thresors, ce que vous me voulez dire, mais helas! continuoit-elle en souspirant, que vaut cela, si ie ne puis viure contente en vous conseruant? Ie sçay bien que vous me representez que cette beauté que i'ay tant cherie, & qu'autrefois i'ay estimée mon souuerain bien, me reproche vne grande legereté de m'en vouloir priuer, auant presque que de la posseder. Ie ne suis pas sourde aux supplications que ie me fais à moy-mesme: de ne me point appauurir de ce que chacun recherche auec tant de desir: Mais quand ie vous accuseray deuant la raison d'estre cause de toute la peine que i'eus iamais ; Quand ie vous blasmeray de la dissention de l'oncle & du neueu, voire quand ie vous diray coulpable de leur sang, & de

leur prochaine ruine, & peut-estre de leur mort, que direz-vous pour vostre deffence, & qu'alleguerez-vous pour montrer que ie vous doiue conseruer & retenir? Que c'est vne douce chose que d'estre belle! Mais combien plus ameres sont les effects qui s'en produisent, & qu'il m'est impossible d'éuiter en vous conseruant. Quoy-donc? que l'amour suit la beauté, & que rien n'est plus agreable que d'estre aymée & carressée? Mais combien plus desagreables sont les importunitez de ceux que nous n'aymons point, & les soupçons de ceux à qui nostre deuoir nous oblige d'estre, & de nous reseruer entierement: Ne dis-tu pas qu'au lieu que chacun m'adoroit belle, chacun me mespriſera laide: Tant s'en faut, cette action si peu accoustumée me fera admirer, & contraindra chacun de croire qu'il y a quelque perfection cachée en moy, plus puissante que cette beauté qui se voyoit. Et puis ce que ie desseigne de faire, n'est que de deuancer le temps de fort peu de moments. Car cette beauté, dont nous faisons tant de conte, combien de lunes me pourroit-elle demeurer encores? fort peu, certes, & quelque soin & quelque peine que i'y rapporte, il faut que l'aage me la rauisse, & ne vaut-il pas mieux que pour vne si bonne occasion, nous nous en despoüillions nous mesmes volontairement, & la sacrifions au repos de Thamire

que i'ayme, & que i'ay tant d'occasion d'aymer, & à celuy de Calydon, qui a tant souffert de peines, pour l'affection qu'il m'a portée? Au pis aller que m'en aduiẽdra-t'il? Quand ie seray laide, moins de personnes m'aymeront, & de qui dois-ie vouloir l'amitié que de Thamyre? Mais Thamire mesme ne m'aymera plus, si son amitié n'est fondée que sur ma beauté, ce sera dans peu de temps qu'elle se perdra, s'il m'ayme pour les autres conditions qu'il peut auoir recognuës en moy, voyant que i'auray donné ceste beauté, pour me rendre du tout sienne, il me deura aymer & estimer dauantage. Bref faisons-nous paroistre telle que nous desirons d'estre creuë. Cette beauté est cause que Calydon manque à son deuoir: Et que Thamire mesme a moins de soin qu'il deuroit auoir à sa propre conseruation: rachetons-les & nous aussi, eux des fautes où ils sont tombez, & nous du desplaisir que nous en auons, & par la perte d'vne chose de si peu de durée, que la beauté: Payons leur rançon & la nostre, afin qu'à l'aduenir nous puissions viure en liberté, & hors de cette continuelle inquietude. A ces mots, ô Dieu, Madame, quelle estrange & genereuse action vous vay-ie raconter: A ces mots, dis-ie, Celidée, met la pointe du diamant à son front, & d'vne main genereuse se l'enfonça dans la peau, & quoyque la douleur fut extreme, si se la couppe-t'elle

d'vn costé à l'autre ! & grinçant les dents du mal que la blesseure luy faisoit, elle en fait de mesme à ses iouës, & se faict de chasque costé trois ou quatre profondes cicatrices si longues & si enfoncées, que veritablement il ne luy restoit plus rien de la beauté qu'elle souloit auoir. Iugez, Madame, en quel estat elle pouuoit estre, & quelle douleur elle deuoit ressentir. Elle n'en fit toutesfois point de semblant: mais se mettant vn linge au tour de la teste, & esteignant la chandelle, apres auoir remis la bague en son lieu, elle s'en alla mettre au lict, où elle n'auoit garde de reposer pour le grãd mal qu'elle sentoit. Mais quãd le matin fut reuenu, & que chacun fut esueillé, Cleontine dans la chambre de laquelle elle couchoit, & qui aymoit cette niepce comme si elle eust esté sa fille, estonnée de la voir si endormie contre son naturel, & craignant qu'elle ne se trouuast mal, vint doucement la voir dans le lict, mais d'abord qu'elle vid tout le couurechef en sang, & vne partie du linceul, elle ietta vn grand cry, pensant qu'elle fut morte: tous ceux de la maison y accoururẽt, & la trouuerent assis sur le lict, qui tenoit Celidée entre ses bras, & la baisoit encor qu'il ne se vid presque en tout son visage que blesseures, & sang caillé: O Dieux, ma fille, disoit la bonne femme, qui est le cruel & inhumain qui t'a traitée de cette sorte? qui est le bras barbare, qui en a eu le courage? Et quelle cruauté peut esgaller

celle qui a deshonoré & diffamé la beauté de ton visage? En proferant ces paroles elle la baisoit & la serroit entre ses bras, pleine de tant de passion, qu'oubliant ce qu'elle deuoit à sa qualité de Druyde, elle se relascha de telle sorte à la douleur qu'elle sembloit vne personne hors d'entendement. Celidee de qui les playes enuenimees s'estoient bouffies, & endoluës de façon qu'elle en auoit la fiebure, supplia d'vne voix basse sa tante de la laisser en repos, & qu'elle sçauroit qui l'auoit mise en ceſt estat, quand Thamyre, & Calydon seroient venus. On enuoya incontinent cercher les Myres, & presque en mesme temps Thamyre aduerty de l'estat où estoit Celidee, s'en vint courant en sa chambre. Mais quand il la vid, il demeura immobile, & les bras noüez l'vn dans l'autre, ne donnoiēt autre signe de vie, que celuy de pleurs qui luy tomboient des yeux. En fin reuenu en luy-mesme, Est-ce Celidée, dit-il, que ie vois en ceſt estat? Les Dieux ont ils consenty, & vn cœur humain a t'il peu penser à vne si grande cruauté. Et quelque Tygre soubs la figure d'vn homme l'ayant imaginee, & quelque malin Demon y ayant consenty: Quelle cruauté a iamais eu assez d'inhumanité pour l'executer? Celidee se tournant doucement vers luy, Amy Thamy re, luy dit-elle, console toy, que si tu as perdu le visage de Celidee, elle t'a conserué pour le moins tout le reste, & si tu veux me per-

mettre de n'en point faire de vengeance, ie te diray qui en eſt cauſe, & qui m'a fait cet outrage, ſi auec toy ie le dois nommer tel. Calydon en meſme temps entra dans la chambre, qui empeſcha que Thamyre ne peut reſpondre, car ayant couru depuis ſon logis, où il auoit apris cette triſte nouuelle, quand il mit le pied dans la porte, il eſtoit tant hors d'haleine, qu'il ne pouuoit preſque reſpirer. Et toutesfois montant les degrez & entrant dans la chambre, on l'oyoit iurer par Heſus & par Hercule, que celuy qui auoit mis la main ſur Celidee, en mourroit auant que la nuict fuſt venuë. Ne iurez point, dit-elle, ô Calydon, de peur que vous ne ſoyez pariure: ce pourroit eſtre tel que vous aimeriez mieux mourir que d'obſeruer voſtre ſerment. Comment, reprit incontinent Calydon, Ie iure encor par Heſus, & par l'ame de celuy qui m'a mis au monde, que horſmis Thamyre ie n'excepte perſonne à qui ie ne face perdre la vie: Et à ce mot, il ſe mit à genoux deuãt ſon lict, & luy voulut prendre la main pour la baiſer, mais elle en le repouſſant vn peu, Et à qui, Calydon, luy dit-elle, penſez vous baiſer la main? regardez mon viſage, & prenez garde que ie ne ſuis plus cette Celidee, de qui vous auez tant eſtimé la beauté, Le Berger, tranſporté de furie n'auoit point encor ietté les yeux ſur elle: mais quand il les hauſſa, & qu'il la vit ſi affreuſe, car telle veritablement ſe pouuoit-elle dire:

il demeura encores plus estonné que n'auoit esté Thamyre ; Et se mettant la main sur les yeux, & tournant la teste de l'autre costé, il luy fut impossible d'en souffrir la veuë, frissonnant comme vne personne qui a horreur de ce qu'il voit. Elle au lieu de s'en fascher d'vn courage incroyable, souffrit cette action, & tendant encor vne fois la main à Thamyre, Et bien ami, luy dit-elle, ne vous serace pas du contentement de me voir toute à vous, & que personne n'y pretende ou n'y desire plus rien? aurez-vous horreur de ce visage deschiré de cette sorte, quand vous considererez qu'il n'est tel que pour estre à vous seul ? Ie ne le pense pas Thamyre, & veux croire que l'affection que vous m'auez portee, & la cognoissance de celle que vous auez receuë de moy, ont trop de puissance, & sont plantees sur vn plus seur fondement que celuy-là. Et parce que ie vous vois tous en peine, & desireux de sçauoir qui m'a mise en l'estat où vous me trouuez : Sçachez, Tamyre, que c'est Calydon, & vous Calydon, dit-elle, se tournant vers le ieune Berger, sçachez que c'est Thamyre. Que nous vous auons mise en cest estat ? s'escrierent ils tous deux ! Ouy, dit-elle, froidement, c'est Thamyre & Calydon qui ont faict cet outrage à Celidee : mais ayez vn peu de patience, & oyez comment. Chacun à ces paroles demeura estõné. Mais sur tous les deux Bergers : & lors que Calydon vouloit parler,

elle l'interrompit de cette sorte. Ne vous excusez point Calydon de ce qui m'est aduenu, car encor que Thamire, & vous en soyez cause, si est-ce que vous l'estes beaucoup plus que luy. Et lors addressant sa parole à tous, elle continua : Il n'y a personne qui me cognoisse, qui ne sçache quelle a esté l'amour que Thamire m'a portee dés mon enfance, & qu'il semble que dés que i'ouuris les yeux dans le berceau, i'ouuris son cœur pour y faire entrer l'affection, que depuis il m'a tousiours continuee. Or cette amour fut reciproque entre nous, aussi tost que ie fus capable d'aimer, & en donnay tant de cognoissance à ce Berger, que ie pense que comme sa recherche me conuia de l'aimer, la bonne volonté qu'il recogneut en moy luy donna subiect de continuer : & deffect combien heureusement auons-nous vescu, & auec combien de contentement iusques à ce iour mal-heureux, que Calydon reuenant des Boyens, ietta les yeux sur moy. Thamire, à qui les blessures ne peuuent empescher la parole, le peut mieux raconter que ie ne sçaurois, tant y a que nous pouuons dire l'vn & l'autre auec verité, que iamais Amant ne fut mieux aimé, ny Amante plus aimee, que Thamire & Celidee. Mais dés que Calydon me vid, ie puis bien dire malheureusement, sans l'offencer, ce bien que nous auions possedé si long temps, commença de se diminuer, premierement par sa maladie, &

puis par le don que Thamire luy fit de moy, auquel ie ne puis iamais consentir. Il est vray qu'apres auoir longuement supporté la froideur de Thamire, & la vaine affection de Calydon, ie me despitay contre tous deux, me semblant que c'estoit auec raison, puis que Calydon m'auoit fait perdre Thamire, & que Thamire m'auoit sans beaucoup de suiect remise à Calydon, & lors que i'estois la plus esloignee de tous deux, ie me vis entierement redonnee à Thamire, par le iugement de la Nymphe Leonide, à laquelle nous en auions donné toute puissance. Ie pensay certes, que c'estoit la volonté de Theutates, qui me la faisoit entendre par sa bouche, & me resolus de la suiure entierement, & lors que i'estimois que la raison auoit le plus esloigné Calydon de moy, fut pour le commandement de la Nimphe, fut pour le deuoir qui l'obligeoit enuers Thamire, le voila qui se desespere, & qui veut mourir. D'autre costé le bon naturel de Thamire ne luy permettant de gouster quelque sorte de plaisir, voyant son nepueu en cette peine, se laissa tellement emporter à l'ennuy, que sans faire conte du contentement qu'il auoit desiré & recherché auec tant de passion, il me laissa seule dans le lict, & me fit bien paroistre que l'amitié est plus forte en luy que l'Amour. Ie demeuray estourdie de cette rencontre, comme mon affection me l'ordonnoit, & lors que

i'estois attentiue à considerer en moy-mesme cet accident, l'on me rapporta & mon mary & mon nepueu sur des eschelles comme morts. I'aduoüe que quand ie les vis, & que ie sceus comme le tout estoit aduenu, ie demeuray tant hors de moy, que si peu apres ils ne fussent reuenus, ie ne sçay à quoy ie me fusse resoluë. Mais considerant ce qui s'estoit passé, & oyant les paroles qu'ils tenoient entr'eux, i'esleuay ma pensee à Tharamis, & le suppliay de me vouloir conseiller ce que ie deuois faire, pour nous mettre en repos. Il m'inspira sans doute, & me fit secrettement entendre par quel moyen ie le pourrois. Et ce fut en ce mesme temps que ie vous le promis à tous deux, & que depuis i'ay dilayé, parce que veritablement i'ay trouué beaucoup de difficulté à l'execution de ce conseil, & a fallu que ie me sois fait vne grande force auant que d'y pouuoir consentir. Voicy donc, ô Bergers, quelle fut cette saincte inspiration. Considere, me dit le Dieu, la violente affection de Calydon, & sois certaine que iamais il ne cessera de t'aimer, que tu ne cesses d'estre belle. Il ne faut que tu esperes que la religion des Dieux, ny le deuoir des hommes, l'en retirent iamais. Il ne faut non plus que tu penses que Thamire, quoy qu'il soit ton mary, & qu'il t'aime plus que sa vie, puisse iamais estre content, tant que son nepueu sera tourmenté de cette sorte. Quant à toy, quelle vie esperes-

tu de pouuoir mener, tant que tu seras cause de la peine de l'oncle, & du nepueu: de te donner à Calydon, ta volonté n'y peut consentir: outre que tu es tellement à Thamire, que rien ne t'en peut retirer que la mort. D'estre aussi à Thamire, la passion de Calydon ne le peut souffrir, ny le bon naturel de Thamire, endurer le continuel desplaisir de son nepueu. Que faut-il donc Celidee que tu faces? priue toy par vne belle resolution de ce qui est le germe de cette dissention: mais que peux tu penser que ce soit autre chose que la beauté de son visage? Il est vray, respondis-ie, mais perdant cette beauté, ie perds aussi bien l'amour de Thamire, qué celle de Calydon, & si cela est, i'aime beaucoup mieux la mort. Tu te trompes, me répondit-il, l'affection de ces deux Bergers est bien differente: Thamire aime Celidee, & Calydon adore la beauté de Celidee. Que si ce que tu crains estoit vray, il vaudroit mieux que tu mourusses à l'heure que tu parles, que de viure plus longuement, & estre asseuree que quand l'aage te rendra l'aide, Thamire cessera de t'aimer. Mais cela n'est pas, d'autant que ce Berger aime Celidee, & quelle que Celidee deuienne, iamais son amitié ne se perdra.

Voila Bergers, quelle fut la secrette inspiration que ce Dieu me donna, à laquelle ne voulant contreuenir, ie cherchay les moyens d'y

satisfaire, & de fortune ayant appris de ma tante que les blesseures que le diamant fait, ne gueriſſent iamais, i'ay bien volu ſacrifier la beauté de mon viſage, ſi toutesfois il y en a eu, à voſtre repos & à voſtre reünion. Mais, ô mon Thamire, ceſſerez vous d'aimer Celidee encor qu'elle n'ait plus le viſage qu'elle ſouloit auoir, puis qu'elle a bien voulu le donner pour rançon, & pour ſe racheter des deſirs de Calydon, afin d'eſtre toute voſtre? Celidee finit de cette ſorte, laiſſant tous ceux qui l'oüirent ſi pleins d'eſtonnement, & de merueille, de cette genereuſe action, qu'à peine pouuoient ils croire que ce qu'ils voyoient fuſt vray.

Il ſeroit long de dire maintenant les reproches que Calydon luy fit: le deſplaiſir de Thamire, ny les regrets de Cleontine, & de la mere de Celidée, & de tous ceux qui la cõſideroient: tant y a que les Myres eſtás venus, & luy ayans nettoyé le viſage, iugerent que iamais elle ne retourneroit en ſon premier eſtat, car les playes eſtoient ſi profondes & en des lieux ſi delicats qu'elles luy oſtoient toute la grace, & la proportion qui ſouloit y eſtre. Il eſt auenu que veritablement Calydon la voyant ſi difforme, a perdu cette fole paſſion qu'il luy portoit, & que Thamire ainſi qu'elle eſperoit a continué de l'aimer, ſi bien qu'elle a depuis veſcu en repos, & tellement honoree & eſtimee de chacun, qu'elle iure n'auoir receu de ſa beauté en toute ſa vie,

sa vie, la moindre partie du contentement que sa laideur luy a rapporté depuis 10. ou 12. nuicts.

Vous m'auez raconté, dit Leonide, la plus genereuse, & la plus loüable action que iamais fille ait faite, & suis bien aise que cette belle & vertueuse resolution soit partie d'vne personne qui m'est proche, comme i'ay sceu que m'est Celidee, estant niepce de Cleontine, Dieu la rende aussi contente auec Thamire, que Thamire a d'occasion de l'aimer, & d'estimer sa vertu. Or, continua Licidas, Thamire qui croit de n'auoir point d'enfans, veut faire marier Calidon auec Astree, & pour y conuier Phocion, offre de luy donner tous ses troupeaux, & tous ses pasturages, Astree qui a faict resolution de n'aimer iamais rien pour le regret qu'elle a de la mort de Celadon, n'y veut consentir en sorte quelconque, & quand son oncle luy en parle, elle ne faict que pleurer, & lors qu'il la presse, elle respond qu'elle veut passer sa vie parmy les Vestales & Druides, & pour ce subiect m'a prié d'en parler secrettement à la venerable Chrysante: Et pensez-vous, adiousta Leonide, que Chrysante la vueille receuoir sans le consentement de ses parens? Ie luy ay fait cette mesme opposition, dit-il, quand elle m'en a parlé, mais elle m'a respondu que n'ayant ny pere ny mere, il n'y auoit pas apparence qu'elle en fit difficulté, & que si cette voye luy estoit refusée, elle prendroit celle du

cercueil. A ce que ie vois, dit Leonide, elle n'eſt pas ſans affaire, & ie crois aiſément ce que vous dites, que veritablement elle eſt affligee : Mais qui eſt celle qui eſt contente ? Vous l'oſeray-ie dire, reſpondit le Berger. Et pourquoy feriez vous plus de difficulté de me dire le bien que vous m'en auez fait, que de me dire le mal ? Il y a pluſieurs occaſions, repliqua-t'il, qui m'en peuuent empeſcher, toutesfois puis que nous en ſommes ſi auant, il ſeroit mal à propos de ne paſſer plus outre : Sçachez donc, Madame, continua-il, en ſouſriant, que c'eſt Philis : mais grande Nimphe, ie vous ſupplie, ne m'en demandez pas dauantage. Ma curioſité, dit-elle, aura bien autant de force contre la priere que vous me faictes, que vous en ſçauriez auoir contre celle que ie vous fais, de ne vouloir celer ce que ſur toute choſe ie deſire infiniment de ſçauoir. Car aimant Philis, comment voulez-vous que ie ne ſois point curieuſe d'apprendre des nouuelles de ſon contentement ? Mais peut-eſtre voulez-vous eſtre ainſi ſecret, parce que ceſt vn des premiers commãdemens d'amour, de CELER ET TAIRE. Et parce qu'il vouloit feindre de n'y auoir aucun intereſt. Non non, continua la Nimphe, ne vous cachez point à moy : Ie ſçay, Berger, plus de vos nouuelles que vous ne penſez. Auez-vous opinion que depuis le temps que ie frequente parmy vos Bergers, ie n'aye pas appris que vous eſtes ſer-

uiteur de Philis, & que cette affection eſt commencee auec celle de Celadon, & d'Aſtree, & qu'apres auoir cõtinué longuement vous eſtes en fin deuenu ialoux de Siluandre? I'aurois eu peu de curioſité, ſi voyant vn ſi honneſte Berger que Licidas, & aimant particulierement Philis, ie ne m'eſtois enquiſe de leur vie. Contentez-vous Berger, que ſi ie ne vous ay point faict de ſemblant, ç'a ſeulement eſté par diſcretion, & qu'en effect i'en ſçay preſque autant que vous, & ſi vous voulez ie vous en diray de telles particularitez, que vous ſerez contraint de l'aduoüer. Licidas l'oyant parler de cette ſorte, demeura vn peu confus, & d'abord eut opinion que cela venoit d'Aſtree, & de Philis. Ie cognoy bien, dit il, en fin, que vous ſçauez quelles ſont mes folies, & que toutes celles que vous auez veuës depuis quelque temps en ça, n'ont pas eſté ſi ſecrettes, que ie le voulois eſtre, mais pour vous faire paroiſtre que ie ſuis autant voſtre ſeruiteur, qu'elles ſçauroient eſtre vos ſeruantes, ie vous veux dire ce que vous ne ſçauriez auoir appris d'elles, parce que ce ſont des choſes qui ſont aduenuës depuis qu'elles n'ont eu l'honneur de vous auoir veuë, vous ſuppliant toutesfois de n'en rien dire. I'eſtime trop, reſpondit la Nimphe, la vertu de Philis, & voſtre merite, pour ne couurir de ſilence, tout ce que ie penſeray qui puiſſe importer ou à l'vn ou à l'autre: & vous pouuez iu-

ger que ie me sçay taire, puis qu'y ayant long temps que ie sçay ce que ie viens de vous dire, ie n'en ay iamais fait semblant. Mais quand vous m'auez dit que Philis estoit contente, i'ay esté estonnée, sçachant assez combien elle estoit en peine de vostre froideur & jalousie. Ah! grande Nimphe, dit Licidas en soufriant, qu'il m'a bien fallu changer de personnes, depuis que ie n'ay eu l'honneur de vous voir. O que l'on m'a bien fait crier mercy, & demander pardon! ô combien de fois ay-ie esté contraint de me mettre à genoux! Croyez, Madame, que Philis a bien sceu me ramener à mon bon sens, & qu'elle m'a bien fait recognoistre mon deuoir. Si ie pensois auoir assez de loisir à le vous raconter par le menu, vous verriez qu'il y a beaucoup de difference entre vn amant & vn homme sage. Ie ne sçaurois, respondit la Nimphe, apprendre de plus agreables nouuelles que celles-cy, & pour le loisir vous en auez assez, puis qu'Adamas, Phocion, & Diamis sont entrés en discours, d'autant que ces vieilles personnes ne peuuent iamais trouuer la fin de leurs paroles. Ce qui donnoit encore plus d'enuie à la Nymphe de le faire parler, estoit pour le diuertir d'autant de la consideration d'Alexis, car encor qu'elle sceust bien, que si ce n'estoit à cette fois, ce seroit à vne autre : Toutesfois elle iugeoit que la premiere veuë estoit la plus dangereuse,

parce qu'apres son iugement estant desia preoccupé par cette opinion de ressemblance, il ne pourroit si bien descouurir la verité : & que mesme le rapport qu'il en feroit aux Bergers & Bergeres de sa cognoissance, seroit presque le mesme effect aux autres. Licidas qui n'y pensoit point, croyant seulement de faire chose qui fust agreable à la Nimphe, reprist la parole ainsi.

HISTOIRE
DE LA IALOVSIE
DE LICIDAS.

VOvs sçauez, Madame, que l'ordinaire conuersation qui estoit entre Philis & Siluandre, à cause de la gageure qu'ils auoient faicte de se faire aymer à Diane, fust le suiect de ma jalousie. Mais ce ne fut pas de celles qui n'ont que le nom du mal, & en retiennent fort peu de mauuaises qualitez, car ie puis dire n'y auoir iamais eu passion plus approchante à la Manie, que celle qui m'occupoit l'entendement en ce temps-là: de sorte que depuis ie me suis estonné plusieurs fois, comme il a esté possible que i'aye peu

veu viure en cette peine, auſſi ne mettray-ie iamais au cours de ma vie, les lunes ou pluſtoſt les ſiecles que i'ay paſſez en ſi miſerable eſtat. Car tant s'en faut que ie puiſſe dire d'auoir veſcu, que ie tiendray touſiours auoir plus ſouffert en ce temps-là, que les douleurs de la mort ne ſçauroient eſtre grandes, d autant que quand la mort eſt aduenue, les douleurs ne la peuuent outrepaſſer, ny l'accroiſtre, mais en ceſte paſſion dont ie parle, tant de nouueaux accidents qui l'agrandiſſent ſuruenoient d'heure à autre, que quand ie venois à tourner les yeux ſur mes premiers maux, ie trouuois les derniers ſi grands, qu'il me ſemble que ceux que i'auois ſoufferts auparauant, ne meritoient point d'auoir le nom de douleur: & le pis encor eſtoit que i'auois vne ſi grande curioſité de rechercher les ſuiets de mon deſplaiſir, que bien ſouuent quand il ne s'en preſentoit point, ie m'en figurois de tant eſloignez de toute apparence de raiſon, que maintenant quand ie les conſidere, ie m'eſtonne comme il eſt poſſible que mon iugement fuſt ſi peruerty. Si elle parloit librement auec Siluandre, ô que ſes paroles me perçoient viuement le cœur! ſi elle ne luy parloit point, ie diſois qu'elle feignoit: ſi elle me careſſoit, ie penſois qu'elle me trompoit: ſi elle ne faiſoit point conte de moy, que c'eſtoit vn teſmoignage du changement de ſon amitié; ſi elle fuyoit Siluandre, qu'elle

craignoit que ie m'en apperceuſſe: ſi elle s'en laiſſoit approcher, qu'elle vouloit meſme que i'euſſe le deſplaiſir de le voir ſi elle ſe monſtroit gaye, qu'elle eſtoit bien contente de ſes nouuelles affections, ſi elle eſtoit triſte, qu'il auoit quelque mauuais meſnage entr'eux. Bref toute choſe m'offençoit: & quand il n'y auoit rien ſurquoy ie peuſſe fonder quelque occaſion de déplaiſir, ie m'accuſois de faute de iugement, de ne ſçauoir recognoiſtre leurs diſſimulations. Combien de fois ay ie ſouhaitté de n'auoir point de veuë, pour ne voir ny Siluandre, ny Philis: mais ceſſeroient-ils, (diſois-je incontinent) de s'aimer, encor que ie ne les viſſe pas? Combien de fois ay-ie deſiré de perdre la vie! Mais, diſois-ie, il vaudroit mieux perdre l'Amour, d'autant que la memoire qui me tourmente, ne laiſſeroit de me ſuiure apres mon treſpas. Et voyez à quelle extremité mon mal eſtoit paruenu, puis qu'au lieu d'aimer Philis, ie la haiſſois: l'euſſe voulu qu'elle euſt eſté laide, & deſagreable: & toutesfois i'euſſe eſté marry ſi elle euſt eu moins de beauté & de grace. Ce que ie recogneus en ce meſme temps-là, parce qu'ayant eu deux ou trois accez de fievre, & le mal luy ayant changé le viſage, i'en eus tant de deſplaiſir, qu'elle meſme s'en apperceut. Viuant donc, ou pluſtoſt languiſſant de cette ſorte, eſtant preſque reduit à vn deſeſpoir, les Dieux ſans doute eurent pitié de moy.

Il y a quelques nuicts que Syluandre s'eſtant endormy dans vn bois qui eſt aupres du temple de la bonne Deeſſe, à ſon reueil il ſe trouua vne lettre en la main, ſans ſçauoir qui la luy auoit donnee. Et parce qu'à ſon retour il la fit voir à Diane, & à la Bergere Aſtree, elles creurent qu'elle eſtoit écrite de la main de Celadon, & penſant apprẽdre de ſes nouuelles au lieu où il l'auoit trouuée, elles le prierent de les y vouloir conduire, ce qu'il fit. Mais la nuict eſtant ſuruenuë elles ſe perdirent de ſorte, qu'elles furent contraintes d'y attendre le iour. Et parce que durant le peu de temps qu'Aſtree dormit, elle euſt quelques viſions (qui luy firent croire que Celadon eſtoit en peine pour n'auoir receu les derniers offices de la ſepulture, & qui à la verité auoient eſté dilayez pour pouuoir apprendre quelques nouuelles de ſon corps) elle ſe reſolut de luy dreſſer pour le moins vn vain tombeau, que l'on trouua plus à propos, de faire au nom de Paris, que non pas au ſien, ainſi que depuis i'ay ſçeu de Philis. O, Madame, les ceremonies, comme vous ſçauez, en furent aſſez longues pour conuier ces Bergeres de demeurer à leur retour quelque temps retirees en leurs cabanes pour ſe repoſer, fut du trauail de la nuict precedente, fut de la longueur du chemin qu'elles auoient fait. Il n'y eut que Diane qui en fut deſtournée par la preſence de Paris. Quant à moy me ſeparant de bonne heure

de la trouppe, apres auoir disné ie me retiray sous vn gros buisson, qui est le carrefour de ces chemins qui se croizent aupres de nostre hameau: Il est si touffu, qu'encores que le grand chemin le touche, si est-il impossible d'y estre veu: toutesfois on peut voir aisément ceux qui vont & viennent. Apres auoir longuement entretenu mes pensées, le sommeil m'y surprit, de sorte, que ie ne m'esueillay que quand le Soleil estoit desia prest de se cacher, & faisant dessein de me retirer, ie voulus premierement voir qui estoit dans la prairie, afin d'éuiter la rencontre de Phylis: Et de fortune i'apperceus Astrée, & elle, qui estans demeurées seules le reste de la iournée dans leurs cabanes, s'en venoient prendre le frais en ce lieu. Ie vis d'vn autre costé Syluandre qui les suiuoit, pensant, comme ie croy, que Diane ne tarderoit pas beaucoup de les venir trouuer. Ie me recachay soudain sous ce buisson, desireux de voir ce qu'ils feroient, pensant bien qu'ils me donneroient de nouuelles cognoissances de leur amitié. Mais il aduint que Siluandre les voyant assizes à l'autre costé du buisson où i'estois, & se voulant mettre au milieu d'elles, Phylis quitta la place, & s'esloigna quinze ou vingt pas d'eux: i'oüis alors que Astrée l'appelloit, & que Syluandre l'en supplioit: ô que ces paroles me faisoient de cuisantes blesseures! Phylis toutesfois n'y venoit point, & monstroit d'estre fort mal

satisfaicte du Berger : Mais au lieu que cela me deuoit contenter, c'estoit ce qui m'offençoit le plus, sçachant qu'entre les amans il y a d'ordinaire de ces petites querelles, qui ne sont que des renouuellemens d'amitié. Elle estoit à quinze ou vingt pas d'eux, comme ie vous ay dict, & se promenoit seule sans vouloir les approcher, dont Syluandre au commencement ne faisoit que soustrire : Mais en fin il ne se pûst empescher d'en rire tout haut : Phylis qui l'oüit, s'allumant d'vne plus forte colere contre luy, Voyez-vous, luy dit-elle, Syluandre, ces façons de viure auec moy, me conuient de vous haïr plus que la mort, & croyez que ie le vous rendray vne fois en ma vie, ou l'occasion ne s'en presentera iamais. Le Berger luy oyant proferer ces paroles, auec tant de colere, fit vn tel esclat de rire, qu'il ne pûst luy respondre. Continuez, continuez, disoit Phylis, fascheux Berger, & ne cessez iamais de m'offenser, peut-estre que i'auray quelque iour le moyen d'en faire vengeance, si alors ie ne la prens, ne croyez iamais que ie sois Phylis. Mais parce que le Berger la voyant en vne si grande colere, de force de rire ne pouuoit luy respõdre, Astrée en fin prist la parole auec elle. Ie n'eusse iamais pensé, dit-elle, que Syluandre que i'ay tousiours recognu si discret, & si remply de ciuilité parmy les Bergers, voulut à dessein offenser Phylis sans subiect. Phylis ayant Astrée, ne faillit point

selon la coustume des personnes qui se voyent soustenuës en leur colere, de s'animer dauantage contre le Berger: Il se soucie fort peu, dit-elle, de m'offenser. Mais il a raison, car aussi bien ne me sçauroit-il donner plus de volonté de luy faire desplaisir, que i'en ay. Dieu sçait si i'estois marry de cette dissention! & toutefois encor me fascha-t'il de voir le mespris dont il vsoit enuers elle. En attendant la fin de cette rencontre, ioüis que Syluandre s'addressant à la Bergere Astrée: Et vous aussi, belle Bergere, dit-il, vous estes en colere contre moy: & ie pensois que vous tinssiez mon party. Ie ne suis iamais contre la raison quand ie la puis cognoistre, respondit Astrée, & me semble que vous feriez mieux de ne point donner dauantage d'occasion de haine à ma compagne, & de vous souuenir encor qu'elle ne puisse pas beaucoup, qu'il n'y a point toutesfois de petit ennemy. Vrayement, respondit alors le Berger, laissant tout ieu à part, encore que vous soyez si partiale pour Phylis, ie veux bien que vous soyez iuge de nostre different, pourueu qu'elle veüille me dire deuant vous, quelle occasion elle a de se douloir de moy, & quand vous nous aurez oüis tous deux, ie me soumets dés à cette heure à telle punition qu'il vous plaira. Moy, dit Phillis, que i'entre iamais en raison auec vous; i'aymerois mieux ne parler de ma vie. Mais sçauez-vous que ie desire? C'est que vous

fassiez estat que ie ne suis point au monde pour vous, & que de cette sorte vous perdiez tellement la memoire de moy, que quand par malheur vous me verrez, vous ne pensiez pas mesme à moy. Or voyez, respondit le Berger, combien nous sommes de differente humeur, c'est à cette heure que ie veux parler à vous, & que ie vous veux dire chose, qui vous fera peut-estre iuger que Syluandre est plus vostre seruiteur que vous ne croyez pas. Et lors se tournant vers Astrée, il la pria & supplia, de sorte qu'elle fit asseoir Phylis aupres d'elle, non pas, dit-elle en s'y mettant, que ce soit pour vous oüir, mais seulement pour ne desobeyr à celle qui me l'ordonne ainsi. Luy sans respondre à ses paroles, recommença de cette sorte. Ie croy, Philis, que vous ne me tenez pas pour sçauoir si peu des affaires du monde, que vous ayez opinion que ie n'aye iamais oüy parler de l'amitié qui est entre vous & Lycidas. Que s'il estoit autrement, & que vous eussiez volonté que ie vous en dise des particularitez, peut-estre seriez vous estõnée que i'en aye tant sceu, & que i'en aye faict paroistre si peu, & lors vous ne iugeriez pas que ce Syluandre à qui vous voulez tant de mal, fut si peu vostre seruiteur que vous le pensiez. Tant y a Bergere, qu'apres l'auoir sceu de ceux qui sont les plus curieux des affaires d'autruy: en fin ie l'appris de vostre bouche mesme, & de celle de Lycidas. Vous ressouuenez-vous point qu'vn

ſoir vous retirant en bonne compagnie, vous commandaſtes à Hylas de raconter ſa vie, & les aduantures de ſes amours? N'auez-vous point oublié, que cependant vous partiſtes, & laiſſates la trouppe, priant Aſtrée d'aller auec vous. Auez-vous bonne memoire que vous allaſtes le long du bois parler a Lycidas qui vous y attendoit, & qu'Aſtrée vous dit que vous deuiez bien prẽdre garde, qu'il ne fuſt trouué mauuais, & que vous luy reſpondites, qu'il vous en auoit tant preſſée, que vous ne le luy auiez peu refuſer ; Mais que pour ce ſuiet, vous auiez prié Aſtrée d'y eſtre auec vous. Or Bergere, penſez maintenant à tous les diſcours que vous y euſtes auec Lycidas : car ie les ſçay tous comme les ayant oüis. A ce mot elles rougirent, & demeurerent ſi eſtonnées qu'elles ne faiſoient que ſe regarder. Mais Syluandre reprenant la parole, Ne ſoyez point marries, dit-il, que ie ſçache ce que ie viens de vous dire, car i'ay aſſez de diſcretion pour n'en faire paroiſtre que ce qui ne vous peut importer, & ſi vous vouliez, belle Aſtrée, que ie vous diſſe la colere de Lycidas contre vous, & la peine que vous priſtes de la luy faire perdre, vous verriez que ie ſçay preſque autant de vos affaires, que vous meſmes. Mais cela ne ſeruant de rien à ce que i'ay à vous dire maintenant, il ſuffit, Phylis, que vous ſçachiez que ie n'ignorois, ny la ialouſie, ny le ſubiect de la ialouſie de Licidas. Il faut bien dire

(dict ma Bergere le regardant ferme entre les yeux) que vous estes malicieux ayant sceu ce que vous dites, d'auoir vescu de ceste sorte auec moy, pour donner plus de peine à Licidas, à vous & à moy: Ah Bergere, respondit-il, que vous m'estes plus obligée que vous ne pensez pas! car que vouliez-vous que ie fisse? Puis que vous sçauiez, dit-elle, que Lycidas estoit ialoux à vostre occasion, vous deuiez m'esloigner. Vous me dites (repliqua-t'il) vne chose impossible, & qui vous eust peu nuire infiniment si ie l'eusse faicte. Impossible, d'autant qu'ayant entrepris de seruir Diane, & vous estant ordinairement aupres d'elle, il m'estoit impossible de vous esloigner l'vne sans l'autre. Et bien, dit Phylis, si vous eussiez esté tel enuers moy, que vous deuiez estre, n'eussiez-vous pas plustost esleu de laisser la frequentation de Diane, auec hazard de perdre vostre gageure, que non pas de dõner tant de ialousie a Lycidas, & à moy tant de desplaisir, puis que le Berger estoit tant de vos amis, & que ie ne vous auois iamais dõné occasiõ d'estre autre que des miẽs? Ie voy bien Bergere, respondit Syluandre, que vous ne sçauez pas le mal que vous m'auez fait, puis que vous parlez de cette sorte, ny combien il m'estoit impossible de faire ce que vous dites, Que ie vous aye faict du mal, dit Phylis, c'est donc bien par ignorance, car ie n'en ay iamais eu intention. Cela, repliqua le Berger, n'empes-

che pas qu'en effect vous ne m'ayez fait du mal, & que ie ne le reſſente. Et comment, adiouſta la Bergere, peut-eſtre aduenu ce que vous dites? N'eſt-ce pas Phylis, reſpondit le Berger, qui eſt cauſe que i'ay entrepris de ſeruir Diane? Et vous n'eſtes-vous pas ceſte Phylis? Et pour cela, dit Phylis, dequoy me voulez-vous accuſer? De tout le mal, reſpondit Syluandre, que ie reſſentiray iamais; car au lieu de feindre, i'ay aymé à bon eſcient. A ce mot le Berger s'arreſta tout court, & bien marry d'en auoir tant declaré, dequoy s'apperceuſt Aſtrée, Ne ſoyez faſché, dit-elle, & ne rougiſſez point d'aduoüer la verité, peut-eſtre que ces paroles ne ſont pas les premieres qui nous ont dõné cognoiſſance. Ie n'auray iamais honte, reſpondit-il, de dire que ie ſuis ſeruiteur de Diane pour ſa ſeule conſideration, mais ouy bien conſiderant combien ie merite peu. Si Diane, reſpondit Aſtrée, doit eſtre acquiſe par les merites, il n'y a perſonne qui y doiue pretendre pluſtoſt que Syluandre.

Pleuſt à Dieu, belle Bergere, repliqua-t'il, que chacun euſt la meſme opinion. O Madame, que ces paroles me furent agreables, & que Syluandre euſt vne douce main, pour panſer vne ſi ſenſible playe que la mienne. Comment, dit-Leonide, eſt-il poſſible que ce Berger ayme veritablement Diane? Elle faiſoit cette demande, encor qu'elle ſceuſt bien ce qui en eſtoit,

pour en auoir quelque nouuelle cognoissance à cause de Paris. N'en doutez point, dit-il, Madame, & vne autrefois ie vous en raconteray dauantage, mais pour ce coup, ie vous diray seulement, comme ie me deliuray de cette fascheuse ialousie. I'oüis donc que Syluandre en continuant reprit de cette sorte. Or ne ne pouuant m'esloigner de vous à cause de Diane, que vouliez vous que ie fisse: soyez en vous-mesmes le iuge. Dés le commencement, respondit Phylis, vous ne deuiez point donner d'occasion de ialousie à Lycidas, & puis voyant que comme que ce fust il estoit deuenu ialoux, vous deuiez non pas m'esloigner du tout, puis que vous dites que vous ne le pouuiez, faire à cause de Diane: mais pour le moins estant en lieu où Lycidas nous apperceuoit, il falloit viure plus modestement, & plus froidement auec moy. Ah nouice en Amour, respondit le Berger, quand Lycidas deuint ialoux y pristes-vous garde? Nullement, dit-elle, & comment, adiousta Syluandre, vouliez-vous que ie m'en apperceusse mieux: Ne vous ressouuenez-vous pas, qu'à la premiere parole qui vous en dit, vous demeurastes si estonnée de telle opinion, que vous ne pustes luy respondre de quelque temps? & cela dautant que les commencements des maladies d'Amour, sont comme la plus part des autres qui ne donnent cognoissance d'elles que la fiévre ne soit desia bien forte. Ie ne pouuois donc

donc non plus empeſcher la naiſſance de cette ialouſie que vous, & quant au progrez, ie penſe vous y auoir infiniment obligée, parce que ſi deſlors que ie vous en eus parlé, ie me fuſſe retiré de vous, ou que i'en euſſe vſé plus froidement, qu'euſt-il penſé, ou pour le moins qu'euſt-il deu penſer? Que ſi ie m'en eſloignois, & ſi ie viuois d'autre ſorte que de couſtume, c'eſtoit pour le tromper, & que nous eſtiõs en bonne intelligence enſemble, comment ſe fuſt-il imaginé que i'euſſe ſceu cette ialouſie que par vous, puis qu'il n'en auoit parlé qu'à vous? Et s'il euſt eu opinion que vous me l'euſſiez dite, n'euſt-il pas iugé auec raiſon qu'il y auoit vne grande amitié entre nous? & ce moyen pouuoit amortir ou allumer dauantage ſa ialouſie. Croyez, Phylis, qu'il a eſté beaucoup plus à propos que i'aye continué de viure comme i'auois commencé, puis qu'il a deu cognoiſtre par là qu'il n'y auoit point d'intelligence entre nous, voyant que vous ne m'en auiez point aduerty, ny point d'Amour, d'autant que ie ne me cachois de perſonne, la diſſimulation en eſtant vn des plus grands ſignes. A ce mot eſtant reſolu de la la doute où i'auois eſté ſi long temps, & cognoiſſant qu'il n'y auoit point d'Amour entr'eux, ie m'eſcriay, Ah Phylis, que Siluandre ſçait biẽ aimer, & qu'il parle auec beaucoup de verité: & faiſant le tour du buiſſon, ie vins courant me ietter à genoux deuant elles, dequoy elles furent

toutes deux si estonnées, que se prenans par les mains, elles demeurerent comme rauies. Quant à moy plus cõtent de ma fortune que ie n'auois iamais esté, ie ne sçaurois par quelles paroles cõmencer pour remercier Amour de ceste faueur, enfin m'addressant à elle, ie parlay de cette sorte; Ma belle Bergere, si vostre amitié a esté assez forte pour ne se point rompre, sous la pesanteur de ma faute, ie m'asseure qu'elle le sera encor assez pour vous plier plustost au pardon qu'à la vengeance. Voicy ce Lycidas qui par ses soupçon vous a tant offensée, mais le voicy maintenant qui vous crie mercy, qui vous demãde pardon sans refuser chose que vous luy ordonniez, pourueu que vous oubliez ceste offense. Ie tins encor quelques autres semblables propos, ausquels sans faire response elle tourna la teste de mon costé, mais sans regarder tenoit les yeux contre terre: & parce que ie m'estois teu, & qu'elle ne parloit point, Siluandre voulant estre en partie cause de mon contentement comme il l'auoit esté de mon desplaisir, Ainsi, dit-il, Bergere, que i'ay esté tesmoin que sans subiect Licidas a eu de la ialousie, de mesme le seray-ie que vous auez plus de vengeance que d'Amour, si vous ne receuez la satisfaction qu'il vous faict. Il n'est plus temps de consulter en vous mesme ce que vous deuez faire, le deuoir où il se met le vous dit, son affection le vous requiert, & vostre ancienne amitié le vous

commande. Ma sœur, adiousta Astrée, Siluandre vous dit vray, & deuez outre cela croire asseurément, que c'est plustost excés, que defaut d'Amour qui a faict commettre cette erreur à Licidas, & de plus, que s'il a fait la faute, il en a bien faict la penitence. Alors Philis leuant les yeux lentement contre moy; Lycidas, dit-elle, vous m'auez tellement offensée, qu'il est bien malaisé que ie n'en aye longuement le souuenir: toutesfois puis qu'Astree me l'ordonne ie veux bien vous pardonner, mais auec serment que s'il vous auient iamais de retomber en semblable faute, vous deuez perdre à iamais toute esperance de mon amitié. Et quoy, Lycidas, continua-t'elle apres d'vne voix plus forte, vous semble-t'il que les asseurances que iusques icy vous auez receuës de ma bonne volonté, soient si petites qu'il en faille douter aisément? Quelle si grande cognoissance auez vous eu de ma facilité, ou de ma legereté, que vous puissiez croire que i'aime, & reçoiue tous ceux qui me regardent? elle eust continué sans doute, car ie ne sçauois que luy respondre, n'eust esté qu'Astrée l'interrompant, C'est assez, ma sœur, luy dit-elle, vous ne sçauriez en dire tant que vous n'ayez encor occasion de vous plaindre dauantage. Mais ressouuenez-vous que c'est ce Lycidas à qui vous auez bien rendu de plus grandes preuues d'amitié, que ne sera pas le pardon que son silence & sa soubmission vous demandent,

& que ſi vous le luy refuſez, vous ne ferez vne petite offenſe à voſtre vie paſſée. Philis apres auoir eſté muette quelque temps, en fin adreſſa ſa parole de cette ſorte à ſa compagne. Ie le veux, ma ſœur, ie pardonne non ſeulement l'offence, mais la veux entieremẽt oublier, pourueu qu'à l'aduenir il ne me donne iamais occaſion de m'en ſouuenir. Voila, Madame, comme ie fus guery, voila comme ma faute fut pardonnée, & comme ie rentray en mon premier honneur, & depuis nous auons veſcu Siluandre & moy, auec tant de familiarité qu'il eſt l'homme que i'ay iamais le plus aimé, & apres mon pauure frere. Et n'auez vous point de peur, adiouſta Leonide, que l'ordinaire veuë de Siluandre & de Philis ne vous donne la meſme ialouſie que vous auez euë? Cela n'eſt pas ſans danger, puis que celuy qui aime eſt de ſa nature merueilleuſemẽt ſuiet au ſoupçõ. Deux raiſons, dit Licidas, m'en empeſcheront touſiours: l'vne, que i'ay trop d'aſſeurance de l'amitié de Philis, & l'autre, de l'amour que Siluandre porte à Diane, qui ſans mentir eſt telle qu'elle ne ſçauroit ſouffrir vne compagne: mais ie vous ſupplie, grande Nimphe, de n'en vouloir point parler, car il auroit occaſion de ſe douloir de moy, qui vous aurois decelé ce qu'il s'efforce auec tant d'artifice de tenir caché: & meſme que pour auoir permiſſion de parler à ſa Bergere ſans qu'elle s'en puiſſe offenſer, il a fuy

iuſques icy le iugement qu'elle doit faire de ſon merite, & de celuy de Philis, luy ſemblant que tant qu'il le pourra éuiter, il luy ſera permis de luy dire combien il l'aime, car il y a plus de huict ou dix iours que les trois lunes ſont eſcoulées.

Ainſi diſcouroient Licidas & Leonide, cependant qu'Hylas entretenant Alexis ne ſe prenoit garde, que peu à peu il en deuenoit amoureux. Et elle qui auoit opinion que cela luy ſeruiroit à ſe faire mieux croire, Alexis luy donnoit à deſſein toute l'Amour qu'elle pouuoit: car encores qu'elle ne l'euſt iamais veu, ſi auoit-elle eſté aduertie par Leonide & Paris de ſon agreable humeur. Et comme s'il euſt voulu rendre vne bonne preuue de ce qu'il eſtoit, ſans en laiſſer plus longuement en doute ceux qui ne le cognoiſſoient point, il s'eſcria tout à coup en frappant des mains, & ſe les frottant l'vne en l'autre, S'en eſt faict, Philis, ie vous dis adieu: cette belle Nimphe vous rauit ce que l'Amour vous auoit acquis: & tout ce que ie puis faire, c'eſt de vous donner le congé que ie prens pour moy. Siluandre & Corilas oyant cette prompte reſolution ne peurent s'empeſcher, voyant qu'Alexis de force de rire ne pouuoit prononcer vn ſeul mot, de prendre le party de Philis pour luy donner occaſion de cõmencer quelque agreable diſcours. Et quoy, Berger, luy dit Corilas, donnez-vous

de cette sorte congé à la belle Philis? comment pensez-vous qu'elle puisse estre consolée de cette perte? C'est bien ce iour qu'entre tous les siés elle doit marquer de noir. A son dam, respondit Hilas tout froidement, pourquoy n'est-elle pas aussi belle qu'Alexis? O Dieux! repliqua Corilas, & qui sera celle à l'aduenir qui pourra estre asseurée de vostre amitié? Cette belle Nimphe, respondit-il, qui est plus belle que Philis. Mais, adiousta Corilas, n'a-t'elle pas en Philis vne bõne preuue de vostre legereté? Non pas cela, dit-il: mais ouy bien vn grand tesmoignage de sa beauté. Si est-ce, respondit Corilas, que Philis n'est pas laide. Si m'auouërez-vous, dit-il, qu'elle a moins de beauté qu'Alexis, puis qu'elle luy cede sa place. Quelquefois, respondit Corilas, on la quitte par ce qu'on s'y fasche, ou qu'on espere mieux. Pour s'ennuyer de moy, repliqua l'inconstant, il est impossible à Philis, car elle a trop de iugement, & pour esperer mieux elle ne sçauroit, & puis est-ce elle à vostre aduis qui me quitte, ou si ce n'est point moy qui luy donne son congé? Siluandre estoit demeuré muet assez long temps, mais voiant que Corilas ne respondoit plus, il prit la parole pour luy. Ce n'est, dit-il, ny defaut de beauté en Philis, ny congé que ce Berger luy donne que la retraitte qu'il faict, mais la naturelle inconstance qui est en luy. C'est bien dit, respondit Hilas: appellez-vous inconstance de paruenir pas à pas où l'on

a faict dessein d'aller? Non pas cela dit, Siluandre, & toutesfois, dit Hilas, on met vn pied tantost en terre, & tantost en l'air, quelquefois deuant, & quelquefois derriere: & n'est-ce pas cela aussi bien inconstance que ce que vous me reprochez? puis qu'ayant faict dessein de paruenir à la parfaite beauté, tout ainsi qu'en marchãt on change d'vn pied à l'autre, iusques à ce qu'on paruienne au lieu que l'on s'est proposé: de mesme ay-ie faict aimant les beautez que i'ay rencontrées iusques à ce que ie fois paruenu à celle d'Alexis, que veritablement ie recognois estre la plus parfaicte de toutes. Vous auriez peut-estre raison, respondit Syluandre, si la Nature nous auoit permis d'y aller tout d'vn pas, ainsi qu'il est en nostre puissance d'aimer d'abord cette parfaite beauté. Comment, dit Hilas, voulez-vous me conseiller de faire icy mon apprentissage: il y a bien apparence qu'vn apprentif du premier coup peust estre digne seruiteur d'Alexis. S'il n'y auoit que cela seulement, dit Siluandre, qui vous empeschast d'estre digne de celle, ie ne vous conseillerois pas d'en faire difficulté, car les choses que la Nature produit sont bien differentes de celles que l'artifice nous donne. L'herbe dés qu'elle commence de poindre est aussi bien herbe, que quand elle a son parfait accroissement: au contraire ce que l'artifice nous produict se perfectionne par vn long estude, & vne curieuse industrie. Or l'Amour estant in-

instinct de la nature, il n'a besoin d'apprentissage: & c'est pourquoy en quelque aage que nous soyons, nous aimons tousiours quelque chose. Estans enfans les pouppées, estans hommes les hommes, & quand nous sommes vieux, les richesses, & ceux qui nous peuuent estre vtiles. Et par là, dit Hylas, vous voulez conclure Siluandre, que ie ne deuois auoir rien aimé iusques icy: Et bien ie le vous accorde, i'ay esté en erreur, mais ne m'aduouërez-vous pas qu'aimant à cette heure cette belle Nimphe, ie fay pour le moins ce que ie doy, & que tant s'en faut que par cette derniere action ie doiue estre blasmé, que toutes mes fautes passées en demeurent couuertes entierement. Tout ainsi, respondit Siluandre, que vous auez failly par le passé en aimant ces beautez que vous ne deuiez pas: Aussi faillez-vous à cette heure d'en aimer vne que vous ne meritez pas: & comme par vos premieres actions vous auez acquis le nom d'inconstant, ces dernieres vous donneront celuy de temeraire. Alexis s'estoit teuë quelque temps, prenant plaisir aux discours de ces Bergers: mais quand elle s'oüit si fort loüer, elle fut contrainte de reprendre ainsi la parole. Si ie merite autant, gentil Berger, l'amitié de Hilas, que de bon cœur ie la reçoy, soiez certain qu'il n'aura peu d'occasion de m'aimer, ny moy peu de moien de recognoistre sa bonne volonté. Et se tournant toute riante vers

Hylas. Et vous, luy dit-elle, mon ſeruiteur, prenez bien garde que les paroles de ce Berger ne vous eſtonnent, car vous vous offenceriez trop, & l'ouurage que vous me feriez ne ſeroit pas moindre; puis que c'eſt honte d'entreprendre & ſe retirer d'vne entrepriſe imparfaite: & ce ſeroit vne preuue trop euidente de mon peu de merite ſi vous me quittiez ſi promptement: Mais Hylas, interrompit Siluandre, comment ne craignez-vous l'ire de Thautates, ayant la hardieſſe de vous addreſſer à vne perſonne qui luy eſt conſacree? Ignorant, reſpondit Hylas, les Dieux ne nous deffendent pas de les aymer eux-meſmes, & comment ſeroient ils courroucez ſi nous aimons ce qui eſt à eux? Voyez-vous, dit Alexis, ce Berger a quelque mauuais deſſein contre nous, il vous veut eſloigner de moy par artifice, car il ſçait bien que ſi ie veux ie ne continueray pas la profeſſion que i'ay priſe.

Ces Bergers parloient de cette ſorte, cependant qu'Adamas entretenoit Phocion, Diamis, & Tyrcis, & parce qu'il les eſtimoit beaucoup, fut pour leur aage, fut pour leur vertu: ou pour le deſſein qu'il auoit de faire en ſorte que Celadon eſpouſaſt Aſtree, il faiſoit tout ce qu'il luy eſtoit poſſible pour les garder de s'ennuyer. Et d'autant que Tyrcis eſtoit eſtranger, & qu'il n'auoit point veu ce qui eſtoit de rare en ſon logis, il luy demanda ſi ce ne luy ſeroit point de peine

de se promener, & visiter sa maison. Et ayant sceu qu'il le desiroit infiniment, il le prit par la main, & dit à Paris, qu'il cõduisist Hylas, & ces autres Bergers s'ils vouloiẽt en faire de mesme. Alexis estant aidee de Hilas se releua, & s'appuyant sur luy, suiuit Adamas, auec le reste de la compagnie. La maison estoit tres-belle, & agreable de plusieurs singularitez: mais parce que le discours en seroit trop long, nous n'en dirons que ce qui seruira à nostre propos. Ils entrerent donc dedans vne belle galerie qui auoit la veuë de la plaine d'vn costé, & de l'autre des montagnes qui la limitoient en sorte qu'elle estoit tres-agreable. Le bas estoit lambrissé, & tous les entre-deux des fenestres estoient remplis des cartes des diuerses Prouinces de la Gaule. Et par dessus estoient posez des pourtraits de diuerses Prouinces, Rois & Empereurs, parmy lesquels on voyoit ceux de plusieurs belles femmes. La voute estoit tout enrichie d'or, & d'azur, auec maintes deuises. Chacun iettant l'œil sur ce qui luy estoit le plus agreable: mais Hylas qui n'auoit le cœur qu'à la beauté, tournant les yeux sur vn tableau de deux Dames; Voila, dit-il, deux visages bien agreables: mais lequel iugeroit on estre le plus beau? Adamas qui l'oüit: Cestuy-là, dit il, qui est à main droite est celuy de la belle mere, & l'autre de la belle fille, & ont esté deux Princesses aussi belles, & aussi sages qu'il en fust iamais,

& autant agitees de la fortune qu'autres qui ayent eſté de noſtre temps: Car celle-cy qui me ſemble plus aagee c'eſt la ſage Placidie, fille du grand Theodoſe, ſœur d'Arcadius, & d'Honorius, femme de Conſtance, & mere de Valentinian, qui tous cinq ont eſté Empereurs, & deſquels vous pouuez voir les portraits vn peu en là. Et cette autre, c'eſt Eudoxe fille de Theodoſe deuxieſme, & femme de Valentinian, que Genſeric emmena en Affrique: Voila, dit Tircis de belles Princeſſes, & qui ont vne grande extraction, mais en quoy leur a eſté la fortune ſi contraire? Ie le vous diray briefuement, reſpondit Adamas, & enſemble vous feray cognoiſtre vne partie des pourtraits que vous voyez icy: & lors, apres s'eſtre teu quelque temps, il reprit de cette ſorte.

L'HISTOIRE DE PLACIDIE.

THEODOSE premier de ce nom, Empereur d'Orient, l'vn des plus grands Princes que nous ayons veu depuis Auguſte, euſt trois enfans; l'vn Arcadius, qui fut apres luy Empereur en Orient, l'autre Honorius qui euſt l'Empire d'Occident, & la ſage Placidie, de qui la fortune fut ſi diuerſe, que par elle on peut aiſé-

ment iuger combien la vertu eſt ordinairement trauerſee; car eſtant demeuree entre les mains de ſon frere Honorius, & luy entre celles de Stilicon, en la charge duquel le grand Theodoſe l'auoit remis durant ſon ieune aage, elle tomba en ces accidens ſi diuers, qu'il ſembla que la fortune euſt pris ſa vie pour y faire paroiſtre la puiſſance qu'elle a ſur les choſes humaines; dont Stilicon fut en partie cauſe, qui ayant vne ſi grande puiſſance ſur la perſonne du ieune Theodoſe, & ſur tout ce qui eſtoit de l'Empire, eſleua les yeux de ſon ambition à vne plus abſoluë authorité, deſirant de ſe faire luy-meſme Empereur, comme ſes deſſeins eſtants deſcouuerts, firent aſſez paroiſtre. Et parce qu'il auoit l'entendement vif, & que le maniement des affaires luy auoit apris les moyens de paruenir à la grandeur qu'il deſiroit, il penſa de faire par fineſſe ce qu'il voyoit impoſſible de paracheuer par force. Dés le commencement donc il accreut ſon authorité au plus haut point qu'il penſa la pouuoir eſleuer ſans donner cognoiſſance de ſon intention, & puis la voulut fortifier par le moyen de ſa fille qu'il fit eſpouſer à Honorius, car le nom de beau pere de l'Empereur le faiſoit beaucoup honorer & redouter. Apres il fit des ſecrettes intelligences auec ceux qu'il eſtima eſtre propres à ſon deſſein, & en fin ſe reſolut d'affoiblir les forces de l'Empereur le plus qu'il luy ſeroit poſſible, pour s'en pouuoir

plus aiſément ſaiſir : en quoy il n'euſt pas beaucoup de peine, parce qu'il ſembloit que tous les peuples de la terre prenoient Rome en ce temps-là pour butte de leurs armes. Les Gots, les Francs, & les Bourguignons en Gaule, les Vvandales & les Alains en Eſpagne, les Anglois & les Pictes en Bretagne, les Huns & les Gepides en la Pannonie : Bref de tous coſtez l'Empire eſtoit de telle ſorte deſchiré, qu'il ne luy reſtoit plus que l'Italie d'entier. Et de fortune Alaric Roy des Gots, pour ne la laiſſer plus en repos que le reſte de l'Occident, y vint fondre auec vn ſi grand nombre de peuple, qu'il fut impoſſible à Honorius de luy reſiſter. De ſorte que pour luy donner occaſion d'en ſortir il fut conſeillé de rechercher la paix à quelque prix qu'il la puſt auoir : à quoy il s'accorda aiſément, n'eſtant d'humeur fort guerriere, & ſouhaittant ſur toutes choſes de viure en repos. Le traitté de la paix ayant donc eſté proposé, fut conduit ſi ſagement, qu'en fin Alaric accorda de ſe retirer deçà les Alpes, en quelques prouinces qui luy furent aſſignees par l'Empereur : dequoy Stilicon eſtant mal content, parce qu'il iugeoit que ceſt accord porteroit preiudice à ſon deſſein, il fit en ſorte auec vn Capitaine eſtranger qui pour lors eſtoit ſouldoyé de l'Empereur, qu'il fut chargé pres des riues du Pau, lors qu'il ſe retiroit ſans meffiance, aux terres qui luy eſtoient reſtées : dont il fut ſi

despité contre Honorius, qu'il reuint à Rome, l'assiege, & au bout de deux ans la prit & la saccagea entierement, quoy qu'Honorius pour faire paroistre qu'il n'auoit point consenty à telle perfidie, eust fait mourir le traistre Stilicon aussi-tost qu'il auera que cette entreprise venoit de luy. Ainsi cet ambitieux finit malheureusement ses iours, sans mettre fin toutefois aux miseres de l'Italie : Parce qu'Alaric apres auoir saccagé & bruslé cette grande Cité, n'estant point encores saoul de ses despoüilles, pilla tout le païs d'alentour, & le ruina de sorte qu'il falloit bien estre barbare pour n'en auoir point de pitié. Mais ce qui fut plus deplorable, outre la ruine de tant de Temples, & la perte de tant de raretez dont les Empereurs auoient esté curieux d'embellir leur ville, ce fut la miserable fortune que courut cette sage Princesse au sac de Rome, où elle se trouua sans secours pour la nonchalance de son frere : car elle qui d'extraction estoit fille des Cesars, & sœur de deux Empereurs, souffrant la peine de la faute d'autruy, se vit captiue entre les mains de ces Barbares, sa patrie bruslee, les temples profanez, & elle en tel danger que si Ataulfe Prince du sang d'Alaric, espris de sa beauté & vertu, ne l'eust iugee digne d'estre sa femme, elle estoit en danger de perdre la vie, ou ce qu'elle auoit de plus cher. Mais ce Prince la voyant si belle & si sage, & sçachant qu'elle estoit fille du

grand Theodose, en deuint si passionnément amoureux qu'il la requist en mariage; & peu apres l'espousa auec la permission d'Alaric. Considerez quelle force cette sage Princesse se fit à soy-mesme auant que de pouuoir consentir à cette alliance, & quelle deust estre sa prudence pour se conduire entre ces peuples rudes & barbares si sagement qu'elle fit. Et en cela Dieu fit bien paroistre d'auoir pitié de la deplorable Rome, car sans cette alliance elle eust esté entierement rasee: d'autant qu'Alaric s'en retournāt mourut à Cosenze, & le Prince Ataulfe, par la voix commune de l'armee, fut esleu Roy. Si vous considerez ce tableau qui est aupres de celuy de Placidie, vous iugerez aisément, que c'estoit vne personne rude & hagarde, & plustost desireuse de sang & de guerre, que non pas de paix. Aussi il n'eut si tost ce pouuoir absolu pour les Gots, qu'il reprit le chemin de Rome, en dessein de la brusler & démolir entierement, luy semblant que tant que les murailles de la ville demeureroient entieres, il y auroit tousiours vn Empereur Romain, duquel le nom luy estoit si odieux, qu'il en vouloit faire perdre la memoire. Quand la sage Placidie descouurit son intention, elle resolut de faire tout ce qui luy seroit possible pour l'en diuertir, luy semblant que la desolation entiere de sa patrie, estoit vn extreme surcharge à ses mal'heurs. Elle se monstre donc au

commencement pleine d'ennuy & de triſteſſe, laiſſe inceſſamment couler ſes larmes le long de ſon beau viſage, perd le repas & le repos, ne ceſſe de ſe tourmenter que quand Ataulfe eſt aupres d'elle qu'elle ſe contraint le plus qu'elle peut de luy faire bon viſage. Ce Prince qui auoit eſté porté d'Amour a l'eſpouſer, ne pût longuement ſouffrir qu'elle veſquit ainſi, ſans luy demander l'occaſion de ſon deſplaiſir: a qui en fin elle fit vne telle reſponce. I'ay fait, ô grand Roy, tout ce qui m'a eſté poſſible pour ne te point donner cognoiſſance de l'extreme deſplaiſir qui me preſſe, craignant qu'en cela ie ne te fuſſe faſcheuſe & importune. Mais puis que la nature m'a faict trop ſenſible, & trop foible pour reſiſter aux coups que la fortune me prepare, & que la bonté d'Ataulfe, & l'amitié qu'il porte à ſa Placidie, ont eſté telles, que ie ne leur ay peu cacher l'ennuy que ie reſſentois, ie te ſupplie de ne trouuer point mauuais que ne pouuant remedier d'autre ſorte à l'infortune, qui accable ma patrie, ie luy donne des larmes au lieu de ſang, ainſi que la nature nous oblige, & que ie reſpandrois beaucoup plus librement pour ſa conſeruation. Ie voy tes armes, ô Seigneur, qui ont touſiours eſté inuincibles, tournees a la ruine de cette miſerable Rome, à qui ie doy ma naiſſance, & de qui ie tiens toute la grandeur de ceux, dont ie me vante d'eſtre yſſuë. Et peux tu penſer que ſi ie

la pouuois

la pouuois racheter auec ma mort, ie ne donnasse volontiers ma vie pour sa rançon, & que ie ne la creusse mieux employée, qu'elle ne sçauroit iamais estre, si ce n'est en ce qui concerne ton seruice? Et puis que tu m'as fait cette grace de me demander quel est mon desplaisir, permets moy, ie te supplie, qu'auec toute humilité, ie te demande quel auantage tu peux pretendre de la ruine de Rome, & de l'Italie? Est-ce du bien & des thresors? outre que ce sont des choses trop viles & indignes de la grandeur de ton courage, encore n'y a t'il pas apparence qu'vn païs ruiné & saccagé, & vne ville demolie & presque bruslee, d'où vne armee victorieuse ne fait que de sortir, apres y auoir demeuré si longuement au pillage, puisse beaucoup t'enrichir maintenant, toy, dis-ie, à qui les thresors de tant de peuples ramassez en vn lieu semblent auoir esté destinez par la mort d'Alaric? Que ce soit la gloire qui t'y conduise, ie ne le puis penser: car quelle gloire desormais peut-estre adiouſtée à la tienne, ou quelle peux tu esperer d'acquerir en ruinant des murs desia ruinez, & massacrant vn peuple desarmé, & battu, voire qui ne sçauroit estre plus vaincu, ny sousmis qu'il est? S'il est honteux de blesser vn mort, quel honneur peux tu attendre par les nouuelles playes que tu veux faire à ce peuple desia mort, & sans force? Que ce soit pour ra-

fermir ta domination, aye pour agreable, ô grand Roy, que ie te die que ce seroit vne execrable cruauté de vouloir exterminer tous les peuples d'Italie: outre que quand ils auroient tous passé au fil de ton espee, tu ne serois pour cela en plus grande asseurance que tu es, ayant encores contre toy les armes animees de la nouuelle Rome, de toute l'Asie, de l'Afrique, & de tout le reste de l'Europe, dont l'Italie n'est qu'vne des moindres parties: Iuge gand Roy, quelle apparence il y a qu'vne force humaine puisse surmonter tant de prouinces, vaincre tant de Roys, & acquerir, pour dire ainsi, tant de Mondes, car tels peut on nommer les Royaumes, & l'immense estenduë de l'Empire Romain. De sorte que la ruine d'Italie ne te peut profiter qu'à te rendre hay des hommes, & du Ciel. Des hommes, qui voudront venger l'outrage que tu auras fait à cette Rome chef de toute la terre: Et du Ciel, qui ne peust qu'estre offencé, de voir la ruine de la ville qu'il a esleuë pour le miracle du monde, & en laquelle il a fait paroistre de se plaire, s'il y a quelque chose parmy les hommes en laquelle il ait pris plaisir.

Que s'il te plaist d'auoir toutes ces choses deuant les yeux, tu verras bien qu'il seroit beaucoup meilleur, de te rendre amys & obligez mes deux freres & leurs Empires, reconfir-

mant par vne bonne intelligence l'alliance qui eſt deſia entre vous. Et quoy Seigneur, pourquoy m'as-tu fait l'honneur de me vouloir pour ta femme? eſtoit-ce pour eſtre ennemy de mes freres? eſtoit-ce pour ruiner ma patrie? eſtoit-ce pour voir mes parens & amis menez eſclaues en triomphe dans vn païs eſtrange? ô quelles funeſtes nopees furent les miennes, & combien euſt-il mieux valu que le iour de la priſe de ma ville euſt eſté le dernier de ma vie! A ce mot cette belle & ſage Princeſſe toute couuerte de larmes, ſe laiſſa cheoir aux genoux d'Ataulfe, les luy embraſſe & ſerre auec tant de ſanglots, que la pitié que le Roy eut d'elle, ſurmonta la cruauté de ſon naturel, & l'attendrit de ſorte que la releuant, & la baiſant, il luy dit. Ceſſe tes pleurs Placidie, ie te donne ta ville & ta patrie: & pour faire paroiſtre combien ie deſire ton contentement, ie te iure par l'ame de mon pere, que ie ne tourneray iamais mes armes contre tes freres, deſquels à ta conſideration ie veux eſtre amy.

Le Roy Goth, attendry & vaincu de cette ſorte, fait la paix auec Honorius, & ſort d'Italie pour retourner dans les Prouinces qui auoient deſia eſté accordees à Alaric, ſon predeceſſeur. Mais ſon peuple qui eſtoit tout Martial, & qui depuis tant d'années eſtoit nourry parmy les

armes, ne pouuant souffrir de viure en paix, le fit en fin mourir par vne sedition publique. Vous pouuez croire que le peril que Placidie courut à cette fois, ne fut pas moindre que celuy de la prise de Rome, car vne sedition populaire est comme vn torrent qui emporte tout ce qui se rencontre en son chemin. Toutesfois cette sage Princesse qui auoit preueu ce danger de longue main, y auoit pourueu le mieux qu'il luy auoit esté possible, ayant obligé les principaux de l'armee par tous les bons offices qu'elle auoit pû. Et d'effet, tant qu'elle demeura auec eux, elle fut tousiours honorée, & aymée plus que Royne qu'ils eussent iamais eue. Or ce courage genereux ne se perdit pas par la mort du Roy son mary, ny moins la volonté qu'elle auoit de seruir à sa patrie & à ses freres: au commencement se roidissant contre le mal'heur, elle fit en sorte qu'vn grand Prince d'entre les Goths, de l'amitié duquel elle estoit fort asseuree, fut esleu Roy; il s'appelloit Sigerie: celuy-cy recognoissant l'obligation qu'il auoit à la sage Placidie, & de plus que pour l'establissement de sa couronne, l'amitié des Empereurs Romains estoit tres-necessaire, l'embrassa auec tant d'affection, qu'il s'acquit la haine de son armee, qui fut cause que dans peu de temps ils le massacrerent comme Ataulfe. Mais la genereuse Royne ne pouuant

eſtre vaincuë du mal'heur, ny laſſee de trauailler pour le bien & la ſeureté de l'Empire, fit encore de telle ſorte que Vualia fut eſleu Roy: Ce Vualia eſtoit vn grand & ſage Capitaine, qui ayant deuant les yeux l'exemple des deux Roys, ſes predeceſſeurs, ſe reſolut de ſe ſeruir de la prudence, pour éuiter vne ſemblable fin. Il fait donc ſemblant au commencement d'eſtre le plus grand ennemy de l'Empire, fait de grands preparatifs pour l'attraper, & feignant d'eſtre mal auec la ſage Placidie, enuoye denoncer la guerre à ſon frere, qui eſtant aduerty ſous main par ſa ſœur, fait de ſon coſté courre des bruits d'vne armee infinie, qu'il preparoit contre les Goths, & eſpouuanta de ſorte ces barbares par l'aide de Vualia, qu'en fin le peuple meſme demanda la paix, qui fut concluë au grand contentement de Placidie: Qui voyant l'Empire aſſeuré de ce coſté, deſira de ſortir d'entre leurs mains, & ſe retirer en Italie: où elle fut receuë de ſon frere, & de tout le peuple, tout ainſi que ſi c'euſt eſté vn grand chef de guerre, à qui le triomphe euſt eſté decerné. Il ſembla qu'en ce temps la fortune fut laſſe de trauailler cette ſage Princeſſe, d'autant que retournée en Italie, elle fut aimée & honorée de chacun, & meſme de Honorius ſon frere, qui ſe reſſouuenant du ſoing qu'elle auoit eu de deliurer l'Empire des armes des

Goths, & combien luy & toute l'Europe luy estoient redeuables, resolut, voyant qu'il estoit sans enfans, de la marier auec celuy qu'il vouloit associer à l'Empire, afin qu'elle fut apres luy maistresse des Estats, qu'elle auoit si prudemment & si longuement conseruez. En ce dessein il ietta l'œil sur l'vn des plus grands Capitaines de son armée, duquel & la valeur & la sage conduitte recognuë de chacun le rendoient veritablement digne de commander. Il s'appelloit Constance, homme qui estoit de race tres-ancienne, & de vertu tres-recommandable. Vous en pouuez voir le pourtrait aupres de celuy de Placidie, dans lequel vous lirez vne grandeur d'esprit & de courage, qui n'est pas commune. Et sans mentir ç'a esté vn des grands personnages que l'Empire ait eu de long temps auparauant. C'est donc à celuy-cy qu'Honorius donne sa sœur, & en mesme temps l'enuoye en Espagne, auec vne grande armee contre les Alains, les Suéues, & les Vandales qui l'occupoient presque entierement. Le bon Roy Vualia sçachant que Constance estoit mary de la sage Placidie, l'assista de toutes ses forces, & luy mesme le suiuit en personne, & cela fut cause qu'à son retour Constance fit donner l'Aquitaine audit Vualia, où depuis il vesquit en repos & en bonne intelligence auec les Romains. Ce grand Constance d'abord surmonta les Alains,

& tua leur ROY, nommé Acaces, vainquit les Suéues, qui reſtoient ſaiſis de la Meride. ET ne faut point douter que les Vandales n'euſſent eſté chaſſez de la Betique, que de leur nom ils appelloient Vandalouſie, n'euſt eſté la reuolte qu'Attalus auoit faite à ROME, pour eſtre declaré Empereur, voyant qu'Honorius n'auoit point d'enfans, & ne nommoit point de ſucceſſeur. Car Conſtance laiſſant imparfaite l'entrepriſe d'ESPAGNE s'en vint à ROME, où il priſt ce ſeditieux, & le confina dans l'HYPPODROME: dequoy Honorius fut ſi ſatisfait qu'il l'aſſocia à l'EMPIRE, & le declara Auguſte: & tout ainſi que la fortune n'enuoye que fort rarement vn malheur tout ſeul, de meſme elle ne ſe contente guere de donner vn bien qui ne ſoit ſuiuy de quelque autre. Voila donc Conſtance vaincueur en ESPAGNE, triomphant à ROME, & aſſocié à l'EMPIRE: elle veut encores luy faire vne grande faueur, & qui ne fut pas moindre que les precedentes, en luy donnant deux enfans de ſa chere, & tant eſtimée Placidie, à ſçauoir, Valentinian & Honorique, deſquels i'ay eſté curieux d'auoir les pourtraits. Voila celuy de Valentinian vis à vis d'EUDOXE ſa femme, fille de l'EMPEREUR Arcadius, & celuy d'Honorique aupres d'Attila qu'elle ſuiuit en Pannonie, apres l'auoir eſpouſé.

Voila donc Placidie & Conſtance au ſupreme

degré de leur felicité: Lors que la fortune fit ressentir à cette sage Princesse, qu'elle auoit bien fait tréue auec elle pour quelque temps, mais non pas la paix. Car sur le poinct que son cher mary preparoit vne grande armée pour remettre entierement l'Espagne sous l'Empire, il fut attaint d'vne si violente maladie, qu'en peu de iours il mourut, donnant bien par la cognoissance que la fortune ennemie de la vertu, la laisse en repos le moins qu'elle peut. Il est vray que d'autant que le Ciel permet bien que le vertueux soit trauaillé, mais non pas accablé: cette sage Princesse eut de grandes consolations, en ce que sa perte qui fut commune, fut aussi plainte, & regrettée d'vne commune voix par tout l'Empire: Et que les regrets estoient meslez de tant de loüanges, que iamais Prince n'en receut dauantage. Mais sur toutes la consolation fut tres-grande des deux enfans que son mary luy auoit laissez, qu'elle fit esleuer, & instruire le plus soigneusement qu'il luy fut possible.

Il y auoit en ce temps-là dans l'armee, vn tres-sage & vaillant Capitaine, qui se nommoit Ætius, fils de ce grand Gaudens, qui fut tué en Gaule par les soldats. I'aduoüe que ie suis partial pour luy, parce qu'ayant fait la guerre fort long temps dans les Prouinces voisines, nous n'auons iamais receu incommodité de luy ny de

ſes armes. Au contraire i'ay cogneu en luy tant de bonne volonté, pour noſtre conſeruation, que veritablement tous les Gaulois luy doiuent eſtre obligez. Pour ce ſubiect ie fus curieux d'auoir ſon pourtrait, que i'ay mis contre celuy d'Attila, parce que ce fut luy qui chaſſa ce fleau de Dieu des Gaules. Vous voyez bien à ce nez Aquilin ſa generoſité, à ce front large & couppé de rides, ſa prudence, & à ſes yeux vifs & ardans, ſa vigilance & ſa promptitude. Et à la verité c'eſtoit vn des plus prudens & des plus vaillans hommes de ſon temps, preuoyant les choſes auant preſque qu'il y en euſt aucune apparence, plein de courtoiſie, & de telle ſorte liberal, qu'a l'imitation d'Alexandre, il ne ſe reſeruoit que l'eſperance. Or celuy-cy fut eſleu par Honorius, pour acheuer l'entrepriſe d'Eſpagne, à quoy l'aduis de Placidie euſt beaucoup de pouuoir. Elle en auoit vne tres-bonne opinion par le rapport que Conſtance luy en auoit faict. Mais combien eſt l'homme miſerable, d'eſtre au iugement des hommes! Si vous y viuez ſans reputation, vous eſtes meſpriſé, & ſi vous auez cette reputation, & que vos effets ne reſpondent incontinent à l'opinion que l'on a conceuë de vous, vous eſtes ſoupçonné de n'y pas marcher rondemẽt. Et le pis eſt, quand il en faut rendre conte à vne perſonne qui n'en a point d'experience. Ce fut

le malheur de ce grand personnage, qui pensant s'en aller en Espagne sans seiourner en Gaule, fut bien deceu, trouuant les Bourguignons qui se vouloient saisir du pays des Heduois, & des Sequanois; & les Francs qui conduits par Faramond leur Roy, auoient passé le Rhein, & se vouloient loger en Gaule: Il fut contrainct cõme au danger plus proche, de tourner teste à ceux-cy, auant que de passer outre: ce qu'il fit si heureusement, qu'il renuoya les Bourguignons au lieu d'où ils estoient partis, & contraignit les Francs de repasser les riues du Rhin, où pour lors ils s'arresterent, non pas toutesfois sans plusieurs dangereux combats, comme l'on peut penser, puis que les Francs sont entre tous les peuples Septentrionaux, les plus belliqueux & les plus aguerris, & ausquels la fortune promet aussi bonne part aux Gaules, tant pour leur vaillance, que pour leur courtoisie, mais plus encores pour la conformité de leurs mœurs & humeurs, auec celle des Gaulois, & de leurs loix, polices, & religion, qui est telle, qu'il est aisé à cognoistre à ceux qui le veulent remarquer, que veritablement ce n'a esté autrefois qu'vn peuple, & que ces Francs de leur extraction sont Gaulois: mais sortis de nos terres pour quelque conqueste, ou pour les descharger du temps de Sigoueſe, & Beloueſe, de Breme, ou d'autres. Mais quoy que

c'en fuſt pour ce coup, Faramond repaſſa le Rhin, & fut contrainct de s'y arreſter par la prudẽce & valeur d'Ætius, qui toutesfois ſentit bien l'effort de ces guerriers, puis qu'encores que victorieux, il demeura de ſorte debilité, que quand il fut paſſé en Eſpagne, il ſe trouua beaucoup plus foible que ceux qu'il alloit attaquer, parce que les Vandales fortifiez dans la Betique, ſous la conduite de Genſeric, s'eſtoient rendus fort puiſſans. Les Sueues & les Alains eſtoient rentrez dans la Meride, & s'y eſtoient logez, & les Goths depuis la mort de Vualia, ayant perdu la bonne volonté qu'ils portoient à l'Empire, & ne pouuant ſe contenir dans les limites de l'Aquitaine, s'eſtoient eſlargis en Eſpagne, de ſorte que ce que les Romains y tenoient, eſtoit la moindre partie, qui contraignit ce grand Capitaine, voyant les forces ennemies ſurpaſſer de beaucoup les ſiennes, de les ſurmonter pluſtoſt par prudence que par l'effort des armes, faiſant deſſein de les rendre ennemis entr'eux, & de temporiſer iuſques à ce qu'il vid ſon aduantage, & ne rien hazarder mal à propos.

Mais Honorius qui ayant deſia veu comme Ætius auoit chaſſé les Bourguignons, & les Francs, s'eſtoit perſuadé, qu'auſſi-toſt qu'il auroit nouuelle de ſon arriuée en Eſpagne, il receuroit enſemble celle de la deffaicte

des Vandales, Suéues, Alains, & Goths : voyant cette longueur, le soupçonna, & eut opinion qu'il s'entendoit auec eux. Ce Prince estoit timide, & nonchalant pour les choses de la guerre, & qui iamais n'auoit vesti le harnois : de sorte qu'il n'en sçauoit rien de veuë : mais seulement mesuroit toute chose aux euenemens heureux du grand Theodoze, ou de ceux qui sous Constance luy estoient arriuez, si bien qu'entrant en mesfiance de Ætius, il le renuoya querir, & mit Castinus en sa place. Ce Castinus estoit l'vn des plus grands amis d'Ætius, & cela fut cause que les affaires de l'Empire s'en firent mieux, parce qu'il luy donna toutes les meilleures instructions qu'il pût, & luy ouurit tous ses desseins, & les moyens de les executer. Ce pendant il s'en retourna à Rome, où il rendit conte à Honorius de son administration. Mais recognoissant que l'Empereur estoit entré en soupçon de luy, il se retira en sa maison, cõme personne priuée, où voyant depuis que ce soupçon au lieu de diminuer, s'augmentoit de iour à autre, & que l'on vouloit mesme attenter à sa vie, il fut contraint de se sauuer en Pannonie, parmy les Huns, & les Gepides. Et ce qui le fit recourre plustost à ceux-cy, qu'à tous autres, fut vne tres-prudente consideration : Car s'il se fust retiré vers les Francs, Bourguignons,

Goths, Visigots, ou Vandales, on eust dict que l'Empereur l'auoit soupçonné à iuste cause, & qu'il auoit de longue main cõtracté amitié auec eux: mais cela ne se pouuoit dire des Huns & Gepides, qui n'estoiẽt encore presque cogneus du peuple Romain. Et d'effect, ils ne faisoient que sortir de leurs froides & horribles demeures, pour entrer en la Pannonie, inuitez à cette entreprise par l'heureux succés des Goths. Placidie infiniment offensée contre son frere, tant pour la perte qu'il auoit faicte de Ætius, que pour sa mauuaise conduitte en tout le reste: resolut de se retirer en Constantinople, vers son nepueu Theodoze, où elle fust allée dés long temps, n'eust esté qu'Arcadius son frere, venant à mourir, auoit remis son fils Theodoze entre les mains d'Isdigerde Roy de Perses & des Parthes, qu'il auoit esleu pour son tuteur: Parce qu'encor' qu'il fust son amy & son confederé, toutesfois ces peuples auoient esté de tout temps ennemis de l'Empire, & elle ne pouuoit trouuer bon que des estrangers gouuernassent son Nepueu; toutesfois Isdigerde se monstra tres-homme de bien en cette occasion, & par ce qu'il n'y pouuoit aller en personne, il enuoya à Constantinople vn tres-grand Capitaine, pour Gouuerneur de la personne & de l'Estat de ce ieune Prince, qui pour lors ne pouuoit auoir

que huict ans: Ce Parthe se nommoit Antiochus, homme qui s'aquitta si bien de la charge qui luy auoit esté donnée, que son administration fut sans reproche. Si vous tournez l'œil deça, vous verrez le portraict d'Isdigerde pres de celuy d'Arcadius, auquel il tend la main, & aux pieds de Theodoze second, voila son sage & bien aymé Gouuerneur Antiochus, à la Phisionomie de ce dernier, on iuge bien que veritablement c'estoit vn homme rond & sans ambition de fortune, quelque temps auparauant qu'Honorieux ne se ressouuenant plus des obligations qu'il auoit à sa sœur, luy donnast occasion de laisser l'Italie: Theodose son nepueu, se trouua hors de tutelle, qui fut cause qu'elle se resolut plus aisément de s'en aller, & emmena auec elle ses enfans: Et d'autant que cette sage Princesse estoit infiniment aymée, & que le ieune Valentinian commençoit de donner vne grande esperance de luy, plusieurs des Senateurs & des Cheualiers mirent leurs ieunes enfans auec luy pour luy faire seruice. Dequoy Placidie fut tres-aise, pour obliger par ainsi les principaux Seigneurs Romains à ses enfans. Entre autres Vrsace fils d'vn des principaux Cheualiers: Ie nomme celuy-cy, parce que depuis il fist la vengeance de la mort de Valentinian.

Siluandre alors interrompant le Druyde, Pardonnez-moy, dit-il, mon pere, si ie vous

interromps, car il faut que ie vous die, que ſi vous parlez de cét Vrſace qui tua Maxime, il n'y a perſonne en cette trouppe qui en puiſſe dire plus de particularitez que moy, par ce qu'eſtant aux eſcoles des Maſſiliens, de fortune ſon vaiſſeau s'eſchoüa en vne coſte, où ie croy qu'il fuſt mort & ſon amy Olymbre, ſans le ſecours que quelques-vns de mes compagnons & moy luy donnaſmes, & depuis attendant que ſon vaiſſeau ſe refiſt, il me raconta des particularitez de ſa vie, qu'il ſeroit mal-aiſé de ſçauoir d'autre que de luy.

C'eſt de celuy-là meſme, dit Adamas, de qui ie parle, & quand vous aurez entendu ce que ie veux dire de la fortune de la ſage Placidie, ie m'aſſeure que cette trouppe ſera bien aiſe d'oüir ce que vous en ſçauez. Mais pour reprendre ce que nous auons laiſſé, ſçachez donc que cependant qu'Honorius viuoit de ceſte ſorte en Italie, Ætius qui eſtoit en Pannonie, ne demeuroit pas inutile: au contraire, d'autant qu'vne des plus douces penſées, de celuy qui eſt offenſé, c'eſt celle de la vengeance, eſtant homme comme les autres, & d'autant plus ſenſible qu'il luy ſembloit que l'Empereur luy faiſoit cet outrage plus iniuſtement, il ne peut eſtre exempt du deſir de faire repentir Honorius, de l'auoir traité de cette ſorte. Et parce qu'il eſtoit homme de qui le nom auoit par tout vne grande repu-

tation, il perſuada aiſément ce qu'il voulut à ces Barbares, leur repreſentant combien c'eſtoit choſe facile d'entreprendre ſur l'Italie, & meſmes auec les intelligences qu'il y auoit pour leur en donner plus d'enuie, leur racontoit les richeſſes, les threſors de l'Empereur & des particuliers. Ces peuples qui ne deſiroient rien tant que de changer de demeure, oyant la fertilité & les richeſſes d'Italie bruſloient de deſir d'y entrer, & lors qu'ils s'appreſtoient, & que ſans doute ils l'euſſent inondée d'vn nombre infiny, il ſembla que Dieu pour ce coup en euſt pitié, & deſtourna cet orage ailleurs par la mort de l'Empereur Honorius. Par ce que Ætius, qui ne vouloit point de mal à l'Italie, mais à Honorius ſeulement, ayant les nouuelles de ſa mort, changea incontinent de deſſein: Et fit entendre à ces Barbares qu'il eſtoit neceſſaire qu'il allaſt à Rome, pour voir de quelle ſorte elle eſtoit diſpoſée, & quelles forces il y auoit. Eux qui ne s'eſtoient eſmeus qu'à ſon rapport, trouuerent bon qu'il s'y acheminaſt auec promeſſes reciproques de toutes ſortes de ſecours & d'aſſiſtance.

Il y vint donc, & s'aſſeurant ſur l'amitié de Caſtinus, faiſoit deſſein de ſe faire Empereur, mais trouuant la faction d'Honorius encore tres-grande, & craignant vn grand Capitaine nommé Boniface, qui auoit les forces d'Afrique,

d'Afrique, mais plus encores le ieune Empereur Theodoze, il ayma mieux faire sonder le gué à vn nommé Iean, qui auoit esté premier Secretaire d'Honorius, auec lequel il auoit touſiours eu tres-bonne intelligence: Il luy faict donc prendre le tiltre d'Empereur, & ſous ſon nom diſpoſe & ordonne toutes choſes. Et certes, il fit bien paroiſtre en cela qu'il eſtoit prudent, car Theodoze n'approuuant point ce Iean, declare Valentinian ſon couſin germain Empereur d'Occident: & d'autant qu'il ſçauoit bien que le meilleur Sceptre des Empereurs eſtoit la force des armes, il dreſſe vne puiſſante armée qu'il enuoye en Italie ſous la conduitte de Artabure. C'eſtoit vn Capitaine tres-experimenté, comme il le fit bien paroiſtre à Caſtinus: toutefois la Mer luy fut ſi contraire que l'orage le ietta contre la coſte de Rauenne, où ſon vaiſſeau ſe trouua ſeul, qui ſe briſa contre vn eſcueil. Ce fut tout ce qu'il pût faire que de gaigner le bord où il fut incontinent pris par ceux qui gardoient le riuage, & conduit à Iean qui le retint priſonnier à Rauenne. Le reſte de l'armée auoit eſté eſcarté en diuers lieux: Mais Aſpar fils d'Artabure, qui auoit accompagné ſon pere en ceſte expedition, de fortune n'eſtāt pas dās le meſme vaiſſeau: lors que l'orage fut ceſſé, & qu'il ſceut la fortune de ſon pere, ramaſſa tout ce qu'il peut de l'armée, &

mettant pied à terre de nuict, fut comme miraculeusement mené dans Rauene auec toutes ses forces par vn conduit, duquel ceux de la ville ne se donnoient garde, & le iour estant venu, il prit Iean, luy fist trancher la teste au milieu de la place, & deliura son pere.

Presque en mesme temps, la sage Placidie arriue à Rauenne auec le ieune Empereur son fils: où peu de iours apres les choses luy succederent, tout ainsi qu'elle eust sceu desirer, parce que Castinus qui reuenoit d'Espagne, ne sçachant encor l'accident de Iean, pensoit ioindre ses forces auec celles de son amy Ætius, & de leur Empereur: & pour cet effect, venoit à grandes iournées: dequoy Placidie estant aduertie pour empescher que cela ne fust, enuoya Artabure sur le chemin qui le rencontrant à Verceil, luy donna la bataille, desfit son armée, & le mena prisonnier à Rauenne: Et comme si le Ciel eust voulu entierement asseurer d'abord l'Empire de Valentinian, Ætius qui estoit à Rome, attendant les forces de Castinus, & celles des Huns & Gepides, fut prins prisonnier par les partisans d'Honorius, qui le conduisirent à Rauenne, entre les mains de Placidie.

Ce fut en ceste occasion que cette grande Princesse fit paroistre, que veritablement elle auoit vn esprit genereux, & auec beaucoup de

prudence: car au lieu de se venger de ces deux grands personnages par leur mort, elle pensa que ce seroit vn grand auantage à Valentinian, si elle les luy pouuoit acquerir pour fidelles seruiteurs. Quant a Castinus, elle ne l'aimoit pas beaucoup, & luy sembloit qu'auec fort peu de raison, il s'estoit soustrait de l'obeïssance de l'Empire; de sorte que peut-estre luy eust-elle esté plus rude, n'eust esté la consideration qu'elle eust de l'amitié qui estoit entre luy & Ætius, duquel elle sçauoit le iugement, l'experience, & la valeur, & qu'elle cognoissoit pouuoir estre tres vtile à son fils, à cause de la grande creance que les Huns & les Gepides auoient en luy, qui par son conseil auoient faict de grands preparatifs pour entrer en Italie, & desia commençoiẽt de marcher: De plus elle cõsideroit que Honorius, par ses soupçons luy auoit donné occasion de laisser son seruice, & pour conseruer sa vie de se retirer parmy ces barbares, desquels elle redoutoit infiniment ses forces à l'euenement de son fils a l'Empire. Toutes ces choses donc longuement considerées, elle pensa que si elle faisoit punir Castinus, elle offenceroit merueilleusemẽt Ætius pour l'amitié qu'il luy portoit, & qu'au contraire tenant en seure garde Castinus, ce seroit donner occasion a l'autre de faire mieux son deuoir, le contregageant presque par la vie de son amy. En cette resolution

elle met en prison Castinus dans l'Hypodrome, d'où peu de temps apres elle le sortit pour obliger dauantage Ætius : auquel cependant elle donne toute liberté, luy fait des graces, au lieu de luy donner des chastimens: l'excuse de tout ce qu'il a faict, remettant l'erreur sur les soupçons mal fondez d'Honorius, & ne se contentant point de le remettre en ses premieres charges & offices, elle fait en sorte que Valentinian le faict Patrice, & ayant pris asseurance de luy par sa parole l'enuoye general en Gaule, contre les diuerses nations qui l'occupoient. Auant que de s'y acheminer pour preuue de sa fidelité, il fait en sorte que les Huns & Gepides, qui s'estoiẽt acheminez pour entrer en Italie, rebrousſent chemin, & retournent en Pannonie. Et des qu'il fut en Gaule, il fait leuer le siege d'Archilla, que Thierri fils de Vualia, le bon amy de l'Empire, auoit mis deuant, & reduit la place en tres-grande necessité. Puis se tournant contre les Bourguignons, les retient dans les limites que l'Empereur leur auoit données: Et pour les Francs, ne pouuant empescher qu'ils ne fissent quelques progrez sous leur Roy Clodion, pour le moins il leur donna tant de peine qu'ils ne gaignerent en ce temps-là de la Gaule, que fort peu autour du Rhin. Et parce que la Bretagne ne pouuoit resister aux Pictes, quoy que les Romains y eussent fait vn grand

rempart en forme de muraille, pour defendre la Bretagne des courses de ces peuples voisins & ennemis, il y enuoya Galuion, auec la legion qui pour lors estoit dans Paris.

Iusques icy toutes choses arriuoient à souhait à la sage Placidie, & à l'Empereur son fils; Mais Boniface fut le premier qui commença en se ruinant de faire perdre & l'Afrique, & l'Espagne. Ce Boniface estoit Gouuerneur d'Afrique, & hayssoit infiniment Castinus, & par consequent Ætius. Sçachant de quelle sorte Placidie les auoit traictez, & le grand pouuoir qu'elle auoit donné à Ætius, le faisant Patrice, & luy remettant la charge des Gaules, il resolut de se soustraire de son obeïssance, & de cette sorte ne voulut suiuant ses commandemens s'en reuenir à Rome, dequoy estant fort offencée, elle fit en sorte que Mahortius y fust enuoyé auec vne forte armée. Quelques-vns soupçonnoient qu'Ætius y vsa d'artifice, pour le ruiner aupres de Placidie & de l'Empereur, tant y a que Mahortius ayant esté desfait par Boniface, Valentinian y enuoya Sisulfus, duquel vous pouuez voir icy le pourtraict sous celuy de Valëtinian. I'ay esté curieux de l'auoir tant pour sa valeur & prudence, que pour la fidelité qu'il a touſiours conseruée à son maistre, me semblant que ses perfections le rendoient digne d'estre mis au rang des hõmes plus illustres. Or

ce Sisulphus se saisit d'abord de Carthage, & contraignit Boniface de s'enfuyr en la Mauritanie Cesarienne, où ne se trouuant encor' asseuré, appella Genseric Roy des Vandales, qui pour lors estoit en la Betique. Ce Vandale fut tres-aise de sortir d'Espagne, parce que les Goths sous Thierri leur Roy, ne pouuans s'eslargir en Gaule à cause d'Ætius, & toutesfois n'ayant assez de terre pour le grand nombre de gens qu'ils auoient, s'estoient en ce temps-là iettez auec vne multitude tres-grande de peuple sur la Betique, & tourmentoient de sorte les Vandales, qu'ils ne la pouuoient plus deffendre. ET lors que Boniface offrit à Genseric, de partager l'Afrique auec luy, il estoit reduit a tel poinct qu'il ne sçauoit de quel costé se tourner. Il prẽd donc le party que Boniface luy presente. Il quitte la Betique, qui depuis fut tousiours appellée Vandalosie, & passe en Afrique, auec vne femme & enfans, mais il apprint bien à Boniface que c'est de se fier aux Barbares. Car aussi-tost qu'il fut en Afrique, il se saisit de la Mauritanie, & reduit le pauure Boniface en des montagnes inaccessibles, & puis s'accorde auec les ROmains, à condition que ce qu'il auoit osté à Boniface luy demeureroit. Valentinian y consent librement: & pensant que le reste d'Afrique luy estoit tres-asseuré par la paix nouuellemẽt faite auec le Vandale, il retire le vaillant Sisulphus de

Carthage pour s'en seruir aux occasions qui se presentoient en l'Italie & en Gaule : Mais Genseric ne luy tint pas mieux sa parole qu'il auoit fait à Boniface. Car Sisulphus n'est pas si tost en Italie, auec toutes les legions, que le Vandale se saisit de Carthage, & chassa les ROmains de tout le reste de l'Afrique : de sorte que cette grande ville fust souſtraicte de l'EMpire, dix & neuf siecles & demy, apres que le grand Scipion l'eut surmõtée & acquise à sa REpublique. EN ce mesme temps viuoit en vne ville d'AFrique, nommée Iponne, vn tres-grand & vertueux personnage, tãt pour la bõté de ses mœurs que par sa profonde doctrine, nommé Augustin, tres-grand amy de Boniface, & qui n'adoroit qu'vn seul Theutates : & quoy qu'il fut different de la religion que nous tenons, si en estoit il beaucoup plus approchant que les anciens ROmains, car il faisoit le sacrifice du Pain & du Vin comme nous, & ne receuoit en façon quelconque la pluralité des Dieux, & sur tout reueroit cette Vierge qui doit enfanter, à laquelle il y a tant de siecles que nous auõs dedié vn autel dãs l'antre des Carnutes. Mais pour reuenir à nostre discours ; Il sembla qu'en ce temps-là, le grand Dieu voulut changer les peuples d'vn pays en l'autre, & principalement en EUrope. Car le regne des Vandales print alors commencemẽt en Afrique. Celuy des Visigots en Espagne :

parce qu'auſſi-toſt que les Vandales en ſortirēt ils y entrerent & s'y eſtablirent. Celuy des Anglois en la grande Bretagne, d'autant que Galuion ayant eſté r'appellé par l'Empereur, pour l'enuoyer en Afrique : les Pictes tourmenterent de ſorte ce Royaume, que les Bretons furent contraincts d'appeller à leur ſecours les Seigneurs Anglois, qui depuis s'en ſont rendus les maiſtres. Celuy auſſi des Francs, qui ſous Clodion auoient franchi le Rhein, & qui bientoſt apres ſous Merouée, s'eſtablirent où ils ſont maintenant. Voila, ſages Bergers, comme le Ciel, quand il luy plaiſt, change les regnes & les dominations.

Or la ſage & prudente Placidie qui ſe ſentoit deſia ſurchargée d'vn grand aage, & qui auoit eſprouué tant de grandes & diuerſes fortunes, voyant bien que deſormais elle ne pourroit ſupporter le faix des grandes affaires que elle preuoyoit deuoir arriuer ſur les bras de Valētinian, deſira infiniment de le voir marié, comme dés long temps elle auoit reſolu auec la fille de ſon nepueu Theodoze, qui auoit touſiours eu cette meſme intention, & fit en ſorte que Valētinian s'en alla en Conſtantinople, où les nopces furent faites au grand contentement de Theodoze & de Placidie. De Theodoze, parce qu'il voyoit ſa fille Imperatrice, qui eſtoit ce qu'il auoit le plus deſiré. Et de Placidie, d'autant qu'elle eut

opinion que ceſte alliance aſſeureroit dauantage ſon fils, contre tous ſes ennemis, & obligeroit Theodoze de luy donner ſecours en toutes les occaſions qui ſe preſenteroient, comme elle veit auant que ſon fils reuint de Conſtantinople, par ce qu'auec ſa fille Eudoxe, il enuoya auſſi vne grande armée pour ſeruir Valentinian en tout ce qu'il auroit affaire.

Voila ſages Bergers, la vie que vous auez deſiré d'entendre, qui à la verité eſt ſi pleine de diuers accidents, qu'il ſe peut dire, que Placidie de ſon temps a eſté la butte de la bonne & mauuaiſe fortune. Car ſi elle a eſté fille, ſœur, femme, mere, & tante d'Empereurs, elle s'eſt veuë auſſi priſe par les Barbares, & a eu occaſion de regretter la mort de la plus part de ceux qu'elle a le plus aymez. En fin toutesfois nous la pouuons dire heureuſe, puis qu'elle eſt morte à Rome, mere d'vn Empereur, qui l'aimoit & l'honoroit, ainſi qu'il eſtoit obligé, & de plus regrettée de tout l'Empire, pour ſa prudence & bonté, car elle mourut preſque incontinent que ſon fils fut reuenu en Italie auec ſa femme.

Adamas finit de cette ſorte ſon diſcours, qui fut cauſe que toute la trouppe admirant la vertu de cette grande Princeſſe, ietta plus particulierement la veuë ſur elle, conſiderant les traicts de ſon viſage. Mais Alexis qui ſe reſſouuenoit

de ce que Syluandre auoit dit de la belle Eudoxe, desireuse de sçauoir s'il auoit ouy raconter cette histoire, comme elle l'auoit apprise de la bouche mesme d'Vrsace, ainsi qu'elle auoit commencé de dire à Leonide, lors qu'Adamas les auoit interrompuës: Elle dit assez bas à la Nymphe, qu'elle fit en sorte que le Berger s'acquittast de sa promesse, qu'aussi bien il estoit tard, & que le sage Adamas ne permettroit pas à ces vieux pasteurs de s'en aller, que le lendemain. Leonide qui desiroit de complaire à Alexis, en tout ce qui luy estoit possible, & qui de son costé estoit bien-aise d'oüir parler Syluandre, & d'apprendre ces particularitez d'Eudoxe, le somma de sa parole; & parce qu'il s'excusoit sur le peu de iour qui leur restoit, Adamas luy respondit qu'il ne prist pas cette excuse, parce qu'il ne permettroit pas que l'on se retirast si tard de chez luy, & qu'il vouloit ioüir de leur compagnie pour tout ce iour. Diamis, Phocion, & Thyrcis en firent quelque difficulté: mais Hylas fut celuy qui accepta le premier cette semonce; & se tournant vers Adamas, luy dit, Que quant à luy, il estoit d'aduis que ceux qui s'en vouloient aller s'en allassent, & qu'il fust permis de demeurer à ceux qui vouloient demeurer: & que pour luy il luy promettoit que de bon cœur il luy tiendroit compagnie tant qu'Alexis y seroit. Adamas sourit des pa-

roles de Hylas, & apres l'auoir remercié de ſa bonne volonté, au nom de ſa fille, il ſe tourna vers les autres, & les pria, de ſorte qu'il leur fut impoſſible de ne luy obeir: faiſant donc apporter des ſieges pour faire aſſeoir la compagnie, chacun prit place, & Siluandre eſtant au milieu, commença de parler de cette ſorte.

LE DOVZIESME LIVRE DE LA SECONDE PARTIE D'ASTREE.

DVis qu'il vous plaist, sage Adamas, & vous grande Nimphe, d'oüir la fortune de la belle Eudoxe, vous me permettrez s'il vous plaist de vous dire comment ie l'ay appriſe, & par qui ie l'ay entenduë, afin que vous adiouſtiez plus de foy à mes paroles. Encores que vous me voyez auec des habits de Berger, & viure auec la charge d'vn petit troupeau, dans le hameau de ces ſages & courtois Bergers: ce n'eſt pas pour cela que ie ſçache aſſeurément d'eſtre de cette contree, ny que i'aye eſté nourry pour eſtre Berger. Au contraire l'on a eu tant de ſoin de moy, que pour me rendre plus honneſte homme, i'ay eſté nourry en tous les plus beaux exercices où la ieuneſſe puiſſe eſtre employee: ſi bien

qu'il n'a tenu qu'à mon peu d'entendement, si ie n'ay beaucoup appris. Pour ce subiect, ie fus enuoyé aux Escholes des Phocenses, Massiliens, où ie demeuray iusques à ce que i'eus finy mes estudes. Et parce qu'il y auoit tousiours fort bonne compagnie, lors que nous n'estions point sur nos liures, nous faisions diuers exercices. Quelquesfois nous assemblant sur le bord de la Mer, nous luittions, nous courions, sautions ou iettions la pierre: d'autres-fois quand il faisoit chaud, nous nagions, chassant de cette sorte le plus que nous pouuions l'oisiueté qui veritablement est la mere des vices.

Il aduint en Esté, lors que les estudes cessent, & que nous estions moins empeschez à nos liures; que nous mettant cinq ou six de compagnie, nous fismes resolution de nous baigner, & pour cet effect sortismes de la ville, & prenant le costé de la Lygurie, allions cherchant la poincte d'vn rocher qui s'aduançoit en Mer, duquel nous auions accoustumé de sauter la teste la premiere dans l'eau, & allions bien souuent toucher l'areine de la main, & pour marque en apportions des poignees sur l'eau: Mais à ce coup quand nous eusmes monté ceste escueil, & que nous commencions de nous des-habiller, nous en fusmes empeschez par vn tourbillon qui suruint, & qui peu apres fust suiuy de quelques esclats de tonnerre.

Incontinent le Ciel se noircit d'vne espaisse nuée, & les ondes commencerent de s'esleuer si hautes, qu'a peine estions nous asseurez sur cest escueil, tant de flots rompus heurtoient de furie contre le dos du rocher: c'estoit vne chose espouuantable de voir le iour presque changé en nuict, d'oüir le mugissement de la mer, de sentir l'esbranlement du rocher, par le heurt des ondes, & bref de considerer le Cahos, & la confusion de tout cet grand element. Et ne faut point douter que la pluye & l'orage ne nous eussent contraints de nous en aller, si quelque bon Demon ne nous y eust arrestez.

Nous auions veu que cette tourmente s'estoit esleuee si promptement que nous pensames bien que plusieurs vaisseaux en auroient esté surpris: & parce que le vent pouſſoit contre nostre bord, nous nous resolumes d'attendre que l'orage fut passé, pour voir si de fortune nous en pourrions point secourir quelqu'vn, & toutesfois pour nous garentir vn peu de la pluye, nous nous mismes dans le reply du rocher où nous auions accoustumé de cacher nos habits, quand nous nous baignions. L'orage dura plus de deux heures, & lors que nous commencions de nous ennuyer, & qu'il y en auoit de la compagnie qui parloient de s'en retourner, il sembla que le Ciel s'esclairciſſoit, & peu apres la pluye ceſſa. Nous sortismes alors

du Rocher, & montant sur le haut de l'escueil, iettions la veuë le plus loing que nous pouuions, pour descouurir s'il y auoit rien sur la mer. Le vent en fin chassa toutes les nuës, & le Soleil commença d'esclairer, toutesfois les ondes ne s'abbaissoient point, parce que les vents continuoient aussi grands qu'ils auoient esté de tout le iour. Et lors que nous discourions entre nous de la hardiesse des mariniers & particulierement du premier qui hazarda de se mettre sur les eaux, combien la mer courroucee estoit espouuantable, & que l'homme sage ne s'y deuoit iamais fier, il y eust vn de la compagnie qui plus attentif à descouurir la Mer, qu'à nos discours, parce qu'il se plaisoit de faire des preuues de sa bonne veuë, se leua tout à coup sur les pieds. Et taisez-vous, nous dit-il, il me semble de voir vn vaisseau, & mettant la main sur ses sourcils demeura quelque temps sans parler, & lors que nous nous mocquions de luy & de sa veuë: Et bien, dit-il, vous verrez promptement si ie l'ay si mauuaise, & vous souuenez que voila deux vaisseaux que le vent rompra contre nostre rocher, si Dieu ne les fauorise de donner sur le sable le long de la coste. Nous nous leuasmes pour voir s'il estoit vray: au commencement personne n'apperceuoit rien, mais quelque temps apres, il y en eust qui virent quelque chose. Le vent estoit si impetueux

que

que ces vaisseaux furent bien-tost apres iusqu'où ma veuë se pouuoit estendre: & lors chacun les voyoit à plein. Il n'y auoit plus ny voiles, ny entennes, ny mats: l'orage auoit contraint les Mariniers de les abbattre & coucher dans le fonds, & ne se seruoient plus que du Tymon, qui encor ne pouuoient guiere resister aux grands coups de la tempeste. Il y auoit de la pitié à les regarder, car le vent estoit si grand qu'ils ne pouuoient s'empescher de se hurter l'vn l'autre. Le cry que le vent portoit iusques à nous, estoit pitoyable de ceux qui estoient dedans, & qui à genoux sur le tillac & sur la pouppe, esleuoient les mains au Ciel. La pluspart voyant le riuage s'estoient deshabillez, esperant de le gagner a nage, si le vaisseau s'en approchoit vn peu plus. La fortune voulut qu'en fin apres s'estre a moitié entr'ouuerts l'vn l'autre de force de se hurter vn tourbillon suruint qui les pousſa contre nostre rocher. Du grand coup, que le premier donna il recula en arriere de telle furie, que rencontrant l'autre qui le suiuoit, il rompit vne partie de sa pouppe & l'esperon de la proüe de l'autre: & lors que la mer estoit preste de les engloutir, il suruint vn autre flot qui les pousſa d'vne si grande force contre le mesme rocher, que les vaisseaux s'ouurirent entierement. Dieu qu'elle pitié fust celle-là! quelques vns se prenoient aux pointes de la roche, & essayoient d'y asseurer leurs pieds, attendant

quelque secours: d'autres saisissoient des racines, & demeuroient attachez par les bras, sans en pouuoir partir: d'autres entre les mains desquels les racines demeuroient rompuës, tomboient en la mer, que l'onde en se retirant emportoit en arriere.

Quelques vns nageoient sur des tables, d'autres sur des tonneaux, & autres choses semblables, mais la plus grande partie s'en noya. L'vne des plus grandes compassions que ie vis, fut de plusieurs femmes qui n'auoient autre recours qu'aux cris, i'auoüe que cette compassion me toucha de sorte, qu'estant à moitié deshabillé ie me hastay de me mettre nud, & faisant pour secourir ces pauures gens, ce que i'auois fait si souuent pour mon plaisir, encore que le hazard y fust grand à cause du souleuement des ondes & de la force du vent: ie sautay du rocher dans la mer, & estant reuenu sur l'eau, & iettant la veuë autour de moy, i'apperceus deux femmes qui embrassées alloient roulant sur l'eau, n'y ayant rien qui les empeschast d'enfoncer, que leurs robes qui toutesfois peu à peu commençoient de s'appesantir. I'en pris vne par les cheueux, & nageant de l'autre main, ie les tiray toutes deux à bord, où les laissant à moitié mortes, ie me reiettay dans l'eau pour secourir deux hommes, dont l'amitié m'esmeut à compassiõ, parce qu'il y en auoit vn qui sçauoit nager, & auoit mis l'autre sur son dos pour le sauuer, mais

la charge estoit si pesante, ou celuy qui estoit dessus qui estoit le plus ieune, auoit de sorte lié & serré le col de son amy de peur de tomber, que le nageur n'ayant ny force ny haleine, s'estoit desia enfoncé deux ou trois fois dans l'eau. Ie suruins donc tout aupres pour les secourir, & prenant d'vne main celuy qui ne sçauroit nager, ie le soustenay vn peu, & donnant courage a l'autre, il reprit force, & se voyant assisté de moy me fit signe que son amy luy ostoit le souffle : qui fut cause que luy desserrant vn peu la main, quoy qu'auec grande peine, il commença de respirer, & parce que ie n'osois guere m'approcher d'eux de peur qu'ils ne me prissent les bras ou les iambes, ie me tenois vn peu à costé, & de fois à autre leur donnois du pied, les poussant contre la terre. Dieu m'assista il bien que ie les mis en fin sur le bord. A mon exemple tous mes compagnons en firent de mesme, de sorte que nous en sauuasmes plusieurs, mais si mal menez de cette fortune qu'ils demeuroient estendus sur le bord de la mer, comme s ils eussent esté morts. Et parce que i'eus opinion que Dieu me commandoit d'auoir particulierement soing de ceux que i'auois retirez du naufrage, apres auoir repris mes habits ie les vins retrouuer, & leur donnay tout le secours qu'il me fut possible. Et la fortune voulut qu'apres auoir reietté vne partie de l'eau qu'ils auoient aualee : ils commen-

çoient de se bien porter, & mesmes les femmes qui auoient esté plus en danger. L'obligation de ceux que nous auions retirez fut telle, qu'ils nous demanderent nos noms, & de quelles gens nous estions: & quand ils m'oüirent dire que ie pensois estre Segusien ou Foresien, O Dieu s'escria l'vn d'eux, ceux d'vne telle contree sont destinez pour nous r'appeller de la mort! Pour lors ie leur demanday pourquoy ils auoient cette opinion, voyant bien que le temps n'estoit pas propre, puis qu'ils estoient encores si estonnez du naufrage, qu'ils ne faisoient que souspirer, ioindre les mains, & tendre les yeux en haut, pour le regret de la perte qu'ils venoient de faire: & parce qu'ils estoient presque tous nuds, ie fus d'aduis qu'auant que de les emmener en la ville, il leur falloit chercher des habits pour les couurir, n'estant pas honneste de les conduire autrement. Ie fus vn de ceux qui eurent charge d'aller en la ville, où nous trouuasmes tant de personnes, qui pitoyablement nous secoururent, que nous en eusmes de reste. Ils furent apres separez dans les meilleures maisons des Bourgeois, qui ayant compassion de leur accident les receurent humainement. Quant à moy, ie priay les deux amys que i'auois sauué, de se vouloir retirer auec moy, parce qu'ils me sembloient personnes de merite. Nous ne pouuons, dirent-ils, nous separer de ces deux

femmes que vous auez sauuees, parce que nous les auons en nostre charge, & ce vous seroit peut-estre trop d'incommodité. Nullement, leur dis-je, pourueu que vous mesmes n'en receuiez pour la petitesse du logis: au contraire ce me sera vne extresme satisfaction, si vous me voulez faire cette faueur. Ils me suiuirent donc tous quatre: & parce que i'auois des amis dans la ville, qui estoient mieux logez que moy, ie les conduisis en la maison d'vn riche Bourgeois, auec lequel i'auois vne tres estroitte familiarité; sçachant bien qu'il l'auroit agreable, luy ayant desia veu faire plusieurs fois de ces actions de liberalité, & de pitié enuers ceux qui pousſez d'vne mesme fortune, auoient fait naufrage contre cette playe. Ils y furent tresbien receus & accommodez de tout ce qui leur estoit necessaire. Or, il faut que vous sçachiez que c'estoient deux des principaux de Rome, dont l'vn comme ie sceus depuis, s'appelloit Vrsace, & l'autre Olymbre: de sorte qu'incontinent ils renuoyerent en leurs maisons, & eurent de l'argent, & plusieurs seruiteurs. Mais pour satisfaire à ce que ie vous ay promis, il faut que vous sçachiez qu'attendant d'auoir response de Rome, ces deux Cheualiers ne pouuoient estre sans moy, & falloit que laissant bien souuent mes estudes, ie les accompagnasse par tous les endroits où la curiosité les attiroit, dont ie prenois beaucoup de plaisir,

parce que leur conuersation estoit fort douce & honneste. En fin desirant de sçauoir qui estoient ceux à qui i'auois rendu vn si bon office, vn soir que i'estois seul dans leur chambre (car les deux femmes se retiroient ordinairement dans la leur apres le repas) ie les suppliay de me dire pourquoy lors qu'ils auoient sceu que i'estois Seguzien, ils auoient dit que ceux de cette contree estoient destinez pour les r'appeller de la mort. Le plus vieux prenant la parole me respondit ainsi.

HISTOIRE D'EVDOXE, VALENTINIAN, ET VRSACE.

VOstre desir est trop iuste, courtois Siluandre (il auoit appris que ie m'appellois ainsi) pour ne luy pas satisfaire. Car il est tres-raisonnable que vous sçachiez à qui vous auez sauué la vie, & quelle est la condition de ceux qui vous ont tant d'obligation: Nous n'eussions tant demeuré à le vous dire, n'eust esté la crainte qu'estans recogneus, nous ne receussions du desplaisir de quelques ennemis secrets: nous vous prierons donc de n'en faire point de sem-

blant, afin que la peine que vous auez prise à nous sauuer, ne demeure inutile. Et afin que nous ne puissions estre escoutez de personne, ie vous supplie de pousser la porte: ce qu'ayant fait, & m'estant remis en ma place, il reprit la parole de cette sorte.

Sçachez donc que Theodose fils de l'Empereur Arcadius, & le petit fils du grand Theodose estant Empereur d'Orient espousa Eudoxe fille du Philosophe Leontius Athenien. Encores que cette Dame ne fust pas de race tant illustre qu'eust bien requise la Maiesté d'vn tel Empereur, si est-ce que sa beauté & sa vertu estoient telles qu'elles la pouuoient bien encores eleuer à vne plus haute dignité, s'il s'en fust trouué parmy les hommes. Theodose n'eut qu'vne fille d'elle, & parce qu'il aimoit passionnément sa femme, il voulut que sa fille en portast le nom. Elle fut donc appellee Eudoxe, & comme si ce nom eust esté fatal aux belles, cette ieune Princesse dés ses premieres annees paruint à vne telle beauté, qu'elle surpassa de beaucoup sa mere, & que chacun aduoüoit que la nature ne pouuoit rien faire de plus beau, ny de plus parfait. En ce mesme temps Placidie ayant quelque mauuaise satisfaction de son frere Honorius s'estoit retiree en Constantinople vers son nepueu Theodose, car elle estoit fille de Theodose le Grãd, & sœur d'Arcadius: emmenant auec elle ses enfans,

Valentinian & Honorique, & de fortune i'auois eſté donné fort ieune enfant à Placidie, pour eſtre nourry auec ſon fils comme pluſieurs autres de meſme aage, enfans des principaux Cheualiers & Senateurs de Rome: & lors qu'elle quitta l'Italie i'auois pris vne ſi grande amitié à Valentinian & luy à moy, que l'on ne nous pouuoit ſeparer.

Il aduint que l'Empereur Theodoſe ne voyant point d'enfant à ſon oncle Honorius, reſolut de donner ſa fille à Valentinian, & le faire Empereur d'Occident, apres la mort d'Honorius. La ſage Placidie qui voyoit bien que c'eſtoit l'auantage de ſon fils, & le mieux qui luy pouuoit arriuer, luy commandoit d'ordinaire de rechercher cette belle Princeſſe: mais voyez que c'eſt que la contrainte en amour: iamais Valentinian ne peut aimer d'amour Eudoxe, quoy que ce fuſt la plus belle Princeſſe du monde. Toutesfois pour ne deſplaire a la ſage Placidie, ny à ſon Germain, deſquels toute ſa fortune dependoit: il ſe reſolut de feindre & de diſſimuler: ſi bien que chacun le creut eſtre veritablement amoureux. Et pour ce ſuiet il faiſoit bien ſouuent des tournois, dans les Cirques & dans l'Hippodrome où la belle Eudoxe aſſiſtoit ordinirement, quoy qu'elle fuſt ſi ieune qu'il n'y euſt pas grande apparence qu'elle deuſt prendre garde à l'amour. Et parce que i'eſtois nourry aupres de ce ieune Prince,

il faut que ie confesse que tournant inconsidérément les yeux sur elle, i'en deuins de sorte amoureux, que depuis il m'a esté impossible de m'en retirer. Dois-ie dire cette veuë heureuse pour moy, qui m'a cousté tant de trauaux & tant de soin? Mais comment le puis-ie mettre en doute, puis que iamais personne ne fut plus heureux ayant conceu vn si genereux dessein, quelque peine & trauail que la fortune m'ait enuoyé pour ce subiect? Ie deuins donc seruiteur de cette Princesse, & si Valentinian entroit aux tournois, sous le nom feint de Cheualier de la belle Eudoxe, ie puis dire, que ie n'en faisois pas de mesme, estant de sorte espris de sa beauté & de sa vertu, que mon amour estoit incroyable pour l'aage que nous auions tous deux.

En ce mesme temps il fut donné vne ieune fille des meilleures maisons de Grece à la ieune Eudoxe, pour estre nourrie auec elle. Elle s'appelloit Isidore, & faut auoüer que hormis Eudoxe, il n'y auoit rien en la Cour qui la valust. Valétinian ne ietta pas les yeux plustost sur son visage, qu'il en deuint amoureux: Mais elle se trouua si soigneuse de son honneur & reputation, que cognoissant bien cette affection, & que Valentinian ne la pouuoit espouser, pour les occasions que ie vous ay dict (car chacun sçauoit la volonté de Theodoze) elle ne voulut iamais souffrir sa recherche, s'en deffendant au

commencement par les plus douces voyes qu'elle peut : mais en fin la reiettant plus rigoureusement peut-estre que la qualité de Valentinian ne meritoit. ET quoy qu'il s'y vouluſt opiniaſtrer, ſi traitta-elle de ſorte auec luy, qu'elle le contraignit de s'en retirer en apparence, parce qu'elle luy iura que s'il continuoit, elle le declareroit à Theodoze, & à Placidie. Ce ieune Prince qui ne vouloit point deſplaire à l'Empereur ny à ſa mere, cacha ſi bien ſes deſirs, que perſonne ne s'en priſt garde, qu'Eudoxe & moy, comme ie vous diray. Cependant mon affectiõ alloit croiſſant ſans que cette ieune Princeſſe s'en apperceuſt. Tant que ma ieuneſſe fut telle qu'il m'eſtoit permis de la voir ſans ſoupçon, iamais ie n'en perdis vne commodité, me rendãt ſi ſoigneux pres de ſa perſonne, qu'elle eſtoit contrainte de ſe ſeruir plus ſouuent de moy que de nul autre de mes compagnõs. ET quoy qu'en ce temps-là ie ne ſceuſſe preſque que c'eſtoit que l'Amour, ſi ne laiſſois-ie d'auoir vn tres-grand plaiſir d'eſtre aupres d'elle, de la ſeruir, d'en receuoir les commandemens, de baiſer (lors qu'elle me tendoit quelque choſe) l'endroit que ſa main auoit touché, ce qu'elle ne voyoit point, ou ſi elle le voyoit, elle l'attribuoit à ciuilité. Ie me ſouuiens qu'en ce temps-là, elle ſe promenoit vn iour dans vne gallerie, où il y auoit quantité de belles & rares peintures qu'elle alloit conſiderant. ENTRE les autres elle

vit vn Icare qui tout déplumé se laissoit choir dans la mer. Vrsace, me dict-elle (c'est ainsi que l'on me nomme) qu'est-ce que signifient ces plumes esparses, & cét homme qui tombe d'enhaut ? C'est, luy dis-ie, Madame, vn ieune homme qui porté d'vn genereux courage, ne voulut pas se contenter de voler si bas que son pere que vous voyez au dessus de luy : & parce que ses aisles estoient iointes auec de la cire, la chaleur du Soleil les fit relascher, & luy n'en estant plus soustenu fut contraint de tomber comme vous voyez. Vrayement me respondit-elle, il estoit bien inconsideré. Mais luy repliquay-ie, il auoit vn courage bien genereux. A quoy luy suruint-il, me dit-elle, puis qu'il ne le peut garantir de la mort? La mort, luy respondis-ie, est peu de chose quand elle laisse vne si belle memoire de nous. ET quoy, me dit-elle, vous loüez cette action ? Ie la loüe de sorte, luy dis-ie, Madame, que ie ne refuseray iamais la mort, pour vne semblable gloire. ELLE pouuoit auoir douze ans, & moy quinze ou seize : aage peu capable encores de ressentir les traicts d'Amour : & toutesfois ie n'en estois pas exempt : mais i'auois si peu de hardiesse que ie n'auois osé luy en rien descouurir. ET moy, me dit-elle, vous estimez donc bien peu vostre vie ? C'est sans doute, Madame, luy dis-ie, qu'il y a plusieurs choses que i'estime beaucoup plus. ET lesquelles entr'autres, adiousta-t'elle, car il me

ſemble que quand nous nè ſommes plus, tout le reſte ne nous touche gueres: l'honneur, & l'Amour, luy reſpondis-ie. ET qu'eſt-ce que l'honneur, me dit-elle? C'eſt opinion, repliquay-ie, que nous laiſſons de nous & de noſtre courage. ET l'Amour, c'eſt vn deſir de poſſeder quelque choſe de grand & de merite. ET c'eſt pourquoy, Madame, ie ne ferois iamais difficulté de mourir en vne genereuſe action, ny en vous faiſant ſeruice, en la premiere pour la gloire qui m'en demeureroit, en la derniere pour l'affection que ie vous porte.

ET comment, me dit-elle tout enfant, vous auez donc de l'Amour pour moy? A quoy l'auez-vous recognu? Aux effects, luy reſpondis-ie: car quand ie ne vous vois point, ie bruſle de deſir de vous voir: Quand ie vous vois, ie meurs de regret de ne vous voir pas aſſez. ET comment, me dit-elle, vous eſt ſuruenuë ceſte maladie, & qui en a eſté cauſe? vos perfections Madame, luy dis-ie, & vos beautez m'ont faict ce mal, par la longue demeure que i'ay fait pres de vous. Si i'eſtois en voſtre place, me reſpondit-elle, ie voudrois y demeurer le moins que ie pourrois: Mais n'y a-t'il point de remede pour guerir ce mal? Si a, luy dis-ie, ſi vous vouliez m'aymer autant que ie vous ayme. Comment, dit-elle ſoudain, en ſe tournant vers moy, que ie bruſlaſſe quand ie ne vous verrois point? EN ma foy, Vſace, cherchez quelqu'autre recepte,

car pour celle-là, ie ne la puis pas faire. Ie me suis quelquesfois bruslée le doigt, mais c'est vne douleur insupportable, & n'attendez point, vous dis-ie encor vn coup, d'estre soulagé de moy par ce moyen: Ie n'osay repliquer, parce qu'en la gallerie il y auoit plusieurs Dames & Cheualiers, qui discouroient ensemble, sans toutesfois prendre garde à nous, quoy qu'ils y fussent pour accompagner cette ieune Princesse, mais son enfance & ma ieunesse nous permettoient d'estre ensemble sans soupçon, encores que ie ne le pensasse pas ainsi.

Depuis elle deuint bien plus sçauante lors que l'aage luy enseigna la resolution des doutes qu'elle me souloit faire en son enfance, & en mesme temps, ie deuins aussi beaucoup plus amoureux que ie ne soulois estre. Valentinian qui auoit dessein sur la belle Isidore faisoit le plus souuent qu'il pouuoit des tournois, parce qu'estant fort adroit, il luy sembloit que c'estoit vn bon moyen pour acquerir les bonnes graces de ceste sage fille, feignant toutesfois que ce fut pour la belle Eudoxe. Et parce qu'il prenoit ordinairement de ceux de son aage, & qu'il n'y auoit difference entre luy & moy, que de deux ou trois ans qu'il pouuoit auoir plus que moy, i'estois presque tousiours de sa partie. Et me sembloit que la fortune me voulut fauoriser, me faisant emporter bien souuent

le prix, que touſiours, feignant que ce fut à cauſe de Valentinian, ie portois à Eudoxe: & lors qu'en le receuant, elle me permettoit de luy baiſer la main; O que i'eſtimois toutes les peines que i'auois euës, le reſte du iour bien employées! Ie viuois toutesfois auec tant de diſcretion, qu'elle ne s'en pouuoit offencer, encores qu'elle euſt quelque memoire des diſcours que ie luy auois tenu: car penſant que ce furent des imprudences de l'enfance, elle auoit opinion que l'age m'auoit fait recognoiſtre ce que ie luy deuois. La premiere fois qu'elle ſoupçonna le contraire, ce fut vn iour qu'elle s'eſtoit allée promener de l'autre coſté du traiect dans les iardins de l'Empereur. Apres s'eſtre longuement promenée, elle s'endormit ſous vn frais ombrage dans le giron d'Iſidore: nous eſtions quantité de ieunes Cheualiers à l'entrée du cabinet, qui diſcourions, lors qu'vne Abeille ſe vint poſer ſur ſa levre, & apres l'auoir ſuccée quelque temps, la picqua bien fort: la douleur l'eſueilla en ſurſaut, & portant la main ſur la picqueure, ſe pleignit du peu de ſoin qu'Iſidore auoit d'elle. Valetinian qui ſe promenoit par le iardin, accourut au cry qu'elle auoit fait, & voyant qu'elle blaſmoit Iſidore afin de reparer la faute qu'elle auoit faite, il luy dit, que i'auois vne recette qui la gueriroit incontinent, & qu'il en auoit bien ſouuent veu l'experience ſur pluſieurs, mais particulierement ſur luy, depuis

deux iours. Et que faut-il faire, luy dit-elle? Il dit, respondit Valētinian, quelque parole sur le mal & soudain la douleur cesse. Et lors me demandant s'il estoit vray, ie luy dis qu'ouy, & que iusques en ce temps-là ie n'en auois point failly, & que ie ne pēsois pas que la fortune me fut moins fauorable pour elle que pour tous les autres. Elle se faschoit fort que i'approchasse ma bouche si pres de la sienne, & en me presentāt la main me commande que i'essayasse dessus. Ie luy mets la bouche contre, & soufflant vn peu i'approchay les levres iusques à la peau, & la pressay doucement. O Siluandre, quel cōmencement fut celuy-cy! Elle retire la main, & me dit que c'estoit baiser, & non pas vne recette, & ne voulut point le permettre, mais la douleur qui l'a pressoit, la contraignit en fin de me dire que ie l'appriſſe a Isidore, & qu'elle la luy feroit. Ie fus bien combattu, car ie desirois fort d'estre celuy qui approcheroit aupres de ses belles leures, toutesfois i'estois bien marry du mal qu'elle souffroit. Amour me conseilla de dire d'autres paroles à Isidore, afin que ne la trouuant pas bonne, elle fut contrainte de recourre à moy. Et mon dessein reüssit comme ie l'auois proposé, parce qu'ayant murmuré en vain mes fausses paroles, & faict toutes les autres ceremonies, la douleur ne cessa point. Dont Valentinian se mocquāt, Pensez-vous, luy dit-il, ma maistresse, que chacun soit propre à cette recette? ie

vous iure que ie l'ay esprouuée, & que si elle ne vous profite, c'est qu'Isidore y oublie quelque chose, & a ce mot ressortant du cabinet emmena auec luy tous les Cheualiers. La douleur augmentoit, & la levre commençoit d'enfler, lors que se tournant vers moy, l'ar vostre foy, dit-elle, Vrsace, la recette est-elle bonne? Ie vous iure, luy dis-ie, Madame, par l'honneur que ie vous dois, que ie ne la vis iamais manquer, & suis si marry qu'Isidore ne l'ait sceu faire, que ie n'ay iamais desiré d'estre fille qu'à ce coup pour vous rendre ce seruice. Isidore prenant la parole. Ie ne sçay, dit-elle, Madame, quelle difficulté vous en faites: mais si vous voyez comme la bouche vous grossit, vous ne voudriez pour quoy que ce fust que le mal passast plus outre. Mais, dittes moy, Vrsace, reprit Eudoxe, demeurerez-vous long temps à faire vostre recette? Le moins que ie pourray, luy dis-ie, Madame, & lors m'approchant d'elle, elle se retira à l'endroit le plus obscur du cabinet, comme ayant honte d'estre veuë, & permit forcée de la douleur que ie fisse mon enchantement.

Fut-il iamais sorcier plus heureux que moy? Ie dis donc les paroles sur la levre: mais quand ie la pris entre les miennes, & qu'en suçant ie la pressay vn peu; i'aduoué que si quelqu'vn eust peu mourir de douceur, qu'Vrsace ne seroit plus. Elle se retire toute rouge de honte,

Voila

Voila, dit-elle, la plus importune recette qui fut iamais. Mais, Madame, luy dit Isidore, vous a-t'elle soulagée? Il me semble, respondit-elle, que i'y recognois quelque amendemẽt. Vostre douleur, luy dis-ie, se passera bien tost, mais i'en auray tout le mal. Comment, me dit-elle, vous aurez mon mal: Ouy Madame, luy respondis-ie, les conditions de cette recette sont telles que celuy qui guerit autruy de cette sorte, en souffre la douleur. Elle qui ne l'entendoit pas, ou pour le moins feignoit de ne l'entendre ainsi que ie disois: Vrayement: Vrsace, me dit-elle, ie vous suis trop obligée de m'auoir voulu guerir en prenant mon mal. Madame, luy dis-ie, si ie pouuois aussi bien rendre mien tout celuy que vous deuez iamais auoir, soyez certaine que vous n'en ressentiriez iamais. Mais, dit Isidore en soufriant, si vous auiez autant de bonne volonté, Madame, pour luy qu'il en a pour vous, il faudroit qu'à cette heure vous luy fissiez la mesme recette pour le guerir du mal qu'il a pour vous. I'ayme mieux, respondit Eudoxe, luy estre redeuable en cecy; que s'il me l'estoit, & puis ce seroit tousiours à recommencer, car il est trop courtois Cheualier, pour me laisser auec le mal qu'il me pourroit oster. Il est vray, Madame, adiousta-ie, & puis mon mal n'est plus en la léure, il est passé au cœur. Elle entendit bien ce que ie voulois dire, quoy qu'elle fit semblant de ne l'auoir point ouy, &

sans Isidore qui estoit trop pres de nous, ie luy en eusse bien dit dauantage. Ie me contentay donc de ceste ouuerture pour ce premier coup. Et depuis ie fis tels vers sur cette picqueure.

SONNET

D'vne mouſche ſur les lévres de ſa Dame endormie.

Pendant que Madame à l'ombre ſe repoſe,
Et trompe du Soleil la trop aſpre chaleur,
Vn petit animal volant de fleur en fleur,
Les douceurs va cherchant dont le miel ſe compoſe.

De fortune ſa lévre eſtant à moitié cloſe,
La fleur repreſentoit la plus viue en couleur,
Lors que cét animal, la voyant par malheur,
Y vole, & la ſuçant penſa ſuccer la roſe.

Ah! trop ſage au faillir, trop heureux à l'oſer,
Puis qu'à toute hardieſſe on n'a ſceu refuſer,
Ce qu'on nie aux deſirs dont mon ame s'allume.

Mais ceſte mouſche, Amour, rauit tout noſtre bien,
Que nous reſte-t'il plus, puis qu'elle a rendu ſien,
Le miel dont s'addoucit toute noſtre amertume?

Ie ſerois ennuyeux, ô courtois Siluandre, ſi ie vous racontois par le menu le commencement & le progrez de mon affection : Ie vous diray doncques ſeulement ce qui ſera plus neceſſaire que vous ſçachiez. Amour me rendit en fin ſi hardy, que ie me reſolus de luy declarer tout ouuertement ce que ie reſſentois pour elle: Ie demeuray long temps à diſputer en moy-meſme, ſi ce ſeroit de bouche ou par l'eſcriture : en fin ie conclus qu'il valloit mieux le luy dire, que de le luy faire lire, par ce que i'auois de long temps appris qu'il faut faire demander par quelque autre ce que l'on ne veut pas obtenir. Outre ce que ie preuoyois bien que la difficulté ne ſeroit pas petite de luy faire receuoir de mes lettres. Mais, ô Dieux, combien de fois ayant faict cette reſolution m'en reuins-ie en mon logis, ſans y auoir rien aduancé: Le Ciel en fin, qui ſembloit en ce temps de vouloir fauoriſer mon deſſein, m'en donna vne telle commodité.

Il ne faut, comme ie vous ay dit, que paſſer le Boſphore, pour aller aux iardins de l'Empereur, ſituez toutesfois en Aſie, en vn lieu nommé Calcedoine, qui eſt ſi pres de Conſtantinople, qu'on peut ouyr la voix d'vn homme d'vn lieu à l'autre. Eudoxe s'alloit promener fort ſouuent en ces iardins, & toutes les fois qu'il m'eſtoit permis, ie l'y accompagnois auec tant de ſoing de luy faire quelque ſeruice, que quād ce n'euſt eſté que de luy amaſſer vne fleur en tout vn

iour, i'estois fort content de ma iournée, ayant appris dés long temps, qu'en amour les petits seruices, s'ils sont en grand nombre font plus d'effect que ceux qui sont d'importance, & qui arriuent rarement, parce qu'a ceux-cy on est obligé, si l'on ne veut estre estimé ennemy plustost qu'amy: mais il n'y a rien qui nous pousse aux autres que la seule affection. I'estois donc d'ordinaire auec elle, & me rendois si soigneux qu'elle n'auoit vne seule de ses filles, qui fut plus prompte à tous ses petits messages que i'estois. Il aduint qu'vn iour Valentinian l'auoit suiuie en ce lieu, à cause d'Isidore, & parce qu'elle aymoit fort à se promener, & qu'Isidore se trouuoit vn peu lasse, elles se separerent. Eudoxe continua le promenoir, & Isidore entra dans vn cabinet, où elle trouua des sieges rehaussez de gazons, & couuerts de quelques aix. Elle n'y eust pas demeuré long temps que Valentinian, qui estoit pour lors auec Eudoxe, feignant d'estre las, s'alla asseoir dans le mesme cabinet, Isidore en volut ressortir, mais il l'a retint par sa robbe: Eudoxe qui s'en prit garde, ne peut s'empescher de soufrire en me regardant, & me semblant que c'estoit vne tres bonne occasion pour commẽcer mon dessein, ie ne la voulus perdre: Ie me souris donc, comme elle, & plie les espaules, me tournant de l'autre costé, & alors me demanda que i'auois à soufrire, Ie luy respondis tout franchement, que c'estoit de voir que Va-

lentinian la quittat pour aller vers Isidore. Et quoy, me dit-elle, Vrsace, n'en feriez-vous pas de mesme? Moy, Madame, luy dis-ie, auriez-vous bien opinion que i'eusse si peu de iugemẽt? vous le deuriez faire, me dit-elle, puis qu'il y a plus d'apparence qu'elle doiue estre seruie de vous que de Valentinian. Ie sçay bien, luy dis-ie, Madame, que la condition d'Isidore & de moy, m'y deuroit plustost conuier, mais i'aduouë que i'ayme mieux faire vne contraire faute à celle de Valentinian. Comment l'entendez-vous, respondit-elle? Ie veux dire, continuay-ie, que plustost que de seruir quelque chose d'égal à moy, comme Isidore, i'ayme mieux mourir d'amour, pour ce qui est par dessus moy, cõme vous. Cõme moy? reprit incontinent Eudoxe, & que pensez-vous dire, Vrsace? Ie pense dire Madame, luy respondis-ie, que i'ayme mieux mourir en vous adorant, que de viure aymé d'Isidore, & que la grande inegalité qui est entre nous, ne m'a sceu empescher que ie n'aye eu cette volonté, depuis le iour qu'il me fut permis de vous voir. Ie crois, me dit la Princesse, que vous estes hors de vous mesme, de me tenir ces propos. Ne croyez point, luy dis-ie, Madame, ie ne parlay iamais ny auec plus de verité, ny auec vn plus sain iugement. Elle demeura ferme, & me regarda entre les yeux, & puis me dit, Est-ce à bon escient, ou par ieu, que vous me tenez ce langage? Ie iure, Madame, repliqu'ay-ie, par le seruice

que ie vous doy, que ie ne proferay iamais paroles plus veritables, ny d'vne volonté plus resoluë, que celles que vous venez d'oüir, & de plus, que cette extreme affection, dont ie vous parle, ne changera iamais, quelque traitement que ie reçoiue de vous. Ie suis marrie, me dit-elle, Vrsace, de vostre folie, parce que la longue nourriture que vous auez euë de l'Empereur mon pere, m'obligeoit de vous voir, & de me seruir de vous d'vne meilleure volonté, que de plusieurs autres, dont les merites ne pouuoiét esgaller les vostres. Mais puis que vostre outrecuidance a passé toutes les bornes de la raison, & vous a osté la cognoissance de ce que vous me deuez, ressouuenez-vous, que s'il vous aduient iamais de me parler de cette sorte, ie vous feray repentir de vostre temerité, & que l'Empereur & Valentinian en seront aduertis. Madame, luy respondis-ie, si ie ne craignois que ceux qui sont en ce iardin, s'apperceussent de ce que ie vous dis, ie me ietterois à vos genoux, pour vous demander pardon de l'offense que ie vous ay faite, mais estant reuenu de cette consideration, ayez agreable la volonté que i'en ay, & me permettez de vous dire, que les menaces que vous me faictes, pourroient auoir quelque force sur moy, si c'estoit de ma volonté, que cette affection fut née, mais puis que c'est le Ciel qui m'y force, n'esperez que la crainte de l'Empereur, ny la consideration de Valentinian m'en diuer-

ſſent iamais. Il eſt vray que ie puis biẽ me taire, & mourir d'amour pour la belle EVDOXE: ET pour preuue de cela, & afin de ne vous ennuyer iamais des faſcheuſes paroles qui vous ont offenſée, ie vous iure par le tres-humble ſeruice que ie vous dois, de ne vous en parler iamais: Mais reſſouuenez-vous que toutes les fois que ie m'approcheray de vous, & que ie vous diray, bon iour, Madame, ou que ſeulement ie vous feray la reuerence, ce ſera à dire, Ie meurs d'amour pour vous, Madame, & vous n'aurez iamais vn plus fidele ſeruiteur que moy. ET quand ie prendray congé, & qu'en vous ſaluant ie vous donneray le bon ſoir, & me retireray, ce ſera autant que ſi ie vous diſois: Iuſques à quand ordonnerez-vous que ie ſois miſerable, & combien encore durera voſtre rigueur? ET pour commencer, luy dis-ie froidement, vous me permettrez de prendre congé de vous, & de vous donner le bon ſoir. ET à ce mot, ie fis vne grande reuerence, & me retiray, de peur qu'elle me defendit encores ces deux paroles, & toutefois ie pris garde qu'elle ſe tourna de l'autre coſté en ſouſtriant. Ce qui ne me donna point vne petite eſperance.

Or, Gentil eſtranger, ie veſquis depuis ce iour de cette ſorte auec elle, ne luy faiſant iamais ſemblant de tout ce qui s'eſtoit paſſé, ſinon par le bon iour, & le bon ſoir, auſquels quand elle n'eſtoit point veuë, elle reſpondoit le plus ſou-

uent en branlant la teſte, comme ſi elle ſe fuſt encores offenſée de ce ſouuenir que ie luy donnois. Plus de ſix mois s'eſcoulerent que ie continuay touſiours de meſme façon, & qu'elle auſſi s'opiniaſtroit de ne point receuoir mon affection. En fin ie vainquis, mais auſſi qu'eſt-ce que ne peut le ſeruice & la perſeuerence d'vn amant auiſé? Vn matin que Valentinian la conduiſoit au Temple, ie m'auançay, & luy faiſant vne grande reuerence, ie luy dis, Bon iour Madame. Elle alors en ſouſriant, & ſe tournant vers moy. Vos bons-iours, Vrſace, me dit-elle, ſont receus de bon cœur. O Dieux, pourrois-ie dire quel fut le contentement que ie receus, ie proteſte, que iamais ie n'eſperay d'eſtre ſi heureux, & moins en ce temps la que l'on parloit du mariage de Valentinian & d'elle, & toutesfois i'appris depuis, que ce que ie croyois la deuoir eſloigner de moy, fut ce qui me l'obligea dauantage, parce que voyant que l'affection qu'il portoit à Iſidore s'augmentoit, & que celle qu'il luy faiſoit paroiſtre, n'eſtoit que pour complaire à l'Empereur; elle ſe reſolut de ne l'aymer auſſi que pour eſtre femme d'vn Empereur, & de faire eſtat de mon ſeruice, comme Valentinian de l'affection qu'il portoit à Iſidore. Ie ſceus cette reſolution peu apres, car dés la premiere occaſion qui ſe preſenta, elle me dit, que mon opiniaſtreté, & l'affection de Valentinian enuers Iſidore, l'auoit vaincuë, & que ſi ie

continuois de viure auec la meſme diſcretion, elle continueroit auſſi de me vouloir du bien, & depuis ce iour elle permit qu'en particulier ie la nommaſſe ma Princeſſe, & elle m'appelloit ſon Cheualier. Iugez Siluandre, s'il y auoit homme au monde plus heureux que moy. Car Eudoxe eſtoit l'vne des plus belles Princeſſes du monde, en l'aage de dix-ſept ou dix-huict ans, & qui ne faiſoit paroiſtre d'aimer perſonne que moy.

Cependant que nous viuions de cette ſorte, Honorius, qui auoit eſpouſé la fille de Stilicon, mourut ſans enfans, & parce qu'vn Romain nommé Iean, ſon premier Secretaire, s'eſtoit fait eſlire Empereur, par le moyen de Caſtinus, & de Ætius, l'Empereur Theodoze qui auoit fait deſſein de faire Empereut d'Occident, ſon couſin Valentinian, l'y voulut enuoyer auec ſa mere Placidie. Ie fis ſemblant de la vouloir ſuiure en ce voyage: mais en effect ie ne deſirois rien plus que de demeurer pour la garde d'Eudoxe. Car encor que le deſir de la gloire m'attiraſt en Italie, l'amour me retenoit en Conſtantinople, auec des liens qui n'eſtoient pas foibles, parce que cette belle Princeſſe ſe laiſſa aller, outre ſon deſſein, de telle ſorte à l'amitié qu'elle m'auoit promiſe, qu'en fin elle n'auoit pas moins d'affection pour moy, que i'en auois pour elle: ie croy bien qu'elle y fut trompee, & qu'au commencement elle ne creut iamais d'en

venir si auant, mais ie pense, sans mentir, que l'Amour a beaucoup de ressemblance auec la mort, & que comme on ne peut mourir à moitié, que de mesme on ne sçauroit aimer à demy. Et lors que i'estois plus en peine de trouuer vne bonne excuse, l'Empereur receut des nouuelles que quelques ennemis auec vn nombre infiny de personnes le venoient attaquer du costé de Constantinople : Ces nouuelles conuierent plusieurs de demeurer, qui autrement eussent esté contrains pour leur deuoir, de s'en aller sous la charge d'Artabure, qui conduisoit vne forte armee par mer, ayant auec luy Aspar son fils, tres-vaillant & heureux Capitaine, comme il fit bien paroistre en la prise de Iean dans Rauenne, & en la deliurãce de son pere. Encore que ie ne fusse point jaloux de Valentinian, quoy qu'Eudoxe luy fit paroistre de la bonne volonté, sçachant assez que ce n'estoit que pour complaire à Theodoze, & pour estre Imperatrice : si est-ce qu'ayant apris de longue main, que la doute qu'on fait paroistre de n'estre pas assez aimé, conuient les Dames à nous en donner plus de cognoissance, & qu'aussi feindre de la ialousie leur donne bien souuent occasion de redoubler leurs faueurs, ie fis semblant d'estre vn peu ialoux de Valentinian, & de me réiouïr de son départ, & ie fis des vers sur ce suiet que châtay deuant elle, à la premiere occasion qui se presenta : ils estoient tels.

SONNET

Sur le départ d'vn Riual.

IAmais contre les rocs tant de flots amaſſez,
Eſcumant de courroux, n'ont blanchy les riuages:
Iamais les blancs couuerts n'ont veu tant de naufrages
Que cet eſloignement m'a d'ennuis effacez.

Bien-heureux ſouuenirs de mes ſoupçons paſſez,
Maintenant de mon heur aſſeurez teſmoignages,
Qu'il eſt doux au nocher apres de grands orages,
De voir dedans vn port ſes nauires caſſez!

Bleſſé de froide peur dedans la fantaſie,
I'ay tremblé mille fois attaint de jalouſie,
Mais enfin ſon deſpart m'a rendu du tout ſain,

Heureux eſloignement, puiſſes-tu touſiours eſtre,
Ou bien s'il s'en reuient, Amour fay luy paroiſtre,
Qu'à ſon dam il partit, & qu'il retourne en vain.

Ie ne vous diray point en ce lieu quel fut le voyage de Valentinian, car vous le pouuez auoir entendu par pluſieurs, tant y a qu'apres auoir mis tel ordre aux affaires d'Occident, qu'il

iugea estre à propos, il reuint en Constantinople, où il fut receu par Theodoze, comme si c'eust esté son fils, & soudain à la solicitation de Placidie, qui estoit demeurée au gouuernement d'Italie, le mariage de la belle Eudoxe fut conclud auec luy. Seroit-il bien possible, que ie vous pusse raconter ce que ie ressentis en cette occasion? Ie ne le croy pas, car ie fus de sorte combatu de la crainte & du regret que sans Eudoxe, il est certain que ie ne l'eusse pû supporter. Mais elle qui estoit sage & prudente, encor que de son costé elle fut fort affligée de se voir entre les mains d'vne personne qu'elle n'aimoit point, si surmonta-t'elle ce desplaisir auec la resolution. Et parce qu'elle voyoit bien en quelle peine ie viuois, elle me donna commodité de parler à elle dans son cabinet, sans qu'autre y fut qu'Isidore, en qui elle se fioit infiniment. Elle estoit assise sur vn petit lict, & ie me mis sur vn genoüil deuant elle, ayant dessous quelques carreaux qu'elle m'auoit fait apporter: & parce que rauy de contentement ie ne faisois que la contempler, & luy baiser la main qu'elle m'auoit permis de luy prendre, apres m'auoir consideré quelque temps, elle me parla de cette sorte. Et bien mon Cheualier, vous plaindrez vous toute vostre vie de moy, & serez-vous touſiours en doute de l'amitié que ie vous porte? Ma belle Princesse, luy dis-ie, si ie n'auois accoustumé de receuoir de vous plus de fa-

ueurs que ie n'en merite, vous auriez quelque raiſon de me faire cette demande à cette heure que ie reçois celle-cy, qui veritablement eſt telle que ie ne puis la redire. Mais pourquoy ne me permettez-vous de me plaindre de la fortune, qui m'ayant monſtré le bien qu'elle me pouuoit donner, l'ordonne toutesfois à vn autre de qui l'affection le merite auſſi peu que la mienne pourroit eſtre digne de l'obtenir, ſi elle le pouuoit eſtre par vne extreme Amour? Mon Cheualier, me reſpondit elle, viuez content & aſſeuré de ce que ie vous vay dire. Tout ce qu'vne extreme affection peut obtenir de moy, ſçachez qu'Vrſace le poſſede, & ce que vous regrettez qui ſoit à vn autre, croyez moy, mon Cheualier que c'eſt ce qui ſe doit donner par deuoir, & non point par Amour, & cela eſtant, quelle raiſon auez-vous de vous plaindre de la fortune? La raiſon que i'en ay, repliquay-ie, eſt auſſi grande que l'obligation en quoy vous me mettez, par cette aſſeurance. Pourquoy ma Princeſſe, ne me plaindray-ie pas d'elle qui ayant voulu fauoriſer mon affection, m'a toutesfois priué de ce qui ſeul me pouuoit faire paruenir au bien que ie deſirois? Ah! mon Cheualier, me dit-elle, vous m'offencez. Comment? vous ne m'auez aimee que pour auoir de moy ce que mon deuoir vous refuſe? Et quelle m'auez vous eſtimee? & comment m'auez vous peu aimer ſi vous m'auez euë en ſi mauuaiſe

opinion: Ie ne puis luy respondre voyant comme elle le prenoit, mais auec vn grand soupir ie m'abouchay sur son gyron, tenant sa main contre ma bouche. Elle qui recogneut bien ma peine, me mit l'autre main sur la teste, & passoit les doigts dans mes cheueux, & sans me dire mot sembloit d'attendre ce que ie luy respondrois. En fin me leuant ie luy respondis. I'aduoüe, ma belle Princesse, que ie vous ayme plus que vous ne voulez, & plus encore que la raison ne veut, mais qui pourroit vous aimer moins que cela? Ie confesse qu'il n'y a raison ny deuoir qui puisse mesurer la grandeur de mon affection, & si ie vous offense en cela, pardonnez moy en considerant que ce seroit profaner vostre beauté que de l'aimer moins, & plaignez moy, qui ayant eu tant de courage me suis trouué auec si peu de merite. Et toutesfois vostre bonne volonté pourroit suppleer à ce defaut, si l'amour auoit vn peu plus de force en vous. Ie ne vous entens point, me dit-elle, & ne sçay en quoy vous voudriez que mon Amour eust plus de force. O Dieu, repliquay-ie, qu'il sera bien malaisé que mes paroles vous facent entendre à mon aduantage, ce que l'Amour ne vous a peu faire conceuoir! Ie veux dire, ma Princesse, que si l'Amour auoit plus de puissance sur vous, ce deuoir que vous m'opposez en auroit beaucoup moins, & que ce trop heureux Valentinian possederoit ce qu'il recherche, &

moy ce que ie desire. Ah mon Cheualier, respondit-elle, auec vn grand souspir, si vous sçauiez ce que ie ressens en mon ame, & quelle est la contrainte que ie me fais: vous croiriez bien qu'Amour a toute la puissance sur moy qu'il peut auoir sur vn cœur. Mais si ie vous refuse quelque tesmoignage de cette puissance, ressouuenez vous quelle ie suis née, & à quelles loix ma naissance m'oblige. Si la fortune m'auoit fait naistre d'vn Leontin Athenien comme ma mere, ie pourrois disposer de moy, aussi bien que de mon affection, mais estant fille d'vn Empereur Theodoze, petite fille d'vn Empereur Arcadius, & ayant pour bisayeul Theodoze le Grand, ne voyez-vous pas que cette naissance m'astraint pour ne leur point faire de honte, à laisser la disposition de mon corps à ceux qui me l'ont donné? C'est vn tribut de l'humanité que de ne voir iamais ça bas chose qui soit entierement accomplie: les grandeurs & les Empires trainent inseparablement cette contrainte que iamais on ne s'apparie que par raison d'Estat, ny vous ny moy ne voyons rien de nouueau, il y a long temps que nous auons préueu qu'il nous aduiendroit ce que nous ressentons, & quand ie tournay les yeux sur vous, & que ie vous aimay, ce fut auec cette resolution que Valentinian seroit mon mary. Ie m'asseure que vous auez pensé la mesme chose, dés le premier iour que

vous fistes dessein de m'aimer, & qu'est-ce donc qui vous afflige maintenant, & quel accident voyez-vous que vous deuiez dire inopiné? Ces mots me toucherent si viuement, fut pour voir vne si grande resolution que i'accusois de peu d'amitié, fut pour penser qu'vn autre la possederoit, qu'il me fut impossible de luy permettre de parler dauantage sans l'interrompre. Vous croyez donc, luy dis-ie, Madame, que ce soit aimer que de retenir ces considerations: vous auez opinion que la vraye amour puisse estre subiecte aux loix du deuoir? O Dieux, que vous & moy sommes trompez! vous qui auez creu d'aimer, & moy qui ay pensé d'estre aimé de vous? Et là m'arrestant vn peu, ie repris de cette sorte, lors que ie vis qu'elle vouloit prendre la parole. Les loix d'Amour, Madame, sont bien differents de celles que vous vous proposez, & si vous voulez cognoistre, qu'elles elles sont, lisez les en moy, & vous verrez que comme l'inegalité qui est entre nous ne m'a peu empescher d'esleuer les yeux à ma belle Princesse, de mesme ne vous doit elle diuertir de baisser les vostres vers vostre Cheualier, n'y ayant pas plus de difference de vous à moy, que de moy à vous. Et quant à ce que vous m'alleguez de vostre naissance, puis qu'elle est telle que rien ne vous peut releuer par dessus ce que vous estes, pourquoy au lieu de tourner vos yeux sur la grandeur, qui ne vous peut

peut estre augmentée, ne les iettez-vous sur vostre contentement, afin que comme vous estes de vostre naissance la plus grande Princesse du monde, vous soyez aussi par vostre choix la plus contente Princesse qui fut iamais? Vous dittes que ie commençay de vous seruir auec cette opinion, que Valentinian seroit vostre mary. Ah, Madame! i'aduoüe, que quand ie commençay de me donner à vous, i'eus cette creance que ie le pourrois supporter, mais si depuis mon affection est tellement creuë, qu'il m'est impossible d'y penser sans perdre incontinent toute resolution, que pourrez vous m'opposer que la foiblesse de vostre amitié qui ne s'est point augmentee depuis le premier iour qu'elle prist naissance? Comment, ma belle Princesse, vous refuserez des faueurs à mon affection que vous accorderez à vne personne qui ne vous aime point? Vous consentirez que ces beautez, qui sans plus doiuent estre la recompense, & la felicité d'vne parfaicte Amour, soient possedées par celuy qui les desdaigne, ou ne les recognoist pas? comment souffrirez vous ces caresses? & comment ne regretterez-vous point la peine & le cruel desplaisir de vostre Cheualier? Isidore qui oyoit vne partie de nos discours, & qui desiroit infiniment de nous y fauoriser, non pas pour amitié qu'elle me portast, ou pour la volonté qu'elle eust de tenir la main à semblables recherches, mais pour l'espe-

rance qu'elle auoit que cette affection pourroit passer si outre que peut estre elle romproit le mariage de Valentinian, & d'Eudoxe; afin de nous donner plus de commodité de parler ensemble, peu à peu se retira dans vn arriere cabinet, où en fin elle s'endormit: ie m'en apperceus incontinent, encore que i'eusse le dos tourné contre elle, parce que passant deuant les flambeaux qui estoient sur la table derriere nous, ie vis son ombre contre la muraille, qui me fit remarquer qu'elle s'en alloit. La Princesse qui s'estoit appuyée du coude contre le cheuet du lict, & qui auoit la teste sur la main, ne s'en prit point garde, estant si attentiue à ce que ie luy disois que malaisément l'eust elle peu voir, encore qu'elle eust passé pardeuant ses yeux. Et parce que mes dernieres paroles la toucherent fort viuement, elle demeura quelque temps sans me respondre, baissant les yeux contre terre, en fin sans se remuer, apres vn grand soupir: Ah, mon Cheualier, me dit elle! que vos paroles me percent l'ame cruellement, & que les choses que vous me presentez, me sont difficiles à supporter, mais que puis-ie faire? que puis-ie deuenir? si ie n'espouse Valentinian, que sera-ce que de moy? & si ie l'espouse, ô Dieu, à quel supplice me vois-ie destinée! Ie vis à ces dernieres paroles que les larmes luy couloient le long du visage, & qu'elle s'estoit teuë, pour ne pouuoir parler de peur

que les souspirs ne se meslassent & sortissent au lieu de la voix. Ces pleurs m'esmeurent de pitié, mais ils ne me donnerent pas vne petite asseurance, & n'augmenterent peu mon courage. Ie vous confesse, gentil Siluandre, que ie n'eusse iamais esperé de reduire cette Princesse en cest estat, mais voyant plus d'amour en elle que ie n'eusse creu, ie pris plus de hardiesse que i'eusse iamais pensé. Ie m'approche donc d'elle vn peu plus que ie n'estois, & feignant de luy soustenir la teste contre mon espaule, ma bouche se rencontra iustement à l'endroit de ses yeux: au commencement ie n'osois les baiser, & faisois semblant que c'estoit par mesgarde, mais voyant qu'elle n'en disoit rien, peu à peu, ie descendis plus bas & rencontray sa bouche, qu'elle retint longuement sur la mienne, & parce qu'elle ne me faisoit point de deffence, ie luy mis vne main dans le sein, mais auec tant de transport que ie tremblois comme la feüille agitée du vent. Depuis ce temps ie me suis trouué en plusieurs rencontres, en beaucoup de grandes & diuerses batailles, & en maints assauts: mais ie ne fus de' ma vie saisi de telle crainte qu'en cette occasion Elle me permit donc encores cette priuauté sans m'en rien dire, mais lors que descendant la main vn peu plus bas, ie la voulus mettre sous la robbe, elle me dit froidement: Que pensez-vous faire, mon Cheualier? Isidore vous

voit. Il y a long temps, luy dis-ie, ma belle Princesse, qu'elle nous a laissez seuls. Comment, dit-elle, en sursaut, Isidore n'est elle pas icy? & se releuant sur le lict Elle a eu tort, continua-t'elle de nous laisser seuls de cette sorte. Et pourquoy, Madame, luy dis-ie, nous n'auions point affaire d'elle. Non pas vous, me repliqua elle, mais si ay bien moy: Et si vous m'aymiez comme vous dites, vous seriez content de ce que ie vous ay permis, sans me rechercher de chose que ie ne puis. Ie pensois que la presence d'Isidore vous empescheroit de passer plus outre que l'honnesteté ne peut permettre, & voulois bien que ce fut elle, qui par ce moyen vous en fit la deffence, & non pas moy, afin de vous laisser auec cette satisfaction de mon amitié, qu'il n'auoit pas tenu à moy que vous n'eussiez eu toute sorte de preuue de ma bonne volonté: mais puis qu'elle s'en est allée, & que vous ne vous arrestez pas à ce que vous deuez, ie suis contrainte de vous dire, que si vous voulez de moy, ce qu'il me semble que contre mon honneur vous recherchiez, ie le vous permettray, à condition toutesfois que ie tiendray vn poignard nud en la main, pour incontinent apres m'en donner dans le cœur, & le punir tout à l'instant de cette sorte, de la faute qu'il m'aura contrainte de commettre: que si vous ne voulez que ie meure, ne me contraignez donc point, ie vous supplie, de vous permet-

tre ce que ie ne dois faire ſans mourir. Il faut aduoüer que ces paroles me rendirent de telle ſorte confus, que me leuant de la place où i'eſtois, & me reiettant à ſes genoux, ie luy proteſtay de ne rechercher iamais ny teſmoignage de ſon amitié, ny ſoulagement à mes deſirs, plus grands que ceux qu'elle venoit de me donner. Si vous le faites, me dit-elle, ie vous permettray le reſte de ma vie les meſmes priuautez que vous auez receuë, & cette preuue de l'affection que vous me portez me ſera agreable, cognoiſſant que cét Amour outrepaſſant toutes les limites des plus violentes Amours, s'arreſte toutesfois à celle de mon honneſteté. Et à ce mot me prenant par la teſte auec les deux mains, elle me baiſa pour arres de ſa promeſſe, nous auions fait du bruit, & auions vn peu releué la voix, de ſorte qu'Iſidore s'eſueilla, & parce que la nuict eſtoit fort auancee, & que les flambeaux eſtoient preſque acheuez, Eudoxe l'appella & luy demanda quelle heure il eſtoit. C'eſt l'heure, Madame, dit-elle, que ie viens de faire vn grand ſommeil, & que chacun dort, ſinon vous. Et penſez-vous Iſidore, dit la Princeſſe, que Valentinian ne veille pas à cette heure pour ſa Maiſtreſſe? Ie ne ſçay, dit Iſidore, ce qu'il fait, mais ie ſçay bien que ſi ce n'eſtoit que pour luy, ie ſerois à cette heure au lict, & dormirois fort bien. Ie luy reſpondis: C'eſt bien au lict auſſi où il voudroit vous

trouuer. Et quoy, dit elle en ſouriant, n'en voudriez vous point ailleurs ? La Princeſſe ſe mit à rire, & apres luy dit. Et que penſez-vous dire, Iſidore ? Ie penſe que vous dormez. Que voulez-vous que i'y faſſe, dit-elle, en ſe frottant les yeux, Vrſace me fera deuenir folle. Et parce qu'il eſtoit tard, & qu'Eudoxe ne ſe vouloit point cacher de cette fille, dont l'humeur luy eſtoit tres-agreable, & la prudence fort cognuë ; en ſe leuant de deſſus le lict, elle me prit par la teſte & me baiſa, & s'approchant du feu, elle me commanda de me retirer, ce que ie fis : mais ſans vſer du priuilege qu'elle m'auoit donné de la baiſer, & parce qu'elle prit garde qu'Iſidore la conſideroit ſans dire mot, elle luy dit. Que regardez vous Iſidore ? Ie regardois, Madame, dit-elle, ſi la mouche vous auoit fort picquee. Quelle mouche ? dit la Princeſſe : La mouche du iardin, dit-elle : car ce Cheualier vous fait ſouuent la recette de la picqueure, & à ce mot prenant vn des flambeaux qui eſtoient ſur la table, elle ſe mit deuant moy pour me conduire par vn petit degré deſrobé qui ſortoit dans la baſſe-court du chaſteau, non pas ſans qu'Eudoxe ne ſouſrit de cette rencontre, & ne luy dit, Gardez qu'eſtãt ſeule auec luy il ne vous faſſe la meſme recette. N'ayez peur, Madame, dit-elle, cette recette ne vaut rien pour moy, car ie ne croy point en paroles.

Voila en quels termes i'estois lors que Valentinian espousa cette belle Princesse, qu'incontinent apres il amena en Italie. Ie ne vous dis point les regrets que ie fis, ny les desplaisirs que ie receus, principalement la nuict de ses nopces, parce qu'ils vous ennuyeroient, & qu'ils furent entierement inutiles, mais ceux de la belle Eudoxe ne furent gueres moindres, à ce qu'elle me dit, & Isidore, qu'elle emmena auec elle quand elle partit de Grece, pour l'extreme confiance qu'elle auoit en elle. A quoy Valentinian ne contraria pas, comme vous pouuez penser. Mais si cette premiere nuict me fut presque insupportable: ie ne fus pas sans peine à trouuer vne excuse pour suiure cette belle Princesse, car i'estois tombé malade du grand desplaisir que i'eus, lors que Valentinian estoit party, & depuis ayant receu ma santé, ie demanday congé à l'Empereur de suiure Ariobinde, ou Asila, deux grands Capitaines qu'il donnoit à Valentinian, auec vne armee pour l'assister contre l'inondation de ces peuples Barbares, qui de tous costez se venoient ietter sur son empire. Mon aage & ma iuste requeste obtindrent facilement ce que ie demandois, mais le malheur ne voulut-il pas que cette armée s'estoit arrestée en Sicile, & Valentinian ayant passé outre & la belle Eudoxe, Theodoze nous contre-manda, à cause d'Attila, qui par le moyen des Huns,

Alains & Gepides auoit assemblé vn peuple presque infiny, & s'en alloit fondre sur Constantinople. Le commandement du retour ne fut pas plustost porté à Ariobinde, & à Asila, qu'ils receurent presque en mesme temps la nouuelle de la mort de Theodoze, qui attaint de peste estoit mort sans fils. Ie ne voulus porter ces mauuaises nouuelles à la belle Eudoxe, mais ie suppliay Ariobinde qu'il me laissast tenir compagnie à celuy qu'il enuoyeroit, feignant que i'auois vn extreme desir de reuoir l'Italie auant que de m'en retourner, ce qui me fut aisément accordé. Et partant nous vinsmes à Naples, & de là à Rome, où ie fus receu auec tant de bonne chere que ie n'en pouuois desirer dauantage. Eudoxe ressentit la mort de son pere, comme son bon naturel luy commandoit, & durant le temps que les grands pleurs demeurerent à s'escouler, Valentinian fut aduerty par quelques personnes que Pulcheria, qui estoit sœur de Theodoze, auoit espousé vn vieux Capitaine nommé Marcian, & qu'elle l'auoit fait eslire Empereur. Ce Marcian estoit celuy sur qui Genseric, Roy des Vandales, vit voler l'Aigle quand il le tenoit prisonnier en Afrique, & auec lequel il auoit faict depuis vne tres-grande amitié. Et parce que c'estoit vn tres-grand Capitaine, & de grande reputation, il contraignit bien tost Attila de se retirer en Pannonie, où despité contre son frere Bleda, il

le fit mourir par trahison, afin de demeurer seul Roy de toutes ces nations Barbares. Quand ie fus aduerty de l'election de ce nouuel Empereur, & qu'Attilla auoit esté repoussé, ie pensay qu'il n'y auoit rien qui me contraignit de partir d'Italie, au contraire la guerre qui s'y faisoit de tous costez, me conuioit auec Amour d'y demeurer. Et lors que i'estois en ces considerations, l'Empereur fut aduerty que ce fleau de Dieu Attila, car c'est ainsi que luy mesme se nommoit, auoit pris la Gaule pour son premier dessein. Et qu'ayant rendu presque suiets par ses armes, Valamer & Ardaric Roy des Ostrogots & des Gepides, il les auoit contraints de se ioindre à ses forces composées des Erules, des Alains, des Turingiens, des Marcomancs, & de quelque Francs qui estoiēt demeurez delà le Rhein en leurs premieres habitations, lors que sous le grand Pharamond ce peuple guerrier s'efforça de passer, & d'occuper en Gaule les pays qu'ils tiennent maintenant, & qu'ils commencerent du nom de Franc, d'appeller France. Aussi-tost que ces nouuelles furent asseurées, l'Empereur renforça l'armée du Patrice Ætius, l'vn des meilleurs & des plus grāds Capitaines Romains, & qui auoit la charge des Gaules. Encores que ce me fut vne chose bien difficile que de quitter la belle Eudoxe, si falut-il m'en aller: & lors que ie luy en demanday congé, pourquoy, me dit-elle, Mon Cheua-

lier, voulez-vous vous eſloigner de moy? Quel ſubiect vous en ay-ie donné? Auez-vous ſi peu d'affection qu'elle vous permette de me laiſſer? Ma belle Princeſſe, luy dis-ie, ſi ie ne fay ce voyage où tãt de ieuneſſe de cette Cour s'en va, quelle opinion aura-t'on de mon courage? Pour quoy penſera-t'on que ie ſois demeuré? ET vous meſme que iugerez-vous de moy? ELLE alors en ſouſriant. Or ſouuenez-vous, me dit-elle, des raiſons que vous ne vouliez point receuoir auant mon mariage, & auoüez que ce meſme honneur qui alors me les faiſoit proferer, vous les met à cette heure en la bouche, & que ce que ie vous en ay dit, n'a ſeulement eſté que pour vous rendre preuue, qu'encores que ie contrariaſſe à vos deſirs, ie ne laiſſois de vous aymer autant que vous m'aymez à ceſte heure, & croyez-le pour faire autant pour moy que ie fay pour vous, car ie ne doute point que vous ne m'aymiez, encore que le deuoir ait aſſez de force pour vous faire eſloigner de moy. ET lors en me baiſant; Reſſouuiens-toy, me dit-elle, mon Cheualier, de reuenir bien-toſt, & de m'eſtre touſiours fidelle. ET ne pouuant demeurer plus long temps aupres d'elle, ie partis, & m'en vins trouuer Ætius, & fis tels vers ſur ce ſubiet.

SONNET

SVR VN ADIEV.

I'Estois pour mon malheur preſt à partir des lieux,
Où dans le ſein d'autruy ie me laiſſay moy-meſme,
Lors que plein de regret en mes derniers adieux
I'alois contre l'Amour proferant ce blaſpheme:

Doncques cruel Amour, ſi tu fais qu'elle m'ayme,
Et que ie l'ayme auſsi cent fois plus que mes yeux,
C'eſt ſeulement afin qu'vn regret plus extreme
Nous bleſſe l'vn & l'autre, & nous offenſe mieux.

Mais quād ie pris congé: Souuiē-toy, me dit elle,
De reuenir bien toſt, & de m'eſtre fidelle,
O tourment bien-heureux guery ſi doucement!

Content en mon malheur, ie fus contraint de dire:
Ie cognois qu'on peut eſtre heureux meſme au tourment,
Et que le bien d'Amour ſurpaſſe ſon martyre.

Cependant Valentinian qui eſtoit infiniment amoureux de la ſage Iſidore, continuoit ſa recherche, mais auec toute ſorte de diſcretion, & penſant que le refus qu'elle faiſoit de

luy, ne procedoit que de la crainte qui accompagne ordinairement les filles, de ne se pouuoir marier quand on sçait qu'elles ont aymé, il se resolut de la loger, & apres auoir cherché en sa Cour quelqu'vn qui fust propre pour elle, il iugea que Maxime, Cheualier Romain, homme de grande authorité, seroit fort bon : tant parce qu'il demeuroit le plus souuent à Rome, & qu'il luy seroit plus aisé de la voir, que d'autant qu'il estoit fort ambitieux, & que luy faisant de l'honneur, il l'abuseroit facilement. Maxime qui desiroit de se marier, & qui pretendoit tout son auancement de l'Empereur, receut à tres-grande faueur l'offre que Valentinian luy en fit faire, outre que cette Dame estant tres-belle, & de bonne & illustre race, auoit aussi bonne reputation qu'autre qui fust en la Cour. Isidore d'autre costé n'y contraria pas, parce que Maxime estoit des plus riches de Rome, & auoit esté deux fois Consul; & l'Imperatrice qui aymoit infiniment cette Dame, fut bien aise de la voir logée dans Rome, tant aduantageusement. N'y ayant donc rien qui contrariast à ce mariage, il fut incontinent conclud au contentement de chacun: Mais quand l'Empereur voulut tenter quelques iours apres la volonté de la sage Isidore, il l'a trouua plus retirée de son amitié qu'auparauant, dont il prit vn si grand dépit, qu'il resolut de ne se plus arrester aux supplications. Il aduint doncques qu'attirant Maxi-

me le plus pres de sa personne qu'il pouuoit, il ioüoit presque ordinairement auec luy. Vn iour Maxime eut le ieu si contraire, qu'il perdit tout son argent, & n'ayant plus rien sur luy qu'il pûst ioüer, que la bague qui luy seruoit de cachet, & qu'il portoit tousiours au doigt, il l'a mit au ieu & la perdit: L'Empereur s'maginant d'auoir trouué vne tres-bonne occasion pour acheuer son dessein, feignit d'auoir quelque affaire d'importance, & laissant vn des siens en sa place, luy commanda de continuer le ieu sur le credit de Maxime, iusques à ce qu'il se fust r'aquité, ce qu'il faisoit en dessein de l'amuser: Cependant il enuoya vers la sage Isidore de la part de son mary, & luy commande de venir visiter l'Imperatrice, & pour marques luy monstre la bague de son mary. Elle qui crût à ce messager, & ne pensant point à cette tromperie, s'y en vint incontinent, mais estant conduitte par celuy que l'Empereur y auoit enuoyé, au lieu d'aller chez Eudoxe, elle fut menée en des iardins où l'Empereur l'attendoit, luy faisant entendre que l'Imperatrice y estoit. Paruenuë dõc en ce lieu retiré, iugez si elle fut estonnée de se voir entre les mains de Valentinian. Elle commence de pasllir, & de trembler, l'Empereur qui le recognut, la prenant par la main, la voulut faire asseoir dans vn cabinet qui estoit au milieu du iardin, mais elle refusa d'y entrer, se voyant seule auec luy, toutesfois la prenant par

le bras, & vſant de force, il l'y porta & pouſſa la porte ſur eux. O Dieux, courtois Siluandre, quelle deuint le pauure Iſidore, voyant vn tel commencement ! Elle eſtoit telle, que ſi elle euſt eſté conduitte au ſupplice: mais l'Empereur qui penſoit de la vaincre par belles paroles, & qui n'euſt iamais penſé qu'vne femme luy pûſt reſiſter, l'ayant aſſiſe ſur vn lict, ſe mit aupres d'elle, & luy parla de cette ſorte : Ie ne fay point de doute, belle Iſidore, que vous ne trouuiez fort eſtrange la trõperie que ie vous ay faite, & que vous n'en ſoyez eſtonnée, & peut-eſtre courroucée contre moy. Toutesfois, quãd vous conſidererez l'extreme affection que ie vous porte, combien elle a continué, & comme il m'a eſté impoſſible de m'en diuertir, ſoit par les raiſons que ie me ſuis pluſieurs fois moy-meſme repreſentées, ſoit par les rigueurs dont vous auez vſé contre moy, vous ne trouuerez point cette action ſi eſtrange, ny n'en ſerez point ſi courroucée contre moy, que prenant pitié d'vne perſonne qui eſt entierement voſtre, vous ne pardonniez ceſte hardieſſe, & me rendiez content auant que de partir d'icy. Toutes choſes nous y doiuent conuier: Premierement l'affection que ie vous porte, que vous recognoiſſez bien telle, qu'il n'y a rien qui l'eſgale. Puis la qualité de celuy qui vous ayme, que ie ne repreſẽteray point autre que vous la ſçauez, & qui eſt telle, qu'eſtant Empereur, vous pou-

uez aſpirer à l'Empire, ſi vous voulez me rendre autant de ſatisfaction que le merite l'amour que ie vous porte: & en fin la conſideration de Maxime ne vous en peut diuertir, puis que par la bague qu'il vous a enuoyée, il fait biẽ paroiſtre qu'il n'y conſent pas ſeulement, mais qu'il le deſire. Que ſera-ce donc, ma belle Iſidore, qui me niera le bien que ie deſire, puis que toute raiſon le veut ainſi? ET lors luy mettant la main ſous le menton la voulut baiſer, mais elle tourna doucement la teſte à coſté, ſans le repouſſer auec trop de violence, parce que voyãt l'eſtat où elle eſtoit, & que la force ne luy ſeruiroit de rien, elle reſolut de recourre à tous les artifices que la prudence & la ruſe luy pourroient mettre en l'eſprit: Le repouſſant donc doucement auec la main, elle le ſupplia de l'eſcouter & de ſe r'aſſeoir, & luy qui deſiroit ſur tout de la vaincre par douceur, luy voulut bien complaire à ce coup: & lors elle reprit ainſi la parole: Ie ne puis nier, Seigneur, que ie ne ſois infiniment eſtonnée de me voir ſeule aupres de vous en ce lieu eſcarté, & tant contre mon opinion, puis que d'icy dépend la ruine de mon honneur, & la fin de ma vie, mais il n'y a rien qui m'empeſche d'eſtre bien fort aſſeurée que vous ne ferez rien contre voſtre deuoir, & contre ma volonté, lors que ie conſidere qui vous eſtes, & qui ie ſuis: car pour ce qui vous concerne, comment redouterois-ie

d'estre entre les mains de ce grand Valentinian, fils de ce genereux Empereur Constance, le plus accomply qui ait iamais esté appellé du nom de Cesar? De ce Valentinian, dis-ie, qui a eu pour mere cette grande & sage Placidie, l'honneur & le miroir des Dames, & de qui les sages conseils luy ont esté continuez si longuement, & auec tant de profit de tout l'Empire? Penseriez-vous, Seigneur, que i'euſſe peur de vous, de qui la sageſſe eſt cogneuë de tout le monde, de qui la prudence eſt admirée de chacun, & de qui la iuſtice n'eſt redoutée de perſonne? Il faudroit que i'euſſe peu de cognoiſſance des perfections de l'Empereur, ſi i'entrois en doute de ſa prud'hommie pour me voir ſeule auec luy en ce lieu eſcarté, ſçachant bien que ſa puiſſance n'eſt pas moindre dans le milieu des ruës & des plus grandes aſſemblées, qu'elle ſçauroit eſtre icy, & que les occaſions qu'on dit eſtre des meſchancetez, ne le ſçauroient rendre autre qu'il eſt: parce que toutes heures & tous endroits luy ſont meſmes occaſions, puis que ſa puiſſance eſt eſgale en tous lieux & en tous temps. C'eſt pour les foibles & les perſonnes ſuiettes aux autres que telles occaſions qu'ils nomment commoditez, peuuent eſtre propres & neceſſaires, mais nullement pour Ceſar qui peut par tout, & qui n'a point de borne à ſa puiſſance que ſa volonté.

Que ſi cette volonté, Seigneur, qui limite

ſans

ſans plus voſtre puiſſance, m'eſt entierement acquiſe, ainſi que vous me l'auez tant de fois iuré, comment pourray-ie craindre qu'elle s'eſtende plus outre qu'il ne me plaira? Non, non, ie ne dois point eſtre eſtonnée de me voir ſeule entre les mains de l'Empereur, n'y eſtant pas dauantage à cette heure que i'y ſuis ordinairement: mais i'aduouë bien que ie ne puis aſſez trouuer eſtrange que ie ſois venuë en ce lieu par le conſentement de Maxime, & qu'il ait ſeruy d'inſtrument pour m'y conduire, & cela m'offenſe de ſorte contre luy, que iamais ſon reſpect ne me diuertira de conſentir à tout ce que vous voudrez de moy, eſtant ſans doute indigne, ayant ſi peu d'honneur, d'auoir Iſidore pour ſa femme: Iſidore, dis-ie, qui a touſiours veſcu de ſorte qu'il n'y a rien qui l'a puiſſe faire rougir, ſinon d'eſtre femme d'vne perſonne de ſi peu de merite que de ce deſ-honoré Maxime, la honte & le vitupere des hommes.

Or, Seigneur, ie ne veux pas demander que c'eſt que vous voulez de moy, ny à quelle occaſion vous m'auez fait conduire en ce lieu? Ce traiſtre de qui ie voy la bague le ſçait aſſez, & vos diſcours ne me le font que trop entendre; mais ie vous veux bien ſupplier tres-humblement d'auoir conſideration de ce que ie ſuis, & de vous reſſouuenir que c'eſt qu'vne femme qui n'a plus d'honneur, & ſi vous m'aymez, ne vueillez me rẽdre tant indigne d'eſtre aymée de

ce grand Cesar, de qui le nom est honoré par tout le monde. Ressouuenez-vous, Seigneur, que vous foulez sous les pieds l'honneur, & la vie de celle que vous dites que vous aymez, & qu'en mesme temps vous faictes vne si grande offense à vostre reputation, que ie ne sçay si iamais il vous sera possible de la reparer. Vous dites qu'en vous rendant cette satisfaction, vous estes tel que ie puis pretendre à l'Empire. O Dieux! & cõment en iugeriez-vous digne celle qui ne meriteroit pas seulement de viure apres vne si grande faute? Si vous auez ceste bõne volonté, conseruez-moy telle, que sans honte vous me puissiez faire telle que vous dites, si la fortune veut fauoriser vos desseins en cecy, comme elle a desia faict paroistre en tant d'autres occasions. Si vos paroles sont veritables, vous m'aymez, & si vous m'aymez, que pouuez-vous desirer dauantage que d'estre aymé de moy? Mais comment? Pensez-vous que ie puisse aymer celuy qui me rauit l'honneur que i'ay plus cher que la vie? Ne precipitez rien, Seigneur, vous auez si longuement temporisé: Il y a si long temps que vous me faites l'honneur de m'aymer. Vous auez esté vostre maistre iusques icy, continuez encore vn peu, & croyez que le Ciel ne vous a point fait de si grandes faueurs, sans vous en vouloir donner de plus grandes, Considerez l'obligation que vous auez à Dieu, qui vous a donné pour pere, Constance, estimé

voire presque adoré de tout l'Empire; pour mere, Placidie, la plus sage Princesse qui fut iamais, & lors qu'esloigné de l'Italie, vous y auiez le moins d'esperance, il vous suscite vn parent, qui vous donnant vne sage Princesse pour femme, vous a remis vn Empire pour son dot: mais Dieu s'est-il contenté de cette faueur? Nullement, Seigneur, il vous a conduit comme par la main, & mis miraculeusement dans le throsne où vous estes: Il vous a faict vaincre Iean, par le ieune Aspar, ie dis ce Iean, qui auoit occupé l'Empire: Il a fait surmonter ce vaillant Castinus, par ce mesme Artabure, qui peu auparauant estoit prisonnier de Iean, dans Rauenne: Il vous a remis entre les mains ce prudent & sage Patrice Ætius, par le moyen de ceux qui presque ne vous cognoissoient point: Il vous a deffait de ce Boniface, vsurpateur de de l'Affrique: Il vous a rendu amy depuis n'agueres de ce redoutable Genseric Roy des Vandales: Bref que n'a-t'il point fait pour vous, ce grand Dieu dont ie vous parle, & quelles graces ne luy deuez vous point rendre? Or, Seigneur, ce mesme Dieu à qui vous auez toutes ces obligations: c'est celuy-là mesme qui maintenant vous voit, & qui regarde quel sujet vous luy donnerez à ce coup de continuer ses graces enuers vous, ou bien de vous enuoyer des chastimens. Considerez quels miserables accidens, voire quelles tragedies sont autrefois surue-

nuës en ce meſme Empire, pour vne ſemblable occaſion que celle-cy.

O Dieu Tout-puiſſant, iette pluſtoſt ſur moy ton foudre, & me cache dans le profond de la terre, que de permettre que ie ſois cauſe d'eſmouuoir ton courroux contre ce grand Empereur, le plus ſage, le plus aymé, & le plus eſtimé de tous ceux qui depuis Auguſte ont tenu cét Empire ſous leur puiſſance. Et à ce mot, ſe iettant à ſes genoux elle continua : Et vous, Seigneur, faites-moy pluſtoſt mourir, que de me rauir ce qui me peut rendre digne d'eſtre aymée de vous, & de me faire eſtre le ſujet d'attirer ſur vous la haine de Dieu & des hommes. Monſtrez à ce coup que veritablement vous eſtes Ceſar, c'eſt à dire, Seigneur, & commandez de ſorte ſur cette paſſion, que vous ſoyez auſſi bien inuincible à vous meſmes, que Dieu vous a rendu victorieux ſur vos ennemis.

Valentinian la voyant à genoux l'a releua, & touché de ſes remonſtrances, eſtoit honteux de ce qu'il auoit fait, & eut bien deſiré de ne l'auoir point entrepris: Ses paroles ſi pleines de veritables raiſons, ſes pleurs dont elle auoit tout le viſage & tout le ſein noyé, & la crainte de ce qui en pourroit aduenir, auec ſa naturelle bonté, luy firent prendre reſolution de ſe ſurmõter ſoy-meſme, & de la renuoyer ſans la toucher, & en cette volonté apres l'auoir vn peu r'aſſeurée,

il luy promit & iura, que iamais il n'vseroit de force: Mais qu'il l'a supplioit d'auoir consideration de son amitié, & pour le moins de l'asseurer de n'auoir iamais memoire de ce qu'il auoit voulu faire, & que Maxime & Eudoxe venant à mourir, elle seroit contente de l'espouser. La sage Isidore oyant ces paroles, rassereine son visage, luy iure & promet tout ce qu'il veut, & le supplie de permettre qu'elle s'en aille. A ce mot Valentinian luy baise la main, & auec vn grand souspir, appelle Heracle l'Eunuque, qui estoit celuy de tous ceux de sa Cour, en qui il se fioit le plus, & le conseil duquel il suiuoit presque en tout: Cet Eunuque estoit meschant, & n'auoit rien d'aymable, sinon qu'il estoit fidelle, au reste le plus auare, & le plus grand flatteur qui fut iamais: ç'auoit esté luy qui auoit porté la bague à la sage Isidore, & qui l'auoit conduitte en ce iardin. Et par ce que l'Empereur vouloit que cette affaire fut la plus secrette qu'il luy seroit possible, il n'auoit pris autre compagne, que celle de cet homme, auquel il auoit commandé de demeurer dans vn arriere cabinet, pour venir vers luy aussi-tost qu'il l'appelleroit. Heracle à la voix de l'Empereur, courut incontinent à luy, pensant qu'Isidore ne voulant de bon gré consentir au desir de Valentinian, il l'appellerit pour luy aider, mais quand il oüit le commandemẽt qu'il luy faisoit de la r'amener chez-elle,

& qu'il luy euſt redit les conſiderations qui la faiſoient renuoyer ſans l'auoir touchée: Eſt-il poſſible, dit-il, Seigneur, que des paroles vous puiſſent faire perdre vne telle occaſion de vous contenter? Vous arreſtez-vous aux belles promeſſes qu'elle vous fait? & ne voyez-vous pas que ce n'eſt que la crainte qui en eſt cauſe? Et d'effect, vous a-t'elle iamais parlé de cette ſorte, que depuis qu'elle ſe voit entre vos mains? Craignez-vous ce que l'on pourra dire, ou de vous ou d'elle? De vous, 'eſt ſans raiſon: Car que peut-on dire pis que de vous publier infiniment amoureux d'vne belle Dame? Et quelle iniure eſt celle-là, ou qui ſont ceux qui s'en ſont fouciez? & quant à ce qui la touche, auſſi bien n'y a-t'il perſonne qui (ſçachant que vous l'aymez, & que vous l'auez tenuë en ce lieu ſi longuement ſans autre teſmoin, que Heracle) ne croye que vous en auez paſſé voſtre enuie? Et plus vous direz & iurerez le contraire, & moins vous adiouſtera-t'on de foy. Que ſi perſonne n'en ſçait rien, & que la choſe ſoit ſecrette, comme il ne tiendra qu'à vous deux, qu'elle ne ſe ſoit, qu'importera-t'il à ſa reputation? Ce qui ne ſera point ſceu, ne luy touche non plus que s'il n'eſtoit pas. Et quant à ce qui eſt de Maxime, ou il ſçaura qu'elle a eſté icy, ou il ne le ſçaura pas. S'il l'ignore, il ne ſçaura non plus tout ce que vous ferez; & s'il le ſçait, dites-moy ie vous ſupplie, où eſt le mary qui ne croiroit tout le pis

qui en ſçauroit eſtre, & qui ne penſeroit que les proteſtations contraires de ſa femme, ne ſeroient que des excuſes?

Et quant à ce qui eſt de Dieu, reſſouuenez-vous, Seigneur, qu'il ſçait bien qu'encores que vous ſoyez Ceſar, vous ne laiſſez d'eſtre homme, & cela eſtant, il excuſera auſſi bien en vous cette faute, qu'en tout le reſte des hommes; meſmes que i'ay oüy dire à quelques-vns, que s'il ne ſe reſout de pardonner cette erreur, il peut bien faire eſtat de demeurer ſeul dans le Ciel, ou pour le moins ſans homme. Ne laiſſez donc perdre cette commodité que vous regretterez longuement en vain ſi elle vous eſchappe ſans que vous vous en ſeruiez.

La ſage Iſidore qui vit que l'Empereur ſe laiſſoit emporter aux meſchantes perſuaſions d'Heracle, voulut reprendre la parole pour reſpondre à ce qu'il auoit dit, mais l'Eunuque qui en eut peur, & qu'il viſt bien que ſon maiſtre deſiroit, & n'oſoit pas vſer de violence, pour interrompre Iſidore, luy dit: Seigneur, n'eſcoutez point la voix de cette Syrene, qui ne parle de cette ſorte que contre ſa propre intention, & qui pour vous faire croire qu'elle eſt preude femme, ne deſire rien tant que d'y eſtre contrainte par vous, afin de pouuoir ſe couurir ainſi de cette action; & croyez que ſi vous laiſſez perdre cette commodité, elle vous meſ-eſtimera, & ſe mocquera de vous, & ſi vous me le per-

mettez, dit-il, en passant de l'autre costé du lict, vous verrez que ie dis vray, & lors voulant mettre la main sur elle, elle luy donna de la main sur la ioüe vn si grand coup, que le sang luy en sortit incontinent du nez: Mais l'Eunuque qui estoit accoustumé à semblables rencontres, voyant que l'Empereur n'en disoit mot, la prist par le haut des manches, & la tirant à la renerse sur le lict, luy lia de sorte les bras, qu'elle ne s'en pouuoit seruir. Elle se mit bien à crier, & à faire toute la deffence qu'elle pût, mais tout luy fut inutile, & l'Empereur en eut par l'aide d'Heracle tout ce qu'il en voulut: Et lors qu'elle estoit en cét estat, Ah Valentinian, luy dit-elle, ressouuiens-toy que tu fais vn acte indigne de toy, & que ie mourray vengée de cette offense. Mais aussi-tost qu'Heracle l'eust laschée, elle se ietta sur luy, & des ongles, des dents, & des pieds, le meurtrit en cent lieux, & entr'autres endroits luy mit les ongles au visage, dont elle luy deschira vne partie de la ioüe, & ne luy pouuant plus faire de mal courut par le cabinet pour trouuer quelque arme pour tuer Valentinian, & elle aussi: Mais de fortune il n'y en auoit point. Elle se met donc aux iniures, & contre l'vn, & contre l'autre, se veut tuer, se frappe le visage; bref faict des enrageries tant elle estoit transportée. Lors que Valentinian la vit en cet estat, il voulut la consoler, luy demande pardon, accuse l'Eunuque de

toute la faute, & luy remonſtre que ſi elle continuë, elle en donnera cognoiſſance à toute la Cour, qu'auſſi bien la choſe eſtoit faite, & qu'on n'y pouuoit plus remedier, qu'elle excuſat l'Amour, qu'elle luy demandat tout ce qu'elle voudroit pour amende de cet outrage: Bref il luy preſenta tant de choſes, qu'en fin outrée de douleur, & de laſſitude, elle s'aſſit ſur vn ſiege, tant hors d'elle meſme qu'elle ne pouuoit parler: Valentinian s'approche d'elle, ſe mit ſur vn autre ſiege, continuë ſes ſupplications, & ſes remonſtrances, & en fin luy declare que ſon mary n'en ſçauoit rien, & luy dit, de quelle ſorte il auoit eu cette bague.

Voyez ſage Siluandre, quelle vertu eurent ces paroles en ce genereux courage! L'Empereur luy faiſoit cette declaration, afin qu'elle ne le dit pas à Maxime, & pour luy donner quelque conſolation, ſçachant que le tout eſtoit ignoré de ſon mary: Et au contraire, depuis qu'elle auoit receu cet outrage, le plus grand deſplaiſir qu'elle euſt, c'eſtoit de penſer que ſon mary y eſtoit conſentant, & ne ſçauoit à qui recourre pour eſtre vengée: Mais quand elle entendit la tromperie que l'on luy auoit faite, elle en receut vne grande ſatisfaction, eſperant d'eſtre maintenuë & d'en pouuoir faire la vengeance: & afin de le faire mieux à propos, apres auoir demeuré quelque temps ſans parler, elle ſe contraignit de ſorte, que Valentinian iugea

qu'elle estoit vn peu remise, car luy adressant sa parole, elle feignit d'auoir vn grand contentement de ce que Maxime n'en sçauoit rien, & le coniura de ne luy en vouloir rien dire & garder que ny luy, ny autre ne le sceut, afin que ne pouuãt viure en effect, telle qu'elle deuoit estre, elle fut pour le moins en bonne opinion aupres de chacun. L'Empereur qui l'aimoit passionnément, & qui sans l'Eunuque n'eust iamais vsé de force, le luy promet auec tous les sermens qu'elle veut, & le commande si absolument à Heracle, qu'il ne falloit auoir peur qu'il y contreuint.

Apres auoir r'accommodé sa coiffure, & le reste de son habit, le mieux qu'il luy fut possible, elle se retire chez elle, où elle attendoit la venuë de son mary, que Valentinian trouua encore au ieu, & qui s'estoit r'acquitté d'vne partie de sa perte. La nuict estãt venuë, & l'Empereur l'ayant licentié, il reuint en son logis, où il ne fut pas plustost, que suiuant sa coustume, il alla voir la sage Isidore : elle estoit dans vn cabinet toute seule, si couuerte de larmes, que quand il la veid, il en demeura tout estonné, & l'ayant supplié de s'asseoir aupres d'elle : Mon mary, luy dit-elle, ne vous estõnez point de me voir en cet estat, i'en ay tant d'occasion que ie ne veux plus viure, mais auant que mourir faites moy vn serment qui me rendra contente à iamais, qui est de venger ma mort. Maxime qui

aimoit cette femme pour sa sageſſe, & pour sa beauté plus qu'il ne ſe peut croire, voulut s'approcher d'elle, comme de couſtume pour la baiſer, & ſçauoir ce qui l'affligeoit, mais elle ſe recula, & luy dit: il n'eſt pas raiſonnable, Maxime, que ce corps ſoüillé, comme il eſt, s'approche de vous: Ie ne ſuis plus cette Iſidore, que vous auez tant aimée, & qui n'aima iamais rien que vous: Ie ſuis (ô amy, que ie n'oſe plus nommer mon mary,) Ie ſuis vne autre femme que ie ne ſoulois pas eſtre! le plus meſchant, & le plus grand Tyran qui fut iamais, m'ayant de ſorte ſoüillée, que ie ne veux plus viure, ne meritant pas de viure voſtre femme. Et ſur cela, luy raconta tout ce que ie viens de vous dire, luy monſtrant pour marque de ce qu'elle diſoit ſa bague, les meurtriſſeures qu'elle s'eſtoit faite, & le ſang d'Heracle, qui en la tenant luy eſtoit tombé deſſus. Ie ſerois trop long ſi ie voulois redire les plaintes qu'elle & Maxime firent enſemble. Tant y a que du tout reſolu à la vengeance, il la pria de n'auancer point ſes iours, de peur d'irriter Dieu contre elle, & qu'elle pûſt auoir le contentement de la vengeance qu'il luy promettoit de faire, ſi grande qu'elle auroit ſubiet de ſatisfaction. Et que cependant n'ayant point conſenty de la volonté à cette violence, elle creut qu'il ne la croyoit pas moins chaſte, ny moins digne d'eſtre ſa femme qu'auparauant, que pour acheuer le

dessein qu'ils auoient fait, il falloit feindre, & qu'elle asseurat Valentinian, de ne luy en auoir rien dit, afin qu'il ne prit garde à luy. Elle le fit de sorte que iamais l'empereur ne s'en douta, voire mesme luy rendit la bague de son mary, à fin de le luy mieux persuader. Et enuiron ce temps Eudoxe accoucha d'vne fille qui fut nommée Eudoxe, comme elle, & l'annee apres d'vne autre qui eut le nom de son ayeule Placidie.

Cependant nous estions en Gaule, attendant Attila, où Ætius se preparoit de tout ce qu'il iugeoit estre necessaire: Ce Barbare ayant ramassé vne tres-grande armee, comme ie vous ay dit, faisoit dessein d'attaquer Constantinople: Mais voyant que la bonne conduitte de Marcian l'empeschoit d'y faire progrez, & qu'il ne pouuoit entretenir la grande multitude de gens qui le suiuoient, ny en Pannonie, ny en Germanie presque deserte à cause de diuers passages que tant de nations y auoient faits, delibera de se ietter sur l'Empire d'Occident, desja bien fort esbranlé & dissipé par tant de peuples qui y estoient venus fondre. A quoy l'assistance que Genseric Roy des Vandales luy promettoit, ne luy seruoit pas d'vn petit éguillon. Ce Vandale ayant eu la fille de Thierry, Roy des Gots, en mariage, pour Honoric son fils, prit opinion qu'elle le vouloit empoisonner, & sous ce pretexte, luy fit couper le nez,

la r'enuoya en Gaule vers ſon pere, duquel redoutant le courroux, il penſa eſtre à propos de ſe fortifier en l'amitié des Huns, en leur promettant toute ſorte d'Aſſiſtance. Attila qui n'auoit pas moins promis à ſon ambition, que tout l'Empire d'Occident, ayant renouuellé & remis ſon armee en bon eſtat, prit le chemin des Gaules, mais auparauant dépeſche vers Thierry, pour lors le plus puiſſant Roy de tous ceux qui les auoient occupees: car il tenoit preſque toute l'Eſpagne, & vne grande partie de la Gaule, à ſçauoir depuis les Pirenées iuſques à Loire. Et parce qu'Attila redoutoit la grandeur de ce puiſſant Barbare, il luy fait entendre qu'il ne vient en Gaule que contre les Romains, & qu'ils partageront enſemble l'Empire, qui auſſi bien s'en alloit tout diſſipé. Il en fit de meſme à Gondioc, Roy des Bourguignons, & à ce vaillant Meroüee Roy des Francs, & ſucceſſeur de Clodion, fils de Faramond: Et traitta ſi ſecrettement auec Singiban Roy des Alains, qu'il luy promit de tenir ſon party. Mais Ætius qui a eſté l'vn des plus auiſez Capitaines du monde, recognoiſſant ſa ruſe, la deſcouurit à ces Roys, leur fait entendre que quand les Romains ſeroient deffaits, Attila tourneroit ſes forces ſur eux, & ſe les rendroit tributaires comme il auoit deſia fait à Valamer, & à Ardaric, & aux autres ſes voiſins, & que l'amitié de l'Empereur Valentinian leur eſtoit bien plus

neceſſaire & honorable : Neceſſaire, d'autant que l'Empire Romain eſtant ſi grand, & de ſi longue main eſtably, il n'y auoit pas apparence qu'il ne deuſt ſe maintenir, & qu'il eſtoit impoſſible, qu'ayant vn ſi puiſſant voiſin pour ennemy, ils peuſſent dormir d'vn bon ſommeil en leurs maiſons. Que quant à Attila, ce n'eſtoit qu'vn orage, qui eſtant paſsé ne reuiendroit plus, & qui ſeroit de ſorte matté, auant que d'arriuer iuſques à eux, qu'il ne ſçauroit leur faire, ny beaucoup de bien, ny beaucoup de mal: Et que l'amitié de l'Empereur leur eſtoit plus honorable, d'autant que Valentinian eſtoit vn grand Prince, bon, & qui leur eſtoit deſia conioinct d'amitié. Qu'aux Bourguignons il auoit donné leurs habitations où ils eſtoient, & que l'amitié de Vualia auec Conſtance, pere de Valentinian, auoit acquis aux Viſigots tout ce qu'ils tenoient en Gaule: Bref, qu'ils auoient deſia eſprouué la foy de l'Empire Romain, qui leur deuoit empeſcher d'en douter, au lieu que ce ſeroit vne grande folie à eux de ſe fier à Attila, de qui l'ambition eſtoit telle, que violant tout droit diuin & humain, il n'auoit pas meſme pû ſouffrir pour compagnon ſon frere Bleda, qu'il auoit fait miſerablement mourir. Ces remonſtrances furent cauſe que les Francs, les Viſigots, les Bourguignons, & les Alains ſe confedererent auec Ætius contre Attila, qui ayant eſcoulé quelques années en l'appreſt de ſon ar-

mee, s'en vint fondre en fin, auec cinq cents mille combattans sur la Gaule. Les premiers qu'il attaqua, furent les Francs, prenant & rasant presque toutes leurs villes, encores qu'il en eust en son armee, comme ie vous ay dit: mais c'estoient de ceux qui n'auoient pas eu le courage de passer le Rhin auec les premiers qui auoient pris leurs demeures en Gaule, & ruinant & bruslant de cette sorte toute cette Prouince, il paruint iusques à vne ville des Carnutes, nommee Orleans, où il mit le siege, & l'eust prise sans doute, si les Francs, & Visigots, ne se fussent presentez à luy auec vne telle armee, qu'il fut contraint de s'en aller. Cette armée, & celle d'Ætius estoit composee aussi bien que celle d'Attila, de diuerses nations, entre les autres des Francs, des Visigots, des Sarmates, des Alains, des Armoriquains, des Luteciens, Bourguignons, Saxons, Ribarols, Auuergnats, Heduois, & diuers autres peuples Gaulois, auec les Lombrions, iadis soldats de l'ordonnance Romaine, & maintenant alliez & gens de secours. Attila deceu de son attente, (parce qu'il pensoit que Sigiban Roy des Alains, luy mettroit Orleans entre les mains, y estant auec les siens, mais il fut descouuert) ne sçachant presque s'il deuoit combattre ou s'en retourner, se retire iusques en la plaine de Mauriac, où interrogeant ses Sacrificateurs, du succez de la bataille, il leur demande quelle en seroit l'issuë.

Ils respondent, apres auoir veu les entrailles des animaux : qu'il perdroit la bataille: Mais que le principal chef des ennemis y seroit tué. Luy qui creut que ce seroit Ætius, se resout à la donner, ne se souciant pas de la perdre, pourueu que ce grand Capitaine mourut, esperant de bien tost remettre vne autre armée sur pieds, & n'ayant plus vn tel homme en teste, de se rendre incontinent tributaire de l'Empire Romain. Il aduint donc que le lendemain la bataille se donna: Ie pourrois bien vous particulariser tout ce qui s'y fit, car i'estois auec Ætius, aupres duquel ie combattis ce iour-là. Mais ie serois trop long, & cela ne seruiroit de rien à nostre discours: Tant y a qu'Attila fut vaincu, & contraint de se retirer dans son camp, qu'il auoit fermé de ses chariots. Et parce qu'il auoit opinion qu'on l'y viendroit attaquer, il auoit fait vne haute Piramyde de toutes ses selles, & bats de son armee, au milieu de ses chariots, en dessein d'y mettre le feu, & de s'y brusler plustost que de tomber entre les mains de ses ennemis. Ie le vis ce iour-là, & le lendemain aussi, & l'on recognoissoit bien à sa mine, la vanité qui estoit en l'ame de cet homme: Mais Priscus Secretaire de Valentinian, & qui fut enuoyé en Syrie vers luy auant qu'il vint en Pannonie, m'a dit qu'il ne vit iamais vn homme plus presomptueux ny plus hautain, ayant deliberé de se faire Monarque de tout le monde, & dessors se donna

donna le nom de Roy des Hũs, des Medes, des Goths, des Danois, & des Gepides: Il prenoit le titre de la terreur du Monde, & de Fleau de Dieu; & parce que ie luy demanday, si sa taille estoit telle que son courage, il me respondit, qu'il estoit plustost petit que grand, auoit l'estomach large, la teste grande, les yeux petits, mais vifs & luisans, la barbe claire, le nez enfoncé, & la couleur brune, que son marcher estoit glorieux, & monstroit bien l'orgueil de son esprit, & les traits de son visage faisoient bien cognoistre qu'il estoit amateur de la guerre.

Qu'au reste il estoit rusé, & qu'encores qu'il fut courageux, si n'auoit-il pas accoustumé de combattre de sa personne qu'à l'extremité, se reseruant tousiours aux grandes affaires. Que comme il estoit tres-cruel & inhumain à ses ennemis, aussi estoit il doux & courtois à ceux qui se soufmettoient à luy, ou qui l'ayant offensé, luy demandoient pardon: Ausquels il gardoit la foy inuiolablement, & les deffendoit contre tous.

Ce rapport que Priscus fit d'Attila estant de retour à Rome, fut cause qu'Honorique sœur de Valentinian desira de l'espouser, comme ie vous diray: Mais cependant pour retourner à Ætius, il faut que vous sçachiez, amy Syluandre, que ce grand Capitaine estant hors du danger où Attila l'auoit mis, cogneut bien qu'il rentroit en vn plus grand: Parce que si les Francs,

Bourguignons, & Visigots venoient à recognoistre leurs forces, il n'y auoit point de doute qu'ils pourroient beaucoup offenser l'Empire, & pour vn ennemy il s'en voyoit tout à coup plusieurs sur les bras. Pour les retenir donc en quelque crainte, il trouua à propos de laisser sauuer Attila, pensant que la doute qu'ils auroient d'vn si grand ennemy, les retiendroit tousiours vnis à l'Empereur: & parce que Thiery, Roy des Visigots, estoit mort en cette bataille, & que Thorismonde & Thierry ses enfans, vouloient pour venger leur pere, forcer Attila dans ses chariots, il feignit de les aimer d'auantage qu'il ne haïssoit pas Attila, & leur conseilla de s'en retourner en diligence à Tolose, auec le reste de leur armée, d'autant qu'il estoit à craindre, que leurs freres qui auoient esté laissez, ne s'emparassent du Royaume en leur absence, disant qu'auant la mort de leur pere ils faisoient desia courre ce bruit: Et qu'à cette cause il estoit d'aduis qu'ils ne diminuassent point plus leur armée, afin que s'ils auoiẽt affaire de gens, ils ne s'en trouuassent dénuez, & que pour les assister en cette occasiõ, & en toute autre, il leur offroit toute la puissance de l'Empire. Thorismonde qui estoit d'vn naturel assez deffiant, & qui se souuenoit qu'il auoit laissé trois autres de ses freres dans le païs, nommez Frideric, Rotemer, & Honoric, tenant Ætius pour son amy, sans faire plus long seiour, prend le corps de son

pere, & s'en va en diligence en Aquitaine, où sans difficulté il est receu, ses freres n'ayãt point pensé à ce qu'Ætius luy auoit persuadé. Ces trouppes estant separées de nostre armee, elle demeura si foible, que chacun fut d'opinion qu'il estoit bon de laisser Attila, disant qu'vn Capitaine prudẽt doit faire vn pont d'or a son ennemy quand il s'en veut aller. Cest ennemy de l'Empire eschappa donc des mains de Ætius de cette sorte, & quoy que ce grand Capitaine l'eust fait auec vne bonne intention: si est-ce que depuis l'Empereur le recogneut fort mal.

Or ie suiuis tousiours Ætius en toutes ces dernieres expeditions, sans que i'osasse partir de l'armee, tant a cause des diuerses occasions de combattre qui se presentoient à toute heure, que pour l'exprez commandement que la belle Eudoxe m'en faisoit, qui estoit bien aise de me tenir loin d'elle, de peur que l'ordinaire recherche que ie luy faisois, n'emportast quelque chose par dessus son dessein, où que quelqu'vn s'en prit garde. Et Dieu sçait quelle contrainte ie me faisois, & combien de fois ie me resolus de partir, & mettre sous les pieds toute consideration de deuoir & de discretion: mais quand ie me representois les exprez commandemens qu'elle me faisoit, ie ne pus iamais y contreuenir. Ie demeuray donc en cette armee l'espace de douze ans, sur la fin desquels se donna la bataille dont ie viẽs de vous parler; il est vray que

durant ce grand exil ie receus plusieurs fois des lettres d'Eudoxe, par lesquelles elle me continuoit tousiours l'asseurance de ses bonnes graces: & parce que porté du desir que i'auois de faire quelque chose qui fust digne de l'amitié d'vne si grande Princesse, ie ne perdis iamais occasion de me signaler, que ie ne rédisse preuue de mon courage: i'acquis beaucoup de reputation parmy l'armee, mais plus encores aupres de la belle Eudoxe, qui en estant aduertie, par les lettres qu'Ætius escriuoit à l'Empereur, s'en resioüissoit comme de chose qu'elle sçauoit bien estre faite à son occasion, & par celle qu'elle m'escriuoit, elle m'en remercioit comme si c'eust esté quelque present que ie luy eusse fait. Ie me resouuiendray toute ma vie de la lettre que ie receus d'elle, apres cette grande bataille. Elle estoit telle.

LETTRE
D'EVDOXE A VRSACE.

IL n'appartient qu'à mon Cheualier, d'estonner ses ennemis de son bras, & ses amis de son courage. Auoir releué deux fois l'Aigle Romaine abbatuë par les Francs & Gepides: Auoir trois fois en vn iour remis à cheual Aetius, presque estouffé par la foule des enne-

mis, ce ſont veritablement des actions dignes de celuy qui doit eſtre aymé de moy. Mais puis que la fortune a ſecondé iuſques icy voſtre valeur, ie vous deffens de la tenter ſi ſouuent à l'aduenir que vous auez faict pour le paſſé, & vous commande de vous conſeruer, non pas comme voſtre, mais comme mien. Ayez donc ſoin de ce que ie vous donne en garde, & m'en venez rendre conte quand Aetius laiſſera l'armee, afin que comme vous auez participé à ſes peines & à ſes dangers, vous ayez part auſſi à l'honneur & à la bonne chere que l'Italie luy fera, & que ie vous prepare.

Durant le temps que i'eſtois demeuré en l'armee, i'auois fait amité fort particuliere auec vn ieune Cheualier Romain, nõmé Olymbre, c'eſt celuy que vous voyez icy. Pluſieurs bons offices faits & rendus l'vn à l'autre, comme en ſemblables lieux les occaſions en ſont ordinaires, en eſtreignirent de ſorte les nœuds, que iamais depuis il n'y a rien eu qui nous ait peu ſeparer. Ce cheualier pour l'amitié qui eſtoit entre nous, fut depuis tant ſupporté d'Eudoxe qu'il fut Senateur. Et vous aduoüe qu'apres elle, il n'y a rien au monde qu'il cheriſſe plus que mon amitié, ſi ce n'eſt celle de Placidie: Car il faut que vous ſçachiez, Siluandre, que la bonne volonté qui eſtoit entre nous, ne nous a iamais peu permettre de nous ſeparer depuis le com-

mencement de noſtre cognoiſſance, ſi ce n'a eſté pour le ſeruice l'vn de l'autre. De ſorte que me voyant reſolu de reuenir à Rome, quand Ætius y retourna, il deſira de faire ce voyage auec moy; & d'autãt que nous n'auions rien de ſecret qui ne fut communiqué entre nous, ie luy declaray librement l'affection que ie portois à Eudoxe, & la bonne volonté qu'elle me faiſoit paroiſtre, le priant toutesfois de ne luy en point faire de ſemblant, de peur qu'elle n'en fut offenſée contre moy. Cette declaration fut cauſe que depuis ſe rendant familier d'Eudoxe, il prit la hardieſſe de regarder Placidie ſa fille, & commença de la ſeruir qu'elle n'auoit pas encores plus de douze ans, monſtrant en cela d'auoir quelque conformité d'humeurs auec moy: car ce ne fut preſque en meſme aage que ie cõmençay de ſeruir la mere, de qui cette fille auoit beaucoup de traits. Olymbre eſtoit plus ieune que moy, n'ayant pour lors plus de vingt & ſept ans, & moy i'en auois plus de trente & cinq, & la belle Eudoxe enuiron trente; toutesfois la difference de l'aage, de luy & de moy, ne fit point d'empeſchement ny à la naiſſance, ny à l'accroiſſement & conſeruation de noſtre amitié, au contraire il me ſemble qu'elle y eſtoit preſque neceſſaire pour ſupporter les imperfections l'vn de l'autre; parce que s'il faiſoit quelque choſe qui me deſpleuſt, i'en accuſois ſa ieuneſſe; & s'il en remarquoit en moy

qui ne luy fuſt pas agreable, il la ſupportoit pour le reſpect qu'il portoit à l'aage que i'auois plus que luy. La belle Eudoxe & moy, priſmes bien garde de la naiſſance de ſon affection, & que Placidie ne l'auoit point à contre-cœur. Et quoy qu'Olymbre ne fut ny Roy ny Empereur, ſi eſt-ce qu'Eudoxe ne s'offenſoit point de cette affectiõ, parce qu'il eſtoit & de richeſſe, & de race autant illuſtre qu'autre qui pour lors fut à Rome, ſon pere, ayeul & biſayeul ayant eſté Senateurs, & pluſieurs fois Conſuls: Si bien que pour ces conſiderations, pourueu que ce ne fut pas deuant les yeux de l'Empereur, elle ne s'en ſoucioit point, mais plus encores pour l'amitié qu'elle voyoit entre nous. I'ay bien voulu vous dire ces choſes auant que vous raconter la reception que la belle Eudoxe me fit, afin de n'eſtre contraint d'interrompre pluſieurs fois mon diſcours.

Sçachez donc, courtois Siluandre, que nous en reueuant auec Ætius, nous receuſmes par toute l'Italie tant d'honneur & de remerciements, & le peuple Romain fit de telles acclamations lors que ce grand Capitaine entra dans la ville, qu'encores que l'Empereur ne luy euſt pas decerné le triomphe, ſi ſembloit-il qu'il triomphaſt, fuſt pour les voix fuſt pour la ſuitte du peuple qui accouroit à la foule de tous coſtez. Ce qui ne toucha pas vn cœur inſenſible en frappant celuy de Valen-

tinian, car cette grandeur de courage qui estoit en Ætius, cette prudence dont il conduisoit toutes ses actions, cette loüange que le peuple luy donnoit, & l'honneur que toute l'Italie luy auoit rendu, le rendirent de sorte soupçonneux de la grandeur de Ætius, que dés-lors il en conceut vne ialousie, qui depuis le fit aisément consentir au mauuais conseil qui luy fut donné. Mais quant à moy qui ne me souciois guere des affaires d'Estat, & qui auois seulement deuant les yeux, & en tous mes dessein, l'affection de la belle Eudoxe, dés que ie fus arriué, & qu'en compagnie de Ætius, i'eus baisé la main de l'Empereur, ie passay chez l'Imperatrice, où feignant d'auoir à luy dire quelque chose de la part de mon General, ie la vis en particulier, & receus tant de bonne chere, que les douze ans d'absence me sembloient bien employez, puis qu'à mon retour ie receuois tant d'extraordinaires faueurs. Estât en fin contraint de sortir de son cabinet, pour ne donner cognoissance de ce que nous auions si longuement celé, ie m'en allay trouuer la sage Isidore, comme celle que i'aimois & honorois le plus apres Eudoxe, mais ie la trouuay bien changée de ce qu'elle souloit estre, n'ayant plus ceste gaillardise, ny cette hardiesse dont elle estoit tant estimable. Ie luy en demanday la cause, mais ces larmes me respondirent pour elle, & ne peus tirer de ce coup autre response, dont

estant infiniment estonné, ie creus au commencement, que les soucis du mariage, en estoent peut-estre cause, ou que son mary luy estoit rude, ou la desdaignoit pour quelqu'autre, & ceste doute me fit racourcir ma visite, plus que ie n'euſſe faict. mais quand ie remarquay depuis que Maxime l'aymoit & careſſoit infiniment, quand ie ſceus les richeſſes qui eſtoient en cette maiſon, ie perdis l'opinion que i'auois euë, & ne pûs imaginer la cauſe de ſa triſteſſe, qu'vn ſoir, que parlant à la belle Eudoxe, ie ſceus qu'elle ne venoit plus à la Cour que fort rarement, & qu'elle eſtoit ſi changée enuers elle, qu'elle n'eſtoit pas cognoiſſable. Ie me doutay incontinent, non pas de tout ce qui eſtoit auenu, mais d'vne partie, & m'enquerant ſi l'Amour de Valentinian continuoit, & qu'elle m'euſt dit qu'elle n'y auoit point pris garde: Croyez, luy dis-ie, ma Princeſſe, qu'il y a quelque mal entendu entr'eux, & que l'Empereur luy a fait quelque deſplaiſir, ou le luy a voulu faire, & que cela l'empeſche de vous voir ſi ſouuent qu'elle auoit accouſtumé: car vous ne l'auez pas eſloignée de vous par quelque défaueur: ſon mary ne la traitte pas mal, & ſes affaires domeſtiques ne la contraignent pas de viure de ceſte ſorte, ſi bien que la cauſe doit venir de plus haut. Que ſi c'eſtoit quelque maladie du corps, elle paroiſtroit autrement. Ie croy, me dit-elle, que vous auez raiſon, car elle ne me voit iamais qu'elle

n'ait les larmes aux yeux, & quand l'Empereur vient où elle eſt, ie la vois toute changer, & s'en aller le pluſtoſt qu'il eſt poſſible. Ie luy en ay ſouuent demandé le ſujet, mais ie ne l'ay peu ſçauoir d'elle, & vous me faictes ſouuenir que ie l'ay ſouuent oüy ſouſpirer. Ces conſiderations furent cauſe qu'elle me commanda de l'aller trouuer de ſa part, & de faire tout ce qui me ſeroit poſſible pour le deſcouurir: I'y fus & y vſay de tout l'artifice que ie pûs, mais ce fut inutilement? n'y cognoiſſant autre choſe qu'vne grande animoſité contre l'Empereur; & lors que ie fis ce rapport à la belle Eudoxe, ie l'aduertis de feindre qu'elle en eut ſceu quelque choſe de Valentinian, & que cela, peuſt-eſtre, la feroit relaſcher: Et il auint comme ie l'auois penſé: car vn ſoir eſtant tous trois dans le cabinet de l'Imperatrice, elle fut tant tourmẽtée de nous, qu'en fin toute couuerte de pleurs, & la belle Eudoxe feignant fort à propos d'en ſçauoir vne partie, elle fut contrainɛte de nous aduoüer la meſchanceté qui luy auoit eſté faite, & ſuiuit apres vn torrent d'iniures contre l'Empereur, & de paroles deſeſperées, qui eſmeurent de ſorte Eudoxe, qu'elle ne ſe peut empeſcher d'accompagner de ſes larmes la ſage Iſidore. I'eus à la verité compaſſion de cette honneſte Dame, & faut auoüer que ſi c'euſt eſté autre que l'Empereur, ie luy euſſe offert & ma main & mon eſpée pour venger vn ſi grand outrage, mais contre celuy

que i'auois recognu pour mon Seigneur, & à qui i'auois tant de fois promis fidelité, & duquel i'auois eu plusieurs bien-faits, & receu beaucoup d'honneur, ie fusse mort plustost que d'y songer, ny d'entreprendre chose quelconque contre luy, ny contre son Estat: ET lors que leurs larmes furent vn peu escoulées, & que ie peus parler à la belle EUDOXE: Madame, luy dis-ie, voicy ce me semble vn bon sujet pour me rendre le plus heureux homme qui fut iamais. Et comment, respondit-elle: Vangez-vous, luy dis-ie, ma belle Princesse, & des mesmes armes dont vous auez esté offensée, vous ferez trois, voire quatre actions dignes de vous. Premierement vous tirerez vengeance de l'offense que l'on vous a faicte, puis vous donnerez quelque satisfaction à vostre chere Isidore, vous chastierez celuy qui a failly, & vous me recompenserez & rendrez le plus content qui puisse estre entre les hommes. La sage Isidore qui n'auoit parlé de long temps empeschée de ses pleurs, se hasta de respondre auant que l'Imperatrice. Madame, dit-elle, se iettant à ses genoux, ie vous iure que cette vengeance seroit la plus iuste & la plus grande que ie sçaurois iamais receuoir: aussi-bien n'est-il pas raisonnable que celuy qui recognoist si mal le bien que le Ciel luy a fait, le possede plus longuement sans compagnon: Il est indigne, Madame, de vous auoir, & vous estes iniuste si vous demeurez plus longuement

ſienne : Le meſpris qu'il a fait de vous, la meſcognoiſſance de l'obligation en laquelle l'a mis l'Empereur voſtre pere, le deshonneur qu'il a fait à voſtre maiſon, & bref l'outrage qu'a receu cette miſerable Iſidore, à qui vous auez fait autrefois l'honneur de vouloir du bien, & que vous auez nourrie : vous conuient d'octroyer à Vrſace la demande qu'il vous a faite. Quel mal vous en peut-il aduenir ? vous aymez ce Cheualier, il eſt diſcret, perſonne ne le ſçaura, & vous vous vengerez doucement d'vne iniure qui d'autre ſorte eſt irreparable : L'Imperatrice en ſouſriant nous reſpondit : Ie croy bien que les perſonnes intereſſées ne ſçauroient eſtre bons iuges, vous me conſeillez tous deux de me vanger, en m'offençant dauantage. Si l'Empereur a failly, i'aduouë bien que i'en reçois quelque iniure, mais d'autant que ie ne diſpoſe pas de ſes actions, ie n'en ſuis pas coupable : or vous voulez que ie la deuienne, en commettant la meſme faute. Ma Princeſſe, interrompis-ie, il y a bien de la difference, car ſoyez tres-certaine que vous ne m'oyrez iamais plaindre de la force que vous m'auez faite. Ie crois cela de voſtre bonne volonté, reſpõdit-elle, baiſſant la teſte, & tournant les yeux de mon coſté, & toutesfois ſi vous vouliez veritablement eſtre mon Cheualier, vous le deuriez faire, puis que ce nom vous oblige plus à conſeruer mon honneur que ma vie. Pour ce coup, reſpondis-ie, Madame, ie le

laisseray pour prendre celuy de vostre vangeur, & toutesfois ie ne voy pas qu'il y allast de vostre honneur, puis que personne ne le sçauroit, comme Isidore vous a representé. Et si personne, dit-elle, ne le sçauoit, qu'elle vengeance seroit la mienne, puis que celle qui n'est point sceuë, ny ressentie, est comme si elle n'estoit pas? Voyez-vous, mon Cheualier, ie vous ayme comme ie le doy, & ie voudrois bien me vanger, mais sans m'offenser, & puis que cela ne peut estre de cette sorte, n'en parlons plus, & tournons nostre pensée ailleurs. Les sages discours de cette grãde Princesse nous osterent la parole, & nous firent dire d'vne commune voix, Qu'elle meritoit de trouuer vn autre mary que Valentinian, ou Valentinian vn autre femme qu'Eudoxe.

Et toutesfois le refus de cette vengeance, qui peut-estre eust contenté l'esprit de cette Dame offensée, fut cause qu'Isidore, ne laissant iamais son mary en repos, le sollicitoit continuellement a la vanger de l'iniure qu'ils auoient receuë. Luy qui ne l'auoit point oubliée, mais qui ne dissimuloit que pour executer son dessein bien à propos, pensoit iour & nuict à ce qu'il auoit affaire En fin ne voulãt vne moindre vengeance que la vie de celuy qui l'auoit offensé; Il iugea que s'il entreprenoit quelque chose contre l'Empereur, ses forces qui estoient entre les mains d'Ætius, & l'authorité & prudence de

ce Capitaine pourroient le mettre en danger de sa propre perte, & de celle de ses ennemis. Il creut donc estre à propos d'oster du monde Ætius, afin que Valentinian estant affoibly de ce costé-là, fut apres plus aisé à ruiner. Mais quand il eut pris cette resolution, la difficulté fut de l'executer, parce que la grande puissance de ce vaillant Capitaine estoit telle, que par force malaisément l'eut-on peu offencer, & sa prudence si grande, que la finesse & la ruse estoient bien foibles pour la deceuoir: il pensa donc qu'il n'y auoit point vn meilleur instrument, que le mesme Valentinian, duquel il cognoissoit l'humeur soupçonneuse, qui se conduisoit par des ames viles & basses, & craignoient les moindres apparences du danger. Il s'addresse à Heracle, qui auoit tousiours porté depuis comme vne secrette punition de Dieu les marques des ongles d'Isidore, & luy represente la soupçonneuse grandeur d'Ætius, l'honneur que toute l'Italie luy auoit fait à son retour, les loüanges que chacun luy donnoit, l'Amour que le peuple luy portoit, l'affection des soldats, les richesses qu'il auoit acquises en Gaule, les liberalitez ou plustost prodigalitez enuers tous, le credit qu'il auoit parmy les estrangers, les intelligences auec les ennemis de l'Empire: & bref pour confirmer de tout ce soupçon, luy remonstre qu'y ãt peu desfaire & ruiner entierement Attila, il l'auoit fait sauuer, luy auoit donné passage, auec

promesse, comme il y auoit apparence, d'estre assisté de luy en son pernicieux dessein, que depuis il s'estoit rendu amy non seulement des Visigots & Bourguignons qui estoient desia en Gaule, mais de plus, des Francs qu'il y auoit retenus, & des Vandales mesmes, par le moyen desquels il auoit ruiné les affaires de l'Empire en l'Afrique, & en Espagne; & par l'entremise des Anglois, rauy la Bretagne, & par celle des Bretons, presque toute l'Armorique: qu'il ne restoit plus que l'Italie, qu'il auroit desia fait vsurper à quelques nations barbares, s'il ne l'auoit reseruée à son ambition, que les apparences en estoient si grandes, que si lon ne se hastoit de le preuenir, il y auoit beaucoup de danger que l'on n'en ressentit bientost les malheureux effets. Que quant à luy il concluoit, que pour le salut de tous, il estoit expediēt de ne le bannir pas seulement de l'Empire, mais de tout le monde, d'autant qu'vn esprit ambitieux comme celuy-là, ne pouuoit estre gaigné ny par douceur ny par force. Heracle qui de son naturel estoit effeminé, & sans courage, & par consequent soupçonneux & cruel, se laissa aysément persuader, que Ætius desseignoit quelque nouuelleté: & que pour luy trancher tous ses desseins, il falloit le preuenir. En cette opinion apres auoir remercié Maxime du soin qu'il auoit de l'Empereur, & du bien public, il s'en alla trouuer Valentinian, auquel

il repreſenta le peril ſi proche & ſi grand, que le iour meſme il fit tuer Ætius par ſes Eunuques. Action qui le rendit ſi mal voulu de chacun, que deſlors preſque il ceſſa d'eſtre Empereur, n'eſtant obey que comme Tyran; & certes il connut bien peu de temps apres, que Proxime Cheualier Romain, luy auoit reſpondu fort veritablement, lors qu'il luy demanda s'il n'auoit pas bien fait de tuer Ætius: De cela, dit-il, ie vous en laiſſe le iugement, mais ie ſçay bien que de la main gauche vous vous eſtes couppé la droite. Car Attila ſolicité par l'amour d'Honorique qui luy auoit enuoyé ſon portrait, & qui pour eſtre mal traitté de ſon frere, deſiroit infiniment de ſortir de ſes mains, & d'eſpouſer ce grand Roy Barbare, & de plus porté de ſon extreme ambition, voyant Ætius ſon grand ennemy n'eſtre plus, remettant ſon armée ſur pieds, s'en vint attaquer l'Italie, & ſi furieuſemẽt que les premieres trouppes des noſtres qui s'oppoſerent à luy ayant eſté desfaites, il ne ſe trouua plus que les villes qui luy fiſſent teſte, & entre les autres Aquilée, qu'en fin apres vn ſiege de trois ans il prit & démolit iuſques au fondement. Ceux de Padouë en ce temps-là & quelques peuples nommez Vennetes, venus dés long temps de la Gaule Armorique (lors comme ie croy que ſous Belouesus vn peuple infiny de Gaulois paſſa en Italie) fuyant la furie d'Attila, ſe retirerent en quelques petites iſles de la mer Adriatique,

Adriatique, auec leurs femmes, enfans, meubles, & tout ce qu'ils auoient de precieux, où desseichant les Palus & Marests qui y estoient, ils cõmencerent de se loger: Et premierement en vn lieu qu'ils nommerent Rialte, voulant dire, comme ie pense, riue haute, parce que ce lieu-là estoit plus releué que les autres: & depuis ayant trouué le lieu commode, s'y sont du tout arrestez, & du nom qu'ils portoient, l'ont appellé Venise, & les habitans Venitiens. Incontinent qu'Aquilée fut destruite, tous ceux qui se purent sauuer, recoururent aux mesmes Isles & Palus, qui estoient à l'entour de Rialte, & edifierent Grade: Ceux de Concorde, Gaorly; ceux d'Altine, Vorcelly: Bref ceux de Vincence, de Bresse, de Mantouë, de Bergame, de Milan, & de Pauie, voyant comme ces premiers demeuroient asseurez en ces lieux, se resolurent de s'y retirer; & bastissant le mieux qu'ils purent, & le plus pres les vns des autres, se lierent d'vne si estroitte amitié, que depuis ils n'ont tous fait qu'vn peuple, qui pour estre composé de diuerses nations n'ont peu s'accorder à l'election d'vn Roy, mais pour oster toute ialousie, se sont eux-mesmes donné des loix communes, & commencent de viure en Republique, s'estant soustraits & separé de l'Empire. Or ce qui m'a fait vous dire plus au long ce commencement, c'est parce que tous les Astrologues qui ont ietté la figure de la naissance de cette

assemblée de gens refugiez, ont dit que iamais Republique ne fut fondée en vn poinct plus heureux que celle-cy. Non pour vne grande & fort estendue domination, mais pour sa longue durée, qui ne sembloit point auoir de fin, sinon lors que toutes les choses qui sont sous la Lune doiuent estre changées. Et pour la douceur de la vie, pour les iustes loix, & pour les grands personnages qui en sortiroient, fut en paix, fut en guerre: qu'elle remettroit l'Empire de Constantinople, & luy donneroient des Empereurs, que ses armées se verroient victorieuses par tout l'Orient, & que l'Italie, & tous les Princes d'Occident estant prests d'estre surmontez par quelque grand & dangereux Barbare, seroient rendus victorieux pres de Naupacte, & remis en leurs premieres seuretez. Bref, ils promettent tant d'heur & de felicitez à ces petites Isles: qu'il semble que ce doiue estre vn iour le recours de tous les affligez, & de tous ceux qui ne trouuent point d'asseurance ailleurs. Et qu'à cette occasion Dieu ne leur a point voulu donner d'autres murailles que la mer, pour faire entendre qu'elle est ouuerte à tous les hommes. Dieu qui dans sa profonde prouidence dispose toute chose à vne bonne fin, sçait luy seul si ces predictions sont veritables, & pourquoy il veut les fauoriser de tant de bon-heur: tant y a qu'il se voit beaucoup d'apparence de leur future grandeur, puis qu'à peine tout ce

peuple s'y eſt-il retiré, que deſia ces Iſles ne paroiſſent plus Iſles, mais vne grande ville r'attachée par vne infinité de ponts, & dont les ruës n'ont autre paué que la Mer, y eſtant accourus de toutes parts tant d'artiſans, & tant de grands perſonnages, que veritablement dés ſon origine elle ſe peut dire admirable.

Mais pour reuenir à noſtre diſcours, Apres qu'Attila eut pris Aquilée, & ruyné le pays d'alentour, il s'achemina droit à Rome, & ne faut point douter qu'il ne l'euſt priſe & ſaccagée, ſi Valentinian perdu de courage, ne ſe fut rendu ſon tributaire, & ne luy euſt accordé ſa ſœur Honorique pour femme: Mais cette honteuſe paix eſtant faite, il ſe retira en Pānonie, où le ſoir de ſes nopces, outré de viande & de vin, s'eſtant mis au lict, il fut trouué mort le lendemain. Les vns diſent que ce fut d'vne perte de ſang par le nez qui le ſuffoqua, d'autres qu'il fut tué par vne de ſes femmes; tāt y a que veritablement il mourut la nuict qu'il ſe maria, deliurāt par ce moyē l'Empire, & de frayeur & de tribut. Valentinian recognut bien en cette neceſſité quelle faute il auoit fait d'auoir tué Ætius, ne trouuant Capitaine pour oppoſer à ce Barbare, n'y ayāt perſonne qui ſe ſouciaſt de luy faire ſeruice, puis qu'il recompenſoit ſi mal ceux qui luy en auoiēt rendu le plus. Quant à moy i'euſſe eu honte de me trouuer en Italie, qui eſtoit le lieu de ma naiſſance; & la voir en telle deſolation,

ſans eſſayer de me perdre auec elle, n'euſt eſté que par commandement de Valentinian, & par celuy d'Eudoxe auſſi, dés qu'Aquilée fut aſſiegée, ie fus enuoyé vers l'Empereur Marcian, demander ſecours: mais ie le trouuay fort refroidy enuers Valentinian, tant à cauſe de la mort d'Ætius, qu'il ne pouuoit approuuer, que parce qu'Attila luy auoit mandé qu'il ne venoit en Italie que pour obtenir Honorique, de laquelle il eſtoit deuenu amoureux. Et ſçachant que Valentinian s'opiniaſtroit à la luy refuſer, il ne fit pas grand conte de le ſecourir en ceſte neceſſité, où il luy ſembloit qu'il s'eſtoit reduit par ſa mauuaiſe conduitte & ſans raiſon. Cependant que ie faiſois cette pourſuitte, ie tombay de ſorte malade, que chacun me tint pour mort, & meſme il y en eut qui dirent à Eudoxe qu'ils m'auoient veu enterrer. Iugez quel ſurſaut fut le ſien, & quel regret elle euſt de ma perte: car ie puis dire auec verité, que iamais perſonne ne fut plus aymée que moy. Elle n'auoit autre ſoulagement que celuy d'Iſidore à qui elle racontoit tous ſes deſplaiſirs, & lors qu'elle en eſtoit plus en peine, elle receut des nouuelles d'vn des miens, qui par mon commandement auoit eſcrit à la ſage Iſidore, parce que ie n'auois eu la force de tenir la plume, ny voir les lettres. Mon mal fut dangereux, car c'eſtoit le pourpre, mais beaucoup plus long encores, parce qu'il m'auoit mis ſi bas, que ie ne pouuois me r'auoir, &

demeuray plus de huict mois de cette sorte: en fin ayant esté arresté a Constantinople, dix-huict ou vingt mois inutilement, ie me resolus de me faire porter dans les vaisseaux qui m'attendoient au port, & m'en vins à Rauenne, où Valentinian s'estoit ietté pour sa seurete, auec EUDOXE, & ce qu'il auoit eu de plus cher ayant abandonné Rome à toute sorte de violence si la paix ne fut suruenuë, comme ie vous ay dit.

Estant donc l'Italie r'asseurée de sa peur, & plus encores lors que la mort d'Attila fut sceuë, Petronius Maxime mary de la sage Isidore, se resolut de faire sa vengeance, luy semblant que toutes choses secondoient son dessein. Il l'auoit retardé tant qu'Attila auoit esté en Italie, pour la crainte de ce barbare, & qu'il auoit opinion que le peuple mesme ne pouuant supporter ce Prince faineant, feroit quelque sedition publique, voyant maintenant que ces occasions de crainte estoient passées, & que le peuple auoit supporté auec patience la nonchalance de l'EMPEREUR, il se resolut à l'entiere vengeance, & à ne la plus dilayer. Il auoit vne grande authorité dans l'Empire, parce qu'il estoit Patrice, & ayant le dessein de se venger, & peut-estre de se faire Empereur, auoit de longue main acquis l'amitié du peuple & des soldats: de ceux-cy par sa liberalité, car il estoit fort riche, & de ceux-là se rendant populaire, & ioignant touſ-

iours sa voix aux requestes qui estoient faites pour la descharge & franchise du peuple, sans esgard du bien du Prince, ny de l'Estat; & pour rendre hay Valentinian de chacun, il le conseilloit secrettement de ne point recompenser les soldats, ny par honneur, ny par bien faits, & de surcharger de sorte le peuple, qu'il n'eust que le moyen de viure, & non pas d'entreprẽdre quelque nouuelleté. Et pour mieux paruenir à son dessein, il s'estudia d'agrandir tant qu'il luy seroit possible, les amis du grand Ætius, auec lesquels il se rendit si familier, qu'ils estoient presque d'ordinaire auec luy. L'Empereur n'entroit point en doute de toutes ces choses, car il sçauoit que Maxime auoit esté d'aduis qu'on se desfit d'Ætius, outre qu'il y auoit desia si long temps que ce meurtre auoit esté fait, qu'il ne pensoit plus que quelqu'vn en eust encor le souuenir. Et quant à ce qui estoit de la violence faite à la sage Isidore, il croyoit qu'elle n'en auoit rien dit à son mary, puis que depuis tãt d'années il n'en auoit point fait de semblant. Bref, il viuoit si asseuré, qu'il auoit mesme approché de sa personne, les plus grands amis d'Ætius. Ce qu'ayant de long temps consideré le vindicatif Maxime, & ne cherchant que les moyens de contenter la sage Isidore, qui sans cesse luy estoit aux oreilles; vn iour tirant à part Thrasile l'vn des plus grands amis du grand Ætius, & qui pour lors auoit charge de la garde de l'Empe-

reur, il sceut de telle sorte luy remettre deuant les yeux la mort de son amy : la nonchalance, & le peu de courage de Valentinian, qui n'auoit iamais fait la guerre que de son cabinet, & la facilité qu'il y auoit de s'en vanger, qu'il le porta aysément à tout ce qu'il voulut : & non content de la vengeance, & passant plus outre, resolurent d'vsurper l'Empire, & que Maxime y estãt paruenu, en feroit si bonne part à Thrasile, qu'il auroit sujet de se contenter. Cette resolution estant prise, ils ne tarderent guere de l'executer : car Thrasile en trouua la commodité telle qu'il voulut, estant d'ordinaire prés de la personne de l'Empereur. Vn iour que Valentinian estoit à table, & qu'il mangeoit retiré, Thrasile & Maxime le tuerent miserablement, & l'Eunuque Heracle aupres de luy, non point tant pour s'estre voulu mettre en defence, que pour le conseil qu'il auoit donné à l'Empereur, quand la sage Isidore fut forcée. Ainsi mourut Valentinian apres auoir regné trente ans. Si i'eusse esté pres de sa personne, en cette occasion, il n'y a point de doute que i'y fusse mort, ou que ie l'eusse defendu : car encor que ce fut vne meschante action, que celle qu'il commit contre la sage Isidore ; si est-ce que ce n'est point au subiect de mettre la main sur son Seigneur, & qu'il doit biẽ essayer par toutes voyes, & par bon conseil de le retirer de son vice : Mais non pas de l'en chastier, & moins encores

d'oſter la vie à celuy pour lequel il eſt obligé de mettre la ſienne. I'eſtois pour lors au ſacrifice, auec la belle Eudoxe, où le tumulte fut ſi grand, qu'elle fut contrainte pour ſe ſauuer de la furie du Tyran, de ſe retirer hors de Rome: mais il fallut bien-toſt y retourner. Car Maxime ayãt commis cet homicide, ſe reſſouuint bien qu'il ne faut iamais faire vne meſchanceté à moitié, & pource ſe trouuant les forces entre les mains par le moyen de Thraſile, & de quelques autres dont il s'eſtoit acquis l'amitié, & de plus, tres-aſſeuré du conſentement du peuple, il ſe fit incontinent eſlire & proclamer Empereur, ce qui fut fait ſans que perſonne s'y oppoſaſt, pour le trouble en quoy toute la ville eſtoit. Iſidore fut incontinent aduertie, & par ſon mary, & par le bruit cõmun de la mort de Valentinian: Mais elle luy portoit tant de haine, qu'elle ne le pût croire mort auant que l'auoir veu: elle ſort donc de ſon logis, s'en va droit au Palais: & voyant le corps ſans teſte, ſe laue les mains de ſon ſang, & receut vn ſi grand contentement de ſa mort, que la ioye luy diſſipant entierement les forces & les eſprits, elle tomba morte de l'autre coſté: quãt à moy i'eſtois comme ie vous ay dit, auec la belle Eudoxe, & ne voulus la delaiſſer en vne fortune ſi eſtrange. Ie l'accompagnay par tout où elle voulut, trop heureux de luy pouuoir faire ſeruice, & de luy teſmoigner & mon affection, & ma fidelité.

Vous pourrois-ie dire amy Siluandre, combien de fois de peur ie la tins esuanoüie entre mes bras, combien de fois par mes ardans baisers, ie r'appellay son ame à moitié sortie de ce beau corps? Et combien de fois ie luy noyay le visage & le sein de mes larmes? La haste que nous auions euë de partir, estoit cause que nous estions presque seuls, & que la nuict nous perdant par les chemins, nous fusmes contraints de nous arrester dans vn bois, où cherchant l'endroit le plus caché, ie fis tout ce que ie pus, pour amoindrir l'incommodité du lieu sauuage. Elle n'auoit auec elle que ces deux filles, Olymbre & deux ieunes hommes, qui auoient accoustumé de nous suiure ordinairement, & qui furent assez empeschez à garder nos cheuaux: de sorte qu'il n'y eust toute la nuict aupres d'elle que ces deux ieunes Princes, Olymbre & moy. Ie me couchay en terre, & elle mit sa teste sur mon estomach, ses filles estoient à ses pieds, qui luy tenoient les iambes, & l'accommodasmes de cette sorte le mieux que nous peusmes. Nous faisions dessein de nous eschapper d'Italie, & d'aller en Constantinople trouuer Marcian, par ce qu'encores que nous sceussions que Maxime eust tué l'Empereur, (ayant fait faire ce meurtre par Thrasile:) si est-ce, que nous auions sçeu qu'il auoit pris le titre d'Auguste, & craignons qu'estant Empereur il ne voulut se venger sur elle, de l'iniure receuë

en la perſonne d'Iſidore. Quoy que cette nuict fut penible & pleine d'alarmes pour la belle Eudoxe, ſi auoüeray-ie n'auoir iamais paſſé vne plus douce nuict, car i'eus continuellement la main dans ſon ſein, & la bouche iointe à la ſienne. Amour ſçait quels furẽt mes tranſports, & combien de fois ie faillis de perdre tout reſpect. Elle le recogneut lors que ſentant ſes deux filles endormies, ie voulus couler vne main par la fente de ſa robbe, car me prenant doucement la main, elle ioignit ſa bouche contre mon oreille, & me dit le plus bas qu'elle put telles paroles: Et quoy, mon Cheualier, ne vous ſemble-t'il point que Dieu ſoit aſſez courroucé contre moy, ſans que vous attiriez ſur ma teſte par des nouuelles offẽces, de nouueaux chaſtimens? à ce mot elle ſe teuſt, & remit ſa teſte où elle la ſouloit auoir, me donnant vn baiſer, qui me rẽdit bien teſmoignage qu'elle m'aimoit, & moy, apres cette faueur, ioignant de meſme ma bouche contre ſon oreille, ie luy dis. Mais, ma belle Princeſſe, quelle offence ſeroit-ce, puis que vous n'eſtes plus à perſonne qu'à vous meſme? Voulez-vous, peut eſtre, que i'attende que vous ſoyez encore à quelqu'vn qui vous poſſedera deuant mes yeux? Eſt-il poſſible que vous-vous reſeruiez de cette ſorte pour ceux qui ne vous aimerent iamais? Elle à lors hauſſant ſa bouche contre mon oreille. Mon Cheualier, me dit-elle, n'offençons point

Dieu, ny mon honneur, & pour vous asseurer de la doute où vous estes, receuez le serment que ie vous fais. Ie vous iure Vrsace, par le grand Dieu que i'adore, que ie n'espouseray iamais homme que vous, & si ce que i'ay esté, me permettoit de pouuoir disposer librement de moy, ie vous prendrois dés à cette heure pour mon mary: Mais ie veux croire que vostre amitié est telle que vous ne voudriez pas, qu'ayant esté Imperatrice, ie vesquisse d'autre sorte, & tinsse vn moindre rang: peut-estre que la fortune disposera de sorte de vous, que ie pourray vous contenter auec honneur, & lors plaignez-vous de moy si i'y faux. Cependant viuez auec cette satisfaction que ie n'espouseray iamais personne si ce n'est vous, & pour asseurance de ce que ie vous iure, receuez ce baiser: & lors ioignant sa bouche à la mienne, elle demeura long temps collée dessus. Si cette asseurance me fut agreable, & si ie receus ce serment de bon cœur, iugez le gentil estranger, puis que ie n'auois iamais rien desiré auec tant de passion. Ie luy respondis donc de cette sorte. Ma belle Princesse, ie reçois cette promesse auec tant de remerciemens, & d'vne si bonne volonté qu'en eschange ie me donne entierement à vous, & vous proteste que iamais ie ne contreuiendray à cette donation: Mais permettez-moy aussi de iurer par ce grand Dieu, deuant lequel vous m'auez fait cette promesse, que si

iamais il aduient que par voſtre volonté ou autrement, quelqu'vn vous poſſede en qualité de voſtre mary, ie le feray mourir auec la maſme main que maintenant vous me tenez entre les voſtres, ſans que vous en puiſſiez eſtre offenſée contre moy, ny que vous diminuiez l'amitié que vous m'auez promiſe. Elle alors s'abouchant à mon oreille: Ie ne le vous promets pas ſeulement, me dit-elle, mais ie vous croiray pour traiſtre, & deffailly de cœur, ſi vous ne le faites: & à ce mot, elle ſe remit comme elle eſtoit, & paſſames la nuict comme nous l'auions commencée. Mais helas! ie ne iouïs pas long temps du contentement d'eſtre ſeul aupres d'elle, ny mon amy non plus, d'eſtre aupres de Placidie, car le lendemain ce Tyran Maxime voyant que Eudoxe & ſes deux filles s'eſtoient ſauuées, enuoya de tous coſtez pour nous attraper, & dépeſcha tant de gens, qu'en fin nous fuſmes rencontrez & ramenez vers luy quelque deffenſe qu'Olymbre & moy puſſions faire: qui apres auoir eſté bleſſez en diuers lieux, mais moy beaucoup plus qu'Olymbre, fuſmes en fin emportez vers ce Tyran, qui ne ſe contentant pas d'auoir tué Valentinian, & vſurpé l'Empire, voulut encores pour vne entiere vengeance, ou pluſtoſt pour rafermir ſon vſurpation, & luy donner quelque couleur, eſpouſer la belle Eudoxe: O Dieux, que ne fit elle point pour s'en empeſcher! mais, ô Dieux, que ne

reſſentis-ie point! I'eſtois de ſorte bleſſé que ie ne pouuois ſortir du lict, & entre les coups que i'auois, i'eſtois tres-mal d'vne iambe & du bras droit: Si bien que ie ne me pouuois aider ny de l'vn ny de l'autre. En fin le Tyran voyant qu'Eudoxe n'y vouloit point conſentir de ſa volonté, vſa d'vne ſi grande violence que dix ou douze iours apres la mort de Valentinian, il contraignit Eudoxe d'eſtre ſa femme. Ie ſceus ces nouuelles par Olymbre, qui eſtoit deſia preſque guery, & qui ne bougeoit le plus ſouuent du cheuet de mon lict. Et lors que nous ne ſçauions que iuger de cette action, & que nous eſtions preſque en doute qu'il n'y euſt du conſentement de cette Princeſſe, ie receus vne de ſes lettres, qui fut telle.

LETTRE
D'EVDOXE A VRSACE.

SI Eudoxe n'eſt miſerable, il n'y en euſt iamais au monde: Ie ſuis entre les mains d'vn Tyran, qui me force à des iniuſtes nopces. I'appelle le Dieu qui a ouy les ſermens que ie vous ay faits pour teſmoing que ie n'ay conſenty ny ne conſentiray iamais à ſa volonté: & que ie vous ſomme de la promeſſe que vous me fiſtes en meſme temps, ſi vous ne voulez que ie me plaigne autant de vous, que vous & moy auons d'occaſion de nous

douloir de la fortune, qui m'a laissé assez de vie pour me voir entre les mains de celuy qui me rauit tant iniustement des vostres ; & que particulierement i'en auray de vous accuser de faute d'affection si vous ne me tenez mieux parole que ie ne la vous tiens, puis que le desastre le veut ainsi.

Que n'eusse-ie point entrepris si la force eut esgalé ma volonté ? ou seulement si mes blessures me l'eussent permis ? Mais helas ! i'estois en estat que mal-aisément eusse ie peu faire mal à autruy, puis qu'il me fust impossible de m'en faire à moy-mesme, lors que pour ne voir Eudoxe possedée par ce Tyran, ie voulus me mettre le fer dans l'estomach. Et peut estre en fin i'y fusse paruenu sans mon cher Olymbre, qui plus soigneux de moy, que ie ne vous sçaurois dire, s'en prenant garde, m'ostoit toute sorte de moyen de me pouuoir offenser. Et puis me representoit tant de raisons pour me diuertir de mon dessein, qu'en fin il me retint en vie, iusques à ce que huict ou dix iours apres ces iniustes nopces, ie vis entrer dans ma chambre, la sage & belle Eudoxe : Elle auoit obtenu cette permission de Maxime, luy disant qu'il estoit bien raisonnable qu'elle me veid en mon mal, puis que pour la defendre, i'auois esté blessé de cette sorte : luy qui la vouloit gaigner par la douceur, s'il luy estoit possible, & qui n'auoit

point de soupçon de moy, tant nous auions vécu discretemẽt par le passé, & tant Isidoreauoit esté discrete & fidelle à sa maistresse. Elle vient donc me voir, & feignant qu'il ne falloit pas que beaucoup de personnes entrassent dans ma chambre, elle laissa toute sa suitte dans vne antichambre, & ne mena auec elle que Placidie la petite Princesse, sçachant bien qu'Olymbre l'entretiendroit & l'empescheroit de prendre garde à ce que nous dirions : Elle s'approche donc de mon lict, & s'assit au cheuet, & chacun s'estant retiré, elle voulut parler : mais elle demeura long temps sans le pouuoir faire. En fin voyant que les larmes mé sortoient des yeux, & que ie ne pouuois proferer vne parole, tournant sa chaire contre le iour, parce qu'elle n'auoit voulu passer dans la ruelle, elle se couurit & par son ombre me cacha presque entierement, de peur que ceux qui me seruoient, ne pussent remarquer nostre desplaisir. Nous demeurasmes encor quelque temps de cette sorte sans dire mot : Mais ayant repris vn peu de resolution, ie luy dis en fin ces paroles. A ce que ie vois, Madame, il n'y a personne qui ait perdu en cette fortune, que Valentinian, & Vrsace. Luy se voyant rauir la vie, son Empire & sa femme : & moy, les bonnes graces d'Eudoxe. Mais combien est plus douce la perte qu'il a faite, puis que mourant il a perdu tout le ressenti-

ment de son mal, au lieu que la vie m'est seulement demeuree pour ressentir mieux le mien, & pour me pouuoir dire le plus malheureux de tous les hommes qui viuent? Elle me respondit, premierement auec des larmes qu'elle ne peut retenir, & puis auec telles paroles. Vous aussi, mon Cheualier, vous-vous aidez à me donner de la douleur, & au lieu de soulager, & de plaindre mon mal, vous l'augmentez par vos reproches. Et bien, puis que vous en auez le courage, i'aduoüe que ie merite d'estre traittee de cette sorte, & que le Ciel ny vous, ne sçauriez augmenter mes ennuis: car tout ce qui me reste à souffrir, qui n'est plus que la perte de ma vie, ne me peut estre que soulagement, puis que ie cognois qu'Vrsace ne m'aime plus. O Dieu, m'escriay-ie tant haut que ie pus! transporté de l'offence que ces paroles me faisoient, & fus bien marry de m'estre escrié si haut, car deux ou trois personnes accoururent pour sçauoir que ie voulois, ausquels ie respondis que c'estoit vn eslancement que i'auois senty en la blesseure de mon bras, & que cela estoit passé; ils me respõdirent qu'il ne falloit point remuer, de peur d'offenser le nerf, qui estoit vn peu offensé, & lors s'estans retirez ie repris ainsi la parole. Comment Madame, Vrsace ne vous aime plus? vous le pouuez dire sans rougir, & vous ne craignez point que le Ciel vous punisse de l'outrage que vous me faictes? Vrsace ne vous aime

aime plus, Madame? & depuis quand auez vous recogneu ce changement en luy? Est-ce deuant que Valentinian soit mort? vous m'auez escrit le contraire, & vos lettres en ferõt foy en terre, & l'ame de la sage Isidore aux Cieux. Est-ce depuis sa mort? les promesses que vous m'auez faites, dont vous auez eu si peu de memoire, & celles que vous auez receuës de moy (desquelles ie me souuiendray bien mieux que vous) vous reprocheront que cela n'est pas. Mais ce sera peut-estre depuis l'outrage que vous m'auez fait, en vous donnant a ce cruel Tyran. S'il est ainsi, ç'a donc esté pour auoir veu que i'aye peu viure, apres auoir receu de vous vne si grãde offence: mais de cela vous en deuez accuser Olymbre, qui m'en a osté tous les moyens, & qui m'a fait entendre que vous le vouliez & me le commandiez ainsi. Que si la vie qui m'est demeurée, vous a donné cette creance, ie la vous feray perdre, aussi-tost que ie seray en estat de recouurer vn fer pour me le planter au cœur: Car aussi bien le veux-ie punir, cet inconsideré qu'il est, de vous auoir aimée, & d'auoir esperé que vous l'aimeriez aussi constamment que luy. Et si vous me voulez rendre quelque preuue, non pas d'amitié: (car ie n'en espere plus de la femme de Maxime) mais de compassion seulement: Et qui ie compassion doisie attendre de la femme d'vn Tyran? quelque recognoissance donc de n'estre pas entiere-

ment ingrate, donnez-moy vous-mesme le fer, que ie ne puis si promptement recouurer, afin que ie vous fasse voir que c'est la force, non la volonté qui me retient en vie, apres vn si grand outrage Elle alors vaincuë de ces paroles, & ne pouuant supporter que ie les continuasse, s'approchant dauantage de moy, me respondit de cette sorte. Quand vous auez dit, qu'il n'y auoit que Valentinian, & vous qui eussiez perdu en cette miserable fortune, i'ay creu que ne me mettant point du nombre, vous ne m'aimiez plus, puis que ie suis celle qui y ay fait la plus grande perte : n'ayant pas seulement esté priuée de la personne, & de la vie de mon mary, mais de moy-mesme, qui me vois en la possession de celuy, que ie hay plus que toutes les choses du monde, qui se doiuent le plus haïr. Oyant maintenant le contraire par vos paroles, & sçachant bien que vous auez touſiours esté tres-veritable, ie change d'opinion, & ne me dis plus si miserable, puis que ie sçay que vous m'aimez encores. Ie vous en dirois dauantage, si ie ne craignois que l'on prit garde à nos discours, & seulement ie vous veux coniurer par l'amitié que vous me portez, de croire que comme vous eustes demeuré par force en vie, que de mesme, c'est en despit de moy, que ie vis aupres de Maxime, que ie ne tiens non plus que vous faites pour Empereur : mais pour le plus cruel Tyran, qui fut iamais en Rome. Et si le

desir de vengeance & celuy de vous pouuoir rendre vn iour content de moy, ne me retenoit en vie, soyez certain que dés l'heure que pour ma deffence ie vous vis si cruellement blesser deuant mes yeux, & plus encores depuis la force qui m'a esté faite, ie serois sans doute dans le tombeau: Mais le Ciel qui est iuste, me promet que ie verray la vengeance du sang de Valentinian, & de l'outrage qui a esté faite à Vrsace & à cette miserable Eudoxe. Cependant contraignez vous, mon Cheualier, & vous gueriſſez, car il n'y a que ce seul moyen pour paruenir a ce que nous pretendons. Vous sçaurois-ie dire quel soulagement fut celuy que ie receus par cette declaration? Il fut tel que me resoluant de guerir pour faire promptement cette vengeance, il me sembloit que ie n'auois plus de mal: pour ce coup elle ne m'en voulut dire dauantage, estant contrainte de s'en aller, pour ne faire soupçonner nostre dessein. Mais deux ou trois iours apres qu'elle me vint reuoir, elle me fit entendre que Maxime auoit tué Valentinian, & que ç'auoit esté pour l'espouser, à ce que luy en auoit dit luy-mesme: dont elle estoit si offencée, qu'elle estoit resoluë de le faire mourir par quelque voye qu'elle peuſt rencontrer. Il faut, luy dis-je, ma Princesse, que vous ne faſſiez rien imprudemment, parce que si vous failliez vostre entrepriſe vne fois, il ne faut plus que vous esperiez de l'executer, outre le

danger en quoy vous vous mettriez, & puis vous me feriez vn trop grand outrage, si autre que moy mettoit la main dans le sang de celuy qui est parricide de mon Seigneur, & qui par violence vous a rauie. Mais voicy ce que ie iuge à propos. Valentinian, quelque temps auant qu'Attila tourna ses armes contre l'Italie, auoit fait la paix auec Genseric Roy des Vandales, & luy laissa l'Afrique, à condition qu'il fut son amy, & confederé. Ce Barbare a tousiours depuis fait paroistre qu'il aimoit l'Empereur, & ne s'est voulu allier auec ses ennemis, faites luy sçauoir la meschanceté de Maxime, le meurtre de Valentinian, l'vsurpation de l'Empire, la force qu'il vous a faite, & le sommez de l'amitié qu'il a promise à l'Empereur, par laquelle l'Afrique est sienne, & ne doutez point qu'il ne ne vous secoure: car encores qu'il soit Barbare, si est-il genereux, & telles nations font plus d'estat de conseruer l'amitié aux morts, que non pas à leurs amis viuants, leur semblant qu'il n'y a rien qui les y porte ny conuie, que la libre volonté qu'ils ont de maintenir leur promesse. Et toutesfois, afin que vous ne soyez pas deceuë en luy, tous ces Barbares sont auares de leur naturel: offrez luy l'Empire, & afin qu'il l'entreprenne de meilleure volonté, & auec plus d'asseurance, faites luy entendre les moyens que vous auez de luy donner l'Italie, & combien vous

y auez de seruiteurs, qui vous sont restez encores apres le parricide commis en la personne de l'Empereur: & quoy qu'il soit bien fascheux de voir vn Barbare estre Seigneur de l'Italie, si est-ce qu'il vaut mieux que cela soit, que demeurer sans vengeance, & mesme que Genseric estoit amy de Valentinian, & l'est de Marcian. Eudoxe ayant quelque temps consideré ce que ie luy disois, me respondit que toute la doute qu'elle faisoit en cet affaire, c'estoit de traitter auec le Vandale si secrettement, & promptement qu'elle le peut voir plustost en Italie que l'on ne sceut qu'il y vint: & qu'elle ne sçauroit, veu l'estat où i'estois, qui pourroit estre capable de faire ce voyage, que de retarder, elle aimoit autant mourir pour l'insupportable regret qu'elle auoit de coucher aupres de ce Tyran; que pour quelque temps elle s'en exempteroit, feignant d'estre malade: mais qu'à la longue cela ne pouuoit estre. Ie luy conseillay de continuer cette feinte, & que pour tromper les yeux de ceux qui regarderoient son visage, elle vsast de la fumee de soulfre tous les matins, la receuant & au visage & aux mains, mais qu'au commencement ce fut fort peu, afin qu'on ne s'estonnast de la voir si-tost changée, que cette fumée luy rendroit le teint si differēt de ce qu'elle l'auoit, qu'il n'y auroit personne qui creut sa maladie tres-grande. Que pour aller en Afrique mon

mal'heur m'en empeschoit pour lors, outre que i'auois fait vœu de ne sortir iamais d'Italie, que ie n'eusse fait mourir le Tyran: mais qu'elle se pouuoit fier de mon cher Olymbre, & que ie l'asseurois qu'il ne failliroit iamais à chose qu'elle luy commandast, & que ie luy respondois de son affection, de sa fidelité, & de sa capacité. Elle qui n'auoit desir semblable que de se venger, & sortir des mains de ce Tyran, s'en remit entierement à moy, & me pria de faire cette dépesche. Ie le fis, Siluandre, & Olymbre s'y monstra si sage, & si diligent qu'estant arriué à Carthage en moins de quinze iours, il disposa de sorte Genseric, fut à la vengeance, fut a l'vsurpation, & au pillage de Rome, que deux mois apres le Roy Vandale print terre en Italie, auec trois cens mille combattans qu'il auoit ramassé des Afriquains, des Mores ou des Vandales, dont toute la ville fut de sorte effroyée, & toute la Prouince, que chacun fuyoit dans les montagnes, & dans les bois & rochers: & parce que nous le solicitions de venir droit à Rome pour prendre le Tyran, il se hasta tant qu'il pût, sans s'amuser à point de villes le long de son chemin: dequoy Maxime prit vne telle fayeur, que sans faire aucune resistance, il permit à chacun de se retirer dans les montagnes & lieux plus cachez, & luy mesme s'en voulut fuyr comme les autres. I'estois guery en ce temps-là, & ne me ressen-

fois plus de mes bleſſeures, & n'euſt eſté que la belle Eudoxe me defendit de ne point executer mon deſſein, que le Vandale ne fut pres de Rome, afin d'eſtre plus aſſeuré : il n'y a point de difficulté que i'euſſe deſia mis la main ſur le Tyran. Et à ce coup voyant qu'au lieu de defendre l'eſtat qu'il auoit vſurpé, il le laiſſoit en proye à ces Barbares, i'eus peur qu'il ne ſe ſauuaſt, & que Genſeric ayant quitté l'Italie, il ne reuint encores en ſa tyrannie. Cela fut cauſe que ie me mis apres luy, auec quelques-vns de mes amis, & l'atteignis ſur le bord du Tibre, ainſi qu'il remontoit à cheual apres auoir repeu, pour faire vne grande traitte, & ſe ietter dans les montagnes: encores que ceux qui venoient auec moy fuſſent haraſſez du chemin que nous auions des ja fait, & d'vn nombre beaucoup plus petit, ſi fis-ie reſolution de le charger, & de ne le laiſſer point paſſer plus outre : Ie le deffie donc ſur la meſchanceté qu'il auoit faite, en la mort de l'Empereur, en l'vſurpation de l'Italie, & en la force commiſe contre la belle Eudoxe; & parce qu'il ſe ſentoit coulpable & de l'vn & de l'autre, il refuſa de venir aux mains auec moy, & voulut prendre la fuitte, dont les ſiens meſmes furent tant animez, que ſe ioignant preſque tous auec mes amis, ils coururent apres, & de fortune mon cheual allant plus viſte que les autres, ie l'atteignis le premier, & luy donnay vn ſi grand coup

ſur la teſte, que fuſt de peur ou autrement, il ſe laiſſa choir en terre, où incontinent ceux qui venoient apres moy, acheuerent de le tuer, tant chacun eſtoit animé contre ſa perfidie, & contre ſon peu de courage. Ainſi finit ce Tyran, tant hay des ſiens, que quand il fut mort ils le mirent en pieces, & les ietterent dans la riuiere, comme s'ils euſſent voulu effacer ſon offence de cette ſorte : mais toute l'eau du Tybre n'euſt ſceu lauer la moindre de celles qu'il auoit commiſes, fut contre l'Empereur, fut contre la belle Eudoxe, ou contre tout l'Eſtat.

Or ie vous ay raconté iuſques icy de miſerables accidens pour la belle Eudoxe, & pour moy : Mais ceux que i'ay maintenant à vous dire, ſont bien encore plus faſcheux. Car helas! ce ſont ceux qui m'ont reduit en l'eſtat où vous m'auez veu, lors que le Ciel tant inopinément vous a fait arriuer pour me ſauuer la vie, & quoy que ie n'y eſpere remede quelconque, que celuy que vous m'auez empeſché, ie veux dire la mort, ſi ne laiſſeray-ie de continuer pour ſatisfaire à la priere que vous m'auez faite.

Voila donc Genſeric arriué dans la ville, il y entra ſans trouuer reſiſtance, & ſans qu'vne ſeule porte ſe trouuaſt fermée. Eudoxe le reçoit, l'appellant du nom d'Auguſte, & luy dit, que l'Empire luy doit ſa liberté. Bref, luy rend tous les honneurs, & les remercimens qui luy

ſont poſſibles : mais ce courage barbare au lieu de s'amolir par ces faueurs, ſe rend plus altier & inſupportable. D'amy il deuint ennemy, & ſe porte non pas comme vn Prince appellé pour ſecourir vne Princeſſe affligée, mais comme vn conquerant qui a ſouſmis par armes, & apres vne longue guerre vne prouince ennemie. Il donne donc la ville en pillage, & ſans pardonner non plus aux choſes ſacrées qu'aux prophanes, il deſpoüille les temples de leurs vaſes, de leurs threſors, & des raretez dont la deuotion du peuple, & des EMPEREURS Romains les auoit enrichis par tant de ſiecles. ET apres que cette confuſion eût duré 15. iours, il courut vne partie de l'Italie, & vint iuſques à Parthenopé, où toutesfois il ne fit que perdre ſon temps, & gaſter le plat pays : & ſe voyant outré, s'il faut dire ainſi, de ſorte de deſpoüille il s'en retourna en Afrique, ayant chargé ſes vaiſſeaux de tout ce qu'il auoit trouué de rare dans la ville : Mais helas ! ne ſe contentant pas des choſes inanimées, il rauit encores les perſonnes qu'il iugea luy pouuoir eſtre vtiles, & entre les autres, ô Dieux ! il emmena la belle EUDOXE & ſes deux filles EUDOXE, & PLACIDIE : I'eſtois pour lors pres de cette Princeſſe deſolée, quand il luy manda qu'elle ſe tint preſte pour partir trois iours apres : ELLE tomba euanoüye, & peu s'en fallut qu'elle ne perdit la vie, & pleuſt à Dieu qu'elle & moy fuſſions morts à l'heure, pour le moins elle n'auroit

point eſté captiue, & ne ſerois pas demeuré en Italie, lors que l'on l'emmena en Afrique. O Dieux, comment puis-ie me reſſouuenir de cét accident ſans mourir? Ie ſors de Rome auec quelques-vns de mes amis, ſans dire à perſonne mon deſſein, nom pas meſme à mon cher Olymbre, à qui ie ne pûs parler en partant, parce qu'il eſtoit aupres de Genſeric, qui l'auoit pris en amitié depuis ſon voyage d'Afrique, & par le commandement d'Eudoxe il ne bougeoit guere d'aupres de luy, afin de conſeruer la ville le plus qu'il luy eſtoit poſſible, d'autant qu'à ſa requeſte il faiſoit pluſieurs graces à diuerſes perſonnes. I'enuoyay depuis vers luy, afin qu'il aſſeuraſt Eudoxe que ie la ſortirois des mains de ces Barbares, ou ie mourrois en la peine. Elle qui auoit vn iugement fort ſain, cognuſt bien que mon entrepriſe eſtoit impoſſible, pour le grand nombre de ſoldats que Genſeric auoit amené, qui paſſoient trois cents mille hommes: & ſi elle euſt ſceu en quel lieu i'eſtois, c'eſt ſans doute qu'elle m'euſt defendu d'executer ce deſſein: mais pour n'eſtre ſurpris des Vandales, ie ne demeurois iamais vne nuict entiere en vn lieu. Ie r'amaſſay enuiron mille cheuaux, & ſi i'euſſe eu plus de loiſir, peut-eſtre euſſe-ie fait vne telle armée que ces Barbares ne s'en fuſſent pas tous allez en Afrique ſi chargez de nos deſpoüilles, ſans pour le moins eſprouuer combien peſent

les coups des soldats Romains. Mais ie n'eus que huict iours de loisir, & toutesfois ne pouuant souffrir que l'on emmenast Eudoxe, ie resolus de combattre vne si grande & espouuantable armée, auec vne si petite trouppe, faisant mon conte que ie mourrois les armes en la main, pour vn sujet si honorable, que iamais ma vie ne sçauroit estre mieux employée. Il aduint toutesfois autrement, car m'estant embuscheé dans vn bois qui est sur le chemin d'Hostie, ie vis passer vne partie de l'armée en assez mauuais ordre, mais d'autant que ie ne voulois qu'Eudoxe, i'attendis iusques à ce que ie vis venir quelques chariots; dans lesquels i'apperceus des Dames, & pensant que ce fussent celles que ie demandois, ie donnay courage à ceux qui estoient aupres de moy, les asseurant que i'auois vne grande intelligence dans l'armée des ennemis par le moyen d'Olymbre, duquel ils sçauoient la faueur, & que nous ferions auiourd'huy vn acte digne du nom Romain. A ce mot poussant mõ cheual, & eux me suiuãs d'vn grand courage, nous chargeons ces chariots, à la garde desquels il y auoit plus de dix mille Barbares: ie ne vous raconteray pas par le menu de quelle sorte cette charge fust faite, car cela n'importe de rien. Tant y a que nous les desfismes, & que si Eudoxe eust esté où ie pensois qu'elle fust, c'est sans doute que ie la deliurois des mains de ces Barbares: mais le malheur vou-

lut, qu'elle estoit encore derriere, & que les Dames que i'auois veuës, estoient de celles qui estant prises & dans la ville & par la campagne, estoient emmenées auec le reste du butin en Afrique. O Dieux, quel regret fut le mien quand ie vis mon entreprise faillie! & que i'auois toute l'armée sur les bras: car à ce tumulte l'auantgarde recula, & l'arrieregarde s'auançant, se ioignit presque au gros de la bataille qui n'estoit pas encores passée, de sorte que ie fus enuironné de tous costez d'vn si grand nombre d'ennemis, que nous fusmes tous desfaits. Quelques-vns se sauuerent, mais la plus grãde partie y demeura: quant à moy ie demeuray parmy les morts, & fus despoüillé comme tel, & cela fut cause de mon bien: Car mes habits estans portez par vn soldat, Eudoxe les recognut, & les monstrant à Olymbre qui ne l'abandonnoit point, tout ce qu'elle pût dire ce fut, Vrsace en fin a trouué le repos que la fortune luy a tousiours refusé. Et à ce mot s'esuanoüit dans la lictiere où elle estoit. Olymbre courant apres celuy qui portoit mes habits, s'enquist de luy où il les auoit pris, & luy ayant dit l'endroit, il partit incontinent, & chercha tant qu'il me trouua. Quels furent les regrets que son amitié luy fist faire? Il n'y a personne qui les puisse redire. Tãt y a qu'ayant eu permission du Vandale de me rendre les derniers deuoirs, il s'en reuint à Rome où il me fit rapporter, n'ayant osé asseurer

ma mort à la belle Eudoxe, qui toutesfois ne luy fut cachée par Gēseric, à ce que depuis nous auons sceu. Tant y a que me faisant porter sur des brancards, ie ne sçay si ce fut que le marcher des cheuaux, qui par le branlement esmeut mes sentimens, ou qu'estant couuerts de quelques habits, la chaleur qui n'estoit point encor esteinte du tout en moy, reprit force peu à peu, tant y a que ie donnay signe de vie. Olymbre qui auoit continuellement l'œil sur moy, s'en prit garde incontinent, & plein d'vne ioye incroyable, me fit mettre dans la premiere maison qu'il rencontra, où il me secourut de sorte, qu'en fin ie reuins de ce long esuanoüyssement. Vous pourrez mieux sçauoir de luy, amy Syluandre, que ie ne vous sçaurois dire, quel extreme contentement fut le sien, quand apres m'auoir pleuré mort, il me reuit en vie. Ceux qui le virent en cét estat, iugerent bien que sa vie ne luy estoit pas plus chere que la mienne: & toutesfois nous eussions esté & l'vn & l'autre beaucoup plus heureux si mes iours eussent esté finis en cette rencontre; car ie n'eusse point eu les desplaisirs que l'absence & le rauissement d'Eudoxe m'ont depuis rapportez, & Olymbre ne seroit point separé de sa chere Placidie, ny Eudoxe abandonnée d'Olymbre, duquel elle eust receu plusieurs seruices en cette occasion: sans cette vie miserable qui ne m'est restée que pour vn plus grand malheur. Cette conside-

ration fut celle qui me fit resoudre à la mort; aussi-tost que ie sceus que ce perfide Genseric l'auoit emmenée auec ses deux filles: Mais l'extreme soin que mon amy auoit de moy, m'empescha d'executer ce genereux dessein, tãt que mes playes me retindrent dans le lict. Ce qui fut cause qu'aussi-tost que ie fus guery, & que ie pus monter à cheual, ie me deirobay le plus secrettement de luy qu'il me fut possible, & prenant le chemin de Toscane, ie me cachay dans les montagnes de l'Apennin, faisant dessein d'y mourir, à faute de manger, ou d'autre incommodité: ne voulant respandre mon sang pour n'offenser le grand Dieu qui punit les homicides: Mais lors que la longueur de ce dessein me fit resoudre à vne plus prompte mort, & que perdant toute sorte de consideration du du Ciel, ie me voulois ouurir le cœur auec vn glaiue, mõ cher Olymbre suruint qui m'arresta le bras, & me redonna la vie pour vne seconde fois. Et lors que ie m'en opiniastrois, & m'efforçois d'effectuer cette derniere resolution, il suruint vn ieune homme, qui par sa beauté & par sa sagesse, nous fist croire qu'arriuant si à propos, c'estoit vn messager du grand Dieu qui estoit enuoyé pour me diuertir de ce dessein. I'aduouë qu'au commencement ie le crûs, & que me rendant du tout obeïssant à ses paroles, ie perdis pour lors cette volonté de me faire mourir, esperant receuoir de luy quelque tres-

grand & incroyable secours, & que deceu de cette sorte, nous nous retirasmes tous trois en la plus proche ville pour panser Olymbre d'vne grande blessеure que ie luy auois faite en la main, quand il me voulut oster le fer duquel ie me voulois tuer.

Mais quand ie sceus que ce ieune homme estoit Seguſien comme vous, & qu'il estoit arriué au lieu ou i'estois par hazard, i'aduoüe que ie pris vne plus forte volonté de mourir qu'auparauant, & l'euſſe fait ſans ce ieune homme qui s'appelloit Celadon, comme depuis il me dit, qui me repreſenta tant de raiſons, qu'en fin ie reſolus d'attendre la gueriſon d'Olymbre. Il y auoit en ce lieu vn vieux & ſage Chirurgien qui panſoit la bleſſeure de mon amy, auquel l'aage & les voyages qu'il auoit faits en diuers lieux, auoient appris beauoup de choſes : c'eſtuy-cy ne vint pas ſouuent où nous eſtions, ſans prendre garde à noſtre triſteſſe, & parce que d'vne parole à l'autre, on vient quelquefois à deſcouurir beaucoup de ſecrets qu'on voudroit tenir cachez, ie ne pûs ſi bien me diſſimuler, qu'il ne recognut en partie le deſſein que i'auois.

Cela fut cauſe qu'vn iour voyant que la bleſſeure de mon cher Olymbre ne le pouuoit plus conuier de nous venir viſiter, eſtant preſque guerie, il me tira à part & me tint ce langage : Seigneur, ne trouuez eſtrange ſi ie

me meſle de vous donner vn conſeil que vous ne me demandez pas: Mon aage, voſtre merite & ce que ie dois au grand Dieu m'y conuient. Prenez-donc en bonne part ce que ie vous vay dire. I'ay recogneu que vous eſtes ſaiſi d'vne ſi grande triſteſſe, que vous deſſeignez contre voſtre vie, ne le faites pas, car le grand Dieu punit tres-rigoureuſement, apres leur mort, les homicides d'eux-meſmes; outre que c'eſt vn defaut de courage que de ſe tuer, pour ne pouuoir ſupporter les coups du deſaſtre; & tout ſemblable à celuy qui s'enfuyroit le iour d'vne bataille, de peur des ennemis: car ceux qui ſe donnent la mort pour quelque deſplaiſir qu'ils preuoyent, ou qu'ils ſouffrent, s'enfuyent veritablement de ce monde à faute de courage, & pour n'oſer ſouſtenir les coups de la fortune. Ce n'eſt pas à dire pour cela que les hommes, comme eſclaues, ſoient obligez d'endurer toutes les indignitez que cette fortune leur fait, ou leur prepare: Car le grand Dieu les ayme trop pour les auoir ſouſmis à cette miſere. Mais il leur a donné le iugement & la prudence pour faire cette eſlection auec vne bonne & ſaincte raiſon, Et parce que l'homme preuenu de ſa paſſion ne ſçauroit ny bien iuger, ny bien eſlire, il l'a rendu accompagnable, & luy a donné vn naturel qui ayme la ſocieté, afin que s'eſliſant vn ou pluſieurs amis, il leur demande conſeil lors

lors qu'il voudra disposer, non seulement de sa vie & de sa mort, mais de toutes autres affaires d'importance. Et d'autant que les amis sont le plus souuent interessez en ce qui touche le bien ou le mal de la personne qu'ils ayment: Ce grand Dieu ne voulant point laisser encor en cecy l'homme sans vne bonne guide, luy a donné des Iuges & des Roys qui en ordonnent ainsi qu'ils trouuent à propos; pour nos diffensions qui touchent le bien, ou quelque offense receuë.

Le Senat y pouruoit tres-sagement: mais pour les outrages de la fortune, parce qu'elle a touſiours esté tant aymée du peuple & de l'Empire Romain, il n'en a pas voulu estre le iuge, cognoissant bien que comme les amis sont interessez en la cause de leurs amis, il ne pouuoit que iuger fauorablement, & à l'aduãtage de la fortune. Toutesfois ce grand Createur des hommes qui les ayme comme ses enfans, les a voulu pouruoir de tout ce qui estoit necessaire pour viure & mourir en hommes; & pour ce sujet a inspiré ces grands & prudens Massiliens de s'en establir les Iuges, leur semblant que la mort n'estant point vn tort, ny vn outrage, mais vn tribut de nature, c'est faire tres-iniustement & tres-laschement de refuser le remede à ceux qui auec raison le demandent; que le temps en fin ne peut nier à leur aage, & pourtant il y a vn lieu public en leur ville, où ils gar-

dent du poiſon meſlé auec de la figuë, qu'ils donnent a boire a celuy qui veut mourir, ſi toutesfois le Conſeil des ſix cents iuge, que les raiſons ſoient bonnes pour leſquelles il deſire la mort.

Ie vous donne cet aduis, Seigneur, afin que ſi le deſaſtre vous pourſuit iniuſtement, vous puiſſiez iuſtement ſortir de ſa Tyrannie, par l'aduis de tant de perſonnes eſtimées, ſages & prudentes. Et quant à moy, afin que vous ne penſiez pas que ie vous donne vn conſeil que ie ne vueille prendre, ie ſuis reſolu de partir dans peu de iours, pour les aller trouuer, afin de clorre heureuſement ma vieilleſſe, y eſtant toutesfois pouſſé par vne contraire opinion à la voſtre, car ayant veſcu vn ſi long aage qui eſt de quatre vingts & dix-neuf ans, auec toute ſorte de felicité, ſelon ma condition, à ſçauoir riche des biens de fortune autant qu'autre de mon eſtat, heureux en enfans, bien-aymé de tous mes voiſins, eſtimé de chacun; ie ne ſuis pas reſolu d'attendre la cantieſme année, pour dõner loiſir au deſaſtre de me faire mourir malheureux: Ayant appris que ſi Priam fut mort quelque temps auant la perte de ſa ville, il euſt eſté le plus grand Prince de l'Aſie.

Ce bon vieillard me tint ces paroles, qui ne firent pas vn petit effet en moy, car auſſi-toſt m'approchant d'Olymbre, ie luy en fis le recit, & preſque en meſme temps nous reſolumes

tous trois de venir enſemble en ce lieu, pour de compagnie mettre fin à nos iours. Mais le Ciel ne l'a pas voulu, le faiſant mourir lors que vous nous auez ſecourus, & parce que ces deux femmes que vous auez ſauuées, ſont deux de ſes filles plus aymées, qui eſtoient venuës pour luy clorre les yeux, ſi de fortune le Conſeil des ſix cents luy euſt accordé le poiſon ; nous auons penſé d'eſtre obligez de les aſſiſter en cet accident, & de ne les point abandonner, iuſques à ce qu'elles ayent trouué le corps de leur pere, & rendu ce dernier deuoir à celuy qui n'eut iamais infortune durant ſa vie, afin que meſme apres ſa mort il ſoit ſi heureux, que d'eſtre enterré par les mains de ſes enfans. Et apres nous auons fait deſſein de les renuoyer à nos deſpens, auſſi-toſt que nous aurons eu nouuelle de Rome Mais pour ce qui nous concerne, nous ſommes reſolus d'acheuer noſtre deſſein, & ne retardons de nous preſenter deuant le Conſeil, que pour faire paroiſtre que la perte des biens, ny de naufrage ne nous ont point donné cette volonté, eſtant plus riches, puis que le Ciel le veut, de grandes terres & poſſeſſions que de contentement, & pour cette occaſion nous auons enuoyé en nos maiſons pour faire venir nos eſclaues & ſeruiteurs, auec vne partie de nos biens.

Vrſace finit de cette ſorte, me laiſſant infiniment touché de compaſſion pour ſa fortune, &

pour celle d'Eudoxe; & luy ayant respondu que i'en auois veu plusieurs qui auoient fait la requeste du poison au conseil des six cens, auſquels on l'auoit accordée, & refusée à d'autres; il me pria de les tenir secrets, de peur que s'il y auoit quelques amis de Maxime, ou quelqu'vn outragé de Genseric, il ne les preuint, & leur empeschaſt de mourir de leur volonté: Et apres s'enquirent comment la requeste se deuoit presenter, en quels termes, & quelles ceremonies il y falloit faire. Ie leur respondis que la chose estoit fort aisée, & qu'il ne falloit s'addresser qu'au Magistrat particulier, auquel on donnoit la requeste qu'il rapporteroit au conseil des six cents, & qu'il ne falloit y nommer personne, afin que sans esgard des qualitez, ils puſſent mieux iuger, & que la requeste deuoit estre telle.

REQVESTE

Qui se presente au Conseil des six cents, demandant le poison.

LE ſouuerain Conſeil des ſix cents, eſt requis d'accorder au ſuppliant, le fauorable ſoulagement des miſeres humaines en vertu des ſages & genereuſes Loix des Maſſiliens, ordonnez Iuges en terre entre la fortune & les

hommes. Et pour cet effet luy soit donné vn iour pour deduire ses raisons par deuant eux. Ainsi se conserue & s'augmente leur grandeur.

Ils m'en demanderent copie, afin de n'y point faillir, & la leur ayant promise, ie continuay. Apres, leur dis-ie, on vous assignera le iour, & deuant eux vous deduirez les occasions qui vous conuient à vouloir mourir ; sans toutesfois que vous soyez obligé de dire vostre nom, ny d'autre, que vous alleguiez en vostre discours, qui doit estre fort clair & de peu de mots : & croyez que si c'est chose iuste, ils vous accorderont ce que vous requerez. Ie vis bien à ces dernieres paroles qu'Vrsace vouloit mourir, car ie lisois à ses yeux le contentement de son ame : Mais ie cognus bien aussi qu'Olymbre n'y estoit poussé que de la seule amitié qu'il portoit à son compagnon, duquel il ne se vouloit point separer.

Or quelques iours s'escoulerent de cette sorte, au bout desquels ils eurent nouuelle d'Italie, telle qu'ils attendoient, par vn vaisseau qui leur apporta grande quantité d'esclaues, de seruiteurs & de richesses. Il faut que i'abbrege ce long discours. Toutes choses donc estant prestes, ils me prierent de les accompagner deuant les Iuges, & leur rendre ce dernier & pitoyable office. Ie le fis à regret, car ie les ay-

mois,& voyant la volonté qu'ils auoient,ie craignois que le Conseil trouuast leur demande iuste Ils presentēt-donc leur requeste, & sont assignez au troisiesme iour d'apres, car c'estoit le terme qu'ils donnoient pour changer d'aduis: Mais Vrsace constant & ferme en cette opinion se trouua dés le matin deuant eux auec Olymbre, tous deux bien vestus & bien accompagnez, & estans appellez dans le Conseil, & enquis du subiet qu'ils auoient de vouloir mourir: Vrsace parla briefuement de cette sorte.

DEMANDE D'VRSACE.

IE veux mourir, Seigneurs Massiliens, par ce que la vie m'est desagreable, inutile, & honteuse : Desagreable, d'autant qu'aymé & Amant d'vne tres-belle, & tres-vertueuse Dame, elle m'a esté enleuée & emmenée esclaue en pays estranger : Inutile, parce que ce rauisseur est infiniment puissant par dessus toutes mes forces : Et honteuse, d'autant qu'ayant mille fois iuré à cette belle Dame de ne souffrir, tant que ie serois en vie, qu'il luy fust faict outrage ; ce m'est vne honte extreme de viure & ne la secourir pas. Or le grand Dieu n'ayant donné la vie aux hommes que pour leur bien, il n'est pas raisonnable qu'elle me demeure seulement pour mon mal. C'est pourquoy ie me presente de-

uant vous, ſages Seigneurs, pour obtenir le ſoulagement que vous ne refuſez point aux miſerables, & croyez que vous ne l'accorderez iamais à perſonne plus affligée, ny qui le deſire dauantage.

Vrſace parlà de cette ſorte, qui fit tourner les yeux de chacun ſur luy, admirant ſa conſtance, & la fermeté de ſa parole, car iamais il ne chãgea de voix ny de couleur. Et peu apres Olymbre ſe deſcouurant la teſte, dit ainſi.

DEMANDE D'OLYMBRE.

IE veux mourir, Seigneurs Maſſiliens, pour les meſmes raiſons que mon amy vous a deduittes, par ce que comme luy i'ay perdu celle que i'aymois: Et de plus, parce que ie vois qu'il veut mourir: Car l'aymant plus que tout ce qui eſt en l'Vniuers, ie ne puis ny ne dois conſentir qu'il ſe ſepare de moy. Ie ne puis, d'autant que l'amitié n'eſtant qu'vne vnion de deux volontez, ie n'aymerois point, (& cela eſt impoſſible) ſi ie conſentois à ceſte deſ-vnion. Et ie ne dois, parce que c'eſt contre le deuoir d'vn homme d'honneur, de ceſſer d'aymer, ce qu'auec raiſon il a commencé d'aymer. Or toutes raiſons m'ont contraint à cette amitié: car il eſt vertueux, bon amy, & ie luy ſuis obligé de la

vie. Ne ſeroit-ce contreuenir à toutes raiſons, ſi ie defaillois en cette amitié? C'eſt pourquoy, ſages Seigneurs, puis que le Ciel vous a eſtablis pour le ſoulagement des affligez, ne m'en refuſez point le remede, afin de ne contreuenir à vos loix & ordonnances, que par tant de ſiecles vous auez iugées ſi iuſtes & ſi ſainctes.

Chacun certes admira la reſolution de cet amy, & n'y euſt celuy qui ne deſiraſt d'eſtre le tiers pour participer au bon-heur d'vne telle amitié. Le Conſeil cependant, apres auoir longuement diſputé, demeura en doute ſi l'on deuoit leur accorder ou refuſer ce qu'ils demandoient, iuſques à ce que le principal du Conſeil par l'aduis de tous, demanda à Vrſace, s'il vouloit permettre à ſon amy de mourir. A quoy il reſpondit que non. Et pourquoy? adiouſta le ſage Maſſilien. Parce, reſpondit Vrſace, qu'il doit viure pour ſoulager, ainſi qu'il ſe peut, l'infortune de ſa Dame, & de la mienne. Et vous, continua-t'il, auez-vous permiſſion de celle que vous aymez, de vous oſter la vie, ne la pouuant ſecourir en cette infortune? Ie ne l'ay point, dit Vrſace, d'autant que depuis ce malheur ie ne l'ay point veuë: mais ie m'aſſeure biẽ que ſon cœur genereux y conſentira, & que ſi elle eſtoit en ma place, elle vous feroit la meſme requeſte que ie vous ay faicte. Les Seigneurs du Conſeil alors diſputerent entr'eux fort long temps, ſans

qu'on les peuſt entendre. En fin les voix ayant eſté recueillies par le principal, & s'eſtant remis en ſa place, il profera d'vne voix graue & aſſez haute, telles paroles.

IVGEMENT

du Conſeil des ſix cents.

VEV les Requeſtes à nous preſentées par ces deux ſuppliants, pour obtenir le ſoulagement des miſeres humaines : Le Conſeil ordonne auant qu'accorder la premiere, que le ſuppliant aura permiſſion de la Dame qu'il aime, de pouuoir diſpoſer de ſa vie : auec laquelle reuenant, ſon deſir ſera contenté. Et pour l'autre, ſon amy ne voulant conſentir à ſa mort, il eſt declaré incapable d'obtenir cette grace. Et cela, d'autant que l'vn & l'autre ſont Amants & aymez, & que l'Amant ne doit pas viure pour ſoy, mais pour la perſonne aymée : & par conſequent ne peut, ny ne doit diſpoſer de ſa vie, ſans la permiſſion de celuy à qui elle eſt.

O Dieu, s'eſcria Vrſace ! ayant ouy cette ordonnance, combien ay-ie encores à paſſer de triſtes iours, & de faſcheuſes nuicts? Et faiſant vne grande reuerence à ces Seigneurs, il ſortit du Conſeil, ſi affligé de n'auoir peu obtenir ce

qu'il demandoit, qu'il faiſoit eſtonner chacun de ſa conſtance, & ferme reſolution à la mort. Olymbre n'en eſtoit pas de meſme, qui n'auoit deſiré de mourir, que pour l'accompagner, & qui eſtoit bien aiſe du deſny que l'on leur auoit fait à tous; car il n'euſt pas volu que c'euſt eſté à luy ſeul. Ils ſe retirerent donc en leur logis accouſtumé, où apres s'eſtre plaints de la fortune, qui oſtoit la volonté à ces ſages Maſſiliens, de leur accorder ce qu'ils ne refuſoient aux plus miſerables: le bruit s'eſpancha non ſeulement par la ville, mais par toute la contrée, que deux grands perſonnages Romains, eſtoient venus expres pour demander le poiſon. Cela fut cauſe qu'entre les autres, il y eut vn grand Aſtrologue, qui deſireux de les cognoiſtre les vint viſiter. Cet homme eſtoit vieil, & auoit veſcu pres de trois ſiecles, ie veux dire des noſtres, s'eſtant touſiours adonné à cette ſcience, auec tant d'eſtude, qu'il eſtoit reüſſi admirable en ſes predictions. Celuy-cy eſtant donc aduerty de leur deſſein, craignant que leurs courages fuſſent tellement diſpoſez à la volonté de mourir que le poiſon leur eſtant refuſé, ils ne recouruſſent au fer, il deſira de les conſeiller ſelon que ſa ſcience le luy pourroit permettre; Et en ce deſſein les vint trouuer vn matin qu'ils eſtoient ſeuls dans leur chambre. Il voulut y eſtre conduit par moy, parce que nous auions quelque cognoiſſance à cauſe de mes eſtudes.

Ie ne vous diray point les discours particuliers qu'ils eurent: car ils seroient trop longs: tant y a qu'ayant sceu le poinct de leur natiuité, leur ayant long temps consideré le visage & les mains, & ayant ietté quelques figures sur vn papier qu'il separa & puis reioignit ensemble, il leur tint telles paroles. Seigneurs, viuez & vous conseruez à vne meilleure saison que le Ciel vous promet: Vous, dit-il, s'addressant à Vrsace, vous recouurerez celle que vous auez perduë, par le moyen de l'homme que vous aimez le plus au monde, & plein de contentement, la possederez à longues années dans la mesme ville où vostre Amour a pris naissance. Et vous, dit-il, se tournant vers Olymbre, vous espouserez celle que vous aimez, la ramenerez en sa patrie auec sa mere, & ne mourrez iamais que fait Empereur, vous n'ayez commandé à l'Empire d'Occident. Ces choses que ie vous dis sont infallibles, & rien ne les peut diuertir.

La reputation de cet homme eut vne grande force sur Vrsace, & plus encores les particularitez de sa vie passée, qu'il luy dit, & qu'il ne pouuoit auoir sceuës, que par sa doctrine: de sorte qu'il resolut de le croire, & de suiure le conseil qu'il luy donneroit. Et se descouurant à cette occasion entierement à luy, le pria par le grand Dieu qu'il adoroit, de le vouloir assister de son aduis. Et lors il luy proposa la haine de Gense-

ric, & le danger qu'il y auoit pour luy, de s'en aller en Afrique. Il faut, dit-il, que vous renuoyez en Italie tous vos domeſtiques, & que vous faſſiez ſemblant de vous tuer, afin que le bruit s'en eſpande par tout: & puis de là à quelques iours, vous vous deſguiſerez ou en eſclaue ou autrement, & vous mettrez au ſeruice de voſtre amy, qui vous emmenera en Afrique, où meſme il le racontera à Genſeric: & ne doutez point que de cette ſorte demeurant incognu, vous ne paruenez à ce que vous deſirez. Ie vous conſeillerois bien d'aller en Conſtantinople, attendre qu'Olymbre vous y allat trouuer auec Eudoxe & Placidie, car ie voy bien par mes obſeruations qu'il les y doit conduire: Mais trois occaſions me font vous dire, que vous deuez aller en Afrique. La premiere, parce que ie preuoy qu'il faut que vous ſoyez tenu pour eſclaue, & que vous ne le pouuez éuiter: L'autre, que peut eſtre le ſeiour vous ſeroit bien ennuyeux d'attendre ſi long temps ſans voſtre amy, & ſans voir celle que vous aimez. Et la derniere, afin que vous aſſiſtiez de conſeil Olymbre, qui en aura bien affaire aux occaſions qui ſe preſenteront, & deſquelles il n'eſt pas à propos qu'il ſe declare à perſonne: Outre, qu'il eſt neceſſaire pour oſter à Genſeric tout ſoupçon, & toute la mauuaiſe volonté qu'il pourroit auoir conceuë contre Olymbre, que l'on faſſe courir le bruit que vous eſtes mort:

que ſi vous demeuriez en Grece ou en Italie, il ſeroit impoſſible que quelqu'vn ne vous deſcouurit. Ainſi les conſeilla ce ſage, & apres les auoir laiſſez en la garde de Dieu, ſe retira en ſa maiſon.

Vrſace, ayant longuement debatu en luy-meſme, ce qu'il auoit à faire, ſe reſolut en fin de l'obſeruer de poinct en poinct, & pour ce vn ſoir ayant accommodé le long de ſon coſté vne veſſie pleine de ſang, il s'alla promener ſur le bord de la mer auec la plus-part de ſes domeſtiques, & pluſieurs de ceux de la ville, où apres auoir fait quelques diſcours de ſes miſeres, & s'eſtre pleint du dény qu'on luy auoit fait du poiſon, feignant de ne vouloir plus viure, il ſe mit vn couſteau dans le coſté, d'où le ſang ſortit en telle abondance, que chacun creut qu'il eſtoit mort: Mais ſe démeſlant de nous, il ſe ietta de furie dans la mer, nous laiſſant ſa robbe entre les mains, à Olymbre, & à moy, qui faiſions ſemblant de le vouloir retenir. Il eſtoit entre iour & nuict, & il ſçauoit fort bien nager: De ſorte que plongeant, & s'en allant fort loing entre deux eaux, nous le perdiſmes incontinent. Ie ne vous diray point l'eſtonnement de chacun, ny les plaintes qu'Olymbre faiſoit, afin de mieux faire croire la mort de ſon amy: Tant y a, que diſant alors ſon nom, la nouuelle en fut diuulguée par tout. Cependant ie m'en allay où ie ſçauois qu'il ſe deuoit

retirer, & luy portant des habits d'eſclaue, le fis coucher dans vne pauure maiſon, où ie l'accommoday de tout ce que ie pûs. Il aduint qu'Olymbre le lendemain faiſant ſemblant de chercher le corps de ſon amy, trouua celuy du vieil Myre, pere des deux filles qui eſtoient retirees auec luy, & le leur remettant entre les mains, elles luy rendirent les derniers deuoirs de la ſepulture, comme ſi le Ciel n'euſt pas meſme voulu que cet heureux vieillard euſt eſté priué de quelque heur qui peut arriuer aux hommes; meſme apres leur mort. Sur ſon tombeau à la requeſte de ſes ſages & honneſtes filles, ie fis ces vers.

EPITAPHE

D'VN HOMME HEVREVX.

ENfant chery de tous, nourry de pere, & mere
Ieune ſans point de peine, & ſans mauuaiſes mœurs,
Puis homme i'ay veſcu, ſans fortune contraire:
Et vieux ſans maladie: à la fin ſi ie meurs,
C'eſt que la mort à tous eſt choſe neceſſaire:
Paſſant ne trouble point maintenant mon repos:
Et toy Terre, à iamais ſois legere à mes os.

Quelques iours apres, Olymbre renuoya en

Italie tous ſes domeſtiques & ceux d'Vrſace, & meſmes les deux filles du bon Myre, auſquelles il fit de grands biens: & prenant d'autres ſeruiteurs, s'en alla auec ſon amy, déguiſé en eſclaue en Afrique, non pas ſans m'y vouloir mener: Mais mon deſſein n'eſtant point de deſobeir à celuy qui m'auoit nourry, ie ne voulus diſpoſer de moy ſans ſa volonté.

Voila, Madame, dit Siluandre, s'addreſſant à Leonide, ce que i'ay ſceu de la fortune d'Vrſace, qui à la verité meritoit bien toute ſorte de contentement, pour la fidelité qui eſtoit en luy. Leonide voulut reſpondre, lors que Hilas ſe leuant de ſon ſiege: Voila, dit-il, le plus vray fol, qui fit iamais profeſſion d'aimer. Comment, continua-t'il? auoir ſeruy toute ſa vie, pour n'en auoir autre contentement, que d'eſtre appellé mon Cheualier, & la nommer ma belle Princeſſe, ou d'en auoir ſeulement quelque miſerable baiſer? Et cependant auoir couru tant de fortune de ſa vie, & reſpandu tant de ſang, auoir demandé le poiſon: & bref s'eſtre rendu eſclaue? Ie conclus quant à moy, que le Ciel a eſté tres-iuſte de le traitter ainſi, & qu'auec raiſon il luy a fait prendre l'habit qu'il a porté en Afrique, puis que toute ſa vie il en a faict les actions. Adamas & toute la troupe, ne ſe peurent empeſcher de rire, de l'opinion de Hilas, & n'euſt eſté qu'il eſtoit heure de ſouper, ie croy qu'il ne s'en fut pas allé ſans reſponce.

Mais le Druide se leua prenant Tircis d'vne main, & Phocion de l'autre, & attendant que la viande fut portée, il fit quelques tours en la Gallerie, chacun considetant ce qui luy sembloit de plus rare. Et entre autres, Tircis regardant vn grand Roy armé, & tout couuert de pannaches, à longue barbe, & à longue cheuelure, & de qui le visage estoit remply de grauité. Qui est celuy-là: dit-il, mon pere, qui porte vn escu de Gueulles à trois diadesmes d'or? C'est, dit le Druide, Pharamond, le premier Roy des Francs, qui a fait sentir ses armes victorieuses aux Romains en Gaule: & celuy-cy continua Tircis, qui est aupres de luy, qui porte d'azur à vn chat d'argent armé de Gueulles? C'est, dit Adamas, Gondioch, Roy des Bourguignons, qui prist cet animal en signe de liberté. Et cet autre adiousta Tircis, qui porte d'or à trois corbeaux à aisles estenduës de pourpre membres de Gueulles? C'est, respondit Adamas, le Roy des Gepides, nommé Ardaric. Quant à celuy-cy, reprit Tircis, qui porte de Gueulles à vn esperuier à aisles estenduës, d'or membré & couronné d'argent, ie ne le vous demande pas, car vous m'auez déja dit, qu'il s'appelloit Attila Roy des Huns. Il faut auoüer que vous auez esté curieux, non seulement pour les peintures de tant de grands personnages: Mais pour auoir encore eu la curiosité de les faire vestir & armer comme ils souloient

ſoient eſtre. C'eſt apprendre à bon marché, que de ſe promener en ce lieu auec vous. Cependant Hylas qui tenoit Alexis d'vn coſté, alloit bien diſcourant ſur d'autres ſujets: car eſtant deuenu paſſionnément amoureux d'elle, il ne la pouuoit quitter. Adamas, qui s'en prenoit garde, & qui eſtoit bien aiſe, qu'il ſe trompaſt de cette ſorte, pour mieux cacher Alexis, lors qu'il fallut aller à la table, & ſortir de la galerie, ſe tournant vers Hylas: Et bien, Berger, luy dit-il, auoüerez la verité, qu'eſt-ce que vous auez trouué de plus beau en ce lieu? Hylas ſans y longuement ſonger reſpondit, Alexis. Mais adiouſta le Druyde, ie parle des raretez que vous y auez veuës, & que i'ay eſté curieux d'y aſſembler. Quant à moy, repliqua Hylas, ie n'ay point d'yeux, pour regarder autre choſe qu'Alexis, & ſi vous voulez ſçauoir des nouuelles de ce que vous me demandez, il s'en faut enquerir de Tyrcis, parce que ce ne ſont que peintures mortes, & il n'aime que celles qui ne ſont plus au monde. Ie reſpondray, dit Tyrcis, que ie n'y ay rien veu de plus beau qu'Alexis, ny qui m'agrée dauantage. En fin s'eſcria Hylas, qui commençoit d'eſtre ialoux, Hylas ne ſera pas le ſeul inconſtant de cette troupe, puis que vous-vous en meſlez. Mais, ma maiſtreſſe continua-t'il, s'addreſſant à Alexis, ne vous laiſſez pas mourir pour cela, car il vaut mieux qu'il ſoit inconſtant. Et pourquoy dites-vous cela,

mon seruiteur, respondit Alexis? Parce, dit-il, qu'il n'a accoustumé que d'aimer la mort. Et ne voyez-vous pas, reprit Tyrcis, que cette belle Alexis doit estre aimée de moy, si i'aime la mort, puis que ses beautez en font plus mourir que la mort mesme? Ah! dit Hylas, si vous le prenez de cette sorte, ie le quitte: Mais puis qu'il est ainsi, pour nous rendre tous deux contens, il faut qu'elle donne la mort à Tyrcis, & à Hylas la vie. Vous & moy, repliqua Tyrcis, serions trop contens pour des hommes, si nous receuions vne mort ou vne vie si belle. Et à ce mot sortant de la galerie, chacun se mit à table, & le soupé estant finy, & vne partie de la nuict escoulée en diuers discours, ils furent tous conduits en leurs chambres, ou ayant reposé iusques au iour, ils se retirerent dés le matin en leurs hameaux, si satisfaicts, & de la courtoisie d'Adamas, & de la beauté & bonne grace d'Alexis, qu'il n'y auoit celuy qui ne les loüast infiniment. Mais sur tous Hylas, qui ne se pouuoit taire des perfections de cette nouuelle Maistresse, & de fortune, ils rencontrerent Astrée, Diane, & Philis, dans le grand pré auec Madonthe, Laonice, Pallinice, Cyrcené, & Florice, qui les attendoient de compagnie, pour apprendre des nouuelles de la beauté d'Alexis, de laquelle elles auoient desia ouy parler. Et Philis s'approchant de Licidas: Et bien, Berger, luy dit-elle: Qu'est-ce que de cette beauté dont l'on parle

tant? Ie ne vous en veux rien dire, respondit le Berger, que vous n'ayez parlé à Hylas. Et bien mon seruiteur, dit-elle, que nous en rapporterez-vous? Et parce qu'il ne respondoit rien. Et quoy, mon seruiteur, dit-elle, ne parlerez-vous point à vostre maistresse? Vous, dit Hylas, ma maistresse, & moy, vostre seruiteur? Si vous le croyez, il y en a bien de trompées, car ie n'y pensay iamais moins que ie fais. Et comment, mon seruiteur, dit Philis, feignant d'en estre bien en peine, vous ne me voulez plus pour vostre maistresse? Ie vous prie Bergere, dit-il, n'vsons plus de ces mots de seruiteur, & de maistresse, ils ne sont de saison entre nous. Et à quel jeu, dit-elle, vous ay-ie perdu Hylas? A celuy des plus belles, respondit-il. Ne sçauez-vous pas que i'ay accoustumé de donner congé à celles que i'aime quand i'en trouue de plus belles? demandez à Florice, à Cyrcené, à Pallinice, à Madonthe, & à Leonice. Et si toutes celles-là ne le vous veulent dire, vous pouuez dés à cette heure vous en enquerir à Philis, qui est l'vne de vos meilleures amies: car si elle vous veut aduoüer la verité, elle vous dira que ie la quitte pour Alexis, qui à la verité est la plus belle & la plus aimable que ie vis iamais. Chacun se mit à rire des discours d'Hylas: Et Philis ayant fait comme les autres, en fin reprenant la parole. Et quoy, Berger, vous estes donc resolu de ne me plus aimer? Est-il possible que vous

me quittiez pour vne Druide? Pour le moins ie me conſole que vous ne ioüirez de long temps de vos amours: puis qu'Alexis ne peut eſtre mariée qu'elle n'ait acheué ſon ſiecle auec les Carnutes. Alors Hylas ſe ſouſriant, & branlant la teſte: Ie vous aſſeure, luy dit-il, Bergere, que vous me dites là vne choſe qui me rendroit amoureux de la belle Alexis, ſi ie ne l'eſtois pas: car depuis que i'ay commencé de voir des femmes, ie n'en ay encor iamais aimé vne ſeule que ie ne l'aye haye auſſi-toſt que i'ay penſé à l'eſpouſer: De ſorte que ſi Alexis ne ſe contente d'vn ſiecle, ie luy en donne deux, & que cependant elle m'aime. Et puis il faut que ie vous die vne ambition d'amour qui m'eſt venuë. I'ay aimé des filles, des femmes, & des vefues; i'en ay recherché des moindres, d'egales à moy, & de plus grande qualité que ie n'eſtois: I'en ay ſeruy de ſottes, de ruzées, & de bonnes: I'en ay trouué de rigoureuſes, de courtoiſes, & d'inſenſibles à la haine, & à l'Amour. I'en ay eu de vieilles, de ieunes & autres qui eſtoient encores enfans: Ie me ſuis pleu à la blonde, à la noire, & la claire brune. Ie me ſuis addreſſé à des vnes qui n'auoient iamais aimé, & à d'autres qui aimoient, & à de celles qui n'aimoient plus, à des trompeuſes, à des trompées, & à des innocentes. Bref ie puis dire n'auoir rien laiſſé d'inteſté en ce qui concerne l'amour de quelque condition ou humeur que puiſſe eſtre vne

femme, sinon de seruir vne Druyde ou Vestale: Et i'aduoüe qu'en cela ie suis encore nouice, ne m'estant iamais rencontré à propos pour en faire l'apprentissage, & pense que les Dieux m'ont enuoyé cette belle Alexis, afin que ie me puisse vanter d'estre le plus parfait & capable Amant qui fut iamais. Tous ceux de la trouppe se mirent à rire oyant le dessein d'Hylas; & Florice prenãt la parole: Et quoy, Hylas, dit-elle, ne craignez-vous point le foudre de Tharamis, te cherchant cette fille qui luy est dediée? Et pẽsez-vous, respondit-il en haussant la teste, comme par mespris, que tout ce qui est au monde ne soit pas a luy sans qu'il luy soit dedié? Et vous, Florice, qui estes si religieuse enuers les Dieux, n'estes-vous pas à Tharamis? & toutesfois n'auez-vous pas eu mille fois Theombre entre vos bras, sans qu'vne seule il ait esté foudroyé? Vous auez raison, dit froidement Florice, mais ie pensois que les choses defenduës offençoient plus les Dieux que celles qui estoient indifferentes. Voila, respondit Hylas, vne bonne excuse, & bien trouuée: Et dites-moy, ie vous supplie, où auez-vous trouué que les Dieux ayent fait ceste defence? Si vous auiez quelquefois, dit-elle, veu receuoir vne Druyde ou Vestale par leurs anciennes, vous ne me feriez pas cette demande. I'entens bien, dit Hylas, que ces vieux Druydes font les defences que vous dites, mais ils ne sont pas des Dieux: & partant la defence

n'eſt faite que par des hommes, & des hommes encores qui eſtant vieux, ſont marris que les ieunes iouïſſent des douceurs, deſquelles par l'impuiſſance de leur aage ils ſont priuez. Ah, Berger, dit Tircis, ne meſlons iamais les choſes ſacrées auec les prophanes, & vous ſouuenez que l'or du Temple d'Apolon qui couſta ſi cher à nos Gaulois, luy auoit eſté dediée par les hommes. Vrayement, dit Hylas, tu m'auois longuement gardé ceſte remonſtrance. ET Tircis, mon amy, depuis quand es-tu deuenu ſi amoureux? Toy, dis-ie, qui ne te contentant pas des perſonnes viuantes, vas foüiller dans les tõbeaux pour y dérober meſme ce que les Dieux ont voulu oſter d'entre les hommes, pour s'en rendre les ſeuls poſſeſſeurs? Toy, qui pour te rendre deſobeïſſant à leurs ordõnances, aimes mieux quitter les actions des hommes qui doiuent aymer les perſonnes viuantes, & auoir en horreur celles qui ſont mortes? Toy, dis-ie, Tircis, tu me viens parler des Dieux, & du deuoir des hommes? Ah! Hylas, reſpondit Tircis en ſouſpirant, que tes reproches touchent viuement, & que c'eſt à grand tort que tu me le fais! I'aduoüe que i'ayme Cleon, que ie ſeray pluſtoſt ſans me ſouuenir de moy-meſme, que ſans la memoire de ſes perfections: Mais en quoy offenſé-ie les Dieux, & en quoy ſors-ie du deuoir des hommes? Puis qu'au contraire ce ſeroit eſtre infiniment ingrat enuers les Dieux, que de n'ho-

horer point leur plus parfaict ouurage, & que ce seroit n'estre pas homme, que de n'aymer point, ou d'oublier la chose du monde la plus digne d'Amour, & de memoire.

Ainsi discouroient ces Bergers, cependant que Lycidas racõtoit à Philis & à la belle Astrée, ce qu'il auoit veu chez Adamas, & quelle estoit la beauté d'Alexis: ET afin, disoit-il, que, sans l'offenser, ie vous dise quelle elle est, representez-vous le visage de feu mon frere quand il estoit en sa plus grande beauté, car elle luy ressemble de sorte, que ie ne vis iamais portrait qui ressemblast mieux à vn visage, ou pour mieux dire, iamais miroir ne representa riẽ plus naïfuement. EST-il possible, dit Astrée que cela soit? Il n'est rien de si vray, dit-il, que ie n'y cognois difference qu'en l'habit, & que sans mentir ie trouue Alexis vn peu plus belle ce me semble. O Dieux! dit Astrée, me ferez-vous cette grace que ie puisse encor vne fois contenter mes yeux de cette agreable veuë? ET puis se tournant à Diane, & luy parlant à l'aureille: Ie vous promets, ma sœur, que si ie puis, i'auray ses bonnes graces, & que ie seray refusée, ou ie m'en iray auec elle pour me rendre Druyde. Mon Dieu, ma sœur, dit Diane, ne parlons point de cette separation, ou il faut que vous vous resoluiez de nous emmener Phylis & moy. Il n'est pas raisonnable, dit Astrée, toute contente de l'esperance qu'elle auoit, vous feriez trop de tort

à Syluandre, & à Lycidas, qui ne peuuent mes de ma faute. Diane vouloit respondre, mais Astrée luy fit signe du doigt qu'elle se teust, de peur qu'elles ne fussent oüyes. De cette sorte cette belle trouppe se retiroit au petit pas, & apres chacun se separa en sa cabane, apres auoir fait resolution d'aller le trosiesme iour visiter Adamas & la belle Alexis: Terme qu'Astrée trouuoit fort long & ennuyeux pour l'extreme desir qu'elle auoit de voir le visage tant aymé. Cependant que de son costé Celadon mouroit d'impatience de son retardement; Amour se mocquant ainsi de tous les deux, ne leur laissoit ioüyr du bien qui estoit en leur puissance, s'il leur eust permis de le sçauoir recognoistre.

FIN

de la deuxiesme partie d'Astrée de Messire Honoré d'Vrsé.